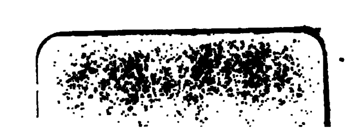

600050804N



LOGIQUE D'ARISTOTE

INTRODUCTION AUX CATÉGORIES

PAR PORPHYRE

CATÉGORIES — HERMÉNEIA

Ouvrages de M. Barthélemy-Saint-Hilaire.

POLITIQUE D'ARISTOTE, traduite en français, 2 vol. grand in-8, avec le texte grec en regard, imp. royale. 20 fr.

DE LA LOGIQUE D'ARISTOTE, Mémoire couronné en 1837, par l'Académie des Sciences morales et politiques, 2 volumes in-8. 1838. 14 fr.

LOGIQUE D'ARISTOTE, traduite en français *pour la première fois*, et accompagnée de notes perpétuelles, 4 vol. grand in-8. 30 fr.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cᵉ
7 RUE SAINT-BENOIT.

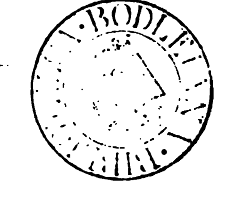
LOGIQUE D'ARISTOTE

TRADUITE
EN FRANÇAIS POUR LA PREMIÈRE FOIS
ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES PERPÉTUELLES

PAR
J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE
MEMBRE DE L'INSTITUT
(ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES)
PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE GRECQUE ET LATINE
AU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE

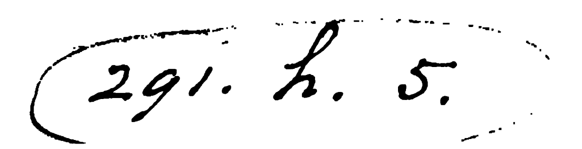
TOME I

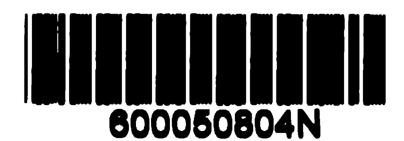
INTRODUCTION AUX CATÉGORIES
PAR PORPHYRE
CATÉGORIES — HERMÉNEIA

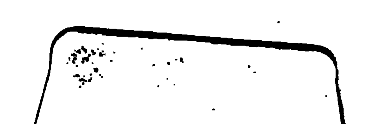


PARIS
LIBRAIRIE DE LADRANGE
19 QUAI DES AUGUSTINS

M DCCC XLIV




600050804N



LOGIQUE D'ARISTOTE

INTRODUCTION AUX CATÉGORIES

PAR PORPHYRE

CATÉGORIES — HERMÉNEIA

Ouvrages de M. Barthélemy-Saint-Hilaire.

POLITIQUE D'ARISTOTE, traduite en français, 2 vol. grand in-8, avec le texte grec en regard, imp. royale. 20 fr.

DE LA LOGIQUE D'ARISTOTE, Mémoire couronné en 1837, par l'Académie des Sciences morales et politiques, 2 volumes in-8, 1838. 14 fr.

LOGIQUE D'ARISTOTE, traduite en français *pour la première fois*, et accompagnée de notes perpétuelles, 4 vol. grand in-8. 30 fr.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C°
7 RUE SAINT-BENOIT.

LOGIQUE

D'ARISTOTE

TRADUITE

EN FRANÇAIS POUR LA PREMIÈRE FOIS

ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES PERPÉTUELLES

PAR

J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES)

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE GRECQUE ET LATINE

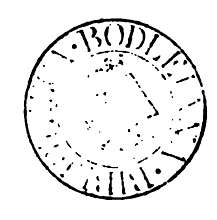
AU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE

TOME I

INTRODUCTION AUX CATÉGORIES

PAR PORPHYRE

CATÉGORIES — HERMÉNEIA



PARIS

LIBRAIRIE DE LADRANGE

19 QUAI DES AUGUSTINS

M DCCC XLIV

CETTE PREMIÈRE TRADUCTION FRANÇAISE

DE LA LOGIQUE D'ARISTOTE

EST DÉDIÉE

A M. VICTOR COUSIN

QU'IL Y RECONNAISSE

UN DES NOMBREUX TRAVAUX

QUE SES LEÇONS ET SES EXEMPLES

ONT INSPIRÉS

AUX ESPRITS PHILOSOPHIQUES

DE NOTRE SIÈCLE.

PRÉFACE.

De la nature de la Logique. — Logique pure faite par Aristote, dans les Catégories, l'Herméneia et les Analytiques, Premiers et Derniers : Logique appliquée, dans les Topiques et les Réfutations des Sophistes. — Comparaison des Catégories d'Aristote et de celles de Kant. — Erreur d'Aristote sur la théorie de l'universel. — Tentatives pour réformer la logique péripatéticienne : Ramus, Bacon. — Méthode de Descartes. — Port-Royal, Leibnitz, la philosophie Écossaise, le Sensualisme. — Tentative de Kant : Hégel. — Travaux que doit faire l'école contemporaine pour fonder la logique sur la psychologie.

Les hommes ont raisonné, en toute perfection, bien longtemps avant que la logique n'eût étudié les lois du raisonnement. Le chef-d'œuvre poétique de l'esprit humain est de cinq ou six siècles antérieur à l'Organon. Les législateurs ont promulgué leurs codes, les hommes d'état ont traité les affaires politiques, sans connaître les règles de la pensée dont ils faisaient un si utile et si puissant usage. Les orateurs ont persuadé la multitude, et parfois l'ont admirablement servie, sans avoir le secret de leur éloquence. Les sciences

même ont obéi, comme la poésie, comme la politique, à une sorte d'inspiration qui n'a rien ôté à la certitude de leurs découvertes. Longtemps avant Aristote, la médecine avait trouvé les méthodes qui lui sont propres : elle avait déterminé ses principes, fixé le domaine qui lui appartient. Elle avait su, par des discussions étendues et régulières, fonder une doctrine qui est encore aujourd'hui la plus illustre et la plus vaste de toutes. Les mathématiques n'avaient pas fait moins de progrès que la médecine, l'éloquence et la poésie. Elles avaient déjà cette forme sévère qu'Euclide n'a point inventée : les théorèmes qu'elles possédaient étaient démontrés aussi rigoureusement qu'ils peuvent l'être aujourd'hui, sans qu'on sût rien alors de la théorie de la démonstration. Bien plus, au-dessus de tous ces développements inférieurs de l'intelligence, la philosophie, qui les domine tous en les résumant, avait fait ses plus sérieuses conquêtes. Sans parler de quelques philosophes de l'école d'Ionie, sans parler de l'école d'Élée ni de Pythagore, elle avait trouvé la vraie méthode avec Socrate, l'avait appliquée avec Platon; et elle en avait tiré ces vérités immortelles et fécondes que rappellent ces deux grands noms.

Ainsi donc, avant que la science logique ne fût

née, l'esprit humain avait produit, par sa seule puissance, sans erreur quoique sans guide, quelques-uns des plus solides monuments dont son juste orgueil puisse se vanter.

Les formules de la logique une fois connues, en quoi ont-elles servi le développement de l'intelligence? Aristote a tracé les lois de la pensée, comme il a tracé les principes de la politique, ceux de la morale, ceux de la rhétorique et de la poétique, ceux de l'histoire naturelle, ceux de la physique et de la météorologie, ceux enfin de la métaphysique. Mais nous ne voyons pas que cette science des lois de la raison, ait influé de longtemps sur les progrès de la raison même. Doté de la logique, le génie grec a fourni sa carrière à peu près comme si la logique n'existait pas. Il a poursuivi la route commencée, approfondi les principes découverts : il en a trouvé de nouveaux. Il a continué de prodiguer au monde tous les trésors qu'il recélait. Et la logique, qui ne lui avait point donné naissance, ne l'empêcha pas de mourir, quand le germe qui lui était propre eut porté tous ses fruits, et que, mille ans après Socrate, un germe plus beau fut venu définitivement l'étouffer en le remplaçant. La logique, assise sur d'inébranlables bases, cultivée, accrue par les écoles les plus diverses, en-

seignée à tous les hommes éclairés, avait bien pu donner dès lors aux formes de la science plus de rigueur et plus de rectitude. Mais le mouvement commencé sans elle se poursuivait sans elle : et elle fut impuissante à le ranimer quand il s'éteignit. Elle n'avait été qu'une science de plus, ajoutée à toutes les autres, plus générale qu'aucune d'elles, à certains égards les comprenant toutes, mais enfin ne donnant à aucune, ni la vie qu'elle-même perdait, ni des directions dont ces sciences s'étaient toujours passées, et dont elles se passaient bien mieux encore dans leur agonie.

Dans l'Inde et chez les Arabes, la logique, indigène et parfaitement originale, ou de simple importation étrangère, a joué le même rôle absolument que chez les Grecs.

Il est vrai que si, dans le monde ancien, elle n'exerça point d'influence décisive sur la marche et la fécondité des esprits, ce fut elle qui, dans le monde héritier et vainqueur de l'antiquité, entretint une apparence de vie. Sauvée, seule à peu près du grand naufrage, ce fut elle qui conserva les traditions de l'intelligence, et qui, plusieurs siècles durant, suffit à satisfaire presque tous ses besoins. Elle soumit l'esprit nouveau à une longue et rude discipline, par les discussions les plus délicates et les plus subtiles. Elle lui

donna des qualités puissantes qu'il ne perdra plus, qui font, en partie, sa grandeur, et dont il a peut-être oublié, dans son ingratitude, l'origine reculée. Mais si la logique a fait la Scholastique, berceau de l'intelligence moderne, si longtemps elle fut exclusivement cultivée par le moyen âge, mahométan ou chrétien, il n'en faut pas conclure que la logique toute seule ait donné aux esprits cette impulsion que les quatre derniers siècles ont vue grandir, et qui s'accroît tous les jours sous nos yeux. A côté de la logique, au-dessus d'elle, il y avait, d'abord, cette énergie naturelle de l'esprit humain qui ne s'arrête jamais; puis, une grande religion qui n'était pas faite pour ralentir sa marche; et enfin, cette antiquité tout entière, dont la logique n'était qu'une faible portion, et qui, par ses chefs-d'œuvre mieux connus, vint après quatorze cents ans rendre à la pensée son véritable essor, comme elle lui apportait aussi le véritable goût. Qu'on ne se méprenne point sur les services que la logique, par les mains de la Scholastique, toute française et toute parisienne, a rendus à l'Europe. Qu'on ne dénature point ces services en les exagérant. Elle imprima certainement à la science moderne, et à toutes les langues dont elle se sert, une sévérité d'exposition, une précision, une justesse qu'elles

n'auraient point eues sans elle au même degré. Elle avait habitué les esprits aux plus durs labeurs, et les avait fortifiés par les pénibles exercices de l'école. Mais ce ne fut pas elle qui les inspira; ce ne fut pas même elle qui donna le signal de leur véritable réveil. Après les avoir jadis soutenus, quand ils étaient languissants et faibles, elle devint bientôt un embarras et un obstacle, quand ils furent plus robustes; et elle fut répudiée par le peuple même qui jadis en avait fait la première et la plus grande des études. Chose remarquable! les progrès de l'intelligence parurent en proportion de l'abandon où la logique était tombée : et le discrédit que des génies comme Descartes et Pascal avaient jeté sur elle, et que le siècle suivant avait sanctionné par le ridicule, n'est pas même aujourd'hui passé. L'esprit contemporain n'a point encore hautement appelé de cet injuste arrêt, qu'il ne regarde pas cependant comme définitif.

La logique qui n'a point provoqué les progrès de l'esprit grec, et qui ne l'a point sauvé de sa ruine, qui entravait l'esprit moderne après l'avoir aidé, est maintenant une science presque morte; et les tentatives faites pour la relever ne sont encore ni générales ni très-puissantes. L'esprit de notre temps, tout aussi bien que celui des deux

siècles antérieurs, ne s'en est pas ému : il a continué ses heureux travaux, sans demander à la logique des secours dont il ne sentait pas le besoin; et nous ne voyons pas que les sciences en aient moins rapidement avancé. Le désordre, plein de vie d'ailleurs, que leur vaste domaine présente à l'observation attentive du philosophe, tient à bien des causes, parmi lesquelles l'abandon des études logiques peut compter, mais n'occupe pas certainement une place très-considérable.

L'histoire, interrogée jusque dans ses témoignages les plus récents, nous prouve donc que la logique n'a point, sur les destinées de l'intelligence, cette influence souveraine qu'on s'est plu quelquefois à lui attribuer, et qu'une philosophie circonspecte ne peut pas, en effet, lui reconnaître. Pour nous, et par l'oubli même où notre temps a laissé les études logiques, il nous serait difficile de dire, d'après un examen direct, ce qu'elles pourraient avoir d'utile pour l'éducation et le gouvernement des esprits. De logiciens, il n'y en a plus, bien que ce titre ait pu être usurpé par quelques écrivains éloquents, raisonnant fort bien sans doute, mais profondément ignorants de toutes les règles qu'ils employaient avec tant de succès. A défaut d'exemples contemporains, nous pouvons le demander à Montaigne, nous

pouvons le demander à Descartes, à Port-Royal, à Malebranche, au dix-septième siècle tout entier, à Leibnitz, témoin le plus impartial et le plus éclairé de tous. N'en appelons point à Bacon, dont l'imagination passionnée s'emporte à l'invective. Mais tous ces grands esprits sans exception, que nous disent-ils des résultats de la logique, encore assidûment cultivée de leur temps? Ils nous répondent tous par des accusations unanimes contre le syllogisme, appliqué comme on le faisait alors. Ils nous répondent bien mieux encore par ces tentatives plus ou moins heureuses qu'ils ont tous faites, pour substituer aux anciennes méthodes une méthode nouvelle, et s'ouvrir des routes tout à fait ignorées à la recherche et à la découverte de la vérité.

A côté du témoignage de l'histoire, ne pouvons-nous pas en placer un autre beaucoup plus clair et bien moins récusable? N'est-il pas évident que la justesse de l'esprit ne tient pas à la culture qu'il a reçue? que la nature et Dieu font en cela beaucoup plus que les enseignements et les habitudes, et que la logique ne peut pas plus, avec ses formules, toutes vraies qu'elles sont, redresser un esprit naturellement faux, que l'art du médecin ne peut refaire les tempéraments débiles? La logique n'a même presque jamais élevé ses prétentions

aussi haut ; et ce ne sont pas des règles abstraites, même rigoureusement appliquées, qui peuvent extirper des esprits les vices ou les faiblesses qui les enchaînent à l'erreur. C'est là le difficile objet d'une pratique plus délicate et plus rare, que la logique n'enseigne pas, et dont les règles longtemps cherchées sont encore et resteront toujours à faire. On n'apprend point à raisonner : tout ce qu'on peut apprendre, c'est comment l'on raisonne. On n'apprend point à être poëte, mais l'on peut sur les chefs-d'œuvre poétiques noter les traces du génie, c'est-à-dire, observer la nature dans ses manifestations les plus éclatantes et les plus vraies. « Ceux qui ont le raisonnement « le plus fort, dit Descartes, et qui digèrent le « mieux leurs pensées, afin de les rendre claires « et intelligibles, peuvent toujours le mieux per- « suader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne « parlassent que bas-breton et qu'ils n'eussent « jamais appris de rhétorique. » La logique non plus n'instruisit jamais personne à raisonner ; et tous les hommes, des plus ignorants jusqu'aux plus éclairés, suivent la spontanéité de leurs facultés, les uns sans songer à des règles qu'ils ne connaissent pas, les autres sans se souvenir de règles que la réalité ne peut mettre en usage.

Quelle est donc la nature de la logique?

Répondons sans hésiter que la logique est une science, et que le propre de toute science, ainsi que l'enseigne Aristote, est de nous faire connaître les choses qui sont, comme le propre de l'art est de montrer à produire les choses. La science n'est qu'une histoire : elle observe les faits, elle les classe, les systématise, en étudie les conséquences et les lois générales. Mais elle ne nous apprend pas à rien créer par les facultés que nous a données la nature. Elle ne s'adresse en nous qu'à cette partie de notre intelligence, qui nous met en relation avec le vrai. Elle ne s'adresse qu'à l'entendement, et ne prétend nous mener qu'à la connaissance, à la contemplation, et pour parler grec, à la théorie. Sa fonction n'est que celle-là, bien haute, bien précieuse, mais sans autre utilité que celle de savoir, et par cela même si souvent reléguée dans le domaine des chimères et des impossibilités. L'art, au contraire, poursuit un but moins élevé, beaucoup plus accessible au vulgaire, mieux compris de lui, et qu'il prend volontiers pour le seul que l'intelligence doive se proposer, le seul même qu'elle puisse atteindre. L'art nous apprend à mettre en œuvre cette activité causatrice qui est en nous, et dont l'exercice est pour l'homme le penchant le plus naturel et la jouissance la plus vive. Il nous montre

à faire, à créer quelque chose de notre propre fond. L'habitude vient fortifier les leçons qu'il nous donne ; et pour peu que la nature soit souple et vigoureuse, l'art a bientôt formé des habiles. La mission de l'art est toute pratique : il s'inquiète peu d'où il tire ses éléments ; il les emploie sans les approfondir, souvent même sans les connaître. Ce qui le préoccupe, c'est de faire et de bien faire. Savoir ne lui importe que dans la mesure, très-restreinte souvent, où toute action de l'intelligence exige que l'on sache. Le vrai lui est à peu près indifférent : il ne songe qu'au réel. A ce titre, l'art paraît bien éloigné de la science ; et pourtant il ne l'est pas. Par la constitution même de la nature humaine, la théorie et la pratique se tiennent aussi intimement que l'âme et le corps, unis quoique parfaitement distincts, séparés jusqu'à certain point, puisqu'il a été donné à l'âme de se réfugier en elle seule, et de se réduire, en éliminant le corps, dont elle ne peut se détacher, à la pensée qui la fait ce qu'elle est. Il n'y a point d'art qui ne relève d'une science, source de ses principes, antérieure à toutes ses applications, et qui les dirige à son insu, comme l'âme dirige le corps qui ne la connaît pas. Mais de même que l'âme peut s'abstraire du corps auquel elle est jointe, la science peut aussi se préserver

de tout contact avec l'art qui découle d'elle. La peine est grande de part et d'autre; et ce n'est pas sans péril qu'on tente un isolement que la nature permet, sans doute, mais qu'elle ne fait point. La science n'est que selon l'homme tout seul; l'art est bien plus selon la nature : et c'est là ce qui donne à la science une supériorité que l'art ne peut revendiquer pour lui.

Des logiciens de nos jours, même des plus instruits et des plus graves, ont traité cette question avec une légèreté qu'elle ne mérite pas. « La logique est-elle une science? est-elle un art? vain débat selon eux, simple affaire de définition, dispute de mots. Il n'y a point d'art qui ne soit une science, point de science qui ne soit un art : et fixer ici des limites est un soin aussi peu utile qu'il est embarrassant. » De quelque autorité que cette opinion s'appuie, on ne peut l'admettre. La question est l'une des plus importantes qu'on puisse agiter en ces matières. Si la logique est une science, on ne lui demandera que ce qu'une science peut donner, et si elle le donne, son devoir sera rempli : la logique sera justifiée aux yeux du sens commun, comme aux yeux de la philosophie; elle tiendra dans le domaine de l'intelligence sa juste place, et lui rendra tous les services qu'on est en droit d'attendre d'elle. Si la

logique est un art, au contraire, et qu'on lui demande plus qu'elle ne peut donner, la logique alors sort de ses voies, se méconnaît elle-même, et poursuit des résultats tout à fait inaccessibles à ses efforts. Mêler les juridictions est un tort dans la pratique légale : ce n'en est pas un moindre dans le domaine de la pensée. Fixer les limites des sciences est tout aussi difficile que de fixer les frontières des états : et les esprits, malgré ce qu'en ont pu dire les penseurs de Port-Royal (Art de penser, Ier discours, pag. 29), ne souffrent pas moins que les peuples de la confusion et des conflits. Au point de vue de la philosophie, il y a de très-fâcheux inconvénients à mêler l'art et la science, parce que les règles de l'un ne sont pas du tout les règles de l'autre. Au point de vue du sens commun, il y en a bien plus encore : et c'est parce que la logique ne rendait pas au vulgaire ce qu'on exigeait d'elle injustement, qu'elle est tombée, non pas seulement dans l'abandon, mais dans le mépris. C'est donc tout autre chose qu'un « intérêt verbal » qui s'agite ici. Il y va d'une partie considérable de la philosophie d'abord, de la science humaine, de l'intelligence même. Il est vrai qu'en équivoquant sur les mots d'art et de science, on peut résoudre la question par une fin de non-recevoir très-facile : mais la question,

tranchée en apparence, n'en demeure pas moins au fond la même; et il reste toujours à savoir précisément ce que la logique peut faire pour la direction des esprits, et jusqu'où doit s'étendre l'espérance légitime que nous pouvons fonder sur elle. Le sens commun s'étonnera toujours que la logique ne mène pas infailliblement à la vérité : la logique s'ignorant elle-même le lui promettra quelquefois, et ne tiendra pas des promesses qu'elle n'aurait point dû faire. Ces exigences d'une part, cette vaine condescendance de l'autre, sont-elles sans dangers? Non sans doute, et la question vaut parfaitement la peine qu'on s'y arrête et qu'on l'approfondisse.

Les logiciens anciens ne s'y sont pas trompés. Il n'y a pas un commentateur grec ou arabe, il n'y a pas un scholastique, qui n'y ait donné la plus sérieuse attention. Ceci devait suffire pour avertir les critiques modernes. Un litige tant de fois renouvelé, et qui se renouvelle toutes les fois qu'on touche à la logique, a nécessairement de l'importance. Il est du devoir d'un logicien qui tient à ne pas compromettre la science, de le vider dès ses premiers pas. Aussi presque tous l'ont fait, et tous ont eu raison de le faire, bien qu'ils soient loin d'y avoir tous réussi. On peut signaler comme une chose singulière, et Ramus ainsi qu'Omer

Talon, son éditeur, l'ont déjà remarqué, que le père de la logique, l'auteur de l'Organon, soit le seul à peu près qui n'ait pas touché ce point de discussion. Il n'a nulle part défini la logique, dans les ouvrages qui nous sont parvenus, négligeant cette question spéciale, du moins sous la forme où elle a été plus tard si souvent débattue. « Preuve nouvelle, dira-t-on : si cette question était si grave, Aristote ne l'eût pas omise. » Mais cette objection n'est que spécieuse. Aristote a beaucoup mieux fait que de définir la logique, que de vouloir déterminer son étendue, par les limites toujours contestables d'une définition. Il a marqué ces limites d'une manière éternelle par les ouvrages qu'il nous a laissés. Une définition, quelles qu'en eussent été la justesse et la compréhension, n'aurait pas si bien fait. Aristote a tracé en caractères ineffaçables la nature et la circonscription de la logique : et ces caractères sont clairement écrits dans les Catégories, l'Herméneia et les Analytiques. Il a fait la part admirablement exacte de la science et de l'art, de la théorie et de la pratique. Il n'a pas, si l'on veut, épuisé complétement l'une et l'autre ; mais il les a si nettement distinguées qu'il n'est presque plus possible de les confondre. La dialectique et la sophistique appartiennent à l'art, loyal ou frauduleux, de même que les quatre

traités qui précèdent appartiennent exclusivement à la science. Si donc Aristote n'a pas défini la logique, comme les progrès de l'analyse ont exigé plus tard que le fissent ses disciples, l'Organon, dans son vaste ensemble, avec les deux domaines que l'auteur lui-même y sépare, n'est qu'une longue définition, irréfutable quand on sait la comprendre, et que les plus profondes investigations qui ont suivi n'ont pu que confirmer.

Il ne faut donc pas dire avec M. Hamilton, juge d'ailleurs si compétent dans ces matières, « que les notions inexactes qui ont régné et qui « règnent encore sur la nature et le domaine de « la logique doivent être principalement attri- « buées à l'exemple d'Aristote et à son autorité. » (Frag. de Philosophie, tr. par M. Peisse, p. 218.) Aristote n'a point inspiré ces erreurs : une définition, s'il l'eût faite, ne les aurait pas prévenues. Ses ouvrages eux-mêmes, bien autrement décisifs qu'une simple définition, n'ont pu les empêcher : voilà ce qu'il fallait dire. Mais qu'Aristote se soit mépris sur la nature de la logique, au point de n'avoir fait que de la logique appliquée au lieu de logique pure, c'est là très-certainement une assertion exorbitante. Elle sera réfutée plus loin.

Ici, d'ailleurs, il faut laisser de côté les dis-

cussions si longues, parfois si subtiles, quelquefois si profondes et si vraies, des commentateurs grecs, latins, arabes, sur la nature de la logique. Qu'il suffise de conclure et de maintenir qu'elle est une science, qu'elle observe des faits, sans avoir plus à faire que de les bien observer; et que si elle descend à enseigner un art, c'est une sorte de hors-d'œuvre auquel elle n'est pas tenue, et qui n'est pas sans dangers pour elle.

La nature de la logique étant ainsi fixée, il reste à savoir quel est l'objet de cette science. L'objet d'une science est véritablement ce qui la constitue; c'est ce qui la distingue de toutes les autres. Si cet objet est vague, indéterminé, les limites de la science sont indécises, obscures, et la science court risque de s'étendre démesurément, ou de se restreindre sans plus de raison. Les sciences qui discernent le mieux leur objet, deviennent en général les plus claires et les mieux faites de toutes. Réciproquement, une science, quand elle est bien faite, peut discerner parfaitement son objet. C'est la condition préalable de sa perfection et de ses succès. S'il est au monde une science bien faite, c'est la logique sans contredit. Écoutez Reid et Kant, témoins également recevables, bien qu'à des titres différents : « Voilà « deux mille ans et plus, nous dit Reid revenu à

« des sentiments plus équitables, voilà deux « mille ans et plus, que les règles de la logique « ont été fixées par Aristote, et qu'elles ont été « invariablement reproduites par tous les philo- « sophes qui l'ont suivi. » Et Kant, qui n'a jamais varié dans son admiration, ajoute : « On voit « que la logique possède le caractère d'une « science exacte depuis fort longtemps, puis- « qu'elle ne s'est pas trouvée dans la nécessité « de reculer d'un pas depuis Aristote. Ce qu'il y « a encore de remarquable, c'est qu'elle n'a pu « faire jusqu'ici un seul pas de plus, et qu'elle « semble, suivant toute apparence, avoir été « complétement achevée et perfectionnée dès sa « naissance. » (Trad. de M. Tissot, tom. 1, p. 2). Ce grand témoignage n'est pas une erreur de l'enthousiasme. Ce sont des émules et des adversaires qui déposent. Bien plus, les siècles avaient devancé ce témoignage, et l'histoire de la philosophie le confirme. Auprès du vulgaire des savants, la logique jouit de la réputation d'avoir une exactitude égale à celle des mathématiques ; auprès des philosophes, qui savent où les mathématiques puisent la leur, la logique pourrait presque passer pour la seule science exacte. Ce n'est donc pas trop dire pour personne, que d'affirmer que la logique est une

science bien faite, et qu'elle a dès longtemps distingué son objet de façon à ne plus s'y méprendre.

Cet objet, quel est-il donc? Devons-nous répondre avec Kant, que la logique est la science des lois nécessaires de l'entendement et de la raison en général, ou avec Kant encore et M. Hamilton, la science des lois formelles de la pensée? La logique est bien cela, si l'on veut. Mais les lois nécessaires, les lois formelles de l'entendement, de la pensée, c'est une expression bien étendue, bien vague. Il y a des lois nécessaires de l'entendement ailleurs que dans la logique : la métaphysique en étudie quelques-unes, la psychologie en étudie d'autres; et Kant s'efforce avec le plus grand soin de distinguer la logique de toutes deux, en quoi l'on ne peut que l'approuver. Parler des lois nécessaires, ce n'est pas assez dire, ou plutôt c'est dire trop. Oui, les lois que la logique étudie sont nécessaires : mais elles ne sont pas les seules à l'être dans l'entendement. Oui, l'entendement et la raison ont des lois nécessaires, mais la logique ne les étudie pas toutes sans exception. Quant aux lois formelles de la raison, il n'est guère plus facile de bien comprendre et de justifier cette définition. Sans doute la logique ne s'occupe que de la forme; elle ne s'occupe pas de la matière de la pensée. Mais

ces lois formelles peuvent s'étendre elles-mêmes à plus ou moins d'objets. Aristote, pas plus que M. Hamilton, n'entendait faire entrer la matière de la pensée dans la logique; il entendait tout aussi bien que lui ne rechercher que des lois formelles. Et pourtant, Aristote a compris dans la logique des parties que M. Hamilton en exclut impitoyablement; car il n'est pas un des six traités de ce grand système qui trouve grâce devant sa critique; et l'on pourrait conclure, comme le philosophe écossais n'hésite point à le faire, qu'Aristote a connu l'objet de la logique beaucoup moins bien que la plupart de ses successeurs. Parler des lois formelles de la pensée, ce n'est donc pas désigner très-nettement l'objet de la logique. Pour l'auteur du Criticisme, les lois formelles de la pensée seraient tout aussi différentes de celles de M. Hamilton, que pourraient l'être celles de l'auteur de l'Organon.

En ceci, c'est encore Aristote qu'il faut consulter; c'est lui encore qui, sur ce point, a tout avantage. Écoutez comment il s'exprime en commençant les Analytiques : « D'abord nous dirons « le sujet et le but de cette étude : le sujet, c'est « la démonstration; le but, c'est la science dé- « montrée. » La démonstration, tel est donc le résultat final que poursuit la théorie; la science

inébranlablement assise sur la démonstration, voilà ce qu'elle obtient. Il n'en faut pas davantage à l'esprit humain; il ne peut pas en demander plus à la logique : et c'est la grande promesse que l'Organon lui a religieusement tenue. La science démontrée est une science éternelle, Aristote l'a dit, et les mathématiques le prouvent avec pleine évidence. Que faudrait-il de plus aux désirs de l'homme? L'éternité peut entrer dans ses conceptions; et s'il n'a point la vérité tout entière, la portion du moins qu'il en a, démontrée parce qu'elle est éternelle, rattache indissolublement son esprit à tout ce que son esprit peut concevoir et rêver de plus grand. A cette question : quel est l'objet de la logique? Aristote répond : c'est la démonstration. Approfondissez cette réponse, et vous verrez sans peine qu'il n'y en a ni de plus simple, ni de plus vraie. Ramus, malgré son argumentation ardente et prolongée, n'a pu le moins du monde l'ébranler, loin de la détruire. (Ramus, Scholæ dialecticæ, liv. 2, ch. 5.)

Il ne peut pas d'abord subsister ici la moindre équivoque. On sait, aussi clairement qu'il est possible de savoir, ce que c'est que la démonstration. Si la composition même du mot n'en donnait le sens le plus manifeste et le plus intelligible, on pourrait recourir aux définitions aussi

nettes que nombreuses que l'Organon en peut fournir. La démonstration, c'est le procédé de l'esprit qui, en partant de principes évidents par eux-mêmes, arrive, par un chemin direct, à des conséquences tout aussi certaines, parce qu'elles sont tout aussi nécessaires. La démonstration, c'est le syllogisme scientifique, le syllogisme qui porte la science avec lui, et nous met en rapport avec la vérité, d'abord, par le principe dont il part, et ensuite, par la conséquence à laquelle il aboutit. Les principes sont vrais et nécessaires : la conclusion est vraie et nécessaire comme eux. Que veut-on de plus? que peut-on même imaginer au delà? c'est la limite du savoir de l'homme. La logique fait ici les deux seules choses qu'elle puisse faire. Elle nous indique, d'abord la forme que le raisonnement doit revêtir pour être régulier, concluant : elle nous montre de plus, les conditions que les principes doivent remplir pour que le syllogisme soit démonstratif. Les principes remplissent-ils ces conditions? sont-ils vrais ou faux? c'est là une question à laquelle la logique proprement dite n'a point à répondre, que l'esprit humain, il est vrai, se pose toujours et a toujours le droit de se poser. Mais c'est la méthode qui, au-dessus de la logique et de ses règles abstraites, venant les compléter et les

mettre en rapport avec la réalité et la vie, doit répondre à cette question, que la spontanéité d'un esprit naturellement juste résout bien mieux encore que la méthode. On sait donc sans la moindre obscurité ce que c'est que la démonstration, et dire que l'objet de la logique c'est la démonstration, c'est l'indiquer aussi clairement qu'il est possible de le faire. Les lois nécessaires de l'entendement, les lois formelles de la pensée, ce n'est pas une définition inexacte; c'est seulement une définition moins précise.

La démonstration étant la fin de la logique, la logique se trouve ainsi définie, non pas tout à fait par l'objet qui en est la matière, mais par l'objet qu'elle poursuit. La définition en vaut-elle moins pour cela? non certainement. Les sciences se définissent tout aussi bien par le but auquel elles aspirent, que par l'objet même qui est la matière de leurs spéculations. La médecine est tout aussi bien définie, quand on dit qu'elle est l'art de guérir, que la géométrie peut l'être, quand on la définit, la science de l'étendue, ou que l'arithmétique, quand on la définit, la science des nombres. Ici, c'est par l'objet même de la science qu'on la définit : là, c'est par le but qu'elle se propose. De part et d'autre, la définition remplit la condition qu'elle doit toujours

remplir. Elle fait parfaitement connaître l'objet qu'elle doit désigner, en l'isolant de tous les autres. On peut donc définir la logique par le but qu'elle recherche, tout aussi bien que par la matière dont elle est en quelque sorte composée.

Il y a de plus à ceci cet immense avantage que, le but une fois fixé, toutes les parties de la science viennent se classer, se subordonner les unes aux autres dans le rapport même qu'elles soutiennent avec ce but. La démonstration n'est point une chose simple. L'analyse y découvre des éléments aussi nombreux que divers; et ces éléments, observés un à un, mis dans l'ordre de leur importance, rangés d'après leur simplicité ou leur complication, relativement au grand tout qu'ils composent, peuvent être systématisés d'une façon qui n'a plus rien d'arbitraire. Les traités qui forment l'Organon se suivent dans un ordre qui ne peut être changé, sous peine de confusion. Et même quand c'est une autorité antique comme celle d'Adraste d'Aphrodise, qui nous propose de les déplacer, cette autorité mérite à peine d'être discutée, loin qu'elle mérite d'être suivie. Tout, dans un système de choses qui ont une fin, doit s'ordonner selon cette fin même; et la méthode e ici la méthode si connue que suit en tout l'es-

prit humain; il faut s'élever du plus simple au plus composé. La logique part des catégories pour atteindre la démonstration : elle part des choses pour monter jusqu'à la forme la plus achevée de la pensée scientifique. L'ordre, la régularité, la discipline inflexible, voilà ce qu'on gagne dans la logique en la définissant par le but qu'elle cherche et qu'elle atteint, plutôt que par l'objet qui la forme. Dans toute science cette discipline est désirable. En logique elle l'est beaucoup plus qu'ailleurs; et si la logique ne sait pas se l'assurer à elle-même, à quels titres prétendra-t-elle l'imposer aux autres sciences, qui la lui demandent cependant, et qui ne peuvent la recevoir que d'elle seule? C'est là, qu'on n'en doute pas, l'un des plus grands mérites de l'Organon. La science, toujours préoccupée du but qu'elle veut toucher, ne s'écarte point un seul instant de sa route; elle est admirablement ordonnée, et deux mille ans d'études n'ont pu rien modifier à cet ordre indestructible. On peut bien dire avec Kant (trad. de M. Tissot, p. 2), que l'Organon contient quelques subtilités superflues, quelques obscurités, nuisibles seulement à l'élégance, et non point à la certitude de la science. On ne peut pas dire avec M. Hamilton « qu'Aris« tote ait laissé à ses successeurs beaucoup à

« ajouter, beaucoup à retrancher, le tout à sim-
« plifier et à mettre en ordre. » (Fragments de philosophie, trad. par M. Peisse, p. 220.) Il faut bien qu'on le sache, l'ordre qu'Aristote a donné est le seul ordre véritable. L'altérer, c'est bouleverser la science tout entière, c'est la faire tomber dans l'anarchie. Il est possible que certains détails dans ce prodigieux édifice présentent quelque désordre, quelque confusion. Mais ce sont des détails sans importance, comparés à l'ensemble; ces taches sont peu nombreuses et peu graves, et il n'est point de main assez délicate et assez habile pour les enlever, même celle de Thémistius ou de Zabarella. C'est la partie humaine de l'œuvre; et de tels défauts, à côté de telles qualités, sont, même pour les plus sévères, tout à fait imperceptibles. On peut ajouter à la logique en la faisant précéder d'une partie nouvelle qui en montrerait la base et l'origine psychologique, en la faisant suivre d'une autre partie qui en indiquerait les applications possibles. Mais dans l'espace déjà si vaste où s'estmu Ari s-tote, il a tout vu, tout classé, tout fixé à jamais. L'Organon est comme un de ces monuments d'architecture auxquels on peut adjoindre des constructions nouvelles, qu'on peut développer par des accroissements devenus indispen-

sables, mais auxquels on ne touche pas, parce qu'ils ne sont jamais à refaire, et que le mieux, c'est de les prendre pour modèles et régulateurs éternels. L'ordre de la logique résulte donc rigoureusement de la définition même qu'Aristote en a donnée : et par un de ces coups de hasard, qui ne sont que des coups de génie, il a doté la science de la seule définition qui puisse à la fois, et la faire clairement connaître, et la systématiser.

La définition de Kant n'en peut pas faire autant : l'ordre que présente la Critique de la raison pure n'est qu'un ordre apparent. La main d'un novateur peut le changer parce qu'il est arbitraire : l'ordre de l'Organon ne changera point tant que la science sera comprise. Il faut bien, du reste, le remarquer : quand Aristote dit que le but de la science qu'il fonde, c'est la démonstration, il dit infiniment plus qu'on n'a fait ensuite, quand on a prétendu que l'objet de la logique, c'était le procédé du raisonnement. M. Hamilton a parfaitement réfuté cette dernière opinion, qui n'a été soutenue que rarement, et par des logiciens d'ailleurs peu illustres.

Il ne suffit pas, du reste, pour se bien rendre compte de ce qu'est la logique, de savoir qu'elle est une science et non un art, et qu'elle a pour

objet la démonstration; il faut, de plus, savoir de quelle espèce est cette science, et quels sont les rapports qu'elle soutient avec toutes les autres. Les faits dont s'occupe la logique, en tant que science, sont des faits d'un ordre particulier, accessibles surtout à l'observation intérieure, où les sens n'ont, pour ainsi dire, rien à voir. La logique, il n'est pas besoin d'insister sur ce point, est une science rationnelle, que l'esprit fait et construit à la façon des mathématiques. La science des mathématiques n'est pas pure de tout empirisme : la logique ne l'est pas davantage. Sans les formes que l'étendue a présentées d'abord à la sensibilité, on peut douter que les mathématiques eussent jamais trouvé les leurs. Les formes, les figures que les objets nous offrent sont irrégulières : les figures idéales des mathématiques sont d'une régularité parfaite. Avec quelque soin qu'on trace un cercle, sur le modèle même du cercle que l'on conçoit, ce cercle, du moment qu'il devient matériel, devient plus ou moins imparfait. Il n'y a pas dans la réalité de cercle qui ait ses rayons parfaitement égaux, pas de triangle matériel qui ait ses trois angles parfaitement équivalents à deux droits. Dira-t-on pour cela que les mathématiques sont une science imaginaire? Non, sans doute : mais on dit qu'elles sont une science

rationnelle. Il est de même de la logique. Certainement elle n'eût jamais conçu ses formules parfaites, sans les formules irrégulières que le langage humain, et la pensée dans son jeu naturel, lui offrent sans cesse. L'homme ne raisonne pas comme la logique le forcerait à raisonner, si elle avait à régler la pratique de son raisonnement, ce qu'elle n'a pas du tout la prétention de faire. Mais la logique, sous cette confusion apparente des raisonnements ordinaires, découvre les lois qui les régissent. Ce n'est pas elle qui les leur impose, c'est elle qui les constate. Elle a de plus cette supériorité sur les mathématiques que, quand elle veut réaliser ses formules, elle le fait d'une manière parfaitement adéquate. Le syllogisme donne la figure logique dans toute sa pureté, dans toute sa force idéale. La matière sur laquelle les mathématiques essaient de réaliser leurs résultats, vient toujours les altérer par son imperfection nécessaire. Pour les formes logiques, la matière n'importe absolument en rien : le syllogisme démonstratif, dans quelque langue qu'il soit exprimé, de quelque façon qu'il soit tracé, n'en porte pas moins son évidence avec lui. C'est qu'il s'adresse à ce discours intérieur de l'esprit, que la parole du dehors représente d'une manière bien plus exacte que les figures matérielles de

géométrie ne représentent les pures conceptions qui leur donnent naissance. La logique peut même imposer, dans une certaine mesure, ses formules inflexibles au raisonnement ; l'exemple de la Scholastique, et tous les ouvrages de logique le prouvent. Mais ces formules ne sont pas du tout celles que suit le raisonnement naturel de l'homme, bien qu'au fond il les recèle. Ce ne sont pas même les formules que la logique adopte habituellement, quand elle veut se produire et faire connaître ses résultats. C'est ainsi que nous pouvons donner aux corps de la nature des formes mathématiques; mais d'eux-mêmes ils ne les ont presque jamais.

La logique n'est donc pas pure de tout empirisme. Le langage est la source où elle a puisé tous les éléments primitifs dont elle a bâti, plus tard, son solide édifice. L'étymologie même de son nom en fait foi ; et l'esprit humain n'a jamais su mieux discerner, ni mieux exprimer le rapport de deux choses indissolubles, qu'il ne l'a fait dans la langue grecque, en rattachant grammaticalement la logique au langage, soit du dehors, soit du dedans. Le génie indien n'a pas aussi bien vu les deux côtés de la question, et la logique n'est pour lui, dans l'appellation que Gotama lui donne, que l'art de la discussion, et rien de plus.

Il ne faut donc pas entendre par science rationnelle une science qui aurait fait un divorce complet avec l'expérience. Toute science, quelles que soient à cet égard ses prétentions contraires, part de l'observation et ne peut pas s'appuyer sur une autre base. Kant a beau faire : sa raison pure n'est pas aussi pure qu'il le croit. Il emprunte d'abord à la sensibilité deux éléments indispensables de toute connaissance, de tout concept, le temps et l'espace; il emprunte aux jugements formulés dans le langage sa liste des Catégories; il emprunte encore à l'expérience, quoi qu'il en puisse dire, les trois Idées sur lesquelles il essaie de confondre la raison de l'homme, et de lui infliger une salutaire humiliation. D'où peuvent être tirés les mots et leurs rapports, si ce n'est de l'observation? D'où peuvent être tirées les propositions, si ce n'est de l'observation encore? Le syllogisme lui-même, est-ce la logique qui le crée? est-ce l'esprit qui l'imagine? Non sans doute. Le syllogisme est caché dans tout raisonnement humain. La logique le dégage de tous les éléments accessoires, étrangers, dont ce langage doit le couvrir et le fortifier, pour arriver au but qu'il se propose. Mais la logique ne fait ni le syllogisme, ni la proposition, ni les rapports des mots, dont la proposition est essentiellement composée. Elle

peut être pure de toute application ; mais lui demander de répudier tout empirisme, c'est lui demander un tour de force, dont elle n'est pas plus capable que toute autre science. L'abstraction peut bien quelquefois aller jusqu'à ce point d'illusion, qu'elle oublie les éléments réels dont elle part ; mais c'est le philosophe qui commet cette erreur : la science n'y est pour rien. La logique peut donc se faire gloire, car c'en est une pour des juges prévenus, d'être une science d'observation. Le langage est un premier champ pour elle, et celui-là contient déjà tout. Mais elle en a de plus un autre, c'est-à-dire, cette parole intérieure de l'âme qui ne procède pas autrement que la parole du dehors, dont les opérations sont plus délicates sans doute, et surtout plus rapides, mais n'en sont pas moins toutes pareilles.

Pour observer ce discours du dedans, et mieux analyser celui du dehors, quel procédé la logique peut-elle suivre ? Il n'y en a qu'un seul, et c'est la réflexion. Voilà donc la logique qui entre dans le domaine de la psychologie, ou pour mieux dire, qui ne peut se faire sans psychologie. Mais ne craignons pas qu'elle perde par là rien de son originalité, et qu'au contact d'une autre science, elle dépouille sa propre nature. C'est la démonstration qu'elle doit construire : elle n'emprunte

donc à la psychologie que les matériaux utiles à la démonstration. Tous les autres, elle les rejette et ne les connaît pas ; et ses emprunts sont nettement limités par l'usage même auquel elle les destine. C'est la psychologie seule qui pourra lui apprendre comment se forment, dans la pensée, ces notions générales, sans lesquelles le raisonnement et la science seraient impossibles. Seule elle pourra lui apprendre, d'où vient cette évidence qui éclaire les principes, et qui, des principes, réfléchit son éclat jusque sur les conséquences, quelque éloignées qu'elles soient. La psychologie enveloppe les lois de la logique, comme elle enveloppe les lois de la morale. Ce n'est pas la conscience qui nous fait agir suivant la règle du devoir : elle ne détermine pas chacune de nos actions particulières. Mais c'est elle, quand on sait l'interroger, qui nous révèle ce qu'est la règle que l'homme doit inviolablement garder. De même pour la logique : les lois qui la constituent, c'est la réflexion qui nous les donne dans toute leur clarté, dans toute leur étendue ; ce n'est pas elle qui les fait. L'esprit en s'observant lui-même, trouve en lui et par une même voie les lois de la logique et celles de la morale. C'est l'abstraction qui les dégage de ce fonds commun de la conscience où elles sont mêlées

encore aux lois de la métaphysique. Mais une méthode sage et éclairée saura bien empêcher que la psychologie ne se confonde avec la logique, et ne la dénature, comme Kant l'a si bien dit. Elle ne sera pas moins circonspecte à l'égard de la métaphysique. Mais aussi parce qu'elle sera sage, elle devra faire la part de l'une et de l'autre, dans leurs rapports avec la logique, dont ni l'une ni l'autre ne peut être totalement séparée.

De cette union évidente de la logique, de la psychologie et de la métaphysique, il ressort cette très-grave conséquence, que toutes trois passent nécessairement, à un certain degré, dans le domaine de toutes les sciences inférieures. Toute science, à quelque rang qu'on la place d'après l'objet même dont elle s'occupe, ne peut être qu'à ces trois conditions : elle est faite par l'esprit; elle revêt une certaine forme; elle étudie un certain être. Les sciences particulières ne s'inquiètent en rien de ces trois conditions de leur existence. Elles ne voient pas qu'en observant l'être même qui leur donne leur appellation propre, elles étudient en partie aussi les lois universelles de l'être, réfléchies sous l'angle de celui-là, quelque étroit que cet angle puisse sembler. Elles ne voient pas que l'esprit qui observe, apporte avec lui les lois qui lui sont essentielles, les

formes qu'il lui faut toujours adopter. Sans la psychologie, sans la logique, sans la métaphysique, elles ne seraient pas; et elles ne connaissent cependant ni l'ontologie, ni la logique, ni la psychologie. Elles s'effraieraient presque de les connaître. Cette ignorance et cette répulsion n'ont rien qui nous doive étonner. Il faut que les sciences particulières suivent l'instinct qui mène l'intelligence; il faut qu'elles lui obéissent sans réflexion, sous peine de rester en route et de manquer à ce qu'on attend d'elles. La réflexion n'appartient qu'à la philosophie, qui d'ailleurs ne la garde point pour elle seule, et qui, dans une certaine mesure, la communique, en se communiquant elle-même, à tous les degrés, infimes ou supérieurs, de l'intelligence et de la pensée.

De ces trois éléments de toute science, logique, psychologie, métaphysique, les deux derniers disparaissent en général presque complétement des sciences particulières. La logique au contraire y conserve toujours des traces évidentes qui la révèlent. D'où vient cette différence? et pourquoi de trois éléments, qui sont indispensables à titre égal, deux restent-ils dans l'ombre, tandis que l'autre se produit, si ce n'est dans toute sa lumière, assez clairement du moins pour qu'on ne puisse le méconnaître? C'est que

l'esprit, bien qu'il soit toujours présent à lui-même dans tout acte de connaissance, dans toute science par conséquent, s'abandonne à sa spontanéité, et ne revient qu'à grand' peine sur soi; le dehors l'attire, la nature le séduit et le captive; il n'aperçoit qu'elle, et se perd complétement de vue. Il faut qu'il disparaisse à ses propres yeux pour qu'il puisse voir autre chose. La psychologie détruirait la science particulière, de même que le regard, porté sur une seconde chose, nous enlève la vue de la première. D'autre part, la métaphysique ne peut pas subsister dans les sciences plus que la psychologie. La métaphysique s'occupe des lois universelles de l'être. La science ne s'occupe, elle, que d'un être particulier; ce sont les principes spéciaux, les affections spéciales de cet être qui lui importent. Voilà donc ce qui fait que dans les sciences, la psychologie et la métaphysique se montrent à peine, ou, pour mieux dire, ne se montrent pas.

En est-il de même de la logique? et peut-elle disparaître de la science aussi complétement que les deux autres? La science peut-elle se passer de la forme, comme elle se passe de la réflexion, qui est sa cause, comme elle se passe de la métaphysique, qui est sa matière? Non, sans doute. La science, sous peine de n'être plus science, doit

avoir une forme régulière, systématique, rigoureuse. Plus la science est exacte, plus même sa forme est sévère : et cela est tellement vrai que les mathématiques, dont l'orgueil, pourrait-on dire, s'est adjugé par droit d'excellence le nom général de la science, les mathématiques ont presque la forme pure, la forme idéale de la logique. Elles procèdent par principes et par conséquences; elles font presque toujours des syllogismes en forme. C'est à peu de chose près de la logique dans toute sa sécheresse et sa pureté. Les mathématiques en tirent vanité, et c'est avec raison. Seulement, il ne faut pas, comme elles le font quelquefois, qu'elles se méprennent sur elles-mêmes, et qu'elles essayent de détrôner la logique en se substituant à elle. Pascal a commis cette énorme erreur, que Malebranche aurait partagée volontiers : « La logique, selon lui, a « peut-être emprunté les règles de la géométrie, « sans en comprendre la force. » Puis, par une confusion non moins erronée, il ajoute : « La « méthode de ne point errer est recherchée de « tout le monde : les logiciens font profession d'y « conduire; les géomètres seuls y arrivent. » Pascal, comme on le voit, confond l'art avec la science; et parce que les logiciens ne conduisent pas infailliblement au vrai, il immole la logique

à ses chères mathématiques. C'est Leibnitz qui a pleine raison, quand il dit contrairement à Pascal. « La logique des géomètres est une exten-« sion ou promotion particulière de la logique « générale. » Les mathématiques empruntent donc la puissance de leur forme à la logique, loin de la lui donner. Mais les mathématiques, si elles doivent tant à la logique, ne sont pas les seules à lui devoir. Toutes les sciences se rattachent à elle; toutes lui empruntent, dans la mesure de leur objet et de leurs forces, des expositions, des démonstrations plus ou moins régulières, qu'elle seule inspire et soutient. Quand elles ont à se défendre contre des attaques que suscitent souvent leurs guerres intestines, elles trahissent bien plus clairement encore les secours qu'elles demandent à la logique. La polémique des sciences révèle plus nettement le procédé qu'elles suivent; mais ce procédé, que la polémique met au jour, l'avait devancée; et pour être auparavant moins visible, il n'en était pas moins réel.

Au-dessous des sciences, les arts obéissent tout comme elles à la logique. On n'entend même point ici parler de la rhétorique où cela est de pleine évidence; mais la poésie, toute libre qu'elle paraît, quels que soient son enthousiasme et son essor, ne peut pas plus se soustraire à ce joug bien-

faisant que la rhétorique, les sciences ou les mathématiques. La forme est de moins en moins austère : l'enveloppe qui recouvre la charpente logique devient de plus en plus vivante et gracieuse. Mais la logique n'en conserve pas moins ses droits; et c'est elle qui, par son influence toute puissante quoique secrète, immortalise les chefs-d'œuvre en en faisant les modèles du goût.

Il ne serait pas difficile de prouver que, bien loin de ces développements sévères ou charmants de la pensée, les développements des beaux-arts proprement dits, et toutes les applications de la pratique même, ignorante ou éclairée, relèvent, elles aussi, de cette Reine des sciences et des arts, comme le disait jadis l'École dans sa naïve et très-profonde admiration. Leibnitz a très-bien remarqué « qu'on peut réduire à ce tissu de « raisonnements toute argumentation même d'un « orateur, mais décharnée et privée de ses orne- « ments, et réduite à la forme logique. » Aristote était allé plus loin, et il n'avait pas hésité à voir dans chacune des actions de l'homme, ou même des animaux, comme la conclusion d'un syllogisme, dont l'intelligence et la sensibilité fourniraient les prémisses.

La logique domine donc, non-seulement les actes réfléchis de la raison, elle domine encore

les élans spontanés de l'inspiration; bien plus elle domine les mouvements, même de l'obscur instinct.

Puisque la logique tient une si large place, il semble qu'il y aurait contradiction à soutenir qu'elle n'est point utile. Si c'est elle au fond qui fait la force de tous les raisonnements, qu'ils soient ou non exprimés par des signes sensibles; si sans elle les mathématiques, les sciences, les arts même, ne sont que confusion et désordre inintelligible, il devrait s'ensuivre que l'étude de la logique est la plus haute et la plus urgente de toutes. Base et principe de tout ce que comprend et fait l'intelligence, pourquoi, si elle était connue, d'abord et par elle-même, ne donnerait-elle pas à la raison « cet art d'infaillibilité » que Leibnitz prétendait trouver en elle? Pourquoi ne serait-elle pas cette mathématique universelle de Descartes et de Leibnitz, antérieure à toutes les autres sciences, supérieure à toutes, faite pour les gouverner, parce que seule elle serait digne de cette domination souveraine? Il n'en est rien pourtant. La royauté décernée par les uns, souhaitée par les autres, n'est qu'un rêve. L'histoire nous l'a prouvé; et l'expérience de chaque jour, qui n'est que la continuation et la préparation de l'histoire tout à la fois, ne nous le prouve pas

moins. La logique ne domine pas les sciences, au sens où on l'a souvent prétendu. Ce n'est pas la logique qui a fait de Descartes et de Leibnitz, ses admirateurs, les deux grands génies que nous savons : ce n'est pas elle qui a fait Aristote, puisqu'il l'a fondée, pas plus qu'elle n'avait fait Socrate et Platon, Hippocrate et Pythagore.

Comment donc la logique est-elle utile? Elle est utile, comme l'est toute science. Elle nous apprend, Aristote pourrait ici le répéter, ce qui est. Elle n'est obligée à rien de plus. Seulement, ce que nous apprend la logique, l'objet dont elle s'occupe, l'être étudié par elle à l'exclusion de tous les autres, c'est le plus important sans contredit, humainement parlant, que l'homme puisse étudier. C'est l'esprit de l'homme; c'est le procédé nécessaire que suit sa raison dans tous ses actes réguliers et complets. La psychologie étudie bien aussi l'esprit de l'homme; c'est même là son objet unique et tout à fait spécial : mais elle l'étudie dans les éléments primitifs qui le composent. La logique l'étudie dans l'une de ses modifications, et non plus en lui-même. Elle l'étudie non pas seulement en tant qu'il est, mais en tant qu'il raisonne; non pas en soi, mais dans l'un de ses accidents, comme dirait le Péripatétisme, dans le plus grave et le plus ordinaire de tous.

Sans la logique, l'esprit de l'homme peut admirablement agir, admirablement raisonner; mais sans elle, il ne se connaît pas tout entier : il ignore l'une de ses parties les plus belles et les plus fécondes. La logique la lui fait connaître. Voilà son utilité : elle ne peut pas en avoir d'autre.

Est-ce donc à dire que cette étude, si elle ne peut régler la pratique comme on l'a souvent cru, soit parfaitement stérile pour la pratique même? Non certainement. Toute étude sérieuse, prolongée, pénible, a d'abord ce juste résultat qu'elle fortifie l'esprit qui s'y livre. C'est ce que le bon sens indique, et la rémunération de tout effort est aussi infaillible qu'elle est équitable. La logique serait-elle ici plus malheureuse que tout autre labeur de l'esprit? Au contraire, il faut dire que par son objet même, par sa généralité tout indéterminée, elle est plus particulièrement capable de communiquer à l'esprit, des forces que rien ne fausse, parce que rien ne les spécialise, avantage que n'a pas toujours l'étude des mathématiques, par exemple. Il n'est pas possible que ce retour de l'esprit sur lui-même, cette patiente analyse, ne lui donne une vigueur que la moindre des applications de l'âme porte toujours avec elle. Il est impossible que l'esprit en recherchant par une investigation si profonde, comment il raisonne,

ne se fortifie point dans le raisonnement même. Mais ce n'est pas par l'application des règles qu'il constate scientifiquement, c'est par l'exercice seul. Tout exercice fortifie le corps : mais tel exercice lui est plus favorable que tel autre, parce qu'il est plus approprié à sa constitution et à sa nature générale. Il en est de même de l'exercice que l'étude de la logique impose à l'esprit : il n'en est pas qui lui convienne mieux; il n'en est pas qui porte des fruits plus certains et plus mûrs. Malebranche a bien pu croire (Rech. de la Vér. liv. 3, ch. 3, § 4; liv. 6, ch. 5) que l'arithmétique et l'algèbre étaient absolument nécessaires pour augmenter l'étendue et la capacité de l'esprit. Que dire alors de la logique, dont l'arithmétique et l'algèbre ne sont que des applications évidentes et directes? Que dire de la logique, sans laquelle l'arithmétique et l'algèbre ne seraient pas? Mais de même que pour les exercices corporels, il a fallu d'abord un tempérament énergique et sain, que les travaux développent et soutiennent, mais qu'ils ne font pas, de même aussi la logique ne peut être pratiquée avec succès que par des esprits justes et vigoureux. Les esprits faux, elle les fausse encore davantage, tout comme la fatigue peut hâter la ruine des constitutions débiles, loin de les endurcir. Qui a fondé la logique?

C'est le plus puissant génie de l'antiquité, si ce n'est le plus vrai et le plus beau; c'est Aristote. Descartes, Kant même, l'ont agrandie. Le genre humain peut-il citer à sa gloire des esprits plus forts que ces trois-là? La logique est donc utile directement, en ce que sans elle la connaissance de l'âme humaine est incomplète : elle est utile en ce qu'elle fortifie, autant et mieux que toute autre étude, les intelligences bien faites; elle est utile, croyons-en Descartes, comme exercice de l'esprit; et la Scholastique a pu la cultiver durant plusieurs siècles avec le plus immense profit, riche héritage parvenu, grâce à elle, jusqu'à nous, et dont nous lui gardons bien peu de gratitude.

Cette utilité de la logique, toute considérable qu'elle est aux yeux du philosophe, est-elle bien celle que le vulgaire lui attribue, et surtout qu'il lui demande? Nullement : il demande à la logique de le mener au vrai, comme si la logique savait où se cache le dépôt sacré de la vérité : il lui demande de faire des esprits justes, comme si Dieu ne s'était pas réservé cette faculté qui n'a rien d'humain : il lui demande de rendre l'homme infaillible, comme si l'homme pouvait l'être. pas plus dans ses raisonnements que dans ses actes. Vains désirs, stériles prières, témoignage d'une faiblesse qui s'ignore! La logique n'a rien à ré-

pondre à de pareils vœux : elle ne les écoute jamais sans courir le risque de s'égarer elle-même. Et c'est précisément parce que la psychologie se joignant à elle lui aide à mieux connaître « cet abîme sans fond, comme dirait Bossuet, « et ce secret impénétrable du cœur de l'homme » qu'elle respecte ce mystère de notre nature, et qu'elle n'usurpe point ce pouvoir de vérité qui n'appartient qu'à Dieu. Tout ce qu'elle peut faire, et elle n'y a jamais manqué, c'est, à côté de la science, de tracer aussi les règles de l'art, tout insaisissable, tout spontané qu'il est. Aristote a fait suivre l'analytique de la dialectique, portion très-inférieure de la science. Il a essayé de fixer l'art comme il avait constitué la science. A-t-il complétement réussi? La science telle qu'il l'a faite pour toujours, l'art tel qu'il l'ébaucha d'après les habitudes et les besoins de son temps, est-ce là de quoi pleinement satisfaire les légitimes désirs de l'esprit humain? Non, et par delà l'Organon et la Dialectique, l'esprit humain peut encore demander une méthode plus générale qui, si elle ne lui donne pas le vrai qu'il poursuit, assure du moins à jamais le point de départ dont il doit s'élancer pour l'atteindre. Mais la méthode, comme les modernes l'ont conçue, peut bien précéder l'ancienne logique : elle ne peut

pas se substituer à elle, malgré ce qu'en ont dit de sages et audacieux génies. A côté de la méthode, la science n'en demeure pas moins, avec le caractère qui lui est propre, restreinte dans les limites infranchissables où Aristote l'a renfermée. Ainsi faite, ce n'est pas tout ce que réclame l'intelligence humaine, sans doute. Que la méthode comble donc ses vœux, autant du moins qu'ils peuvent être comblés. La méthode et la logique s'excluent si peu, qu'elles se complètent l'une par l'autre. Aristote et Descartes peuvent faire une solide alliance; Socrate et Platon en ont posé les premières bases. Mais cette alliance n'est pas encore cimentée, toute désirable, toute possible qu'elle est.

La logique est donc, pour résumer tout ce qui précède, une science, et non point un art; elle est une théorie, et non point une pratique. L'objet qu'elle étudie, c'est la démonstration, c'est-à-dire, la forme la plus achevée, la forme parfaite du raisonnement. Elle étudie cet objet rationnellement, tout en puisant ses éléments dans le langage, imitation et symbole, comme dit Aristote, de la parole intérieure de l'âme. Elle ne peut pas conduire l'homme à la vérité d'une manière infaillible, parce qu'elle observe à titre de science

ce qui est, et que l'esprit de l'homme admet le faux quoiqu'il ne recherche que le vrai. L'étude de la logique est utile comme toute étude profonde et sérieuse : elle féconde d'autant plus l'esprit, qu'elle le rappelle à lui-même et concentre ses forces. A côté d'elle, mais infiniment au-dessous, il existe un art qu'elle doit essayer de discipliner, mais qu'elle ne fait pas, et que la nature apprend à l'homme bien mieux encore que ses leçons. A côté d'elle, et même au-dessus, il existe peut-être une méthode à laquelle elle-même obéit; et cette méthode, tirée du fond de la conscience psychologique, de la vie réelle de l'esprit, est la seule qui mène à la source cachée, mais certaine, de tous les actes de la pensée.

Si la logique est bien ce que nous venons de dire, rapportons à cette mesure l'œuvre d'Aristote, et jugeons-la sur l'idéal de la science. En quoi la doctrine de l'Organon est-elle vraie? en quoi est-elle fausse? Est-ce bien de la logique pure qu'a fait Aristote, ou n'est-ce que de la logique appliquée, ainsi qu'on le lui reproche? Aristote a-t-il fondé la science comme nous lui en faisons gloire, comme il s'en vante lui-même? Ou bien cette immense construction, révérée par les siècles, n'est-elle qu'un amas de ruines, pré-

cieuses seulement à une aveugle superstition? Poser des questions de ce genre, c'est, pour ainsi dire, les résoudre. Je me sens presque de la peine, je l'avoue, à les accepter, à les discuter sous cette forme. L'indépendance de l'esprit est une noble chose sans doute, mais elle doit avoir ses bornes. On peut bien citer devant soi les plus grands noms; on peut juger les plus grandes œuvres, et, si la vérité l'exige, les faire descendre du piédestal où une admiration fanatique les avait injustement placées. Mais quand on s'adresse à des génies tels qu'Aristote, on doit tout d'abord se rappeler cette maxime de l'un de ses adversaires les plus graves au début du XVI[e] siècle, de Louis Vivès, et dire avec lui : « *Verecundè ab Aristotele dissentio.* » Prenons bien garde à ce que doit être aujourd'hui une critique de l'Organon, pour des juges qu'ont pu instruire l'histoire de l'esprit humain et l'histoire de la philosophie. Aristote ne comparaît pas tout seul; et quand nous l'appelons à notre tribunal, n'oublions pas qu'il y arrive accompagné des plus illustres, des plus nombreux défenseurs. Vingt-deux siècles viennent déposer pour lui. L'antiquité et le moyen-âge, les religions les plus opposées, les nations les plus ennemies, les temps les plus différents, les esprits les plus divers, se

portent unanimement ses cautions et ses appuis. Pour ne parler que des plus grands, Théophraste, Alexandre d'Aphrodise, Galien, chez les anciens; saint Augustin, Boëce, Alcuin, Abeilard, Albert-le-Grand, saint Thomas, dans le sein de l'Église; Avicenne, Algazel, Averroës, chez les Arabes; Duns Scot, Occam, au XIVe siècle; Erasme, Mélanchthon, Zabarella, à la Renaissance, avec les colléges des Jésuites de Coïmbre et de Louvain; au XVIIe siècle, Port-Royal, Bossuet, Leibnitz; au XVIIIe, Euler et Kant; de nos jours enfin, Hégel, pour ne rappeler que ce seul nom. Juger Aristote, ce n'est pas moins que juger l'esprit humain, non pas seulement dans l'un de ses représentants les plus éminents, mais en lui-même; car c'est tout le passé de l'esprit humain qu'avec Aristote nous faisons comparaître devant nous. Il n'y a guère que l'outrecuidance de Bâcon qui puisse soutenir « que ce consente-« ment unanime, qui en impose à la première « vue, n'est qu'un signe trompeur; que cette « multitude d'hommes qui semblent être tous du « même sentiment sur la logique et la philoso-« phie d'Aristote, ne s'accordent ainsi que par « l'effet d'un même préjugé, et d'une même défé-« rence pour une autorité qui les subjugue tous; « que c'est plutôt un assujettissement commun,

« une coalition d'esclaves, qu'un vrai consente-
« ment; que, d'ailleurs, quand ce prétendu con-
« sentement serait aussi réel et aussi universel
« qu'on le dit, tant s'en faut qu'une telle unanimité
« doive être tenue pour une véritable et solide
« autorité, qu'au contraire, elle fait naître une
« violente présomption en faveur du sentiment
« opposé; et que, dans les choses intellectuelles,
« c'est de tous les signes le plus suspect. »
(Novum Organum, liv. 1, ax. 77). Ne partageons pas ce superbe mépris pour les opinions humaines. La gloire ne se trompe pas jusqu'à ce ce point, et laissons à Bâcon le triste honneur, envié peut-être aussi, et bien à tort, par quelques-uns des sages philosophes de l'Écosse, d'être seul de son avis. Jugeons Aristote avec indépendance; mais avant tout, et pour l'humanité elle-même, jugeons-le avec respect.

Reconnaissons d'abord qu'il a creusé le plus profond intervalle entre la science proprement dite et l'art. La théorie du probable, la Dialectique a été reléguée par lui à un rang si bas, qu'on a pu le croire injuste envers elle, et qu'il l'a traitée peut-être avec le dédain qu'il devait réserver pour la Sophistique. Il s'en est occupé cependant avec la plus longue et la plus minutieuse attention; et si la Topique n'est plus à

notre usage, il ne faut pas oublier les services qu'elle a rendus à toute l'antiquité, où la rhétorique joua toujours un si grand rôle. Cicéron, s'il en était besoin, serait là pour l'attester. Aristote a si bien connu la logique appliquée, qu'il l'a décrite dans quelques-uns de ses replis les plus subtils et les plus délicats. Il lui a consacré la moitié de l'Organon; il l'a prise au sérieux, même lorsqu'elle descend aux astuces du paralogisme, et qu'elle ne recherche les apparences de la sagesse qu'en vue d'un lucre honteux. Platon avait fait justice, par le ridicule, des prétentions et du charlatanisme des sophistes. Aristote a cru devoir diriger contre eux des attaques, qui, plus graves, sont pourtant moins efficaces que l'admirable bouffonnerie de l'Euthydème. Les huit livres des Topiques, les Réfutations des Sophistes, sont de la logique appliquée. Mais le reste de l'Organon n'est-il que cela? La logique pure, la vraie logique, est-elle encore à faire après Aristote, malgré ce qu'en ont pensé tous les grands esprits, ses disciples et ses commentateurs fidèles?

L'objet de la logique, telle que l'a conçue Aristote, étant la démonstration, il s'agit d'analyser les éléments dont la démonstration se compose. Mais la démonstration elle-même n'est qu'un syllogisme d'une certaine espèce, la seule

qu'au fond l'esprit de l'homme poursuive, bien qu'elle ne soit pas toujours celle qu'il atteigne ou qu'il rencontre. La démonstration est l'espèce achevée, parfaite; les autres ne sont qu'inférieures et insuffisantes. Elle est la forme du vrai; il faut que la science, sous peine de rester en route, pousse jusque-là. La logique ne fournit aucune vérité particulière, et c'est en cela que la matière de la pensée ne fait pas partie de son domaine. Mais les formes de la pensée vraie, irréfutable, éternelle, n'a-t-elle pas le devoir de les connaître et de les étudier? Ne sont-ce pas là des lois formelles de la pensée? La démonstration, toute pure, sans aucune application spéciale, même du genre de celles que font les mathématiques, à qui appartient-il d'en faire la théorie? A la logique apparemment, et à la logique pure, puisque dans la démonstration ainsi étudiée, il ne se glisse aucun être, aucune matière, et qu'elle n'est qu'un cadre vide dans lequel l'expérience viendra plus tard faire entrer ses données. Quoi! parce que la démonstration aurait pour unique but « le nécessaire, elle sortirait des limites d'une science formelle! » Qu'on se prononce alors: l'esprit humain atteint-il, oui ou non, jusqu'au nécessaire? Se borne-t-il au contingent, ou pour mieux dire, à l'indéterminé tout seul?

N'hésitons pas à le dire contre tous les scepticismes, et contre ceux qui s'ignorent, et contre ceux qui se connaissent et s'avouent hautement : l'esprit de l'homme atteint le nécessaire ; et sans le nécessaire, il n'y aurait point de démonstration. Il l'atteint dans les mathématiques d'abord, personne ne le nie. Qu'on demande au mathématicien, si ce sont des vérités contingentes que les théorèmes de la géométrie, ou les formules du calcul analytique. Dans les mathématiques, tout est démontré parce que tout est nécessaire. Dans un domaine qui paraît bien éloigné de celui-là, il en est encore tout à fait de même. La morale n'a-t-elle pas, elle aussi, comme les mathématiques, des vérités nécessaires que la conscience de l'homme lui révèle, bien que son faible cœur sache si rarement les suivre? Et la loi du devoir, quand elle lui parle, est-elle moins nécessaire que les théorèmes de géométrie les plus évidents? Mais enfin il suffirait que l'homme atteignît le nécessaire dans une seule science, pour que la mission de la logique fût de rechercher à quelles conditions il y parvient, et quelle est la forme sous laquelle le nécessaire lui apparaît, indépendamment de tout objet auquel il s'applique. Si l'on bannit de la logique pure la démonstration, parce qu'elle s'occupe du néces-

saire d'une manière tout abstraite et toute générale, on ne voit guère comment il est possible de laisser à cette logique, même la théorie du syllogisme ordinaire. Le syllogisme pur, tel qu'on semble l'entendre, est une véritable chimère. Sans doute, il est absolument indifférent à la vérité comme à l'erreur; mais l'esprit humain l'est si peu à ce grand intérêt, que jusque dans le syllogisme, aussi dégagé de toute réalité que l'abstraction la plus haute peut le faire, il recherche encore précisément la même chose que dans la démonstration. Si les lois du syllogisme n'étaient pas nécessaires, si les prémisses posées, la conclusion n'en sortait pas avec un caractère de nécessité, l'esprit humain, soyons-en sûrs, s'en occuperait fort peu. Ce ne serait là qu'une sorte de curiosité tout à fait indigne de lui. Et c'est précisément parce que les lois du syllogisme sont nécessaires, que la philosophie sut y consacrer cette longue et pénible investigation, qui n'est pas près de cesser. Si c'est le nécessaire que poursuit l'intelligence dans les règles même du syllogisme, pourquoi lui serait-il interdit de pousser jusqu'au bout, et de rechercher dans une suprême théorie les conditions de ce nécessaire, qu'elle ne retrouve pas seulement dans le monde extérieur, mais qu'elle découvre en elle-même et dans ses

profondeurs les plus retirées? Il faut donc bannir le syllogisme ordinaire de la logique pure, en d'autres termes, la détruire, si l'on prétend lui arracher aussi la démonstration. Ou, pour mieux faire, il faut lui laisser la démonstration, tout comme on lui laisse le syllogisme. Aristote n'a pas eu tort de comprendre la démonstration dans la logique : les Derniers Analytiques ne sont point une longue méprise. Ils sont venus donner aux mathématiques, à toutes les sciences rationnelles, l'explication de leur procédé général et infaillible; et la théorie a été si bien faite, qu'elle est encore aujourd'hui pour nous, non pas seulement une théorie exacte, mais la théorie unique. Personne depuis deux mille ans, et même en s'appuyant des admirables progrès qu'ont faits les sciences rationnelles depuis deux siècles, n'a tenté de la refaire. C'est que la doctrine du nécessaire avait revêtu elle-même, et du premier coup, ce caractère d'inflexible rigueur qui la fait participer à l'immutabilité même de son objet. Laissons donc cette gloire tout entière au seul Aristote, puisque personne n'a pu la lui disputer.

Le syllogisme ne lui appartient pas moins; et l'on ne peut que répéter avec Leibnitz : « L'in« vention de la forme des syllogismes est une des « plus belles de l'esprit humain, et même des

« plus considérables. » En quoi consiste donc cette admirable invention? en ceci qu'Aristote le premier a constaté, que le raisonnement n'était possible qu'à cette seule condition de partir d'un principe pour arriver, avec l'aide d'un moyen terme, à une conclusion sortant nécessairement de ce principe. C'est là le germe fécond de toute cette vaste doctrine qu'avaient ébauchée Socrate et Platon par la théorie de l'universel et celle des Idées. C'est là la formule puissante qui se dissimule dans le langage habituel, et qui seule pourtant lui donne, toute cachée qu'elle est, force et persuasion. Mais ce langage s'explique par des propositions; ces propositions sont de nature et de formes diverses. En se réunissant au nombre de trois et pas plus, pour former le syllogisme, elles auront à soutenir entre elles des rapports, soumis à cette nécessité générale de conclure régulièrement, mais variables avec la forme et la nature des propositions même. Les unes affirment, les autres nient; les unes concernent l'objet tout entier qu'elles expriment, les autres ne concernent qu'une partie de cet objet. Quels changements pourra subir le syllogisme, sans que soit brisée la chaîne continue qu'il doit toujours présenter du principe à la conclusion? Toutes les propositions sous toutes les formes peuvent-elles

conclure? Ou bien n'existe-t-il qu'un nombre limité de formes concluantes? Aristote, d'après l'observation la plus scrupuleuse, et par une analyse achevée, a trouvé que le nombre de ces formes s'élevait à quatorze; et ces quatorze modes de raisonnements syllogistiques, les seuls qu'emploie et que puisse employer la pensée quand elle est régulière, il les a divisés en trois figures, qu'il a classées suivant l'ordre de leur importance, c'est-à-dire, de leur clarté, par la position du terme moyen. Voilà le cercle infranchissable du raisonnement; voilà les limites que Dieu lui impose; voilà le code auquel il est soumis, et qu'il observe à son insu. Ce n'est pas Aristote qui l'a fait, c'est lui seulement qui a eu la sagacité de le découvrir. « Si le syllogisme est né« cessaire, fait dire Leibnitz, d'après Locke, à « l'un des interlocuteurs de ses Nouveaux Essais, « personne ne connaissait quoi que ce soit par « raison avant son invention, et il faudrait croire « que Dieu ayant fait de l'homme une créature « à deux jambes, a laissé à Aristote le soin d'en « faire un animal raisonnable, je veux dire ce « petit nombre d'hommes qu'il pourrait engager « à examiner les fondements du syllogisme. » Non, sans doute, peut-on répondre à Locke, ce n'est pas Aristote qui a fait l'homme raisonnable;

c'est bien Dieu seul qui lui apprend à raisonner; mais c'est Aristote qui seul lui apprend comment il raisonne. C'en est assez pour la gloire humaine, et il a été bien rare d'en acquérir une qui valût celle-là.

Aristote n'a pas montré seulement que le syllogisme était la forme vraie, la forme nécessaire du raisonnement; il a parcouru toutes les espèces de raisonnements ordinaires, une à une, et il a prouvé qu'elles se réduisaient toutes sans exception au syllogisme. C'était un complément indispensable de sa théorie; il n'a pas manqué de le lui donner. L'induction elle-même a été ramenée à la forme syllogistique; car Aristote a connu l'induction, ce dont pourrait faire douter la gloire revendiquée si souvent pour Bâcon d'être venu substituer l'induction au syllogisme. L'induction d'abord ne peut être opposée au syllogisme, parce qu'elle n'est elle-même qu'un syllogisme d'un certain genre. De plus, elle n'était point à découvrir au temps de Bâcon. Le philosophe grec l'avait admirablement pratiquée; car tous les hommes la pratiquent spontanément; et ses œuvres d'histoire naturelle, de politique, de météorologie, de logique même, l'attestaient assez. Mais, en outre, seul parmi tous les philosophes, il l'avait définie, étudiée, dans ce qu'elle a d'es-

sentiel, et n'avait sous ce rapport rien laissé à faire pour ses successeurs, dans le champ de la logique pure. Il faut donc chercher à Bâcon un autre mérite, et nous essaierons d'indiquer plus loin celui qui lui revient en propre. Mais en attendant, qu'Aristote garde la théorie de l'induction tout aussi bien que celle du syllogisme. Toutes les deux ne sont qu'à lui, et lui appartiennent bien légitimement.

Il n'a pas même oublié cette quatrième figure attribuée à Galien sur le témoignage d'Averroës, (Premiers Analytiques, liv. 1, ch. 8, p. 55 verso, édit. de 1552), et qui semblerait accuser une lacune dans la théorie péripatéticienne du syllogisme. Aristote n'a pas distingué une quatrième figure, parce que de fait il n'y en a point. Le moyen terme ne peut avoir que trois positions et pas plus. Mais il a bien vu que si l'on admettait des conclusions indirectes, on pourrait ajouter aux quatorze modes des trois figures signalées par lui, cinq autres modes qui concluent indirectement. Il n'a fait que les indiquer (Premiers Analytiques, liv. 1, chap. 7, § 2), parce que ces modes sont très-peu naturels et d'un usage nul. Mais il ne les a pas omis; ses disciples Théophraste et Eudème n'avaient pas à les inventer, comme on s'est plu si souvent à le dire. La qua-

trième figure n'était pas plus à faire au temps de Galien qu'elle ne l'est de nos jours. Bien plus, Aristote l'eût-il même complétement ignorée, sa magnifique invention n'en serait guère amoindrie. Le syllogisme une fois découvert, tout le reste était facile, et il suffisait d'une sagacité fort commune pour achever l'œuvre ainsi commencée.

Aristote n'a pas omis davantage les syllogismes hypothétiques, dont on a voulu faire honneur encore à ses élèves Théophraste et Eudème. Les syllogismes hypothétiques sont ce qu'Aristote appelle les syllogismes d'hypothèse, de convention. Il en avait traité tout au long dans un ouvrage que le temps nous a ravi, mais que lui-même mentionne dans les Premiers Analytiques (liv. 1, ch. 44, § 4). Seulement on a douté que le syllogisme d'hypothèse fût pour Aristote ce qu'est pour nous le syllogisme hypothétique. Mais il suffit de consulter avec soin les passages fort nombreux où le philosophe parle des syllogismes d'hypothèse, de convention, pour s'assurer que ce doute n'est pas soutenable. L'exemple même qu'il cite (Premiers Analytiques, liv. 1, ch. 44, § 1), suffit à lever toute hésitation. Il faut ajouter que le syllogisme hypothétique se confond pour les adversaires même d'Aristote,

avec le syllogisme conditionnel. Ne voit-on pas que c'est là jusqu'à l'expression du logicien grec? La condition, l'hypothèse, la convention, peut être exprimée formellement dans le syllogisme, tout comme elle peut être admise à l'avance, sans que la forme ordinaire du syllogisme en soit affectée. La conclusion n'en est pas moins hypothétique. Ainsi l'on peut affirmer, d'après Aristote lui-même, qu'il connaissait nos syllogismes hypothétiques, et qu'en outre il leur donnait la forme que nous leur donnons. Ne la leur eût-il pas donnée, il n'y aurait à ceci presque aucune importance, du moment qu'il a remarqué la nature particulière de la conclusion, quand le principe n'est que d'hypothèse ou de consentement, exprimé ou sous-entendu.

Il ne suffit pas d'ailleurs d'avancer que le syllogisme d'hypothèse, de consentement dans Aristote, n'est pas notre syllogisme hypothétique; il faut dire précisément ce qu'il est; et il serait fort singulier qu'Aristote, en défaut sur une espèce de syllogisme que tout le monde a connue après lui, en eût connu par compensation une autre, dont il aurait seul gardé le secret. Il n'y a pas plus de probabilité d'un côté que de l'autre. On peut d'ailleurs suspecter à bon droit des découvertes faites par des disciples qui ont vécu de

longues années dans l'intimité du maître. Il ne faudrait point sans doute ravir à Théophraste un mérite qui lui serait justement acquis, pour accroître celui d'Aristote qui n'en a pas besoin; mais dans l'obscurité qui couvre cette question, d'ailleurs peu grave, il semble plus naturel de croire que le maître ait inspiré l'élève, bien plutôt que l'élève n'a complété le maître.

Le syllogisme hypothétique a donc été connu d'Aristote, tout aussi bien que la quatrième figure, tout aussi bien que l'induction; et ce sont là, n'en déplaise à la critique, des fleurons qu'on ne peut pas même arracher à sa couronne.

Mais on adresse aussi à la théorie du syllogisme, telle qu'elle est développée dans les Premiers Analytiques, l'objection qu'on adressait tout à l'heure à la théorie de la démonstration exposée dans les Derniers. « Si l'on en excepte la doctrine des trois figures, Aristote n'a fait que de la logique appliquée. Pour la démonstration, il s'occupait du nécessaire, que la logique pure ne doit pas connaître; pour le syllogisme, il s'occupe de la modalité des propositions, que la logique pure ne doit pas connaître davantage. » Ce second reproche n'est pas plus juste que le premier; et l'exemple de Kant qui n'a pas exclu la

modalité de sa logique, toute pure qu'elle est, devait être un avertissement suffisant. Il est vrai qu'on blâme Kant tout aussi bien qu'Aristote. Mais pourquoi veut-on proscrire la modalité de la théorie du syllogisme? parce qu'elle fait entrer, dit-on, la matière de la pensée dans une science qui ne devrait s'enquérir que des formes. Si ceci était exact, il faudrait en effet que la logique s'abstînt de toute recherche sur les modales, et qu'elle dît avec M. Hamilton, parodiant une sorte de proverbe scholastique : « *De modali non gustabit logicus.* » (Fragments de philosophie, trad. par M. L. Peisse, pag. 228). Mais il n'en est rien, c'est ce que l'on peut voir sans peine.

Deux cas seulement se présentent dans la théorie du syllogisme, en ce qui concerne l'attribut, le plus important des deux termes de la proposition : 1° Ou cet attribut est pris absolument, dans toute son extension, sans aucune limite; 2° ou bien il est pris d'une manière relative, il est modifié d'une façon quelconque. Ce sont là les deux seules formes possibles de l'attribut. Étudier l'une aux dépens de l'autre, c'est mutiler la théorie. Qu'est-ce que devient la conclusion quand l'attribut est absolu? qu'est-ce qu'elle devient quand il est relatif? Telles sont les deux

questions qu'il faut résoudre. Il n'y a pas plus de matière d'un côté que de l'autre. Le syllogisme des propositions absolues n'est pas plus de la logique pure que le syllogisme des propositions modales. Seulement, comme le nombre des modifications de l'attribut est presque infini, il a fallu se borner. Aristote s'arrête à deux, le nécessaire et le contingent, et il montre d'une manière toute formelle, comme pour le syllogisme simple, les changements qu'éprouve la conclusion, selon que les prémisses sont ou contingentes ou nécessaires, et selon qu'elles présentent le mélange de l'une de ces deux formes avec la forme absolue. Il pouvait aller au delà, comme l'ont bien vu les commentateurs grecs et aussi ses critiques; il y est même parfois allé; et à côté de ces deux modes principaux, il a souvent énuméré le possible, l'impossible, le vrai, comme il pouvait en énumérer tant d'autres.

La théorie de la modalité ne s'occupe pas plus de « la fausseté ou de la vérité des propositions « en elles-mêmes, n'en tient pas plus de compte » que l'autre portion de la théorie. Elle ne demande pas du tout si telle proposition est vraie ou fausse, nécessaire ou contingente; mais elle recherche quel est le caractère de la conclusion, quand les prémisses sont présentées sous la

forme de propositions contingentes ou nécessaires. Il n'y a pas là de métaphysique, plus qu'il n'y en a dans le syllogisme catégorique; et l'on pourrait proscrire ce syllogisme lui-même, parce que l'existence y est impliquée, tout aussi bien qu'on proscrit la modalité, sous prétexte qu'elle s'occupe des modifications de l'existence. A ce compte, le syllogisme hypothétique aussi devrait rester étranger à la logique pure; car la loi fondamentale de ce syllogisme, c'est d'exprimer une condition, et, par cela même, une modification substantielle. Théophraste et Eudème, dont on invoque l'autorité, avaient combattu sur plusieurs points la théorie de la modalité; ils en avaient changé quelques règles; mais ils l'avaient admise comme partie intégrante de la théorie générale. Depuis eux, nul logicien n'a prétendu la supprimer. M. Hamilton est jusqu'à présent le seul, si l'on excepte Laurentius Valla, au xve siècle, qui ait proposé ce retranchement.

Le syllogisme modal offre, on en doit convenir, de très-nombreuses difficultés, non pas en lui-même, mais à cause de la complication immense qu'il introduit dans la logique, et que le génie d'un Aristote n'a pu suffisamment éclaircir. M. Hamilton a bien raison de dire : « La confu-« sion et l'embarras occasionnés par ces quatre

« modes seuls (c'est deux et non pas quatre), « furent tels que la doctrine modale constitua « longtemps la branche de la logique, non-seule- « ment la plus inutile, mais encore la plus diffi- « cile et la plus rebutante; elle était à la fois le « *criterium* et le *crux ingeniorum*. » Mais M. Hamilton a tort d'ajouter que « si ce sujet « était embrouillé, c'est qu'on mêlait des sciences « différentes et que les questions modales, retran- « chées du domaine de la logique, auraient dû « être adjugées au grammairien et au métaphy- « sicien. » (Id. ibid.) La grammaire et la mé- taphysique n'ont rien à voir ici. Le sujet est embrouillé par lui-même, et non par la faute de ceux qui l'ont traité. Il doit tenir sa place dans la logique. Aristote aurait pu la restreindre sans inconvénient; il ne pouvait la supprimer.

La modalité admise dans les Premiers Analytiques devait également figurer dans l'Herméneia. Si la démonstration se fonde sur la théorie du syllogisme, la théorie même du syllogisme se fonde sur celle de la proposition. Qu'est-ce donc que la proposition? Quelles en sont les espèces? quelles formes principales peut-elle revêtir? Voilà ce que l'Herméneia recherche et devait rechercher. Les propositions sont par elles-mêmes absolues ou modales, comme elles le sont dans le

syllogisme. Il fallait donc étudier les modales, tout comme les propositions absolues. Seulement ici, Aristote a très-justement encouru la censure de son critique; et quand il s'est demandé comment se suivent mutuellement les idées de contingent, de nécessaire et d'impossible, c'est de la métaphysique qu'il a fait bien plutôt que de la logique. C'est un écueil dont il aurait dû se garantir; c'est une des très-rares erreurs qu'il ait commises.

Après l'Herméneia, ou théorie de la proposition, il ne reste plus à la logique qu'une seule chose à faire, c'est la théorie des mots, éléments de la proposition, en tant qu'ils servent d'intermédiaires entre la pensée et les choses que la pensée connaît et exprime. C'est là le but des Catégories qui achèvent ce grand monument, ou, si l'on veut, qui en sont la base, comme la réalité est la base et l'occasion de toutes les connaissances de l'esprit humain. On a reproché aux Catégories, comme aux Derniers Analytiques, d'être plus métaphysiques que logiques, et l'on a cru qu'Aristote n'aurait point dû les comprendre dans l'Organon. C'est une erreur non moins grave que celle qui voudrait en exclure la démonstration. Les Catégories ne sont pas simplement « une classification objective des choses

« réelles. » (M. Hamilton, Frag. de phil., trad. de M. Peisse, p. 218.) Et si elles n'étaient que cela, il faudrait en effet les renvoyer à la métaphysique, à l'ontologie. Elles sont en outre une classification des mots, c'est-à-dire aussi, des notions simples que la réalité transmet à l'esprit; elles sont les éléments logiques du jugement, en même temps qu'elles représentent les éléments généraux des choses par leurs appellations; et c'est précisément ce double caractère que M. Hamilton a bien distingué ailleurs, et sur lequel on doit revenir un peu plus loin, qui fait l'admirable vérité de ce livre, et lui donne dans l'ensemble de l'Organon la première place par son objet, et la première peut-être par la justesse de la théorie, aussi parfaite qu'elle est indispensable.

Ainsi les Catégories, l'Herméneia, les Premiers Analytiques et les Derniers, sont bien de la logique pure, et non de la logique appliquée. Ce sont là les fermes assises sur lesquelles repose tout l'édifice de l'Organon. La théorie des mots, celle de la proposition, celle du syllogisme et celle de la démonstration, ce sont là les fermes assises sur lesquelles doit éternellement reposer la logique. Hors de là, elle n'a ni ordre, ni méthode, ni vérité. Il n'est pas un esprit juste qui puisse le méconnaître : qu'on demande à d'Alem-

bert (Discours préliminaire de l'Encyclopédie) si ce ne sont pas les quatre parties essentielles de toute logique complète. C'est Aristote le premier qui les a étudiées et mises en toute lumière. Aujourd'hui, et forts des travaux qui nous ont précédés, cette division de la logique nous semble aussi naturelle qu'elle est claire et profonde. Pour le premier inventeur, la difficulté était immense. Aristote, en terminant l'Organon, a revendiqué l'honneur d'avoir fondé une science qui n'avait point eu d'antécédents. Il a parlé « de ses pénibles recherches, du temps et des labeurs qu'elles lui avaient coûté. » Et avec une modestie tout antique, il a demandé à la postérité « de l'indulgence pour les lacunes de son ouvrage et de la reconnaissance pour toutes les découvertes qu'il a faites. » C'est la seule fois qu'Aristote ait parlé de lui et de ses travaux. Respectons cette grande voix qui nous vient encore après deux mille ans apporter son sincère témoignage. Oui, la fondation de la logique a été chose pénible et longue. La science, telle qu'elle est aujourd'hui, nous paraît facile autant qu'elle est importante. Mais les premières mains qui ont défriché ce champ si vaste et si inculte alors, ont été bien fortes, puisqu'elles n'ont point succombé à cette tâche prodigieuse. Elles ont été bien habiles,

puisque leur œuvre n'a point été à refaire. L'humanité n'est point restée sourde à l'appel du philosophe. Elle n'a pas eu seulement de l'indulgence pour son œuvre, elle n'a pas eu seulement de la reconnaissance pour lui; elle a eu cette admiration que vingt siècles n'ont pas fatiguée et que les siècles ne fatigueront pas. Ce n'est pas faire trop pour le père de la logique.

On peut voir maintenant d'un coup d'œil quelle a été l'entreprise entière d'Aristote. Son but, c'est de faire la théorie de la démonstration ; et c'est pour atteindre cette fin dernière, qu'il analyse tous les éléments qui entrent dans la démonstration. Il ne s'arrête qu'aux éléments indécomposables, parce qu'il est impossible d'aller au delà. Il est donc également clair qu'on peut de la démonstration descendre aux catégories, ou des catégories remonter à la démonstration. Cette dernière voie est celle qu'a prise Aristote ; et, pour l'exposition de la doctrine, c'est en effet la plus aisée, et par cela même la plus instructive. Rationnellement, on pourrait tout aussi bien partir de la fin, c'est-à-dire, de la démonstration, seul objet que dans sa spontanéité l'esprit humain réalise, et qu'il exprime sans cesse par le langage d'une manière plus ou moins parfaite. C'est l'abstraction seule qui donne les mots avant le

raisonnement. Dans la réalité, c'est le raisonnement qui est la chose importante : les mots n'en sont que les matériaux, et la pensée le plus souvent ne s'y arrête point.

Quel est donc le vrai caractère des Catégories, et doit-on les renvoyer à la métaphysique? Il doit être hors de doute que retrancher les Catégories sous ce prétexte ou sous un autre, c'est mutiler non pas seulement l'Organon, mais encore la logique. On ne le peut sans péril pour la science et la vérité, malgré ce qu'en ont pensé d'excellents esprits comme Vivès et Tennemann, et de nos jours, MM. Ritter et Hamilton. Les Catégories d'Aristote ont à toutes les époques joué un rôle considérable. Elles ont eu un grand renom, et saint Augustin raconte, dans ses Confessions, la naïve admiration qu'il avait d'abord conçue pour ce livre, dont ses maîtres lui parlaient avec tant d'ostentation et de pompe. Port-Royal témoigne qu'au XVIIe siècle encore, cette doctrine était entourée d'une sorte de mystère; et aujourd'hui même, le mot de catégories a quelque chose d'obscur et de grave, que Kant n'a pas peu contribué à augmenter par les difficultés de sa propre théorie. Au fond, rien de plus simple et par cela même, rien de plus grand que les Catégories d'Aristote. Les mots pris isolément, sans combi-

naison, ne peuvent que représenter les choses : ils ne les affirment point; ils ne les nient point : car c'est l'objet de la proposition. Mais il est évident qu'en classant les mots, on classe aussi les choses, par la liaison indissoluble qui unit les uns aux autres. L'esprit de l'homme a beau faire, c'est de la réalité qu'il part, même pour s'élever au-dessus d'elle, et pour la comprendre, avec toutes les facultés dont il est doué. Les commentateurs grecs, dont les discussions sur ce point ont été aussi longues qu'exactes, se sont accordés à le reconnaître. Oui, ce sont les mots dont il s'agit dans ce traité; mais il s'occupe par là même des choses; et la classification des choses serait fausse si celle des mots l'était d'abord.

Mais comment classer les mots? Ils ne sont guère moins nombreux que les choses, et l'on court grand risque de se perdre dans ce dédale, si l'on n'a tout d'abord un fil pour s'y retrouver. C'est à la réalité seule qu'il faut le demander, à la réalité, qui est le modèle dont le langage n'est que le reflet, dont les mots ne sont que le symbole. Que nous présente la réalité? Des individus, rien que des individus, existant par eux-mêmes, et se groupant, par leurs ressemblances et leurs différences, sous des espèces et sous des genres. Ainsi donc, en étudiant l'individu, l'être individuel, et

en analysant avec exactitude tout ce qu'il est possible d'en dire en tant qu'être, on aura les classes les plus générales des mots, les catégories, ou pour prendre le terme français, les attributions, qu'il est possible de lui appliquer. Voilà tout le fondement des catégories, et l'on peut ajouter que tout autre est ruineux, comme l'a bien fait voir la grande et infructueuse tentative de Kant. Il y a bien ici quelques traces de métaphysique; mais c'est qu'il est impossible qu'il n'y en ait pas. Les mots ne sont pas tous d'espèce identique : les nuances essentielles que l'analyse y distingue ont bien une cause, et cette cause n'est autre que la différence même des choses que les mots représentent. Il faut donc, même pour construire la logique pure, aller jusqu'à cette partie de l'ontologie sans laquelle la logique elle-même ne serait pas; et c'est là ce qui fait qu'Aristote ne place pas seulement les catégories en tête de l'Organon, mais qu'il les retrouve et les discute encore dans la Métaphysique, dans la Philosophie première ou science de l'être. Ce n'est pas, du reste, une classification des choses à la manière de celles de l'histoire naturelle, qu'il s'agit de faire en logique : c'est une simple énumération de tous les points de vue, d'où l'esprit peut considérer les choses, non pas, il est vrai, par rapport à l'esprit

lui-même, mais par rapport à leur réalité et à leurs appellations. « Au vrai, Aristote classe des idées », comme l'a très-bien dit M. de Rémusat (Essais de Philosophie, tom. 1, p. 367). Or, il distingue ici dix points de vue, dix significations principales des mots. Et la première, quelle est-elle? C'est celle-là même qui exprime l'existence, la première chose sans contredit que l'esprit découvre et observe dans l'individu, dans l'être quelconque qui tombe sous son regard. La catégorie de la substance est à la tête de toutes les autres, précisément parce que la première, la plus essentielle marque d'un être, c'est d'être. La substance précédera donc, et de toute nécessité, toutes les catégories. Cela revient à dire qu'avant tout, l'être est, l'être existe. Par suite, les mots qui expriment la substance sont antérieurs à tous les autres, et sont les plus importants. Il faut ajouter que ces mots-là participeront en quelque sorte, à cet isolement que les individus nous offrent dans la nature. Ils seront en eux et pour eux, comme les êtres, les individus, sont en soi et pour soi. Mais, de même que dans la réalité les individus subsistant par eux seuls, forment des espèces et des genres, qui ont bien aussi une existence substantielle, la substance se divisera de même en substance première

et substance seconde. Les espèces, les genres ne peuvent être sans les individus; les individus pourraient être sans former des espèces et des genres. Les mots qui représentent les individus ne pourront jamais que se servir à eux seuls; ils ne pourront servir à d'autres mots, c'est-à-dire, en être les attributs. Les mots, au contraire, qui représentent les espèces et les genres ne sont pas en soi et pour soi; ils servent à la substance première, aux individus, c'est-à-dire qu'ils peuvent leur être attribués. C'est que les espèces et les genres, s'ils expriment la substance, ne l'expriment pas dans toute sa pureté : c'est déjà de la « substance qualifiée », comme le dit Aristote.

Mais les mots n'ont-ils qu'à exprimer des substances individuelles, qu'à exprimer des espèces, ou des genres? Il n'y a bien dans la réalité que des individus et des espèces ou genres. Mais ces individus en soi et pour soi n'existent pas seulement : ils existent sous certaines conditions; leur existence se produit sous certaines modifications, que les mots expriment aussi, tout comme ils expriment l'existence absolue. Ces nouvelles classes de mots formeront les autres catégories, qui seront à la première, à celle de la substance, dans le rapport même où les modifications sont à l'individu modifié. Sans la catégorie de la sub-

stance, les autres ne sont pas, non plus que sans les individus il n'y a point de modifications ; ou comme nous dirions aujourd'hui : point de phénomène sans sujet. La substance ne peut être considérée comme un accident de l'être : elle s'identifie avec lui. Les autres catégories, au contraire, ne sont que des accidents. Les accidents de l'être ne sauraient être sans lui ; mais ils ne se confondent pas avec lui. Ces modifications, ces accidents de l'individu sont au nombre de neuf : Aristote n'en reconnaît pas davantage. Après la substance, après la notion d'existence substantielle, ce que l'esprit observe dans l'être, c'est sa quantité ; car il n'y a pas d'être sans quantité. La quantité sera donc la seconde des catégories, et les mots qui l'expriment formeront la seconde classe générale des attributions. La troisième sera celle des mots qui expriment la relation, c'est-à-dire, le point de vue où l'esprit considère l'être en tant qu'il n'est ce qu'il est que par rapport à un autre. La quatrième sera celle de la qualité. Et viendront à la suite et par ordre, le lieu, le temps, la situation, l'état, l'action et enfin la passion. Voilà donc les dix catégories, les dix seules attributions possibles. Par la première, on nomme les individus, sans faire plus que les nommer ; par les autres, on les qualifie. On

dit d'abord ce qu'est l'individu, et ensuite quel il est.

Ce sont là, bien qu'à un autre point de vue, les deux grandes catégories de Descartes, l'absolu et le relatif. (Règles pour la direction de l'esprit, règle 6, p. 226, éd. de M. Cousin.)

On comprend maintenant pourquoi les catégories ne peuvent ni se confondre en une seule ni rentrer les unes dans les autres. Elles s'appliquent toutes, y compris celle de la substance, à un terme commun, qui est l'être, et dans la réalité, un individu quel qu'il soit d'ailleurs. Mais l'être n'est pas le genre des catégories. Aristote l'a bien souvent répété : les catégories ne sont pas des espèces de l'être ; ce sont ses modifications. C'est là ce qui fait aussi que les catégories ne se communiquent point entre elles. Ainsi, le lieu ne peut pas se confondre avec la substance ; car le lieu dit que l'être est dans une certaine partie de l'espace ; la substance dit simplement ce qu'il est, et non point où il est. Et ainsi de toutes les autres.

Je ne veux pas défendre la division des catégories telle qu'Aristote l'a faite. Doit-on en reconnaître seulement dix, ou doit-on en compter davantage? Celles qu'il énumère sont-elles bien distinctes réellement comme il le croit, ou quel-

ques-unes ne sont-elles pas de simples répétitions, des doubles emplois? Cette discussion mènerait fort loin, et ce n'en est point d'ailleurs ici la place. Tout ce qu'il faut remarquer, c'est le principe général dont Aristote est parti. Ce principe est profondément vrai : c'est sur l'individu et l'individu seul qu'il faut construire les catégories ; c'est à une observation patiente et exacte de la réalité qu'il faut les emprunter. Ces catégories bien faites nous fourniront, sans aucune erreur possible, les classes générales des mots, que la proposition accouple, d'abord dans les relations même où la réalité les lui donne, et dont plus tard le syllogisme tire la science infaillible et éternelle de la démonstration.

Cette grande théorie d'Aristote est en admirable accord avec l'esprit humain lui-même. Toutes les langues, sans en excepter une seule, des plus barbares jusqu'aux plus parfaites, ont instinctivement distingué les sujets et les attributs, comme l'a fait le philosophe. Cette distinction qu'impose la nature elle-même constitue le jugement, la proposition; et les Catégories représentent fidèlement, du moins en ce point le plus grave de tous, d'abord la nature, et ensuite le langage, tel qu'il a été donné à l'homme de le faire.

Que dire maintenant de Bâcon, qui prétend que « Aristote a voulu bâtir un monde avec ses Catégories, que de ses Catégories il a voulu faire sortir le monde »; et qui s'écrie, tout en se défendant de faire justice par la plaisanterie d'un homme investi, suivant lui, de la dictature en philosophie : « Quelle importance y a-t-il à ce qu'on ait posé comme principes des choses, la substance, la qualité et la relation? » (Nov. Organ., liv. 1, ax. 63, et Pensées et vues sur l'interprétation de la nature, XIII.) Que dire de Bâcon, qui ajoute que « Aristote impose à la nature même ses opinions comme autant de lois, et qu'il est plus jaloux en toutes questions d'imaginer des moyens pour n'être jamais court, et alléguer toujours quelque chose de positif, du moins en paroles, que de pénétrer dans la nature intime des choses et de saisir la vérité? » Que dire enfin de Bâcon quand il avance qu'Aristote n'a jamais consulté l'expérience pas plus pour sa dialectique que pour son Histoire des animaux, et que « au contraire, après avoir rendu arbitrairement ses décrets, il tord l'expérience, la gauchit sur ses opinions et l'en rend esclave? » Aristote a si peu voulu faire le monde avec ses Catégories, qu'il a fait au contraire ses Catégories avec le monde : et sa logique n'est pas moins une œuvre d'ob-

servation et d'expérience que son Histoire naturelle, sa Météorologie ou sa Politique. Bâcon est aveuglé par la haine : il est évident qu'il n'a pas compris ce qu'il attaque si faussement, et qu'il se rappelle tout au plus ce que l'école nommait l'arbre de Porphyre, dont Aristote certainement n'est pas coupable.

Kant, grand admirateur d'Aristote, n'est pas trompé par sa haine, mais il l'est par son propre système. Il a conçu les catégories tout autrement qu'Aristote ; il ne les a point prises pour les classes les plus générales des mots, et des choses représentées par les mots ; il en a fait les formes de l'entendement pur, les cadres dans lesquels les choses doivent venir se mouler pour être intelligibles. C'est un point de vue tout différent, et c'est en se plaçant ainsi au centre de l'intelligence toute seule, que Kant a prétendu juger une théorie qui n'a considéré que les mots, et les choses au travers des mots et des idées. Aussi son jugement sur les Catégories d'Aristote renferme-t-il presque autant d'erreurs que de pensées.

Kant commence par déclarer que « le but d'Aristote était le même que le sien, malgré toutes les différences que présente l'exécution. » Il n'en est absolument rien. Aristote n'a pas dit aussi longuement que le philosophe de Kœnigs-

berg ce qu'il voulait faire. On a pu même douter quelquefois du véritable objet des Catégories, parce qu'il ne l'a point assez nettement indiqué; mais cependant il dit en propres termes, dans la phrase qui résume la pensée générale de tout ce traité : « Les mots, quand on les prend isolé- « ment et sans combinaison entre eux, ne peu- « vent exprimer qu'une des dix choses suivantes : « la substance, la quantité, etc. » Rechercher les significations les plus générales des mots dans leur rapport avec les choses, est-ce le but de Kant? Les concepts purs de l'entendement, les formes nécessaires des jugements se confondent-elles avec les mots qui forment ces jugements, avec les choses que ces mots représentent? Kant ne l'accorderait pas certainement; son dessein est tout autre, en dépit de ses protestations. D'où vient donc qu'il a pu s'y tromper? c'est l'expression de catégories qui a fait ici toute son illusion. Il emprunte ce terme fameux à la langue péripatéticienne par une de ces « analogies de l'expérience », comme il dit lui-même, auxquelles les meilleurs esprits se laissent parfois aller. Les Catégories d'Aristote sont de la logique : celles de Kant se rapportent aussi à la logique : donc, elles sont toutes pareilles, du moins par le but qu'elles se proposent. Kant aurait pu tout aussi

bien confondre ses Idées de la raison pure avec les Idées de Platon, parce qu'il emprunte à Platon le terme d'Idées, non moins célèbre que celui de Catégories.

Kant ajoute que « c'était un dessein digne d'un aussi grand homme qu'Aristote de rechercher tous les concepts fondamentaux. » Et bien qu'Aristote n'ait jamais parlé de ce que Kant a nommé des concepts, Kant va le juger comme si Aristote était un de ses disciples, infidèle ou trop peu intelligent. « Aristote, dit-il avec une sévérité par trop magistrale, n'était guidé par aucun principe. » Entendez, par aucun des principes qui ont guidé l'auteur de la Raison pure. « Il prit les concepts comme ils se présentaient à son esprit. » Il serait curieux que Kant nous dît comment il a pris les siens, lui qui prétend ne pas les emprunter à l'observation empirique, et qui en fait une déduction purement transcendentale. Aristote a si peu pris les concepts comme ils se présentaient à son esprit, c'est-à-dire, confusément et pêle-mêle, qu'il leur a donné un ordre; et que, sans le moindre doute, la catégorie qu'il a placée la première, est en effet la première pour tout système qui ne se laisse point emporter aux chimères de la plus vide abstraction. « Il en rassembla d'abord dix qu'il appela catégories

ou prédicaments. » Il ne faut pas croire que Kant se borne ici à traduire le mot grec par un mot qui, en effet, en rend parfaitement le sens; il va plus loin; et la suite prouvera qu'il attribue formellement à l'auteur qu'il critique le mot de prédicaments, tout aussi bien que le mot original lui-même. Or, Aristote n'a jamais appelé les catégories prédicaments, attendu que prédicament est un mot latin, inventé même assez tard, et qui ne fut point connu dans les écoles latines des premiers siècles. « Dans la suite, il crut en avoir trouvé cinq autres. » Où Kant a-t-il trouvé, lui, qu'Aristote ait jamais ajouté cinq catégories aux dix qu'il énumère d'abord, et dont le nombre est toujours resté immuable dans son système? « Il les ajouta aux précédents sous le titre de post-prédicaments. » Post-prédicaments n'est pas plus une expression d'Aristote, que prédicaments lui-même. Et vraiment, en écoutant ces assertions tranchantes de Kant, que l'examen le plus superficiel du livre grec suffit pour renverser, on se demande si Kant a lu sérieusement Aristote, ou bien s'il ne le juge que sur des souvenirs effacés et complétement inexacts. Les post-prédicaments répondent à l'hypothérie des commentateurs grecs; c'est une division toute matérielle, faite pour la commodité de l'explication et de l'étude;

ce n'est pas un nom particulier que porte cette partie de l'ouvrage, un nom créé par Aristote, qui n'a pas même, sans doute, donné de titre général à son livre. Mais si l'on s'en fie à la parole de Kant, les catégories d'Aristote ne sont plus au nombre de dix; elles sont au nombre de quinze, ce que n'ont jamais su ni l'antiquité, ni le monde arabe, ni la scholastique, bien que tous trois aient donné à l'interprétation des Catégories des siècles de travail et des monceaux de commentaires. Mais Kant, dans ses théories spéciales, va jusqu'à quinze aussi, et il n'est pas fâché de retrouver cette ressemblance dans Aristote. « Sa liste, continue Kant, n'en resta pas moins imparfaite. » Ici, Kant a raison : mais le difficile n'était pas d'affirmer d'une manière toute générale, que le système d'Aristote présentait des imperfections; il eût mieux valu montrer l'origine et la nature de ces imperfections, et surtout le moyen de les éviter. « En outre, dit Kant, on y rencontre certains modes qui appartiennent à la sensibilité, *Quandò*, *Ubi* et *Situs*, de même que *Priùs* et *Simùl*. » D'abord *Priùs* et *Simùl*, n'ont jamais appartenu aux catégories d'Aristote; ce sont des post-prédicaments, pour parler comme le philosophe allemand; mais Aristote ne les a jamais rangés dans ses dix catégories. Que veut

dire Kant, lorsqu'il affirme que ces modes appartiennent à la sensibilité? Est-ce à la sensibilité pure, telle que lui-même la comprend quand il affirme que l'espace et le temps sont les formes pures de l'intuition sensible? Mais c'est là de la doctrine kantienne, et jusqu'à ce qu'on ait prouvé qu'Aristote ne cherchait que les purs concepts de l'entendement, on ne peut pas lui reprocher de faire entrer dans sa liste des catégories, des données sensibles, des données d'observation, les seules, sans contredit, sur lesquelles il ait eu dessein de construire son système.

« On y trouve aussi, poursuit Kant, un mode empirique, *Motus*. » Le mouvement, mode empirique suivant Kant, ne fait pas exception; tous les autres modes sont également empiriques pour Aristote. De plus, le mouvement est un post-prédicament, comme *Priùs* et *Simùl*, et n'est pas plus qu'eux compris dans les catégories. Aristote fait si peu du mouvement une catégorie à part, qu'il prétend au contraire que le mouvement s'applique aux catégories. C'est ce que Kant aurait pu conclure d'abord, de la place donnée au mouvement dans l'ouvrage même d'Aristote; c'est ce qu'il aurait pu voir, formellement exprimé plus d'une fois, dans la Physique et dans la Métaphysique.

Kant ajoute : « Tous ces modes évidemment

ne doivent pas trouver place dans la table des notions primitives de l'entendement. » Sans doute de l'entendement tel que Kant l'a fait : mais Aristote n'a jamais compris l'entendement de cette façon ; et, selon toute apparence, les abstractions de la Raison pure et le scepticisme de la Critique ne l'eussent pas beaucoup séduit.

Enfin, Kant termine en disant : « Il compte même des concepts dérivés, *Actio* et *Passio*, au nombre des concepts primitifs, et quelques-uns de ceux-ci ont été complétement oubliés. » On peut le croire sans peine, si les concepts primitifs sont ceux de Kant, comme naturellement Kant doit le supposer.

Kant s'est donc trompé sur les Catégories d'Aristote. Celles qu'il a tenté de leur substituer, forment-elles un système plus exact et plus vrai? Nous n'hésitons pas à soutenir que ce système n'est point pour l'exactitude et la vérité au niveau de celui du philosophe grec. Il faut reconnaître d'abord, répétons-le, que le point de départ est absolument différent. Kant ne recherche que les formes de l'entendement, Aristote qu'une classification des mots, et des choses dans leurs rapports avec les mots, et par suite aussi des idées. A quelle source Kant ira-t-il puiser? A une source tout empirique, malgré ses prétentions con-

traires. C'est d'après les jugements, et par une induction dont il ne nous donne pas le secret, qu'il inférera les formes, nécessaires selon lui, dans l'entendement, pour que ces jugements soient possibles. Quant aux jugements, c'est l'observation d'abord, et la réflexion ensuite, qui nous diront quel en est le nombre, quelles en sont les espèces diverses. Cette observation, Kant l'a-t-il bien faite? A-t-il analysé avec vérité les données que lui offrait la réalité, c'est-à-dire, le langage? La table des jugements, telle qu'il l'a tracée, est là pour répondre. Les jugements, selon Kant, se partagent en quatre grandes classes, la quantité, la qualité, la relation et la modalité. Chacune de ces grandes classes se sousdivise elle-même en trois espèces de jugements, ni plus ni moins. En tout, douze espèces de jugements, et par conséquent douze formes de jugements, c'est-à-dire, douze catégories de l'entendement, sans lesquelles les jugements ne pourraient se former. Or, ces jugements d'espèce prétendue diverse, ces jugements à divisions si parfaitement symétriques, c'est Kant qui les invente. Il distingue des choses qui évidemment se confondent, qui sont évidemment identiques. Son jugement limitatif, tel qu'il l'imagine, est absolument le même que le jugement négatif, dont il prétend toutefois

le séparer. Qui jamais a ouï parler de jugements problématiques, assertoriques, apodictiques? On ne voit pas pourquoi Kant n'en aurait pas énuméré bien d'autres encore. Sa fécondité n'était pas épuisée, et il est difficile de dire pourquoi elle s'est arrêtée dans de si étroites limites. Créer des distinctions verbales ne lui coûtait en rien; il aurait pu les multiplier bien davantage encore, sauf à ne décrire qu'un pays chimérique, et à faire le roman de la raison pure, au lieu d'en faire la véritable histoire. Kant, se jetant, ou croyant se jeter en dehors de tout empirisme, ne pouvait que marcher à des abîmes; et sa table des catégories, la seule partie de son grand ouvrage dont nous ayons à nous occuper, ne semble qu'une longue erreur, témoignage d'une rare puissance d'esprit, d'un esprit bien sûr de lui-même, mais bien peu sûr des matériaux qu'il emploie, ne cherchant ni d'où ils viennent, ni ce qu'ils valent. La Critique de la raison pure est certainement une grande tentative, quoique après soixante ans à peine, il en reste aujourd'hui bien peu de chose. On essaiera plus loin de l'apprécier dans sa pensée générale. Mais en ce qui concerne les catégories, il faut dire qu'elles sont aussi loin de celles d'Aristote que l'imagination l'est de la réalité. Les catégories de Kant

ne provoqueront pas les études et les travaux que durant tant de siècles ont produits celles de son devancier.

Cependant il est dans le système d'Aristote un point de la dernière importance, où son génie pâlit, et où Platon son maître, et Kant même, pourraient lui en beaucoup apprendre; c'est la théorie de l'universel.

Il est facile de voir tout ce que cette question a de grave d'abord par elle-même, et surtout dans la doctrine aristotélique. L'entendement arrive, sans aucun doute, à des notions universelles d'une évidence entière, éclatante, et qui projettent leur lumière propre sur toutes les autres parties de la connaissance. Ces notions universelles sont les principes dans le syllogisme, et dans les catégories ce sont les termes généralissimes, les idées d'espèces et de genres, que les Scholastiques ont nommés les universaux, et dont la nature équivoque a donné naissance à ce long débat du réalisme et du nominalisme. Aristote ne s'est point demandé dans les Catégories d'où venaient ces termes universels. Mais en terminant sa logique pure, à la fin de la Théorie de la démonstration ou Derniers Analytiques, il a esquissé en quelques traits la formation des principes dans l'entendement. Le problème, du

reste, est le même pour les universaux proprement dits et pour les principes. Bien résolu pour les uns, il l'est également pour les autres. Dans une science qui n'a pas d'autre but que la démonstration, et qui n'étudie tout le reste qu'en vue de ce seul objet, l'origine des principes et leur rôle dans l'entendement, est une question capitale. Il ne suffit pas de dire exactement les règles qu'on doit suivre, pour arriver du principe évident dont on part, à la conséquence que l'on cherche. Il ne suffit même pas d'énumérer scrupuleusement tous les caractères que ce principe doit avoir par lui-même, pour que la conclusion qui en sort soit démontrée. Il faut en outre savoir comment ce principe s'est formé, et comment il s'est imposé à l'esprit. Bien plus, il serait encore possible, par des règles sages et circonspectes, d'apprendre à l'esprit à ne recevoir que des principes vrais, et à se défendre des principes faux. Aristote a essayé seulement de nous montrer comment les principes, vrais ou faux, se forment en nous. Quant à la seconde partie de la recherche, il l'a négligée, et c'est justement par cette lacune de son système que s'est plus tard introduite la réforme, tentée par Bâcon après tant d'autres, tout partisan qu'est Bâcon de la théorie aristotélique de l'universel, et réalisée seulement par

Descartes. Voilà donc dans la doctrine de l'universel, telle qu'Aristote l'a comprise, une très-grave omission, et l'on verra bientôt comment l'esprit humain a essayé de la combler, en reprenant les indications de l'école socratique et platonicienne. Mais Aristote pourrait jusqu'à un certain point, renvoyer cette portion de la théorie à l'art, qu'il n'a point traité dans toute son étendue, et relever peut-être par cette haute fonction la Dialectique qui, comme il le proclame lui-même, « investigatrice de sa nature, nous ouvre la route « vers les principes des sciences. » (Topiques, liv. 1, ch. 2, § 6), et « est commune à toutes les « sciences sans exception. » (Derniers Analytiques, liv. 1, ch. 11, § 6). Il pourrait jusqu'à un certain point, dans le domaine de la logique pure, répudier une question qui en sort et qui l'excède. Mais dans cette partie de la théorie de l'universel qu'il a cru devoir traiter, est-il à l'abri de toute critique? a-t-il vu la vérité, comme dans le reste de l'Organon? Voilà ce qu'on peut justement lui demander.

Ici, la pensée d'Aristote revêt une forme indécise, comme il arrive à toute pensée obscure et trop peu arrêtée. Les principes viennent de la sensation, et c'est l'induction qui les transmet à l'entendement, lequel est seul en relation avec

eux. La connaissance des principes est tout autre que la science donnée par la conclusion; car cette science dérive des principes, et les principes ne dérivent pas d'elle. Mais comment les principes viennent-ils de la sensation? Aristote répond à ceci par une comparaison, lui qui d'ordinaire s'en défend avec tant de soin, et qui proscrit rigoureusement la métaphore dont il trouvait peut-être que son maître avait abusé. « Ce qui se passe dans l'entendement, selon lui, ressemble beaucoup à ce qui se passe dans la déroute d'une armée. Si, au milieu du désordre, un fuyard s'arrête, un autre s'arrête aussi, puis un troisième, puis encore d'autres à la suite, et bientôt les rangs se reforment, et l'ordre entier de la bataille se rétablit. » De même dans l'entendement, une première sensation venue d'un individu quelconque y laisse une trace; c'est un premier temps d'arrêt; une seconde sensation, toute pareille à la première, y laisse une trace analogue, plus marquée sans doute; puis une troisième, puis une quatrième; et ces marques toujours identiques, puisqu'elles viennent toujours d'individus qui spécifiquement n'offrent pas la moindre différence, forment enfin dans l'entendement la notion universelle, c'est-à-dire, un principe. Le procédé de l'entendement est dans ce cas ce qu'on

appelle l'induction (Derniers Analytiques, liv. II, ch. 19, § 7, à la fin). C'est l'induction qui nous donne les principes, en aidant l'entendement à élever les faits particuliers jusqu'à la hauteur d'une notion universelle. Mais comme c'est la sensibilité seule qui nous révèle les faits particuliers, Aristote n'hésite pas à dire que « c'est de la sensation uniquement que vient la connaissance des principes. » Les principes ne naissent pas spontanément en nous, et encore moins sont-ils innés dans l'âme, comme Platon l'avait toujours soutenu; et la preuve, c'est que nous ne les connaissons pas avant que la sensation ne les ait formés; et qu'il serait également absurde, et de penser que, tout en ayant ces principes en nous, nous les ignorons cependant, et de penser que nous les tirons d'autres principes plus notoires, sans qu'il y ait de limite à cette génération de principe par des principes.

Tels sont les traits les plus saillants de la théorie de l'universel dans Aristote. Est-elle suffisante? et quel en est le vrai caractère? On ne peut pas dire que cette théorie soit purement sensualiste; car, en voulant tirer tout de la sensation, Aristote n'en fait pas moins une part très spéciale à cette faculté de l'intelligence qu'il appelle l'entendement. Il n'en donne pas moins à

cette faculté cette énergie particulière de retenir tout au moins les traces des faits particuliers, et de convertir leur multiplicité variable en une unité indivise qui ne peut plus changer. Ce n'est point là une sensation transformée, comme a pu l'entendre plus tard l'école condillacienne. A côté de la passivité évidente de l'intelligence, il y a certainement aussi une activité sur laquelle Aristote n'insiste pas assez, mais qu'il n'omet point. Si cette théorie n'est pas sensualiste, on peut bien moins encore soutenir qu'elle soit spiritualiste. Il faut réserver ce nom pour les systèmes qui, tout en admettant l'élément empirique de la connaissance, déclarent nettement que cet élément ne suffit pas, et qu'il faut que l'esprit le complète en lui en adjoignant un autre. La pensée d'Aristote n'est ni sensualiste tout à fait, ni assez spiritualiste. Elle est équivoque, et elle est déjà sur la pente où quelques-uns de ses successeurs ne sauront point se retenir, et où se précipitera plus d'une école en invoquant, bien qu'à tort, le grand nom du péripatétisme *.

Certes, on peut blâmer Aristote d'être resté indécis sur un pareil problème. Il devait se pro-

* Le fameux axiome « nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu, » n'est pas d'Aristote, malgré les autorités sans nombre, et dont quelques-unes sont assez graves, qui l'ont affirmé.

noncer positivement, et ne point laisser l'ombre même du doute. Platon est en ceci infiniment supérieur. Il serait difficile de défendre la théorie des Idées tout entière telle qu'il l'a faite, dans sa partie mythique aussi bien que dans sa partie purement logique et réelle. C'est un parti très-violent à prendre, et que Socrate ne prend pas sans un peu de doute et d'ironie, que de supposer à l'âme une vie antérieure d'où elle a rapporté de son commerce avec la véritable essence des choses, ces notions universelles dont elle ne voit en ce monde, par l'entremise mensongère des sens, que des cas particuliers et périssables. Mais du moins si c'est une résolution extrême, en admettant que la vraie pensée du philosophe ait besoin de ce complément, c'est une résolution qui ne laisse point la plus légère incertitude; c'est du courage métaphysique si jamais il en fut. Platon, il est vrai, ne va jusque là que sous la protection d'un mythe, comme l'a montré M. Cousin (Nouv. fragm. philosophiques, Examen d'un passage du Ménon, p. 198, 1re édit.), et cette condition de la réminiscence n'est pas indispensable à la théorie même des Idées, représentant dans leur admirable hiérarchie l'ordre divin des choses. Mais ceci même prouve que Platon n'hésite pas le moins du monde : Non, la sensation,

le particulier, ne suffit pas à donner l'explication complète de la science ; l'universel, sans qui la science n'est rien, vient de l'âme, il est en elle ; la sensation particulière ne fait que l'y réveiller ; elle ne l'y met pas ; il y était peut-être avant cette vie, il y était peut-être dès l'éternité.

En un sens, Kant a résolu la question à peu près comme Platon. Il ne remonte pas, avec les traditions pythagoriciennes et orphiques, jusqu'à la vie antérieure de l'âme, pour expliquer la science qu'elle a dans celle-ci. Il ne dirait même pas allégoriquement avec Ménon, que la science n'est que réminiscence, ne faisant par-là que reculer la difficulté sans la résoudre. Mais il croit tout aussi fermement que Platon, que la sensation ne suffit pas à expliquer la connaissance, et que la partie la plus importante de cette connaissance ne vient pas de la sensibilité. Il distingue admirablement, dans tout acte de l'intelligence, la matière et la forme, la matière qui vient du dehors, la forme qui vient de l'intelligence elle-même. Sans la matière, la forme est vide et n'est qu'une puissance inféconde. Mais la matière sans la forme est une puissance indéterminée, obscure, une sorte de néant inintelligible. Kant a peut-être outrepassé les justes bornes que la raison pouvait ici se prescrire. Dans cette délicate

et si nouvelle description de l'entendement pur, il a bien pu prendre de simples apparences pour des réalités, imaginer des êtres que lui seul a connus et que lui seul connaîtra, créer des fantômes que l'observation ne peut plus retrouver. Mais son point de départ n'en est pas moins admirablement juste. L'esprit apporte dans l'acte de la connaissance une part incontestable. Elle est un des deux termes sans lesquels la science ne serait pas. Quelle est cette part de l'entendement? jusqu'où s'étend-elle? et que pouvons-nous en savoir? Voilà ce que personne, depuis Platon, ne s'était demandé aussi nettement que Kant l'a fait : voilà le grand problème que Kant s'est posé. Il ne l'a pas résolu complétement; surtout, il ne l'a pas résolu avec assez d'ordre et de méthode. Mais c'était beaucoup que de le discuter dans ces termes, et sa tentative, toute imparfaite qu'elle est sur bien des points, a suffi pour lui assurer une place éminente en philosophie.

Kant et Platon ont donc constaté que l'universel, tel que la science l'exige, ne peut pas venir exclusivement des sens. La sensibilité conserve pour l'un et pour l'autre une importance égale à celle de l'esprit; car elle n'est pas moins nécessaire que lui à la science, soit pour la ré-

veiller en nous, comme le veut le philosophe grec, soit pour l'y mettre en action et la compléter, comme le veut le philosophe de Kœnigsberg. Mais la sensibilité, toute nécessaire qu'elle est, n'est pas seule à l'être, et réduite à ses propres forces, elle est absolument impuissante, tout comme le serait l'esprit avec les facultés qu'il possède, si rien ne venait du dehors le tirer de son oubli ou de son inactivité. Pour Aristote, au contraire, la sensibilité semble être à peu près tout; elle donne tous les éléments sans exception, et le rôle de l'esprit se borne à unifier ce qu'il y a d'identique et d'indifférent, dans toutes ces impressions que les objets particuliers viennent faire sur lui. L'entendement est presque entièrement passif pour Aristote; pour Platon, il est surtout actif; pour Kant, il est plus actif que passif.

Quant à nous, qui sortons à peine de ces grandes discussions de l'école sensualiste et de celle qui l'a renversée, nous devons savoir mieux que qui que ce soit ce qu'il faut penser de cette question. Les efforts qu'a faits l'école de la sensation, pour faire sortir de la sensation la science tout entière, ont été radicalement vains; et sans recourir aux lumières que l'antiquité nous avait laissées sur ce point, l'école Écossaise et Kant

avaient démontré, presqu'à la fois et par des moyens très-divers, comme on l'a fait bien mieux encore après eux, que la sensation ne pouvait rendre compte de la connaissance, et qu'en ceci du moins Platon avait eu pleine raison, et contre les sophistes de son temps, et contre les tendances de son disciple.

Il est vrai qu'Aristote ne s'est pas laissé emporter aux erreurs qui plus tard sont sorties de ses principes. Mais Platon non plus que Kant n'ont point exagéré leurs propres doctrines. Le mysticisme alexandrin, l'idéalisme de Fichte, n'appartiennent pas plus à Platon et à Kant que le sensualisme n'appartient à l'auteur de l'Organon. Platon, Aristote, Kant, avaient tenté, chose si délicate, de tenir une équitable balance entre l'esprit et la sensibilité. Aristote avait incliné vers celle-ci : Platon et Kant avaient incliné tous deux vers l'esprit. Des disciples sont venus, pour les uns et les autres, accumuler des conséquences que ces sages génies n'avaient pas prévues, et qu'ils auraient certainement désavouées, comme Kant n'a pas manqué de le faire. Mais l'histoire de la philosophie, juste comme elle peut l'être de nos jours, laisse à chacun ses fautes, et tout en montrant le germe de celles qui ont été commises, elle n'en distingue que plus soigneusement ce

germe des fruits parfois blâmables qu'il a portés. Platon et Kant ont toute raison contre Aristote : l'universel, de quelque façon qu'on le considère, ne peut du tout sortir du particulier. Un nombre de faits particuliers, même infini, ne peut jamais donner légitimement une notion universelle, un principe ; et il faut reconnaître ici sans hésiter qu'à l'élément sensible s'ajoute un élément tout à fait distinct, supérieur, puisque la science cherche surtout l'universel, tout le monde en tombe d'accord, et que cet élément distinct et supérieur ne vient que de l'entendement.

On conçoit du reste comment même une erreur sur ce point fondamental, n'entraînait pour ainsi dire aucune conséquence fâcheuse dans le système d'Aristote. Il pouvait se tromper sur l'origine et la formation des principes, sans que la théorie de la déduction, qui apprend à tirer une conclusion d'un principe, fût altérée en rien. Le principe étant donné, avec les caractères indispensables qui le font ce qu'il est, on peut faire voir avec pleine vérité, et Aristote l'a fait ainsi, comment le syllogisme l'emploie pour parvenir à la science démontrée. D'où vient ce principe? c'est une question tout autre, dont la solution n'importe pas à la première, et qui sans péril peut être tranchée faussement. La théorie de l'universel,

telle qu'Aristote l'a comprise, est une imperfection grave dans l'ensemble de son système; ce n'en est pas une dans la doctrine de la démonstration, la seule dont s'occupe l'Organon.

Voici donc les grands caractères sous lesquels nous doit apparaître aujourd'hui la logique péripatéticienne :

1° Dénombrement vrai des parties essentielles qui composent la logique pure;

2° Classification vraie de ces parties dans leurs rapports de succession nécessaire, depuis les Catégories jusqu'aux Derniers Analytiques, depuis les mots, éléments de la proposition, jusqu'au syllogisme démonstratif;

3° Vérité complète des détails, malgré des obscurités, et parfois un peu de désordre;

4° Lacune dans la théorie de l'universel, qui n'importe que très-peu à la science de la déduction, comme Aristote l'a faite, mais qui importe beaucoup dans la pratique pour la recherche de la vérité, seul objet que poursuive l'esprit humain;

5° Enfin, division vraie de la logique en deux parties principales, la science et l'art, ce dernier peut-être n'ayant pas été vu dans toute sa portée, et pouvant recevoir par une théorie nouvelle sur

l'acquisition réelle des principes, des développements qui dépasseraient de beaucoup la science aristotélique, et lui donneraient pour auxiliaire et complément, une sorte de dialectique analogue en plusieurs points à la Dialectique platonicienne qu'Aristote a trop dédaignée.

Tels sont, au point de vue où nous pouvons aujourd'hui nous placer, les mérites et les défauts que l'Organon doit avoir pour nous; tels sont les résultats incontestables qu'il a conquis et qu'il nous transmet; telles sont les lacunes qu'il nous laisse à combler.

De nos jours, au milieu du XIXe siècle, éclairés par les efforts des deux siècles qui le précèdent, nous pouvons savoir avec d'autant plus d'exactitude ce que réclame l'esprit nouveau, que la réforme a déjà traversé plusieurs phases. De Ramus jusqu'à nous, de l'ardeur un peu aveugle, toute noble qu'elle était, de la Renaissance, à cette calme impartialité de notre temps, de ces pressentiments fort louables, mais indécis, à cette assurance réfléchie de notre âge qui a ses desseins et qui y marche résolument, il y a loin sans doute. Mais enfin c'est le XVIe siècle avec ses erreurs, c'est le XVIIe avec sa méthode, c'est le XVIIIe avec les conséquences tirées de cette mé-

thode, qui nous doivent instruire. Ramus et Bâcon, Descartes surtout, nous doivent apprendre ce que la logique d'Aristote peut être pour nous, l'estime que nous lui devons accorder, l'usage que nous en pouvons faire, et les parties nouvelles que nous lui pouvons ajouter. Recueillons ces utiles enseignements d'un temps qui se rapproche du nôtre en ce qu'il l'a préparé. Demandons à l'histoire, avec tout le passé, ce que nous aussi nous pouvons attendre de ce vénérable monument qu'il a légué à notre pieuse admiration. Le passé non plus n'a pas cru qu'il dût s'en tenir à la logique d'Aristote; il a essayé de la refaire d'abord, puis de la remplacer; il n'a pu ni l'un ni l'autre; nous ne le pourrons pas plus que lui; mais il nous apprendra, sinon à la détruire, puisqu'on ne peut détruire la vérité, du moins à la compléter et à l'accroître.

Il faut bien voir ce qu'était au XVI[e] siècle la tentative de Ramus, si fatale pour lui, qui ne fut point absolument stérile pour la postérité, mais qui marqua bien plutôt un généreux projet qu'elle n'accomplit une vraie réforme. Le joug d'Aristote, tel que la Scholastique l'avait fait sur son déclin, était devenu intolérable pour tous les esprits indépendants. La fin du XV[e] siècle appelait une révolution en philosophie tout aussi bien

que dans la foi. Les novateurs religieux ne prirent pas même les devants sur les novateurs philosophiques; mais, par la nature des questions, ils arrivèrent plus vite à un éclat, et le combat qu'ils devaient soutenir fut plus tôt et plus sérieusement engagé. Mais dans le domaine de la science, si les révolutions sont plus lentes, elles sont aussi beaucoup plus profondes et plus durables. Aristote y dominait sans partage; et même lorsque l'antiquité mieux connue vint apporter, à côté de cette grande autorité, des autorités nouvelles, celle-là n'en resta pas moins la plus puissante de toutes. Dans la science aussi bien que dans la foi, les principes étaient donnés; l'esprit humain devait les recevoir et s'y soumettre. Aristote était devenu comme un prophète, presque un évangéliste; son texte n'était guères moins sacré que la Bible même, et le maître de l'École était certainement beaucoup plus respectable pour ses partisans qu'un père de l'Église. On pouvait discuter saint Augustin, saint Thomas; on ne discutait pas Aristote, on le citait. Il faut ajouter que cet Aristote si vénéré ressemblait fort peu à celui que nous connaissons. Cinq ou six siècles d'études patientes, mais peu éclairées, l'avaient étrangement défiguré; et sous le costume dont les commentaires et les interprétations de tout

ordre l'avaient couvert, il était presque méconnaissable. Pour les esprits vraiment libres, et qui avaient l'instinct des besoins nouveaux, il y avait un double inconvénient dans cette superstition philosophique. D'abord, il leur répugnait comme à tout philosophe de subir un joug autre que celui de la raison, quelle que fût la main qui l'imposât; puis ensuite, ce joug qu'on prétendait leur imposer était injustifiable. L'aristotélisme tel qu'on l'enseignait alors, n'était guères qu'un amas confus de formules sans vie, dont l'esprit s'était retiré. Il y avait donc ici deux choses à faire : repousser l'Aristote de la Scholastique, et briser une vaine idole; en second lieu, pousser jusqu'au véritable Aristote, l'étudier en lui-même, et le mesurer avec impartialité aux besoins et aux lumières du siècle. Ces deux parties de la tâche furent accomplies successivement par les novateurs, avec plus ou moins d'audace et de succès, avec plus ou moins d'impartialité et de raison. Mais que d'obstacles ils rencontrèrent et que le destin de quelques-uns fut déplorable! Les persécutions acharnées, les tortures, la mort, voilà ce qu'on opposa, durant près d'un siècle, aux réformateurs en philosophie, tout comme on l'opposait, en France surtout, aux réformateurs en religion. Ramus a été l'une des victimes les plus

regrettables et certainement les plus innocentes. Il attaqua le système entier d'Aristote ; il consacra sa vie presque entière à le discuter et à le contredire, et ce fut surtout à la logique qu'il s'attacha. Mais au fond, il n'en avait pas moins d'admiration pour celui dont il se faisait l'adversaire, et souvent même il alla jusqu'à prendre sa défense contre des critiques injustes et passionnées. Si donc il apportait dans la lutte beaucoup d'ardeur, et par suite un peu d'aveuglement, il y apportait aussi la plus parfaite loyauté, et sa discussion n'eut jamais cette violence que Nizzoli, Patrizzi et tant d'autres firent éclater dans les leurs. Mais Ramus avait le malheur d'être le premier qui montait à ce rude assaut, et il eut le sort de presque tous les gens de cœur : il fut tué aux premiers rangs.

Comment Ramus engagea-t-il le combat? Par une faute assez grave. Sans parler de ses épigrammes perpétuelles, et aussi inutiles que dangereuses, contre les aristotéliciens de son temps, il cherche d'abord à prouver qu'Aristote n'est pas l'inventeur de la logique; il remonte jusqu'à Prométhée, chez les Grecs, et Noë, chez les Hébreux, pour découvrir la source de la science; et avec la manie d'érudition bizarre dont son goût aurait dû le défendre, il en appelle à la fois, pour prou-

ver ce paradoxe, à un passage du Philèbe de Platon, et à un passage de l'Exode de Moïse. Il fallait laisser l'invention de la logique à l'auteur de l'Organon, ou découvrir quelque grand monument logique antérieur à l'Organon même. Jusque-là, c'était une injustice criante de dépouiller Aristote d'une gloire incontestable. Mais quelle est d'ailleurs la pensée de Ramus? Il connaît admirablement Aristote; c'est directement sur les textes longtemps étudiés et professés, qu'il le juge et le combat. Il montre parfaitement à ses adversaires qu'ils ne le connaissent pas aussi bien que lui, sous le vêtement emprunté qu'ils lui donnent. Mais il a la prétention assez singulière de refaire Aristote avec Aristote lui-même. Il critique l'Organon pied à pied. Chaque partie, chaque livre, chaque section, chaque paragraphe, lui offrent l'occasion des remarques les plus sagaces, si ce n'est les plus sensées. Mais tout en renversant l'édifice pièce à pièce, il veut le reconstruire avec les mêmes matériaux. Il ne propose pas même d'en changer l'ordre. Seulement il veut comprendre Aristote, non pas autrement que ne le comprenaient ses commentateurs, ce qui était fort louable, mais autrement qu'Aristote lui-même ne s'est compris. Il s'appuie d'abord sur l'Organon, puis sur les autres ou-

vrages du philosophe, et il en tire une doctrine qu'il prétend plus aristotélique que la doctrine notoire d'Aristote. Ainsi il cherche à prouver que, selon Aristote, l'objet de la logique n'est pas la démonstration, malgré ce qu'en disent aussi formellement que possible les Analytiques; et que la logique, en recourant aux vrais principes aristotéliques, que Ramus seul connaît apparemment, est l'art de bien disserter (*ars benè disserendi*), comme la grammaire est l'art de bien parler, et la rhétorique l'art de bien dire.

C'est que Ramus a un système de logique qui lui est personnel, et il le retrouve là où il n'est pas. Telle est la cause de son illusion. Et ce système, quel est-il? Une division nouvelle de la logique en deux parties, qu'Aristote lui-même indique, si toutefois l'on en croit Ramus, et que Cicéron a pratiquée. Ces deux parties sont l'invention des arguments et la disposition de ces arguments. C'est une sorte de topique fort écourtée que Ramus essaie de faire, et rien de plus; et la dernière portion de sa dialectique, consacrée au jugement, reproduit toute la théorie du syllogisme, et donne sur la méthode quelques conseils très-vagues, qui ne sont pas faux certainement, mais qui sont à peu près stériles. Cet essai d'une dialectique nouvelle, est ce qu'on a plus tard ap-

pelé le Ramisme. Cette doctrine inféconde et insuffisante, n'a exercé aucune influence sur les écoles en France, à plus forte raison sur la direction générale des esprits. Elle se développa quelque temps dans les universités protestantes; mais elle y fut bientôt étouffée par le péripatétisme réformé de Mélanchthon.

Ramus a donc, malgré sa science réelle, malgré le zèle le plus courageux, complétement échoué. Il n'a point ébranlé la logique d'Aristote, et ses attaques n'ont pas porté. A la science péripatéticienne, il ne pouvait substituer une science meilleure. Tout ce qu'il avait démontré, c'est que la logique, telle qu'on l'enseignait, n'était point du tout, comme on le croyait généralement, la maîtresse des sciences, et qu'elle était profondément inutile aux affaires et à la vie. La chose est pour nous parfaitement évidente; elle ne l'était pas du tout au temps de Ramus, et le pédantisme aveugle de l'École allait alors jusqu'à vouloir soumettre aux règles abstraites de la logique, tous les développements de l'intelligence, tous ses actes et toutes ses applications. Aussi Ramus avait-il mille fois raison, quand il disait de ses adversaires : « Ils n'ont jamais « regardé leurs règles qu'à l'ombre des disputes « de l'École; ils n'ont jamais amené la logique à

« la poussière, au grand soleil de l'usage de « chaque jour; ils ne l'ont jamais appelée à la « bataille des exemples humains. » Puis il ajoutait que les règles de la vraie logique devaient être tirées de l'expérience toute seule, que c'était dans les œuvres des poëtes, des orateurs, des philosophes, de tous les hommes, en un mot, qui raisonnent bien, qu'il faut les aller puiser; et que les principes de la logique, comme ceux de toutes les autres sciences, ne pouvaient être étudiés que dans la pratique, c'est-à-dire, dans cet usage naturel de la dialectique qui est commune à tous les hommes. C'était là des idées assez peu justes, et qui ne méritaient pas d'être plus fécondes qu'elles ne l'ont été. Ramus n'avait eu que de l'audace; il lui aurait fallu du génie. Il avait bien senti la nécessité d'une révolution; il n'avait pas compris les moyens de la faire; et le but auquel elle devait tendre restait complétement obscur pour lui. Aussi l'École n'en continua pas moins ses travaux, sans leur donner plus d'utilité pratique; et Montaigne, excellent juge, si ce n'est de la science en elle-même, du moins des résultats qu'on prétendait si vainement en tirer, pouvait demander encore trente ans après Ramus : « Qui a pris de l'entendement en la lo« gique? Où sont ses belles promesses? » Il pouvait

se moquer de « ces escoles de parlerie, de ces or-« donnances logiciennes et aristotéliques, de ce « bastelage, » qui rappelle « les joueurs de « passe-passe. » Il pouvait surtout en dédaignant, tout comme Ramus, le pédantisme des écoles s'en référer à « cette escole d'inquisition, » qui est le monde. Ramus n'avait donc rien changé. Il avait payé sa témérité de son sang; mais son martyre n'avait pu donner à ses doctrines une puissance qu'elles n'avaient pas. Il y avait bien à créer une méthode nouvelle, comme il l'avait pressenti. Mais cette méthode, quelle était-elle?

Bâcon, cinquante ans après Ramus, crut l'avoir trouvée, et la philosophie crut aussi, durant quelque temps, que Bâcon avait résolu le grand problème. Il n'en était rien pourtant, malgré les éloges un peu trop généraux, que, même encore aujourd'hui, la science adresse quelquefois à Bâcon. Il est fort loin de connaître Aristote, comme le connaissait Ramus, qu'il traite cependant « de repaire d'ignorance, » qu'il traite même de « pernicieuse lèpre en littérature, » en compagnie, il est vrai, de saint Thomas, de Duns Scot et de leurs adhérents. Il ne définit que très-imparfaitement la théorie du syllogisme; car il soutient « que l'art de juger par syllogisme, est l'art de ramener les propositions aux principes à

l'aide des moyens termes, » tandis qu'au contraire le syllogisme descend des principes aux conclusions. Il se plaint peut-être avec plus de justesse, « que la logique de son temps veut tout gouverner par le syllogisme, et qu'on l'applique à toutes les sciences sans exception. » Le syllogisme est, selon lui, un instrument trop faible et trop grossier pour pénétrer dans les profondeurs de la nature; il peut tout sur les opinions, et rien sur les choses. En conséquence, Bâcon déclare que la logique reçue est inutile à l'invention des sciences; ce qui était parfaitement vrai. Puis, oubliant qu'il a dit quelque part que « le syllogisme est une méthode qui sympathise admirablement avec l'esprit humain, » il dresse en quelque sorte un réquisitoire, comme il savait les faire, contre le syllogisme, et il conclut sans pitié au bannissement, ou mieux, à la mort. « Je rejette, dit-il dans la préface de l'*Instauratio magna*, toute démonstration qui procède par voie de syllogisme, parce qu'elle ne produit que confusion, et fait que la nature nous échappe des mains. » Et la haute probité de Bâcon, que l'histoire et la sentence du parlement anglais nous apprennent à bien connaître, toute révoltée de la fraude que cache toujours le syllogisme, en est émue et s'écrie : « Il y a ici de la supercherie :

repoussons le syllogisme : » de la science seulement; car Bâcon lui laisse « sa juridiction dans le domaine des arts populaires qui roulent sur l'opinion. » Et ces arts populaires que le philosophe livre sans regrets aux lumières sèches, *lumen siccum*, de la logique, veut-on savoir quels ils sont? C'est la morale, la politique, la législation et la théologie même. Bâcon ne songe qu'à la physique, à la science de la nature, le seul objet qui l'ait vraiment préoccupé.

L'ostracisme porté contre le syllogisme ne va pas toutefois jusqu'à frapper la logique elle-même. Bâcon, du moins, annonce, à la place de la logique vulgaire, une logique qu'il appelle véritable, et « qui doit entrer dans les différentes provinces des sciences, avec des pouvoirs beaucoup plus étendus que ceux dont les principes sont revêtus. » Cette logique souveraine ne fera pas seulement des principes nouveaux, mais elle forcera les anciens principes, « les principes putatifs, » à comparaître devant elle et à lui rendre des comptes. Cette méthode, incomparable par les résultats qu'elle promet avec tant de fracas, c'est, on le sait, l'induction, le nouvel organe que Bâcon prétend donner à l'intelligence. Il ne l'a jamais décrite d'une manière suffisante, dans aucune de ses œuvres; il y est vingt fois revenu

dans des ébauches toujours imparfaites; mais sa pensée, bien qu'il faille la rétablir d'après tous ces fragments, quand on veut la bien comprendre, est assez claire pour qu'on ait pu et qu'on puisse encore parler d'une méthode de Bâcon. L'induction de Bâcon n'est pas chose aussi nouvelle qu'il l'a cru. L'induction est d'abord un procédé tout aussi essentiel à l'esprit humain, que le procédé contraire, c'est-à-dire, la déduction. L'esprit humain part des faits particuliers pour s'élever à des lois générales, à des principes, et il descend des principes à des conséquences particulières. Les deux mouvements sont aussi nécessaires l'un que l'autre; ils ont toujours existé, ils existeront toujours; ils sont la perpétuelle oscillation de l'intelligence. Il n'y a donc point ici de « nouvel organe, » quoi qu'en ait pu dire Bâcon, quoi qu'en aient pensé tant d'autres après lui. C'est que Bâcon dédaigne profondément ce qu'il appelle l'induction ordinaire; ce n'est, selon lui, que « une méthode d'enfants, » et il lui adjuge libéralement tous les axiômes et les principes faux dont le champ de la science est encombré. Et sur quel motif Bâcon appuie-t-il ce solennel arrêt contre l'induction des dialecticiens? « C'est que conclure, dit-il, de la simple énumération des faits particuliers, même lorsqu'on ne ren-

contre point de faits contradictoires, c'est faire une conclusion très-vicieuse. » Quoi! c'est là une conclusion vicieuse! Que veut donc Bâcon? Si lorsqu'aucun fait particulier ne vient sortir des limites du principe adopté, et par là en démontrer l'insuffisance, il n'est plus permis de croire à ce principe, n'est-ce pas, on le demande, un véritable renversement de l'intelligence tout entière? Bâcon soutient que les dialecticiens ne paraissent pas avoir pensé sérieusement à cette induction, qu'il annonce, sans du reste la faire connaître, et l'on n'a pas de peine à l'en croire; car, au vrai, cette induction n'est que « un fantôme de l'antre, » pour prendre son propre langage. L'induction d'Aristote, l'induction des dialecticiens, est la seule; il n'y en a point d'autre. On peut bien en perfectionner la pratique, montrer à en tirer dans l'application de meilleurs résultats. On ne peut pas songer à lui en substituer une nouvelle. Bâcon, avec son imagination toute fertile qu'elle est, n'a pu lui substituer que des mots, et rien de plus. « C'est un art d'indication, c'est une chasse de Pan, une expérience guidée; c'est la variation de l'expérience, la prolongation, la translation, le renversement, la compulsion, l'application, la copulation, et enfin le hasard de l'expérience; » chacun de ces genres

de l'expérience présentant trois ou quatre espèces ou variétés, que Bâcon énumère avec le plus imperturbable sang-froid. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Bâcon lui-même reconnaît qu'on ne peut tracer de règles à l'invention dans les sciences et dans les arts, et il se plaît à dénombrer une à une toutes les grandes découvertes dont le hasard seul a eu l'honneur.

Qu'a donc fait Bâcon? et d'où vient cette gloire un peu exagérée, mais tout au moins spécieuse, dont son nom est entouré? Il est venu rappeler à l'esprit humain les droits de l'expérience, de l'observation; il est venu lui rappeler que, dans les sciences naturelles, il faut, par un examen attentif, patient, répété autant de fois qu'il convient, s'assurer d'abord de l'exactitude des faits, et que c'est seulement après ces justes précautions qu'il est permis de poser des principes, résumé légitime des observations particulières. Bâcon n'a pas fait plus; et il faut dire que cela seul est une très-grande chose, quand des conseils de cet ordre sont donnés avec cette puissance d'imagination, avec cette éloquence qui agit vivement sur les esprits et les entraîne. La science, pour pratiquer cette méthode, n'avait pas attendu les avis de Bâcon. Les grands inventeurs du XVIIe siècle s'en sont passés tout aussi bien que

ceux du XVI[e], et le système du monde n'en a pas moins été fondé; les sciences particulières n'en ont pas moins fait chacune d'admirables progrès, sans que ce soit aux règles de Bâcon qu'elles les aient dus. Mais Bâcon est venu jouer le rôle que la réflexion joue toujours dans l'intelligence, le rôle que la philosophie joue toujours dans les développements de l'esprit. Il est venu montrer à la science ce qu'elle faisait, et lui a par cela même appris à le mieux faire, du moins quand la science a connu ses sages conseils. Il lui a parfois enseigné à revenir sur elle-même, et c'est en cela qu'il l'a fait participer à la philosophie, dans une certaine mesure. Mais avec cette préoccupation exclusive de la physique, avec cette répugnance profonde qu'il a montrée pour la science de l'esprit, et en général pour les sciences rationnelles, Bâcon a détruit, autant qu'il était en lui, la vraie philosophie. Il a tâché plus que qui que ce soit de mettre à sa place ce que le vulgaire appelle la philosophie naturelle, et ce que de nos jours on a cru pouvoir appeler la philosophie positive.

Bâcon a donc parfaitement vu quelle était la vraie méthode des sciences d'observation; il a senti plus vivement qu'aucun de ses contemporains les forces de l'esprit humain, qui n'a pas

besoin de s'appuyer sur l'autorité pour comprendre les choses, et qui en apprend plus sur elles par le spectacle du monde bien observé, que les livres ne lui en peuvent enseigner. Il a exprimé plus haut que qui que ce soit ce noble sentiment d'indépendance, ce qui avait bien son prix à une époque où le joug de l'antiquité n'était pas encore tout à fait brisé. Mais c'était là si peu une méthode nouvelle, que Bâcon lui-même a reconnu que l'esprit humain, en suivant cette route, ne faisait qu'imiter les anciens, qui ne nous eussent pas laissé tant de monuments scientifiques, s'ils s'étaient bornés aux observations et aux découvertes de leurs grossiers aïeux. Et pourtant, malgré cette judicieuse appréciation de l'antiquité, Bâcon n'a en général, pour elle, que des insultes et des outrages forcenés. Il n'épargne pas Platon, « ce pointilleux harmonieux, ce poète gonflé, ce théosophe en délire. » Mais Platon du moins trouve grâce, parce qu'il a entrevu l'induction bâconienne, « qu'il a eu le tort, il est vrai, de n'appliquer qu'à des définitions et à des idées. » Pour Aristote, au contraire, qui a fait pourtant la théorie de l'induction, Bâcon n'a pas assez d'injures. « Ce n'est qu'un détestable sophiste, ébloui d'une subtilité vaine, vil jouet des mots, inventeur d'un art de folie, calculant à plaisir

son obscurité, » critique absurde que Ramus lui-même avait pris le soin de réfuter victorieusement, et que Reid, tout sage qu'il est, répète encore au milieu du XVIIIe siècle ! Bâcon va plus loin, et il traite Aristote de « voleur de la science, d'assassin de ses frères, » les philosophes ses devanciers ; il le compare à l'Antéchrist, parce que Aristote a eu le tort, c'est Bâcon qui le lui rappelle, de venir en son propre nom. Il assure qu'Attila, Genséric et les Goths, ont fait moins de mal à l'intelligence par leurs ravages, qu'Aristote ne lui en a fait par les siens, « lui qui méprisa tellement l'antiquité, qu'à peine il daigna nommer un des anciens, à moins que ce ne fût pour le critiquer et l'insulter. » Et c'est Bâcon qui parle ainsi d'Aristote, et ose lui reprocher sa basse jalousie et sa féroce inimitié contre ses prédécesseurs ! Après de tels emportements, on comprend mieux les diatribes de M. de Maistre contre Bâcon, et l'on s'étonne moins de ces violences, venues même après deux siècles, quand on se souvient par quelles injustes violences elles avaient été provoquées. Sait-on pour qui Bâcon réserve ses respects et son admiration? C'est pour Empédocle, Héraclite, Démocrite, Anaxagore et Parménide, « qui ne se plaisaient pas, dit-il, comme Galathée, à se jouer dans les ondes, mais aimaient à

se trouver dans les orages des discussions. » Démocrite, Anaxagore, Parménide, ce sont là, sans doute, de très-grands personnages, bien qu'à d'autres titres que celui dont Bâcon leur fait un honneur si ridicule. Mais que connaissons-nous de leur philosophie, dont la direction toute sensualiste, pour quelques-uns du moins, explique fort bien l'enthousiasme de Bâcon, auprès de ce que nous savons de celle de Platon et d'Aristote? Bâcon paraît en avoir su beaucoup plus que nous; car « il affirme que ces savants qui jamais n'ont ouvert d'écoles, ont mis en écrit leurs spéculations et leurs découvertes, et les ont livrées à la postérité. » Laissons, laissons dans l'ombre ces côtés du génie de Bâcon, qui nous rappellent trop les actes de sa vie politique. Que ces calomnies, qu'il appelle avec le faste habituel et le charlatanisme de son langage, « le mâle enfantement de son siècle, » ne nous empêchent pas de rendre à ses efforts, une justice qu'il n'a pas su rendre à des efforts plus féconds que les siens.

Il avait attaqué le syllogisme; mais il ne lui substituait rien de positif dans le domaine de la logique pure. Plagiaire de Ramus, tout en l'injuriant, il proposait, comme lui, de partager la logique proprement dite, en invention et jugement; puis ajoutant deux arts à ces deux premiers,

il voulait que la logique s'occupât de la mémoire qui retient la science, et de la méthode toute pratique qui la transmet. De plus, dissertant sur la preuve ostensive et la preuve *per incommodum*, par réduction à l'absurde, il distinguait l'Analytique et la doctrine des Réfutations; et cette dernière doctrine, il la partageait de plus en Réfutation des sophismes, Critique de l'Herménie, et Examen critique des fantômes, de tribu, d'antre, de théâtre, etc. Enfin, il inventait bien d'autres divisions encore, produits improvisés de son imagination impétueuse, classifications qu'il ne justifiait pas, qu'il abandonnait bientôt pour les remplacer par d'autres aussi peu approfondies, et qu'en toute équité la science ne peut pas même discuter. La postérité ne les a pas prises plus au sérieux qu'il ne l'a fait lui-même; et ces légères esquisses, où l'on reconnaît bien encore la trace du génie, ne méritent point un examen en règle. Bâcon n'a donc pas plus réformé la logique que ne l'avait réformée Ramus, bien qu'au fond ce fût sa prétention. Pas plus que Ramus, il n'avait bien compris le but qu'il poursuivait en attaquant la doctrine péripatéticienne. Il avait eu en outre ce tort, que Ramus du moins avait évité plus que lui, de mêler à une question de théorie des questions de pratique. Il avait voulu

trouver une méthode qui pût mener au vrai dans les sciences naturelles; et il avait banni de la science le syllogisme et la démonstration, comme si la science pouvait s'en passer. Il voulait apprendre à l'esprit à étudier la nature; mais il n'étudiait pas l'esprit lui-même. La révolution après Bâcon était tout aussi bien à faire qu'avant lui. Il avait omis dans la logique le seul élément dont au vrai la logique s'occupe : l'esprit qui fait la logique elle-même.

De ces vaines tentatives de Ramus et de Bâcon, deux résultats sortaient avec pleine certitude : 1° La logique d'Aristote était inébranlable, et sur ce point les péripatéticiens dévoués à la foi de la Scholastique avaient toute raison contre les novateurs. L'Organon devait être conservé, non pas parce qu'il était d'Aristote, mais parce qu'il était vrai, motif que sentait confusément l'École, et qu'elle ne faisait point assez valoir; 2° Cette doctrine, toute vraie qu'elle pouvait être, était insuffisante. C'était une admirable explication du procédé de l'esprit, lorsque d'un principe il arrive à une conséquence. Mais il restait toujours à donner la méthode même qui mène aux principes. Aristote avait bien décrit cette seconde partie du procédé logique de l'esprit; mais en ceci la théorie abstraite était beaucoup moins

importante que les règles de la pratique ; et puisque dans la démonstration c'est la forme du vrai que l'on recherche, il fallait, pour compléter l'œuvre, enseigner à extraire de la réalité les principes vrais qui sont la source de toute démonstration réelle. C'est ce que Bâcon avait essayé pour la science, en la ramenant par la réflexion à l'expérience qu'avaient spontanément pratiquée les anciens. Mais la science de la nature, toute vaste qu'elle est, n'épuise pas l'intelligence entière, et c'était toujours une méthode générale qu'il s'agissait de trouver. Ainsi donc, le succès du réformateur à venir était à ces deux conditions : réserve, si ce n'est respect, envers la logique telle qu'elle était faite, universalité de la méthode nouvelle.

Descartes les remplit admirablement l'une et l'autre. D'abord il aurait fort peu convenu à la noblesse et à la fierté de son âme, de s'abaisser comme l'avait fait Bâcon, peut-être avec une sorte de joie (Voir la Redargutio philosophiarum), à l'injure et au dénigrement. Tout novateur qu'il était, bien que venant en son propre nom, si jamais personne y vint, Descartes n'a point eu un seul mot blessant pour l'antiquité. Il n'a qu'une seule fois cité Aristote, comme il le remarque lui-même dans une de ses lettres (Tom. 6, p. 50,

éd. de M. Cousin), et c'était pour abriter l'audace de ses théories cosmologiques sous l'autorité de ce grand nom. (Principes, 4e partie, § 204.) Ensuite une vie tout entière consacrée à la méditation, loin de tous les intérêts, de toutes les passions qui distrayent ou dégradent l'âme, devait révéler à Descartes bien des secrets que Bâcon n'avait pu connaître. La méthode issue de cette sincère analyse de soi, et qui n'était que le tableau du travail intérieur de cette intelligence aussi honnête qu'elle était puissante, devait être la vraie méthode; ou si le but, cette fois encore, était manqué, il aurait presque fallu désespérer de le jamais atteindre. Descartes n'a pas suivi, à deux mille ans de distance, une autre voie que celle de Socrate; il a pratiqué, comme le sage d'Athènes, la fameuse et inépuisable maxime : Connais-toi toi-même; et *son enthousiasme pour la science admirable*, dont il croit avoir trouvé les fondements, pendant qu'il campe en soldat sur les bords du Danube, rappelle assez bien les extases de Socrate durant le siége de Potidée. Mais Descartes a développé le germe socratique jusqu'à en faire une méthode, qui pût servir non-seulement à *chercher la vérité dans les sciences*, mais encore à *bien conduire sa raison*. C'est la méthode générale que demandait

l'esprit humain, et que la Scholastique avait cru trouver dans l'Organon, où cependant elle n'était pas.

Descartes juge avec une parfaite justesse, et le véritable usage du syllogisme, et les vaines prétentions de l'École. Les syllogismes et « la plupart des autres instructions de la logique servent plutôt, selon lui, à expliquer à autrui les choses qu'on sait qu'à les apprendre » soi-même. Mais sous prétexte que « la dialectique vulgaire, complétement inutile à celui qui veut découvrir la vérité, peut servir seulement à exposer plus facilement aux autres les vérités déjà connues », Descartes va peut-être trop loin, en voulant « la renvoyer de la philosophie à la rhétorique ». Il ne prétend pas d'ailleurs condamner « l'usage des syllogismes probables, armes excellentes pour les combats de la dialectique, qui exercent l'esprit des jeunes gens et éveillent en eux l'activité et l'émulation »; et comme si c'était même à ces exercices qu'il dût une partie de son propre génie, il ne craint pas de dire dans sa reconnaissance : « Et nous aussi nous nous félicitons d'avoir reçu autrefois l'éducation de l'École. » Mais comme lui-même il ne s'y est pas tenu, il ne conseille à personne de s'y tenir, « bien qu'elle renferme beaucoup de préceptes très-vrais et

très-bons. » Il omet donc de parler des règles des dialecticiens « qui croient diriger la raison humaine en lui prescrivant certaines formules de raisonnement. La vérité échappe souvent à ces liens, et ceux qui s'en servent y restent enveloppés. C'est ce qui n'arrive pas si souvent à ceux qui n'en font pas usage ; et notre expérience, dit-il, nous a démontré que les sophismes les plus subtils ne trompent que les sophistes, et presque jamais ceux qui se servent de leur seule raison. » « Aussi, ajoute-t-il, dans la crainte que la vérité ne nous abandonne, nous rejetons toutes ces formules comme contraires à notre but. » C'est que, suivant Descartes, « pour trouver les vérités les plus difficiles, il n'est besoin, pourvu que nous soyons bien conduits, que du sens commun, comme on dit vulgairement. » La restriction que fait ici Descartes est considérable ; car elle ne contient pas moins que toute sa méthode. Mais il niait si peu la possibilité de la science qu'il n'hésitait point à dire : « Il n'est aucune question plus importante que celle de savoir ce que c'est que la connaissance humaine, et jusqu'où elle s'étend. » Il ne détruisait donc pas le syllogisme, comme Bâcon avait prétendu le faire : il en restreignait seulement l'application dans de justes limites ; et plus tard ses disciples de Port-Royal

eurent le soin d'en faire revivre toutes les règles, en les présentant sous une forme vulgaire, et dans un excellent ouvrage qui aurait préservé les études logiques de la décadence, si des causes beaucoup plus puissantes ne fussent venues les y précipiter, avec tant d'autres souvenirs du moyen-âge. Voilà donc quelle était l'œuvre que Descartes devait accomplir : laisser de côté le syllogisme, qui peut servir à exposer les vérités découvertes, qui est une portion très-grave sans doute de la connaissance humaine, mais qui est impuissant à faire découvrir la vérité; en second lieu, chercher la vraie méthode, sans s'épuiser dans une polémique tout au moins inutile, si ce n'est dangereuse, contre les théories antérieures.

Cette méthode, tout le monde la connaît. Pour arriver au vrai, pour se former des croyances, se faire des principes nouveaux ou juger des principes reçus, l'esprit ne doit en appeler qu'à lui seul; il n'y a pas d'autre autorité que la sienne; elle domine et dirige toutes les autres; bien interrogée, elle suffit à tout. L'homme porte en lui-même un critérium universel de vérité. Ce critérium, c'est la pleine évidence avec laquelle apparaissent à sa pensée certains principes; et parmi ces principes, Descartes s'attache au plus évident de tous et au plus profond, à l'affirma-

tion de la pensée par la pensée même. L'évidence dont est accompagnée cette affirmation première, est si vive, que Descartes n'hésite pas à en tirer, comme une sorte de conclusion, la notion de sa propre existence. Je pense, donc je suis, est la première application et l'inébranlable fondement de la méthode nouvelle : « C'est le premier principe de la philosophie qu'il cherchait. » Cela ne veut pas dire que de ce point fixe, pris comme principe, on puisse déduire tous les principes sans exception. Mais l'évidence de celui-là servira de mesure à l'évidence de tous les autres, qu'ils soient relatifs à la nature extérieure, ou bien empruntés à la seule raison. De ce principe, Descartes tire directement la démonstration de l'existence de Dieu; et cette idée suprême une fois acquise, on ne voit guères quelle autre idée secondaire ne pourrait se rattacher au centre commun qui aura fourni celle-là.

Toutefois Descartes « n'a pas poursuivi, et n'a pas fait voir ici toute la chaîne des autres vérités qu'il a déduites de ces premières » ; mais ce qu'il a dit a suffi pour faire une révolution en philosophie d'abord, et ensuite, par la vertu toute-puissante du principe qu'il avait proclamé, une révolution jusque dans la société. L'autorité de la raison, le critérium de l'évidence, il n'en fal-

lait pas davantage ; et c'était là, pour toutes les opinions humaines, pour toutes les notions en nombre infini que les sens, l'intelligence et la tradition tout entière peuvent nous fournir, à la fois un tribunal compétent et une sorte de jurisprudence infaillible. Ramener toute idée sous le regard de l'esprit, l'admettre pour vraie, si après examen suffisant elle se présentait claire et distincte, la rejeter comme fausse, si elle restait confuse et obscure, tel était le procédé simple, universel, que Descartes proposait, qu'il avait appliqué lui-même, et dont il avait tiré les plus admirables résultats. La philosophie et la science pouvaient également s'en servir avec fruit. Il était accessible à toutes les intelligences. C'est qu'à le bien examiner, c'était la méthode secrète qu'à son insu l'esprit humain avait toujours suivie, même quand il paraissait renoncer à sa pleine indépendance. Descartes n'avait fait que mettre en lumière cette méthode que Dieu impose à l'intelligence humaine; mais en la mettant en lumière, il apprenait par là même à la mieux pratiquer, et l'on sait avec quel enthousiasme calme et résolu tout à la fois, la reçurent tous les grands esprits du XVII[e] siècle. Cette méthode, quoique moins bien comprise, avait été celle de toute philosophie libre dans l'antiquité; elle est celle

de la philosophie moderne tout entière depuis Descartes; et elle est si bien la méthode essentielle de la philosophie, la méthode vraie de l'intelligence, que la philosophie se confond avec elle, et que désormais toute philosophie qui en admettrait une autre, cesserait par cela seul d'être une philosophie.

Descartes n'a pas montré lui-même comment cette méthode nouvelle pouvait être appliquée à la logique proprement dite, et comment les lois de la démonstration, dont « ces longues chaînes de raisons toutes simples et faciles des géomètres » étaient un si bel exemple, se rattachaient à son premier principe. Il est même allé jusqu'à prétendre que « au lieu de ce grand nombre de préceptes, dont la logique est composée, on aurait assez » des quatre règles fameuses qui sont le résumé et le fond de sa méthode. Mais cependant le peu qu'il a dit sur ce sujet spécial, avec ce qu'en ont dit tout au long ses fidèles interprètes de Port-Royal, fait voir suffisamment quelle était sa pensée. Il a d'abord admirablement distingué dans l'esprit les deux opérations fondamentales : l'une, l'intuition, qui nous donne la connaissance immédiate des principes; l'autre, la déduction, qui, d'un principe connu avec évidence, descend aux conséquences

« qui s'en déduisent nécessairement. » « L'intuition et la déduction, dit-il, sont les deux voies les plus sûres pour arriver à la science. » Il a dit en outre qu'elles sont les seules; et de fait, il n'en a jamais reconnu d'autres. Il a même affirmé quelque part que « il n'y a de science que avec l'intuition et la déduction. Ce sont les deux premiers moyens de l'esprit. » « C'est la méthode ajoute-t-il, qui montre, comment il faut se servir de l'intuition et de la déduction. » Et la logique, pouvons-nous ajouter après lui, ne fait que nous apprendre ce que c'est que l'intuition et la déduction; elle ne nous apprend pas à les mettre en œuvre et à les bien employer. « Notre esprit les sait faire d'avance, » et voilà pourquoi la science n'a pas besoin de les lui enseigner. L'intuition que Descartes identifie avec l'expérience, est, selon lui, la conception évidente d'un esprit sain et attentif. Mais l'expérience est souvent trompeuse, comme il le remarque lui-même. C'est ce qui fait qu'il a essayé de lui tracer des lois, de lui donner une méthode, et que, dans ses Règles pour la direction de l'esprit, la première de toutes est celle-ci : « Le but des études doit être de diriger l'esprit, de manière à ce qu'il porte des jugements solides et vrais sur tout ce qui se présente à lui. » C'est donc à l'application régu-

lière de l'intuition qu'il consacre tous ses efforts. Quant à la déduction, il s'en inquiète peu, parce qu'il sait que « contrairement à l'expérience, à l'intuition, cette opération peut ne pas se faire, quand on ne l'apperçoit pas, mais qu'elle n'est jamais mal faite, même par l'esprit le moins accoutumé à raisonner. » « Cette opération, ajoute-t-il encore, n'emprunte pas un grand secours des liens dans lesquels la dialectique embarrasse la raison humaine, en pensant la conduire, encore bien que je sois loin de nier que ces formes ne puissent servir à d'autres usages. »

Cette observation si profonde et si vraie de Descartes, doit nous apprendre pourquoi Aristote s'est borné à la théorie de la déduction, et n'a point poussé jusqu'à celle de l'intuition, de l'expérience, de l'induction bâconienne. De ces deux opérations de l'intelligence, aussi nécessaires l'une que l'autre, aussi évidentes, et qu'Aristote a parfaitement distinguées toutes deux, l'une se présente toujours avec un caractère de certitude, d'infaillibilité, dont les mathématiques donnaient, dès les plus anciens temps, ce magnifique tableau qui ravissait Descartes et Pascal; l'autre, au contraire, est perpétuellement changeante et variable. L'esprit humain raisonne aujourd'hui précisément comme il raison-

nait il y a deux mille ans; il ne raisonne ni mieux, ni plus mal. L'histoire le prouve : la déduction n'a pas fait un seul progrès; et, par sa nature, elle n'en peut pas faire. Mais l'on peut dire que l'intuition, au contraire, en a fait d'immenses. Le procédé est bien aussi toujours resté le même; mais c'est par ce procédé qu'on acquiert des principes nouveaux; c'est par l'intuition, par l'expérience, que l'intelligence se développe et s'étend; c'est par elle seule que le genre humain avance. De ces deux opérations de l'esprit, l'une immuable, certaine dans ses résultats, l'autre toujours flottante et indécise, laquelle devait tout d'abord et avant l'autre, tomber sous l'observation de la science? Celle qui se trouve naturellement le plus en harmonie avec la science elle-même. L'intuition, en quelque sorte, devient perpétuellement; la déduction est au contraire; et comme la science s'occupe surtout de ce qui est, c'était de la déduction que d'abord elle devait faire la théorie. Voilà ce qui justifie Aristote contre les reproches qui lui ont été si souvent adressés. Aristote est bien grand, mais enfin il est homme; et c'est lui demander une chose plus qu'humaine, que de vouloir qu'il ait fait d'un seul coup, à lui seul, les deux grandes parties de la science. C'est bien assez pour sa gloire d'en

avoir achevé l'une, comme il l'a fait, et d'avoir entrevu l'autre, comme il n'a pas manqué de le faire. Descartes lui-même n'a pas porté la théorie de l'intuition, de l'induction si l'on veut, pour prendre un mot qui, dans ce sens, n'est pas à son usage, aussi loin, à beaucoup près, qu'Aristote l'a fait pour l'opération contraire. Ceci tient à la fois à la difficulté même de la théorie nouvelle, que l'esprit humain n'est pas près d'avoir terminée, et à cette loi nécessaire qui veut que toute chose à son début soit petite, quelque grande qu'elle puisse plus tard devenir.

L'œuvre de Descartes n'en est pas moins considérable : elle est venue s'ajouter à celle d'Aristote sans la détruire; elle la complète, elle ne la remplace pas. Descartes n'a pas voulu accroître précisément la science de l'esprit, la théorie proprement dite. Sa vie tout entière, son caractère personnel, son siècle à la veille d'une immense rénovation sociale, le poussaient à la pratique. Sa méthode y servait admirablement. Mais elle était si puissante qu'elle ne devait pas moins servir à la philosophie, dans le sein de laquelle elle n'a pas encore, sachons-le bien, produit tous les fruits qu'elle renferme.

Du dédain de Descartes pour la logique ordinaire, sont sorties des erreurs assez fâcheuses,

dont même des esprits aussi justes que ceux de Port-Royal, n'ont pas su se préserver. L'ouvrage des solitaires ou d'Arnaud, l'Art de penser, est digne certainement de tenir une place dans l'histoire de la logique par sa parfaite clarté, au moins autant que par l'application, alors toute nouvelle, des principes cartésiens. Mais voyez quelle mince estime les auteurs, tout judicieux qu'ils peuvent être, font de la science : « La naissance de ce petit ouvrage, disent-ils, est due entièrement au hasard, et plutôt à une espèce de divertissement qu'à un dessein sérieux. » C'est la suite d'une sorte de gageure. Ils se sont fait fort d'apprendre la logique, ou du moins « tout ce qu'il y a d'utile dans la logique, » en quatre ou cinq jours au duc de Chevreuse. Ils se mettent au travail dans ce louable dessein, et ils croient pouvoir écrire en un seul jour, l'abrégé qu'ils comptent mettre entre les mains de ce jeune seigneur. Mais la besogne est plus longue qu'ils ne l'avaient imaginé d'abord; et c'est quatre ou cinq jours qu'il leur faut, « pour former le corps de cette logique, » que des soins postérieurs accrurent à peu près d'un tiers. Le pari fut gagné. Le duc de Chevreuse en quatre jours apprit cette logique; mais ses excellents amis avouent « qu'on ne doit pas espérer que d'autres que lui y entrent

avec la même facilité, son esprit étant tout à fait extraordinaire. » On peut le présumer sans aucun doute : non-seulement une autre personne que le duc de Chevreuse n'apprendra pas la logique en quatre jours; mais l'on peut affirmer sans hésitation, que le duc de Chevreuse lui-même ne la savait point en aussi peu de temps. Selon toute probabilité, le seigneur si bien instruit, se trouva bientôt dans le cas de ces jeunes gens, dont parlent ses maîtres qui, « en moins de six mois, oublient leur cours de logique. » Non, la science n'est pas aussi simple que messieurs de Port-Royal se l'imaginent; on peut la comprendre en quelques jours, mais en quelques jours on ne la possède pas. Ce besoin de simplifications, en général plus apparentes que solides, sent déjà le XVIIIe siècle; et il est tout au moins fort bizarre que ce soient les austères penseurs de Port-Royal qui aient les premiers donné l'exemple d'une telle légèreté.

Malgré les avis de Descartes et la portée de la nouvelle méthode, les auteurs de l'Art de penser demandent encore à la logique ce que la Scholastique et Ramus lui avaient demandé si vainement. Tout en raillant les pompeuses promesses des philosophes, tout en trouvant que les règles de la logique ne sont pas fort utiles, ils soutiennent

cependant que la logique est « l'art de bien conduire la raison, qu'elle a pour but de donner des règles pour toutes les actions de l'esprit. » Si la logique était cela, il y avait contradiction entière à prétendre qu'elle n'est pas utile. Rien au monde ne l'était plus qu'elle. Mais au fond Port-Royal fait très-peu de cas de la science. L'auteur cède aussi, comme il l'avoue naïvement, « à la coutume, qui a introduit une certaine nécessité de connaître, au moins grossièrement, ce que c'est que la logique. » En dépit de la fausseté de ce point de vue, et du très-faible intérêt que les solitaires mettent à cette étude, le livre n'en est pas moins solide. Toutes les parties de la logique y sont traitées, et le syllogisme en particulier, avec une exactitude que les Scholastiques eux-mêmes n'ont pas surpassée, et une netteté qu'ils n'ont jamais eue. Mais au vrai, bien que les écrivains de Port-Royal attaquent et dédaignent assez souvent Aristote, c'est Aristote tout seul qu'ils reproduisent. C'est que derrière eux, ils ont le ferme appui de cette inébranlable doctrine, et des travaux séculaires qui l'ont élucidée. Messieurs de Port-Royal ont bien pu rédiger leur livre en quelques jours; mais les études qui permettaient un résumé si rapide et si substantiel, avaient été bien longues; et elles-mêmes

n'étaient qu'un héritage d'études bien plus longues encore.

Tout en distinguant fort bien le but des Catégories d'Aristote, « qui se rapportent à la considération des idées selon leur objet, » les auteurs de l'Art de penser déclarent cette étude « en soi très peu utile, parce qu'elle ne sert guères à former le jugement. » Ils la déclarent en outre dangereuse, « parce qu'elle accoutume les hommes à se payer de mots. » Ils ajoutent que cette classification des catégories, loin d'être « une chose établie sur la raison et sur la vérité, est une chose toute arbitraire, et qui n'a de fondement que l'imagination d'un homme qui n'a eu aucune autorité de prescrire une loi aux autres. qui ont autant de droit que lui d'arranger d'une autre sorte les objets de leurs pensées, chacun selon sa manière de philosopher. » Et pour prouver qu'on peut être fort indépendant d'Aristote, et qu'ils le sont, ils citent deux vers mnémoniques, où les catégories sont réduites à sept, et « qui comprennent tout ce que l'on considère, selon une nouvelle philosophie, en toutes les choses du monde, » à commencer par l'esprit et à finir par la matière. Ce n'était pas bien se rendre compte de la place nécessaire que les catégories tiennent dans l'Organon; et les considérer ainsi, c'était

de fait les supprimer. Messieurs de Port-Royal n'ont pas non plus donné assez d'étendue ni d'importance, à la théorie de la démonstration. Mais malgré ces taches, leur ouvrage contient tant de vues excellentes, et la forme qu'il lui ont donnée est si parfaite, qu'il doit conserver une très-grande valeur, même aux yeux des juges les plus sévères.

A tout prendre cependant, quoique cartésien, ce livre n'avait point assez profité des idées de Descartes. La logique telle qu'on la conservait, et telle qu'on la devait conserver, n'avait pas été rattachée à la nouvelle méthode. Le maître d'abord n'avait pas montré ce lien; il avait même semblé, par son dédain, porté à croire que ce lien n'était pas possible; et bien que la logique péripatéticienne ne fût que la théorie de l'une des deux opérations nécessaires de l'esprit, signalées par Descartes, de la déduction, elle n'en restait pas moins à l'écart, et tout près d'un abandon que le siècle suivant ne lui devait point épargner.

Ce fut à le conjurer que Leibnitz employa tous ses efforts; mais il n'y parvint pas. Il démontra bien contre Locke que le syllogisme, si dédaigné par le compatriote de Bâcon, « n'était pas un jeu d'écolier »; et il crut, après Descartes, découvrir comme une mathématique universelle dans

la logique telle qu'il la concevait. Il alla même jusqu'à essayer de réduire les catégories, de refaire les figures du syllogisme et de les compléter en y ajoutant de nouveaux modes. Mais Leibnitz, qui, en publiant le pamphlet de Nizzoli contre Aristote, avait voulu prouver qu'Aristote n'était pas irréconciliable avec la science moderne, demandait toujours à la logique cette utilité pratique que Locke lui refusait avec tant de raison. C'est que Leibnitz, bien qu'il admirât Descartes, ne fit presque pas usage de sa méthode, et qu'ici en particulier, il ne vit pas que c'était cette méthode seule qui pouvait donner, dans la mesure de la faiblesse humaine, cette infaillibilité que la logique ne recelait pas. Mais le préjugé venu de la Scholastique était si puissant qu'un esprit tel que celui de Leibnitz le subissait encore, même après que Descartes l'avait renversé de fond en comble. La logique était toujours, pour l'adversaire de Locke, non point une science, mais un art, comme pour les logiciens de Port-Royal, moins excusables puisqu'ils étaient des disciples encore plus directs du réformateur. C'était une erreur du beau génie de Leibnitz; mais cette erreur même eut une très-heureuse influence; et dans ce siècle où l'étude de la logique devait à peu près périr, l'autorité de Leib-

nitz contribua du moins à en conserver le goût et l'estime, dans les philosophes érudits, comme Wolf, et surtout dans des mathématiciens tels que Bernouilli, Euler et Lambert.

L'école écossaise, toute sage qu'elle est, obéit au mouvement dont le XVIII[e] siècle était emporté, et méconnut la logique dont elle s'occupa fort peu, et toujours avec une sorte de répugnance. Reid s'est borné à faire une analyse de l'Organon, ou pour mieux dire, de ce qu'il prend pour l'Organon; et les erreurs énormes dont ce travail est plein, ne se justifient même pas par les préventions qui subsistaient, encore à cette époque, contre l'ancien despotisme. De plus, Reid en est presque contre le philosophe grec aux invectives de Bâcon. Il doute si dans Aristote le philosophe l'emporte sur le sophiste. (Analyse de la logique d'Aristote, p. 122, tr. de Jouffroy.) « Ses écrits, suivant Reid, portent des marques malheureusement trop évidentes de cet orgueil, de cette vanité et de cette envie philosophique, qui ont déshonoré le caractère de plus d'un savant. Plutôt que de confesser son ignorance, ajoute-t-il, il la déguise sous des mots barbares et des expressions équivoques, que ses lecteurs peuvent interpréter comme il leur plaît. » Reid n'a pas le droit de parler ainsi; car évidemment il ne travaillait pas

sur le texte grec, comme son analyse le prouve au grand détriment de sa parfaite sincérité. Mais ne croirait-on pas entendre encore Bâcon? La critique de Reid est-elle autre chose qu'une seconde édition de celle de Bâcon, dont il invoque sans cesse l'autorité, qu'il imite dans son altière polémique, dans ses sarcasmes pleins d'amertume et d'injustice, et qu'il ne corrige qu'en rendant hommage à l'Histoire des animaux, et qu'en reconnaissant « un génie de premier ordre à un philosophe qui, pendant près de deux mille ans, gouverna les opinions de la partie la plus éclairée de notre espèce? » Reid d'ailleurs partagea certainement fort longtemps le dédain de Locke pour le syllogisme; et ce ne fut que vers la fin de sa carrière philosophique, qu'il revint à une appréciation plus juste et plus éclairée. Aujourd'hui, la philosophie écossaise n'est point encore guérie de tous ses préjugés; elle connaît assez bien l'Organon, mais elle ne l'estime que très-médiocrement. On peut le demander à M. Hamilton, et aux appréciations plus que sévères qu'il a faites des travaux d'Aristote.

Il est inutile de dire que la philosophie sensualiste le méprisa profondément, et que son mépris égala son ignorance. C'était la loi de la philosophie du XVIIIe siècle de détester le passé, qu'elle

ne connaissait que par ses abus. Mais cette philosophie, disons-le bien haut, a contribué pour une grande part dans l'histoire de l'esprit humain à l'accomplissement d'une œuvre immense, et l'oubli où elle laissa la logique n'a rien qui nous doive étonner, si c'est d'ailleurs un exemple que nous devions fuir.

Il ne reste plus dans le XVIIIe siècle que la grande tentative de Kant qui le termine, et renoue dignement la chaîne des traditions que l'Allemagne, écoutant les avis de Leibnitz, n'avait jamais voulu rompre entièrement. Kant s'est trompé sur plusieurs parties de la logique d'Aristote; il a de plus, durant quelque temps, accusé le syllogisme de fausse subtilité. Mais au fond, il a signalé plus vivement que personne ne l'avait fait depuis la Scholastique, la haute valeur de la logique péripatéticienne. Avec une admiration pleine de désintéressement, il a proclamé que la science était faite et qu'elle n'était plus à faire. Il ajoutait qu'en voulant la compléter et l'accroître, il fallait bien prendre garde de la dénaturer. Il voulait la laisser telle qu'Aristote l'avait fondée, ou pour mieux dire, il ne voulait point en élargir les limites. Il la modifiait bien dans les détails, d'après les vues de son propre système; mais il en admettait le caractère général et la

circonscription. Il déclarait donc positivement ce que Descartes avait laissé entendre, que le monument aristotélique était à conserver. De plus, comme Descartes, et avec autant de résolution que lui, il cherchait, par une méthode nouvelle, à refaire la science humaine tout entière. Mais il attendait beaucoup plus de sa méthode que Descartes, dans sa modestie, n'avait attendu de la sienne*. Descartes disait : « Mon dessein n'est pas d'enseigner une méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne. » Kant, au contraire, s'écriait avec une présomption que le succès n'a pas absoute : « La critique est le seul moyen de couper les racines même du matérialisme, du fatalisme, de l'athéisme, de l'incrédulité religieuse, du sensualisme et de la superstition ; enfin aussi, celles de l'idéalisme et du scepticisme. » Pour accomplir une œuvre si honorable, Kant appelait avec candeur la solli-

* Ceci ne s'applique qu'au Discours de la méthode. Descartes n'est pas toujours aussi réservé, notamment dans le Dialogue que M. Cousin a publié en français pour la première fois : *Recherche de la vérité par les lumières naturelles*, œuvres complètes de Descartes, tome XI, page 337. Eudoxe peut sembler tranchant, bien qu'il le soit beaucoup moins que l'auteur de la Critique de la Raison pure. Voir aussi les lettres de Descartes, passim.

citude et la faveur des gouvernements sur la Critique, « qui seule, disait-il, pouvait établir sur une ferme base les travaux de la raison, et prévenir, une fois pour toutes, le scandale des controverses métaphysiques et théologiques, dont tôt ou tard le peuple devait être frappé. » Descartes, avec beaucoup moins de bruit, a fait bien davantage, non pas seulement pour la moralité publique qu'il n'a jamais prétendu régenter, mais aussi pour la discipline de la philosophie, que Kant avait tant à cœur et qu'il a si peu consolidée.

Kant s'est beaucoup plus occupé de logique proprement dite que Descartes. Sans même parler de l'ouvrage spécial qui, après sa mort, a été publié par l'un de ses élèves, mais qui, malgré les prétentions de Kant, est fort loin d'ajouter à l'exactitude, à la précision et à la clarté de l'Organon, et qui ne vaut pas le livre de Port-Royal à cet égard, on peut dire que son grand ouvrage, la Critique de la Raison pure, contient une part considérable de logique. C'est, il est vrai, la métaphysique que Kant prétend réformer; c'est elle seule qu'il veut relever du discrédit où elle est tombée, et tirer des incertitudes où elle s'égare depuis des siècles, bien que ce discrédit soit beaucoup moins profond qu'il ne le croit, et

que les aberrations de l'esprit humain en métaphysique soient beaucoup moins grandes, que sa pitié un peu dédaigneuse ne le suppose. Mais cette tentative de révolution en métaphysique, dont on a comparé l'importance à celle de la révolution française en politique, ne pouvait se faire que par la logique. « La critique de la raison pure ne peut reposer que sur une analyse approfondie du jugement », comme l'a dit M. Cousin, résumant la pensée de Kant; et la logique transcendentale avec ses deux grandes divisions empruntées d'Aristote, analytique et dialectique, tient les deux tiers au moins du livre entier. Elle en remplit toute la première partie, et constitue ce que Kant appelle la doctrine élémentaire, ou recherche des éléments purs de la connaissance humaine. La seconde partie, moins étendue que la première, la méthodologie, n'est guère encore que de la logique, au sens où la méthode même de Descartes en est aussi; non pas que Kant ne soit à toute distance de la netteté, de la décision et surtout de la simplicité si pratique du philosophe français; mais au fond la tentative est la même. Descartes veut conduire la raison; Kant ne se propose pas autre chose. Seulement, Kant se défie d'elle, tandis que Descartes s'y confie avec une sécurité magnanime. Kant prétend humilier la raison

sous la honte de ses *paralogismes*, de ses *antinomies*, de son vain *idéal*, afin de lui imposer une réserve salutaire. Descartes la rassure, en lui montrant la base inébranlable sur laquelle elle peut toujours s'appuyer, et sur laquelle il n'est pas possible, malgré tous ses écarts, qu'elle ne s'appuie pas. Il n'y a point de dogmatisme plus arrêté ni plus invincible que celui de Descartes. Kant n'a produit qu'une variété nouvelle du scepticisme. La logique prise dans toute son abstraction, isolée, comme il tentait de la faire, de tout empirisme, devait le pousser à cet abîme inévitable. Son édifice n'est qu'une admirable ruine, qui pourra fournir des matériaux à de plus solides doctrines, mais sous laquelle on ne peut s'abriter sans danger. Soutenir que la raison pure, comme on l'appelle, réduite aux formes vides que l'abstraction distingue en elle, ne peut légitimement affirmer que ces formes même, sans pouvoir rien affirmer de la réalité extérieure, la chose est fort possible. Mais c'est une simple hypothèse; car la raison pure, telle qu'on l'imagine, n'existe pas. En réalité ses cases, ses formes ne sont jamais vides; et c'est aux objets même qui les remplissent, que nous empruntons les limites et la notion abstraite de ces formes. Kant a cru faire une révolution; il n'a guère enfanté qu'une

anarchie plus fatale. Au point de vue où il se plaçait, après le grand exemple de Descartes, avec l'estime qu'il professait pour la logique péripatéticienne, il lui eût été facile, ce semble, de compléter l'œuvre de ses devanciers. Cette étude si patiente de l'entendement pur, aurait dû le mener à nous découvrir la source même de la logique, à nous montrer dans toute son étendue le fondement sur lequel elle repose, et le lien indissoluble qui la rattache à cette apperception primitive de la pensée par la pensée. Mais « la théorie de la conscience, comme l'a si bien fait voir M. Cousin, voilà la question sur laquelle la philosophie de Kant s'est le plus égarée. » Telle est l'origine de toutes ses erreurs. Cartésien par sa méthode, ne procédant que par la psychologie, Kant s'est perdu dans ses abstractions. Une description exacte, complète, de la conscience, voilà ce que Descartes laissait à faire à ses successeurs. L'école Écossaise l'a tenté, comme Kant, d'un point de vue tout autre. La philosophie Écossaise laissera, sans aucun doute, des traces dans l'histoire; Kant en laissera certainement aussi, et de plus durables. Mais pas plus que les philosophes d'Édimbourg, il n'a résolu tout le problème logique. Son essai périlleux signalera des écueils à ceux qui entreront dans

cette route, désormais nécessaire, que Descartes a eu la gloire d'ouvrir, mais qu'il ne pouvait parcourir tout entière. Kant voulait beaucoup plus : il prétendait à signaler lui-même les naufrages de la raison ; et son propre naufrage, l'un des plus grands, servira peut-être à en prévenir d'autres.

Ce serait sans doute ici le lieu de parler de Hégel et de son système prétendu logique. Mais Hégel n'a pas fait de logique proprement dite. Il lui a plu de confondre dans ce qu'il appelle la logique, la métaphysique, la philosophie tout entière, l'intelligence de l'homme avec tous ses développements, l'histoire même de l'humanité. Au milieu de cet immense chaos, apparaissent quelques théories logiques, une exposition du syllogisme où les figures sont nettement réduites à trois, d'après les formules aristotéliques, mais avec déplacement de leur ordre, en vertu de principes qu'Aristote n'aurait certainement pas avoués. Ce n'est là de la logique que de nom, et l'on pourrait tout aussi bien omettre Hégel sous ce rapport, que Fichte et M. Schelling, qui tous deux ont laissé la logique complétement de côté. Hégel n'a pas renouvelé la science, comme l'enthousiasme de ses disciples l'a parfois proclamé ; il l'a dénaturée, malgré les avertissements de Kant,

et en la faisant la première des sciences, ou pour mieux dire la seule science, il l'a tuée.

Voilà donc le grave enseignement que l'histoire nous donne. Ramus, Bâcon, organes l'un et l'autre des besoins de réforme, ont mal compris, bien qu'à des degrés divers, la réforme qui était à faire. Descartes seul l'a bien comprise, et de plus il l'a faite dans son principe; mais il n'a pas suivi ce principe dans ses applications, trop étendues pour qu'un seul génie, même le sien, pût les embrasser toutes. La première tentative faite pour explorer ce champ nouveau, a échoué dans son résultat le plus général. Kant voulait décrire l'entendement, en montrer les éléments et la vraie puissance; il a inventé les faits plutôt qu'il ne les a observés, et il a nié en définitive la puissance de la raison qu'il a condamnée au scepticisme. Descartes et Kant ont laissé la logique d'Aristote entière; ils étaient trop sages pour la détruire ou même la mutiler. Et cette réserve nécessaire aurait dû prouver au sceptique allemand, que la raison humaine, qui avait produit cet inébranlable dogmatisme, n'était pas aussi impuissante qu'il voulait bien le dire.

On peut voir maintenant, avec la plus grande clarté, ce que doit faire l'École à laquelle nous

appartenons. D'abord, et avant tout, elle est cartésienne par son principe. L'autorité de la raison est le fondement sur lequel elle s'appuie, parce que sans ce fondement, il n'y a point de liberté, c'est-à-dire, de philosophie. Elle est cartésienne, en déclarant que la psychologie est le point de départ de toute recherche vraiment philosophique. Son passé, les luttes qu'elle a soutenues depuis trente ans, la connaissance profonde qu'elle a de l'histoire, et de toutes les méthodes si vainement tentées, même de nos jours, en dehors de la méthode psychologique, tout la ramène et la rattache à Descartes. Elle s'en fait gloire. Par là elle est sûre de continuer, non pas seulement les traditions nationales, qui sont fort respectables sans doute, mais qui, par elles seules, sont sans valeur suffisante; mais de plus, les vraies traditions de l'humanité, dont le grand penseur du XVIIe siècle n'a été qu'un fidèle écho. Elle est sûre par là de renouer la philosophie moderne à la philosophie antique, et de développer des germes dont l'accroissement, depuis Socrate, n'a pas un seul instant cessé, au travers des évolutions les plus nombreuses, et en apparence les plus diverses. A ses yeux, c'est Descartes qui a donné définitivement à l'esprit la pleine possession de lui-même, si longtemps cherchée; et elle

pourrait dire, si elle ne craignait de parodier un trop fameux axiôme : Hors du principe cartésien, point de salut. D'ailleurs, en se proclamant cartésienne, elle ne vient point substituer un joug nouveau à un joug ancien. Le principe de Descartes est la liberté même, et il n'y a point d'esclavage à reconnaître les lois de la raison. Elle ne jurera donc pas en logique par Aristote; mais si, à la clarté du principe cartésien, elle trouve que la logique d'Aristote est vraie, elle l'acceptera comme telle, et non point comme péripatéticienne. A cette large mesure, il n'est rien dans le passé de trop grand pour qu'on ne puisse l'y rapporter; et de là cet éclectisme, qui n'est qu'une sentence impartiale sur les résultats de tous les systèmes, loin d'être l'adoption d'aucun d'eux. Rapprochés tous de cette lumière des lumières, s'ils trahissent leurs défauts, ils montrent aussi la part de vérité qui leur est propre; et la méconnaître, serait une injustice aussi flagrante que gratuite. Aristote et son Organon n'ont rien à craindre de cet examen, quelque sévère qu'il soit. Fait en toute rigueur, il n'a pu que confirmer le jugement porté dès longtemps par l'humanité presque entière. L'École contemporaine s'est rangée à cette approbation unanime; elle laisse quelques esprits prévenus, à peu près seuls, dédai-

gner ce grand témoignage, qui est certainement l'un des plus beaux et des plus consolants spectacles que les choses humaines puissent donner.

Mais si elle adopte l'Organon, n'a-t-elle point à lui demander compte de la méthode qui l'a produit? A quelle source Aristote a-t-il puisé? A quelle autorité a-t-il emprunté ces principes puissants? Sur quelle base repose tout cet édifice? Le langage, tout admirable qu'il est, a-t-il fourni seul tous les matériaux? Les catégories, le syllogisme, comment les a-t-on découverts? Par quel procédé régulier, irréfutable, les a-t-on obtenus? Aristote, sur toutes ces questions, n'a rien à répondre. Il n'a point livré le secret de sa méthode ; et sans doute par la meilleure de toutes les raisons, c'est qu'il ne l'avait pas. La philosophie de nos jours doit pouvoir le lui donner, si le principe de Descartes, si la psychologie sont aussi fécondes qu'elle le prétend et qu'elle a droit de le prétendre. Singulière coïncidence! Kant, à la fin du XVIIIe siècle, n'a pas plus exposé sa méthode que ne l'a fait Aristote; et toutes les questions si graves qu'on vient d'adresser au philosophe grec, on peut, à titre égal, les adresser au philosophe allemand. Mais Kant est ici beaucoup moins excusable. Au temps du Criticisme, la philosophie avait deux mille ans de plus; elle

avait surtout l'enseignement de Descartes; le Criticisme est presque impardonnable de ne l'avoir pas entendu. Procéder à la critique de la raison pure sans indiquer son point de départ, et sans l'affermir en l'indiquant, c'est une contradiction dont la philosophie allemande ne s'est pas fait faute d'imiter le funeste exemple. Aristote a du moins pour lui l'excuse de son inexpérience. La méthode de Socrate et de Platon n'était qu'un germe, qui ne devait point se développer de si tôt. Le ferme fondement de la philosophie n'était point encore complétement mis à découvert. La philosophie jusqu'à un certain point s'ignorait encore elle-même. Au temps de Kant, il y avait un siècle et demi qu'elle s'appartenait, avec toute connaissance de son principe et de ses devoirs.

Il faut donc que l'École contemporaine établisse la logique sur la seule base qui la puisse porter, c'est-à-dire, sur la psychologie. Elle a déjà tiré bien des conséquences importantes du principe cartésien; elle lui a donné des développements considérables, qu'avaient préparés pour notre âge les efforts si divers à première vue, et cependant si ressemblants au fond, de toutes les écoles du XVIII[e] siècle, les Écossais aussi bien que les Allemands. De l'étude de la conscience,

attentive, exacte, étendue, elle a tiré tout une psychologie, toute une morale, une métaphysique, une théodicée même, et surtout un système historique applicable à la philosophie spécialement, et en général, à l'esprit humain tout entier. Elle a su trouver dans la conscience, et les éléments de la nature de l'homme, et les principes nécessaires à la connaissance du monde extérieur. Aussi loin du scepticisme que de l'idéalisme, où se perdaient quelques-uns des penseurs de nos jours, elle a su fonder un dogmatisme qui a déjà exercé une décisive influence sur la direction des esprits; et sans juger définitivement des travaux qui sont encore en voie de s'accomplir, on peut affirmer que le spiritualisme du XIXe siècle aura dû surtout sa puissance à la philosophie. C'est un appui énergique et spontané qu'elle a donné à la religion, qui devrait peut-être s'en montrer plus reconnaissante. Mais si l'école contemporaine a porté son attention la plus vive sur ces hautes et pressantes questions de la science, elle a négligé quelque peu la logique, sans d'ailleurs ressentir en rien pour elle le dédain dont l'avait poursuivi l'école sensualiste. D'heureux symptômes annoncent même déjà de meilleurs jours pour ces études; et le syllogisme, depuis longtemps oublié dans les

écoles, y a reparu pour n'en plus sortir. En dehors des écoles, des tentatives assez nombreuses ont été faites, et l'Institut de France s'est honoré en provoquant et en encourageant cette rénovation de la science.

Sommes-nous destinés à la voir s'accomplir dans toute sa portée? Le XIXe siècle produira-t-il un système de logique qui puisse être, sinon définitif, qui vienne du moins marquer dans l'histoire de la philosophie, l'une de ces grandes phases qu'y a marquées l'Organon, et que le Criticisme crut quelque temps y devoir marquer aussi? Il serait périlleux de répondre à cette question par une prophétie, que le temps ne se chargerait peut-être pas de confirmer; mais l'on peut dire que, parmi toutes les nations européennes, c'est la France qui paraît avoir le plus de chances probables pour atteindre ce grand résultat.

L'esprit général de la nation, la langue qu'elle parle et dont le premier mérite est la clarté, le passé de la philosophie française, toute logique dans le moyen-âge, si profondément psychologique avec Descartes, et d'après sa méthode, dont elle seule a la gloire et la véritable pratique, tout nous doit donner de justes espérances. La logique est une science exacte s'il en fut; elle demande dans ceux qui la cultivent, et surtout dans

ceux qui la peuvent faire avancer, une précision, une mesure, une simplicité que ne possède point suffisamment la philosophie allemande. L'Angleterre a presque complétement déserté le terrain de la philosophie; et dans ses plus grands efforts, elle arrive tout au plus à quelques systématisations bâconiennes des sciences naturelles. La métaphysique l'a toujours épouvantée, et la logique n'a jamais été cultivée par elle d'une manière bien sérieuse. La philosophie française, toute préoccupée des grandes questions sociales qu'elle avait soulevées dans le XVIII[e] siècle, dut négliger aussi durant quelque temps des études qui jadis lui avaient été si chères. Elle y est aujourd'hui ramenée par le mouvement même qui la conduit depuis les premières années de ce siècle. Mais, il faut le dire, les génies logiques sont fort rares. L'Inde n'en a eu qu'un seul, Gotama; la Grèce n'a compté qu'Aristote. Le XVIII[e] siècle peut-il se vanter, en fait de science logique, d'avoir produit Kant?

Que du moins cette première traduction française de l'Organon, rappelle à la philosophie de nos jours ce que la logique fut chez les Grecs. Qu'elle lui indique aussi ce que la logique pourrait être aujourd'hui, si quelque Aristote nou-

veau venait mettre à profit et les matériaux préparés par Descartes, et ceux que lui fournirait sans aucun doute le spectacle si grand et si fécond des sciences contemporaines.

NOTE ADDITIONNELLE.

Je n'ai pas cru devoir mentionner dans cette préface les accusations de plagiat portées quelquefois contre Aristote; elles l'ont été à deux reprises diverses, à des époques fort éloignées, par des motifs très-différents, et dans des proportions fort inégales.

On a prétendu dans l'antiquité qu'Aristote avait emprunté ses Catégories au pythagoricien Archytas; et Simplicius, tout péripatéticien qu'il est, cite de longs passages du livre encore célèbre de son temps, où Aristote, disait-on, avait puisé. Jamblique et Dexippe, son élève, croyaient à l'authenticité de ce livre, et par conséquent au plagiat, tout aussi bien que Simplicius. Thémistius et Boëce, après lui, rejettent cette opinion qui n'est point admissible, et qui prouve une connaissance plus que légère de la logique péripatéticienne. L'autorité de Simplicius

est grave, sans doute; mais elle n'est point recevable aux yeux de la critique moderne.

Presque de nos jours, William Jones, se fondant sur certaines traditions semi-grecques, semi-persanes, a soutenu sérieusement qu'Aristote avait reçu son système tout fait des Brachmanes, par l'intermédiaire de son neveu Callisthène. Comme l'Inde n'a jamais eu qu'un système de logique, ou mieux, de dialectique, le Nyâya, on en devait conclure que le Nyâya était l'original dont l'Organon n'était que la copie. J'ai traduit et commenté le Nyâya, et l'on peut se convaincre par une simple lecture que les deux monuments n'ont pas la moindre ressemblance. (Voir les Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques, tom. 3, p. 236 et suiv.)

Il faut donc renoncer à ces accusations, invraisemblables en elles-mêmes, et dont on reconnaît aisément la fausseté, quand on se donne la peine de les examiner de près. L'Organon est une des productions les plus grandes et les plus parfaitement originales du génie grec. Aristote doit conserver la gloire entière de l'avoir conçu et exécuté sans modèle, comme sans imitateurs.

20 Mars 1844.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIÈRES.

In. désigne l'Introduction de Porphyre ; — *C.*, les Catégories ; — *P. A.*, les Premiers Analytiques ; — *D. A.*, les Derniers Analytiques ; — *T.*, les Topiques ; — *R. S.*, les Réfutations des Sophistes.

Les chiffres romains indiquent les livres ; le premier chiffre arabe indique le chapitre ; le second, le paragraphe ; *n.* signifie note.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

X.

Z.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION

AUX CATÉGORIES,

PAR PORPHYRE.

CHAPITRE PREMIER.

Objet et caractère de ce traité : exclusion des questions trop difficiles : la doctrine exposée sera toute péripatéticienne.

§ 1. Comme il est nécessaire, Chrysaore, pour apprendre la doctrine des Catégories, telle que l'a faite Aristote, de savoir ce que c'est que le genre, la différence, l'espèce, le propre et l'accident, et comme cette connaissance n'importe pas moins pour donner les définitions, et en général pour bien comprendre tout ce qui concerne la division et la démonstration, théories qui sont aussi fort utiles, § 2, je t'en ferai un exposé

§ 1. *Chrysaore*, patricien romain, l'un des disciples de Porphyre.-*Le genre, la différence*, etc., toute la doctrine des Topiques est expressément fondée sur ces termes qu'Aristote réduit à quatre en réunissant la différence au genre, et en rangeant l'espèce sous la définition. Voir les Topiques, liv. 1, ch. 4, § 2. — *La division* des genres en espèces, et par suite aussi la méthode platonicienne de division.

concis, et je tâcherai, en peu de mots et par ma d'introduction, de résumer ce qu'ont dit nos d ciers, en ayant soin de m'abstenir de recherches profondes, et en ne touchant même qu'avec une taine mesure à celles qui sont plus simples.

§ 3. Et d'abord, en ce qui regarde les genres, espèces, j'éviterai de rechercher s'ils existent en mêmes, ou s'ils n'existent que dans les pures notio l'esprit; et en admettant qu'ils existent par eux-m s'ils sont corporels ou incorporels; et enfin s'ils séparés, ou s'ils n'existent que dans les choses sen et en sont composés. C'est là une question très fonde, et qui exigerait une étude différente de cel et plus étendue. § 4. Je me bornerai donc à t'ex ici ce que les anciens, et parmi eux les Péripatéti surtout, ont dit de mieux pour la logique, sur ce de point et sur ceux que nous avons indiqués.

§ 3. *S'ils existent en eux-mêmes*, C'est de cette phrase qu'est sortie, suivant M. Cousin, toute la scholastique, et la longue querelle du nominalisme et du réalisme. Voir les Fragments philosophiques, philosophie scholastique, tom. 3, p. 77, 83 et suiv. — *C'est là un tion très-profonde*. C'est t polémique des idées entre et Aristote. — *De mieux p logique*, ou de plus probable, on peut encore traduire. A adopte le premier sens.

CHAPITRE II.

Du genre et de l'espèce. — Trois significations diverses du mot genre : définition philosophique du genre : caractères qui le distinguent de tous les autres termes : sa fonction. — Des significations diverses du mot espèce : définition. — Subordination des genres et des espèces ; exemple pris dans la catégorie de la substance. — Genre généralissime : espèce spécialissime : intermédiaires. — Méthode pour remonter et redescendre les catégories. — Théorie des attributs et des sujets. — Des individus. — Rapport du tout aux parties. — Résumé.

§ 1. Les mots de genre et d'espèce n'ont pas, à ce qu'il semble, une signification simple. § 2. Ainsi le genre exprime la collection de plusieurs individus qui ont un certain rapport, soit avec une unité, soit entr'eux. C'est en ce sens qu'on dit, par exemple, le genre, la race des Héraclides, en considérant qu'ils sortent tous d'un seul ancêtre, c'est-à-dire, d'Hercule ; et ce nom s'applique à la foule de tous ceux qui sont unis entr'eux par un rapport de parenté commune remontant à cette source. Cette dénomination sert à distinguer cette race de toutes les autres. § 3. Genre a de plus cet autre sens, de signifier le principe de la naissance en général, soit qu'on remonte au père qui a produit, soit qu'on s'arrête au lieu qui a vu naître. Ainsi l'on dit qu'Oreste tire son genre, sa race, de Tantale, et Hyllus d'Hercule ;

§ 2. ***Genre exprime*****, ces deux premières définitions du genre sont empruntées en grande partie à la Métaphysique, liv. 5, ch. 28.**

nsi l'on dit que Pindare est Thébain de naissance, et laton Athénien. C'est qu'en effet la patrie est, to ut ıssi bien que le père, en quelque sorte un principe de ıissance pour chacun. § 4. C'est ce que semble ind li- ıer l'usage même de la langue : ainsi on appelle H é- clides ceux qui génériquement descendent d'Hercu le, écropides ceux qui descendent de Cécrops, ainsi q ue s parents des uns et des autres. § 5. Et même l' on ıpela d'abord genre, race, le principe de la naissan ce ıur chacun, et la collection de tous ceux qui étaie nt ıus d'une même souche, d'Hercule par exemple.

§ 6. Dans un autre sens on appelle aussi genre ce à ıoi est soumise l'espèce, nom qu'on lui a donné peut- re à cause de sa ressemblance avec les cas cités plus ıut. Car le genre en ce sens est une sorte de principe ıur toutes les espèces inférieures, et il semble en em- asser la foule qui est placée au-dessous de lui.

§ 7. Ainsi donc, le mot genre a trois significations, c'est de la troisième qu'il s'agit en philosophie. § 8. c'est pour définir le genre en ce sens qu'on a dit ı'il est l'attribut essentiel applicable à plusieurs espè- s différentes entre elles, comme l'attribut animal. § 9. est qu'en effet parmi les attributs, les uns ne s'appli- ıent qu'à un seul être, tels sont les attributs indivi- ıels, Socrate par exemple, ou bien tel homme, ou le chose. D'autres, au contraire, s'appliquent à plu- ıurs êtres, comme les genres, les espèces, les différen-

§§ 4 et 5, Ceci est une repétition ı utile des §§ 2 et 3.
8. *Qu'on a dit*, Cette défini- ı, qui est vraie, est emprun- textuellement aux Topiques, liv. 1, ch. 5, § 6. — *Comme l'attribut animal*, appliqué à toutes les espèces d'animaux. C'est encore l'exemple cité par Aristote, *ib.* § 7.

ces, les propres et les accidents, qui sont communs à plusieurs et non particuliers à un seul individu. Ainsi, par exemple, le genre c'est animal, l'espèce c'est homme, la différence c'est raisonnable, le propre c'est susceptible de rire, l'accident c'est être blanc, être noir, être assis. § 10. Les genres diffèrent donc des attributs qui ne s'appliquent qu'à un seul individu, en ce qu'ils sont au contraire attribués à plusieurs. § 11. Ils diffèrent même des attributs qui peuvent s'appliquer à plusieurs, des espèces par exemple, en ce que les espèces, bien qu'attribuées à plusieurs, ne sont attribuées qu'à des individus qui spécifiquement n'ont aucune différence entr'eux, et n'ont qu'une différence numérique. Ainsi, homme qui est une espèce, est attribué à Socrate, à Platon, qui n'ont entr'eux aucune différence spécifique, et qui ne diffèrent que numériquement. Animal, qui est un genre, est attribué à l'homme, au bœuf, au cheval, qui diffèrent entr'eux non plus en nombre seulement, mais qui diffèrent aussi en espèce.

§ 12. Le genre diffère du propre en ce que le propre est l'attribut d'une seule espèce dont il est le propre, et des individus compris sous cette espèce ; ainsi la faculté de rire est le propre de l'homme en général, et de chaque homme en particulier. Le genre au contraire n'est pas l'attribut d'une seule espèce : il est l'attribut de plusieurs termes spécifiquement différents.

§ 13. Le genre diffère de la différence et des accidents communs, en ce que les différences et les accidents communs, bien qu'ils s'appliquent à plusieurs termes, s'appliquent à ces termes non pas essentiellement, mais comme simple qualité. Ce qui le prouve

bien, c'est que si l'on demande quel est le terme dont les différences et les accidents sont les attributs, on répond en indiquant le genre. On n'indique dans ce cas ni les différences, ni les accidents communs, parce qu'ils ne sont pas des attributs compris dans l'essence mais qu'ils sont bien plutôt des attributs relatifs à une qualité du sujet. Par exemple, si l'on demande que est l'homme, on dit qu'il est raisonnable; si l'on demande quel est le corbeau, on dit qu'il est noir. Raisonnable est une différence, noir est un accident. Mais si l'on nous demande ce qu'est l'homme, nous répondons que c'est un animal; car animal est le genre de l'homme.

§ 14. Ainsi donc, être l'attribut de plusieurs termes c'est là ce qui sépare le genre de tous les attributs individuels qui ne s'appliquent jamais qu'à un seul. § 15 Être l'attribut de termes différant en espèce, c'est là ce qui le sépare des termes attribués comme espèces ou comme propres. § 16. Être attribué essentiellement c'est là ce qui le sépare des différences et des accidents communs, qui sont attribués chacun à leurs sujets, non pas en essence, mais en qualité, ou dans une relation quelconque. § 17. Il n'y a donc rien de trop, il n'y a rien de moins qu'il ne faut dans la description de l'idée du genre, telle que nous venons de la donner.

§ 18. L'espèce se dit de la forme de chaque chose et c'est en ce sens qu'on a pu dire : « L'espèce la pre-

§ 18. *L'espèce se dit*, Le mot d'espèce en grec se prête à cette définition toute étymologique, comme le mot de species en latin. — *L'espèce la première*... Ce vers, assez mal appliqué ici, est attribué à Euripide, qui l'a pris certainement dans un tout autre sens, par Athénée, liv. 13, et par Stobée, de *la Beauté*.

mière est digne de l'empire. » § 19. On appelle encore espèce, ce qui est placé sous le genre donné; et c'est ainsi qu'on dit habituellement que l'homme est une espèce de l'animal, l'animal étant pris pour genre. Le blanc est une espèce de la couleur, comme le triangle est une espèce de la figure. § 20. Que si dans notre définition du genre nous parlons aussi de l'espèce, en disant que le genre est l'attribut qui s'applique essentiellement à plusieurs termes différant en espèce, et si nous ajoutons que l'espèce est ce qui est placé sous le genre donné, il faut bien savoir que le genre, étant le genre de quelque chose, comme l'espèce est l'espèce de quelque chose, l'un est relatif à l'autre, et qu'il faut de toute nécessité employer réciproquement l'un dans la définition de l'autre. § 21. On a donc pu définir aussi l'espèce en disant qu'elle est ce qui est classé sous le genre, et qu'elle est ce à quoi le genre est attribué essentiellement. On peut dire encore que l'espèce est l'attribut s'appliquant essentiellement à plusieurs termes qui diffèrent entr'eux numériquement. § 22. Cette définition dernière conviendrait à l'espèce spécialissime, c'est-à-dire, qui n'est plus qu'espèce, et qui n'est plus genre. Les autres définitions conviendraient aussi aux espèces qui ne sont pas spécialissimes.

§ 20. *Que si...* Porphyre a défini plus haut § 6 le genre par l'espèce, il définit ici l'espèce par le genre : on pourrait donc lui objecter qu'il fait une pétition de principe : il répond que genre et espèce sont des termes relatifs qui ne peuvent se définir que l'un par l'autre.

§ 21. *Numériquement*, c'est-à-dire formant chacun une unité distincte.

§ 22. *L'espèce spécialissime*, Celle qui n'a plus après elle que des individus — *et qui n'est plus genre*, les §§ suivants expliquent ceci très-clairement.

§ 23. Nous pourrons éclaircir ceci en faisant la remarque suivante : Dans chaque Catégorie, il y a certains termes qui sont généralissimes, d'autres spécialissimes; puis entre ces deux extrêmes, des plus génériques et des plus spécifiques, il y a d'autres termes qui sont tout à la fois genres et espèces. Le terme généralissime est celui au-dessus duquel il ne peut plus y avoir de genre qui le dépasse; le terme spécialissime est celui après lequel il ne peut pas y avoir d'espèce qui lui soit inférieure. Entre le plus générique et le plus spécifique, il y a d'autres termes qui sont à la fois genres et espèces, relativement, il est vrai, à des termes différents. § 24. Montrons clairement ce que nous voulons dire sur une seule Catégorie. La substance est elle-même genre. Au-dessous d'elle est le corps, au-dessous du corps, le corps animé sous lequel est l'animal; au-dessous de l'animal, l'animal raisonnable sous lequel est l'homme; sous l'homme, Socrate, Platon, et tous les hommes en particulier. De tous ces termes, la substance est le plus générique, le seul qui ne soit que genre. L'homme est le plus spécifique, le seul qui ne soit qu'espèce. Le corps est une espèce de la substance, mais c'est le genre de corps animé. Corps animé est lui-même une espèce du corps; mais c'est le genre d'animal. Animal à son tour, est une espèce de corps animé; mais c'est le genre d'animal raisonnable. Animal raisonnable est une espèce d'animal, et genre d'homme. Quant à l'homme, il est bien une espèce de l'animal; mais il n'est plus le genre des hommes individuels; il est simplement es-

§ 23. *Généralissimes* qui n'ont plus de genre au-dessus d'eux. — *Comme nous l'avons dit*, dans les §§ précédents.

pèce; et tout ce qui, placé avant les individus, leur est attribué immédiatement, n'est qu'espèce, et cesse d'être genre. De même donc que la substance, qui est placée au plus haut, parce qu'il n'y a pas de genre avant elle, est le terme généralissime, de même, l'homme qui est une espèce après laquelle il n'y a plus d'autre espèce, ni aucun terme qui puisse être divisé en espèces, puisqu'il n'y a plus que des individus, et l'on entend par individus, Socrate, Platon, ou telle chose blanche par exemple, de même, dis-je, l'homme n'est plus qu'espèce; il est la dernière espèce, et comme nous l'avons dit, l'espèce spécialissime. Quant aux intermédiaires, ils sont espèce de ce qui les précède, genre de ce qui les suit. § 25. Ils ont donc deux rapports, l'un à ce qui les précède, et c'est ce qui les fait espèces des termes antérieurs; l'autre à ce qui les suit, et c'est ce qui les fait genres des termes postérieurs.

§ 26. Les extrêmes au contraire n'ont qu'un seul rapport. Le terme généralissime n'a de rapport qu'aux termes placés au-dessous de lui, puisqu'il est le genre le plus élevé de tous. Il ne peut pas avoir de rapport avec ce qui serait avant lui, puisqu'il est le terme le plus élevé, le principe premier, et comme nous l'avons dit, le genre au-dessus duquel il n'y a plus de genre qui le dépasse. § 27. Le terme spécialissime n'a, lui aussi, qu'un seul rapport; et c'est avec les termes qui le précèdent et dont il est l'espèce; mais le rapport qu'il soutient avec les termes qui le suivent est identique; car il est appelé aussi l'espèce des individus. Il est l'espèce des individus parce qu'il les comprend; il est l'espèce des termes antérieurs parce qu'il est compris

par eux. § 28. On définit donc le genre généralissime, en disant qu'il est genre et n'est pas espèce, et qu'il est ce au-dessus de quoi il n'y a plus de genre qui le dépasse. § 29. Et l'on définit l'espèce spécialissime, en disant qu'elle est ce qui est espèce et n'est pas genre, ce qui étant espèce ne peut plus être divisé en espèces, et encore ce qui est l'attribut essentiel de plusieurs termes ne différant entr'eux que numériquement.

§ 30. Quant aux intermédiaires placés entre les extrêmes, on les appelle genres et espèces subordonnés, et l'on admet que chacun d'eux peut être genre et espèce, mais, il est vrai, relativement à des termes divers. C'est ainsi que tous les termes antérieurs aux plus spécifiques, à remonter jusqu'au plus générique, sont appelés genres et espèces subordonnés. § 31. Ainsi Agamemnon est Atride, Pélopide, Tantalide, et se rattache enfin à Jupiter. § 32. Dans les généalogies c'est à un seul auteur, et par exemple Jupiter, que le plus souvent on rapporte l'origine. Mais il n'en est pas ainsi des genres et des espèces; car l'être n'est pas le genre commun de tout; tout n'est pas homogène relativement à un seul terme qui serait le genre le plus élevé, comme le montre bien Aristote. Mais il faut admettre, comme dans les Catégories, que les dix premiers genres sont comme dix principes premiers, et bien qu'on puisse les dénommer tous du nom d'être, ce sera par homonymie, comme le remarque Aristote, et non

§ 31. *A Jupiter* qui est enfin le père des dieux et des hommes et est supposé, du moins ici, n'avoir pas de père.

§ 32. *Comme le montre bien Aristote*, Métaphys., liv. 5, ch. 28, p. 1024, *b*, 15, édition de Berlin. — *Par homonymie et non point synonymiquement*, voir le début des Catégories, ch. 1, §§ 1 et 2.

point synonymiquement. Loin de là, si l'être était le *genre* de tout, toutes choses seraient appelées êtres synonymiquement. Mais comme il y a dix genres primitifs, cette communauté d'appellation est purement verbale, et ne va pas jusqu'à la définition qu'on donnerait de cette appellation. Les genres généralissimes sont donc au nombre de dix. § 33. Les termes spécialissimes sont en un certain nombre qui n'est pas non plus infini.

§ 34. Quant aux individus qui viennent après les termes les plus spécifiques, ils sont infinis. § 35. Aussi Platon recommandait-il, quand on descend des termes les plus génériques aux plus spécifiques, de s'arrêter à cette limite, et de descendre en suivant les intermédiaires qu'on divise suivant les différences spécifiques, sans s'inquiéter des termes infinis pour lesquels il n'y a pas de science possible. § 36. Quand on descend aux termes spécialissimes, il faut nécessairement par la division produire la multiplicité; quand au contraire on remonte aux plus génériques, on réduit nécessairement la multiplicité à l'unité; l'espèce en effet, et le genre encore davantage, ramènent plusieurs termes à une seule et unique nature. Les termes particuliers et individuels au contraire dispersent l'unité en multitude. C'est ainsi que par la participation à l'espèce, tous les hommes, quelque nombreux qu'ils sont, n'en font qu'un; et par les hommes particuliers et individuels, cet homme unique et commun devient plusieurs. Le particulier

§ 35. *Aussi Platon*, on peut voir sur ces recommandations de Platon, entre autres passages, le Phèdre, p. 97 et 110, Sophiste, p. 345 et 347, Répub., liv. 6, p. 62, etc., trad. de M. Cousin.

divise toujours; le commun au contraire, rassemble et unifie.

§ 37. Après avoir ainsi défini le genre et l'espèce, et dit ce qu'est chacun d'eux, montré l'unité du genre, et la multiplicité des espèces, puisque le genre se partage toujours en plusieurs espèces, il faut ajouter que le genre est toujours attribué à l'espèce et que tous les termes supérieurs le sont aux inférieurs. Mais l'espèce n'est attribuée, ni au genre qui la précède immédiatement, ni aux genres supérieurs, parce qu'elle ne leur est pas réciproque. En effet, il n'y a pas de termes égaux qui puissent être attribués à des termes égaux, comme animal qui hennit, à cheval, ou bien des termes plus larges, à des termes moins larges, comme animal à homme. Mais jamais des termes moins larges ne peuvent être attribués à de plus larges. On ne peut pas dire que l'animal est homme, comme on dit que l'homme est animal. Les termes qui ont l'espèce pour attribut reçoivent nécessairement aussi pour attribut le genre de l'espèce et le genre du genre jusqu'au plus générique. Car s'il est vrai de dire de Socrate qu'il est homme, il est vrai de dire de l'homme qu'il est animal, de l'animal qu'il est substance; et l'on pourra dire de Socrate qu'il est animal et substance. C'est qu'en effet, comme les attributs supérieurs s'appliquent aux termes inférieurs, l'espèce est attribuée à l'individu, le genre l'est à l'espèce et à l'individu tout ensemble; le genre le plus générique est attribué au genre ou aux genres, s'il y a plusieurs intermédiaires subordonnés, et à l'espèce, et à l'individu. Le genre le plus générique s'applique, et à tous les genres qui sont au-dessous de lui, et aux espèces, et aux individus. Le genre qui

précède l'espèce spécialissime, s'applique aux espèces spécialissimes et aux individus ; et l'espèce qui n'est qu'espèce s'applique à tous les individus. L'individu ne s'applique qu'à un seul des êtres particuliers. § 38. On appelle individu, Socrate par exemple, ou cette chose blanche, et le fils de Sophronisque qui s'approche, en admettant que Socrate fût fils unique de Sophronisque. On appelle ces termes individus, parce que chacun d'eux ne se compose que de particularités dont la réunion ne saurait être la même pour aucun autre être. Ainsi les particularités spéciales à Socrate ne sauraient être les mêmes pour aucun autre homme. Ce qui n'empêche pas que les particularités spéciales à l'homme, à l'homme commun s'entend, ne puissent être les mêmes dans plusieurs hommes, ou plutôt dans tous les hommes, en tant qu'ils sont hommes. § 39. Ainsi donc l'individu est enveloppé par l'espèce ; l'espèce l'est par le genre. Le genre est un tout, l'individu une partie. L'espèce est à la fois tout et partie; la partie appartient à un autre que soi ; le tout n'est point à un autre, mais dans d'autres ; car le tout est dans les parties

§ 40. Voilà ce que nous avions à dire sur le genre et l'espèce, sur les termes généralissimes et spécialissimes, sur les termes qui peuvent être à la fois genres et espèces, sur les individus, et sur les significations diverses que les mots de genre et d'espèce peuvent recevoir.

CHAPITRE III.

De la différence. — Trois significations diverses de ce mot; examen de ces diverses significations. — Différences séparables et inséparables : différences inséparables en soi et par accident : comparaison des unes et des autres. — Différences en soi, constitutives, et simplement distributives. — Différences spécifiques : leur fonction. — Quatre définitions diverses du mot différence.

§ 1. Le mot différence a un sens commun, il a un sens propre; et un sens qui lui est plus propre que tout autre.

§ 2. Selon le sens commun, on dit qu'une chose diffère d'une autre, quand elle présente une altération quelconque, soit relativement à elle-même, soit relativement à une chose différente. Ainsi Socrate diffère de Platon parce qu'il est autre; il diffère de lui-même, si l'on compare son enfance à sa virilité, s'il est en action ou s'il est en repos; et c'est toujours dans les altérations de sa façon d'être qu'on le considère.

§ 3. Dans le sens propre, une chose diffère d'une autre, quand elle en diffère par un accident qui ne peut être séparé d'elle. Un accident inséparable, c'est la couleur glauque des yeux, l'abaissement du nez, ou cicatrice d'une blessure ineffaçable.

§ 4. Dans le sens le plus propre, on dit d'une chose qu'elle diffère d'une autre, quand elle en est distincte par une différence spécifique. Ainsi l'homme diffère

cheval par une différence spécifique, par sa qualité d'être doué de raison.

§ 5. En général, toute différence venant s'ajouter à un être quelconque l'altère de quelque façon ; les différences communes et propres le font différent ; les différences les plus propres le font autre. § 6. Celles qui le font autre s'appellent spécifiques; celles qui le font différent, s'appellent simplement différences. Ainsi la différence de raisonnable venant se joindre à l'homme, le fait autre, et en fait une différence de l'animal. La différence de se mouvoir rend l'objet différent de celui qui est en repos; et par conséquent celle-là le fait autre, celle-ci ne le fait que différent.

§ 7. C'est donc par les différences qui font l'objet autre, que se produisent les divisions des genres en espèces, et que se forment les définitions qui se composent du genre et de ces différences-là. Les différences qui ne font que rendre l'objet différent, ne forment que des diversités et des changements dans sa façon d'être.

§ 8. Ainsi en reprenant les choses dès leur origine, il faut dire que parmi les différences les unes sont séparables, et les autres inséparables. Se mouvoir, être en repos, être malade, se bien porter, et autres différences analogues, sont séparables. Aquilin ou camus, raisonnable ou privé de raison, sont des différences inséparables. § 9. Parmi les différences inséparables, les unes sont en soi au sujet, les autres y sont par accident. Raisonnable est en soi la différence de l'homme, aussi bien que mortel et susceptible de science. Mais l'aquilin et le camus ne sont pas des différences en soi; elles sont purement accidentelles. § 10. Les différences en soi

sont comprises dans la définition de l'essence, et rendent le sujet tout autre. Les différences d'accident ne sont pas comprises dans la définition essentielle, et rendent le sujet non point autre, mais différent. § 11. Les différences en soi ne reçoivent pas le plus et le moins. Les différences d'accident, tout inséparables qu'elles sont, peuvent avoir rémission et intensité. Ainsi le genre n'est pas plus ou moins attribué au sujet dont il est le genre, non plus que les différences ne le sont point au genre qui se divise en elles. Ce sont elles qui complètent la définition de chaque chose. Or l'essence de chaque chose, une et identique, ne souffre ni rémission ni intensité. Mais être camus ou aquilin, avoir une certaine couleur, peut offrir diminution ou accroissement.

§ 12. Après avoir reconnu trois espèces de différences, distingué les différences séparables et les inséparables, et parmi les inséparables les différences en soi et les différences d'accident, il faut ajouter que parmi les différences en soi, les unes servent à diviser les genres en espèces, les autres servent à faire des espèces de ces divisions. Ainsi toutes les différences essentielles de l'animal étant, si l'on veut, les suivantes : animé et sensible, raisonnable et privé de raison, mortel et immortel, la différence animal et sensible est constitutive de l'essence de l'animal ; mais les différences de mortel et immortel, de raisonnable et privé de raison, ne sont que des différences qui divisent le genre animal ; car c'est par elles que nous divisons les genres en leurs espèces. § 13. Mais ces différences qui divisent les genres sont complémentaires et constitutives des espèces. Ainsi l'animal est partagé par la différence de raisonnable et d'irrai-

sonnable, comme il l'est aussi par la différence de mortel et d'immortel. Les différences de mortel et de raisonnable deviennent constitutives de l'homme ; celles de raisonnable et d'immortel deviennent constitutives de Dieu ; celles de mortel et d'irraisonnable deviennent constitutives des animaux privés de raison. De même encore les différences d'animé et d'inanimé, de sensible et d'insensible, divisant la substance la plus élevée, les différences d'animé et de sensible, jointes à la substance, suffisent pour former l'animal ; celles d'animé et d'insensible suffisent à former la plante.

§ 14. Mais d'un autre côté, comme les mêmes différences prises de certaine façon peuvent être constitutives, ou servir simplement à diviser les genres, on les appelle toutes spécifiques. § 15. On les emploie utilement surtout à diviser les genres, et à former les définitions. Mais on ne peut tirer le même parti des différences par accident inséparables, et encore moins des différences séparables.

§ 16. C'est en les comprenant aussi dans la définition, qu'on dit que la différence est ce par quoi l'espèce l'emporte sur le genre. L'homme a plus que l'animal les qualités raisonnable et mortel. En effet, l'animal n'est précisément aucune de ces choses ; car alors d'où les espèces tireraient-elles leurs différences ? Il n'a pas non plus toutes les différences opposées ; car alors une même chose recevrait les contraires. Mais comme on l'a fort bien dit, il a en puissance toutes les différences des termes inférieurs ; mais en fait il n'en a aucune. Et c'est ainsi que de ce qui n'est pas il ne sort pas quelque

§ 16. *Comme on l'a fort bien dit*, toute l'école péripatéticienne.

chose, non plus que les opposés ne sont en même temps à un même sujet.

§ 17. On définit encore la différence, en disant que la différence est l'attribut en qualité, de plusieurs termes différant spécifiquement entr'eux. Ainsi mortel est l'attribut de l'homme, quand on demande quelle est la qualité de l'homme, et non pas quand on cherche quelle est son essence. En effet, si l'on nous demande ce qu'est l'homme nous répondons ordinairement qu'il est animal. Et si l'on nous demande encore; mais quel animal? Nous répondrons convenablement en disant, raisonnable et mortel. C'est qu'en effet les choses se composant de matière et de forme, ou du moins ayant une composition qui répond à la matière et à la forme à peu près, et par exemple la statue se compose d'une matière qui est l'airain, d'une forme qui est la figure, il faut dire que de même l'homme commun, et spécifique même, se compose du genre qui répond à la matière, et de la forme qui est la différence. Le tout qui en résulte, animal raisonnable mortel, c'est l'homme, comme dans l'exemple cité tout à l'heure, c'était la statue.

§ 18. On dit encore : la différence est ce qui naturellement sépare les termes placés sous le même genre. Ainsi raisonnable et privé de raison séparent l'homme et le cheval, qui sont sous le même genre, l'animal.

§ 19. On définit aussi la différence ce par quoi cha-

§ 17. *L'attribut en qualité*, et non l'attribut essentiel. Voir les Catégories, catégorie de la substance et catégorie de la qualité.

§ 19. *Nous et les anges*, On croirait à ce langage que Porphyre était encore chrétien quand il a fait ce petit traité : il est vrai que dans d'autres endroits, il parle de Jupiter et d'Hercule tout comme il parle ici des anges. Voir plus loin, ch. 7, § 1.

que chose diffère. Ainsi l'homme et le cheval ne diffèrent pas par le genre, car les chevaux sont animaux aussi bien que nous : mais la qualité de raisonnable, si on l'ajoute, suffit pour nous séparer d'eux. Nous sommes raisonnables, nous et les anges; mais la qualité de mortel, si on l'ajoute, nous sépare aussi des anges.

§ 20. Ceux qui ont travaillé avec le plus de soin la théorie de la différence, disent qu'elle n'est pas indifféremment un des termes quelconques qui séparent les êtres placés sous le même genre; mais ils disent que c'est ce qui contribue à l'être et à l'essence de la chose et en fait partie. En effet, être capable de naviguer n'est pas la différence de l'homme, bien que ce soit là une qualité propre à l'homme; car on pourrait dire que parmi les animaux, les uns sont capables naturellement de naviguer, et que les autres ne le sont pas, séparant ainsi l'homme de tous les autres. Mais être naturellement capables de naviguer, n'est pas une qualité complémentaire de la substance, ce n'en est pas non plus une partie, ce n'en est qu'une aptitude. C'est qu'en effet ce n'est point là une différence pareille à celles qu'on appelle différences spécifiques. On doit donc entendre par différences spécifiques toutes celles qui constituent une espèce autre, et qui figurent dans l'essence du sujet.

§ 21. Ce que nous venons de dire doit suffire pour la différence.

CHAPITRE IV.

Du propre. — Quatre espèces du propre. — Sa fonction.

§ 1. Le propre se partage en quatre espèces § 2. C'est ce qui n'appartient qu'à une espèce tout seule accidentellement, sans appartenir à l'espèce tou entière : ainsi exercer la médecine, faire de la géomé trie, est propre à l'homme. § 3. C'est ensuite ce qu appartient à toute une espèce sans appartenir à cett seule espèce : ainsi bipède est propre à l'homme § 4. C'est encore ce qui appartient à une seule espèc et à toute cette espèce, et dans un certain temps. Ain blanchir dans la vieillesse est propre à tout homm § 5. Quatrièmement enfin, c'est ce qui réunit à la fo toutes ces conditions d'être à une seule espèce, d'être toute l'espèce, d'être toujours à l'espèce. Ainsi la facult de rire est propre à l'homme. Quoiqu'il ne rie pas tou jours, on dit qu'il est capable de rire, non pas parc qu'il rit toujours, mais parce que naturellement il le peut. C'est une qualité qui fait toujours partie de sa nature, comme hennir fait partie de celle du cheval.

§ 6. Toutes ces qualités sont à bon droit appelées propres, parce qu'elles sont aussi réciproques à leurs sujets. Si le cheval existe, il y a aussi un être qui peut hennir, et s'il y a un être qui peut hennir, il y a aussi un cheval.

§ 1. *Le propre se partage*, Voir la définition du propre, Topiques, liv. 1, ch. 5, § 5. Porphyre a beau- coup emprunté à ce traité.

CHAPITRE V.

De l'accident. — Deux espèces d'accident. — Trois définitions de l'accident.

§ 1. L'accident est ce qui peut survenir et disparaître, sans entraîner la destruction du sujet.

§ 2. L'accident se divise en deux espèces : l'un est séparé du sujet, l'autre est inséparable. Ainsi dormir est un accident séparable, être noir est un accident inséparable pour le corbeau et l'Éthiopien ; mais l'on peut concevoir un corbeau blanc, un Éthiopien qui perde sa couleur, sans que pour cela le sujet soit détruit.

§ 3. Voici encore une définition de l'accident : l'accident est ce qui peut être ou ne pas être au même sujet.

§ 4. On dit encore que l'accident est ce qui n'est ni genre, ni différence, ni espèce, ni propre, et n'en est pas moins toujours dans le sujet.

§ 1. *L'accident est ce qui*, Voir la définition de l'accident, Topiques, liv. 1, ch. 5, § 8.

§ 3. *Voici encore une définition*, C'est celle qu'adopte Aristote.

§ 4. *On dit encore*, Aristote rejette cette définition, comme étant simplement négative.

CHAPITRE VI.

Comparaison des cinq termes : rapports et différences.

§ 1. Après avoir défini les termes que nous nous étions proposé d'étudier, je veux dire, le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident, il faut voir ce qu'ils ont de commun, ce qu'ils ont de spécial.

§ 2. La qualité commune de tous, c'est, ainsi qu'on l'a dit, de pouvoir être attribué à plusieurs sujets. § 3. Le genre l'est aux espèces inférieures et aux individus, ainsi que l'est aussi la différence; l'espèce l'est aux individus qu'elle comprend; le propre l'est à l'espèce dont il est le propre et aux individus placés sous cette espèce; l'accident l'est à la fois aux espèces et aux individus. Ainsi animal est attribué à cheval et à bœuf, qui sont des espèces; à tel cheval et à tel bœuf, qui sont des individus. Irraisonnable est attribué à cheval et à bœuf, et aux individus de ces deux espèces. Quant à l'espèce, il faut dire qu'elle n'est attribuée, comme l'homme par exemple, qu'aux seuls individus. Le propre est attribué, et à l'espèce dont il est le propre, et aux individus placés sous l'espèce. Ainsi, capables de rire est attribué à l'homme et aux hommes individuellement.

§ 2. *Ainsi qu'on l'a dit*, Voir plus haut ch. 2, § 8 et suiv.

§ 3. *Aux termes qui comprennent les individus*, C'est-à-dire aux espèces qui ne comprennent en effet que des individus.

Noir, qui est un accident inséparable, est attribué à l'espèce corbeau et à chaque corbeau en particulier. Se mouvoir, qui est un accident séparable, est attribué à l'homme et au cheval; mais primordialement, il l'est aux individus, et en second lieu, il l'est aux termes qui comprennent les individus.

CHAPITRE VII.

Comparaison du genre et de la différence. — Trois caractères communs à l'un et à l'autre. — Six caractères qui distinguent le genre de la différence.

§ 1. Une qualité commune au genre et à la différence, c'est de comprendre des espèces; car la différence comprend aussi des espèces, bien qu'elle ne renferme pas toutes celles que renferme le genre. Ainsi raisonnable, bien qu'il ne renferme pas les êtres privés de raison, comme les renferme le genre animal, comprend l'ange et l'homme qui en sont des espèces. § 2. Tout ce qui est attribué au genre en tant que genre, l'est aussi aux espèces comprises sous le genre. Tout ce qui est attribué à la différence en tant que différence, le sera aussi à l'espèce qu'elle constitue. Ainsi l'animal étant le genre, la substance lui est attribuée en tant que genre, ainsi que animé et sensible. Et ces attributs seront aussi ceux de toutes les espèces placées sous l'animal jusqu'aux individns. La qualité de raisonnable étant la

§ 1. *L'ange et l'homme*, Voir plus haut, ch. 3, § 19.

différence, se servir de la raison est son attribut en tant que différence : donc se servir de la raison sera non-seulement l'attribut de raisonnable, mais encore de toutes les espèces comprises sous raisonnable.

§ 3. Une autre qualité commune, c'est que le genre ou la différence étant détruits, tout ce qui est placé au-dessous d'eux l'est également. De même que quand il n'y a point d'animal il n'y a ni homme ni cheval, de même quand raisonnable n'existe pas, il n'y a pas non plus d'animal faisant usage de la raison.

§ 4. Ce qui est propre au genre, c'est d'être attribué à plus de termes que ne le sont la différence, l'espèce, le propre et l'accident. Animal est attribué à l'homme, au cheval, à l'oiseau, au serpent, etc. Quadrupède n'est attribué qu'aux êtres qui ont quatre pieds. L'homme n'est attribué qu'aux individus. Capable de hennir n'est attribué qu'au cheval, et aux chevaux en particulier. L'accident est attribué à moins de termes que le genre. Bien entendu qu'on parle des différences dans lesquelles le genre est partagé, et non pas de celles qui sont complémentaires de l'essence du genre : on ne parle que de celles qui divisent.

§ 5. De plus le genre renferme la différence au moins en puissance. Ainsi l'animal comprend le raisonnable et l'irraisonnable, tandis que les différences ne comprennent pas les genres.

§ 6. En outre les genres sont antérieurs aux différences placées sous eux. § 7. C'est là ce qui fait qu'ils les détruisent avec eux, tandis qu'elles ne les détruisent pas avec elles. Ainsi, l'animal détruit, sont détruits aussi le raisonnable et l'irraisonnable. Mais les diffé-

rences ne détruisent pas le genre avec elles; car elles auraient beau être toutes détruites, on pourrait encore concevoir la substance animée sensible, laquelle est l'animal.

§ 8. De plus, le genre fait partie de l'essence : la différence est au contraire un attribut de qualité, ainsi qu'on l'a dit.

§ 9. En outre le genre est un pour chaque espèce, comme le genre de l'homme c'est l'animal. Les différences sont multiples; ainsi raisonnable, mortel, susceptible de pensée et de science, toutes différences qui séparent le sujet de tous les autres animaux.

§ 10. Enfin le genre se rapproche de la matière, et la différence de la forme.

§ 11. Bien qu'il y ait d'autres rapports communs et spéciaux au genre et à la différence, que l'étude de ceux-ci nous suffise.

CHAPITRE VIII.

Comparaison du genre et de l'espèce. — Trois caractères communs du genre et de l'espèce. — Sept caractères différents qui distinguent le genre de l'espèce.

§ 1. Le genre et l'espèce ont ceci de commun, ainsi que je l'ai dit, d'être attribués à plusieurs termes; mais

§ 8 *Ainsi qu'on l'a dit*, Voir plus haut, ch. 3, § 17. — Pour toute cette comparaison du genre et de la différence, il est bon de consulter le IVe livre des Topiques, dont les principes sont ici reproduits en abrégé.

§ 1. *Ainsi que je l'ai dit*, Voir

il faut comprendre qu'il s'agit ici de l'espèce qui n'*est* qu'espèce, et non pas de cette espèce qui peut aussi être genre, puisqu'en effet le même terme peut être à la fois espèce et genre. § 2. Ce qu'il y a de commun à tous deux, c'est qu'ils sont l'un et l'autre antérieurs aux termes auxquels ils sont attribués. § 3. De plus, chacun d'eux forme un tout.

§ 4. Ils diffèrent en ce que le genre contient les espèces, et que les espèces sont contenues sans contenir les genres. § 5. Car le genre est d'attribution plus large que l'espèce. § 6. De plus il faut que les genres soient antérieurs, et que transformés par les différences spécifiques, ils forment les espèces; et c'est là ce qui fait aussi que naturellement les genres sont antérieurs.

§ 7. Les genres détruisent avec eux les espèces, et ne sont pas détruits avec elles; car du moment qu'il y a espèce, il y a nécessairement genre; mais du moment qu'il y a genre, il n'y a pas nécessairement espèce. § 8. Les genres sont attribués synonymiquement aux espèces placées sous eux; les espèces ne le sont point réciproquement aux genres. § 9. Les genres sont plus étendus précisément parce qu'ils renferment les espèces placées sous eux. Les espèces ne dépassent les genres que par les différences qu'elles ont en propre. § 10. De plus, l'espèce ne peut devenir généralissime, non plus que le genre ne peut devenir spécialissime.

plus haut, ch. 2, § 8 et suiv., et ch. 6, § 2. — Consulter encore le IVe liv. des Topiques. Voir aussi plus haut, ch. 6, § 3 et la note.

CHAPITRE IX.

Comparaison du genre et du propre. — Trois caractères communs du genre et du propre. — Cinq caractères différents qui distinguent le genre du propre.

§ 1. Le genre et le propre ont cette propriété commune qu'ils suivent les espèces; car si quelqu'être est homme, l'animal est; si quelque chose est homme, la faculté de rire existe. § 2. Le genre est attribué également aux espèces; le propre l'est aux individus qui en participent; car l'homme et le cheval sont également animaux; Anytus et Mélitus sont également susceptibles de rire. § 3. Ce qu'ils ont encore de commun, c'est que le genre est attribué synonymiquement aux espèces qu'il renferme, et que le propre l'est aux termes dont il est le propre.

§ 4. Ils diffèrent en ce que le genre est antérieur et le propre postérieur; car il faut d'abord qu'il y ait animal, et qu'ensuite animal soit divisé selon ses différences et ses propres. § 5. Le genre est attribué à plusieurs espèces; le propre n'est attribué qu'à la seule espèce dont il est le propre. § 6. De plus, le propre est d'attribution réciproque à celle de l'objet dont il est le propre; le genre n'a jamais d'attribution réciproque. En effet, de ce qu'il existe un animal, il ne s'ensuit pas qu'il

§. 3. *Synonymiquement*, Voir le début des Catégories. — Consulter les livres IV et V des Topiques. Voir la note précédente.

y ait homme; de ce qu'il existe un animal, il ne s'ensuit pas que la faculté de rire existe aussi. Mais s'il y a homme, il y a aussi un être capable de rire; et s'il y a un être capable de rire, il y a homme aussi. § 7. En outre le propre est à toute l'espèce dont il est le propre, il est à elle seule, il y est toujours; le genre est à toute l'espèce dont il est le genre, il y est toujours, mais il n'est pas à elle seule comme le propre. § 8. Enfin les propres détruits ne détruisent pas avec eux les genres: les genres détruits au contraire détruisent avec eux les espèces, auxquelles s'appliquent les propres. Ainsi donc les choses auxquelles sont les propres, étant détruites, les propres aussi sont détruits avec elles.

CHAPITRE X.

Comparaison du genre et de l'accident. — Un seul caractère commun. — Quatre caractères différents.

§ 1. Une propriété commune du genre et de l'accident, c'est, ainsi qu'on l'a dit, d'être attribués à plusieurs termes; que les accidents soient d'ailleurs séparables ou inséparables. Ainsi se mouvoir est attribué à plusieurs termes, et être noir, l'est aux corbeaux, aux Éthiopiens, et à une foule de choses inanimées.

§ 2. Le genre diffère de l'accident, en ce que le genre est antérieur aux espèces, tandis que les accidents leur

§ 1. *Ainsi qu'on l'a dit*. Voir plus haut, ch. 2, § 8 et suiv., ch. 6, § 2 et ch. 8, § 1. — Consulter les livres II, III et IV des Topiques.

sont postérieurs. En effet, on a beau prendre un accident inséparable, le sujet auquel appartient l'accident est antérieur à l'accident. § 3. De plus, les termes qui participent du genre en participent également, mais ils ne participent pas également de l'accident. La participation aux accidents souffre en effet rémission et intensité; il n'en est point ainsi pour celle des genres. § 4. De plus, les accidents sont primitivement dans les individus; les genres et les espèces sont naturellement antérieures aux substances individuelles. § 5. Les genres sont attribués essentiellement aux termes inférieurs; les accidents ne sont attribués que comme qualité ou manière d'être. Si l'on demande quelle qualité a l'Éthiopien, on dit qu'il est noir. Si l'on demande comment est Socrate, on répond qu'il souffre ou qu'il se porte bien.

CHAPITRE XI.

Examen du nombre de comparaisons utiles entre les cinq termes étudiés dans ce traité.

§ 1. On vient de dire quelles sont les différences qui séparent le genre des quatre autres termes; mais chacun des quatre autres termes diffère aussi de tous les autres. Ainsi donc, comme ils sont cinq, et que chacun diffère des quatre autres, quatre fois cinq devraient

§ 1. *Ainsi pour le genre*, Voir plus haut, le ch. 7 et les ch. suiv. — *Et déjà nous avons démontré*, ch. 7 et dans les trois ch. suiv.

faire en tout vingt différences. § 2. Pourtant il n'en est rien. En effet, comme les termes qui suivent sont toujours comptés, et que les seconds ont une différence de moins, que les troisièmes en ont deux, les quatrièmes trois, et les cinquièmes quatre, il n'y a somme toute que dix différences : quatre, trois, deux, une. Ainsi pour le genre, on a dit en quoi il diffère de la différence, de l'espèce, du propre et de l'accident. Il y a donc quatre différences : mais l'on a dit comment la différence diffère du genre, quand on a dit comment le genre diffère d'elle. Il reste donc à dire comment la différence diffère de l'espèce, du propre et de l'accident, et il n'y a plus que trois différences. En outre, on a dit comment l'espèce diffère de la différence, quand on a dit comment la différence diffère de l'espèce. On a dit comment l'espèce diffère du genre, quand on a dit comment le genre diffère de l'espèce. Il reste donc à dire comment l'espèce diffère du propre et de l'accident ; il n'y a donc plus que deux différences. Il restera donc à voir comment le propre diffère de l'accident, car on a dit antérieurement comment il diffère de l'espèce, de la différence et du genre, quand on a traité de la différence relative à chacun d'eux. En résumé, si l'on prend quatre différences du genre relativement aux autres termes, trois de la différence, deux de l'espèce, et une du propre à l'accident, on n'en trouvera que dix en tout. Et déjà nous avons démontré les quatre différences du genre comparé aux autres termes.

CHAPITRE XII.

Comparaison de la différence et de l'espèce. — Deux caractères communs. — Quatre caractères différents.

§ 1. Nous dirons donc que la différence et l'espèce ont ceci de commun qu'elles sont également participées par les termes auxquels elles s'appliquent. Ainsi tous les individus hommes participent également de l'homme, et de la différence de raisonnable. § 2. Elles ont encore ceci de commun qu'elles sont toujours aux objets qui en participent. Socrate est toujours doué de raison et Socrate est toujours homme.

§ 3. La différence a ceci de spécial qu'elle est toujours attribuée dans la qualité; l'espèce l'est dans l'essence. En effet, bien qu'on puisse considérer l'homme comme ayant certaine qualité, il n'est pas qualifié d'une manière absolue, mais seulement en tant que les différences afférentes au genre le constituent. § 4. De plus, la différence s'applique souvent à plusieurs espèces, comme quadrupède s'applique à plusieurs animaux qui diffèrent spécifiquement. L'espèce au contraire ne s'applique qu'aux individus dont elle se compose. § 5. De plus, la différence est antérieure à l'espèce qu'elle cons-

§ 1. *Qu'elles sont également participées*, J'ai cru pouvoir adopter cette expression bien que peu correcte, parce qu'elle évite une longue périphrase : *partagées* n'aurait pas donné le même sens.

§ 3. *Attribuée dans la qualité*, Voir plus haut, ch. 3, § 17, et ch. 7, § 8.

§ 5. *Puis qu'il reste encore l'ange*, Voir plus haut, ch. 3, § 19, et ch. 7, § 1.

titue; car la différence raisonnable étant détruite, elle détruit avec elle l'homme; mais l'homme détruit ne détruit pas raisonnable, puis qu'il reste encore l'ange. § 6. Enfin la différence peut être jointe à une autre différence, et c'est ainsi qu'on a joint raisonnable et mortel pour constituer l'homme. Mais l'espèce ne se joint pas à l'espèce pour faire une autre espèce. Le cheval s'unit bien à l'âne pour produire un mulet; mais absolument parlant, le cheval réuni à l'âne ne constituera jamais un mulet.

CHAPITRE XIII.

Comparaison de la différence et du propre. — Deux caractères communs. — Deux caractères différents.

§ 1. La différence et le propre ont de commun d'être possédés également par tous les êtres qui les possèdent. Ainsi tous les êtres raisonnables sont également raisonnables: tous les êtres capables de rire sont également capables de rire. § 2. L'un et l'autre ont encore ceci de commun qu'ils sont toujours au sujet, et au sujet tout entier. Ainsi un être bipède a beau être mutilé, on rapporte l'idée de Toujours à ce que naturellement il devrait être. C'est ainsi encore que l'être capable de rire a toujours cette faculté, parce qu'il est ainsi naturellement, et non pas du tout parce qu'il rit toujours.

§ 6. *Le cheval réuni à l'âne* logiquement.

§ 3. Ce qu'il y a de spécial à la différence, c'est qu'elle s'applique souvent à plusieurs espèces : ainsi raisonnable s'applique à l'ange et à l'homme, tandis que le propre ne s'applique qu'à la seule espèce dont il est le propre. § 4. La différence suit les termes dont elle est la différence; mais elle ne leur est pas réciproque. Les propres au contraire peuvent remplacer les termes dont ils sont les propres, parce qu'ils leur sont réciproques.

CHAPITRE XIV.

Comparaison de la différence et de l'accident. — Deux caractères communs. — Trois caractères différents.

§ 1. La différence et l'accident ont cette propriété commune d'être attribués à plusieurs termes, § 2. Et en outre, si l'on ne considère que les accidents inséparables, d'être toujours au sujet et à tout le sujet. Ainsi bipède appartient toujours à l'homme ; et de même tous les corbeaux sont noirs.

§ 3. La différence et l'accident diffèrent en ce que la différence comprend les espèces et n'est pas comprise par elles. Ainsi la différence raisonnable comprend l'ange et l'homme; tandis que les accidents comprennent en un sens les espèces, puisqu'ils sont dans plusieurs; et

§ 3. *A l'ange et à l'homme*, Voir dans le chap. précédent, § 5 et la note.

§ 2. *L'ange et l'homme*, Voir dans le chap. précédent, § 3.

en un sens sont compris par elles, parce que les sujets reçoivent non point un seul accident, mais plusieurs. § 4. La différence ne peut ni s'accroître ni diminuer. Les accidents au contraire reçoivent le plus ou le moins. § 5. Les différences contraires ne peuvent se mêler les unes aux autres; les accidents contraires le peuvent.

§ 6. Tel est le nombre des qualités qui sont spéciales à la différence, ou qui lui sont communes relativement aux autres termes.

CHAPITRE XV.

Comparaison de l'espèce et du propre. — Deux caractères communs. — Quatre caractères différents.

§ 1. Nous avons dit en quoi l'espèce diffère du genre et de la différence, en disant comment le genre et la différence diffèrent des autres termes; il ne nous reste donc qu'à dire comment elle diffère du propre et de l'accident.

§ 2. L'espèce et le propre ont ceci de commun qu'ils peuvent être mutuellement attribués l'un à l'autre. S'il y a homme, il y a capable de rire; s'il y a capable de rire, il y a homme. On a déjà dit plusieurs fois qu'on doit entendre par capable de rire, ce à quoi la nature a donné cette faculté. § 3. Une autre qualité commune, c'est qu'ils sont également à leurs sujets. Les espèces

§ 1. *Nous avons dit*, ch. 8 et ch. 12.

sont également aux termes qui en participent, et les propres aux termes dont ils sont les propres.

§ 4. L'espèce diffère du propre en ce que l'espèce peut être genre pour d'autres termes, et qu'il est impossible que le propre soit le propre d'autres termes. § 5. L'espèce en outre est antérieure au propre. Le propre vient se joindre à l'espèce; car il faut que l'homme soit pour qu'il y ait capable de rire. § 6. De plus l'espèce est toujours en acte à son sujet; le propre y est parfois aussi en puissance. En acte, Socrate est toujours homme; mais il ne rit pas toujours, bien que toujours il soit naturellement capable de rire. § 7. De plus, les êtres dont les définitions sont différentes, sont différents aussi. Mais pour définir l'espèce, on dit qu'elle est sous le genre, qu'elle est attribuée essentiellement à plusieurs termes qui ne diffèrent que numériquement entre eux, et autres définitions analogues. Quant au propre, au contraire, on le définit en disant qu'il est à une seule espèce, qu'il est à toute l'espèce, qu'il y est toujours.

CHAPITRE XVI.

Comparaison de l'espèce et de l'accident. — Un seul caractère commun. — Quatre caractères différents.

§ 1. Un caractère commun à l'espèce et à l'accident

§ 7. *Pour définir l'espèce*, Voir plus haut, ch. 2. — *Quant au propre, on le définit*, Voir plus haut la définition du propre, ch. 4.

c'est qu'ils sont attribués à plusieurs termes. Les autres rapports communs sont rares parce qu'il y a une grande distance entre l'accident et le sujet dont il est l'accident.

§ 2. Ce qui est spécial à l'un et à l'autre, c'est que l'espèce est attribuée essentiellement aux sujets dont elle est l'espèce; et que le propre l'est seulement selon la qualité ou la manière d'être. § 3. De plus, toute substance ne participe jamais que d'une seule espèce, tandis qu'elle peut participer de plusieurs accidents, tant séparables qu'inséparables. § 4. En outre il faut concevoir les espèces antérieurement aux accidents même inséparables; car il faut d'abord que le sujet existe pour que quelque accident vienne s'y joindre. Quant aux accidents, ils sont naturellement postérieurs, et leur nature c'est de venir se joindre à la substance. § 5. Enfin la participation de l'espèce est égale pour tous les termes qui la possèdent. Celle de l'accident n'est pas égale, même quand il est inséparable. Ainsi un Éthiopien peut, sous le rapport de la couleur noire, avoir une teinte plus foncée ou moins foncée que tel autre Éthiopien.

CHAPITRE XVII.

Comparaison du propre et de l'accident. — Deux caractères communs. — Trois caractères différents.

§ 1. Il ne nous reste plus qu'à parler du propre et de

§ 2. *Selon la qualité*, Voir plus haut, ch. 12, § 2.

§ 1. *Nous avons dit*, Voir plus haut, ch. 15, 13 et 9.

l'accident; car nous avons dit comment le propre diffère de l'espèce, de la différence et du genre.

§ 2. Le propre et l'accident inséparable ont ceci de commun, c'est que sans eux les sujets dans lesquels on les trouve ne sauraient subsister. Ainsi l'homme n'existe pas sans la faculté de rire, pas plus que l'Éthiopien n'existe sans le noir. § 3. Et de même que le propre est à tout le sujet et toujours au sujet, de même aussi est l'accident inséparable.

§ 4. Le propre et l'accident diffèrent en ce que le propre n'est jamais qu'à une seule espèce comme la faculté de rire est à l'homme, tandis que l'accident inséparable, le noir, par exemple, n'est pas seulement à l'Éthiopien, mais aussi au corbeau, au charbon, à l'ébène et à d'autres objets. § 5. De plus, le propre est d'attribution réciproque avec l'objet dont il est le propre, et est également au sujet. L'accident inséparable n'est pas d'attribution réciproque. § 6. La participation au propre est égale; celle des accidents est tantôt plus forte et tantôt moindre.

§ 7. Il y a d'autres rapports et d'autres différences encore pour les termes que nous avons étudiés; mais celles qui ont été signalées suffisent, et pour les bien distinguer, et pour bien établir leurs relations communes.

FIN DE L'INTRODUCTION DE PORPHYRE.





CATÉGORIES.

[illegible]

PLAN

DES

CATÉGORIES.

SECTION PREMIÈRE.

PROTHÉORIE.

On appelle homonymes les êtres qui ont un nom identique et une essence différente. On appelle synonymes les êtres qui ont un nom et une essence identiques. Ainsi un homme réel et un homme en peinture sont homonymes : car tous deux s'appellent du nom d'homme ; mais la notion de leur essence est différente. L'homme et le bœuf, au contraire, sont synonymes en tant qu'animaux : car si l'on veut définir ce qui les fait être animaux l'un et l'autre, on donnera pour tous les deux une définition pareille. On appelle paronymes les êtres qui tirent d'un autre

être leur appellation nominale, avec un sin changement de terminaison. Grammairien es paronyme de grammaire; courageux, de coura

Les mots peuvent être isolés les uns des tres, ou combinés entre eux. Les choses, en t que sujets et attributs, peuvent se classer quatre espèces : 1° Les unes sont par elles-mên et peuvent servir d'attributs. 2° Les autres sont point par elles-mêmes et ne peuvent ser d'attributs. 3° Les troisièmes ne sont point elles-mêmes, et peuvent servir d'attributs. 4° dernières enfin sont par elles-mêmes, et ne p vent servir d'attributs. Cette quatrième cla comprend les individus, c'est-à-dire, tous objets tels que la réalité les présente à nos se La première renferme les substances universell les deux autres ne renferment que les accide particuliers et universels, qui n'ont pas d'é par eux seuls, et qui ne sont qu'à la condit d'être dans un autre que soi.

Tout ce qui peut se dire de l'attribut, se également du sujet. Les différences sont diver pour des genres divers : mais les différences constituent un genre, sont identiques pour tou les espèces subordonnées à ce genre.

SECTION DEUXIÈME.

THÉORIE.

Les mots, quand ils sont isolés, ne peuvent exprimer qu'une des dix choses suivantes :

1° La substance.
2° La quantité.
3° La qualité.
4° La relation.
5° Le lieu.
6° Le temps.
7° La situation.
8° L'état.
9° L'action.
10° La passion.

Ces mots pris chacun à part n'emportent avec eux aucune idée d'affirmation ni de négation, de vérité ni d'erreur. C'est la combinaison seule qui leur donne ce caractère que par eux-mêmes ils n'ont pas.

La substance, dans le sens le plus spécial de ce mot, est l'individu, qui est par lui-même, et qui

ne peut servir d'attribut à quoi que ce soit. Telle est la substance première. Les substances secondes comprennent les espèces formées des individus, et les genres formés des espèces. Les attributs des substances premières leur sont synonymes, quand ils sont des substances secondes; ils ne leur sont pas synonymes dans le cas contraire. Les substances premières, les individus, servent à tout le reste de sujets soit d'attribution, soit d'inhérence. Sans les substances premières, le reste n'a ni existence réelle ni existence logique. L'espèce est plus substance que le genre, parce qu'elle est plus rapprochée de la substance première, et parce qu'elle est plus semblable à cette substance. L'espèce renferme les individus, et elle soutient à l'égard du genre la même relation que la substance première soutient à son égard. Les espèces d'ailleurs ne sont ni plus ni moins substances les unes que les autres. Les substances premières sont entre elles dans un égal rapport. Les espèces et les genres sont les seules substances secondes, parce que seuls ils expriment encore la nature de la substance première, et qu'ils jouent à l'égard des accidents le même rôle que la substance première joue relativement à eux. — La substance a six propriétés : 1° Elle n'est point dans un sujet autre qu'elle-même:

elle est en soi, propriété qui convient aussi à la différence. 2° La substance reçoit des attributs synonymes; la différence, également. 3° La substance désigne toujours quelque chose de réel. Ceci ne convient qu'aux substances premières; les substances secondes désignent, non pas la chose en soi, mais la chose qualifiée déjà d'une manière essentielle. 4° La substance n'a pas de contraire. 5° La substance n'est susceptible ni de plus ni de moins: elle ne peut être ni plus ni moins ce qu'elle est. 6° La propriété spéciale de la substance, c'est de pouvoir, tout en restant une seule et même substance, recevoir les contraires. Le même homme a tour à tour chaud et froid, sans cesser d'être un seul et même homme. La pensée et la parole semblent recevoir les contraires, puisque la même pensée, la même assertion, peuvent être tantôt fausses et tantôt vraies. Mais il faut remarquer que c'est par suite d'un changement extérieur que la pensée et la parole peuvent ainsi changer elles-mêmes. C'est parce que l'objet lui-même auquel elles s'appliquent vient à changer qu'elles sont vraies d'abord, fausses ensuite. La substance reçoit les contraires par un changement tout intérieur, par un changement qui se fait en elle, et qu'elle souffre tout en restant une et identique.

La quantité est de deux espèces, discrète ou continue. Les parties dont elle se compose ont position dans l'espace, ou n'en ont pas. La quantité discrète comprend le nombre et la parole; la quantité continue comprend la ligne, la surface, le corps, le temps et l'espace. La quantité discrète n'a pas de terme commun où ses parties puissent se réunir; la quantité continue a toujours un terme commun de ce genre. Les parties de la ligne se réunissent dans le point; les parties des surfaces, dans la ligne, etc. Le présent unit le passé et l'avenir. Les quantités dont les parties ont position sont la ligne, la surface, le solide et l'espace. Pour le nombre, le temps, la parole les parties qui les composent n'ont pas position. Les quantités dont on vient de parler sont les seules vraies quantités; les autres ne sont qu'accidentelles et apparentes : une analyse attentive les réduit aux premières. — La quantité a trois propriétés: 1° Elle n'a pas de contraires, non plus que la substance. Peu n'est pas le contraire de beaucoup, comme on pourrait le croire : car peu et beaucoup, petit et grand, ne sont pas des quantités, ce ne sont que des relatifs; et il serait facile de le prouver par les conséquences absurdes qu' entraînerait la thèse opposée. 2° La quantité n'est pas susceptible d'être plus ou moins quan

tité. 3° La propriété spéciale de la quantité, c'est de pouvoir être dite égale et inégale.

Les relatifs sont, d'après la définition vulgaire, les êtres qui sont dits d'autres êtres. Le double est le double de la moitié : la science est la science de ce qui est su.—Les relatifs ont quatre propriétés. 1° Ils reçoivent les contraires : le vice est le contraire de la vertu. Mais il y a des exceptions ; le double, le triple, etc., n'ont pas de contraires. 2° Ils sont susceptibles de plus et de moins : mais il y a aussi des exceptions. 3° Une propriété générale des relatifs, c'est qu'ils s'appliquent toujours à des termes réciproques. Le père est le père du fils, le fils est le fils du père. Cette réciprocité n'est pas toujours aussi apparente. Quelquefois la langue n'a pas de mot spécial, et alors il faut en forger un, pour que la relation devienne évidente, en ayant soin d'ailleurs de bien distinguer à l'avance l'élément auquel la relation doit essentiellement s'appliquer. 4° Les relatifs coëxistent toujours simultanément. On peut objecter que l'objet qui est su est antérieur à la science qui le sait ; l'objet senti, antérieur à la sensibilité qui le sent. L'objection est vraie ; mais c'est seulement parce que la première définition des relatifs est inexacte. Il faut donc définir les relatifs, non pas d'après la forme des mots

qui les expriment, mais d'après leur essence propre, et dire que les relatifs sont les êtres qui ne sont ce qu'ils sont que par leur rapport à un autre. Il n'y a double que quand il y a moitié, père que quand il y a fils, etc. Les relatifs ainsi entendus coëxistent, et il s'ensuit que dès que l'un est connu d'une manière déterminée, l'autre l'est également. Cette seconde définition a de plus l'avantage d'exclure de la catégorie de la relation, des parties des substances qu'on pourrait quelquefois y comprendre par erreur. La théorie des relatifs est d'ailleurs fort délicate, et offre de réelles difficultés.

La qualité est de quatre espèces : 1° C'est d'abord la capacité et la disposition : la première, acquise par une longue habitude, est difficile à changer ; la seconde, moins profonde, est plus variable. 2° C'est ensuite la puissance, ou l'impuissance naturelle à faire ou ne pas faire. 3° C'est en troisième lieu les qualités affectives et les affections. 4° C'est enfin la forme, la figure de chaque chose. — Les qualitatifs sont les objets dénommés d'après les qualités. — La qualité a trois propriétés : 1° Elle reçoit les contraires : la justice est le contraire de l'injustice, le blanc du noir. Mais il y a des exceptions. 2° Elle reçoit le plus et le moins : une chose blanche est plus

blanche qu'une autre : mais ici encore il y a des exceptions. 3° La propriété spéciale de la qualité, c'est de pouvoir être dite semblable et dissemblable. — Il faut remarquer qu'il y a des termes qui peuvent être à la fois dans la qualité et dans la relation : dans la relation, par leur genre, dans la qualité, par leurs espèces propres. La science, genre de la grammaire, est dans la relation ; la grammaire, espèce de la science, est dans la qualité. Il n'y a rien d'ailleurs d'absurde à soutenir qu'un même terme puisse être à la fois et dans la relation et dans la qualité.

Les six autres catégories sont assez claires par elles seules, pour qu'il suffise de les énumérer. L'action et la passion reçoivent évidemment les contraires, le plus et le moins. Il n'est pas nécessaire de discuter les autres.

SECTION TROISIÈME.

HYPOTHÉORIE.

Pour compléter les études qui précèdent, il faut traiter des opposés. Ils sont de quatre es-

pèces : les relatifs, les contraires, la privation et la possession, l'affirmation et la négation. 1° Les relatifs sont dits de choses réciproques, comme on l'a vu plus haut. 2° Les contraires ne peuvent avoir des intermédiaires, quand il faut nécessairement que l'un des deux existe ; quand l'existence de l'un des deux n'est pas nécessaire, ils pourront avoir des intermédiaires. Un nombre est pair ou impair, un homme est bien portant ou malade. Mais un corps n'est pas nécessairement blanc ou noir, et il peut y avoir des couleurs entre les deux. Les intermédiaires ont quelquefois des noms spéciaux dans la langue, et quelquefois ils n'en ont pas. 3° La privation et la possession se rapportent à un seul et même objet, qui par sa nature propre doit avoir l'un ou l'autre des opposés. La vue et l'aveuglement se rapportent à l'œil qui doit voir ou être aveugle naturellement. La privation et la possession ne sont pas du tout opposées entre elles comme les contraires. L'une ou l'autre ne doivent pas nécessairement se trouver dans le sujet : elles n'ont pas d'intermédiaires. De plus, les contraires peuvent se changer l'un dans l'autre : le blanc peut devenir noir ; etc. : la privation ne devient jamais possession, ni réciproquement. 4° L'affirmation et la négation enfin sont opposées d'une façon toute spé-

ciale : il faut toujours que l'une soit vraie et l'autre fausse.

Le bien est le contraire du mal : mais le mal peut être aussi le contraire du mal. L'existence de l'un des contraires n'entraîne pas nécessairement l'existence de l'autre ; mais tous deux ne sont applicables qu'à un seul et même objet. Ils sont donc ou dans le même genre, ou dans des genres contraires, ou bien ils sont eux-mêmes des genres : noir et blanc sont dans un même genre, la couleur ; justice et injustice sont dans des genres contraires, la vertu et le vice ; le bien et le mal sont des genres contraires.

Une chose peut être antérieure à une autre de cinq façons : 1° Dans le temps. 2° En existence, quand elle est supposée par une autre chose sans que cette autre chose soit supposée par elle : un est antérieur à deux, parce que deux suppose un, et que un ne suppose pas deux. 3° En ordre : les principes précèdent les démonstrations. 4° En mérite. 5° En nature, comme l'objet exprimé par une proposition précède cette proposition même, bien que la vérité de l'un suppose la vérité de l'autre. Il y a peut-être encore quelque autre mode de priorité.

La simultanéité s'entend de trois façons : 1° Dans le temps. 2° En nature, comme double et moitié.

3° En espèce, comme terrestre et aquatique des espèces simultanées du genre animal.

Le mouvement a six espèces : génération, truction, accroissement, décroissement, al tion, déplacement.

La possession enfin est de neuf espèces cipales, qui sont plus ou moins logiques.

———

CATÉGORIES.

SECTION PREMIÈRE.

PROTHÉORIE.

CHAPITRE PREMIER.

Définition des homonymes, synonymes et paronymes.

§ 1. On appelle homonymes les êtres qui n'ont de commun entre eux qu'une appellation pareille, mais dont la définition, sous cette appellation identique, est essentiellement différente : par exemple, on appelle ani-

§ 1. *Mais dont la définition...* Speusippe, au rapport de Simplicius, proposait de lire simplement : dont la définition est différente. Est-ce une leçon que proposait Speusippe, ou une variante qu'il avait trouvée dans quelque manuscrit? — Les Scholastiques appellaient les êtres homonymes : *æquivoca æquivocata*, et les mots qui expriment ces homonymes : *æquivoca æquivocantia*. — L'être appliqué aux dix Catégories est homonyme, et voilà pourquoi Aristote commence par cette définition des homonymes, selon David : et s'il ne parle des synonymes qu'après les homonymes, c'est qu'ils sont moins simples parce qu'ils supposent deux noms, tandis que les homonymes n'en supposent qu'un, édition de Berlin, Scholies, p. 40, *b*, 30. — *Sous cette appellation identique*, j'ai ajouté *identique* pour être plus clair.— *Essentiellement*, une leçon adopté par Andronicus et Boëthus Iamblique et Syrien, supprimait ce mot. Voir Scholies p. 42, a, 5., Herminus, Porphyre, et Dexippe le conservaient.

mal, l'homme réel et l'homme représenté en peinture. En effet, leur appellation seule est commune; mais leur définition essentielle est différente sous cette appellation; car si l'on veut définir ce qui fait un animal de l'un et de l'autre, on donnera une définition différente de chacun d'eux.

§ 2. On appelle synonymes les êtres qui ont à la fois une appellation commune, et sous cette appellation, une définition essentiellement pareille. Tels sont l'homme et le bœuf appelés tous deux du nom d'animal. L'homme et le bœuf, en effet, reçoivent l'appellation commune d'animal, et leur définition essentielle est identique; car si l'on veut définir ce qui fait un animal de l'un et de l'autre, on donnera une définition identique pour tous les deux.

§ 3. On appelle paronymes les êtres qui tirent d'un autre leur appellation nominale avec une différence de

§ 2. *On appelle synonymes*, Les Catégories s'appliquent synonymiquement à tous les êtres qui y sont compris ; les genres s'appliquent Synonymiquement aux espèces, les espèces aux individus. — Les scholastiques appelaient les êtres synonymes *univoca univocata* ; et les mots qui les représentent *univoca univocantia*.

§ 3. *On appelle paronymes*, Il faut trois conditions pour les paronymes, comme le remarque Simplicius: identité de chose, identité de nom, différence de terminaison. Il y a donc, pour continuer la pensée de David, entre les homonymes, les synonymes et les paronymes, la même progression qu'entre les nombres 1, 2, 3. — *Différence de terminaison*, Le texte dit précisément : différant par le cas; cas veut dire ici différence de terminaison, comme l'explique Simplicius Schol., p. 43, a, 35. Dexippe, et Simplicius après lui, font remarquer qu'il n'y a point de discussion correspondant à celle de ce premier chapitre dans les Catégories d'Archytas le pythagorien, qu'ils semblent considérer tous deux comme le modèle de celles d'Aristote. Schol., p. 43, *b*, 30. Boëce, d'après Thémistius, a réfuté cette erreur, ibid. 33, a, 1 ; Voir aussi mon mémoire sur la Logique, tom. 2, p. 156 et 337 où cette question est spécialement discutée.

terminaison, comme grammairien tire la sienne de grammaire, et courageux de courage.

CHAPITRE II.

Division des mots selon qu'ils sont unis ou séparés. — Division des choses selon qu'elles sont substances ou attributs.

§ 1. Les mots peuvent être tantôt liés entre eux, tantôt séparés. Liés entre eux, quand on dit, par exemple : L'homme court, l'homme triomphe; séparés, quand on dit : Homme, bœuf, court, triomphe.

§ 2. Les choses peuvent se dire d'un sujet sans être

§ 1. *Tantôt liés entre eux*, Aristote fait encore une distinction à peu près pareille, Herméneia, ch. 1, § 5.

§ 2. *Se dire d'un sujet*, C'est-à-dire, être attributs. — *Être dan un sujet*, c'est-à-dire n'être pas sujet, ne pas servir de sujet ni recevoir des attributs, mais être un simple accident qui n'a d'être que dans un autre que soi. — *Par exemple l'homme*, L'homme est une substance générique, universelle, qui s'applique comme attribut à un individu homme, à Socrate, à Platon, mais qui n'est dans aucun sujet parce qu'elle est substance, et et que, par conséquent, elle existe en soi, et non pas dans un autre. Ainsi la première division des choses comprend les substances universelles, genres ou espèces. — *D'autres choses*, La seconde division comprend les accidents particuliers, qui ne sont pas par eux-mêmes, qui sont dans un sujet autre qu'eux, et qui ne peuvent servir d'attributs parce qu'ils sont individuels. — *La grammaire* particulière, faite par tel auteur, opposée à la grammaire de tel autre. — *Certaines choses peuvent à la fois*, La troisième division des choses comprend les accidents universels, qui comme accidents ne sont que dans un autre qu'eux-mêmes, et qui comme universels peuvent servir d'attributs. — *Certaines choses enfin*, La quatrième et dernière division des choses comprend les existences individuelles, qui sont par soi et ne peuvent jamais servir d'attributs. Ce sont toutes les réalités sensibles, les individus de tous genres

cependant dans aucun sujet: par exemple, l'homme se dit d'un sujet, lequel est un homme quelconque, et l'homme n'est cependant dans aucun sujet. D'autres choses peuvent être dans un sujet et ne se dire cependant d'aucun sujet; et je dis d'une chose qu'elle est dans un sujet, lorsque, sans y être comme partie de ce sujet dans lequel elle est, elle ne saurait toutefois exister indépendamment de lui. Je prends pour exemple la grammaire : la grammaire est certainement dans un sujet qui est l'intelligence de l'homme, et cependant elle ne saurait se dire d'un sujet quelconque. De même la blancheur est certainement dans un sujet qui est le corps où elle est, puisque toute couleur est dans un corps, et cependant on ne peut dire ce mot d'aucun sujet. Certaines choses peuvent à la fois et se dire d'un sujet et être dans un sujet: la science, par exemple, est dans un sujet qui est l'intelligence humaine, et en même temps elle se dit d'un sujet qui peut être la grammaire. Certaines choses enfin ne peuvent ni être dans un sujet, ni se dire d'un sujet : par exemple, un homme, un cheval, toutes choses qui ne sont dans aucun sujet et ne se disent d'aucun sujet. En général, les

que nous offre la nature. Ammonius, Schol., p. 44, *b*, 1, aurait préféré qu'Aristote eût dit que la substance est un sujet, plutôt que de dire qu'elle n'est pas dans un sujet. — *Par exemple, la grammaire*, C'est l'exemple de la seconde division déjà cité plus haut. Les choses se partagent donc en deux grandes classes qui se subdivisent chacune en deux autres analogues : d'abord elles se partagent en substances et accidents: puis les substances et les accidents se subdivisent en universels et particuliers, en genres ou espèces et en individus. Les substances sont sujets toujours et parfois attributs : les accidents, quand ils sont sujets, ne sont que sujets d'attribution (*subjectum prædicationis*), et jamais sujets d'inhérence (*subjectum inhærentiæ*).

individus et tout ce qui est numériquement un, ne peuvent se dire d'aucun sujet. Mais rien n'empêche qu'elles ne soient quelquefois dans un sujet : par exemple, la grammaire est une de ces choses qui sont dans un sujet, et cependant elle n'est dite d'aucun sujet.

CHAPITRE III.

Règles des attributs et des sujets, des différences des choses hétérogènes, et des différences des genres subordonnés.

§ 1. Quand une chose est attribuée à une autre, comme à son sujet, tout ce qui pourra se dire de l'attribut pourra se dire aussi du sujet. Ainsi, homme est attribué à un homme quelconque, et animal est attribué à homme; donc animal sera attribué à un homme quelconque, et en effet un homme est à la fois homme et animal.

§ 2. Dans les choses de genres différents et qui n'ont entre elles aucun rapport de subordination, les différences aussi sont spécifiquement dissemblables. Soit, par exemple, les différences de l'animal et celles de la

§ 1. Cette règle est évidente. L'attribut étant toujours plus large que le sujet, tout attribut de l'attribut sera nécessairement aussi l'attribut du sujet.

§ 2. *Les différences aussi*, Pacius remarque avec raison qu'il s'agit ici des différences distributives aussi bien que des différences constitutives. Pour ces dernières, la chose est évidente, mais elle l'est moins pour les autres; et voilà pourquoi les différences que cite Aristote ne sont que des différences distributives. Voir dans l'Introduction de Porphyre, ch. 3, § 12 et suiv., la distinction entre toutes ces différences.

science. Les différences dans l'animal, c'est d'être terrestre, bipède, volatile, aquatique. La science n'offre aucune différence pareille; car une science ne diffère pas d'une autre science parce qu'elle a deux pieds. § 3. Au contraire, dans les genres subordonnés, rien n'empêche que les différences soient semblables. Les genres supérieurs peuvent servir d'attributs aux genres inférieurs, de sorte que toutes les différences de l'attribut pourront être en nombre égal celles du sujet.

SECTION DEUXIÈME.

THÉORIE.

CHAPITRE IV.

Énumération des dix catégories. — Exemples de chacune. — Distinction des mots isolés, et des mots formant par leur réunion soit une affirmation, soit une négation.

§ 1. Les mots, quand ils sont pris isolément, expriment chacun l'une des choses suivantes : ou substance,

§ 3. *Les genres supérieurs peuvent servir d'attributs*, Cette troisième règle rentre dans la première. — *Toutes les différences de l'attribut* ; Boëthus, d'après Simplicius, voulait renverser la phrase et dire : Toutes les différences du sujet.... celles de l'attribut. Schol. p. 46, b, 32. Dexippe et Porphyre repoussent cette variante. Ibid. 47, a, 6

§ 1. *Une des choses suivantes*, Aristote énumère toutes les dix Ca-

ıtité, ou qualité, ou relation, ou lieu, ou temps, tion, ou état, ou action, ou enfin passion.
La substance c'est, par exemple, afin de parler ge, homme, cheval; la quantité, c'est: de deux, de trois coudées; la qualité, c'est: blanc, gram-; la relation, c'est: double, demi, plus grand; c'est: dans la place publique, dans le lycée; le c'est: hier, l'an passé; la situation, c'est: être être assis; l'état, c'est: être chaussé, être 'action c'est: couper, brûler; la souffrance, re coupé, être brûlé.
Aucun des mots que nous venons d'énumérer te seul et par lui-même, l'idée d'affirmation ou tion. C'est seulement par la combinaison de ces s uns avec les autres, que se forment l'affirma-

ns exception et suivant me où elles sont ici pla- s les Topiques, liv. I, Partout ailleurs il n'en ue quelques-unes, et il sse l'ordre très souvent, pour la substance qu'il urs la première. Cette on ou division des Caté- é fort attaquée dans l'an- oir Simplicius, Schol., 8; Dexippe et Porphyre, ement David, *ibid.* p. 48, *L'état*, Voir pour cette le dernier chapitre qui écialement consacré et eloppe.
s *couché*, *être assis*... manuscrits donnent ces a troisième personne du et c'est la leçon qu'a suivie l'édition de Berlin. J'ai préféré l'infinitif à cause de son indétermination même.

§ 3. *N'emporte seul et par lui-même l'idée d'affirmation*, C'est là ce qui distingue les Catégories de l'Herméneia, et les place nécessairement avant elle. Voir Ammonius, Schol., p. 49, b, 13. Adraste d'Aphrodise, qui n'était point, comme le dit Simplicius, un commentateur vulgaire, voulait cependant les placer avant les Topiques, et leur donnait un titre analogue à ce changement; édit. de Berlin, Schol., p. 32, b, 37.— *Ou dénégation*, Quelques manuscrits, suivant Ammonius, supprimaient ces mots, Schol., p. 49, b, 23.—*Ainsi : homme, blancheur*, C'est à peu près l'exemple déjà donné plus haut, chap. 2, § 1.

tion et la négation. Toute affirmation, en effet, toute négation doit être vraie ou fausse. Les mots, au contraire, qui ne sont pas combinés avec d'autres mots n'expriment ni vérité ni erreur; ainsi : homme, blancheur, court, triomphe.

CHAPITRE V.

DE LA SUBSTANCE.

Distinction de la substance en première et seconde. — Les substances secondes ne sauraient exister sans les substances premières, qui leur servent de sujets, soit d'attribution, soit d'inhérence.

L'espèce, parmi les substances secondes, est plus substance que le genre : identité des espèces entre elles ; identité des substances premières. — Les espèces et les genres sont les seules substances secondes.

Propriétés de la substance : 1° elle n'est point dans un sujet : objection et réponse à l'objection : 2° toutes les attributions tirées des substances sont synonymes ainsi que celles des différences : 3° toute substance exprime un être réel : objection et réponse à l'objection : 4° la substance n'a pas de contraire : 5° elle n'est pas susceptible de plus et de moins : 6° Propriété principale : elle est susceptible, tout en conservant son identité, de recevoir les contraires : objection et réponse à l'objection.

§ 1. La substance, dans l'acception la plus exacte, la substance première, la substance par excellence, est celle qui ne se dit point d'un sujet, et ne se trouve point dans un sujet: par exemple, un homme, un cheval.

§ 1. *Qui ne se dit point d'un sujet*, Voir plus haut, chap. 2.

§ 2. On appelle substances secondes, les espèces où existent les substances qu'on nomme premières, et non-seulement les espèces, mais aussi les genres de ces espèces. Par exemple, un homme est dans l'espèce homme. Mais le genre de l'espèce homme c'est animal : ainsi homme, animal, c'est ce qu'on appelle les substances secondes.

§ 3. Il suit évidemment de ce qui précède, que l'appellation et la définition des choses dites d'un sujet sont attribuées aussi à ce sujet. Par exemple, homme se disant d'un homme quelconque comme sujet, l'appellation d'abord est attribuable, puisqu'on peut attribuer homme à tel homme; et de plus, la définition de l'homme s'applique également bien à cet homme quelconque, puisque tout homme est homme et en outre animal. Ainsi l'appellation nominale et la définition seront attribuées parfaitement au sujet. § 4. Pour les choses, au contraire, qui sont, dans un sujet, ni le nom ni la définition ne peuvent être attribués le plus souvent à ce sujet. Parfois, cependant, l'appellation peut être attribuée; mais pour la définition, il est impos-

§ 2. La quatrième division des choses. — *Et ne se trouve point dans un sujet*, D'inhérence, c'est-à-dire qui est en soi. — *Un homme, un cheval*, Socrate, Bucéphale.

§ 2. *Où existent les substances qu'on nomme premières*, Non point comme dans leurs sujets d'inhérence, mais comme les individus, les cas particuliers existent dans l'universel, les parties dans le tout.

§ 3. *Il suit évidemment de ce qui précède*, Ceci est en effet une conséquence de la règle posée plus haut, chap. 3, § 1. — *Seront attribués parfaitement au sujet*, l'attribution est synonyme, puisque le nom et la définition sont identiques. Voir plus haut, ch. 1, § 2.

§ 4. *Pour les choses... qui sont dans un sujet*, Pour les accidents qui ne sont pas par soi. — *Mais pour la définition, il est impossible*, L'attribution est simplement homonyme. Voir plus haut, chap. 1, § 1.

sible qu'elle le soit jamais : ainsi la blancheur qui est dans un sujet, dans un corps, est attribuée au sujet; car on dit d'un corps qu'il est blanc; mais quant à la définition de la blancheur, elle ne sera jamais attribuée à ce corps.

§ 5. Toutes les choses autres que les substances se disent des substances premières prises comme sujets, ou bien elles sont dans ces substances qui leur servent de sujets. Ceci est évident si l'on examine chacun des exemples cités. Par exemple, animal se dit en parlant de l'homme : par conséquent, on l'attribuera à un homme quelconque; car, si l'on ne pouvait l'attribuer spécialement à aucun homme, on ne le dirait pas davantage de l'homme en général. Autre exemple : la couleur est dans le corps, donc elle doit être aussi dans un corps quelconque; car si elle ne pouvait être dans aucun des corps particuliers, elle ne serait pas du tout dans le corps. Il en faut conclure que toutes les choses autres que les substances premières, ou se disent de ces substances prises comme sujets, ou bien sont dans ces substances, qui leur servent de sujets. Si donc il n'y avait pas de substances premières, les autres non plus ne sauraient exister.

§ 6. Parmi les substances secondes, l'espèce est plus substance que le genre; car elle est plus rapprochée de

§ 5. *Toutes les choses autres que les substances*, C'est-à-dire les accidents et même les substances secondes. — *Se disent des substances premières prises comme sujets*, D'attribution. — *Ou bien elles sont dans ces substances qui leur servent de sujets*, D'inhérence, pour les accidents. — *Si donc il n'y avait pas de substances premières*, On voit ici combien est profonde la différence des doctrines de Platon et d'Aristote. Pour Aristote l'essence est dans les individus, pour Platon elle n'est que dans les Idées distinctes et séparées des individus.

§ 6. *Ce que c'est que la substance*

la substance première. Si l'on veut, en effet, faire comprendre ce que c'est que la substance première, on s'expliquera d'une manière plus claire et plus propre en prenant l'espèce plutôt que le genre. Par exemple, si l'on veut définir un homme, on se fera plus comprendre en prenant l'espèce homme qu'en prenant le genre animal. L'une est, en effet, plus rapprochée d'un homme quelconque ; l'autre, au contraire, est plus générale. Si l'on veut définir un arbre, on se fera mieux comprendre en prenant l'espèce arbre qu'en prenant le genre végétal. § 7. D'un autre côté, si les subtances premières sont plus spécialement appelées substances, c'est parce qu'elles sont le sujet de toutes les autres choses, et que toutes les autres choses ou sont attribuées à elles ou sont en elles. Le rapport des substances premières à toutes les autres est précisément celui de l'espèce au genre; car les genres sont attribués aux espèces; mais les espèces ne sont pas attribuées réciproquement aux genres : ainsi l'espèce sert de fondement au genre. On peut donc aussi conclure que l'espèce est plus substance que le genre. § 8. Quant à toutes les espèces qui ne sont pas genres, elles ne sont point, comparativement entre elles, plus substances les unes que les autres; car on ne se fera pas mieux comprendre en définissant l'homme pour définir un homme, qu'en définissant le cheval pour définir un cheval.

§ 9. Et de même encore, pour les substances pre-

première, Un individu quelconque pris comme exemple.

§ 7. *Sont attribuées à elles ou sont en elles*, C'est la doctrine du § 5 répétée ici.

§ 8. *Les espèces qui ne sont pas genres*, Les espèces spécialissimes, Voir l'Introd. de Porphyre, ch. 2, § 27, sur les espèces qui n'ont que les individus au-dessous d'elles.

mières, elles ne sont pas entre elles plus substa
unes que les autres; un homme n'est pas plus su
qu'un bœuf.

§ 10. C'est donc bien avec raison qu'après
stances premières, on ne reconnaît, dans tout l
pour substances secondes, que les espèces et le
seulement; car seules, parmi les attributs, elle
ment la substance première. Que l'on veuil
exemple, définir ce que c'est qu'un homme, on
nira fort bien en définissant l'espèce ou le gen
lement, on se fera mieux comprendre en prenant
plutôt qu'animal. Mais si l'on définissait une cho
conque parmi toutes les autres choses, cette d
serait tout à fait déplacée: par exemple, si l'on dé
blancheur, court, ou telle autre chose pareill
donc, c'est avec raison que, parmi toutes le
choses, le genre et l'espèce sont seuls reconn
substances. § 11. De plus, c'est parce que les sul
premières sont le fondement de toutes les autres
et que toutes les autres choses ou en sont les a
ou sont en elles, qu'elles sont appelées substar
excellence. Ce que ces substances premières sont
les autres choses, les genres et les espèces de c
stances premières le sont à tout le reste; car c'e
que tout le reste est attribué. Si l'on dit, par e
qu'un homme est grammairien, on pourra dire a

§ 10. *Dans tout le reste*, En excluant les accidents. — *On se fera mieux comprendre*, Répétition du § 6 plus haut. — *Parmi toutes les autres choses*, Parmi le nombre infini des accidents de la substance.

§ 11. *Et que toutes l choses... en elles*, L'é Berlin supprime toute ce qu'elle cite dans les va que j'ai cru devoir conse

l'homme et l'animal sont grammairiens, et ainsi du reste.

§ 12. Une propriété commune à toute substance, c'est de n'être point dans un sujet. Ainsi la substance première n'est pas dans un sujet et ne se dit d'aucun sujet. Quant aux substances secondes, il est tout aussi évident qu'elles ne sont pas dans un sujet. L'homme, en effet, peut se dire d'un homme quelconque comme sujet, mais n'est point dans ce sujet; car l'homme n'est point dans un homme. De même l'animal peut se dire d'un homme comme sujet, et pourtant l'animal n'est point dans un homme. J'ajoute que, pour les choses qui sont dans un sujet, rien n'empêche que leur appellation puisse parfois être attribuée au sujet; mais il est impossible que la définition s'y applique jamais. Pour les substances secondes, au contraire, l'appellation et la définition sont attribuées également au sujet. En effet, on attribuera la définition de l'homme à un homme quelconque, et celle de l'animal s'y attribuera tout aussi bien. Ainsi, la substance ne saurait être mise au nombre des choses qui sont dans un sujet.

§ 13. Ceci, du reste, n'est point spécial à la substance, puisque la différence aussi est une des choses qui ne sont pas dans un sujet: ainsi, terrestre, bipède, se disent de l'homme comme sujet, et cependant ne sont

§ 12. *C'est de n'être point dans un sujet*, Précisément parce qu'elle est par soi, et qu'elle est substance. Voir plus haut, ch. 2, 2. — *L'homme n'est point dans un homme*, Mais il est dans tous les individus hommes, bien qu'il marque chaque homme du caractère qui lui est propre essentiellement. Un homme est une partie relativement à l'homme qui est le tout.

§ 13. *La différence aussi*... Parce que la différence fait partie de la substance: elle n'est pas plus qu'elle dans un sujet. Voir la définition de cette formule, plus haut, ch. 2, § 2.

pas dans un sujet; car le bipède, le terrestre, n'est pas dans l'homme. La définition de la différence est attribuée à l'objet dont est dite cette différence: par exemple, si terrestre se dit en parlant de l'homme, la définition de terrestre se dit aussi de l'homme; car l'homme est un animal terrestre. § 14. Du reste, ne craignons pas, parce que les parties des substances sont dans leurs entiers comme dans des sujets, d'être obligés de repousser ces entiers du nombre des substances: car, en disant que telles choses étaient dans un sujet, nous n'avons pas prétendu dire qu'elles y fussent comme les parties dans un tout.

§ 15. Les substances et les différences ont cette propriété que tout ce qui vient d'elles est nommé synonymiquement; car toutes les attributions qui en viennent s'appliquent à des individus ou à des espèces. Il n'y a pas de catégorie qui découle de la substance première, parce qu'elle ne se dit d'aucun sujet. Mais parmi les substances secondes, l'espèce est attribuée à l'individu; le genre est attribué à la fois aux espèces et aux individus.

§ 14. *Les parties des substances*, Ainsi la main, le pied dans le corps de l'homme. — *Comme les parties dans un tout*, C'est la réserve expresse qui a été faite plus haut, ch. 2, § 2.

§ 15. *Les substances et les différences*, Seconde propriété de la substance. — *Est nommé synonymiquement*, Voir plus haut, ch. 1, § 2, l'explication du mot synonyme. — *Il n'y a pas de catégorie*, Cela se conçoit sans peine. L'individu ne peut pas être attribut, parce qu'il est indivisible et par conséquent le moins large de tous les sujets. L'espèce, au contraire, renferme l'individu et peut lui servir d'attribut; le genre enveloppe l'espèce et peut lui être également attribué. — *Aux espèces et aux individus*, L'édition de Berlin donne le singulier : j'ai préféré le pluriel, que donnent plusieurs manuscrits et éditions. Le genre a toujours plus d'une espèce, l'espèce plus d'un individu. — *Tout ce qu'on peut dire de l'attribut*, C'est la première règle posée plus haut, ch. 3, § 1. — *Plus haut*, ch. 1, § 2.

vidus : les différences sont dans le même cas, et s'attribuent aux espèces et aux individus. Les substances premières peuvent recevoir la définition des espèces et celle des genres : l'espèce admet aussi la définition du genre, parce qu'en effet tout ce qu'on peut dire de l'attribut peut se dire également du sujet. De même, les espèces et les individus reçoivent la définition des différences. Plus haut, nous avons appelé synonymes les choses dont l'appellation était commune et la définition identique. Ainsi tout ce qui dérive des substances et des différences est dénommé par synonymie.

§ 16. Toute substance semble désigner un objet réel. Pour les substances premières, il est incontestablement vrai qu'elles désignent quelque chose de réel, puisque ce qu'elles désignent est toujours un individu et une unité numérique. Quant aux substances secondes, bien qu'elles semblent, par la forme même de l'appellation, désigner aussi une chose spéciale, comme lorsqu'on dit homme, animal, ceci pourtant n'est pas exact. Elles désignent plutôt une chose qualifiée : en effet, le sujet ici n'est pas un comme la substance première, puisque homme, animal, se disent de plusieurs hommes, de plusieurs animaux. § 17. Pourtant, elles ne désignent pas

§ 16. *Toute substance semble*, Troisième propriété de la substance. — *Un objet réel*, Un objet spécial, déterminé, et limité par son unité même et son individualité. — *Par la forme même de l'appellation* qui se rapproche beaucoup de celle de la substance première : l'homme, un homme. — *Le sujet ici n'est pas un*, Parce qu'il n'est pas individuel — *Une chose qualifiée*, La qualité d'une chose, une certaine qualité de substance. Voir plus loin, ch. 8, la Catégorie de la qualité.

§ 17. *Limitent la qualité à la substance*, Qualifient la substance en lui ôtant son caractère primitif d'individualité — *Plus compréhensive*, Peut-être faudrait-il traduire plutôt : *extensive* pour être

non plus absolument une chose qualifiée, comme le ferait cette expression, le blanc : le blanc ne désigne en effet rien de plus qu'une qualité. Mais le genre et l'espèce limitent la qualité à la substance, puisque le genre et l'espèce désignent une substance qualifiée de certaine manière. Cependant la définition est plus compréhensive par le genre que par l'espèce; car on y renferme plus de choses, quand on dit animal que quand on dit homme.

§ 18. Les substances possèdent la propriété de ne point avoir de contraires. En effet, où est le contraire de la substance première, le contraire d'un homme par exemple, d'un animal? Évidemment il n'y a point ici de contraire. Il n'y a rien de contraire ni à l'homme ni à l'animal. § 19. Du reste, ceci n'apppartient pas exclusivement à la substance. Ce caractère appartient aussi à plusieurs autres catégories, et entre autres, à celle de la quantité. Il n'y a pas de contraires à deux coudées, trois coudées, pas de contraires au nombre dix, pas de contraires à aucune des choses du même genre, à moins qu'on ne soutienne que peu est le contraire de beaucoup, petit de grand. Mais quant aux quantités définies, elles ne sauraient jamais avoir de contraires.

§ 20. La substance ne paraît pas susceptible de plus

plus exact. Le genre est plus large évidemment que l'espèce.

§ 18. *Les substances possèdent la propriété*, Quatrième propriété de la substance.

§ 19. *A celle de la quantité*, Voir plus loin, ch. 6, la Catégorie de la quantité, et spécialement sur cette question, le § 19 et suiv. — *Peu est le contraire de beaucoup*. Peu et beaucoup sont des relatifs plutôt que des quantitatifs, voir *ibid.* § 20 et suiv. — *Quant aux quantités définies* ou discrètes, voir la définition de ce mot plus loin, ch. 6, § 1. Les autres sont des quantités continues.

§ 20. *La substance ne paraît pas.*

ni de moins. Je ne veux pas dire qu'une substance ne soit pas plus ou moins substance qu'une autre substance, car j'ai déjà dit qu'il en était ainsi; mais je veux dire que chaque substance ne peut être plus ou moins ce qu'elle est. Par exemple, si telle substance est homme, elle ne sera ni plus ni moins homme; l'homme ne sera ni plus ni moins homme que lui-même, ne sera ni plus ni moins homme qu'un autre. En effet, un homme n'est pas homme plus qu'un autre, de la même façon qu'une chose blanche est plus ou moins blanche qu'une autre, qu'une chose belle est plus ou moins belle qu'une autre. On peut bien dire sans doute qu'une chose a du plus ou du moins comparativement à elle-même : ainsi d'un corps blanc on dit qu'il est maintenant plus ou moins blanc qu'auparavant; d'un corps chaud, qu'il est plus ou moins chaud. La substance, au contraire, n'est jamais ni plus ni moins substance; car on ne peut pas dire qu'un homme soit maintenant plus homme qu'auparavant. Et de même pour toutes les autres substances. Ainsi la substance ne paraît susceptible ni de plus ni de moins.

§ 21. La propriété la plus spéciale de la substance semble être que, tout en restant une seule et même chose, elle peut recevoir les contraires. Pour toutes les autres choses, en effet, qui ne sont pas substances, on ne

Cinquième propriété de la substance. — *Car j'ai déjà dit qu'il en était ainsi*, Plus haut dans ce chapitre même, § 6.

§ 21. *La propriété la plus spéciale*, Sixième propriété de la substance, la plus vraie de toutes et l'on pourrait presque dire la seule, puisque les précédentes appartiennent aussi à des Catégories autres que la substance : celle-là au contraire appartient à la substance tout entière et à la substance seule : *omni et soli.*

saurait dire qu'une seule et même chose reçoive les contraires. Ainsi, par exemple, la couleur, qui numériquement est une seule et même chose, ne sera pas à la fois blanche et noire, de même qu'une seule et même action ne saurait être en même temps bonne et mauvaise. Ceci s'applique sans exception à toutes les choses qui ne sont pas substances. Pour la substance au contraire, bien qu'elle reste une et identique, elle n'en reçoit pas moins les contraires : ainsi un homme, un seul et même homme, peut être tour à tour blanc et noir, froid et chaud, bon ou méchant.

§ 22. Quant aux autres choses, on n'y découvre rien de pareil, à moins qu'on ne soutienne que la parole, la pensée, peuvent admettre les contraires. Une même assertion, en effet, semble pouvoir être fausse et vraie. Par exemple, si l'on dit avec vérité de quelqu'un qu'il est assis, cette même assertion sera fausse si cette personne vient à se lever. Et de même pour la pensée; car si l'on pense vrai en pensant que quelqu'un est assis, cette pensée deviendra fausse si la personne se lève et que l'on conserve relativement à elle la même pensée. § 23. Même en admettant cette objection, il y a ici une différence formelle. C'est qu'en ce qui concerne les substances, elles ne sont susceptibles des contraires que par suite d'un changement qu'elles-mêmes éprouvent; ainsi le corps qui devient froid, de chaud qu'il était, a subi un changement puisqu'il devient autre; ainsi de noir il devient blanc, de bon il devient mauvais; et de même pour toutes les autres choses, c'est parce qu'elles

§ 22. *A moins qu'on ne soutienne*, Objection que se fait Aristote à lui-même et qu'il prévient en se la faisant.

éprouvent chacune un changement qu'elles sont susceptibles des contraires. Mais la parole et la pensée restent elles-mêmes absolument et toujours immuables; et c'est seulement parce que l'objet vient à changer qu'elles reçoivent les contraires. Ainsi cette assertion que quelqu'un est assis demeure la même, mais la chose venant à changer l'assertion peut être tour à tour fausse et vraie. Il en est de même pour la pensée. Ainsi donc en ce sens, ce serait une propriété de la substance, spéciale du moins dans la forme, d'être susceptible des contraires par cela seul qu'elle éprouve elle-même un changement. § 24. Tout en admettant encore que la parole, la pensée sont susceptibles des contraires, on peut dire que cette opinion n'est pourtant pas tout à fait exacte. Si l'on dit que la parole et la pensée reçoivent les contraires, ce n'est pas qu'elles reçoivent réellement quelque chose; mais c'est de fait dans un autre objet que se passe ce changement. C'est uniquement parce que la chose même est ou n'est pas de telle façon, que l'assertion peut être dite vraie ou fausse, et non pas parce que la parole elle-même serait susceptible des contraires. Rien, en effet, ne saurait faire changer ni la parole, ni la pensée, en sorte qu'elles ne reçoivent point les contraires, en ce sens qu'aucun changement ne survient en elles. Quant à la substance, c'est parce qu'elle reçoit elle-même les contraires qu'on peut dire qu'elle est susceptible des contraires. En effet, la substance reçoit

§ 24. Ce paragraphe ne semble être qu'une répétition de celui qui précède. La pensée est identique : et les expressions le sont presque aussi. Les commentateurs ont essayé de trouver entre ces deux paragraphes une différence que je n'y puis voir. La tautologie est évidente, bien qu'elle soit peu explicable.

également et la maladie et la santé, et le blanc et le noir; et c'est parce qu'elle éprouve elle-même toutes les modifications de ce genre qu'on dit qu'elle est susceptible de recevoir les contraires.

§ 25. Ainsi le propre de la substance, serait, tout en restant identique et numériquement une, d'admettre les contraires par un changement qu'elle éprouve elle-même.

§ 26. Terminons ici ce qui concerne la substance.

CHAPITRE VI.

DE LA QUANTITÉ.

Division de la quantité en finie et continue : division de la quantité, selon que ses parties ont ou n'ont pas de position dans l'espace. — Quantités finies : nombre, parole. — Quantités continues : ligne, surface, solide, temps, espace. — Quantités dont les parties ont une position : signe, surface, solide, espace. — Quantités dont les parties n'ont pas de position : nombre, temps, parole.

Les quantités énumérées sont les seules quantités vraies : les autres ne sont qu'accidentelles : exemples divers.

Propriétés de la quantité : 1° la quantité n'a point de contraire : objections diverses et réponses à ces objections ; 2° une quantité n'est ni plus ni moins quantité qu'une autre ; 3° Propriété principale : la quantité seule peut être dite égale ou inégale.

§ 1. La quantité est ou définie, ou continue. Elle se compose, soit de choses dont les parties ont entre elles

§ 1. *De la quantité*. Les prétendues Catégories d'Archytas mettaient la qualité et non la quantité après la substance, Schol., p. 55, b,

un rapport de position, soit de choses dont les parties n'ont pas de position respective.

§ 2. La quantité définie est, par exemple, le nombre et la parole; la quantité continue, c'est la ligne, la surface, le corps, et de plus, le temps et l'espace.

§ 3. En effet, il n'y a, pour les parties du nombre, aucun terme commun dans lequel elles s'unissent. Ainsi, cinq est bien une partie de dix, mais cinq et cinq ne tiennent l'un à l'autre par aucun terme commun : ils sont l'un et l'autre des quantités définies. Trois et sept ne se lient pas davantage par un commun terme; et en général, pour le nombre, on ne saurait en lier les parties par aucun rapport commun; ces parties sont toujours des quantités définies. Le nombre doit donc être rangé parmi les quantités définies. § 4. La parole en fait également partie. D'abord il est évident que la parole est une quantité, puisqu'elle se mesure par des syllabes brèves et longues; je veux dire la parole articulée, et l'on ne peut rapporter les parties qui la composent à aucun terme commun. Il n'est point de terme

46. — *Ou définie*, On pourrait dire encore : *discrète*. J'ai préféré le premier mot comme plus rapproché de l'expression grecque et plus clair, bien que le second soit peut-être plus spécial. — Voir dans la Métaphysique, liv. 5, ch. 13, le résumé de ce chapitre sur la quantité.

§ 2. *Le nombre et la parole*, Pacius remarque avec raison que dans le chap. 13 du liv. 5 de la Métaphysique, Aristote ne compte plus la parole parmi les quantités. Il est assez singulier en effet de l'y voir figurer. — *Le temps et l'espace* forment aussi des Catégories distinctes, voir plus haut, ch. 4, § 1, et plus loin, ch. 9, § 6.

§ 3. *Il n'y a... aucun terme commun*, Voilà la définition de la quantité discrète ou définie.

§ 4. *La parole en fait également partie*, Malgré les motifs qu'Aristote donne de cette classification, il est bien difficile de la comprendre. La parole n'est pas plus une quantité qu'une foule d'autres choses qui ne sont point énumérées ici ; et en particulier, le mouvement.

commun qui joigne les syllabes entre elles; elles sont chacune par elles-mêmes des quantités définies.

§ 5. Au contraire la ligne est une quantité continue: car il est possible d'assigner un terme commun où aboutissent ses parties, et ce terme c'est le point, § 6, comme pour la surface, c'est la ligne; car toutes les parties du plan se réunissent dans ce terme commun. § 7. Le solide aussi a un terme commun du même genre; car on peut regarder la ligne ou la surface comme le terme commun dans lequel s'unissent toutes les parties du solide. § 8. Le temps et l'espace sont dans le même cas; car, d'une part, le présent tient à la fois et au passé et à l'avenir; § 9, et d'autre part, l'espace aussi doit compter parmi les quantités continues, puisque les parties du corps qui aboutissent par leur réunion à un terme commun occupent toujours un espace. Donc, les parties de l'espace qu'occupe chacune des parties du corps, se réunissent dans ce même terme commun où se réunissent les parties du corps lui-même : donc, l'espace est une quantité continue, puisque ces parties aboutissent par leur réunion à un terme commun.

§ 10. En outre on a dit que certaines quantités sont formées de choses dont les parties ont entre elles un rapport de position, et d'autres ne sont formées que de choses dont les parties n'ont point de position. § 11. Ainsi les parties de la ligne ont relativement les unes aux autres une position; car chacune est placée dans un lieu distinct; et l'on pourrait dire et indiquer préci-

§ 10. *On a dit*, J'ai ajouté ces mots pour rendre la pensée plus complète; voir ci-dessus, § 1.

§ 11. *Et à quelle autre partie elle se lie*, En tant que quantité continue.

t où chacune est posée dans le plan, et à quelle partie elle se lie. § 12. De même les parties du nt une certaine position, et l'on pourrait dire hacune également le lieu précis où elle est, et er celles qui se lient entre elles. § 13. De même es parties du solide, pour les parties de l'espace. 4. Pour le nombre, au contraire, il serait impos- le montrer, ni comment ses parties ont entr'elles pport de position, ni où elles sont, et comment e lient les unes aux autres. Même difficulté pour ties du temps; car aucune des parties du temps ermanente. Et comment ce qui n'est pas perma- ourrait-il avoir une position? On pourrait dire que les parties du temps ont entre elles un certain puisque dans le temps telle partie est antérieure, tre postérieure. De même aussi pour le nombre, que un est nombré avant deux, et deux avant trois. à, si l'on veut, une espèce d'ordre, mais ce n'est e position. § 15. De même enfin pour la parole. e de ces parties n'est permanente. Une fois pro- s, on ne peut les ressaisir, de sorte qu'il ne peut r aucune position pour ces parties puisqu'elles ne s permanentes.

Ainsi donc, certaines quantités sont formées de dont les parties ont une position, et certaines

Celles qui se lient entre res que ce sont encore des s continues.

Pour les parties de l'es- 'espace est une quantité et a des parties qui ont s position respective.

Même difficulté pour les parties du temps, Le temps, quoique continu comme l'espace, n'a pas de parties qui aient position les unes à l'égard des autres.

§ 16. *Dont les parties n'ont pas de position*, Voir ci-dessus, § 1 et § 10, pour le sens spécial de cette formule.

autres de choses dont les parties n'ont pas de position.

§ 17. Les quantités proprement dites sont celles que nous avons énoncées; toutes les autres ne sont des quantités que par accident. C'est seulement en vue des premières que nous nommons ainsi les autres : par exemple, on dit une grande blancheur, par cela seul que la surface blanche est fort étendue : on dit d'une action, qu'elle est longue, parce qu'il s'écoule beaucoup de temps durant son accomplissement. Et c'est de même aussi qu'on dit : un grand mouvement. En soi-même aucune de ces choses ne peut être appelée quantité; car si l'on veut exprimer quelle est la quantité d'une action, il faut la déterminer par le temps, et dire qu'elle dure une année ou tel autre espace de temps. Et de même pour la blancheur, si on veut dire quelle est la quantité de la blancheur, on la déterminera par la surface, et l'on mesurera la quantité de la blancheur à la quantité même de la surface. Ainsi donc les seules quantités véritables, les seules quantités en soi, sont celles que nous avons dites : quant à toutes les autres, elles ne sont pas quantités par elles-mêmes, elles ne le sont que par accident.

§ 18. La quantité, non plus que la substance, n'a

§ 17. *Les quantités proprement dites*, Distinction reproduite dans la Métaphysique, liv. 5, ch. 13. — *On la déterminera par la surface*, Ceci n'est pas exact. On dit d'une blancheur qu'elle est grande pour dire qu'elle est plus vive, qu'elle est plus forte. Il y a une différence d'intensité et non pas seulement de surface. Il est vrai que dans ce cas, non plus que dans l'hypothèse d'Aristote, la blancheur n'appartient pas à la quantité, et qu'elle demeure toujours dans la catégorie de la qualité. — *Sont celles que nous avons dites*, Au nombre de sept, et énumérées plus haut, § 2 : nombre, parole, point, ligne, surface, temps et espace.

§ 18. *La quantité*··· *n'a pas de*

pas de contraires. Pour les quantités définies, il est bien évident qu'elles n'ont pas de contraires : par exemple, deux coudées, trois coudées, surface, et toutes les choses de cet ordre n'en ont pas. § 19. A moins qu'on ne prétende que beaucoup est contraire à peu, grand à petit. § 20. Mais ces dernières choses ne sont pas des quantités, ce sont bien plutôt des relatifs. Rien, en effet, ne peut en soi être dit petit ou grand; ce ne peut être jamais que par rapport à une autre chose. Ainsi d'une montagne, on dit qu'elle est petite et d'un noyau qu'il est grand, parce que celui-ci est plus grand que les objets du même genre que lui, celle-là plus petite que les objets analogues. Il y a donc ici relation à un autre objet; car si ces objets pouvaient en eux-mêmes être grands et petits, on n'aurait pas dit que la montagne fût petite et le noyau grand. De même, on dit que dans un bourg il y a beaucoup de population et qu'il y en a peu dans Athènes, bien que de fait la population, dans Athènes, soit beaucoup plus nombreuse; on dit qu'il y a beaucoup de monde dans une maison, et qu'il y en a peu au théâtre, bien que dans ce dernier lieu il y en ait bien davantage. § 21. C'est, je le répète, que deux coudées, trois coudées et autres choses du même genre expriment une quantité; grand et petit, au contraire, n'expriment pas une quantité, ils expriment plutôt un rapport. En effet, grand et petit ne se distinguent que relativement à un autre objet; et il est clair que grand et petit sont de la catégorie

contraires, Première propriété de la quantité qui appartient aussi à la substance; voir ch. 5, § 18.

§ 19. *Beaucoup est contraire à peu*, Voir plus haut, ch. 5, § 19, où cette objection est déjà indiquée.

§ 20. *Bien plutôt des relatifs*, Voir au chapitre suivant la Catégorie des relatifs, et particulièrement § 3.

des relatifs. § 22. Du reste qu'on les reconnaisse ou qu'on ne les reconnaisse pas pour quantités, on peut dire que grand et petit n'ont pas de contraires; car d'une chose qu'on ne peut pas saisir et prendre en soi, d'une chose qui se rapporte à une autre, comment pourrait-on dire qu'elle a des contraires? § 23. Bien plus, si grand et petit sont contraires l'un à l'autre, il s'ensuivra qu'une seule et même chose pourra recevoir en même temps les contraires, et que les choses seront contraires à elles-mêmes. En effet, une chose peut être à la fois petite et grande; petite, par rapport à tel objet, grande, par rapport à tel autre objet; de sorte qu'une seule et même chose peut être grande et petite au même moment, et qu'elle reçoit en même temps les contraires. Or il n'est rien au monde qui paraisse pouvoir admettre en même temps les contraires. Dira-t-on que c'est la substance? Certainement, elle admet les contraires; mais pourtant aucun être n'est à la fois malade et bien portant; rien n'est à la fois blanc et noir. Parmi toutes les autres choses, il n'en est non plus aucune qui admette en même temps les contraires. Il s'ensuivrait aussi qu'une chose pourrait fort bien être contraire à elle-même. Car si grand est le contraire de petit, et qu'une même chose puisse être à la fois grande et petite, cette chose sera contraire à elle-même; mais il y impossibilité qu'une chose quelconque soit contraire à elle-même. Donc, grand n'est pas le contraire de petit, ni beaucoup de peu; donc, même en admettant qu'on rapporte ces choses, non

§ 23. *Dira-t-on que c'est la substance*, Voir au chap. précédent, § 21. — *Elle admet les contraires*, Mais non point à la fois.

pas à la relation, mais à la quantité, elles n'auront pas davantage de contraires.

§ 24. C'est surtout relativement à l'espace que la quantité semble avoir des contraires. En effet, on regarde le haut comme le contraire du bas, appelant le bas ce qui est vers le centre, parce que le centre est à la plus grande distance possible des bornes du monde. C'est même de là qu'on semble tirer toutes les définitions des autres contraires ; car les choses qui dans un même genre sont les plus éloignées les unes des autres, sont appelées contraires.

§ 25. La quantité ne paraît pas susceptible de plus et de moins : par exemple, une chose de deux coudées n'a ces deux coudées ni plus ni moins qu'une autre de même dimension. De même aussi pour les nombres : trois ne sont pas trois plus que cinq ne sont cinq, et réciproquement. Le temps non plus, n'est pas plus temps qu'un autre temps. De toutes les quantités que nous avons énumérées, aucune n'est ni plus ni moins quantité qu'une autre. La quantité ne paraît donc pas susceptible de plus et de moins.

§ 26. La propriété la plus spéciale de la quantité,

§ 24. *Le centre est à la plus grande distance possible*, Du centre à la circonférence, sans doute, mais non pas d'un point de la circonférence à l'autre, représentés par les deux extrémités d'un diamètre.

§ 25. *La quantité ne paraît pas susceptible de plus et de moins*, Seconde propriété de la quantité.— Cette proposition, qui semble au premier coup d'œil contraire à l'axiôme mathématique qui définit la quantité, est parfaitement vraie au sens que lui donne Aristote.

§ 26. *La propriété la plus spéciale*, Troisième propriété de la quantité, qui n'appartient qu'à elle : *soli et omni*. — *Dont nous avons parlé... citées plus haut*, Voir plus haut, § 2. — *Et dissemblable*, l'édition de Berlin supprime deux fois

c'est d'être dite égale et inégale. En effet, on peut dire de chacune des quantités dont nous avons parlé, qu'elle est égale et inégale : le nombre, le temps est dit égal et inégal ; et de même pour toutes les quantités citées plus haut, on peut dire qu'elles sont égales et inégales. Quant aux choses qui ne sont pas des quantités, on ne pourrait dire avec exactitude qu'elles soient égales et inégales. Par exemple, d'une disposition, on ne peut dire qu'elle soit réellement égale et inégale; on doit dire plutôt qu'elle est semblable et dissemblable. La blancheur ne peut être dite réellement égale et inégale, mais plutôt semblable et dissemblable. Donc la propriété spéciale de la quantité, c'est d'être dite égale et inégale.

ce mot que j'ai cru devoir rétablir deux fois, avec Pacius et la plupart des éditeurs. Ils complètent fort bien la pensée.

CHAPITRE VII.

DES RELATIFS.

Définition vulgaire des relatifs : exemples divers.

Propriétés des relatifs : 1° Quelques-uns ont des contraires. 2° Quelques-uns sont susceptibles de plus et de moins. 3° Tous les relatifs doivent être réciproques à un autre terme : difficultés pour reconnaître cette réciprocité quand les mots manquent à la langue : nécessité de forger des mots pour découvrir la relation. 4° Les relatifs coëxistent pour la plupart : exceptions diverses.

Examen de cette question : Quelques substances peuvent-elles être comprises parmi les relatifs? Solution négative, au moyen d'une définition nouvelle des relatifs.

Difficulté de la théorie des relatifs.

§ 1. On appelle relatives, les choses qui sont dites, quelles qu'elles soient, les choses d'autres choses, ou qui se rapportent à une autre chose, de quelque façon diffé-

§ 1. *Des relatifs*, Plusieurs commentateurs ont élevé des objections contre cet ordre des Catégories, et ils auraient préféré placer la qualité avant les relatifs. Simplicius les réfute, Schol., p. 59, 6, 3, ainsi que David, *ib.*, p. 60, *a*, 39. Dans la Métaphysique, liv. 5, la qualité vient avant les relatifs, ch. 14 et 15. — *On appelle relatives*, c'est la définition vulgaire des relatifs. Boéthius, et à sa suite David, prétendent qu'elle appartient à Platon, Schol., p. 61, a, 3 et 10. Aristote en donnera une nouvelle et meilleure plus bas, § 24. — Pacius remarque aussi que dans le 5ᵉ livre de la Métaphysique la catégorie de la qualité est placée avant celle de la relation. — *Les choses d'autres choses*, Le génitif qui est employé ici indique que la relation s'établit le plus souvent du nominatif au génitif, bien qu'elle puisse aussi s'établir du nominatif à tel autre cas, ce que signifient ces mots : *de quelque façon*

rente que ce soit. § 2. Par exemple, plus grand, quel que soit l'objet, se dit par rapport à une autre chose, puisqu'on doit dire plus grand que telle autre chose. Double aussi n'est ce qu'il est que par rapport à une autre chose, puisqu'on doit dire double d'une autre chose; et de même pour toutes les choses de ce genre. Voici encore d'autres relatifs: possession, disposition, sensation, science, position; ces choses-là ne sont que les choses d'autres choses, ou ont tel autre rapport avec une autre chose, et ne valent que par ce rapport. La possession, par exemple, c'est la possession de quelque chose; la science, la science de quelque chose; la position est la position de quelque chose; et de même pour tout le reste. Ainsi, les relatifs sont toutes les choses qui ne sont dites, quelles qu'elles soient, que d'autres choses, § 3, ou qui se rapportent, de quelque façon que ce soit, à une autre chose qu'elles-mêmes. Ainsi une montagne est dite grande par rapport à une autre montagne; elle n'est dite grande que par relation. Semblable est dit semblable à quelque chose, et de même pour

différente que ce soit. Cette première définition des relatifs ne considère donc que les mots.

§ 2. *Plus grand que*. J'ai été obligé, par notre langue, de prendre cette expression ; en grec, c'est le génitif qui exprime cette relation, comme en latin c'est l'ablatif ; pour *double*, la relation se fait en français comme en grec par le génitif. — *Ou ont tel autre rapport avec une autre chose*, Ou se rapportent à une autre chose au moyen de tel autre cas que le génitif. L'édition de Berlin supprime ces mots que je crois devoir conserver avec la plupart des éditeurs. — *Et ne valent que par ce rapport*, Ceci fait déjà pressentir la nouvelle définition qui sera donnée plus loin, § 24. — *Dites quelles qu'elles soient*, comme plus haut, § 1.

§ 3. *De quelque autre façon que ce soit*, Comme plus haut, § 1; et en effet les exemples qu'il propose dans la fin de ce paragraphe-ci montrent la relation non plus du nominatif au génitif, mais du nomi-

toutes les choses analogues; elles sont dites relativement à quelque chose. § 4. De même encore la récubation, la station, le séant, sont des positions; et la position fait partie des relatifs. Cependant, être couché, être debout, être assis, ne sont pas en eux-mêmes des positions; mais on les appelle ainsi par dérivation des positions qu'on vient de citer.

§ 5. Les relatifs possèdent aussi la propriété des contraires : ainsi, la vertu est le contraire du vice; et le vice et la vertu sont tous deux des relatifs; la science est le contraire de l'ignorance. § 6. Cependant cette propriété des contraires n'appartient pas à tous les relatifs : double, triple, ni aucune des choses du même genre n'ont de contraires.

§ 7. Les relatifs aussi paraissent susceptibles de plus et moins : en effet, semblable et dissemblable sont dits l'un et l'autre plus ou moins; égal et inégal le sont aussi plus ou moins; et ce sont là des relatifs; car semblable est dit semblable à quelque chose, inégal est dit inégal à quelque chose. § 8. Tous les relatifs cependant ne sont pas susceptibles de plus et de moins. Double, en effet, n'est ni plus ni moins double; il en est de même pour tous les relatifs de ce dernier genre.

natif au datif ou à tel autre cas.

§ 4. *Par dérivation*, Paronymiquement. Voir plus haut, ch. 1, § 3, la définition des paronymes.

§ 5. *Les relatifs possèdent*, Première propriété des relatifs. Il faut remarquer que dans le chapitre précédent, § 22, Aristote a dit que les relatifs n'ont pas de contraires : et ici il soutient une opinion tout opposée. La restriction qu'il fait au § 6 explique cette apparente contradiction: quelques relatifs ont des contraires, d'autres n'en ont pas.

§ 7. *Les relatifs aussi paraissent...* Seconde propriété des relatifs. — *Égal et inégal le sont aussi plus et moins*, C'est qu'on prend alors égal et inégal dans un sens peu précis et peu exact ; car autrement, les choses ne sont pas plus ou moins égales et inégales; elles le

§ 9. Tous les relatifs s'appliquent à des choses réciproques : ainsi l'esclave est dit esclave du maître; et réciproquement, le maître est maître de l'esclave. Le double veut dire le double de ce qui en est la moitié ; la moitié est la moitié de ce qui en est le double; plus grand est plus grand que ce qui est plus petit; plus petit est plus petit que ce qui est plus grand, et ainsi du reste. Il peut se faire cependant que dans l'énonciation les choses réciproques diffèrent quelquefois par la terminaison. Ainsi, la science est la science de ce qui est su, et ce qui est su est su par la science : la sensation est la sensation de l'objet senti, et l'objet sensible est senti par la sensation.

§ 10. Parfois cette réciprocité des relatifs cesse d'être apparente, quand on ne fait pas une application exacte des mots, et qu'on s'est trompé dans cette application. Par exemple, si l'on rapporte l'aile à l'oiseau, on ne pourra pas dire réciproquement l'oiseau d'une aile. C'est que la première application de mots n'est pas juste, et qu'on rapporte à tort aile à oiseau. En effet, ce n'est pas en tant qu'il est oiseau qu'on dit son aile, mais c'est en tant qu'il est ailé; car bien d'autres choses

sont ou ne le sont pas absolument.

§ 9. *Tous les relatifs s'appliquent*, Troisième propriété des relatifs. — *Dans l'énonciation*, Par la manière dont elles sont exprimées. — *Par la terminaison*, Par le cas, dit le texte. Ainsi un relatif tient à un relatif par le génitif : et ce second relatif tient au premier par un autre cas, comme dans les exemples qu'il cite. — *La science de ce qui est su*, Au génitif : *ce qui est su est su par la science*, Ablatif : *de l'objet senti*, Génitif : *senti par la sensation*, Ablatif.

§ 10. *Si l'on rapporte l'aile à l'oiseau*, En effet, si l'on dit bien l'aile d'un oiseau, on ne dit pas l'oiseau d'une aile : on pourrait de là conclure la fausseté de l'application. — *Bien d'autres choses ont des ailes*, Comme tous les insectes qui ont des ailes et ne sont pas cependant des oiseaux.

ont des ailes sans être pour cela des oiseaux. La réciprocité se rétablit si l'application est exacte : ainsi l'aile est l'aile d'un animal ailé, et l'animal ailé est ailé par l'aile. § 11. Parfois aussi, il est nécessaire de créer un mot spécial, quand il n'existe pas de terme auquel on puisse légitimement rapporter la chose. Par exemple, si l'on veut rapporter gouvernail à navire, l'application n'est pas exacte; car ce n'est pas parce que l'objet est vaisseau qu'on dit son gouvernail, puisqu'il y a des vaisseaux sans gouvernail. La réciprocité est donc ici détruite, puisqu'on ne peut pas dire réciproquement que le vaisseau est le vaisseau du gouvernail. Mais peut-être l'appellation des mots serait-elle plus juste, si l'on disait, par exemple : Le gouvernail est le gouvernail d'une chose gouvernallisée, ou si l'on employait toute autre expression pareille, attendu qu'il n'y a point ici de mot spécial. La réciprocité existe toujours en faisant une application de mots qui soit légitime; en effet, la chose gouvernallisée est gouvernallisée par le gouvernail; et ainsi du reste. Par exemple, tête se dira plus exactement d'un être têtifié que d'animal; car ce n'est pas en tant qu'animal que l'animal a une tête, puisque beaucoup d'animaux n'en ont pas. § 12. C'est ainsi

§ 11. *Gouvernallisée*, J'ai dû créer ce mot, comme Aristote le fait lui-même en grec, ainsi que l'indiquent ces mots : *ou si l'on employait toute autre expression pareille, attendu qu'il n'y a point ici de mot spécial.* — *Têtifié*, J'ai dû forger aussi ce mot pour répondre à la pensée du texte. — *Beaucoup d'animaux n'en ont pas*, les vers, les mollusques, les coquillages. Dans l'antiquité, du reste, ces mots forgés par Aristote avaient été souvent critiqués. Voir Simplicius, Schol., p. 63, a, 36.

§ 12. *Des primitifs*, C'est-à-dire de celui des relatifs qu'on connaît, comme *gouvernallisé*, de gouvernail : *têtifié*, de tête, etc. — *D'aile faisant ailé*, Il semblerait qu'Aris-

qu'on peut trouver fort aisément des mots pour des choses qui n'ont pas de nom spécial, si l'on tire ces mots des primitifs, et qu'on les impose aux objets correspondants à ces primitifs, comme on l'a fait plus haut, d'aile faisant ailé, de gouvernail gouvernallisé.

§ 13. Ainsi donc, tous les relatifs, si l'application des mots est exacte, doivent être dits de choses qui leur sont réciproques; seulement, si l'on fait cette application au hasard et qu'on ne les rapporte pas à la chose même dont ils sont dits, la réciprocité disparaît. J'ajoute que, même parmi les choses dont la réciprocité est notoire, et qu'on peut rendre par des mots spéciaux, la correspondance vient à cesser, si l'appellation se fait d'après quelque accident, et non pas d'après la chose même dont il s'agit. Par exemple, si l'on attribue l'esclave, non pas au maître, mais à l'homme, à l'animal bipède, ou à tel autre accident de ce genre, la réciprocité n'existe plus, parce que l'appellation des mots est inexacte. § 14. Mais si l'on fait une appellation légitime relativement à la chose qui doit la recevoir, et qu'éliminant tout ce qui n'est qu'accident, on ne garde que ce qui peut recevoir justement l'appellation du mot, le mot alors sera toujours parfaitement applicable à la chose. Ainsi, que l'on rapporte esclave à

tote a créé aussi le mot qui en grec répond à ailé. On peut objecter que sans forger de mots la relation est souvent fort claire, comme le prouvent les exemples mêmes d'abord cités dans le texte : maître et esclave, père et fils.

§ 13. *Mais à l'homme, à l'animal bipède*, Ce sont là en effet les accidents et non l'essence même du maître.

§ 14. *Tous les faits accidentels*, Tous les attributs qui ne se rapportent pas essentiellement à la relation. — *Susceptible de science*, L'un des éléments de la définition de l'homme, et accidentellement du maître qui est homme.

maître, et en écartant tous les faits accidentels qui peuvent se rapporter au maître, par exemple d'être un animal à deux pieds, d'être susceptible de science, d'être un homme, on pourra toujours, en lui laissant uniquement cette propriété d'être maître, rapporter esclave à maître; car l'esclave est dit esclave du maître. § 15. Si, au contraire, l'appellation du mot n'est pas légitime, même en ayant soin d'écarter toutes les autres circonstances, pour ne garder que la chose même à laquelle le mot devrait se rapporter, on ne pourra l'employer avec justesse. Par exemple, qu'on rapporte esclave à homme et aile à oiseau, et qu'on écarte de l'homme sa qualité de maître, on ne pourra plus dire esclave par rapport à homme; car sans maître il n'y a plus d'esclave. Et de même, qu'on ôte à l'oiseau sa qualité d'être ailé, aile ne sera plus une chose de relation, puisque sans animal ailé l'aile ne sera plus dite de quelque chose.

§ 16. Ainsi donc, il faut faire l'appellation du mot relativement aux choses qui peuvent légitimement la recevoir. S'il existe un nom spécial, cette appellation est fort simple; s'il n'en existe pas, il sera peut-être nécessaire d'en créer un nouveau. Avec des appellations verbales ainsi faites, il est évident que tous les relatifs se disent de choses réciproques les unes aux autres.

§ 17. Les relatifs semblent pouvoir exister simulta-

§ 15. *Dite de quelque chose*, Et par conséquent relatif.

§ 17. *Les relatifs semblent pouvoir*, Quatrième propriété des relatifs. — *Par nature*, par leur nature propre, ou si l'on veut aussi d'une manière plus générale : *dans la nature*. Il faut remarquer qu'il s'agit toujours ici des simples relatifs verbaux : *relata secundùm dici*, comme disent les Scholastiques. Aristote prouvera plus bas que les vrais relatifs, *relata secundum esse*, sont toujours simultanés, § 24. C'est la définition nouvelle qu'il donne lui-même.

nément par nature, et ceci est vrai de la plupart d'entre eux. Double et moitié existent à la fois; moitié existant, double existe aussi; le maître existant, l'esclave existe; l'esclave existant, le maître existe, et ainsi du reste. Il faut ajouter que ces choses se détruisent aussi réciproquement: s'il n'y a pas de double, il n'y a pas de moitié; s'il n'y a pas de moitié, il n'y a pas de double, et de même pour tous les autres cas. § 18. Cependant cette simultanéité naturelle d'existence n'est pas vraie pour tous les relatifs: la chose sue paraît antérieure à la science; car en général nous tirons les sciences de choses qui existent préalablement. Il n'y a qu'un bien petit nombre de choses, pour ne pas dire aucune, où l'on voie la science formée en même temps que la chose qui doit être sue. § 19. De plus, si la chose qui peut être sue disparaît, elle fait disparaître la science avec elle; mais la science disparaissant n'enlève pas avec elle la chose qui peut être sue. Sans la chose qui peut être sue, il n'y a pas de science; car ce serait la science de rien; mais la chose à savoir peut fort bien exister sans la science. Par exemple, la quadrature du cercle, si toutefois c'est une chose qui puisse être sue, existe comme chose à savoir, bien que la science de cette chose n'existe pas encore. J'ajoute que

§ 18. *Paraît antérieure*, Et non simultanée. — *Les sciences*, Dans le sens de connaissances, perceptions.

§ 19. *Car ce serait la science de rien*, Ces mots, que je conserve avec l'édition de Berlin, manquent dans plusieurs éditions : ils ne sont pas indispensables. Sylburge et Pacius ont peut-être bien fait de ne pas les admettre. C'est un manuscrit d'Isingrinius qui les donne. — *La quadrature du cercle*, Voir Derniers Analytiques, liv. 1, ch. 9, § 1. Cette question y revient même plusieurs fois.

l'animal homme venant à disparaître, il n'y aurait plus de science, bien qu'une foule de choses susceptibles d'être sues pussent rester encore après lui. § 20. Il en est de même pour la sensation, l'objet sensible semble antérieur à la sensation : ôtez, en effet, l'objet sensible, il emporte la sensation avec lui. Mais la sensation disparaissant n'enlève pas avec elle l'objet sensible. En effet, les sensations s'appliquent à un corps, et sont dans un corps : l'objet sensible détruit, le corps lui-même disparaît; car le corps est du nombre des objets sensibles, et s'il n'y a pas de corps, la sensation elle-même disparaît; de sorte que la chose sensible détruite, détruit avec elle la sensation. La sensation, au contraire, ne détruit pas avec elle la chose sensible. Si l'animal disparaît, la sensation disparaît avec lui; mais la chose sensible reste; et c'est, par exemple, le corps, la chaleur, la douceur, l'amertume, et tant d'autres choses du même genre, qui touchent nos sens. § 21. Il y a plus, la sensation ne naît qu'avec l'être qui sent; car c'est seulement quand l'animal vient à naître, que la sensation naît avec lui. Mais les objets sensibles existent avant qu'il n'y ait ni d'animal, ni de sensation : en effet, le feu, l'eau et tous les éléments analogues dont l'animal est formé, existent avant qu'il n'y ait du tout ni animal ni sensation. Ainsi, l'objet sensible paraîtrait précéder la sensation.

§ 22. On peut se demander si toute substance est exclue des relatifs, ainsi que cela semble, ou bien si

§ 20. *Les sensations s'appliquent à un corps*, C'est le corps senti. — *Et sont dans un corps*, Le corps qui sent. La sensation suppose deux fois l'existence du corps : le corps ne suppose pas la sensation.

§ 22. *On peut se demander*, Objection élevée contre la première définition des relatifs. — *Un*

l'on peut comprendre parmi eux quelques-unes des substances secondes. Il est certain, pour les substaces premières, que ni les substances entières ni leurs parties ne sont jamais exprimées par relation; car on ne dit pas que tel individu homme est un homme de telle chose, que tel bœuf est un bœuf de telle chose, non plus que pour leurs parties, on ne dit pas que telle main est telle main de quelqu'un, mais bien la main de quelqu'un; on ne dit pas que telle tête est telle tête de quelqu'un, mais bien la tête de quelqu'un. Il en est de même pour les substances secondes, pour la plupart du moins. Par exemple, l'homme n'est pas dit l'homme de quelque chose; le bœuf n'est pas le bœuf de quelque chose; le bois, le bois de quelque chose; mais ils sont dits la propriété de quelqu'un. Il est donc évident que les choses de ce genre ne sont pas parmi les relatifs. Mais il y a doute pour quelques-unes des substances secondes. Par exemple, la tête est dite la tête de quelqu'un, la main est dite la main de quelqu'un, et ainsi des choses du même genre, qui paraissent appartenir aux relatifs.

homme de telle chose, Je n'ai pu rendre autrement le génitif grec : il faut, pour bien comprendre cette formule, se rappeler le § 1 de ce chapitre. Un homme n'est pas un homme de quoi que ce soit, comme un père est père d'un fils, un fils fils d'un père. Les relatifs comme père ne se suffisent pas et ont besoin d'un complément, d'un corrélatif qui se lie à eux par la forme du génitif, ou par tel autre cas. Les substances, au contraire, et leurs parties se suffisent, et n'ont pas besoin de complément. Voilà ce qu'Aristote a voulu dire, et la chose est parfaitement vraie. — *L'homme de quelque chose*, Même remarque sur cette formule. — *Pour quelques-unes des substances secondes*, Voir plus haut, ch. 4, § 2. — *Qui paraissent appartenir aux relatifs*, *secundùm dici* : car, en effet, l'appellation est de la même forme et pourrait se confondre avec celle des vrais relatifs d'après la définition du § 1. Il faut cependant la bien distinguer.

§ 23. Si donc la définition des relatifs a été bonne; il est difficile, pour ne pas dire impossible, de démontrer qu'aucune substance n'entre dans la catégorie des relatifs. § 24. Mais si la définition est insuffisante, et qu'on dise que les relatifs sont les choses dont l'existence se confond avec leur rapport quelconque à une autre chose, alors il y aurait moyen de répondre à cette objection. § 25. La première définition des relatifs s'applique sans doute à tous les relatifs sans exception; mais il y a une grande différence entre être relatif, et n'être ce qu'on est que parce qu'on est dit d'une autre chose.

§ 26. De ce qu'on a dit, il suit évidemment que si quelqu'un connaît un relatif d'une manière précise, il connaîtra d'une manière précise aussi la chose à laquelle ce relatif s'applique. Ceci est évident par soi-même. Si quelqu'un en effet sait que telle chose est au nombre des relatifs, et que l'existence des relatifs soit identique au rapport quelconque qu'ils ont avec une chose, il connaît aussi la chose à l'égard de laquelle ce relatif est

§ 23. *Si donc la définition*, Donnée plus haut au § 1.

§ 24. *Les relatifs sont les choses*, Voilà la définition nouvelle qu'Aristote substitue à la première, et qui a été attaquée par plusieurs commentateurs. Voir Simplicius, Schol., p. 66, *a*, 34. — *Alors il y aurait moyen*, En effet, les parties des substances secondes, la tête, la main, sont bien la tête, la main de quelqu'un : mais leur essence ne consiste pas uniquement dans ce rapport, commé pour le père qui n'est pas sans le fils, comme pour le fils qui n'est pas sans le père.

§ 25. *Convient sans doute à tous les relatifs*, Mais convient aussi à d'autres choses, et par exemple aux parties des substances.

§ 26. *De ce qu'on a dit*, Cinquième propriété des relatifs — *La chose à laquelle ce relatif s'applique*, Le corrélatif de ce relatif. — *Soit identique au rapport*, Selon la définition du § 24. — *S'il se rapporte à quelque chose*, Si ce relatif existe.

dans une certaine relation. S'il ne connaît point du tout la chose à laquelle ce relatif se rapporte, il ne saura même pas s'il se rapporte à quelque chose. § 27. Ceci n'est pas moins évident dans les exemples particuliers. Par exemple si l'on sait positivement d'une chose qu'elle est le double, on sait aussitôt positivement de quelle autre chose elle est le double ; car si on ne savait pas qu'elle est le double d'une chose déterminée, on ne saurait pas du tout non plus qu'elle est le double. Et de même si l'on sait qu'une chose est plus belle, on doit nécessairement aussi savoir sur-le-champ et d'une manière déterminée, la chose en comparaison de laquelle elle est plus belle. On ne saura pas d'une manière indéterminée qu'elle est plus belle qu'une chose plus laide ; car ce ne serait alors qu'une vague conception, ce ne serait pas une science. On ne saurait même pas exactement qu'elle est plus belle qu'une chose plus laide ; car il pourrait se faire qu'il n'y eût pas en réalité de chose moins belle que celle-là. Il est donc évidemment nécessaire que ce qu'on sait précisément des relatifs, on le sache précisément aussi de la chose à laquelle ces relatifs se rapportent. § 28. On peut savoir d'une manière précise ce que sont la tête, la main, et autres choses du même ordre, qui sont des substances ; mais on ne sait pas nécessairement pour cela la chose qu'elles concernent, et l'on peut ignorer à qui précisément appartient cette tête, à qui cette main. Ce ne sont donc pas là des

§ 28. *On peut savoir d'une manière précise*, Nouvel argument pour prouver que les parties des substances ne sont pas des relatifs, comme pourrait le faire croire la définition du § 1. *Ce ne sont donc pas là des relatifs.* — *Il n'y a pas de substance qui fasse partie des relatifs*, Au sens de la nouvelle définition du § 24.

relatifs; et si ce ne sont pas là des relatifs, il est donc vrai de dire qu'il n'y a pas de substance qui fasse partie des relatifs.

§ 29. Du reste, il serait peut-être difficile de rien affirmer en ces matières sans y avoir regardé à plusieurs reprises; mais en tout cas il n'est pas inutile d'avoir discuté chacune de ces questions.

CHAPITRE VIII.

DE LA QUALITÉ.

Définition de la qualité : qualité est un mot à plusieurs sens.

1re espèce de la qualité : Capacité et disposition : rapports et différences de l'une et de l'autre.

2e espèce de la qualité : Puissance et impuissance naturelles : exemples divers.

3e Espèce de la qualité : Qualités affectives et affections : distinctions, exemples divers : affections du corps : affections de l'âme.

4e espèec de la qualité : Forme et figure des choses : exemples divers.

Les qualitatifs sont en général dénommés par dérivation des qualités : exceptions.

Propriétés de la qualité :

1° La qualité a le plus souvent un contraire qui est alors aussi dans la catégorie de la qualité ;

2° La qualité reçoit ordinairement le plus et le moins : exceptions pour la première et la quatrième espèce de la qualité ;

3° Propriété spéciale : La qualité seule peut être dite semblable ou dissemblable.

§ 1. J'appelle qualité ce qui fait qu'on dit des êtres qu'ils sont de telle façon.

§ 2. Qualité, du reste, est un mot à plusieurs sens.

§ 1. *Qu'ils sont de telle façon*, Je n'ai pu rendre en français toute la symétrie du grec; et il aurait peut-être fallu dire : qu'ils sont *qualifiés* de telle façon.

§ 2. *Est un mot à plusieurs*

§ 3. Ainsi la capacité et la disposition forment une première espèce de qualité. § 4. La capacité diffère de la disposition en ce qu'elle est beaucoup plus durable, beaucoup plus stable; les sciences et les vertus sont dans le même cas. La science, en effet, paraît une des choses les plus stables, les plus inébranlables pour peu qu'on a possède, sauf le cas de maladie ou telle autre circonstance analogue qui détermine en nous un grand changement. Et dans l'ordre des vertus, la justice, par exemple, la sagesse ou toute autre vertu pareille, semblent quelque chose qui n'est ni facilement variable ni changeant. Les dispositions, au contraire, sont les qualités qui changent sans peine et se modifient rapidement. Ainsi la chaleur, le froid, la santé, la maladie et toutes choses pareilles. L'homme est dans un certain état selon ces dispositions diverses, et il peut changer subitement, de chaud devenant froid, passant de la santé à la maladie, et ainsi du reste. Mais si quelqu'une de ces dispositions même est, par sa longue durée, devenue en quelque sorte naturelle, irremédiable ou tout à fait immuable, alors on peut l'appeler une véritable capacité. § 5. Car il est clair que ce qui est plus durable et de changement plus difficile, doit être nommé capacité. Ceux qui ne possèdent pas complétement les principes

sens, C'est le titre particulier, d'après les commentateurs, du 5e livre de la Métaphysique. Voir M. Ravaisson, Essai sur la Métaphysique, p. 111 et suiv.

§ 3. *La capacité*, J'ai préféré ce mot à celui d'*habitude*, qui aurait cependant eu l'avantage de se rapprocher plus de la forme du mot grec; c'est la première espèce de la qualité.

§ 4. *La science... paraît une des choses les plus stables*, Voir Derniers Analytiques, liv. 1, ch. 33.

§ 5. *Plus ou moins de dispositions*, Ou mieux : Qu'ils aient plus ou moins d'habileté dans la science dont ils s'occupent.

des sciences, mais qui sont encore ébranlables sur bien des points, ne sauraient passer pour avoir une réelle capacité, bien qu'ils aient plus ou moins de dispositions pour la science. Ainsi, la disposition diffère de la capacité en ce que l'une est mobile, tandis que l'autre est plus durable et moins changeante. § 6. Les capacités, du reste, sont aussi des dispositions; mais les dispositions ne sont pas nécessairement des capacités. Ceux qui ont acquis réellement des capacités sont constitués par elles dans une certaine disposition; mais ceux qui ont la disposition n'ont pas nécessairement et par cela seul une capacité.

§ 7. Une seconde espèce de la qualité est celle qui nous fait dire, par exemple, que les gens sont susceptibles d'être lutteurs, coureurs, bien portants ou malades; en un mot, tout ce qui est dénommé d'après la puissance ou l'impuissance physique. En effet, tous ces gens sont ainsi qualifiés, non point à cause d'une certaine manière d'être réelle, mais à cause de leur puissance ou de leur impuissance physique à faire aisément ou à ne pas souffrir. Par exemple, on appelle certaines gens lutteurs, coureurs, non parce qu'ils sont en une certaine disposition, mais parce qu'ils ont la puissance physique de faire aisément certains exercices. On ap-

§ 7. *Une seconde espèce de la qualité*, C'est la puissance ou l'impuissance physique, l'adresse ou la maladresse naturelle, etc., selon Simplicius. Eudore soutenait que cette seconde espèce se confondait avec la première, Schol. p. 71. b, 22. — *Une certaine manière d'être*, Non point parce qu'ils sont actuellement de telle ou telle façon; mais parce qu'ils peuvent être ou ne peuvent pas être ordinairement de telle ou telle façon. — *En une certaine disposition*, Non parce qu'ils luttent ou qu'ils courent actuellement, mais parce qu'ils pourraient courir ou lutter, s'ils en avaient le besoin ou la volonté.

elle hommes sains ceux qui ont la puissance physique de : pas souffrir aisément de tous les accidents fortuits; valétudinaires, ceux qui sont par constitution impissants à ne pas souffrir aisément de tous ces accints. C'est dans le même sens qu'on appelle telle chose re, telle autre molle; dure, parce qu'elle a la puisice de ne pas être divisée aisément; molle, parce 'elle a l'impuissance de cette même qualité.

§ 8. Un troisième genre de qualité se forme des quaés affectives et des affections. Telles sont la douceur, mertume, l'âcreté, et toutes les choses de même ordre; les sont encore la chaleur, le froid, la blancheur, la irceur. § 9. Il est évident que ce sont là des qualités; r les choses qui les reçoivent sont dites d'après elles re telles ou telles. Ainsi c'est parce que le miel reçoit douceur qu'il est appelé doux: et le corps est dit anc, parce qu'il reçoit la blancheur; et ainsi du reste. 10. Ces qualités sont appelées affectives, non pas parce

§ 8. *Un troisième genre*, Aris- prend ici le mot genre dans ens d'espèce; cette confusion très fréquente.—*Qualités affec-*, en tant qu'elles affectent d'au- corps; *affections*, en tant elles sont dans le corps même. *La noirceur*, j'ai pris ce mot au sique, bien que ce sens soit .

9. *Telles ou telles*, Le mot a comme plus haut un rapport plet de ressemblance avec le de qualité; voir la note du —*Reçoit la douceur*, pour: reir sa qualification de douceur. 10. *Parce que relativement aux sensations qu'elles nous donnent*, On pourrait reconnaître ici le germe de la doctrine des qualités premières et secondes de la matière. — *Elles proviennent elles-mêmes d'une affection*, C'est tout au moins une comparaison singulière dont se sert Aristote. Les corps humains sont rouges ou blancs, semble-t-il dire, comme nous-mêmes nous devenons rouges de honte, ou pâles de crainte. Les qualités naturelles du corps sont comme les émotions morales en nous. — *Une couleur du même genre soit causée par la nature*, La nature agit dans le corps primitivement comme certaines

que les choses qui les reçoivent seraient elles-mêmes affectées en rien ; car le miel, non plus que telle autre chose de ce genre, n'est pas appelé doux, parce qu'il est affecté d'une certaine façon ; la chaleur, le froid ne sont pas appelés qualités affectives, parce que les corps qui reçoivent ces qualités éprouvent eux-mêmes une modification d'un certain genre. Mais elles sont dites qualités affectives, parce que relativement aux sensations qu'elles nous donnent, chacune de ces qualités produit une affection particulière ; ainsi la douceur cause une affection sur le goût, la chaleur sur le toucher, et de même pour les autres. § 11. La blancheur et la noirceur, en un mot les couleurs, ne sont pas appelées qualités affecfectives dans le même sens que les qualités précédemment nommées ; mais c'est parce qu'elles proviennent elles-mêmes d'une affection. Il est évident en effet que souvent des affections produisent des changements de couleurs. La honte fait rougir, la crainte fait pâlir, et ainsi du reste. Que si l'on vient à éprouver une de ces affections par suite de causes toutes naturelles, on doit prendre alors aussi une couleur semblable ; car la disposition qui se produisait à l'occasion de la honte dans les éléments du corps, peut bien être produite identiquement par un tempérament naturel, de sorte qu'une couleur de même genre soit causée par la nature.

§ 12. Toutes les modifications analogues qui prennent

émotions morales agissent sur l'homme, selon les circonstances diverses. Physiologiquement, ceci est encore à prouver.

§ 12. *Permanente et invariable*, Comme celle que la nature nous donne dès notre naissance et qui persiste durant notre vie entière.

leur origine dans quelque affection permanente et invariable, se nomment donc des qualités affectives. Ainsi la blancheur et la noirceur sont dites des qualités, soit qu'elles résultent d'une constitution naturelle, parce qu'alors elles font que nous sommes qualifiés d'après elles de telle ou telle manière; soit qu'une maladie fort longue ou bien une chaleur brûlante, produisent ce même effet de blancheur ou de noirceur, et qu'alors ces deux qualités deviennent difficilement effaçables, ou même demeurent durant la vie entière de l'individu. Dans ce cas même, ce sont encore des qualités, puisque nous sommes encore qualifiés d'après elles. Toutes les modifications qui procèdent de causes aisément détruites, et dont les effets sont passagers, peuvent être appelées des affections, mais non des qualités; car elles ne peuvent déterminer une qualification pour l'individu. On ne dit pas qu'un homme est de couleur rouge, parce qu'il rougit de honte; on ne dit pas qu'un homme est de couleur pâle, parce qu'il pâlit de crainte; on dit plutôt qu'il est affecté d'une certaine manière. Ce sont donc là des affections, et non pas des qualités.

§ 13. Il y a également pour l'âme des qualités affec-

— ***Une chaleur brûlante***, Comme pour les peuples du Midi.—***Ce sont donc là des affections***, Aristote distingue donc ici trois degrés : 1° les qualités affectives, qui viennent de la nature même, et qui font partie du tempérament; elles sont dès l'origine et persistent sans cesse : 2° les qualités affectives qui ne sont pas naturelles, mais qui sont en quelque sorte acquises par suite d'un accident ou d'une longue habitude; elles sont permanentes d'ailleurs comme les premières, ou ne peuvent que très difficilement disparaître : 3° les affections qui sont flottantes, passagères, et qui ne laissent pas de traces durables.

§ 13. ***Il y a également pour l'âme***, Des qualités affectives du corps, il passe aux qualités affectives de l'âme ; et il y fait les trois distinctions, qu'il vient de faire pour le corps. — ***Causes rapides***

tives et des affections; tout ce qui dès la naissance provient de quelques affections inébranlables, se nomme qualité. Par exemple, la fureur maniaque, la colère, etc., etc., parce qu'en effet on est qualifié d'après elles de furieux, de colérique. On en peut dire autant encore des déportements de divers genres qui ne sont pas de nature, mais qui, par d'autres circonstances, deviennent excessivement difficiles à changer, ou même tout à fait immuables. Eux aussi sont dits qualités parce que nous sommes qualifiés d'après eux. Mais on limite le terme d'affection aux modifications qui naissent de causes rapides et toutes passagères. Par exemple, si par suite d'un chagrin l'on devient plus irascible, on ne dit pas alors que l'individu qui est plus irritable sous l'impression du chagrin, soit un homme colère; on dit plutôt qu'il éprouve quelque souffrance. Ainsi ce sont là des affections, mais non des qualités.

§ 14. Le quatrième genre de qualité, c'est la figure et la forme extérieure de chaque chose. C'est en outre la direction en ligne droite, en ligne courbe, et telle autre propriété analogue. Chacune de ces propriétés, en effet, suffit pour qualifier une chose. Être triangulaire ou quadrilatère, suffit pour qualifier une chose, et de même pour un objet droit, un objet courbe : et

et passagères, l'édition de Berlin ne donne que l'un de ces mots dans le texte.

§ 14. *Le quatrième genre*, Genre est encore pris ici pour espèce, comme plus haut § 8. — *La figure et la forme*, Ces deux mots peuvent être considérés comme identiques; ou bien l'on peut comprendre, comme l'ont fait quelques commentateurs, que la figure s'applique aux figures mathématiques, et la forme aux choses naturelles. L'exemple cité plus bas du triangle et du quadrilatère semblerait justifier cette distinction.

la forme suffit ainsi pour qualifier quoi que ce soit. § 15. Rare et dense, rude et uni, sont des mots qui semblent indiquer encore quelque qualité; mais toutes ces choses semblent sortir en réalité des divisions de la qualité; car ces mots expriment plutôt la situation que peuvent avoir les parties d'un corps. Dense s'emploie quand ces parties sont rapprochées les unes des autres; rare, quand elles sont éloignées; uni, quand elles sont disposées en ligne plane; rude, quand au contraire l'une est élevée et l'autre déprimée.

§ 16. Il peut y avoir encore quelqu'autre mode de la qualité; mais les modes qu'on vient de citer sont les principaux et les plus fréquemment employés.

§ 17. Les qualités sont donc telles que nous les avons énoncées. § 18. Quant aux objets qualifiés (qualitatifs), ce sont ceux qui sont nommés d'après ces qualités, soit par dérivation, soit de toute autre manière. § 19. La plupart, et l'on peut dire presque tous, sont nommés par dérivation. Ainsi blanc vient de blancheur, gramma-

§ 15. *Expriment bien plutôt la situation*, et rentrent par conséquent dans cette Catégorie, voir plus loin ch. 9, § 5, et plus haut ch. 4, § 1, et ch. 7, § 4.

§ 16. *Il peut y avoir encore quelqu'autre mode*, Il a terminé la Catégorie précédente de la relation par une remarque tout à fait pareille, ch. 7, § 29. Ces observations sembleraient indiquer que la rédaction de ce traité n'est pas achevée, et qu'Aristote songeait à y mettre une dernière main.

§ 17. *Telles que nous les avons énoncées*, C'est-à-dire, formant plusieurs espèces distinctes.

§ 18. *Qualitatifs*, C'est un mot que j'ai cru devoir forger, et qui se comprend sans peine : il répond à ce mot spécial en grec, et il est tout à fait indispensable, comme le prouveront les développements qui suivent. — *Soit par dérivation*, paronymiquement : voir plus haut ch. 1, § 3. — *Ou de tout autre manière*, Quand il n'y a pas un nom analogue pour la qualité et le qualitatif.

§ 19. *Presque tous*, Il y a des exceptions, et il en cite dans les §§ suivants.

tical de grammaire, juste de justice; et de même pour tous les autres. § 20. Pour quelques-uns de ces objets, comme les qualités elles-mêmes n'ont pas de nom spécial, ils ne peuvent être nommés par dérivation de ces qualités. Ainsi coureur, lutteur, en tant que qualifications appliquées à une certaine faculté physique, ne sont pas formés par dérivation d'une qualité, puisqu'il n'existe pas de mot pour exprimer les facultés d'après lesquelles on donne ces qualifications, de même qu'il en existe pour les sciences dont la pratique fait donner aux gens les noms de coureurs, de lutteurs. En effet, il existe une science qui reçoit le nom de Pugilat et de Palæstre: et ceux qui s'y livrent reçoivent une qualification dérivée du nom de ces sciences. Parfois aussi, il arrive que même quand il existe un nom spécial pour la qualité, on ne qualifie pas l'objet par dérivation de cette qualité. Ainsi honnête est le qualitatif de vertu, on nomme quelqu'un honnête parce qu'il a de la vertu; mais son appellation ne dérive pas de vertu. Ce cas du reste n'est pas fréquent. § 22. On peut donc dire que les qualitatifs sont les mots dénommés d'après les qualités, soit par dérivation, soit de toute autre manière.

§ 20. *Il n'existe pas de mot*, Il y en a plus en français qu'il n'y en a en grec. — *Une qualification dérivée*, la langue française n'a pas de mot de ce genre.

§ 21. *Ainsi honnête est le qualitatif de vertu*, En français le qualitatif de vertu, c'est vertueux : en grec, l'analogie n'existe pas, et l'adjectif est tout à fait différent du substantif. Je n'ai pu conserver exactement cette ressemblance dans notre langue et j'ai dû prendre le mot d'honnête qui, s'il ne correspond pas à vertu, pourrait correspondre à honneur, comme vertueux et vertu se correspondent. J'ai vainement cherché dans notre langue deux mots qui fussent dans un désaccord analogue à celui que présentent les deux mots grecs. La pensée du reste se comprend fort bien, et n'a pour ainsi dire pas besoin d'explication.

§ 23. Les contraires existent aussi pour la qualité. Ainsi la justice est le contraire de l'injustice, la blancheur de la noirceur, et ainsi du reste. Ceci s'applique aussi aux qualitatifs formés d'après ces qualités. Par exemple, le juste est opposé à l'injuste; le blanc, au noir.

§ 24. Cette propriété n'est pas cependant générale: ainsi, roux, pâle et telles autres couleurs pareilles, n'ont pas de contraire, quoique ce soient là aussi des qualitatifs.

§ 25. Si l'un des deux contraires est qualitatif, l'autre le sera également; et cela devient évident, en interrogeant particulièrement les autres catégories. Soit, par exemple, la justice contraire à l'injustice, si justice est un qualitatif, l'injustice en sera aussi un; car aucune catégorie ne répondra à l'injustice, ni celle de la quantité, ni celle de la relation, ni celle du lieu, ni aucune autre, si ce n'est celle de la qualité. Cette observation s'applique à tous les contraires qui se rapportent à la qualité.

§ 26. Les qualitatifs sont susceptibles de plus et de moins: une chose blanche est plus ou moins blanche

§ 23. *Les contraires existent aussi*, Première propriété de la qualité.

§ 24. *Cette propriété n'est pas cependant générale*, Ainsi elle n'appartient pas à la qualité *omni et soli*.

§ 25. *Si l'un des deux contraires*, Les commentateurs font ici une seconde propriété de la qualité. Je crois qu'on pourrait regarder cette observation comme la conséquence nécessaire de ce qui précède; et que ce n'est pas à vrai dire une propriété nouvelle : ce n'est que la suite et le complément de la première.

§ 26. *Les qualitatifs sont susceptibles de plus et de moins*, Seconde propriété de la qualité, ou troisième, si on veut compter la seconde comme les commentateurs le font.—*Une augmentation de qualité*, ou une diminution. Car la qualité étant susceptible de plus et de moins peut avoir l'un ou l'autre. —

qu'une autre; une chose juste est plus ou moins juste qu'une autre; et ces choses reçoivent individuellement une augmentation de qualité; car une chose blanche peut devenir plus blanche. § 27. Si, du reste, ce n'est pas là le cas général, c'est du moins celui de la plupart des qualitatifs. Mais une justice est-elle plus ou moins justice? pourrait-on demander; et de même pour toutes les autres dispositions morales. Ces doutes, en effet, ont été élevés; on ne peut pas absolument dire qu'une justice soit plus ou moins justice, une santé plus ou moins santé; pourtant on peut dire que tel homme a moins de santé, moins de justice qu'un autre. Cette remarque peut s'étendre à la science de la grammaire, ou à toutes les autres facultés morales. Donc les choses qui sont dénommées d'après elles, sont incontestablement susceptibles de plus et de moins, puisqu'on dit de tel homme qu'il est plus grammairien, plus juste, mieux portant, que tel autre, et ainsi du reste. § 28. Un triangle, tout au contraire, ou un quadrilatère ou telle autre figure, ne paraît pas susceptible de plus ou de moins; car tout ce qui admet la définition de triangle ou de cercle, est cercle et triangle de la même façon; et quant aux choses qui ne l'admettent pas, elles ne sont triangle ni cercle, pas plus l'une que l'autre. En effet, un quadrilatère n'est pas plus un cercle que ne l'est un trapèze, puisque ni l'un ni l'autre n'admettent la définition du cercle. En général, à moins que les deux objets

§ 27. *Qu'une justice soit plus ou moins justice*, La qualité ne reçoit pas de plus et de moins : le qualitatif, l'objet ou l'être qualifié d'après cette qualité en reçoit. — *Donc les choses*, ou les êtres.

§ 28. *Un triangle... ou un quadrilatère*, Voilà des qualitatifs qui ne sont pas susceptibles de plus et de moins.

ne puissent admettre la définition de la chose en question, l'un ne pourra pas être dit plus que l'autre. Donc tous les qualitatifs ne reçoivent pas le plus et le moins.

§ 29. Dans tout ce que nous avons dit jusqu'ici, il n'y a point encore de propriété spéciale à la qualité.

§ 30. Cette propriété spéciale aux qualités, est de pouvoir être dites semblables et dissemblables; une chose est semblable à une autre, parce qu'elle est qualifiée d'une certaine manière; donc, le propre de la qualité, c'est que semblable et dissemblable s'appliquent à elle.

§ 31. Il ne faut pas craindre qu'on nous objecte ici qu'en voulant traiter de la qualité, nous y avons aussi compté bon nombre de relatifs, puisque les facultés et les dispositions faisaient, selon nous, partie des relatifs. § 32. C'est que, dans presque tous ces cas, les genres se rapportent à la relation, et que les espèces particulières ne s'y rapportent pas. Ainsi, on peut dire de la science, qui est un genre à elle seule, qu'elle n'est ce qu'elle est que par une autre chose, puisqu'on dit la science d'une chose. Mais quant aux sciences spéciales, aucune n'est ce qu'elle est par une autre chose : ainsi la grammaire n'est pas dite la grammaire d'une chose, la

§ 30. ***Cette propriété spéciale aux qualités,*** Quatrième ou troisième propriété de la qualité, selon que l'on admet ou que l'on n'admet pas la seconde. C'est la propriété spéciale, ***omni et soli.***

§ 31. ***Faisaient, selon nous, partie des relatifs,*** Voir plus haut, ch. 7, § 2.

§ 32. ***Se rapportent à la relation,*** Font partie de la catégorie de la relation comme pour les exemples cités plus bas. — ***Mais par elles-mêmes,*** Ou mieux par leur genre, qui entre, il est vrai, dans leur définition essentielle.

musique n'est pas dite la musique d'une chose; et cependant par le genre dont elles font partie, elles sont, elles aussi, des relatifs; ainsi la grammaire est la science de quelque chose, et non pas la grammaire de quelque chose; la musique est la science de quelque chose, et non la musique de quelque chose. On voit donc que chacune de ces sciences en particulier n'appartient plus à la relation. Nous recevons d'autre part des qualifications d'après ces sciences particulières; car nous les possédons, et nous sommes appelés savants par cela seul que nous possédons quelques-unes de ces sciences en particulier. Ainsi prises spécialement, elles pourraient être considérées comme des qualités, puisque par rapport à elles, nous sommes dénommés de telle ou telle façon; mais par elles-mêmes, elles n'appartiennent pas à la relation. § 33. Du reste, si une même chose peut être à la fois et de relation et de qualité, il n'y a rien d'absurde à la compter dans l'un et l'autre genre à la fois.

§ 33. *Dans l'un et l'autre genre*, Dans l'une et l'autre catégorie. La science prise en elle-même et regardée comme une certaine disposition de l'esprit, est dans la catégorie de la qualité : considérée par rapport à l'objet auquel elle s'applique, elle est dans la catégorie de la relation. Rien n'empêche de la classer dans les deux catégories.

CHAPITRE IX.

DES AUTRES CATÉGORIES.

§ 1. L'action et la passion admettent les contraires et le plus et le moins. § 2. Échauffer, en effet, est le contraire de refroidir; être chaud, d'être froid; être content, d'être chagrin; ainsi l'action et la passion reçoivent les contraires. § 3. Elles reçoivent également le plus et le moins : on peut échauffer plus ou moins, être chaud plus ou moins, être plus ou moins chagrin. Ainsi donc, l'action et la passion sont susceptibles de plus et de moins.

§ 4. Je n'en dirai pas davantage sur ces deux catégories.

§ 5. Quant à celle de situation, il en a été question dans les relatifs, et l'on a dit qu'elle était exprimée par dérivation des positions mêmes.

§. 6. Enfin, pour les autres catégories, le temps, le lieu, la manière d'être, comme elles sont parfaitement

§ 1. *L'action et la passion*, Dans l'énonciation des catégories, ch. 4, § 1, il plaçait l'action et la passion en dernier lieu.

§ 2 *Reçoivent les contraires*, Première propriété de l'action et de la passion.

§ 3. *Elles reçoivent également le plus et le moins*, Seconde propriété de l'action et de la passion. — *Être plus ou moins chagrin*, L'édition de Berlin rejette ces mots dans les variantes : ils sont certainement bien placés dans le texte, et ils correspondent au § précédent.

§ 5. *Quant à celle de situation*, Plus haut, ch. 4, § 1, elle est placée après le temps. — *Il en a été question dans les relatifs*, ch. 7, § 4.

§ 6. *A ce qu'on en a dit au début*, Voir plus haut, ch. 4, §§ 1 et 2.

claires, on n'ajoutera rien à ce qu'on en a dit au début: à savoir, que la manière d'être, c'est, par exemple, d'être chaussé, d'être armé; et le lieu: dans le lycée, dans la place, etc., et autres explications déjà données.

§ 7. La discussion précédente doit suffire en ce qui concerne les genres que nous nous étions proposé d'étudier.

§ 7. *En ce qui concerne les genres* ou catégories. — Pour compléter cette discussion des catégories on peut voir d'abord sur la catégorie de la manière d'être ou possession, le dernier chap. des Catégories, puis le chap. 23 du cinquième livre de la Métaphysique, et pour la catégorie de la position le chap. 21 du même livre. Simplicius, Schol., p. 76, b, 45, fait remarquer qu'Aristote a traité tout au long de l'action et de la passion dans le livre de la Génération et de la destruction, du lieu et du temps dans les Leçons de physique, et de toutes les catégories en général dans la Métaphysique. Lévi, le commentateur d'Averroës, a essayé de suppléer à la concision d'Aristote et à celle d'Averroës, en développant tout au long les dernières catégories résumées ici. Voir l'édition d'Averroës, f°. Venise, 1552. — On peut voir aussi les chap. 2, 3, 4, 5 du livre de Gilbert de la Porrée sur les six principes, et le long commentaire d'Albert sur ce livre.

SECTION TROISIÈME.

HYPOTHÉORIE.

CHAPITRE X.

DES OPPOSÉS.

Quatre espèces d'opposés : les relatifs, les contraires, les opposés par possession et privation, et les opposés par affirmation et négation ; exemples divers.

1° Des relatifs ;

2° Des contraires : contraires avec intermédiaires ou sans intermédiaires, qui peuvent avoir ou ne pas avoir de dénomination spéciale ;

3° Des opposés par possession et privation : ils s'appliquent toujours à un même sujet : conditions de cette opposition : rapports et différences de ces opposés avec l'affirmation et la négation, avec les relatifs, avec les contraires ;

4° Des opposés par affirmation et négation : rapports et différences de ces opposés avec les autres : leur caractère spécial, c'est que l'un des deux est toujours vrai et l'autre faux.

§ 1. Nous devons parler maintenant des opposés, et re de combien de façons ils sont ordinairement opsés.

1. Andronicus rejetait cette nière partie des Catégories. Le fameux Archytas avait fait sur les matières qui y sont traitées un ou-

§ 2. Une chose peut être opposée à une au quatre manières différentes; ou comme les r ou comme les contraires, ou comme privation (session, ou enfin comme affirmation et négation. pour donner des exemples, toutes ces choses so posées entre elles, ainsi qu'en fait de relatifs, le (l'est à la moitié; en fait de contraire, le bien au n fait de privation et de possession, l'aveuglemen vue; et enfin, en fait d'affirmation et de négation assis, il n'est pas assis.

§ 4. Tout ce qui est opposé comme relatif est qu'il est de la chose qui lui est opposée, ou il s porte de toute autre manière : par exemple, le est dit ce qu'il est, est dit le double d'une chos que lui-même. Il est le double de quelque ch science est opposée comme relatif à la chose q être sue, et la science est dite ce qu'elle est de su; la chose sue n'est dite ce qu'elle est que par r à un opposé, c'est-à-dire, à la science. En effet, l

vrage spécial, Simplicius, Schol., p. 81, a, 27, et b, 23.—*Opposés* est un terme plus général que contraires : il ne faut pas les confondre. Voir sur l'opposition le ch. 10 du liv. 5 de la Métaphysique.

§ 2. *De quatre manières différentes*, Qu'il va étudier successivement dans le reste du chapitre et comparer entre elles.

§ 3. *Et pour donner des exemples*, Aristote emploie ici la même expression qu'il a employée plus haut pour l'énonciation des catégories.

§ 4. *Comme relatif est dit ce qu'il est de la chose*, Voir la définition des relatifs, (La formule employée l même ; et la relation est par le génitif, bien qu'el être établie aussi autr *De toute autre manière*, autre cas que le génitif, e l'a remarqué aussi pour le — *Par la science*, Entre l et l'objet su, la relation i établie par le génitif, elle l'ablatif : l'objet su est s science : la science, au (est la science *de* l'objet s lation varie.

qui est sue, est dite sue par quelqu'autre chose, par la science.

§ 5. Toutes les choses donc qui sont opposées comme relatifs, sont dites ce qu'elles sont des choses qui leur opposées; ou ces choses ont entre elles un autre rapport quelconque de réciprocité.

Les choses opposées comme contraires ne sont pas du tout dites réciproquement les unes des autres ce qu'elles sont, bien qu'elles soient dites contraires les unes des autres. Ainsi le bien n'est pas appelé le bien du mal, mais le contraire du mal; le blanc n'est pas dit le blanc du noir, mais le contraire du noir. Et c'est ainsi que ces oppositions diffèrent entre elles.

§ 6. Toutes les fois que les contraires sont tels que l'un des deux doit de toute nécessité se trouver ou dans les choses qui les possèdent naturellement, ou dans celles auxquelles on les attribue, il n'y a pas d'intermédiaire entre eux. § 7. Pour ceux au contraire dont l'un des deux ne doit pas nécessairement exister, il y a toujours quelque intermédiaire. § 8. Ainsi la santé et la ma-

§ 5. *Toutes les choses donc*, Pacius fait ici un paragraphe, et j'ai cru devoir conserver sa division : mais il vaudrait mieux placer le paragraphe un peu plus loin à l'alinéa suivant. — *Les choses opposées comme contraires*, Après avoir traité des relatifs, il passe aux contraires, seconde espèce des opposés. — *Ne sont point dites réciproquement*, Comme le père est le père du fils, le fils est le fils du père. — *Ces oppositions*, L'opposition par relatifs, l'opposition par contraires.

§ 6. *Qui les possèdent naturellement*, Comme sujets d'inhérence. — *Auxquelles on les attribue*, Comme sujets d'attribution. Voir plus haut, ch. 2, § 2, et la note. — *Il n'y a pas d'intermédiaire entre eux*, Ce sont les contraires immédiats.

§ 7. *Il y a toujours quelque intermédiaire*, Ce sont les contraires médiats.

§ 8. *Ici aucun intermédiaire*, Pacius fait remarquer que Galien distingua plus tard, comme médecin, un état intermédiaire entre la

ladie sont par nature dans le corps de l'animal. De toute nécessité, l'une des deux, maladie ou santé, doit y être. De même aussi pair et impair sont des attributs du nombre, et il faut de toute nécessité que l'un ou l'autre, pair ou impair, soit au nombre. Ici, aucun intermédiaire, ni entre la santé et la maladie, ni entre le pair et l'impair. § 9. Mais pour les contraires où l'alternative n'est pas nécessaire, il existe des intermédiaires: par exemple, blanc et noir sont des qualités naturelles du corps; mais il n'est pas indispensable que l'un ou l'autre appartienne au corps, puisque tout corps n'est pas nécessairement blanc ou noir. De même encore, on dit mauvais, bon, en parlant de l'homme et de tant d'autres choses; mais il n'est pas nécessaire que l'une de ces deux qualités soit dans les objets auxquels on peut les attribuer, puisque toutes choses ne sont pas nécessairement bonnes ou mauvaises. Aussi existe-t-il entre ces contraires-là des intermédiaires : par exemple, entre le blanc et le noir, il y a le gris et le pâle, et bien d'autres nuances; entre le bon et le mauvais, ce qui n'est ni bon ni mauvais. § 10. Parfois les intermédiaires ont des noms spéciaux : par exemple, le gris, le pâle et les autres nuances entre le noir et le blanc. Par

santé et la maladie, qu'il nomma état neutre. La citation d'Aristote n'en est pas moins juste : et le prétendu état neutre de Galien n'est qu'une nuance insaisissable de l'un ou l'autre extrême. Les extrêmes d'ailleurs sont ici également difficiles à déterminer. — *Ni entre le pair et l'impair*, Ici l'absence d'intermédiaire est plus évidente.

§ 9. *Où l'alternative n'est pas nécessaire*, Dans les cas où les deux contraires peuvent manquer simultanément. — *Ce qui n'est ni bon ni mauvais*, Voir le paragraphe qui suit.

§ 10. *On le détermine par la négation*, Comme il vient de le faire lui-même dans le paragraphe qui précède.

fois il ne serait pas facile de donner un nom à l'intermédiaire, et alors on le détermine par la négation de l'un et l'autre extrême : par exemple, quand on dit d'une chose qu'elle n'est ni bonne ni mauvaise, ni juste ni injuste.

§ 11. La privation et la possession se disent par rapport à une seule et même chose : par exemple, l'aveuglement et la vue se disent en parlant de l'œil. Et en général c'est pour la chose même où la possession est une qualité naturelle, qu'on peut employer tour à tour l'une et l'autre. § 12. Quand nous disons pour une chose susceptible de possession, qu'elle est affectée de privation, c'est qu'elle ne se trouve, ni dans la chose, ni dans le temps où elle doit naturellement se trouver. On dit d'un être qu'il est édenté, non pas par cela seul qu'il n'a pas de dents, ou qu'il est aveugle, non pas par cela seul qu'il n'a pas la vue, mais parce qu'il n'a ni dents ni vue, quand par sa nature il devrait avoir l'un et l'autre. Certains êtres, en effet, sont, au moment de leur naissance, privés de dents et de vue, et on ne les appelle pas pour cela édentés ou aveugles.

§ 11. *La privation et la possession*, Troisième espèce des opposés. — *L'un et l'autre*, La possession et la privation.

§ 12. *Susceptible de possession*, Ou mieux susceptible d'être possédée. — *Qu'elle est affectée de privation*, Que le sujet qui devrait posséder cette qualité en est privé. — *Édenté*. J'ai gardé ce mot, qui dans la langue de l'histoire naturelle a une autre signification, afin d'éviter une longue périphrase. La pensée d'ailleurs est fort claire. Édenté ne se dira pas d'un enfant qui vient de naître, parce que naturellement, à ce moment de la vie, l'enfant ne doit pas avoir de dents. On le dira au contraire fort bien d'un vieillard qui a perdu les siennes. — *Ou qui est aveugle*, Comme pour le petit chien qui vient de naître, on ne peut pas dire qu'il soit aveugle, bien qu'il ne voie pas : à cette époque de sa vie, il doit naturellement avoir les yeux

§ 13. Être privé et posséder ne doivent pas être confondus avec privation ou possession. La possession, c'est la vue; la privation, c'est l'aveuglement. Mais avoir la vue n'est pas la vue, être aveugle n'est pas l'aveuglement. L'aveuglement, en effet, est une privation : être aveugle, c'est être privé, ce n'est pas privation. Si l'aveuglement était la même chose qu'être aveugle, on pourrait attribuer l'un et l'autre au même objet. Or, on dit d'un homme qu'il est aveugle, mais l'on ne saurait dire qu'il est aveuglement. § 14. Du reste, être privé et posséder paraissent opposés entre eux, comme le sont entre elles privation et possession : le mode de l'opposition est le même de part et d'autre; et de même que l'aveuglement est opposé à la vue, de même être aveugle est opposé à posséder la vue.

§ 15. De même non plus ce qui tombe sous la négation et l'affirmation, ne doit pas être confondu avec la négation et l'affirmation : l'affirmation est un jugement affirmatif; la négation, un jugement négatif. Quant aux choses qui tombent sous l'une de ces deux énonciations, on ne saurait dire qu'elles sont des jugements; ce sont des choses. § 16. Mais on peut dire que ces choses aussi sont opposées entre elles, comme la négation et

fermés et n'y point voir. — *Certains êtres*, L'enfant, le petit chien, etc.

§ 13. *Être privé et posséder*, La remarque qui suit est vraie ; mais on ne voit pas bien comment elle est nécessaire ici : c'est peut-être pour préparer la remarque du § 15.

§ 14. *De même que l'aveuglement*, Voilà le rapport de ressemblance après la différence.

§ 15. *Ce qui tombe sous la négation*, Les objets auxquels s'appliquent la négation et l'affirmation. — *L'affirmation est un jugement*, Ou, pour être plus rapproché du texte : une énonciation.

§ 16. *On peut dire que les choses aussi*, Comme plus haut, § 14, être privé et posséder sont opposés entr'eux. — *Être assis, n'être pas assis*, Même remarque.

l'affirmation. En effet, le mode de l'affirmation est identique; car de même que dans ces deux phrases : Il est assis, il n'est pas assis, l'affirmation est l'opposé de la négation, de même les choses exprimées dans ces deux énonciations sont opposées : Être assis, n'être pas assis.

§ 17. On voit sans peine que la privation et la possession ne sont pas opposées entre elles, comme le sont les relatifs ; car ici la chose n'est pas dite être ce qu'elle est de celle qui lui est opposée. La vue, par exemple, n'est pas la vue de l'aveuglement, et ne peut être dite de l'aveuglement de quelque autre façon que ce soit. Et de même l'aveuglement n'est pas dit l'aveuglement de la vue ; car on dit que l'aveuglement est la privation de la vue, et l'on ne dit pas qu'il est l'aveuglement de la vue. § 18. D'un autre côté, on sait que tous les relatifs s'appliquent à des choses réciproques : si donc l'aveuglement était un relatif, on pourrait employer réciproquement pour lui la chose à laquelle on le rapporte ; mais il n'y a point ici de réciprocité pareille ; on ne dit pas que la vue est la vue de l'aveuglement.

§ 19. De plus, voici qui démontre que les choses

§ 17. *On voit sans peine*, Discussion sur la nature spéciale de l'opposition entre la privation et la possession. Elles ne sont pas opposées comme les relatifs ; il sera prouvé au § suiv. qu'elles ne le sont pas comme les contraires. — *De celle qui lui est opposée*, Voir plus haut la définition vulgaire des relatifs, ch. 7, § 1. — *De quelque autre façon que ce soit*, Par un autre cas que le génitif. — *On sait que les relatifs s'appliquent à des choses réciproques*, C'est la troisième propriété des relatifs. Voir plus haut, ch. 7, § 9. — *De réciprocité pareille*, On ne dit pas plus la vue de l'aveuglement que l'aveuglement de la vue ; mais l'on dit fort bien pour les relatifs : le père du fils, le fils du père.

§ 19. *D'abord pour les contraires*, Voir plus haut dans ce ch. § 6 et suiv., et au chapitre suivant les

énoncées par privation et possession ne sont pas opp sées entre elles comme le sont les contraires. D'abord, po les contraires entre lesquels il n'existe pas de term moyens, il est toujours nécessaire que l'un des deux exis dans les choses où il est placé par nature, ou bien da celles auxquelles on l'attribue; et l'on se rappelle qu'il n a point d'intermédiaires pour les contraires dont l'un d deux doit nécessairement se trouver dans le sujet q les reçoit. L'on a cité pour exemple la maladie et l santé, le pair et l'impair. On sait encore que, pour le contraires qui ont des intermédiaires, il n'y a pas néce sité que l'un ou l'autre soit dans tout le sujet: pa exemple, il n'est pas nécessaire que tout sujet suscep tible de blanc et de noir soit blanc ou noir, non pl que chaud ou froid. Rien, en effet, ne s'oppose à c qu'il n'y ait ici des intermédiaires. Souvenons-nous, d plus, qu'il y a des intermédiaires entre les contraires do l'un ou l'autre ne doit pas exister nécessairement da le sujet qui les reçoit, si ce n'est pourtant dans les chos qui n'ont qu'une seule qualité par nature : pour le fe par exemple, d'être chaud; pour la neige, d'être blanch Pour ces choses-là, il faut de toute nécessité que l'u des deux contraires leur appartienne spécialement, non pas l'un ou l'autre au hasard, puisque le feu ne pe être froid, et la neige ne peut pas davantage être noir

propriétés des contraires. — *Et l'on se rappelle*, Voir plus haut, § 8. — *L'on a cité pour exemples*, ibid. — *On fait encore*, Voir plus haut, § 9. — *Souvenons-nous de plus*, Pacius remarque avec raison que tous ces détails sont un peu prolixes, (utitur prolixitate, dit-il,) il est certain que ce § aurait | être plus concis. — *Ce qui natur lement n'a pas encore*, Voir pl haut, § 12. — *On se rappelle q n'y a jamais nécessité*, Voir p haut, § 9.

Ainsi donc il n'est pas nécessaire que l'un ou l'autre de ces contraires appartienne à tout le sujet qui les reçoit; mais c'est nécessaire seulement, dans les choses qui naturellement n'ont qu'un seul des contraires; et alors ce contraire unique est en elles d'une manière déterminée, et non pas indifféremment. On le voit donc, tout ce que l'on a dit jusqu'ici est inapplicable à la privation et à la possession. D'abord, il n'est pas toujours nécessaire que l'une ou l'autre se trouve dans le sujet qui les peut admettre : ce qui naturellement n'a pas encore dû avoir de vue n'est pas appelé aveugle ou voyant. Ainsi donc; la privation et la possession ne sont pas au nombre des contraires sans intermédiaire. Elles ne sont pas non plus de ceux qui ont des intermédiaires; car il faut toujours nécessairement que l'un d'eux se trouve dâns tout l'objet qui les reçoit : ainsi, d'un objet fait par nature pour avoir actuellement la vue, on dit qu'il est aveugle ou qu'il a la vue, sans que positivement l'une de ces deux propriétés soit déterminée, l'une pouvant être aussi bien que l'autre, puisqu'il n'y a pas nécessité que l'être soit aveugle ou qu'il ait la vue, et qu'il peut indifféremment être l'un, ou avoir l'autre. Loin de là, dans les contraires qui ont des intermédiaires, on se rappelle qu'il n'y a jamais nécessité que l'un ou l'autre appartienne à tous les objets qui peuvent les admettre, mais ils peuvent appartenir à quelques-uns; et ces objets alors n'en ont qu'un seul d'une manière spéciale, et non pas indifféremment un des deux. Concluons donc qu'évidemment les choses énoncées par privation et possession, ne sont opposées entre elles d'aucune des deux façons dont les contraires peuvent l'être entre eux.

§ 20. De plus, les contraires, dès qu'il y a un sujet qui les reçoit, peuvent se changer l'un dans l'autre, à moins que l'un des deux uniquement ne soit une nécessité physique, comme la chaleur dans le feu. En effet, l'homme bien portant peut devenir malade, le blanc peut devenir noir, le froid peut devenir chaud, le chaud peut devenir froid, le bon peut devenir mauvais; le mauvais peut devenir bon. Ainsi, l'homme pervers ramené à de meilleures habitudes, à de meilleurs conseils, peut s'amender en quelques points, quelque légers qu'ils soient; et s'il s'amende une fois, quelque peu que ce soit, il est évident qu'il changera complétement de conduite, ou qu'il recevra du moins une grande amélioration. Il acquiert de plus en plus de penchant à la vertu, et quelque légère que soit l'amélioration qu'il a sentie dès le principe, il est probable qu'elle ne fera que s'accroître par le temps; et les progrès continuant toujours, il finira, à moins que le temps ne l'arrête, par arriver à une manière d'être totalement différente de la première. Mais pour la privation et la possession, il est impossible qu'elles se changent jamais l'une dans l'autre. De la possession il peut bien se faire un changement en privation; mais il n'y a pas de changement possible de la privation à la possession : quand on est une fois devenu aveugle, on ne recouvre pas la vue; un homme chauve n'est jamais devenu chevelu, un édenté n'a jamais fait de dents.

§ 20. *Comme la chaleur dans le feu*, Voir le § précédent. — On peut remarquer aussi une certaine abondance de mots dans ce §. — *Une fois devenu aveugle*, Dans le sens rigoureux du mot.

§ 21. Les opposés qui le sont comme négation ou ffirmation ne sont évidemment opposés d'aucune des façons qu'on a dites jusqu'ici; mais pour ces choses, et pour lles seules, il faut toujours nécessairement que l'une es deux soit vraie et l'autre fausse. § 22. Dans les contraires, il n'est pas toujours nécessaire que l'un des deux oit vrai et l'autre faux, ni dans les relatifs, ni dans s choses de possession et de privation. Ainsi, la santé t la maladie sont des contraires, et cependant ni l'une i l'autre n'est ni vraie ni fausse. Et de même pour le ouble et la moitié, qui sont opposés comme relatifs, ni un ni l'autre ne sont ni vrais ni faux, non plus que les hoses de privation ou de possession, par exemple, la ue et l'aveuglement. En général, les mots pris isolément n'expriment ni vérité ni erreur, et les mots dont n vient de parler sont tous pris sans combinaison. 23. Toutefois, on pourrait croire que cette remarque 'applique surtout aux contraires exprimés avec combinaison de mots, et qu'ainsi : Socrate est bien portant st contraire à : Socrate est malade. Mais, même pour s contraires de ce genre, il n'est pas toujours nécessaire que l'un soit vrai, l'autre faux. Si Socrate existe, un sera vrai, et l'autre faux; si Socrate n'existe pas,

§ 21. *Les opposés qui le sont omme négation*, Quatrième espèce 'opposés. Voir plus haut, §§ 2 et 3. · *Que l'une des deux soit vraie t fausse*, Voilà le caractère spécial e cette opposition.

§ 22. *Dans les contraires*... ns les trois espèces d'opposition tres que l'affirmation et la négan. — *En général les mots pris isolément*, C'est la pensée tout entière des Catégories. Voir plus haut, ch. 2, § 1, et ch. 4, § 1. — *Dont on vient de parler*, Les trois espèces d'opposition différentes de l'affirmation et de la négation.

§ 23. *Avec combinaison de mots*, Au lieu de considérer les mots dans leur isolement, comme on le fait dans tout ce traité.

ils seront faux tous les deux; puisqu'en effet si Socrate n'existe pas du tout, il ne peut être vrai, ni qu'il soit malade, ni qu'il soit bien portant. § 24. Dans les choses de privation et de possession, quand l'objet n'existe pas, aucun des deux contraires n'est vrai; et quand l'objet existe, il ne s'ensuit pas toujours que l'un soit vrai et l'autre faux. Ainsi, Socrate y voit, Socrate est aveugle, sont deux propositions opposées comme possession et privation. En admettant que Socrate existe, il n'est pas nécessaire encore que l'un des deux soit vrai ou faux, puisque si le moment naturel de la possession n'est pas encore venu, tous deux sont faux; et si Socrate n'existe pas du tout, les deux assertions sont également fausses, qu'il est aveugle ou qu'il y voit. § 25. Au contraire, pour la négation et l'affirmation, que l'objet existe ou n'existe pas, il faut que l'une soit fausse et l'autre vraie. Soit par exemple, l'affirmation : Socrate est malade, et la négation : Socrate n'est pas malade; si Socrate existe, il faut nécessairement que l'une soit vraie et l'autre fausse; et il en est encore de même s'il n'existe pas : s'il n'existe pas, être malade est faux, n'être pas malade est vrai. § 26. Ainsi donc, les choses qui sont opposées, comme négation et affirmation, ont seules cette propriété spéciale que l'une des deux doit toujours être fausse ou vraie.

§ 24. *Dans les choses de privation et de possession*, Après les contraires exprimés par des mots combinés, formant une proposition, il examine de même les opposés par privation ou possession exprimés aussi dans une proposition et forme.

§ 25. *Ainsi donc*, Propriété spéciale des opposés par négation et affirmation, et qui les distingue de tous les autres.

CHAPITRE XI.

DES CONTRAIRES.

Exemples divers de contraires. — Un contraire peut exister sans l'autre. — Le sujet des contraires est le même, soit en espèce, soit en genre. — Les contraires doivent être ou dans le même genre, ou dans des genres contraires, ou former eux-mêmes des genres contraires.

§ 1. Le mal est nécessairement contraire au bien; et cela est évident en parcourant les cas particuliers. La maladie est contraire à la santé, la justice à l'injustice, le courage à la lâcheté; et ainsi du reste. § 2. Mais si le bien est le contraire du mal, parfois aussi le mal est le contraire du mal: par exemple, le luxe qui est un mal, est le contraire de la misère qui est un mal aussi; et de même l'aisance, la médiocrité, qui est contraire à l'un et à l'autre, est un bien. Ceci, du reste, s'applique à un fort petit nombre de cas; dans la plupart, c'est le bien qui est le contraire du mal.

§ 3. En outre dans les contraires, l'existence de l'un

§ 1. *Le mal est nécessairement*, Pacius fait de cette remarque une première propriété des contraires. Cette distinction n'est pas très-juste, et je ne crois pas devoir l'adopter.

§ 2. *Mais si le bien est le contraire du mal*, Seconde propriété des contraires suivant Pacius : elle n'est pas plus réelle que la première. — *De même l'aisance est un bien*, On reconnaît là cette théorie morale d'Aristote, qui place la vertu, le bien, entre deux vices, deux maux extrêmes. Voir la Morale à Nicomaque, liv. II, ch 6, 7 et 8.

§ 3. *En outre, dans les contraires*, Pacius reconnaît ici une troisième propriété des contraires; j'en ferais plutôt la première, les deux autres n'étant pas vraiment

n'entraîne pas nécessairement celle de l'autre. Si tout le monde se porte bien, la santé existera et la maladie n'existera point; et de même si tous les objets sont blancs, la blancheur existera et la noirceur n'existera pas. § 4. Il y a plus; si : Socrate se porte bien est contraire à : Socrate est malade, comme il n'est pas possible que les deux choses existent à la fois dans le même individu, il est impossible aussi que l'un des contraires existant, l'autre existe aussi; car si ce fait : Socrate se porte bien, existe, cet autre fait : Socrate est malade, n'existe pas.

§ 5. Il est évident que les contraires sont naturellement applicables à un objet identique, soit en genre soit en espèce. Ainsi, la maladie et la santé sont naturellement placées dans le corps de l'animal; la blancheur et la noirceur ne peuvent être non plus que dans le corps, la justice et l'iniquité, que dans le cœur de l'homme.

§ 6. Il faut nécessairement pour tous les contraires, qu'ils soient ou dans des genres contraires, ou dans le même genre, ou enfin qu'ils soient eux-mêmes des genres. Noir et blanc appartiennent à un même genre, puisque la couleur est le genre de tous les deux : justice et iniquité sont dans des genres contraires; car le genre de l'un c'est

des propriétés. — *Si tout le monde se porte bien*, Il faut remarquer qu'il ne s'agit ici que des contraires simples sans combinaison : la santé, la maladie.

§ 4. *Il y a plus, si : Socrate se porte bien*, Il s'agit ici de contraires combinés, c'est-à-dire, représentés par des propositions entières.

§ 5. *Il est évident que les contraires*, On pourrait faire de ceci une seconde propriété des contraires : c'est la cinquième pour Pacius.

§ 6. *Il faut nécessairement*, Troisième propriété des contraires, la sixième pour Pacius. — Il faut rapprocher de ce chapitre et du précédent le chap. 10 du 5e liv. de la Métaphysique, où sont résumées la théorie des opposés et celle des contraires.

la vertu, celui de l'autre c'est le vice. Enfin, le bien et le mal ne sont pas dans un genre, mais ils sont eux-mêmes genres de certaines choses.

CHAPITRE XII.

DE LA PRIORITÉ.

Quatre espèces principales de priorité : 1° relativement au temps; 2° relativement à la non-réciprocité; 3° relativement à l'ordre; 4° relativement au mérite.

On peut distinguer encore une cinquième espèce de priorité, la priorité de nature.

§ 1. Une chose peut être antérieure à une autre de quatre façons différentes.

§ 2. D'abord et de la manière la plus spéciale, relativement au temps, d'après lequel une chose est dite plus vieille ou plus ancienne qu'une autre. En effet, par cela seul qu'il s'est écoulé un espace de temps plus considérable, la chose est appelée plus vieille, plus ancienne.

§ 3. En second lieu, la priorité appartient à toutes

§ 1. *Une chose peut être antérieure à une autre*, Voir le 5e livre de la Métaphysique, ch. 2, où la priorité et la postériorité sont divisées autrement qu'ici et moins nettement.

§ 2. *Une chose est dite plus vieille*, La guerre de Troie est antérieure à la guerre Médique, exemple cité au ch. 11 du 5e livre de la Métaphysique.

§ 3. *Qui ne rendent pas réciproquement la consécution d'existence*, Les exemples que cite Aristote obscurcissent la pensée. Je n'ai pu trouver une traduction plus claire que celle que j'ai donnée. — *Réciproquement l'existence d'une autre*, Qui implique l'existence de la première.

les choses qui ne rendent pas réciproquement la consécution d'existence. Ainsi, un précède deux, parce que deux existant, il s'ensuit sur-le-champ qu'un existe; tandis qu'un existant, il ne s'ensuit pas nécessairement que deux existe; et d'un ne suit pas réciproquement l'existence du reste. Ainsi donc, une chose semble être première quand il n'en sort pas réciproquement l'existence d'une autre.

§ 4. En troisième lieu, l'idée de priorité s'applique à un ordre quelconque, comme dans les sciences et dans les discours. Dans les sciences démonstratives, il y a la priorité et la postériorité selon un certain ordre: ainsi, les éléments précèdent en ordre les démonstrations de géométrie; et dans la grammaire, les lettres précèdent les syllabes. Et de même dans les discours, l'exorde est selon l'ordre avant la narration.

§ 5. Outre ces priorités qu'on vient d'énumérer, on peut dire encore que le mieux, le plus honorable, tient par nature le premier rang: c'est ainsi que l'on dit généralement que l'homme qu'on estime le plus, qu'on aime le plus, est le premier des hommes. Mais de tous les modes de priorité, ce dernier est le moins commun.

§ 6. Tels sont, à peu près, tous les modes de priorité.

§ 5. *Dans les sciences démonstratives*, Les mathématiques, comme le prouve l'exemple cité plus bas. — *Les démonstrations de géométrie*, Ou, comme le texte dit, les figures qui servent en géométrie pour faire les démonstrations. — *L'exorde est selon l'ordre*, Voir la Rhétorique, liv. III, ch. 14.

§ 5. *Outre ces priorités*, Quatrième espèce de la priorité.

§ 6. *Mais peut-être pourrait-on croire*, Cinquième espèce de la priorité : la réalité est antérieure au jugement qui l'énonce. Simpli-

§ 7. Mais peut-être pourrait-on croire qu'outre tous ceux-là il en existe encore un autre. Ainsi, dans les choses qui se rendent réciproquement la présupposition d'existence, celle qui d'une façon quelconque est cause de l'existence de l'autre, semblerait naturellement devoir être appelée première. Or, il est évident qu'il y a certaines choses de ce genre. Par exemple, quand on dit: L'homme existe, il y a rapport réciproque entre l'existence de l'homme, et le jugement vrai qu'on énonce sur cette existence; en effet, si l'homme existe, le jugement par lequel nous déclarons que l'homme existe est vrai. Et la réciproque n'est pas moins juste; car si le jugement par lequel nous déclarons que l'homme existe est vrai, l'homme existe aussi véritablement. Mais un jugement, quelque vrai qu'il puisse être, n'est pas cause qu'une chose est; et la chose, au contraire, semble être en quelque sorte la cause de la vérité du jugement, puisqu'en effet, c'est selon que la chose est ou n'est pas que le jugement est faux ou vrai.

§ 8. Ainsi donc, l'on peut dire de cinq façons qu'une chose est antérieure à une autre.

dus affirme que, dans d'autres ouvrages, Aristote énonçait beaucoup plus d'espèces de priorité qu'il ne le fait ici, et que Straton, dans sa monographie sur l'Antérieur et le postérieur, en distinguait aussi bien davantage. Schol., p. 89, a, 40 et p. 90, a, 12.

CHAPITRE XIII.

DE LA SIMULTANÉITÉ.

Trois espèces de simultanéité : 1° en temps ; 2° par nature ; 3° par division spécifique.

§ 1. On dit en général, et dans le sens le plus spécial du mot, que deux choses coëxistent quand leur existence a lieu dans le même temps. L'une n'est pas antérieure, ni l'autre postérieure ; elles sont dites exister à la fois dans le temps.

§ 2. On appelle simultanées par nature, les choses qui se rendent réciproquement la présupposition d'existence, sans que l'une soit cependant pour l'autre cause d'existence. Tels sont, par exemple, le double et la moitié ; car ces deux choses sont réciproques, parce que dès que le double existe, la moitié existe ; et que réciproquement, la moitié existant, le double existe aussi ; mais l'un n'est pas la cause de l'existence de l'autre.

§ 3. Les choses d'un même genre, mais placées dans des divisions différentes les unes des autres, sont dites

§ 1. *On dit en général*, La simultanéité la plus ordinaire est celle qui est considérée dans le temps.

§ 2. *Qui se rendent réciproquement la présupposition*, Voir au ch. précédent, § 3. — *Par nature*, Ou dans la nature.

§ 3. *Sont dites aussi simultanées par nature*, L'expression d'Aristote est la même qu'au paragraphe qui précède. La formule est pareille, mais les choses qu'elle comprend sont différentes : ici, les divisions opposées d'un même genre; là, des choses réciproques l'une à l'autre. Il faut soigneusement faire cette distinction.

ussi simultanées par nature. Placées dans des divisions ifférentes les unes des autres, se dit des choses comprises ins une même division : par exemple, le volatile est visé par opposition en terrestre et en aquatique; terstre et aquatique, en effet, sortis du même genre, sont s divisions opposées l'une à l'autre. L'animal se dise, en effet, en toutes ces classes : en volatile, en terstre, en aquatique; et de toutes ces choses, aucune est antérieure ou postérieure à l'autre; elles coëxistent iturellement. Au reste, chacun de ces genres pourrait icore se décomposer en espèces diverses, le volatile issi bien que le terrestre et l'aquatique. On appelle onc simultanées par nature les choses sortant d'un iême genre, et comprises dans une même division.

§ 4. Les genres, du reste, précèdent toujours les spèces; car ils ne rendent pas réciproquement la supposition d'existence. Par exemple, du moment que l'espèce aquatique existe, le genre animal doit exister; ais l'animal peut exister sans qu'il y ait nécessité que aquatique existe.

§ 5. Ainsi donc, on appelle simultanées par nature, es choses qui, réciproques quant à la supposition l'existence, ne sont pas causes d'existence l'une pour 'autre, et les choses d'un même genre, séparées par divisions opposées entre elles. D'une manière générale, on appelle simultanées, les choses dont l'existence se produit dans le même temps.

§ 4. *Les genres précèdent toujours les espèces*, Logiquement irhant : l'exemple donné fait bien comprendre la pensée.

§ 5. *Ainsi donc on appelle*, Résumé des diverses espèces de simultanéité développées dans tout ce chapitre.

CHAPITRE XIV.

DU MOUVEMENT.

Six espèces de mouvement : rapports et opposition de ces espèces entre elles.

§ 1. On distingue six espèces de mouvement: naissance ou génération, destruction, accroissement, décroissement, modification, déplacement dans le lieu.

§ 2. Évidemment tous ces mouvements diffèrent entre eux : la naissance n'est pas la destruction; l'accroissement n'est pas le décroissement, non plus que le déplacement, et ainsi du reste.

§ 3. Quant à la modification, on peut demander s'il n'est pas toujours nécessaire que ce qui est modifié le soit selon un des autres mouvements. § 4. Mais cette supposition n'est pas juste. Dans toutes nos sensations, ou du moins dans la plupart, il arrive que nous sommes modifiés sans qu'aucun autre mouvement vienne nous affecter. Il n'est pas nécessaire, en effet, que ce qui

§ 1. *On distingue six espèces de mouvement*, Voir la théorie générale du mouvement dans les Leçons de Physique, liv. 5 et suiv., et dans la Métaphysique, liv. 11, chap. 12, et liv. 12, ch. 7. — *Modification*, Ou altération, l'action de devenir autre. J'ai préféré le mot de modification comme plus général. Celui d'altération présente en français un sens trop spécial, et par conséquent infidèle.

§ 2. *Diffèrent entre eux*, Quelques-uns sont contraires les uns aux autres. Voir plus bas, § 6.

§ 3. *Quant à la modification*, Ou altération.

§ 4. *Cette supposition n'est pas juste*, La modification ou altération est une espèce toute particulière de mouvement, qui ne peut se confondre avec aucune autre.

est mu par une sensation s'accroisse ou diminue, ni qu'il éprouve aucun des autres mouvements. Ainsi donc la modification est bien réellement un mouvement d'espèce différente de toutes les autres. Si elle n'était qu'un mouvement de même nature, il faudrait que sur-le-champ la chose modifiée s'accrût ou diminuât, ou éprouvât un des autres mouvements; or, il n'en est rien. § 5. Et de même, il faudrait que ce qui croît ou est affecté de tout autre mouvement fût aussi modifié; mais il est des choses qui croissent sans être modifiées : par exemple, un quadrilatère, si on lui applique le gnomon, devient il est vrai plus grand, mais il n'est pas autre chose qu'un quadrilatère. Ceci peut être dit de toutes les choses du même genre, etc. Ainsi, tous ces mouvements sont différents les uns des autres.

§ 6. D'une manière absolue, le repos est contraire au mouvement; mais chaque mouvement spécial est contraire à un autre mouvement spécial : la destruction à la génération, le décroissement à l'accroissement; le repos dans le lieu au déplacement dans le lieu. Le déplacement dans un lieu contraire, pourrait

§ 5. *Si on lui applique le gnomon*, Si l'on prolonge la diagonale d'un carré d'une quantité égale à elle-même, et qu'on abaisse de l'extrémité de ce prolongement des parallèles à chacun des côtés, la portion de figure ainsi ajoutée à la figure primitive est ce qu'on appelle un gnomon. On a formé ainsi un carré nouveau égal à quatre fois le premier carré. Le quadrilatère est donc accru : mais les parallèles mêmes n'ont fait que l'accroître sans changer sa figure : il est toujours quadrilatère, et carré, par exemple, s'il l'était d'abord. La dimension est changée : la forme n'est pas modifiée, altérée : elle n'est point autre. Albert donne deux explications du gnomon d'après Euclide et d'après Boëce.

§ 6. *D'une manière absolue*, En général, et sans poser aucune limitation à l'expression.

plus que les autres mouvements sembler un tion : par exemple, le déplacement en hau opposé au déplacement en bas, et réciproquen Mais pour la modification, le dernier des mo énoncés, il ne serait pas facile de dire ce q contraire. Rien, en effet, ne paraît lui être co moins qu'on ne lui oppose le repos avec telle ou bien le changement de la qualité dans son c de même qu'au déplacement dans le lieu, on repos dans le lieu, ou le changement dans contraire. La modification, en effet, est aussi gement de qualité : ainsi, le repos dans une q bien le changement dans le contraire de cette sera opposé au mouvement dans la qualité; a venir blanc sera opposé à devenir noir; car al jet est modifié, parce que le qualitatif vient à en ses contraires.

CHAPITRE XV.

DE LA POSSESSION.

Huit espèces principales de la possession ; exemples

§ 1. Avoir, s'emploie de plusieurs façon

§ 7. *Le qualitatif*, Voir pour la justification de ce mot, plus haut, ch. 8, § 18.

§ 1. *Avoir*, Comparez plus haut la catégorie de la qualité, ch. 4, § 2, ch. 9, § 6, et dan physique, ch. 23 du livr

§ 2. *Par toute autre* catégorie de la possessi pliquée à celle de la qual

D'abord comme manière d'être, disposition ou toute autre qualité : on dit, en effet, qu'un homme a de la science, de la vertu. § 3. En second lieu, comme quantité, par exemple, la taille que quelqu'un a ; car on dit qu'il a trois coudées, quatre coudées. § 4. Ou bien relativement à ce qui entoure le corps : on dit que quelqu'un a un manteau, un vêtement. § 5. Ou par rapport à ce qui est dans une partie du corps : comme on dit que quelqu'un a un anneau à la main. § 6. Ou même relativement à une partie du corps : on dit que quelqu'un a un pied, une main. § 7. Ou par rapport à ce qui est dans un vase, comme on dit que le médimne a du grain, la cruche du vin; car on dit fort bien que le médimne a du grain, que la cruche a du vin. Et toutes ces mesures sont dites avoir quelque chose en tant que vase. § 8. Ou enfin comme propriété; car on dit que quelqu'un a une maison, un champ.

§ 9. On dit encore d'un homme, qu'il a une femme, d'une femme qu'elle a un mari; mais ce mode de possession paraît le plus éloigné de tous; car ordinairement avoir une femme ne signifie pas autre chose que cohabiter avec elle.

§ 3. *En second lieu comme quantité*, Ou bien elle est appliquée à celle de la quantité.

§ 4. *On dit que quelqu'un a un manteau*, Voir plus haut, ch. 4, § 2, l'exemple cité.

§ 7. *Par rapport à ce qui est dans un vase*, La catégorie de la possession est appliquée ici à celle du lieu.

§ 8. *Comme propriété*, Et à celle de la relation.

§ 9. *Cohabiter avec elle*, Pacius s'indigne qu'Aristote réduise le mariage à la cohabitation, et il le traite de païen. C'est mal comprendre ce passage. Aristote ne dit pas que le mariage ne soit que la cohabitation, comme le pense le commentateur. Voir T. VI, 7, 3.

§ 10. Il y a peut-être encore d'autres modes d[e] possession; mais nous avons énuméré tous ceux à pe[u] près qu'on emploie le plus habituellement.

§ 10. *Il y a peut-être encore*, On aurait pu attendre ici un résumé de tout le traité des Catégories.

FIN DES CATÉGORIES.

HERMÉNEIA.

PLAN

DE

L'HERMÉNEIA.

Le nom, le verbe, l'affirmation et la négation, l'énonciation et le jugement, tels sont les objets divers dont il sera question dans ce traité. Les mots ne sont que l'image de la pensée. Les choses sont en soi identiques pour tous les hommes : les pensées qu'elles leur inspirent sont identiques pour tous aussi. Mais les langues destinées à les représenter varient d'une nation à une autre, tout comme l'écriture, qui représente les mots. Les rapports de la pensée à la parole appartiennent, du reste, plus spécialement au Traité de l'Ame. Les pensées sont fausses ou vraies, selon qu'on les combine ou qu'on les laisse isolées. Les mots aussi sont de même : isolés, ils sont toujours vrais, puisqu'ils ne nient ni n'affirment ; combinés, ils peuvent être faux quelquefois.

Le nom est un mot qui n'a de sens que celui que les hommes sont convenus de lui donner; il n'implique aucune idée de temps, et aucune des parties qui le composent n'a de signification par elle-même. Le nom est déterminé, quand il est dans sa forme simple; indéterminé, quand on le fait précéder de la négation. Le nom proprement dit est toujours au nominatif. Les autres cas ne sont pas à vrai dire des noms; ce sont des cas du nom. Le nom joint à un verbe suffit pour faire un jugement complet. Les cas du nom joints à un verbe ne font pas encore de proposition régulière; il faut un élément de plus, qui est un nom au nominatif.

Le verbe est un mot qui, outre la signification qui lui est propre, exprime encore l'idée de temps. Aucune de ses parties d'ailleurs n'a de sens quand elle est isolée, non plus que celles du nom. Le verbe est toujours le signe d'une attribution. Le verbe est indéterminé comme l'est le nom, quand il est précédé d'une négation. Le verbe proprement dit exprime toujours le présent; les deux autres moments de la durée forment des cas du verbe plutôt que des verbes.

La phrase est une combinaison de mots qui a un sens de convention comme eux, mais dont toutes les parties prises isolément ont chacune

une signification. La phrase énonciative, la seule dont il sera question ici, est celle qui exprime vérité ou erreur. Les autres espèces de phrase sont plus particulièrement l'objet de la Rhétorique et de la Poétique.

Parmi les phrases énonciatives, la première en ordre c'est l'affirmation; la négation ne vient qu'ensuite. La phrase énonciative peut être simple, si elle énonce une seule chose d'une seule chose; elle est complexe, quand elle exprime plusieurs choses.

L'affirmation attribue une chose à une autre; la négation sépare une chose d'une autre. Toute affirmation a une négation opposée; l'ensemble de l'affirmation et de la négation opposées se nomme contradiction, bien entendu toujours qu'il n'y a point de l'une à l'autre homonymie, ou équivoque sophistique, de quelque genre que ce soit, et que l'on affirme d'une part la même chose absolument qu'on nie de l'autre.

Les propositions sont universelles ou particulières, comme les choses elles-mêmes : homme est une chose universelle; Callias n'est qu'un mot individuel. On peut, du reste, employer les mots universels, sans leur donner ou en leur donnant le signe de l'universalité. On peut tout aussi bien dire : L'homme est blanc, ou : Tout homme est

blanc. Quand deux propositions sont universelles, et que l'une affirme ce que l'autre nie, elles sont contraires : Tout homme est blanc: aucun homme n'est blanc. Elles sont contradictoires, quand, avec la condition indispensable d'être opposées, l'une est universelle et l'autre particulière : Tout homme est blanc, quelque homme n'est pas blanc: Aucun homme n'est blanc, tel homme est blanc. Les contradictoires ne peuvent jamais être vraies à la fois : l'une est fausse et l'autre vraie; les contraires peuvent être toutes les deux fausses. Quant aux contradictoires de choses universelles exprimées sans le signe de l'universalité, les deux peuvent être vraies à la fois : L'homme est blanc, l'homme n'est pas blanc. Du reste, une affirmation n'a jamais d'opposé qu'une négation contradictoire.

C'est que l'affirmation simple est, comme on l'a dit, celle qui exprime une seule chose d'une seule chose, et de même pour la négation. Si sous un seul mot on comprend plusieurs choses, l'affirmation ou la négation n'est plus simple; elle devient complexe, malgré sa simplicité apparente.

Il faut ajouter que la règle de la contradiction ne s'applique qu'aux propositions qui expriment le présent et le passé. Dans le présent et le passé, il faut nécessairement que l'affirmation ou la né-

gation soit vraie, que l'affirmation ou la négation soit fausse. Il n'en est pas de même pour l'avenir. Si d'une manière générale, et sans tenir compte de la restriction indiquée ici, on prétendait que toute affirmation ou négation est fausse ou vraie, on serait amené à soutenir, chose absurde, que toutes les choses sont soumises à la fatalité la plus aveugle et la plus invincible. Dans une contradiction dont les deux propositions opposées concernent l'avenir, laquelle est vraie, laquelle est fausse? Quatre réponses différentes se présentent. 1° D'abord les deux propositions sont vraies également. 2° Elles sont, d'une manière déterminée, l'une vraie, l'autre fausse. 3° Elles sont toutes deux fausses. 4° Enfin elles sont, d'une manière tout indéterminée, l'une vraie, l'autre fausse, sans qu'il soit possible de dire positivement laquelle est vraie, laquelle est fausse. Des trois premières opinions aucune n'est soutenable : elles mènent toutes à des absurdités évidentes. Si toutes deux sont vraies, il s'ensuit que la chose est à la fois et n'est pas ; car la réalité est comme l'assertion même qui l'exprime : quand l'assertion est vraie, la chose est ; quand elle est fausse, la chose n'est pas. Donc, dans l'avenir, la chose serait et ne serait pas en même temps. Si l'une est vraie et l'autre fausse d'une manière déterminée, il s'en-

suit que tout est nécessaire, que tout arrive de toute nécessité. Et alors que deviennent la liberté et la sagesse de l'homme? Que devient ce sentiment commun à toute l'humanité, et que l'expérience confirme d'ailleurs tous les jours, qu'un acte de notre part amène un certain résultat, et que sans cet acte ce résultat ne serait pas obtenu, le but que nous nous proposons ne serait pas atteint? Si toutes deux sont fausses, il s'ensuit que dans l'avenir la chose ne pourra pas plus être que ne pas être. Reste donc la quatrième solution, qui est la vraie, c'est que dans toute contradiction qui concerne l'avenir, il est impossible de dire laquelle des deux propositions contradictoires est vraie, laquelle est fausse. Par là la liberté de l'homme est sauve, l'avenir n'est point enchaîné; et nous en pouvons disposer dans la mesure de nos forces, comme la réalité même nous le prouve. Donc on ne peut pas dire d'une manière générale que toute affirmation ou négation est fausse ou vraie; il faut ajouter : Dans le passé et le présent. Il faut exclure de cette règle l'avenir, et toutes les propositions contingentes qui le concernent.

Il n'y a que deux oppositions possibles, quand le nom au nominatif est joint au verbe substantif: L'homme est, l'homme n'est pas : Le non-homme

est, le non-homme n'est pas. Quand le verbe substantif est en troisième terme, les oppositions se doublent : L'homme est juste, l'homme n'est pas juste : L'homme est non juste, l'homme n'est pas non juste. C'est ce qu'on a expliqué dans les Analytiques. On pourrait construire les propositions avec le nom indéterminé Non-homme, comme on vient de le faire avec le nom déterminé Homme ; et on obtiendrait ainsi quatre propositions nouvelles, opposées deux à deux comme les précédentes. L'on pourrait tout aussi bien encore les mettre sous forme universelle; car les propositions pourraient renfermer tout autre verbe que le verbe substantif, qui d'ailleurs est toujours sous-entendu dans la composition de tous les autres verbes. Il faut ajouter que, dans certaines langues, le déplacement des mots dans la proposition n'importe pas, en ce que le sens reste toujours le même.

On peut aussi se demander dans quel cas, on peut réunir en un seul attribut vrai plusieurs attributs vrais d'un seul et même sujet, et dans quel cas on ne le peut pas, bien que les attributs séparés soient tous vrais chacun isolément. Ainsi, tel homme est bon ; de plus, il est tanneur. Doit-on conclure, comme le font quelquefois les Sophistes, qu'il est bon tanneur? Ou n'est-ce là qu'un vain

paralogisme? Les attributs divers, quoique vrais isolément, ne peuvent être réunis avec vérité quand ils ne sont que des attributs accidentels. On peut aussi se poser la question inverse, et se demander dans quel cas les attributs vrais, quand ils sont réunis, restent vrais encore quand on les sépare. On peut les désunir avec vérité lorsque l'attribut n'a rien de contradictoire à l'idée même du sujet, et quand il n'est pas accidentel.

Les propositions peuvent être sous la forme qu'on leur a vue jusqu'à présent; mais elles peuvent aussi être modifiées. L'attribut, au lieu d'être sous forme absolue, peut recevoir une limitation qui lui donne un caractère particulier. Les modifications les plus ordinaires qu'il subit sont celles de possibilité, de contingence, de nécessité et enfin d'impossibilité. Comme une chose possible peut à la fois être et n'être pas, il est évident que dans ces propositions la négation ne devra pas porter sur le verbe être ou ne pas être; elle devra porter sur la modification elle-même, c'est-à-dire que la négation de : Pouvoir être sera : Ne pas pouvoir être. Et de même, pour contingent, nécessaire et impossible. C'est qu'en effet c'est la modification qui est le véritable attribut, malgré l'apparence contraire : et le sujet se compose du verbe Être ou ne pas être combiné avec d'autres

termes. Ainsi, la négation de cette proposition : Il est possible que ce ne soit pas, n'est point : Il n'est pas possible que ce soit; mais bien : Il n'est pas possible que ce ne soit pas. Ce sont là des contradictoires qui ne peuvent jamais être vraies toutes deux à la fois. De même encore la négation de cette proposition : Il est nécessaire que ce soit, n'est point : Il est nécessaire que ce ne soit pas; mais bien : Il n'est pas nécessaire que ce soit. Le raisonnement serait tout-à-fait pareil pour impossible. Ainsi, dans ces propositions, il est bien entendu que Être et ne pas être sont des sujets, et que les modes sont les vrais attributs. Les affirmations et les négations sont donc : Possible, pas possible; contingent, pas contingent; nécessaire, pas nécessaire; impossible, pas impossible; vrais, pas vrais.

Les diverses idées qui modifient le plus ordinairement les propositions, sont unies entre elles par des liens étroits, de telle façon que commençant par l'une d'elles, on peut énumérer, à la suite et par une consécution régulière, toutes les autres affirmées ou niées, suivant le besoin de la pensée. On peut réduire toute cette série en un tableau qui se divisera en deux parties. A la tête de l'une, serait l'affirmation du possible ; à la tête de l'autre, la négation du possible. Et l'on arriverait

ainsi de transformations en transformations, et par des nuances successives, jusqu'à l'affirmation du nécessaire. En partant d'une extrémité, on atteindrait l'autre sans aucune discontinuité. Impossible et nécessaire se suivent contrairement et à l'inverse, c'est-à-dire qu'il faut affirmer le nécessaire avec la négation du sujet, pour répondre à l'affirmation du sujet et de l'impossible. Ainsi, d'une chose dont on dit qu'il est impossible qu'elle soit, on peut dire aussi et par une conséquence directe qu'il est nécessaire qu'elle ne soit pas. De même, s'il est impossible qu'elle ne soit pas, il est nécessaire par cela même qu'elle soit. On pourrait donc commencer cette série consécutive des modales par le nécessaire, tout aussi bien qu'on l'a commencée par le possible. La première partie du tableau ci-dessus commencée par : Il est nécessaire que ce soit, finirait par : Il est impossible que ce soit. La seconde, commencée par : Il n'est pas nécessaire que ce soit, finirait par : Il n'est pas impossible que ce soit. La possibilité suit la nécessité, comme l'universel suit le particulier. Possible est plus large que nécessaire, comme le genre est plus large que l'espèce ou l'individu.

Reste enfin, pour compléter toutes les théories qui précèdent, à savoir si la négation est bien la

proposition contraire à l'affirmation, ou s'il n'est pas possible aussi que l'affirmation soit contraire à l'affirmation. Soit cette proposition : Tout homme est juste. Quelle est la proposition contraire? Est-ce : Tout homme est injuste? ou bien : Aucun homme n'est juste? Pour éclaircir sans peine cette question, il suffit de voir quelle est la pensée contraire à la première pensée. Les propositions qui représentent les pensées seront comme les pensées elles-mêmes. D'abord, il est clair que les pensées ne sont pas contraires par cela seul qu'elles s'appliquent à des objets contraires. Dire du bien qu'il est bien, du mal qu'il est mal, ce sont des pensées de forme pareille, quoique les sujets soient contraires, quoique le mal soit le contraire du bien. La seule pensée vraiment contraire est celle d'où naît l'erreur. Or c'est précisément la négation de la chose prise en soi, et non point la négation de l'accident de cette chose. Ainsi dire d'une chose bonne qu'elle est bonne, c'est une proposition vraie. Dire qu'elle n'est pas bonne, c'est la proposition fausse parce qu'elle s'adresse à la chose en soi; dire de cette chose qu'elle est mauvaise, c'est nier un simple accident de la chose. En soi la chose est bonne : par accident, elle n'est pas mauvaise. Si donc la pensée contraire est la pensée fausse, négation

de la pensée vraie, il s'ensuit qu'il en est de même pour les propositions, et que la proposition contraire est véritablement la négation pure et simple de la proposition initiale. Il n'importe, du reste, en rien que la proposition soit ou ne soit pas sous forme universelle ou indéterminée. Seulement, quand les pensées sont sous forme particulière, les deux opposées peuvent être toutes deux vraies à la fois. Il n'est pas moins évident que, ni une pensée vraie ni une négation vraie, ne peuvent être contraires ni à une pensée, ni à une négation vraie : car il n'est pas possible que jamais les contraires soient à la fois à un seul et même objet.

HERMÉNEIA,

OU

TRAITÉ DE LA PROPOSITION.

CHAPITRE PREMIER.

Énumération des objets divers de ce traité. — Rapports du langage à la pensée. — Les mots isolés n'expriment ni vérité ni erreur : il faut qu'ils soient réunis pour exprimer l'un ou l'autre.

§ 1. Il faut établir d'abord ce que c'est que nom, ce que c'est que verbe, puis ensuite, ce que c'est que négation et affirmation, énonciation et jugement.

Herméneia, J'ai cru devoir conserver le mot grec, parce qu'il est impossible de le bien traduire à moins d'une longue périphrase. Les commentateurs du moyen âge ont conservé le titre tout entier : et les deux mots Peri hermeneias sont devenus pour eux un accusatif pluriel féminin qui a eu son génitif en *arum* et son datif en *is*. Quant au second titre, il n'appartient pas à Aristote : mais le catalogue de Diogène Laërce et l'autorité de plusieurs commentateurs le recommandent : de plus, il a l'avantage d'être une explication du premier et une indication assez fidèle des matières traitées dans l'ouvrage. Voir sur le titre de l'Herméneia la discussion d'Ammonius, Schol., p. 95, b, 21.

§ 1. *Nom... verbe*, Les deux éléments indispensables de la proposition. — *Jugement*, Le terme grec est vague et moins précis que celui par lequel j'ai dû le rendre : on pourrait traduire aussi : *proposition*, mot qui est un peu plus précis.

§ 2. Les mots dans la parole ne sont que l'image des modifications de l'âme; et l'écriture n'est que l'image des mots que la parole exprime. § 3. De même que l'écriture n'est pas identique pour tous les hommes, de même les langues ne sont pas non plus semblables. Mais les modifications de l'âme, dont les mots sont les signes immédiats, sont identiques pour tous les hommes, comme les choses, dont ces modifications sont la représentation fidèle, sont aussi les mêmes pour tous. § 4. On a déjà parlé de cela dans le Traité de l'Ame : et en effet ce sujet appartient à un autre traité que celui-ci. § 5. De

§ 2. *L'image des modifications de l'âme*, C'est donner au langage une origine tout humaine. L'antiquité grecque n'a jamais résolu autrement cette question, que d'ailleurs elle n'a point cherché à approfondir.

§ 3. *Les modifications de l'âme... sont identiques*, Ceci ne contredit pas le paragraphe qui précède. Les modifications sont identiques: mais les images de ces modifications ne le sont pas, précisément parce que la volonté de l'homme intervient dans la production de ces images. On voit, comme le font remarquer les commentateurs, que toute cette théorie est contraire à celle que Platon développe dans le Cratyle. Pacius ajoute qu'il y a ici quatre degrés distincts : l'écriture qui représente les mots, les mots qui représentent les conceptions de l'esprit, et enfin ces conceptions qui représentent les choses. Cette gradation que fait Aristote est parfaitement exacte. Alexandre d'Aphrodise, dans son commentaire qui n'est pas venu jusqu'à nous, contestait cette identité des pensées pour tous les hommes. Voir Ammonius, Scholies, p. 100, a, 28 et la note, et p. 101, b, 1. Herminus proposait ici une variante qui ne tient qu'au changement d'un accent, et il corrigeait ainsi la pensée qu'Alexandre ne jugeait pas très-juste, *ib.*, 8 et la note.

§ 4. *On a déjà parlé de cela dans le Traité de l'Ame*, Voir le Traité de l'Ame, livre 3, ch. 7, éd. de Trendelenbourg, p. 94 et 96. Andronicus de Rhodes, ne retrouvant pas textuellement ceci dans le Traité de l'Ame, avait déclaré l'Herméneia apocryphe. Il est le seul parmi les commentateurs à soutenir cette opinion. Voir les Scholies, éd. de Berlin, p. 94, a, 21, p. 97, a, 19, et mon mémoire sur la Logique, t. 1, p. 53.

§ 5. *N'être ni vraies ni fausses*, En tant qu'elles n'impliquent ni l'affirmation ni la négation d'un

même qu'il y a dans l'âme, tantôt des pensées qui peuvent n'être ni vraies ni fausses, et tantôt des pensées qui nécessairement doivent être l'un ou l'autre, de même aussi dans la parole; car l'erreur et la vérité ne consistent que dans la combinaison et la division des mots. § 6. Les noms eux-mêmes et les verbes ressemblent donc à la pensée sans combinaison ni division, par exemple : homme, blanc, sans rien ajouter à ces mots. Ici en effet rien n'est encore ni vrai ni faux : et en voici bien la preuve : un cerf-bouc, par exemple, signifie certainement quelque chose; mais ce n'est encore ni vrai ni faux, si l'on n'ajoute pas que cet animal existe ou qu'il n'existe pas, soit d'une manière absolue, soit dans un temps déterminé.

CHAPITRE II.

Du nom : définition du nom : justification des parties diverses de cette définition. — Du nom indéterminé. — Des cas du nom.

§ 1. Le nom est un mot qui par convention signifie

objet matériel. — *Dans la combinaison et la division des mots*, Voir dans les Catégories, ch. 2, § 1, et surtout ch. 4, § 3.

§ 6. *Les noms eux-mêmes et les verbes*, Pris isolement et sans combinaison. — *Un cerf-bouc signifie certainement quelque chose*, Dans la pensée, mais non dans la réalité, si on ne l'affirme ni ne le nie. Voir la République de Platon, liv. 6, p. 10, trad. de M. Cousin. — *Soit d'une manière absolue*, Ceci peut signifier encore, comme le veut Pacius, que l'affirmation s'applique au présent, comme les mots suivants : *soit dans un temps déterminé*, s'appliquent aux deux autres moments du temps, le passé et l'avenir.

§ 1. *Un mot qui par convention*, Et non par une sorte de necessité

quelque chose sans spécifier de temps, et dont aucune partie séparée n'a de signification à elle. § 2. Ainsi, dans le nom de Callippos, hippos ne signifie rien par lui seul, comme il signifierait dans cette phrase : Kalos hippos. C'est qu'il n'en est pas dans les noms composés comme dans les simples : dans les premiers, une partie prise seule n'a aucune signification ; dans les autres, la partie semble vouloir signifier quelque chose, mais ne signifie cependant rien, quand elle est isolée ; ainsi dans épactrokélès, kélès ne signifie rien par lui-même. § 3. On a dit plus haut : Par convention, attendu que les mots n'existent point dans la nature et qu'ils ne sont quelque chose qu'en devenant signes : cela est si vrai que les sons inarticulés signifient aussi quelque chose ; par exemple, les cris des bêtes fauves, qui cependant ne sont pas des mots.

§ 4. Non-homme n'est pas un nom ; car il n'y a pas

naturelle, comme Platon le veut dans le Cratyle. Ammonius cherche à concilier Platon et Aristote : Alexandre d'Aphrodise se prononçait pour la théorie platonicienne. Ammonius, Scholies, p. 103, a, 11, et b, 29, et la note. — *Sans spécifier de temps*, Comme le fait le verbe ; voir plus bas, ch. 3, § 1. — *Dont aucune partie séparée*, Les lettres et les syllabes, par exemple.

§ 2. *Callippos*, J'ai conservé le mot, parce que la démonstration y est tout aussi frappante que sur un composé français. — *Dans cette phrase*, Composée seulement d'un adjectif et d'un substantif. — *Epactrokélès*, J'ai encore conservé le mot grec. Épactrokélès désigne une espèce d'embarcation dont se servaient les pirates et qui ressemblait à deux autres, dont l'une se nommait épactris et l'autre kélès. — *Ne signifie rien par lui-même*, Dans le mot composé : pris isolément, il aurait un sens complet qui se trouve modifié par la combinaison même où il entre. Pacius cite, comme pouvant servir ici d'exemple, le mot français, Aigre-doux.

§ 3. *Les mots n'existent point dans la nature*, C'est tout le contraire de la doctrine platonicienne. — *Non articulés*, Le texte dit : *non écrits*, c'est-à-dire non susceptibles d'être écrits.

§ 4. *Non-homme*, J'ai conservé

qu'on puisse lui appliquer; ce n'est ni une énon-
ni une négation; c'est ce que j'appellerai un
léterminé, parce qu'il convient également à tout,
et au non-être.

Philônos, Philôni, et autres mots de ce genre, ne
s précisément des noms, ce sont des cas du nom.
e la définition de ces mots est pour tout le reste
e que celle du nom : mais la différence c'est que,
ux verbes Est, a été, ou sera, ces mots n'expri-
ncore rien de faux, rien de vrai, tandis que le
prime toujours quelque chose : par exemple, si
: Est ou n'est pas à Philon; car ni l'un ni l'autre
ncore ni vrai ni faux.

grecque, qui est aussi ns notre langue philoso- on-être, non-moi, etc. — ppellerai, Aristote crée ot nouveau, comme il le dans les Catégories, ch. — *Il convient à tout*, Il out ce qui n'est pas la nt le nom de laquelle est gation, et par conséquent e détermination vraie.

'hilônos, *philôni*, J'ai le génitif et le datif grecs, notre langue n'a pas de cas. — *Le nom exprime toujours quelque chose*, Le nom au nominatif joint au verbe Est, a été ou sera, exprime toujours une affirmation. — *Par exemple*, Cet exemple se rapporte non à la dernière proposition, mais à la précédente. — Les commentateurs ont recherché pourquoi Aristote ne regarde comme noms que les noms au nominatif, et ils en ont donné diverses raisons qui ne sont pas toutes très-exactes, voir Ammonius, Scholies, p. 104, a, 27 et la note.

CHAPITRE III.

Du verbe. — Définition du verbe : justification des parties diverses de cette définition. — Du verbe indéterminé. — Des cas du verbe. — De la copule.

§ 1. Le verbe est le mot qui, outre sa signification propre, embrasse l'idée de temps, et dont aucune partie isolée n'a de sens par elle-même; et il est toujours le signe des choses attribuées à d'autres choses. § 2. Je dis qu'il embrasse l'idée de temps outre sa signification propre, par exemple : La santé, n'est qu'un nom; Il se porte bien, est un verbe; car il exprime en outre que la chose est dans le moment actuel. § 3. De plus, il est toujours le signe de choses attribuées à d'autres choses, par exemple: de choses dites d'un sujet ou qui sont dans un sujet.

§ 4. Il ne se porte pas bien, Il n'est pas malade, ne

§ 1. *Outre sa signification propre*, Tout verbe, même le verbe substantif, exprime à la fois deux choses : 1° une certaine idée particulière; 2° le temps dans lequel s'accomplit cette idée. — *Le signe des choses attribuées*, Le verbe qui, au fond, est toujours et sans aucune exception, le verbe substantif, dans toutes les langues, est la copule du sujet et de l'attribut. — *A d'autres choses*, L'attribut est attribué au sujet.

§ 2. *N'est qu'un nom*, Sans aucune indication de temps quelconque. — *Il se porte bien*, Je n'ai pu en français reproduire la symétrie du grec, où le mot qui signifie : Il se porte bien, a le même radical que le mot Santé. — *En outre*, Outre sa signification propre.

§ 3. *Dites d'un sujet ou qui sont dans un sujet*, Voir les Catégories, ch. 2, § 2, pour le sens de ces expressions.

§ 4. *Il ne se porte pas bien*, Distinction analogue à celle qu'il a faite plus haut pour les noms, ch. 2, § 4. — *Un verbe indéterminé*, De même qu'il a dit plus

sont pas selon moi des verbes ; pourtant, outre leur signification propre, ils indiquent le temps et se rapportent nécessairement à quelque chose. Mais cette différence n'a pas reçu de nom spécial ; je l'appellerai, si l'on veut, un verbe indéterminé, parce qu'il s'applique aussi à tout, à l'être comme au non-être. § 5. Et de même, Il s'est bien porté, Il se portera bien, ne sont pas véritablement des verbes, mais ce sont des cas du verbe; ils diffèrent du verbe en ce que le verbe indique le temps présent, tandis que les autres indiquent des temps accessoires. § 6. Les verbes pris isolément et en eux-

haut : nom indéterminé, et par le même motif. Averroës remarque ici que la langue arabe n'a ni nom ni verbe indéterminés.

§ 5. *Et de même*, Autre distinction tout à fait pareille à celle qui a été faite plus haut, ch. 2, § 5. — *Ce sont des cas du verbe*, Il distingue des cas du verbe, comme il a distingué des cas du nom. — *Le verbe indique le temps présent*, Le verbe proprement dit est celui qui exprime le présent. La chose est alors, tandis qu'avec le passé ou l'avenir elle est beaucoup moins ; d'une part, elle n'est plus, de l'autre, elle n'est pas encore. — *Des temps accessoires*, Le passé et le futur.

§ 6. *Les verbes pris isolément*, Le sens de ce paragraphe est assez obscur, et il faut pour le bien comprendre suivre de très-près la pensée d'Aristote. La voici : Les verbes autres que le verbe substantif pris en eux-mêmes et avec leur signification propre, sans l'addition du temps et du mode, ne sont que des noms, et comme les noms indiquent un objet spécial. Ainsi comme nom et en soi le verbe Courir, sans l'addition des temps et des modes, n'exprime que l'idée de course et ne l'affirme ni ne la nie. Par lui-même il n'a donc pas un sens complet. Le verbe Être est dans le même cas : il faut un attribut, qu'il joigne au sujet, pour que la pensée soit complète. — *Mais rien n'exprime encore*, Il n'y a que la conception pure de l'esprit sans affirmation ni négation. — *Être ou n'être pas*, Le verbe substantif affirmé ou nié ne suffit pas plus pour exprimer une pensée, que quand on prend la chose toute seule et même sans le verbe. — *Par lui seul le verbe Être n'est rien*, Il n'est que la copule du sujet et de l'attribut. — *Indépendamment des choses qui la forment*, Indépendamment du sujet et de l'attribut qu'il unit l'un à l'autre, et qui sont indispensables pour faire un sens.

mêmes sont des noms et signifient un objet spécial; en les prononçant, on fixe la pensée de son auditeur qui aussitôt y arrête son esprit. Mais rien n'exprime encore que la chose est ou n'est pas. Être ou n'être pas n'est pas plus le signe de la chose elle-même, que si l'on exprime l'être en soi et dans tout son isolement. Par lui seul le verbe n'est rien, il indique seulement, outre son sens propre, une certaine combinaison qu'on ne peut nullement comprendre indépendamment des choses qui la forment.

CHAPITRE IV.

De la phrase : définition de la phrase : justification des parties diverses de cette définition. — De la phrase énonciative ou proposition : elle sera seule étudiée dans ce traité.

§ 1. Une phrase est un énoncé qui a un sens de convention, et dont chaque partie séparée signifie par elle seule quelque chose, § 2, comme simple énonciation, mais non pas comme négation ou affirmation. Par exemple, je dis que Homme signifie quelque chose, mais il ne signifie pas que cette chose est ou n'est pas. Il n'y

§ 1. *Une phrase*, J'ai pris ce mot, bien que peu technique, parce qu'il m'a paru, à cause de son indétermination même, mieux répondre que tout autre au mot grec qui est lui-même fort indéterminé. — *Dont chaque partie séparée*, Nom ou verbe.

§ 2. *Comme simple énonciation*. Le nom tout seul, le verbe tout seul, ne sont l'un et l'autre que des énonciations qui ne nient point, qui n'affirment point davantage, et n'ont ni vérité ni erreur.

aura négation ou affirmation que si l'on ajoute quelque autre chose. § 3. Dans Homme, du reste, une syllabe isolée n'a aucun sens, de même que dans Souris, ris ne signifie rien à lui seul, c'est un simple son. Mais dans les mots doubles, la partie signifie quelque chose, mais non pas quand elle est seule, ainsi qu'on l'a déjà dit.

§ 4. Toute phrase exprime quelque chose, non pas par sa valeur naturelle, mais, ainsi que je l'ai déjà dit, par convention. § 5. Toute phrase n'est pas énonciative; mais celle-là seulement est énonciative dans laquelle il y a vérité ou erreur. Or la vérité et l'erreur ne sont pas dans tous les discours : ainsi, Une prière, est une phrase, bien qu'elle ne soit ni vraie ni fausse. § 6. Nous omettons les autres genres de phrases : c'est un objet plus spécial à la Rhétorique ou à la Poétique. La phrase énonciative est la seule dont nous devions nous occuper ici.

§ 3. *Ainsi qu'on l'a déjà dit*. Voir plus haut, ch. 2, § 2.

§ 4. *Non par sa valeur naturelle*, Le texte dit précisément : non comme instrument. — *Ainsi que je l'ai déjà dit*, Voir plus haut, ch. 2, § 1.

§ 5. *N'est pas énonciative*, C'est de la phrase énonciative seulement qu'il sera question dans tout ce traité. — *Une prière*, Ces deux mots forment à eux seuls une sorte de phrase; mais une phrase sans vérité ni erreur, puisqu'il n'y a ni affirmation ni négation, indispensables pour former l'une ou l'autre.

CHAPITRE V.

De la proposition ou phrase énonciative : unité de la proposition : éléments nécessaires de la proposition. — Proposition simple : proposition complexe.

§ 1. La première des phrases énonciatives qui soit une, c'est l'affirmation; vient ensuite la négation. Les autres ne forment un tout qu'au moyen du lien qui les unit. § 2. Toute phrase énonciative renferme nécessairement un verbe ou un cas de verbe. Par exemple, cette phrase : L'homme, n'est pas énonciative si l'on n'ajoute pas que l'homme est, qu'il a été ou qu'il sera, ou telle autre circonstance analogue. § 3. Mais pourquoi cette énonciation : Animal terrestre bipède, n'en fait-elle qu'une seule et n'en forme-t-elle pas plusieurs? Ce n'est certes pas uniquement parce que les mots sont prononcés à la suite les uns des autres; mais ceci appartient encore à un autre traité. § 4. Mais la phrase

§ 1. *La première des phrases énonciatives*, La plus simple. — *Qui soit une*, Qui forme une unité complète. — *C'est l'affirmation*, Comme par exemple : L'homme court.— *Vient ensuite la négation*, Plus compliquée que l'affirmation; par exemple : L'homme ne court pas. — *Les autres*, Les phrases plus complexes, hypothétiques, disjonctives, etc.

2. *Que l'homme est, qu'il a été ou qu'il sera* telle chose, que désigne l'attribut joint au sujet par le verbe substantif.

§ 3. *Cette énonciation*, Qui est la définition de l'homme. — *A un autre traité*, La Métaphysique, voir liv. 7, ch. 12.

§ 4. *Une seule chose*, Un seul attribut d'un seul sujet. — *Unie par la liaison des mots*, Conjonction, ou toute autre particule grammaticale.—*La phrase est complexe*, Quand il y a plusieurs attributs pour un seul sujet, plusieurs sujets

énonciative est une, ou parce qu'elle énonce une seule chose, ou parce qu'elle est unie par la liaison des mots. La phrase est complexe, quand elle énonce plusieurs choses et non pas une seule, ou bien quand les phrases sont séparées entre elles. § 5. Le nom et le verbe ne sont donc qu'une simple voix, puisqu'il n'est pas possible de dire si celui qui, en articulant ainsi quelques sons, fait une énonciation, répond ou non à une question antérieure, ou s'il ne fait que parler de son propre mouvement. On distingue parmi les énonciations : l'énonciation simple, quand on attribue une chose à une autre, ou quand on nie une chose d'une autre chose, et l'énonciation complexe, composée des premières et qui forme déjà un discours composé. § 6. L'énonciation simple est l'énonciation qui affirme que telle chose est ou n'est pas, selon les diverses divisions du temps.

pour un seul attribut, ou plusieurs membres de phrase formant une phrase totale.

§ 5. *Ne sont donc qu'une simple voix*, N'exprimant ni affirmation ni négation. — *A une question antérieure*, Qui donne un sens complet au mot isolé qu'il prononce. — *On distingue parmi les énonciations*, Répétition du paragraphe précédent.

§ 6. *Selon les diverses divisions du temps*, Présent, passé, avenir. Voir plus haut, ch. 3, § 5.

CHAPITRE VI.

De l'affirmation. — De la négation. — De la contradi

§ 1. L'affirmation est l'énonciation qui attril chose à une autre. § 2. La négation est l'énon qui sépare une chose d'une autre chose. § 3. C est possible d'énoncer ce qui est comme n'étant ce qui n'est pas comme étant, et ce qui est comm et ce qui n'est pas comme n'étant pas : comme plus peut également s'appliquer aux temps en du présent, il s'ensuit qu'on peut affirmer tout c a nié d'abord et nier ce qu'on a d'abord affirmé évidemment, à toute affirmation il y a une n opposée, et à toute négation, une affirmation o § 4. Appelons contradiction l'affirmation et la n opposées. § 5. Je dis qu'il n'y a opposition que proposition du même au même, non point ce

§ 1. *Qui attribue*, Le texte dit seulement : l'énonciation d'une chose d'une autre chose ; les mots : *Qui attribue*, rendent le sens de la préposition qui précède le second génitif.

§ 2. *Qui sépare*, Même remarque qu'au paragraphe précédent.

§ 3. *Il y a une négation opposée*, Voir dans les Catégories la théorie des opposés, ch. 10.

§ 4. *Appelons contradiction*, On peut croire que c'est Aristote qui a créé ce mot.

§ 5. *Du même au m* même attribut relative même sujet. — *Par sim nymie*, Le mot seul éta sans que l'idée le soit : v but des Catégories, ch. *Dans les Ruses des so* s'agit évidemment du Réfutations des Sophiste titre même de cet ouv point reproduit ici ave Voir mon mémoire sur la tome 1, page 79, où to question est discutée.

par simple homonymie, ni par telle autre équivoque du même genre, que nous signalons dans les Ruses des sophistes.

CHAPITRE VII.

Des propositions universelles, particulières, indéterminées et singulières. — Propositions universelles contraires : les propositions indéterminées ne peuvent être contraires. Les propositions contradictoires ne peuvent être vraies à la fois sous forme universelle, sous forme singulière : elles peuvent l'être sous forme indéterminée. — Il n'y a jamais qu'une négation pour une affirmation.

§ 1. Parmi les choses, les unes sont universelles, les autres sont individuelles. J'entends par universel ce qui, par sa nature, peut être attribué à plusieurs; et par individuel, ce qui ne le peut pas. Homme, par exemple, est une chose universelle; Callias est une chose individuelle. Il s'ensuit que, nécessairement, l'énonciation

§ 1. Ammonius commençait ici le second chapitre de ce traité, Scholies, p. 112, b, 45. — *Les unes sont universelles*, Voir les Catégories, ch. 2, § 2. — *Homme est une chose universelle* et peut servir d'attribut à des termes moins larges que lui. — *Callias est une chose individuelle*, Et ne peut servir d'attribut à aucun terme puisqu'il n'y en a pas de moins large que l'individu. — *L'énonciation doit dire*, De là quatre espèces de propositions, universelles affirmatives et universelles négatives, particulières affirmatives et particulières négatives. Les propositions singulières rentrent dans les universelles. Les propositions singulières sont celles où le sujet est un individu. Théophraste appelait les propositions universelles, propositions indéterminées, et les propositions particulières, propositions déterminées; Ammonius, Scholies, p. 113, b, 12.

doit dire qu'une chose est ou n'est pas à une a tantôt universellement, tantôt individuellement.

§ 2. Si donc d'une chose universelle, on énonce manière universelle, qu'elle est ou qu'elle n'est p énonciations seront contraires. Ce que j'entend énoncer une chose universelle d'une manière u selle, c'est dire, par exemple : Tout homme est l aucun homme n'est blanc.

§ 3. Mais quand on énonce une chose unive d'une manière qui n'est pas universelle, les énonci ne sont plus contraires; ce qui n'empêche pas q choses ainsi désignées ne puissent quelquefois êtr traires. J'entends par énoncer une chose universelle manière qui n'est pas universelle, cette énonciatio exemple : L'homme est blanc, l'homme n'est pas L'homme est bien une chose universelle, mais on s pour l'exprimer, d'une énonciation qui n'est pa verselle. En effet, Tout indique, non pas que la est universelle, mais seulement qu'on l'exprime manière universelle. § 4. Du reste, la propositi

§ 2. *Les énonciations seront contraires,* Deux propositions sont contraires, quand étant toutes deux de même quantité, soit universelles soit particulières, l'une affirme et l'autre nie : Tout homme est blanc, aucun homme n'est blanc.

§ 3. *Une chose universelle d'une manière qui n'est pas universelle,* C'est alors une proposition indéterminée, sans le signe d'universalité ou de particularité. — *Ne sont plus contraires,* Comme elles le seraient si elles étaient déterminées. — *Ne puissent que être contraires.* Parce qu'o dra une proposition indéte tout aussi bien dans le se versel que dans le sens par Prises au sens universel, c propositions deviennent co — *D'une énonciation qui n universelle,* D'une forme minée.

§ 4. *Quand on attribu versel à un attribut u* C'est-à-dire quand on met de l'universalité à l'attribu

peut être vraie, quand on attribue l'universel à un attribut universel : car il n'y a jamais d'affirmation vraie, quand on donne à un attribut universel une attribution universelle, et qu'on dit, par exemple : Tout homme est tout animal.

§ 5. Je dis que l'affirmation est contradictoirement opposée à la négation, quand la première indique que la chose est universelle, et que la seconde exprime que cette même chose ne l'est pas. Par exemple : Tout homme est blanc, quelque homme n'est pas blanc.—Aucun homme n'est blanc, tel homme est blanc. Les énonciations sont contraires, quand l'affirmation est universelle, et que la négation l'est également. Ainsi : Tout homme est blanc, aucun homme n'est blanc. — Tout homme est juste, aucun homme n'est juste. § 6. Aussi,

est toujours universel, ou autrement, pris dans toute son extension. On ne peut jamais dire : Tout homme est tout animal. Cette proposition est évidemment absurde, et toutes celles où l'on emploierait cette forme ne le seraient pas moins, bien qu'à l'apparence elles pussent sembler être plus vraies.

§ 5. *Contradictoirement opposée*, Définition des propositions contradictoires après celle des propositions contraires. — *Quelque homme n'est pas blanc*, Le texte dit seulement : Non-tout homme est blanc. Il faut nécessairement comprendre le texte comme je le fais dans ma traduction, afin de remplir les deux conditions exigées par Aristote : la première, que les deux propositions diffèrent en qualité, affirmation et négation : la seconde, qu'elles diffèrent aussi en quantité, l'une étant universelle et l'autre ne l'étant pas. C'est ainsi qu'il faut entendre la formule Non-tout. Les manuscrits ne donnent d'ailleurs ici aucune variante. — *Les énonciations sont contraires*, Définition des propositions contraires plus nette encore que celle du § 2.

§ 6. *Toutes deux vraies en même temps*, Mais il est possible qu'elles soient toutes deux fausses à la fois, ou que l'une soit vraie et l'autre fausse. Voir, dans les Catégories, la théorie des contraires, ch. 11, qui fera mieux comprendre tout ceci.

n'est-il pas possible que ces dernières énonciations soient toutes deux vraies en même temps.

§ 7. Mais les énonciations opposées à celles-là peuvent quelquefois être vraies en même temps d'une même chose. Ainsi : Quelque homme n'est pas blanc, tel homme est blanc.

§ 8. Donc, pour toutes les contradictions universelles de choses universelles, il faut nécessairement que l'une des deux soit vraie ou fausse. § 9. Et de même pour les contradictoires individuelles : Socrate est blanc, Socrate n'est pas blanc. § 10. Quant aux contradictoires de choses universelles qui ne sont pas exprimées d'une manière universelle, l'une n'est pas toujours vraie, et l'autre fausse. Ainsi, on peut dire à la fois avec vérité : L'homme est blanc, et l'homme n'est pas blanc ; L'homme

§ 7. *Opposées à celles-là*, C'est-à-dire aux propositions universelles énoncées dans le § 5. — *Quelque homme n'est pas blanc*, Opposé à : Tout homme est blanc.— *Tel homme est blanc*, Opposé à : Aucun homme n'est blanc. Les deux propositions en effet, qui sont ce que les Scholastiques appellent sub-contraires, peuvent être vraies toutes les deux à la fois. Voyez pour cette phrase : Quelque homme n'est pas blanc, la note du § 5. Elle est également applicable ici.

§ 8. *Pour toutes les contradictions universelles*, Règle des contradictoires universelles.

§ 9. *Pour les contradictoires individuelles*, Règle des contradictoires individuelles.

§ 10. *Qui ne sont pas exprimées d'une manière universelle*, Règle des contradictoires indéterminées, sans aucun signe ni d'universalité ni de particularité. — *S'il est vilain*, Je n'ai pu éviter l'apparence de naïveté qu'a cette phrase. — *S'il devient quelque chose*, S'il devient beau, par exemple, on ne peut pas dire qu'il soit beau. Il le sera, mais il ne l'est pas encore. — *Semble signifier la même chose*, La proposition indéterminée semble avoir la même valeur que la proposition universelle : mais cela n'est pas; car elle peut tout aussi bien passer pour particulière, voir plus haut, § 3. — *Ne coëxistent pas nécessairement* et ne sont pas nécessairement vraies toutes deux à la fois, comme il semble qu'elles pourraient l'être.

est beau, et l'homme n'est pas beau. S'il est vilain, en effet, il n'est pas beau non plus; et s'il devient quelque chose, il n'est pas non plus cette chose. On pourrait croire au premier coup d'œil que ceci n'est pas exact, attendu que cette assertion : L'homme n'est pas blanc, semble signifier la même chose que celle-ci : Aucun homme n'est blanc, et coëxister. Mais pourtant ces deux propositions n'ont pas la même signification, et ne coëxistent pas nécessairement.

§ 11. Il est clair, d'autre part, qu'il n'y a qu'une seule négation d'une seule affirmation, parce qu'il faut toujours que la négation nie la même chose que l'affirmation a affirmée, et la nie du même objet, soit une chose particulière, soit une chose universelle, qui d'ailleurs est prise où n'est pas prise universellement. Par exemple : Socrate est blanc, Socrate n'est pas blanc. Mais si l'on énonce une chose différente de la même chose, ou bien la même chose d'une chose différente, ce n'est plus une énonciation opposée, c'est une énonciation autre que la première. Ainsi, à cette proposition : Tout homme est blanc, la proposition opposée est : Quelque homme n'est pas blanc; et à celle-ci : Quelque homme est blanc, l'opposée est : Aucun homme n'est blanc; et à celle-ci enfin : L'homme est blanc, l'opposée est : L'homme n'est pas blanc.

§ 12. On a donc établi qu'il n'y a d'opposée contra-

§ 11. *Qu'une seule négation d'une seule affirmation* contradictoire. — *Est prise ou n'est pas prise universellement*, Est mise sous forme universelle ou indéterminée. — *Socrate est blanc*, Contradictoires individuelles. — *Quelque homme n'est pas blanc*, Voir plus haut, § 5, contradictoires universelles. — *L'homme est blanc*, Contradictoires indéterminées.

§ 12. *Sont différentes*, Des con-

dictoire à une seule affirmation qu'une seule négation et l'on a dit ce que sont alors les propositions. Nous avons ajouté que les propositions contraires sont différentes, et indiqué ce qu'elles sont; nous avons dit de plus que toute contradiction n'est pas fausse ou vraie enfin l'on a vu à quels titres et dans quels cas elle est vraie ou fausse.

CHAPITRE VIII.

Propositions simples. — Propositions multiples.

§ 1. L'affirmation simple et la négation simple sont celles qui énoncent une seule chose d'une seule chose, que d'ailleurs elle soit ou ne soit pas exprimée universellement. Par exemple: Tout homme est blanc, tout homme n'est pas blanc. — L'homme est blanc, l'homme n'est pas blanc. — Aucun homme n'est blanc, quelque homme est blanc, en supposant toujours que blanc exprime une chose unique. § 2. Si un seul mot sert à exprimer deux choses, qui ne forment pas une seule idée, ce n'est alors ni une affirmation simple, ni une négation simple. Par exemple, si l'on voulait prendre le mot vêtement pour exprimer les idées d'homme et de cheval, et qu'on dît: Ce vêtement est blanc, on ferait alors

tradictoires. — *Toute contradiction n'est pas fausse ou vraie*, C'est quand elle est sous forme indéterminee.

§ 1. *L'affirmation simple*, Voir plus haut une définition moins complète, ch. 5, § 4.

§ 2. *Si un seul mot sert à exprimer deux choses*, Il est alors homonyme, voir Catégories, ch. 1, § 1. Il peut donner lieu à des équivoques et à des sophismes.

plus d'une affirmation, plus d'une négation. En effet, cela revient à dire que l'homme et le cheval sont blancs; ce qui veut dire encore en d'autres termes : L'homme est blanc, le cheval est blanc. Si donc ces dernières énonciations expriment plusieurs choses, et si elles sont multiples, il est évident, pour la première, ou qu'elle exprime plusieurs choses, ou qu'elle n'a aucun sens; car il n'y a pas d'homme qui soit cheval. § 3. Il en résulte que, dans ces sortes d'énonciations, il n'y a pas non plus de nécessité que l'une des contradictions soit vraie et l'autre fausse.

CHAPITRE IX.

Des propositions contingentes relatives à l'avenir : il n'est pas possible de dire laquelle des deux parties de la contradiction est vraie : laquelle est fausse. — On ne peut pas dire non plus que toutes les deux soient actuellement vraies. — On ne peut pas dire davantage que toutes les deux soient actuellement fausses. — Discussion des motifs et des objections qu'on peut alléguer de part et d'autre.

§ 1. Dans les choses qui sont ou qui ont été, il faut nécessairement que l'affirmation ou la négation soit

§ 3. *Dans ces sortes d'énonciations*, Où l'un des termes est homonyme. Par l'homonymie, on peut soustraire ces propositions à la règle générale des contradictoires.

§ 1. *Dans les choses universelles*, Dans les propositions contradictoires. — *Ainsi qu'on l'a dit*, Plus haut, ch. 7, § 8 et 9. — *C'est encore ce qu'on a dit plus haut*, Voir ch. 7, § 10. — *Pour les choses individuelles*, Il faut comprendre ici les choses contingentes : mais j'ai dû conserver l'expression exacte du texte. — *Et qui sont à venir*, Pour les propositions qui concernent l'avenir, et ne se rapportent ni au présent, ni au passé.

vraie ou fausse. Dans les choses universelles exprimées universellement, l'une est toujours vraie, l'autre est toujours fausse; il en est de même pour les choses particulières, ainsi qu'on l'a dit. Mais pour les choses universelles qui ne sont pas exprimées universellement, ceci n'est pas nécessaire. C'est encore ce qu'on a dit plus haut. Mais il en est tout autrement pour les choses individuelles, et qui sont à venir. § 2. En effet, si toute affirmation ou négation est fausse ou vraie, il s'ensuit que c'est de toute nécessité que tout est ou n'est pas. Si, par exemple, d'une chose on affirme qu'elle sera, et qu'une autre personne affirme de la même chose qu'elle ne sera pas, il faut évidemment de toute nécessité que l'un des deux dise vrai, s'il est exact de soutenir que toute affirmation ou négation est fausse ou vraie. Dans les cas de ce genre, les deux assertions ne pourront être vraies simultanément. En effet, s'il est vrai de dire, par exemple, d'une chose, qu'elle est blanche ou qu'elle n'est pas blanche, il y a nécessité que réellement elle soit blanche ou qu'elle ne le soit pas : et si elle est blanche ou ne l'est pas, il est vrai de l'affirmer ou de le nier. Si elle n'est pas telle qu'on le dit, on commet une erreur; et si on commet une erreur, c'est qu'elle n'est pas telle qu'on le dit. § 3. Voilà comment la négation ou l'affirmation

§ 2. *Si toute affirmation ou négation*, Première hypothèse : l'affirmation et la négation sont toutes deux vraies pour les futurs contingents. L'affirmation et la négation sont vraies ou fausses pour le présent ou pour le passé. Cela n'est pas pour l'avenir, pour les futurs contingents. — *Dans les cas de ce genre*, Pour les futurs contingents, et en admettant en outre ce principe que toute affirmation ou négation est fausse ou vraie.

§ 3. *Il s'ensuit*, Seconde hypothèse : l'une des deux énonciations déterminément est vraie, l'autre fausse, pour les futurs contingents; conséquence qui est rigoureuse-

est nécessairement fausse ou vraie. Il s'ensuit que rien n'est, que rien n'arrive par hasard, ni arbitrairement, que rien ne sera ou ne sera pas arbitrairement; mais que tout est de toute nécessité, sans qu'il y ait place ici pour l'alternative. En effet, ou c'est celui qui affirme, ou c'est celui qui nie, qui a raison; autrement, la chose arriverait tout aussi bien qu'elle n'arriverait pas; car ce qui est indifférent est, ou sera, de telle façon tout aussi bien que de telle autre. § 4. De plus, si, à ce moment, la chose est blanche, il était vrai de dire auparavant qu'elle serait blanche, de sorte que, d'une des choses quelconques qui se produisent, il était toujours vrai de dire qu'elle était ou qu'elle serait. Mais s'il était toujours vrai de dire qu'elle était ou qu'elle serait, il n'est pas possible que cette chose ne soit pas, ou qu'elle ne doive point être un jour; or, ce qui ne peut pas ne pas arriver, ne saurait s'empêcher d'être, et ce qui ne saurait s'empêcher d'être, doit nécessairement arriver. Donc, encore une fois, toutes les choses à venir doivent arriver nécessairement. Donc il n'y aurait rien d'arbitraire ni de produit par le hasard; car, si la chose était produite par le hasard, elle ne serait plus nécessaire.

§ 5. D'autre part, il n'est pas davantage possible de

ment exacte, mais qui au fond est absurde, parce que le principe dont elle part n'est pas vrai. — *Ou c'est celui qui affirme ou c'est celui qui nie qui a raison*, Ni l'un ni l'autre, parce que, pour les futurs contingents, il n'est pas exact de dire que l'affirmation ou la négation est vraie ou fausse.

§ 4. *De plus*, Autre argument pris du temps, qui du présent infère nécessairement la relation du passé à l'actuel. — *Donc encore une fois*, Conclusion de ce second argument pour prouver que tout est nécessaire.

§ 5. *D'autre part*, Troisième hypothèse : les deux énonciations sont également fausses. — *La négation ne sera pas vraie*, Ce qui

dire que ni l'un ni l'autre n'est vrai; de dire, par exemple, qu'il soit également faux ou que la chose sera ou qu'elle ne sera pas. Car d'abord, par là, l'affirmation étant fausse, la négation ne sera pas vraie; et la négation à son tour étant fausse, il arrivera que l'affirmation ne sera pas vraie non plus. § 6. En outre, s'il est vrai de dire qu'une chose est à la fois blanche et grande, il faut que ces deux choses soient. Si elles doivent être demain, il faudra qu'elles soient demain; et s'il est vrai qu'elles ne seront pas demain, et qu'elles ne peuvent pas ne pas être demain, il n'y aurait plus ici d'arbitraire: par exemple, un combat naval; car il faudrait tout à la fois que ce combat ne fût pas demain, et qu'il ne pût pas ne pas être.

§ 7. Voilà les absurdités et bien d'autres du même genre où l'on est amené, s'il est vrai que de toute affirmation et de toute négation opposées, sur des choses universelles prises universellement, ou sur des choses individuelles, il faut nécessairement que l'une soit fausse et l'autre vraie; s'il est vrai qu'il n'y ait rien d'arbitraire dans ce qui se passe, mais que tout arrive et existe nécessairement. Par ce raisonnement, il n'y aurait plus

devrait être cependant. — ***L'affirmation ne sera pas vraie non plus***, Ce qui devrait être aussi, puisque la négation est supposée fausse.

§ 6. ***En outre***, Second argument pour la troisième hypothèse: Si la chose est vraie actuellement parce que l'énonciation qui l'exprime est vraie, elle sera vraie dans l'avenir par la même raison. — ***Et qu'elles ne seront pas***, etc., Les deux énonciations étant supposées fausses. — ***Il n'y aurait plus ici d'arbitraire***, Et la chose ne pourrait pas plus être que ne pas être.

§ 7. ***Que l'une soit vraie et l'autre fausse***, D'après la première hypothèse, plus haut, § 2. — ***Il n'y aurait plus pour l'homme***, C'est donc pour sauver la liberté qu'Aristote a entrepris toute cette discussion contre une fausse règle de logique. Reid en fait honneur à Aristote, t. 6, p. 274, trad. Jouffroy

pour l'homme ni à délibérer ni à agir, comme il fait, quand il est persuadé que s'il fait telle chose, il en résultera telle autre chose, et que, s'il ne fait pas telle chose, telle autre ne sera pas. § 8. Rien n'empêche, en effet, que l'un ne renvoie son affirmation, l'autre sa négation, à dix mille ans; de façon qu'il arrivera nécessairement l'une ou l'autre de ces choses dont on pouvait dire alors avec vérité qu'elle serait. § 9. Il importe peu, du reste, que la contradiction ait été formellement exprimée ou qu'elle ne l'ait pas été; il est clair que les choses restent ce qu'elles sont, quand même l'un ne l'affirmerait pas, ou que l'autre ne le nierait pas. Ce n'est point parce qu'on les affirme, ou qu'on les nie, qu'elles seront ou ne seront point, pas plus dans dix mille ans que dans un temps quelconque. Si donc de tout temps, il en était ainsi que l'une des deux fût vraie, il était alors nécessaire qu'elle arrivât, et toutes les choses qui arrivent ont toujours été, de telle sorte qu'elles devaient arriver nécessairement; car si l'on a dit avec vérité qu'une chose serait, il n'était pas possible qu'elle ne fût pas; et d'une chose qui est arrivée, il a toujours été vrai de dire qu'elle serait. § 10. Mais tout ceci est impossible;

§ 8. *L'un ne renvoie son affirmation*, L'affirmation et la négation étant faites à la fois, pour un temps quelconque, et l'une des deux étant nécessairement vraie, l'autre fausse, il s'ensuit que dès à présent il est possible d'affirmer que l'avenir est nécessaire, et qu'il n'y a lieu à aucun événement contingent.

§ 9. *Il importe peu, du reste*, réponse à l'objection précédente : ce n'est pas l'affirmation ou la négation qui font que les choses sont nécessairement. C'est au contraire la réalité des choses et leur nécessité qui produisent les affirmations et les négations vraies ou fausses.

§ 10. *Mais tout ceci est impossible*, L'avenir n'est pas nécessaire, comme on le prétend : il y a toujours place pour le hasard, et surtout pour la liberté et la volonté de l'homme.

car l'expérience nous prouve que souvent la cause des choses à venir tient à notre volonté et à nos actions; et qu'en général dans les choses dont la réalité n'est pas perpétuelle, il y a possibilité égale qu'elles soient ou ne soient pas. Dans ces choses-là, l'être et le non-être sont également possibles; et par suite, elles peuvent arriver ou ne pas arriver. Évidemment, bien des choses sont pour nous dans ce cas. Par exemple: ce vêtement peut être coupé, et il ne le sera pas; car, avant de l'être, il s'usera. Mais il est également possible qu'il ne soit pas coupé; car il ne pourrait plus alors être usé auparavant, s'il n'était pas possible qu'il ne fût pas coupé. Ceci s'applique à tous les autres faits qui se produisent selon une possibilité du même genre.

§ 11. Ainsi donc, il est évident que tout n'existe pas nécessairement, ou n'arrive pas nécessairement; mais que certaines choses sont arbitraires, de sorte que la négation et l'affirmation ne sont pas plus vraies l'une que l'autre, et que certaines autres sont d'une façon plutôt et plus souvent que de l'autre, bien qu'il se puisse cependant toujours que l'une soit et que l'autre ne soit pas. § 12. Oui sans doute, ce qui est est nécessairement quand il est; ce qui n'est pas n'est pas nécessairement quand il n'est pas. Mais tout ce qui existe ne doit pas nécessairement exister, tout ce qui n'existe pas ne doit pas nécessairement ne pas exister; car ce n'est pas la même chose de dire que tout ce qui est, quand il est, est

§ 11. *De sorte que la négation et l'affirmation.*

§ 12. *De dire simplement*, Sans ajouter : Quand il est, ce qui est alors de toute évidence et n'a pas besoin d'être exprimé.

nécessairement, et de dire simplement qu'il est nécessairement, et de même pour ce qui n'est pas.

§ 13. Le même raisonnement s'applique à la contradiction. Il est nécessaire que toute chose soit ou ne soit pas, nécessaire qu'elle doive ou qu'elle ne doive pas arriver; mais cependant il n'est pas possible de dire positivement lequel des deux est nécessaire. Je m'explique : par exemple, il y a nécessité qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas demain de combat naval; pourtant il n'y a pas plus nécessité que demain il y ait de combat naval, qu'il n'y a nécessité qu'il n'y en ait pas. Cependant il faut bien nécessairement qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas. § 14. Comme les énonciations sont vraies précisément

§ 13. *Le même raisonnement*, C'est-à-dire, la contradiction ou l'ensemble de l'affirmation et de la négation, est vraie quand on les énonce toutes les deux, l'une limitant l'autre : elle est fausse si l'on n'exprime que l'une des deux. — *Lequel des deux est nécessaire*, Soit l'affirmation, soit la négation. — *Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas demain de combat naval*, Il faut que nécessairement l'un des deux soit : mais aujourd'hui il est impossible de dire lequel des deux est nécessaire.

§ 14. *Qui sont de telle sorte*, Ce sont les futurs contingents. — *Ceci ou cela précisément*, Il est impossible actuellement de savoir quelle partie de la contradiction est vraie, quelle partie est fausse. C'est là le résumé de toute cette longue discussion sur les futurs contingents. — *Il est donc clair*, Réponse définitive à l'assertion faite au § 1, que toute négation ou affirmation est nécessairement vraie ou fausse. — La rédaction de tout ce chapitre est un peu obscure et confuse : en voici le sens général. Pour les futurs contingents, il est impossible de déterminer à l'avance laquelle des deux, de l'affirmation ou de la négation, est vraie ou fausse. Quatre opinions sont ici soutenables à des titres divers : 1° les deux parties sont également vraies, § 2; 2° l'une des deux est vraie, l'autre fausse d'une manière déterminée, §§ 3 et 4; 3° ni l'une ni l'autre n'est vraie, §§ 5 et 6; 4° enfin, et c'est l'opinion d'Aristote, l'une des parties est vraie, l'autre fausse, mais d'une manière tout indéterminée, § 14. On peut trouver que cette discussion est bien longue pour arriver à un résultat aussi évident : mais Aristote est préoc-

comme les choses le sont, il est évident que dans les choses qui sont de telle sorte que, de quelque façon qu'elles soient, il faut aussi que les contraires soient possibles, il y a nécessité que la contradiction soit dans le même cas. C'est ce qui arrive pour les choses qui ne sont pas éternellement, ou qui ne restent pas éternellement dans le non-être. Dans ces choses, il faut qu'une ou l'autre partie de la contradiction soit vraie ou fausse, non pas cependant ceci ou cela précisément, mais indifféremment. L'une a plus de chance d'être vraie que l'autre, mais elle n'est encore ni vraie ni fausse.

Il est donc clair qu'il n'est pas nécessaire que, dans toute affirmation et dans toute négation opposées, l'une soit vraie, l'autre soit fausse ; car il n'en est pas de ce qui n'est pas, mais peut être ou ne pas être, comme il en est des choses qui sont réellement. Ces choses-là sont comme nous venons de le dire.

cupé des arguments par lesquels certains philosophes défendaient le système de la nécessité. Il veut sauver la liberté de l'homme sans laquelle il n'y a ni morale ni politique : et il ne croit pouvoir faire trop d'efforts pour atteindre ce noble but. Il faut ajouter que la question n'est considérée ici que sous le point de vue logique. L'affirmation et la négation peuvent se rapporter à l'avenir aussi bien qu'à l'actuel : l'une est vraie, l'autre est fausse nécessairement quand il s'agit du présent. En est-il également pour l'avenir? question importante qui ne sort pas de la matière, et qui a été traitée ici d'une manière toute spéciale et non dans toute sa généralité.

CHAPITRE X.

Toute proposition se compose au moins d'un nom et d'un verbe, déterminés ou indéterminés. — Les propositions se composent en général de trois termes : sujet, verbe, attribut : de là deux oppositions possibles et quatre propositions, indéterminées ou déterminées, à l'attribut, au sujet. — Opposition et consécution des propositions sous ces diverses formes. — Le déplacement des mots ne change pas la nature de la proposition.

§ 1. L'affirmation exprime qu'une chose est à une autre; la chose, d'ailleurs, étant déterminée ou étant indéterminée. Et ce qui forme l'affirmation doit être un objet unique et s'appliquer à un objet unique. Nous avons dit précédemment ce que c'est qu'une chose déterminée et indéterminée. Non-homme, par exemple, n'est pas précisément ce que j'appelle un nom, c'est un nom indéterminé; car l'indéterminé exprime encore

§ 1. Les latins commençaient ici leur second livre. Ce chapitre a paru aux commentateurs, et non sans raison, l'un des plus difficiles de tout ce traité. On peut voir leurs plaintes; Ammonius, Scholies, p. 121, b, 36, et 122, a, 13, et la note. — *L'affirmation*, Ceci s'appliquerait également à la négation, comme le prouve tout ce qui suit. Il s'agit ici des propositions que les Scholastiques appellent *secundi adjacentis*, c'est-à-dire où le sujet et le verbe, joints à l'attribut, ne forment que deux termes au lieu de trois : L'homme est, l'homme n'est pas. — *Ou étant indéterminée*, Le texte dit : Ou étant sans nom. C'est qu'il a dit plus haut que le nom indéterminé n'est pas un nom proprement dit; voir plus haut, ch. 2, § 4. — *Nous avons dit précédemment*, ch. 2, § 4. — *En quelque sorte*, En faisant une espèce de totalité de tout ce qui n'est pas la chose dont il s'agit. — *Il ne se porte pas bien*, Voir, pour cette expression, plus haut, ch. 2, § 4.

en quelque sorte un objet unique. Et de même : Il ne se porte pas bien, n'est pas un verbe, c'est un verbe indéterminé. Toute affirmation et toute négation seront donc composées ou d'un nom et d'un verbe déterminés, ou d'un nom et d'un verbe indéterminés. § 2. Sans verbe, il n'y a ni affirmation ni négation possible. Est, sera, a été, devient, ou toute autre expression analogue, ce sont là des verbes, comme on l'a établi plus haut; ils embrassent, outre leur signification propre, l'idée de temps. § 3. Ainsi la première affirmation et la première négation seront : L'homme est, l'homme n'est pas. Vient ensuite : Le non-homme est, le non-homme n'est pas. Et après : Tout homme est, tout homme n'est pas.—Tout non-homme est, tout non-homme n'est pas. Le raisonnement serait le même pour les temps en dehors du présent.

§ 4. Lorsque le verbe Est est attribué en troisième terme, ces oppositions peuvent déjà être doubles. § 5. Je

§ 2. *Comme on l'a établi plus haut*, ch. 3, § 1, et la note.

§ 3. *La première affirmation*, *secundi adjacentis*, La plus simple et par conséquent la première en ordre. — *En dehors du présent*, Le passé ou le futur.

§ 4. *En troisième terme*, Ce sont les propositions *tertii adjacentis*. — *Ces oppositions peuvent déjà être doubles*, Parce que l'indétermination peut être placée à l'attribut aussi bien qu'au sujet.

§ 5. *Qu'on l'appelle nom ou verbe*, Les grammairiens l'ont appelé copule. — *Quatre énonciations*, Le sujet restant le même, le reste de la proposition pourra revêtir quatre formes différentes : Est juste, n'est pas juste ; Est non juste, n'est pas non juste. — *Je veux dire que est*, Le verbe affirmé Est.—*Aussi la négation*, Le verbe nié : *N'est pas*. — *Sont joints à juste*, Quelques manuscrits donnaient : Sont joints à homme et à non-homme. Alexandre défendait la leçon vulgaire, Ammonius, Scholies, p. 122, b, 47. — *Dans les Analytiques*, Voir les Premiers Analytiques, liv. 1, ch. 46; voir mon mémoire sur la Logique, tome 1, p. 195, où cette citation est tout au long discutée.

dis, par exemple, que dans cette affirmation : L'homme est juste, le mot Est, qu'on l'appelle nom ou verbe, est un troisième terme; de sorte que, par cela même, il y a ci quatre énonciations, dont deux se rapporteront par ordre à la négation et à l'affirmation, comme privations de l'une et de l'autre; et dont les deux dernières ne s'y rapportent pas ainsi. Je veux dire que Est sera joint juste ou à non juste, de même qu'on y pourra joindre aussi la négation. Il y aura donc quatre cas. Du reste, le tableau suivant nous fera comprendre ceci :

Soit la proposition :

L'homme est juste,

La négation est : L'homme n'est pas juste.

L'homme est non juste,

La négation est : L'homme n'est pas non juste.

Dans ces divers cas, comme on voit, Est et n'est pas sont joints à juste et non juste. Tel est l'ordre de ces énonciations, ainsi qu'il a été dit dans les Analytiques.

§ 6. Ceci ne varie pas lors même que l'affirmation du nom est universelle.

Ainsi : Tout homme est juste,

La négation est : Tout homme n'est pas juste.

Tout homme est non juste, tout homme n'est pas non juste :

Remarquons toutefois qu'ici les propositions diamétralement opposées, ne peuvent pas être à la fois vraies, de la même façon que plus haut, bien qu'elles

§ 6. ***Diamétralement opposées***, la première et la quatrième : il dit : ***diamétralement***, parce que probablement dans le tableau dont il est parlé plus haut, ces propositions étaient disposées de telle sorte qu'elles occupaient chacune l'un des angles d'un carré. — ***De la même façon que plus haut***, Dans le paragraphe précédent.

puissent l'être quelquefois. § 7. Ces énonciations sont opposées deux à deux. § 8. Les autres le sont aussi deux à deux, relativement à non-homme pris comme sujet.

Le non-homme est juste : le non-homme n'est pas juste. — Le non-homme est non juste ; le non-homme n'est pas non juste.

§ 9. Tel est le nombre exact de toutes les oppositions possibles. § 10. Mais ces dernières existent du reste sans les autres et par elles-mêmes, en employant non-homme comme un vrai nom.

§ 11. Dans les cas où le verbe Est ne peut être employé, par exemple, quand on prend les verbes : se bien porter, marcher, le nouveau verbe placé de même remplit la fonction que remplirait le verbe Est, s'il était combiné dans la phrase.

Ainsi : Tout homme se porte bien, tout homme ne se porte pas bien. — Tout non-homme se porte bien, tout non-homme ne se porte pas bien.

§ 12. Ici, comme on voit, il ne faut pas dire non-tout homme ; mais il faut appliquer la négation Non à

§ 7. *Ces énonciations*, Où figurent pour sujet, soit L'homme, soit Tout homme.

§ 8. *Les autres*, Où c'est Non-homme qui est sujet et non plus Homme. — On pourrait ajouter les quatre propositions où Non-homme recevrait le signe de l'universalité comme Homme le recevait dans les autres.

§ 10. *Existent sans les autres*, Où c'est L'homme qui est pris pour sujet, et non point Non-homme.

§ 11. *Le nouveau verbe*, Qui est un verbe adjectif et non plus le verbe substantif.

§ 12. *La négation Non à Homme*, Et non point à Tout, parce que c'est Homme qu'il s'agit de rendre indéterminé et non point Tout. — *Ne signifie pas l'universel*, C'est homme qui est l'universel, voir plus haut, ch. 7, § 3. — *Ces secondes formes diffèrent des premières*, Voir au paragraphe précédent les premières formes : Tout homme, tout non-homme. — *Mais quant à tout le reste*, Le reste de la proposition à l'exception du signe d'universalité.

Homme; car le mot Tout ne signifie pas l'universel, il indique seulement qu'on s'exprime d'une manière universelle. Voici ce qui le prouve évidemment : L'homme se porte bien, l'homme ne se porte pas bien. —Le non-homme se porte bien, le non-homme ne se porte pas bien. Ces secondes formes diffèrent des premières parce qu'elles ne sont pas exprimées universellement. Ainsi Tout et Aucun ne signifient rien autre chose, si ce n'est que l'affirmation ou la négation du nom est prise universellement. Mais, quant à tout le reste, il faut faire des adjonctions pareilles de part et d'autre.

§ 13. A cette affirmation : Tout être est juste, la négation contraire est celle-ci : Aucun être n'est juste. Il est évident que l'une et l'autre ne pourront jamais être vraies à la fois, ni relatives au même objet : mais les proposisions opposées à celles-ci pourront l'être quelquefois : Quelque être n'est pas juste; certain être est juste. Voici comment ces propositions se suivent aussi : d'une part, à Tout homme est non-juste, se rapporte la proposition : Aucun homme n'est juste; et de l'autre, à cette proposition : Quelque homme est non-juste, se rapporte la proposition opposée : Certain homme est juste. En effet, il faut nécessairement que quelque homme soit juste.

§ 14. Il est évident que, même dans le cas de propo-

§ 13. *Il est évident*, Voir plus haut, ch. 7, la théorie des propositions contraires et contradictoires. —*Quelque être n'est pas juste*, Voir plus haut, ch. 7, § 5, et la note.

§ 14. *Si l'on peut nier avec vérité*, Il s'agit de savoir si d'une négation déterminée, on peut régulièrement tirer une affirmation indéterminée. Aristote répond que cela se peut dans les propositions

sitions individuelles, si l'on peut nier avec vérité e répondant à une question, on pourra aussi affirme avec vérité. Soit, par exemple, l'interrogation : Socrat est-il sage? Non; donc Socrate est non sage. Dans le propositions universelles, au contraire, la propositio de forme semblable n'est pas vraie, mais c'est la néga tion qui est vraie. Soit l'interrogation : Tout homm est-il sage? Non, donc tout homme est non sage; or ceci est faux. Mais la proposition vraie est celle-ci Donc tout homme n'est pas sage. La dernière de ce propositions est l'opposée, l'autre est la contraire.

§ 15. Les propositions opposées avec des noms et des verbes indéterminés, comme non-homme, non-juste, sembleraient être des négations exprimées sans noms n verbes. Pourtant il n'en est rien; car il faut toujours que la négation soit fausse ou vraie. Or, quand on dit Non-homme, on n'exprime pas plus de vérité ou d'er reur que quand on dit Homme, et même on en exprime moins, si l'on s'abstient d'y ajouter autre chose.

§ 16. Mais cette proposition : Tout non-homme est juste, n'est équivalente à aucune des énonciations pré cédentes; non plus que la proposition opposée à celle-ci : Quelque non-homme n'est pas juste. Mais cette pro

individuelles : mais que cela n'est plus possible dans les propositions universelles. — *Affirmer avec vérité*, Sous forme indéterminée.

§ 15. *Des noms et des verbes indéterminés*. Il faut entendre des sujets et des attributs indéterminés, comme le prouvent les exemples mêmes qui sont donnés. — *Sembleraient être des négations*, Mais n'en sont pas, parce que toute négation est vraie ou fausse e qu'ici il n'y a ni vérité ni erreur.

§ 16. *Mais cette proposition* Les propositions déterminées e indéterminées peuvent-elles êtr équivalentes entre elles? telle est l question indiquée plutôt que traité dans ce paragraphe, elle valait peine d'être examinée.

position : Tout non-homme est non juste, est équivalente à celle-ci : Aucun non-homme n'est juste.

§ 17. Le déplacement des noms et des verbes ne change pas le sens de la proposition. Par exemple, Est blanc l'homme, l'homme est blanc. En effet, s'il n'en était pas ainsi, il y aurait plusieurs négations pour une seule et même proposition; mais on a démontré qu'il n'y en a qu'une seule pour une seule affirmation. A cette affirmation : Est blanc l'homme, la négation sera : N'est pas blanc l'homme. Mais à celle-ci : Est l'homme blanc, si elle n'était pas identique à la première, Est blanc l'homme, il y aura d'opposées ces négations : Le non-homme n'est pas blanc, ou bien : N'est pas l'homme blanc. Mais l'une est la négation de : Est le non-homme blanc; l'autre de : Est blanc l'homme. Et ainsi il y aurait deux négations pour une seule affirmation. Donc, il est évident que le déplacement du nom et du verbe n'empêche pas l'affirmation et la négation de rester les mêmes.

§ 17. *Mais on a démontré*, Voir plus haut, ch. 6, § 2, et ch. 7, § 11. — *Est blanc l'homme*, Toutes ces remarques ne peuvent s'appliquer à la langue française où l'inversion des mots n'est pas possible. On voit ici combien notre langue est d'accord avec la Logique, et combien les autres, même les mieux faites, comme la langue grecque, s'en éloignent. C'est pour nous un incontestable avantage.

CHAPITRE XI.

De l'unité de la proposition et de la question dialectique. — De la réunion des attributs séparés en une proposition unique : vérité et fausseté des attributs ainsi réunis. — De la division des attributs réunis, en plusieurs propositions : vérité et fausseté des attributs ainsi divisés.

§ 1. Quand on nie, et quand on affirme, d'une seule chose plusieurs choses, ou plusieurs choses d'une seule, à moins que le sens exprimé par tous ces termes ne soit un, l'affirmation non plus que la négation n'est pas simple. Quand je dis un, je ne veux pas dire qu'il y ait un nom unique imposé à ces diverses choses, mais qu'il en résulte un tout formé de ces choses. Par exemple, homme représente tout à la fois : animal, bipède et doux; et de tout cela, il résulte une seule et même idée. Au contraire, de blanc, d'homme et de marcher, il ne résulte pas une seule et même chose. Si donc l'on affirme une chose unique de tous ces objets, il n'y a pas pour cela une affirmation unique; il n'y a qu'un mot, si l'on veut, mais il y a plusieurs affirmations. Et de même, il n'y en a pas davantage une seule dans le cas où l'on applique toutes ces choses à un seul et même objet; il y

§ 1. Ce chapitre a été jugé très-obscur par les commentateurs, voir Ammonius, Scholies, p. 126, a, 41, et la note extraite de Boëce. — *A moins que le sens exprimé par tous ces termes*, Comme il arrive pour la définiton où le nombre des termes ne détruit pas l'unité. — *Il résulte une seule et même idée*, Qui est la définition de l'homme. — *Une seule et même chose*, Une seule idée complexe, mais une.

a toujours plusieurs affirmations. § 2. Si donc l'interrogation dialectique est la demande d'une réponse, ou à la proposition même ou à l'une des deux parties de la contradiction, et la proposition est toujours une partie de la contradiction simple, il est évident qu'il n'y a pas dans ce cas une réponse simple; car la question n'a pas été simple non plus, en supposant même qu'elle soit vraie. Ceci, du reste, a été traité dans les Topiques. § 3. Il est clair en même temps que cette interrogation: Qu'est-ce? n'est pas dialectique; car il faut que l'interrogation dialectique laisse à choisir telle partie de la contradiction qu'on voudra prendre. Mais celui qui fait la question doit déterminer en outre ce qu'est l'homme, par exemple, ou ce qu'il n'est pas.

§ 4. Mais comme certaines choses attribuées séparé-

§ 2. *Si donc l'interrogation dialectique*, L'interrogation dialectique peut procéder, soit par une proposition simple, soit par les deux parties de la contradiction; peu importe. Si elle ne pose pas l'alternative dans toute son étendue, cette alternative n'en est pas moins comprise. — *L'une des deux parties de la contradiction*, Quand la contradiction est exprimée tout entière avec les deux membres qui la forment. — *Et la proposition*, Quand l'interrogation n'exprime qu'une seule des deux parties de la contradiction totale. — *Dans les Topiques*, Voir les Topiques, liv. 8, ch. 7, § 2; voir aussi liv. 1, ch. 4, § 4, et ch. 10, § 1.

§ 3. *L'interrogation : qu'est-ce*, J'ai conservé la formule grecque : la pensée d'ailleurs est fort claire. L'interrogation dialectique ne doit jamais avoir pour but de faire dire à l'interlocuteur ce qu'est la chose : elle doit lui demander seulement si la chose est ou n'est pas telle chose.

§ 4. *Quelle est cette différence?* Pourquoi peut-on dans un cas avec vérité réunir les attributs? pourquoi ne le peut-on pas dans un autre? — *Il soit par cela même bon cordonnier*, Ceci est un paralogisme à l'usage des Sophistes, voir Réfutations des Sophistes, ch. 20, § 7, où l'exemple choisi est le même. Les commentateurs croient qu'ici Aristote fait allusion à Simon le cordonnier, l'un des disciples les plus distingués de Socrate; Ammonius, Scholies, p. 128, a, 39.

ment peuvent encore l'être en masse, de manière à ce que la totalité des attributs, qui étaient séparés, forme un attribut unique en se réunissant, et que d'autres au contraire ne peuvent se réunir, quelle est cette différence? Ainsi, on peut avec vérité, en parlant d'un homme, dire séparément qu'il est animal, qu'il est bipède; ou bien aussi réunir ces deux choses en une seule. On peut encore dire séparément qu'il est homme, qu'il est blanc; ou réunir aussi ces deux attributions. Mais il ne s'ensuit pas que, s'il est tanneur et bon, il soit par cela même bon tanneur. § 5. Si, en effet, parce que l'une et l'autre énonciation prises à part seraient vraies, il fallait aussi que, réunies, elles le fussent également, il s'ensuivrait bien des absurdités. Ainsi, relativement à l'homme, homme est vrai, blanc est vrai aussi, le tout réuni le serait donc aussi; et en outre, si blanc est vrai, le tout réuni l'est aussi, et l'on aurait l'homme est l'homme blanc, blanc; et ainsi de suite à l'infini. Par exemple encore, la réunion des trois mots: musicien, blanc, marcher; et l'on pourrait ainsi sans fin les combiner entre eux. Puis encore: si Socrate est Socrate et est homme, il s'ensuivrait que Socrate est Socrate homme, et s'il est homme et bipède, il serait homme bipède.

On ne saurait donc dire d'une manière générale que ces combinaisons sont possibles, sans arriver certainement à toutes ces absurdités.

§ 5. *Le tout réuni le serait aussi*, Et l'on aurait l'homme blanc est blanc. — *Et ainsi de suite à l'infini*, En faisant successivement passer blanc une fois de plus au sujet de la proposition. — *La réunion des trois mots*, Et les propositions diverses qu'on pourrait former à l'aide de ces trois mots. — *Ces combinaisons*, Des attributs réunis à leurs sujets, et entrant en quelque sorte dans leur définition, parce qu'ils ne feraient qu'un avec eux.

§ 6. Voyons maintenant quel principe il convient d'établir ici. Les attributs, et les choses auxquelles on les applique ne peuvent jamais être réunis, quand on les attribue comme accidents, soit à un même sujet, soit quand l'un est ainsi attribué à l'autre. Par exemple, dans cette proposition : L'homme est blanc et musicien, blanc et musicien ne peuvent pas se réunir ; car ce sont deux accidents d'un seul et même sujet. Quand bien même il serait vrai de dire que le blanc est musicien, il n'en serait pas plus vrai de réunir en un seul tout, Blanc musicien ; car blanc n'est musicien que par accident, de sorte que Blanc musicien ne forme pas un tout. Voilà aussi pourquoi on ne peut pas dire bon tanneur d'une manière absolue, mais l'on peut dire d'une manière absolue, animal bipède; car ce n'est pas là un accident attribué à l'homme.

§ 7. En second lieu, on ne peut unir non plus les attributs qui sont essentiellement dans un sujet : ainsi Blanc ne saurait être répété comme plus haut, et l'homme n'est pas non plus l'homme animal, l'homme bipède ; car la qualité d'animal, la qualité de bipède, sont renfermées essentiellement dans l'homme.

§ 6. *Comme accidents*, Voir la définition de l'accident, Topiques, liv. 1, ch. 5, § 8. — *Soit quand l'un est ainsi attribué à l'autre*, Attribut joint à un sujet comme simple accident et non point comme essentiel. — *Bon tanneur*, Voir plus haut, § 4. — *Ce n'est pas là un accident attribué à l'homme*, C'est la définition essentielle de l'homme; c'est l'homme lui-même.

§ 7. *Dans un sujet*, Le texte dit précisément : Dans l'autre. Les attributs qui sont attribués comme accidents à un sujet ne peuvent avec vérité être réunis à ce sujet. — *Être répété comme plus haut*, § 5, en le faisant passer successivement du second membre de la proposition dans le premier. — *L'homme animal*, *l'homme bipède*, Il est fort inutile de répéter l'homme à chaque attribut, puisqu'il est nécessairement et essen-

§ 8. Mais on peut avec vérité, et d'une manière absolue, désunir les attributs pour un sujet particulier. Par exemple, d'un certain homme on peut dire qu'il est homme, et d'un homme blanc qu'il est homme blanc; ceci pourtant n'est pas toujours possible.

§ 9. Si dans l'attribut que l'on ajoute, il y a quelque idée opposée au sujet et qui emporte contradiction, la division n'est plus vraie, elle devient fausse. Par exemple, d'un homme mort, il est faux de dire qu'il est homme. Si l'attribut n'entraîne pas de contradiction, la division est vraie. § 10. On peut se demander, lorsqu'il y a contradiction: La division est-elle toujours fausse? et lorsqu'il n'y a pas contradiction, n'est-elle pas toujours vraie? Ainsi, Homère est telle chose, poëte, par exemple; Homère est-il ou n'est-il pas? Est n'est attribué que par accident à Homère; car il n'est attribué à Homère que parce qu'il est poëte, mais il ne lui est pas attribué en soi-même. § 11. Ainsi donc, dans toutes les attributions où il n'y a pas de contradiction, alors même que les défi-

tiellement impliqué dans tous.

§ 8. *Désunir les attributs*, Théorie qui complète la première : après avoir dit dans quels cas on doit réunir les attributs, il indique comment on peut les séparer de leurs sujets, les sujets restant également vrais sans leurs attributs.

§ 9. *La division n'est plus vraie*, Le sujet pris tout seul et affirmé n'est plus vrai, comme dans l'exemple qu'il cite. — *Si l'attribut n'entraîne pas de contradiction*, Comme dans cette proposition : L'homme est blanc, blanc n'est pas un attribut contradictoire à la nature du sujet : si donc l'homme est blanc, on peut dire aussi que l'homme est.

§ 10. *N'est attribué que par accident*. Lorsque l'attribut est accidentel, on ne peut conclure de l'existence du sujet avec l'attribut à l'existence du sujet tout seul. Homère est poëte, mais Homère n'est pas. On ne considère dans la première phrase son existence que relativement à sa qualité de poëte.

§ 11. *Ainsi donc*, Voici la règle générale pour la division des attributs et des sujets. — *Toutefois*, Les Sophistes disaient : Le non-être est rationnel (concevable par la

nitions sont substituées aux noms, et où les attributs sont au sujet par eux-mêmes et non par accident, on peut toujours, sans se tromper, appliquer absolument à la chose les attributs isolés. Toutefois, le non-être, par cela même qu'il est rationnel, ne peut avec vérité être exprimé comme étant; car la pensée qu'on s'en forme n'est pas qu'il est, mais au contraire qu'il n'est pas.

CHAPITRE XII.

Des propositions modales : opposition de ces propositions : réfutation de quelques théories fausses à cet égard. — Règles de l'opposition des propositions modales, du possible, du nécessaire, de l'impossible, etc.

§ 1. Ceci posé, il faut voir les rapports des affirmations et des négations entre elles, quand elles expriment le possible et le non possible, le contingent ou le non contingent, et enfin l'impossible et le nécessaire. Ce sujet offre plus d'une difficulté.

raison) : donc il est : Aristote repousse cette conclusion absurde.

§ 1. *Quand elles expriment le possible*, C'est ce qu'on appelle les propositions modales : les autres sont les propositions pures, ou, comme on les a appelées plus tard, catégoriques, en prenant un mot qui dans Aristote a un tout autre sens. Voir Premiers Analytiques, *liv.* 1, ch. 2, § 1, et la note. Les modales sont donc les propositions où l'attribut est modifié d'une manière quelconque : les propositions pures ou absolues sont celles où l'attribut est pris d'une manière absolue et sans aucune limitation. Les modales et les absolues sont les deux grandes divisions posées par Aristote dans la théorie générale du syllogisme. Voir Premiers Analytiques, liv. 1, du ch. 8 au ch. 22 inclusivement. — *Le possible et le non possible*, Aristote n'énonce ici

§ 2. Dans les propositions connexes, les contradictions opposées entre elles sont celles qui se forment par le verbe être et ne pas être. Par exemple, à cette proposition : L'homme est, la négation est : L'homme n'est pas, et non point: Le non-homme est. Et la négation de celle-ci : L'homme est blanc, est : L'homme n'est pas blanc, et non point : L'homme est non blanc. En effet, puisque l'affirmation ou la négation doivent être vraies de toute chose, il s'ensuivrait qu'on pourrait dire, par exemple : Le bois est l'homme non blanc. Ceci s'applique également aux cas dans lesquels ce n'est pas le verbe Être qui est ajouté. Le mot mis à la place fera le même office: par exemple, à cette proposition : L'homme

que quatre modes principaux, et il les reproduit en partie dans la théorie du syllogisme. Il y en a bien davantage, et lui-même l'indique au § 9 de ce chapitre. — *Le possible... le contingent*, Le possible est ce qui n'est pas et pourrait être : le contingent est ce qui est et pourrait ne pas être.

§ 2. *Dans les propositions connexes*, Qui forment les deux parties de la contradiction totale. — *Et non point : le non-homme est*, C'est-à-dire que la négation se met au verbe et non point au sujet. — *Le bois est l'homme non blanc*, Cette rédaction trop concise laisse la pensée un peu obscure : la voici dans son développement et sous une autre forme. On soutient que d'une chose quelconque la négation ou l'affirmation doit être vraie. Cette affirmation est fausse : Le bois est l'homme blanc. Il faudrait donc que la négation : Le bois est l'homme non blanc fût vraie, si la négation s'exprimait régulièrement, comme on le prétend, en la mettant devant l'attribut et non au verbe. Or il n'en est rien : donc ce n'est point là la forme régulière de la négation, et la négation doit se mettre au verbe. — *Ceci s'applique également*, Aux propositions modales, et avant les propositions modales, à celles où le verbe substantif est remplacé par tout autre verbe adjectif. — *Ou que l'homme est marchant*, Et par conséquent pour la négation, qu'il n'est pas marchant, c'est-à-dire qu'il ne marche pas. — *Si donc cette règle s'applique*, Ce n'est qu'une simple hypothèse; elle ne s'applique pas aux modales, comme le prouvera le paragraphe suivant. — *Pouvoir ne pas être*, En mettant la négation au verbe être comme pour les propositions pures, soit de *secundi*, soit de *tertii adjecentis*.

marche, la négation ne sera pas : Le non-homme marche, mais bien : L'homme ne marche pas. Il n'y a, en effet, aucune différence à dire que l'homme marche, ou que l'homme est marchant. Si donc cette règle s'applique à tous les cas, la négation de Pouvoir être sera Pouvoir ne pas être et non point Ne pas pouvoir être. § 3. Mais il semble qu'une même chose peut être et ne pas être; car tout ce qui peut être coupé, tout ce qui peut marcher, peut aussi ne pas être coupé, ne pas marcher. Et la raison, c'est que tout ce qui est possible ainsi, n'est pas toujours en acte, de sorte qu'il porte aussi en soi la négation. En effet, ce qui est capable de marcher, peut fort bien aussi ne pas marcher, ce qui est visible, ne pas être vu. Toutefois il est impossible que les affirmations et les négations contradictoires soient vraies par rapport à un seul et même objet : donc la négation de Pouvoir être n'est pas Pouvoir ne pas être. § 4. Car de là il résulte, ou que l'on affirme, et que l'on nie, une même chose en même temps d'un même objet, ou bien que les énonciations ajoutées d'Être ou de Ne pas être ne forment ni affirmation ni négation. Mais si cela ne peut être, il faut choisir l'autre parti, et dire : Donc la négation de Pouvoir être est Ne pas pouvoir être, et non pas du

§ 3. *Tout ce qui est possible ainsi*, La puissance n'est qu'une aptitude aux actes contraires. — *Toutefois il est impossible*, C'est ce qui a été démontré plus haut, ch. 7, § 5 et suiv. — *N'est pas Pouvoir ne pas être*, Comme on le concluait du paragraphe qui précède.

§ 4. *Ou que l'on affirme et que l'on nie*, Ce qui ne se peut pas, et ce que l'on fait cependant, puisqu'une même chose peut être et ne pas être, du moment qu'elle n'est que possible. — *Ne forment ni affirmation ni négation*, Pour les modales. — *Et non pas du tout*, Comme on l'avait dit au § 3, où la discussion n'était pas complète.

tout Pouvoir ne pas être. Le même raisonnem
plique à Être contingent et sa négation N'êtr
tingent. Et de même pour les autres formes, l
et Impossible. § 5. De même que dans les
phrases, les modifications portent sur Être
être, et que blanc et homme restent les sujets
dans celle-là Être et Ne pas être deviennent
Pouvoir et Être contingent deviennent des
tions, qui déterminent pour les phrases Êtr
N'être pas possible, la vérité ou l'erreur, comi
ne pas être la déterminaient pour les autre
effet, la négation de cette proposition : Possi
pas être, n'est point : Pas possible d'être, m
Pas possible de ne pas être. Et de cette autre
d'être, la négation n'est point : Possible de n
mais bien : Pas possible d'être. Ainsi les pr
Possible d'être, possible de ne pas être, se
se suivre mutuellement. La même chose, en
être et ne pas être ; car ce ne sont pas des

§ 5. *Dans les premières phrases*, Dans les propositions pures du § 2. — *Les modifications*, Le texte dit : *additions*. — *Être et ne pas être deviennent des sujets*, C'est là toute la différence des modales aux absolues. Être et ne pas être avec ce qui y est joint est le *dictum*, pour prendre le langage des Scholastiques ; possible, impossible, etc. est le mode, et c'est au mode qu'il faut mettre la négation ou l'affirmation. —*Être possible, n'être pas possible*, La négation ou l'affirmation jointe au mode.

§ 6. *Possible de ne pas être*, J'ai gardé cette formu
proche davantage du
l'avantage d'être plu
pourrait traduire aus
sible que ce ne soit
prendre cette derniè
dans le chapitre qui
bleraient se suivre, l
sont vraies toutes deu
Ce ne sont pas des co
Car alors les deux as
sées ne seront poin
fois.—*Possible d'être*
ble d'être, Qui sont co
ne peuvent être vra
temps.

s que Possible d'être et Possible de ne pas être.
s Possible d'être et Pas possible d'être, ne peu-
t jamais être deux propositions vraies à la fois
n seul et même objet; car elles sont contradic-
es. De même aussi, Possible de ne pas être et Pas
sible de ne pas être, ne sont jamais deux proposi-
s vraies à la fois d'un seul et même objet.

7. Pareillement la négation de Nécessaire d'être,
t pas, Nécessaire de ne pas être, mais bien, Pas né-
aire d'être. § 8. Même raisonnement pour Impos-
: d'être, la négation n'est pas : Impossible de ne
être, mais bien : Pas impossible d'être. Et de celle-
Impossible de ne pas être, la négation est : Pas
ossible de ne pas être.

9. En général, je le répète, il faut regarder Être
e pas être comme sujets, et coordonner avec Être et
as être, les mots qui font la négation ou l'affirma-
: et il faut regarder comme affirmations et néga-
s opposées les suivantes : Possible, — pas possible;
tingent, — pas contingent; Impossible, — pas
ossible; Nécessaire, — pas nécessaire; Vrai, — pas
i.

7. *D'être nécessaire*, Même
pour les modales du néces-
que pour les modales du pos-
. — *Pas nécessaire d'être*, On
veut : Il n'est pas nécessaire
ce soit.

8. *Même raisonnement*, Pour
modales d'impossible.

9. *En général*, Règle générale
contradiction des modales. — *Vrai, pas vrai*, Aristote ne borne donc pas les modales aux quatre formes énoncées au § 1. Ces quatre formes sont les principales et jusqu'à un certain point comprennent toutes les autres, mais le nombre des modales est infini comme celui des mots eux-mêmes par lesquels on peut les exprimer. Voir M. Hamilton, p. 227, trad. de M. Peisse.

CHAPITRE XIII.

De la consécution des propositions modales : premier ordre proposé pour la consécution : objections diverses contre cet ordre erroné : exception pour le nécessaire : place que le nécessaire doit régulièrement occuper dans la série : arguments divers à ce sujet. — Ordre nouveau qu'on pourrait adopter en commençant par le nécessaire.

§ 1. Ces énonciations, du reste, se suivent par ordre en les disposant de cette façon : après : Est possible, vient Contingent, et l'un est réciproque à l'autre; à Pas impossible répond Pas nécessaire : à Possible de ne pas être et Contingent de ne pas être répondent : Pas nécessaire de ne pas être et Pas impossible de ne pas être : à Pas possible et à Pas contingent répondent: Nécessaire de ne pas être et Impossible d'être : à Pas possible de ne pas être, et Pas contingent de ne pas être, répondent : Nécessaire d'être et Impossible de ne

§ 1. *Se suivent par ordre*, Il semble que cette consécution des modales n'est pas une question de logique, et que cette théorie doive être plutôt renvoyée à la métaphysique. Ce sont des rapports purement rationnels, et fort importants d'ailleurs, mais qui n'ont rien à faire à la théorie de la proposition. — *Le tableau ci-dessous*, Il faut remarquer que l'ordre suivi dans ce tableau n'est pas celui qu'indique le texte qui le précède. Dans ce texte, comme on le voit, la huitième proposition du tableau est la septième, et réciproquement : la douzième du tableau est la onzième et réciproquement : la seizième du tableau est la quinzième et réciproquement. Je n'ai point trouvé dans les variantes l'explication de cette interversion; Aristote du reste proposera de changer encore cet ordre, voir plus bas, §§ 6 et 12.

e. Le tableau ci-dessous fera voir ce que nous
s dire :

ible que ce soit;	Il n'est pas possible que ce soit.
ingent que ce soit;	Il n'est pas contingent que ce soit.
impossible que ce soit;	Il est impossible que ce soit.
s nécessaire que ce soit;	Il est nécessaire que ce ne soit pas.
ible que ce ne soit pas;	Il n'est pas possible que ce ne soit pas.
tingent que ce ne soit pas;	Il n'est pas contingent que ce ne soit pas.
impossible que ce ne soit pas;	Il est impossible que ce ne soit pas.
s nécessaire que ce ne soit pas;	Il est nécessaire que ce soit.

. Ainsi, Impossible et Pas impossible suivent dictoirement, mais à l'inverse, Contingent et Pos- Pas contingent et Pas possible. Car, après pos- 'être, vient la négation de l'impossible : Il n'est possible que ce soit. De l'autre part, à la néga- ıccède l'affirmation; car, à N'être pas possible, e Être impossible; et l'on voit qu'Être impossible e affirmation, tandis que N'être pas impossible e négation.

. Quant à Nécessaire, examinons quel est l'ordre. ·d on voit qu'ici il n'en est pas comme plus haut; que ce sont les énonciations contraires qui se t, et les contradictions ne sont plus en regard. et, la négation de Nécessaire de ne pas être n'est

Iais à l'inverse, C'est-à-dire négation d'impossible suit tion de possible et de con- et que l'affirmation d'im- suit la négation de possible ontingent. C'est ce qu'ex- texte lui-même.

Comme plus haut, Comme propositions de possible et sible. — *Les énonciations res*, Et non les contradictoires, comme au paragraphe précédent. — *Et les contradictions ne sont plus en regard*, Comme on peut le voir au tableau du § 1, où pas impossible est en regard d'impossible. — *Des deux énonciations*, La quatrième et la douzième. — *Peuvent être vraies d'un seul et même objet*, Ce que ne peuvent les contradictoires, d'après toutes les théories précédentes.

point : Pas nécessaire d'être. C'est que l'une et l'autre des deux énonciations peuvent être vraies d'un seul et même objet, puisque ce qui est nécessaire de ne pas être n'est pas nécessaire d'être. § 4. Ce qui fait que Nécessaire ne suit pas dans le même ordre que les autres, c'est que l'Impossible est énoncé contrairement à nécessaire, pour qu'il ait la même valeur. En effet, si quelque chose est impossible, il est par cela même nécessaire, non pas il est vrai d'être, mais bien de ne pas être. Ce qui est impossible de ne pas être est nécessaire d'être. Si donc, les premières énonciations suivent d'une façon toute pareille Possible et pas possible, ces dernières suivent contrairement, parce que Nécessaire et impossible ne signifient pas la même chose, à moins qu'on ne les prenne à l'inverse l'un de l'autre, ainsi que je l'ai dit. § 5. Mais peut-on bien disposer de cette façon les contradictions du Nécessaire? Ainsi, Nécessaire est aussi possible : sinon, ce serait la négation qu'il faudrait prendre à la suite, puisqu'il faut de toute nécessité adopter l'une ou l'autre, de sorte que si la

§ 4. *Est énoncé contrairement à nécessaire*, C'est-à-dire que, avec impossible, le sujet de la phrase, le *dictum* est affirmé, et qu'au contraire il est nié avec nécessaire. — *Pour qu'il ait la même valeur*, Il est impossible que ce soit, égale : Il est nécessaire que ce ne soit pas.— Il est impossible que ce ne soit pas, égale : Il est nécessaire que ce soit. C'est ce qu'explique le texte. — *Les premières énonciations*, Impossible, pas impossible. — *Les dernières*, Nécessaire et pas nécessaire. — *Ainsi que je l'ai dit* plus haut au § 2.

§ 5. *De cette façon*, Non comme elles le sont dans le tableau ci-dessus, mais comme il suit dans ce paragraphe. — *Ainsi nécessaire est aussi possible*, C'est-à-dire qu'à la suite de : Il est nécessaire que ce soit, on pourrait mettre : Il est possible que ce soit. — *Sinon*, Si on ne met pas : Il est possible que ce soit, il faudra mettre la négation : Il est impossible que ce soit. — *De sorte qu'il en résulte*, Si l'on commence par le nécessaire et qu'on le fasse suivre par le possible.

chose n'est pas possible; elle est impossible, et par conséquent, le nécessaire serait impossible, ce qui est absurde. Mais à : Il est possible que ce soit, succède : Il n'est pas impossible que ce soit; et à cette dernière énonciation, celle-ci : Il n'est pas nécessaire que ce soit, de sorte qu'il en résulte, autre absurdité, que ce qui est nécessaire n'est pas nécessaire. § 6. Mais Il est nécessaire, ne succède pas davantage à : Il est possible. Ce n'est pas non plus : Il est nécessaire que ce ne soit pas; car l'affirmation et la négation peuvent convenir toutes deux à Possible. Mais quelle que que soit celle des deux énonciations qui soit vraie, les autres pour cela ne le seront pas; car Il est possible que ce soit et Il est possible que ce ne soit pas, sont vrais à la fois. Mais Il est nécessaire que ce soit, et Il est nécessaire que ce ne soit pas, ne peuvent jamais être tous deux possibles. Reste donc enfin que, Il n'est pas nécessaire que ce ne soit pas, suive : Il est possible que ce soit. § 7. Il n'est pas nécessaire que ce ne soit pas, est vrai également de : Il est nécessaire que ce soit. § 8. En

§ 6. ***Ne succède pas davantage***, Si l'on commence par Possible et qu'on le fasse suivre par Nécessaire. — ***L'affirmation et la négation***, Le texte dit simplement : Ces choses; j'ai cru devoir préciser que ce qui n'est que possible peut également être ou ne pas être. — ***Des deux énonciations***, Soit l'affirmation, soit la négation. — ***Les autres***, Il faut entendre par là les propositions : Il est nécessaire que ce soit, et Il est nécessaire que ce ne soit pas. — ***Sont vrais à la fois***, Parce que le possible peut tout aussi bien être que n'être pas. — ***Reste donc enfin***, C'est-à-dire que la huitième proposition du tableau soit placée la quatrième. — ***Suive***, Non pas immédiatement, mais dans la même série, à la place de la quatrième.

§ 7. ***Il n'est pas nécessaire***... Le texte dit seulement : *cela*. J'ai cru devoir rendre l'expression plus précise.

§ 8. ***De celle qui suit***, Au même rang dans la troisième série, c'est-à-dire, la douzième. — ***Dont la négation est***... Placée au quatrième rang et dans la première série. —

effet, cette proposition même devient la contradictoi de celle qui suit : Il n'est pas possible que ce soit; a à cette énonciation, succède : Il est impossible que soit, et Il est nécessaire que ce ne soit pas, dont négation est : Il n'est pas nécessaire que ce ne soit p Ainsi donc les contradictions elles-mêmes se suivent la manière indiquée, et il n'y a aucune difficulté si l'o observe l'ordre tracé.

§ 9. On peut demander si Possible d'être suit bi Nécessaire d'être; car s'il ne le suit pas, c'est alors contradictoire : Pas possible d'être, qui doit suivre. si l'on prétend que ce n'est pas la vraie contradictoir il faut admettre alors nécessairement que c'est : Po sible de ne pas être, énonciations qui sont toutes de également fausses appliquées à nécessaire. Mais d'aut part, il semble que la même chose peut être coupée n'être pas coupée ; elle peut être et ne pas être; et il s'e suivra que Nécessaire d'être pourra aussi d'une maniè contingente ne pas être, ce qui est faux. § 10. Mais

Les contradictions, Et non plus les contraires seulement. — *De la manière indiquée*, Dans le § 6, en mettant la huitième proposition la quatrième, et réciproquement.

§ 9. *Suit bien*, Comme il l'a proposé au § 5. — *Qui sont toutes deux fausses*, De ce qui est nécessaire, il est également faux de dire qu'il n'est pas possible qu'il soit ou qu'il est possible qu'il ne soit pas. — *Ce qui est faux*, Le nécessaire ne peut pas, comme le possible, être et ne pas être indifféremment.

§ 10. *Ne peut pas par cela seul les contraires*, Comme on le supposait au paragraphe précédent. — *Où ceci*, C'est-à-dire, cette propriét d'être susceptibles des contrair de pouvoir être et ne pas être. — *Dont la force*, J'ai pris le mot force au lieu de celui de puissanc — *N'est pas rationnelle*, Et dou d'une volonté libre. — *Les forc douées de raison* et de volon libre, comme l'homme; voir la M taphysique, liv. 9, chap. 2. — *Q sont toujours en acte*, Le solei par exemple, qui échauffe sans ces la terre — *Douées de force irra tionnelle*, D'une force passive. — *Également*, Le texte dit : *à la fo*

est évident que tout ce qui peut quelque chose, être ou marcher, ne peut pas par cela seul les contraires. Il y a certains cas où ceci cesse d'être vrai ; c'est d'abord pour les choses dont la force n'est pas rationnelle : par exemple, le feu qui est chaud, et qui a une force destituée de toute raison. Les forces douées de raison, tout en restant identiques, peuvent plus d'un acte et peuvent même les contraires. Mais les forces irraisonnables ne sont pas toutes dans ce cas ; car, je le répète, il n'est pas possible au feu d'échauffer, ou de ne pas échauffer indifféremment. Cette alternative est interdite aussi à toutes les choses qui sont toujours en acte. Cependant certaines choses douées de force irrationnelle peuvent recevoir également les opposés. Mais l'on veut seulement constater ici que toute puissance n'est pas susceptible des contraires, pas même toutes celles qui sont bien de la même espèce. § 11. Quelques puissances sont homonymes. Et en effet Possible n'a pas un sens absolu. Tantôt on le dit d'un objet réel, parce que cet objet est en acte : par exemple, on dit d'un être qu'il est capable de marcher, parce qu'il marche ; et en général, on dit d'une chose qu'elle est possible, parce que déjà

— *Qui sont bien de la même espèce*, Cette pensée est obscure, quoique les mots ne le soient pas ; *qui sont bien de la même espèce* veut dire que ces forces ne sont pas homonymes et qu'elles sont essentiellement identiques : mais il est difficile de rattacher cette pensée à ce qui précède.

§ 11. *Quelques puissances sont homonymes*, Quelquefois le mot de Pouvoir est pris en plusieurs sens différents : tantôt il est joint à l'idée d'acte, tantôt il en est séparé. — *De ces deux puissances*, De ces deux espèces du possible. — *Muables*, Ou mobiles. — *Immuables*, Ou immobiles. — *Seulement*, J'ai ajouté ce mot pour être plus clair. — *N'est pas vrai absolument du nécessaire*, Parce que le nécessaire est en acte et qu'il ne peut pas ne pas être. — *L'autre possible*, Joint à l'idée d'acte.

cette chose qui est dite possible est en fait. Tantôt on dit qu'une chose est possible, parce qu'elle pourrait être : par exemple, on dit qu'un être est capable de marcher, parce qu'en effet il pourrait marcher. De ces deux puissances, la dernière s'applique aux seuls objets muables ; l'autre s'applique aussi aux objets immuables. L'on peut dire avec une égale vérité, qu'une chose est capable de marcher ou capable d'être, soit que déjà elle marche et qu'elle soit en acte, soit qu'elle puisse seulement marcher. Ce dernier genre de possible n'est pas vrai absolument du nécessaire ; mais l'autre possible est vrai.

§ 12. De même que le particulier est suivi de l'universel, de même la nécessité d'existence est suivie de la possibilité d'existence ; mais ceci pourtant n'est pas exact pour tous les possibles.

§ 13. Il se peut aussi que Nécessaire et non nécessaire d'être ou de ne pas être, soit le principe de toutes ces affirmations et de toutes ces négations, et que le reste des séries ne dût être regardé que comme une conséquence de ces deux termes.

§ 12. *De même que le particulier*, Le possible est au nécessaire dans le même rapport que l'universel est au particulier. Le possible est beaucoup plus étendu que le nécessaire. — *Pour tous les possibles*, Il n'y a en effet que le possible en acte qui puisse s'appliquer au nécessaire, comme on l'a dit à la fin du paragraphe précédent.

§ 13. *Il se peut aussi que nécessaire*, Aristote propose donc de changer l'ordre donné dans le tableau du § 1, et il pense qu'on pourrait commencer toute cette consécution des modales, par l'affirmation du nécessaire d'une part, et par la négation du nécessaire, de l'autre. — *De toutes ces affirmations*, Du tableau donné ci-dessus. — *De ces deux termes*, Le nécessaire affirmé et le nécessaire nié, avec lesquels il faudrait coordonner tout le reste.

§ 14. D'après ce qui précède, il est évident que ce qui est de toute nécessité est aussi en fait. Si donc les choses éternelles sont les premières, l'acte aussi précède la puissance. Certaines choses sont des actes qui ne sont jamais en puissance, telles sont les premières substances. Certaines autres sont accompagnées de puissance; et celles-là peuvent être, d'une part antérieures par nature,

§ 14. *L'acte aussi précède la puissance*, Voir la Métaphysique, liv. 9, ch. 8. — *Telles sont les premières substances*, Il faut entendre ici qu'il s'agit de Dieu et des forces immuables de la nature, et non point des substances premières au sens où cette expression est employée dans les Catégories, ch. 5, §§ 1 et 2. C'est ce que les Scholastiques ont appelé *actus puri*. — *Certaines autres sont accompagnées de puissance*, Ne sont pas toujours en acte, mais peuvent être sans être en fait; et peuvent ne pas être tout en étant. — *Antérieures par nature*, A la puissance. — *D'autres enfin ne sont jamais des actes*, Ce sont les simples possibles qui n'arrivent jamais à l'être : et c'est, par exemple, un nombre infiniment grand, un nombre infiniment petit. Il est toujours possible; il n'est jamais réel. — Aristote aurait dû, pour conclure ce chapitre, appliquer ces distinctions à tout ce qui précède. Le nécessaire précède le possible et le contingent; le possible précède l'impossible : ou, en d'autres termes, ce possible qui n'est jamais et qui, par cela même, porte en lui une sorte d'impossibilité. Le tableau du § 1 devrait donc être refait ainsi : Il est nécessaire que ce soit : Il n'est pas possible que ce ne soit pas : Il n'est pas contingent que ce ne soit pas : Il est impossible que ce ne soit pas. — Il est nécessaire que ce ne soit pas : Il n'est pas possible que ce soit : Il n'est pas contingent que ce soit : Il est impossible que ce soit. — Il n'est pas nécessaire que ce soit : Il est possible que ce ne soit pas : Il est contingent que ce ne soit pas : Il n'est pas impossible que ce ne soit pas. — Il n'est pas nécessaire que ce ne soit pas : Il est possible que ce soit : Il est contingent que ce soit : Il n'est pas impossible que ce soit. — Malgré tous mes efforts, ce chapitre présente de nombreuses obscurités : il n'a pas dépendu de moi de les éviter ; elles tiennent au fond même du sujet; et cette théorie est sans doute une de celles qui, par l'embarras de l'exposition, si ce n'est par la profondeur, ont donné à l'Herméneia ce renom de difficulté qu'elle avait dans l'antiquité et le moyen-âge. Voir mon mémoire sur la Logique, t. 1, p. 53, et les critiques de M. Hamilton, Frag. de phil., tr. de M. Peisse, p. 227.

et postérieures par le temps. D'autres enfin ne sont jamais des actes, mais sont seulement des puissances.

CHAPITRE XIV.

Des propositions contraires : nature vraie de ces propositions, tirée de la nature des pensées contraires. — Il ne suffit pas pour qu'une pensée soit contraire que le sujet soit contraire, que l'attribut soit contraire. — Les pensées vraiment contraires sont celles qui affirment et qui nient une même chose d'une même chose. — Application de ces principes aux propositions contraires. — Les propositions contraires ne peuvent être vraies à la fois.

§ 1. L'affirmation est-elle contraire à la négation, ou bien l'affirmation à l'affirmation ? Et par exemple, cette proposition : Tout homme est juste, est-elle contraire à cette autre : Aucun homme n'est juste ; ou bien cette proposition : Tout homme est juste, est-elle contraire à celle-ci : Tout homme est injuste ? Par exemple encore :

§ 1. Ammonius contestait l'authenticité de ce chapitre, qui était pour lui la cinquième section du traité. Voir Ammonius, Scholies, p. 135, b, 11, et mon mémoire sur la Logique, tome 1, p. 54. — *L'affirmation est-elle contraire*, La question posée et résolue dans ce chapitre est importante : mais on ne voit pas bien comment elle se rattache à ce qui précède. Pacius dit que cette théorie est placée à la fin de ce traité : *Coronidis loco ;* il semble qu'elle fût venue plus convenablement après le ch. 6. Albert-le-Grand rattache cette théorie à celle qui précède, et prétend qu'elle est indispensable pour établir régulièrement la consécution des modales. — *Par exemple encore*, Après des propositions universelles, il prend des propositions singulières, afin de généraliser la question le plus possible, et de faire voir qu'elle peut s'appliquer à tous les cas ; voir plus haut, ch. 7.

allias est juste, Callias n'est pas juste, Callias est in-
ste; où est ici la contraire?

§ 2. Si les mots répondent à la pensée, et si la pro-
sition contraire est dans la pensée celle du contraire,
qu'ainsi: Tout homme est juste, soit la proposition
ntraire à celle-ci: Tout homme est injuste, il en doit
re de même pour les affirmations exprimées par la pa-
le. Mais si la pensée contraire n'est pas ici celle du
ntraire, l'affirmation ne sera pas non plus contraire
l'affirmation; mais ce sera la négation qu'on a dite.
3. Ainsi donc il faut examiner quelle pensée fausse
t contraire à la pensée vraie, et savoir si c'est celle de
négation, ou bien celle qui établit affirmativement
contraire. § 4. Je m'explique: La pensée vraie d'une
ose bonne est que cette chose est bonne; et cette autre,
e la chose n'est pas bonne, est fausse. Que cette
ose soit mauvaise, c'est encore une autre pensée.
elle est des deux pensées celle qui est contraire à la
nsée vraie? Et s'il n'y en a qu'une de contraire, dans
quelle des deux est la contraire? § 5. Ce serait se

2. *N'est pas ici celle du con-
ire,* C'est la solution qu'il don-
a dans tout ce chapitre. — *La
ation qu'on a dite,* Dont il est
lé au début du § 1.

3. *Quelle pensée fausse,* Il
pose que la première pensée est
ie, afin de rendre l'opposition
ore plus sensible : il pouvait la
poser fausse, et supposer la se-
de vraie.

4. *C'est encore une autre
sée,* Le texte donnant un mot
érent de celui qui est employé
dans la phrase précédente, on pour-
rait traduire peut-être : c'est une
pensée différente. — *Dans laquelle
des deux,* Ou simplement : La-
quelle des deux.

§ 5. *Sont déterminées,* Que les
pensées sont contraires, doivent
être regardées et définies comme
contraires, par cela seul, etc. — *La
même proposition,* Une proposition
de même forme, affirmant de la
chose ce qu'elle est, tout comme la
première. — *Qu'elle soit multiple
ou qu'elle soit unique,* Voir plus

tromper beaucoup que de croire que les pensées contraires sont déterminées par cela seul qu'elles s'appliquent aux contraires. Ainsi, en parlant d'une bonne chose, dire qu'elle est bonne, et d'une mauvaise, qu'elle est mauvaise, c'est, on peut dire, la même proposition; et elle sera vraie, qu'elle soit multiple ou qu'elle soit unique. Ce sont là, sans doute, des expressions contraires; mais les propositions sont contraires, non parce qu'elles s'appliquent aux contraires, mais plutôt parce qu'elles sont exprimées contrairement. § 6. Si la pensée d'une chose bonne est qu'elle est bonne, et si c'est une autre pensée que cette chose n'est pas bonne; si en outre, il y a quelque autre chose qui n'est pas et ne peut pas être à celle-là, certainement aucune des autres pensées ne doit être regardée comme contraire, ni celles qui établissent que ce qui n'est pas est, ni celles qui établissent que ce qui est n'est pas; car les unes et les autres sont également infinies, affirmant l'existence de ce qui n'est pas, niant l'existence de ce qui est. § 7. Mais les seules contraires sont celles qui renferment l'erreur, et celles-là précisement sont celles d'où

haut, ch. 8. — *Mais plutôt parce qu'elles sont exprimées contrairement*, Pour un seul et même sujet, un seul et même attribut, affirmés d'une part, niés de l'autre.

§ 6. *Quelque autre chose qui n'est pas*, Quelque attribut qui ne peut pas appartenir au sujet. — *Ni celles qui établissent que ce qui n'est pas est*, Par exemple en parlant du bien la proposition qui affirmerait que le bien est honteux. — *Que ce qui est n'est pas*, Par exemple, que le bien n'est pas honorable. — *L'existence*, Ou la vérité, *de ce qui est* vrai.

§ 7. *Les générations des choses*, L'expression est obscure : la pensée ne l'est pas : les propositions contraires, où les choses deviennent autres que ce qu'elles étaient d'abord, de bonnes, par exemple, devenant mauvaises. — *Viennent des opposés*, Sont dans les propositions opposées, formées de termes opposés aux premiers.

viennent les générations des choses. Or les générations, et par conséquent les erreurs, viennent des opposés. § 8. Si donc le bon est à la fois bon et non mauvais, et qu'il soit bon par lui-même et non mauvais par accident; car c'est en lui un accident de n'être pas mauvais, la proposition qui s'applique à la chose en soi est, dans tous les cas, plus vraie, et plus fausse aussi, de même qu'elle est vraie. La proposition que ce qui est bon n'est pas bon est fausse relativement à ce qui est en soi, l'autre, que la chose est mauvaise, est relative à l'accident. Ainsi la pensée négative du bon est plus fausse que la pensée du contraire, et l'on commet la plus grande erreur possible pour un objet quelconque quand on a la pensée contraire; puisque les contraires sont ce qui dans un même genre diffère le plus. Si donc l'une des deux pensées est contraire, et que celle de la négation soit la plus contraire, il est évident que c'est celle-là qui est la vraie contraire. Mais cette pensée que le bon est mauvais est complexe; car il faut nécessairement supposer dans la même pensée que la chose n'est pas bonne.

§ 9. Si ceci doit s'appliquer également aux autres choses, on aura donc eu raison d'avancer ce qu'on a dit

§ 8. *De même qu'elle est vraie*, C'est la traduction fidèle : pour être tout à fait clair, il faudrait dire : plus vraie. — *La pensée négative du bon*, La pensée qui nie que le bon soit bon. — *La pensée du contraire*, La pensée qui affirme que le bon est mauvais. — *Ce qui, dans le même genre, diffère le plus*, Voir les Catégories, ch. 6, § 24, et ch. 11, § 6.

§ 9. *Aux autres choses*, Si cette règle, applicable à la pensée, doit s'appliquer aussi aux propositions par lesquelles la pensée s'exprime. — *D'avancer ce qu'on a dit ci-dessus*, Voir plus haut, § 2. — *De la contradiction*, L'édit. de Berlin dit dans le texte : de la contradiction, et laisse : *de la négation* dans les variantes; cette dernière leçon est celle de Pacius : j'ai préféré la première avec Sylburge et les éditeurs de Berlin. — *Les autres pen-*

ci-dessus. Cette propriété de la contradiction est réelle partout, ou elle ne l'est nulle part. Mais dans les choses qui n'ont pas de contraire, la pensée fausse est celle qui est opposée à la vraie : par exemple, on se trompe, si l'on croit que l'homme n'est pas homme. Si donc ces négations sont contraires, les autres pensées de la négation ne le sont pas moins. § 10. En outre, ce sont des pensées de forme pareille qu'une chose bonne est bonne, et qu'une chose qui n'est pas bonne n'est pas bonne; et d'autre part, qu'une chose bonne n'est pas bonne, et qu'une chose qui n'est pas bonne est bonne. Ainsi donc, à cette pensée vraie qui croit d'une chose qui n'est pas bonne, qu'elle n'est pas bonne, quelle sera la pensée contraire? Ce n'est certes pas celle qui prétend qu'elle est mauvaise; car cette pensée peut être vraie en même temps que l'autre, et jamais une pensée vraie n'est contraire à une pensée vraie. En effet, ce qui n'est pas bon est mauvais; et ainsi, les deux pensées peuvent être vraies à la fois. Ce n'est pas non plus celle qui établit que la chose n'est pas mauvaise; car celle-là aussi est vraie puisque ces deux pensées pourraient exister à la fois. Reste donc à cette pensée que ce qui n'est pas bon n'est pas bon, celle-ci pour contraire, que ce qui n'est pas bon est bon; car cette proposition est fausse, de sorte que cette pensée, que ce qui est bon n'est pas bon, serait contraire à celle-ci, que ce qui est bon est bon.

sées de la négation, Les pensées qui nient ce qui a été d'abord affirmé.

§ 10. *De forme pareille*, Voir plus haut, § 5. — *De sorte que cette pensée*... Conclusion de tout ce qui précède, et qui pouvait être obtenue plus brièvement peut-être. — *Celle-là aussi est vraie*, Alexandre disait : Celle-là non plus n'est pas vraie. Voir Ammonius, Scholies, p. 138, b, 21.

§ 11. Il est évident qu'il importe fort peu que l'affir-
ation soit universelle; car alors la négation universelle
ra la contraire. Par exemple, à cette pensée, que tout
qui est bon est bon, celle-ci sera contraire, que rien
ce qui est bon n'est bon. Car cette pensée, que le bon
t bon, si le bon est pris universellement, est identique
celle-ci, que ce qui est bon est bon. Mais cette pensée
diffère en rien de celle-ci, que tout ce qui est bon est
n. Et de même pour ce qui n'est pas bon. § 12. Si
nc il en est ainsi dans la pensée, et que les affirma-
ns et les négations exprimées dans la parole soient
symbole de ce qui est dans l'esprit, il est évident qu'à
ffirmation est contraire la négation sur le même objet
is universellement. Par exemple, à cette proposition,
e tout ce qui est bon est bon, ou que tout homme est
n, celle-ci est contraire, que rien n'est bon, ou qu'au-
n homme n'est bon. Mais la proposition contradictoire,
st de dire que quelque bien n'est pas bon, que quel-
e homme n'est pas bon.

§ 13. Il est encore évident que ni une pensée, ni une

11. *Car cette pensée que le bon bon*, Sans que le signe de l'uni-salité y soit formellement ex-mé, bien qu'il y soit clairement s-entendu. — *Si le bon est pris versellement*, Averroës remar-ici qu'en arabe l'article *al* it pour rendre l'expression uni-selle.

12. *Si donc*, Il passe de la pen-à la parole, et présume que la e y est également applicable.— *ymbole de ce qui est dans l'es-*, Voir plus haut, ch. 1, § 2. — *quelque bien n'est pas bon*, Voir plus haut, ch. 7, § 5.

§ 13. *Les propositions particu-lières*, J'ai dû rendre le texte plus précis qu'il n'est, pour être parfai-tement clair. Il s'agit des proposi-tions particulières rappelées à la fin du paragraphe précédent. L'affir-mation et la négation contraires peuvent y être vraies à la fois, parce que le sujet n'y est point éga-lement déterminé de part et d'au-tre : Quelque homme est juste, quelque homme n'est pas juste. — *Mais il n'est jamais possible*, Voir les Catégories, ch. 11, § 4.

négation vraie ne peuvent être contraires à une pensée ou à une négation vraie. Les propositions contraires sont celles qui expriment les opposés. Les propositions particulières peuvent être vraies à la fois. Mais il n'est jamais possible que les contraires appartiennent à la fois à un seul et même objet.

FIN DE L'HERMÉNEIA.

INTRODUCTION AUX CATÉGORIES,

PAR PORPHYRE.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES
DE L'INTRODUCTION AUX CATÉGORIES, PAR PORPHYRE.

CATÉGORIES.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIÈRE SECTION.

PROTHÉORIE.

DEUXIÈME SECTION.

THÉORIE.

TABLE DES CHAPITRES.

TROISIÈME SECTION.

HYPOTHÉORIE.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES
DES CATÉGORIES.

HERMÉNEIA.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES
DE L'INTRODUCTION DE PORPHYRE, DES CATÉGORIES,
ET DE L'HERMÉNEIA.

ABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DU PREMIER VOLUME.

OGIQUE D'ARISTOTE

PREMIERS ANALYTIQUES

LOGIQUE
D'ARISTOTE

TRADUITE
EN FRANÇAIS POUR LA PREMIÈRE FOIS
ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES PERPÉTUELLES

PAR

J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE
MEMBRE DE L'INSTITUT
(ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES)
PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE GRECQUE ET LATINE
AU COLLÈGE ROYAL DE FRANCE

TOME II

PREMIERS ANALYTIQUES



PARIS
LIBRAIRIE DE LADRANGE
19, QUAI DES AUGUSTINS

M DCCC XXXIX

AVERTISSEMENT.

six parties distinctes dont se compose l'Or-
, les Premiers Analytiques sont la plus impor-
peut-être, et la plus parfaite. La théorie du
isme est le centre de toute la logique. C'est à
ıe viennent aboutir, comme préliminaires, les
ories et l'Herméneia; et elle a pour conséquences,
rniers Analytiques, les Topiques et les Réfuta-
des Sophistes. Sans elle, la théorie des élé-
simples de la proposition, comme celle de la
sition elle-même, celle de la démonstration, et
celle de la discussion régulière ou sophistique,
ncomplètes ou obscures. La théorie du syllo-
unit et éclaircit tout ce qui la précède et tout
la suit. C'est ce qui m'a déterminé à publier
d les Premiers Analytiques.

i'ai point reproduit le texte, parce qu'il est, en
l, très-pur, et que je crains d'augmenter le

nombre, déjà si considérable, des volumes qui formeront la traduction générale d'Aristote.

Voici l'ordre et le contenu des trois autres, qui donneront, après celui-ci, le reste de la Logique : le 3e renfermera les Derniers Analytiques ; le 4e, les Topiques et les Réfutations des Sophistes ; le 1er enfin, les Catégories et l'Herméneia, avec le traité de Porphyre, précédés d'une introduction, où la logique d'Aristote sera comparée à celle de Kant et de Hégel. J'espère terminer, dans le courant de l'année prochaine, cette traduction de l'Organon : elle est préparée dès longtemps ; il ne me reste plus qu'à y mettre la dernière main, et à y joindre des notes, comme je l'ai fait pour la portion que je soumets aujourd'hui au jugement du public.

Je ne dois rien à mes devanciers pour la traduction elle-même, puisqu'elle est la première en son genre. La paraphrase, ou plutôt l'extrait de Canaye, publié à la fin du seizième siècle, n'a pu m'être d'aucun secours. Mais, pour l'intelligence du texte, j'ai les plus grandes obligations, d'abord aux commentateurs grecs, Alexandre d'Aphrodise en tête ; puis à ceux du moyen-âge, arabes ou européens, Averroës et Albert-le-Grand ; et enfin à ceux de la Renaissance, Pacius et Lucius, dignes héritiers de tous les travaux précédents. Leur appui constant m'a soutenu dans cette difficile carrière. Sans eux, le chemin m'eût

été bien plus pénible encore et bien plus long.

La traduction des Premiers Analytiques m'a coûté, à elle seule, près de deux années de travail. Mes peines seront amplement récompensées, si, comme j'ose l'espérer, il est possible désormais d'étudier et de connaître, en langue française, la logique péripatéticienne.

B. Saint-Hilaire.

16 Mars 1839.



PLAN GÉNÉRAL

DES

[PR]EMIERS ANALYTIQUES.

[L']objet commun des deux Analytiques, c'est la
[scien]ce de la démonstration. Toute démonstration
[est u]n syllogisme. La théorie du syllogisme doit
[donc] précéder la théorie de la démonstration. La
[théor]ie du syllogisme est l'objet spécial des Pre-
[miers] Analytiques, comme la théorie de la dé-
[mons]tration est l'objet des Derniers.

LIVRE PREMIER.

SECTION PREMIÈRE.

FORMATION DU SYLLOGISME.

[Le] syllogisme est une énonciation dans laquelle
[certai]nes propositions étant posées, on en conclut

nécessairement quelque autre proposition différente de celles-là, par cela seul que celles-là sont posées. Le syllogisme est complet, lorsque la conséquence nécessaire ressort directement de ces données mêmes ; il est incomplet, lorsque, pour obtenir la conclusion nécessaire, il faut faire subir quelque changement de forme aux propositions initiales. De même que le syllogisme se compose de deux propositions, de même la proposition se compose de deux termes : le sujet et l'attribut. La proposition affirme ou nie ; elle est universelle ou particulière, selon que le sujet en est pris dans toute son extension ou dans une partie de son extension. Le sujet est d'ailleurs toujours compris dans la totalité ou l'extension de l'attribut, de même que l'attribut est renfermé dans la compréhension du sujet.

Pour ramener un syllogisme incomplet à être complet, on emploie la conversion. La conversion garde les deux termes de la proposition ; mais du sujet elle fait l'attribut ; et de l'attribut, elle fait le sujet. Tantôt elle change, tantôt elle conserve la quantité de la proposition. Ainsi, d'une proposition universelle affirmative, elle fait une particulière affirmative ; et d'une proposition universelle négative, elle fait encore une universelle négative ; de même que d'une particulière affirmative, elle fait aussi une proposition de semblable espèce. La

conversion ne peut rien sur la proposition particulière négative.

La conversion ne s'applique pas seulement aux propositions absolues; elle s'applique aussi aux propositions modales. Parmi les modales, on ne distinguera que celles qui affectent l'existence d'un caractère de nécessité, et celles qui l'affectent d'un caractère de contingence. Pour les modales nécessaires, les règles sont entièrement les mêmes que pour les propositions absolues; pour les modales contingentes, les règles changent avec le sens même qu'on attache à contingent. Lorsque le contingent signifie ce qui n'est pas toujours, mais qui peut être ou ne pas être de telle ou telle façon, les propositions modales qu'il forme se convertissent à l'inverse des propositions absolues; c'est-à-dire que l'universelle négative se convertit en particulière, et que la particulière négative qui ne se convertissait pas se convertit en ses propres termes. Les affirmatives contingentes suivent d'ailleurs la règle générale.

Lorsque trois termes sont entre eux dans ce rapport que le premier contienne le second qui contient le troisième, ces trois termes forment un syllogisme de la première figure. Le premier terme se nomme le majeur, comme étant le plus étendu des trois; le second se nomme le moyen, parce

que son étendue tient le milieu entre celle du premier et celle du troisième ; enfin, celui-ci se nomme le mineur, parce que son étendue est moindre que celle des deux autres. Le premier et le dernier se nomment aussi les extrêmes. Comme toute proposition se compose de deux termes, et que l'attribut est plus étendu que le sujet, la proposition qui renfermera le majeur avec le moyen formera la majeure du syllogisme ; la proposition qui renfermera le mineur avec le moyen, sera la mineure ; enfin, la conclusion ne renfermera que le mineur et le majeur. Dans la première figure, où ces relations du moyen et des extrêmes devront toujours être conservées, certaines combinaisons des propositions pourront donner une conclusion ; certaines autres n'en donneront pas. La majeure, avec les quatre formes diverses qu'elle peut recevoir en tant que proposition, et la mineure qui en reçoit autant qu'elle et au même titre, forment, réunies ensemble, seize combinaisons possibles. De ces seize combinaisons, douze ne donnent point de conclusions dans la première figure et sont inutiles; quatre donnent des conclusions; et ces quatre conclusions représentent les quatre formes possibles de la proposition : universelle affirmative, universelle négative, particulière affirmative, particulière négative. De plus, tous les syllogismes

de la première figure sont complets; car, pour obtenir la conclusion nécessaire et évidente, il n'est pas besoin de faire subir de changement aux propositions initiales.

Au lieu d'être intermédiaire aux deux termes, sujet du majeur et attribut du mineur, le moyen peut être placé en dehors des extrêmes. Quand il leur sert à tous deux d'attribut, c'est la seconde figure. Des seize combinaisons que la majeure et la mineure réunies peuvent encore ici former entre elles, douze sont inutiles, comme dans la première figure, attendu qu'elles ne donnent pas de conclusions; quatre donnent des conclusions; et, de ces quatre conclusions, deux sont universelles négatives, et deux sont particulières négatives. Ainsi la seconde figure n'a point de conclusion affirmative. De plus, tous les syllogismes y sont incomplets; car, pour y rendre la conclusion évidente, il faut leur appliquer la conversion ou la réduction à l'absurde. La conversion les ramène alors aux modes utiles de même espèce de la première figure, modes qui, sans aucun changement des termes, portent avec eux l'évidence de leur conclusion.

Au lieu d'être attribut des extrêmes, le moyen peut être sujet des deux; c'est alors la troisième figure. Des seize combinaisons que peuvent former

la majeure et la mineure, dix sont inutiles comme ne donnant pas de conclusion ; six sont utiles parce qu'ils en donnent. De ces six conclusions, trois sont particulières affirmatives, et trois sont particulières négatives. Ainsi, la troisième figure n'a point de conclusion universelle. De plus, tous les syllogismes y sont incomplets; et ils sont ramenés, comme ceux de la seconde, et par les mêmes procédés qu'eux, aux modes de même espèce de la première.

Dans aucune des trois figures, il n'y a de conséquence nécessaire, quand les deux propositions sont particulières. Il se peut dans certains modes, qui tous sont particuliers négatifs, que le mineur soit attribué au majeur. La conclusion est alors indirecte, puisqu'elle est opposée à la conclusion directe et régulière dans laquelle, au contraire, le majeur est attribué au mineur. Ces modes indirects se ramènent tous aux modes de même espèce de la première figure, par la conversion, soit de l'une des propositions, soit des deux; et de plus, par la transposition des prémisses. — Dans tous les syllogismes, la proposition indéterminée aura la même valeur que la proposition particulière. — Les syllogismes, quels qu'ils soient, peuvent toujours être ramenés aux syllogismes universels de la première figure, soit par la conversion, soit par la réduction à l'absurde. Les deux syllogismes particuliers de

cette même figure, tout complets qu'ils sont par eux-mêmes, peuvent aussi être ramenés à cés deux modes universels, par la réduction à l'absurde dans la seconde. Donc, en résumé, tous les modes des trois figures peuvent être ramenés aux deux modes universels, affirmatifs et négatifs, de la première.

Après les syllogismes formés de propositions absolues, viennent les syllogismes formés de propositions modales; car ce sont là les deux seules espèces que l'on a distinguées dans la nature de la proposition. Lorsque, dans chacune des figures, les deux propositions sont modales nécessaires, les règles des syllogismes à propositions absolues leur sont applicables.

Mais l'une des propositions peut être absolue et l'autre nécessaire, dans la première figure. La conclusion alors est modale nécessaire, quand c'est la majeure qui est nécessaire, et la mineure, absolue. La conclusion au contraire est absolue, si la majeure est absolue, et la mineure, nécessaire.

Dans la seconde figure, la conclusion est modale nécessaire, lorsque celle des prémisses, qui est universelle négative, est aussi modale nécessaire. La conclusion est absolue, quand c'est la majeure affirmative, soit universelle, soit particulière, qui est nécessaire.

Enfin, dans la troisième figure, la conclusion est

modale nécessaire et affirmative, quand la proposition universelle, soit majeure, soit mineure, est nécessaire ; elle est nécessaire négative, quand la proposition universelle et nécessaire est aussi négative.

En comparant l'absolu et le nécessaire, on voit que, de prémisses absolues, on ne peut tirer qu'une conclusion absolue, tandis qu'on peut obtenir une conclusion modale nécessaire, quand l'une des deux propositions seulement est modale nécessaire. Du reste, dans les conclusions de mode absolu ou de mode nécessaire, il faut toujours que l'une des deux propositions au moins soit pareille à la conclusion.

Les propositions modales contingentes ont ceci de particulier, qu'outre la conversion ordinaire, elles peuvent encore en recevoir une autre, par laquelle le mode ne change pas de qualité, tandis que le sujet du mode en change ; en d'autres termes, une proposition contingente peut passer de l'affirmative à la négative ; et réciproquement. C'est qu'en effet l'idée de contingent implique l'idée de non-être, tout aussi bien que l'idée d'être. Le contingent est précisément tout ce dont la supposition n'implique aucune absurdité. Donc, n'étant pas nécessaire, il peut ne pas être tout aussi bien qu'il peut être.

Avec deux propositions contingentes dans la première figure, on obtient toujours une conclusion

régulière contingente, en observant les règles de cette figure. On peut même, tout en les violant, c'est-à-dire, en admettant une mineure négative, obtenir encore une conclusion, au moyen de la conversion spéciale des contingentes; car la conversion peut rendre cette mineure affirmative.

Lorsque l'une des propositions est contingente et l'autre absolue dans la première figure, on obtient une conclusion régulière contingente, pourvu que la majeure soit universelle; on n'obtient point de conclusion, si la majeure est particulière, ou si c'est la mineure qui est universelle.

Lorsque l'une des propositions est contingente et l'autre nécessaire dans la première figure, les règles sont les mêmes que lorsque l'une des propositions est contingente et l'autre absolue. Seulement, avec une majeure absolue universelle négative et une mineure contingente, on n'obtient qu'une conclusion contingente; avec une majeure nécessaire négative et une mineure contingente, la conclusion peut être soit contingente, soit absolue. Du reste, quand c'est la majeure qui est nécessaire, et la mineure, contingente, les conclusions sont indirectes; et elles se complètent par la conversion spéciale des contingentes.

Avec deux propositions contingentes, dans la seconde figure, on ne peut jamais obtenir de con-

clusion; car on ne pourrait ramener les syllogismes de ce genre à ceux de la première figure.

Lorsque l'une des propositions est absolue et l'autre contingente dans la seconde figure, le syllogisme est impossible, si la proposition absolue est affirmative ou particulière négative. Le syllogisme a lieu, si cette proposition est universelle et négative.

Lorsque l'une des propositions est contingente et l'autre nécessaire dans la seconde figure, le syllogisme est possible, si la proposition négative est universelle et nécessaire. Il ne peut avoir lieu, si c'est l'affirmative qui est nécessaire.

Avec deux propositions contingentes dans la troisième figure, on peut obtenir la conclusion contingente dans les six modes de cette figure, pourvu que la majeure ne soit pas particulière; et si la mineure est négative, on peut encore obtenir une conclusion contingente, par la conversion spéciale des contingentes appliquée à cette mineure.

Lorsque l'une des propositions est contingente et l'autre absolue dans la troisième figure, la conclusion est contingente dans les six modes de cette figure.

Lorsque l'une des propositions est contingente et l'autre nécessaire dans la troisième figure, le syllogisme ne peut avoir lieu, si la majeure est

contingente et affirmative, et la mineure, nécessaire et négative.

Tous les syllogismes, quels qu'ils soient, se forment dans les trois figures, et sont ramenés, par conséquent, aux deux modes universels de la première. Ceci est vrai des syllogismes ostensifs, et l'est également pour les syllogismes hypothétiques. D'abord, pour le syllogisme ostensif, il faut supposer au moins une première proposition; car, sans proposition, pas de syllogisme. Il faut de plus que cette proposition soit différente de la conclusion; car autrement on prouverait le même par le même; ce qui serait ne rien prouver. D'une seule proposition, il est impossible de tirer régulièrement une conclusion nécessaire; il faut donc au moins deux propositions. Ces propositions, pour être syllogistiques, doivent avoir un terme intermédiaire qui les unisse et enchaîne les attributions. Soit, en effet, une conclusion à prouver; cette conclusion se composera nécessairement de deux termes. Si aucun de ces deux termes n'entre dans les propositions, il est évident que ces propositions ne se rapportent pas à la conclusion. Si l'un des deux termes seulement entre dans les propositions, il formera avec un troisième terme une proposition nouvelle; mais si cette proposition nouvelle ne se rapporte pas au second terme de la conclusion

initiale, le premier terme ne sera pas joint syllogistiquement au second terme de cette conclusion. Le nouveau terme pourra bien, avec le premier, et d'autres encore, former un ou plusieurs syllogismes; mais ces syllogismes ne donneront jamais la conclusion cherchée qui renferme le premier terme joint au second. On ajouterait autant de termes qu'on voudrait, qu'on n'arriverait point encore à cette conclusion. Il faut donc que ce nouveau terme soit joint dans les propositions, non pas seulement à l'un des termes de la conclusion, mais qu'il soit joint aux deux; autrement, il n'y a pas de syllogisme. Or, il n'y a que trois rapports possibles du moyen aux extrêmes; ou il est sujet de l'un et attribut de l'autre : ou il est attribut des deux : ou il est sujet des deux. Il n'y a point de quatrième rapport possible; et c'est là précisément la base des trois figures du syllogisme. Les syllogismes qui, au lieu de conclure ostensivement, concluent par réduction à l'absurde, sont en cela soumis à la même loi que les syllogismes ostensifs. C'est par un syllogisme ostensif qu'ils déduisent la conclusion absurde; et c'est seulement par hypothèse, qu'est prouvée la conclusion initiale. Les syllogismes par réduction à l'absurde, ne sont qu'une espèce du syllogisme hypothétique. Or, dans tout syllogisme hypothétique, la conclusion

st prouvée par hypothèse, comme la conclusion nitiale que doit prouver le syllogisme par réduction à l'absurde. Donc, les syllogismes hypothétiques se forment dans l'une des trois figures, tout omme les syllogismes par l'absurde, tout comme es syllogismes ostensifs. Donc, en résumé, tous es syllogismes se forment nécessairement par ces igures qui ne peuvent être plus de trois.

Une condition commune à tous les syllogismes sans exception, c'est qu'il faut de toute nécessité que l'un des termes soit affirmatif, et que l'un des termes soit universel ; autrement, il n'y a point de conclusion nécessaire, ni avec deux négatives, ni avec deux particulières. Pour obtenir une conclusion universelle, il faut que les deux propositions soient universelles. La conclusion particulière peut être tirée de propositions universelles. Enfin, la conclusion est toujours semblable, soit aux deux propositions, soit au moins à l'une d'elles. Quand la conclusion est affirmative, il faut que les deux propositions le soient comme elle ; quand la conclusion est négative, il suffit que l'une des propositions seulement soit négative.

Tout syllogisme se compose de trois termes et pas plus. Du moment qu'il y a plus de trois termes, il y a aussi plus d'un syllogisme ; ce qui n'empêche pas qu'une même conclusion ne puisse s'obtenir

par plusieurs moyens, et conséquemment par plusieurs syllogismes. Si donc il y a plus de trois termes, ceux qui seront en surnombre seront parfaitement inutiles. Ainsi, les termes sont toujours un de plus que les propositions. Les conclusions sont toujours la moitié des propositions. Dans les syllogismes composés, le nombre des termes dépassera toujours également de un celui des propositions ; mais le nombre des conclusions croîtra dans une progression beaucoup plus rapide. En effet, en ajoutant un nouveau terme, on ajoute une seule proposition nouvelle ; mais on ajoute autant de conclusions qu'il y avait de termes avant ce dernier. Ainsi, en ajoutant un quatrième terme, on aura trois conclusions. Ce rapport reste le même, quel que soit d'ailleurs le nombre des termes qu'on ajoute.

On a pu remarquer que certaines espèces de conclusions étaient obtenues dans plusieurs figures. Ces conclusions seront d'autant plus faciles à établir syllogistiquement que le nombre des figures qui les donnent sera plus grand : et d'autant plus difficiles, qu'il sera plus petit. La conclusion universelle affirmative, qui ne s'obtient que dans un seul mode et une seule figure, sera la plus difficile à établir, et la plus facile à réfuter ; et en général, l'universel est bien plus difficile à con-

clure que le particulier; l'affirmatif, que le négatif. L'universel affirmatif peut en effet être réfuté par son contraire, l'universel négatif; ou par son contradictoire, le particulier négatif; c'est-à-dire qu'il peut être réfuté dans neuf modes. L'universel négatif ne l'est que dans cinq; le particulier affirmatif ne l'est que dans trois; le particulier négatif ne l'est que dans un seul, c'est-à-dire, dans l'universel affirmatif. C'est que le particulier ne peut être réfuté que par son contradictoire, attendu qu'il renferme dans son extension l'un des contraires aussi bien que l'autre. Ainsi, l'universel est très-difficile à prouver et très-facile à réfuter; le particulier tout au contraire. En général, il est toujours plus facile de réfuter que de prouver.

SECTION SECONDE.

RECHERCHE DU TERME MOYEN.

Dans toute conclusion deux termes sont donnés. Il s'agit donc uniquement de trouver, pour construire le syllogisme régulier, le troisième terme.

destiné à unir les deux autres. Ce troisième terme est le moyen, qui fournira les deux propositions. Il ne suffit pas de connaître les formes du syllogisme, il faut encore savoir, au besoin, le former soi-même. Or, dans la nature il est des choses qui sont toujours et uniquement sujets, sans pouvoir jamais être attributs. D'autres, au contraire, sont toujours attributs, sans pouvoir jamais être sujets. D'autres, enfin, peuvent être à la fois et sujets et attributs. Les premières sont les individus, c'est-à-dire, tous les êtres qui tombent sous nos sens; les secondes sont les genres; et les troisièmes, les espèces. L'individu ne peut jamais être que sujet; car son extension est réduite à lui-même, et ne peut comprendre autre chose que lui. Le genre, placé à l'autre extrémité, renferme tous les termes inférieurs, et n'est lui-même renfermé par aucun, puisqu'il est le plus étendu de tous. Enfin, l'espèce renferme les individus et est renfermée elle-même par le genre. Ainsi, l'espèce est le moyen relativement aux deux extrêmes, qui sont le genre et l'individu. Le genre ne peut jamais être qu'attribut; l'espèce peut être attribut et sujet. C'est donc sur l'espèce que porteront presque toutes les recherches et les discussions de la dialectique. Deux termes donc étant donnés, qu'il s'agit d'unir, il faut regarder aux antécédents,

aux conséquents, et aux répugnants de l'un et de l'autre. Les antécédents seront les sujets; les conséquents seront les attributs, car l'attribut ne peut venir qu'après le sujet; les répugnants sont les choses qui ne conviennent point à la chose en question, ou auxquelles cette chose ne convient point : ceci, du reste, revient au même, attendu que la proposition universelle négative se convertit en ses propres termes. Il faudra d'ailleurs distinguer avec soin les conséquents et les antécédents essentiels, des accidentels, comme les vrais, des probables. Il faudra de plus les prendre universels, parce qu'il n'y a pas de syllogisme sans universel; mais la marque d'universalité sera toujours placée au sujet de la proposition, et ne le sera jamais à l'attribut. Quand on ne pourra trouver, suivant la question, des conséquents et des antécédents d'existence perpétuelle, il faudra prendre au moins les plus habituels. On voit, en outre, qu'on ne pourra prendre les conséquents des deux termes de la question; car alors on formerait un syllogisme irrégulier de la seconde figure, où les deux propositions seraient affirmatives.

Soit donc à prouver une conclusion universelle affirmative, c'est-à-dire, soit une proposition formée de deux termes, dont l'attribut doit être affirmé du sujet pris dans toute son extension. Le moyen

sera un antécédent du majeur et un conséquent du mineur. Du moment donc qu'en examinant les antécédents et les conséquents des deux, on aura rencontré un terme identique, ce sera précisément le moyen cherché ; et l'on pourra construire le syllogisme dans le premier mode de la première figure. Soit ensuite à prouver une conclusion particulière affirmative. Il faut chercher parmi les antécédents des deux termes de la question ; et dès que parmi eux, on aura rencontré un terme identique de part et d'autre, ce terme sera le moyen. Le syllogisme se formera dans le premier mode de la troisième figure. Soit à prouver une conclusion universelle négative. On peut chercher, soit, parmi les conséquents du mineur et les répugnants du majeur, soit, à l'inverse, parmi les conséquents du majeur et les répugnants du majeur. Seulement, dans le premier cas, le syllogisme se forme dans le second mode de la première figure, ou dans le premier de la seconde; dans l'autre cas, le syllogisme se forme dans le second mode de la seconde. Enfin, soit à prouver une conclusion particulière négative. Il faut chercher parmi les antécédents du mineur et les répugnants du majeur un terme identique de part et d'autre; et ce sera le terme moyen qui donne le syllogisme dans la troisième figure. Ainsi, pour tout syllogisme,

le moyen ne doit être cherché que dans les antécédents, les conséquents, et les répugnants, des deux termes de la question qui doit être prouvée. — On ne pourra établir de syllogisme, si l'on cherche entre les moyens et les extrêmes d'autres rapports que ceux qui viennent d'être indiqués. Il n'y a donc point de syllogisme, si le moyen est conséquent des deux extrêmes. Il n'y en a point, s'il est antécédent du majeur et répugnant du mineur; car alors le syllogisme, qui est formé dans la première figure, aurait sa mineure négative, ce qui est impossible. Il n'y a point de syllogisme, si le moyen est répugnant des deux termes; car alors les deux propositions sont négatives, ce qui ne donne de syllogisme dans aucun mode d'aucune figure. Si, au lieu d'un seul moyen entre les extrêmes, on en prenait plusieurs, il y aurait alors plus d'un syllogisme.

Cette théorie de la recherche du moyen est applicable, non-seulement aux syllogismes ostensifs, mais aussi aux syllogismes par réduction à l'absurde, et en général aux syllogismes hypothétiques. Elle est applicable au syllogisme composé de propositions modales, comme elle l'est au syllogisme composé de propositions absolues.

On peut ajouter que cette méthode de recherche s'étend au-delà du syllogisme lui-même, et

qu'il n'est pas un seul développement de l'esprit, soit dans les sciences, soit dans les arts, qui ne puisse en profiter. Les principes spéciaux de chaque science ne peuvent être donnés que par l'observation; mais ces principes une fois connus, c'est-à-dire, une fois les deux termes de la question donnés, la méthode s'applique à l'un et à l'autre; et la démonstration syllogistique se charge d'en prouver les rapports.

La méthode de division dont on faisait usage antérieurement à celle qui vient d'être indiquée, n'en est qu'une bien faible partie. La méthode de division n'est, à vrai dire, qu'un syllogisme impuissant. D'abord, elle suppose toujours ce qui est à démontrer, c'est-à-dire qu'elle fait une hypothèse, et non point une démonstration. Elle conclut toujours un terme plus étendu que celui qu'il s'agit de conclure. Dans les démonstrations régulières, on descend toujours du majeur au moyen terme, qui est moins étendu que lui. La méthode de division, au contraire, prend toujours l'universel pour moyen. Si elle a, par exemple, à prouver que l'homme est mortel, elle établit d'abord que tout animal est mortel ou immortel; elle ajoute que tout homme est animal; et elle en conclut que l'homme est mortel ou immortel. Mais ce n'est point là ce qu'il vous faut prouver. L'homme est-il mor-

tel? oui, répondrez-vous. Mais cette conclusion, ce n'est pas votre impuissant syllogisme qui vous l'a donnée : il vous a dit seulement que l'homme était mortel ou immortel. Qu'il soit mortel, ce n'est donc là qu'une hypothèse; ce n'est pas du tout une conclusion démontrée. Mortel ou immortel est plus étendu que mortel tout seul. Ainsi, vous concluez un terme plus général que celui qu'il s'agit de prouver. De plus, la méthode de division ne peut jamais donner de conclusion négative, puisque les deux propositions y sont toujours affirmatives; car la différence est toujours affirmée du genre, comme le genre est affirmé de l'espèce. Ce n'est au fond qu'une pétition de principe. C'est bien cependant aussi une sorte de syllogisme, puisque si cette méthode ne prouve pas ce qui est à prouver, elle prouve du moins un terme supérieur, sous lequel est contenu le terme qu'elle cherche. Elle est tout à fait inapplicable dans les cas, du reste assez nombreux, où l'on ignore quel est celui des deux contraires qui appartient réellement à la chose. Enfin, cette méthode ne sert même pas beaucoup à la définition, à laquelle cependant elle semblerait convenir le mieux, précisément parce qu'elle fait une pétition de principe, et qu'elle ne donne pas toujours exactement la différence de l'espèce. Donc en définitive, la méthode des antécédents et des

conséquents est bien la seule qui puisse fournir les éléments vrais de la démonstration.

SECTION TROISIÈME.

ANALYSE DES SYLLOGISMES.

Jusqu'ici l'on a étudié les syllogismes tout faits, soit dans leurs formes diverses, soit dans leur terme essentiel. Il s'agit maintenant de dégager les éléments du syllogisme, des éléments étrangers auxquels ils sont mêlés dans les discours et les raisonnements ordinaires. C'est là ce qui constitue, à proprement parler, l'analyse. D'abord donc, il faut chercher les deux propositions du syllogisme. Ces deux propositions une fois trouvées, il faut examiner laquelle est la majeure, laquelle est la mineure. Il faut voir, en outre, quelle est l'universelle, et quelle est la particulière. Par ces recherches, on reconnaîtra la figure spéciale du syllogisme; car, dans la première figure, par exemple, comme dans la seconde, la majeure est toujours universelle. Si, dans le discours qu'on analyse,

l'une des deux propositions nécessaires au syllogisme a été omise, il faut la rétablir. Si, au contraire, on a donné plus de propositions qu'il n'en faut, on doit laisser de côté les propositions inutiles. Du reste, il faut bien prendre garde que toute conclusion nécessaire n'est pas, par cela seul, syllogistique; elle peut être nécessaire, sans que les formes régulières aient été observées. Le syllogisme qui, au fond, est la seule forme possible de raisonnement, est caché dans ce cas; et alors la conclusion est nécessaire par la pensée même, sans l'être cependant par la forme. Les propositions une fois obtenues, il faut les analyser en leurs termes. Et d'abord, il faut voir, parmi ces termes, quel est le moyen. On le reconnaîtra sans peine en ce qu'il est répété dans les deux propositions, et ne fait point partie de la conclusion; les deux extrêmes, au contraire, entrent dans la conclusion, et ne sont posés qu'une seule fois chacun dans les propositions. La position du moyen indiquera du reste la figure du syllogisme. Toute énonciation qui ne présentera point cette répétition d'un même terme devra, par cela seul, être considérée comme n'étant point syllogistique. Enfin, la forme même de la proposition indiquera, indépendamment du moyen, la figure où elle peut être obtenue en conclusion. Ainsi, la seconde figure ne peut ja-

mais donner de proposition affirmative ; la troisième ne peut jamais donner de proposition universelle.

Il faudra, du reste, ne pas confondre l'universel et l'indéterminé dans les termes. La proposition universelle et la proposition indéterminée sont séparées par une nuance à peine sensible ; et cependant, si l'on néglige cette nuance, il peut arriver souvent qu'on croie avoir conclu syllogistiquement, tandis qu'au fond on n'a point obtenu de conclusion véritable.

Une autre nuance, également légère, entre les termes, pourrait mener à de nouvelles erreurs; ce serait de prendre des mots abstraits au lieu de mots concrets. La conclusion pourrait, dans ce cas, être fausse, bien que les propositions fussent vraies. Il faut toujours, dans l'analyse, substituer l'expression concrète à l'expression abstraite. Le syllogisme devient alors beaucoup plus évident, quelle que soit d'ailleurs la figure dans laquelle on le forme.

On ne doit pas croire non plus que les termes du syllogisme soient toujours exprimés en un mot unique et spécial. Parfois, le terme sera une proposition tout entière, une définition complète. En général, dans l'analyse, il faudra bien plus regarder à l'unité de pensée qu'à l'unité d'expres-

ı. Ceci concerne les trois termes en commun,
is surtout le terme moyen.
.es termes, quand l'analyse les considère iso-
ıent, sont toujours placés au cas direct, c'est-
lire, au nominatif. Mais, dans les propositions,
sont placés aux différents cas qu'exige la pen-
. Parfois la majeure et la mineure ont leurs
mes au même cas; parfois elles les ont à des
différents. Ceci s'applique soit aux affirmatives,
aux négatives. Quand les deux propositions
t au cas direct, la conclusion y est également.
and l'une des propositions est à un cas oblique,
conclusion est au même cas qu'elle. Quand les
ıx propositions sont à des cas obliques, la con-
sion peut être à un cas direct ou à un cas oblique,
on la condition de l'attribut de la majeure.
ci, du reste, il faut considérer avec soin les
ers genres d'attributions possibles : attributions
entielles, attributions accidentelles, attributions
olues, attributions nécessaires ou contingentes,
dans les propositions affirmatives, soit dans les
positions négatives.
.orsque, dans les propositions, se trouve quel-
notion complexe, cette notion doit toujours
jointe au majeur, et jamais au moyen, et en-
bien moins au mineur; autrement, les propo-
ns seraient fausses, ou même elles formeraient

des non-sens. Du reste, cette notion complexe peut toujours être regardée comme une sorte de limitation qui affecte et le moyen, et la conclusion elle-même.

Dans l'analyse, il faut toujours, aux termes obscurs, substituer des termes plus clairs; à une expression longue et difficile, une expression plus concise et plus simple. Ainsi, mettre un mot à la place d'un mot, une phrase à la place d'une phrase, mais surtout un mot à la place d'une phrase, ce sont là des ressources analytiques qui, selon les cas, pourront être fort utiles. On comprend d'ailleurs qu'il faut toujours conserver, dans ces permutations, le sens primitif, soit du mot, soit de la phrase.

Il faudra faire également la plus grande attention aux articles. Selon qu'on les oublie ou qu'on les exprime, la pensée peut être complètement modifiée.

Le signe de l'universalité joint, soit au sujet, soit à l'attribut, peut changer complètement aussi le sens de la proposition. La proposition universelle a toujours ce signe joint au sujet; c'est ce qui la distingue, et de la proposition particulière, et de la proposition indéterminée. On pourrait aisément se convaincre de ceci, en prenant des termes réels dans lesquels l'erreur ou la

vérité des propositions, sous ces diverses formes, serait de toute évidence. Du reste, on peut dire ici, une fois pour toutes, que la justesse dès règles indiquées ne dépend en rien des termes mêmes qu'on a choisis pour exemples. Les règles sont vraies, quels que soient d'ailleurs les termes qu'on emploie pour les exposer; et c'est en cela que les lettres, qui ne sont que des signes généraux, expriment parfaitement la généralité même des rapports qu'elles indiquent. On ne fait ici qu'imiter la méthode des géomètres. En réalité, les tracés géométriques n'ont aucune des qualités qu'on leur suppose. La ligne tracée pour la démonstration est supposée de telle longueur, tandis que, de fait, elle en a une toute différente. Les termes réels servent donc uniquement à rendre les règles plus claires et plus sensibles; ils ne les constituent pas.

L'analyse ne s'applique pas uniquement au syllogisme simple, elle peut s'appliquer aussi au syllogisme composé; car ces syllogismes eux-mêmes se divisent en plusieurs syllogismes simples. Mais il se peut que les prosyllogismes ne soient pas toujours ramenés à la même figure et au même mode que le syllogisme principal. Chacun de ces prosyllogismes sera donc ramené, selon la diversité des conclusions, tantôt à une figure, tantôt à une autre.

Quand l'analyse s'applique à une définition qu'il

s'agit de discuter, il faut s'attacher uniquement à la partie contestée de la définition ; car l'analyse est d'autant plus facile que les termes sont moins nombreux.

Dans les syllogismes hypothétiques, on peut distinguer toujours deux espèces de conclusions : l'une, qui se fait par un syllogisme, que l'analyse peut ramener à l'une quelconque des figures; l'autre, qui résulte de l'hypothèse, et qui n'est pas, à proprement parler, syllogistique. Aussi, cette dernière conclusion ne peut-elle être ramenée à aucune figure. Dans les syllogismes par réduction à l'absurde, il en est à peu près de même. Le syllogisme qui conduit à l'absurde peut bien être ramené à un mode de l'une des trois figures ; mais la conclusion principale ne le peut, puisqu'elle n'est point obtenue par syllogisme, et puisqu'elle ne l'est que par hypothèse. En outre, les syllogismes hypothétiques diffèrent des syllogismes par réduction à l'absurde, en ce que, pour les premiers, il est besoin d'une convention préalable, tandis que, pour les seconds, l'absurdité même de la conclusion est tellement évidente qu'elle entraîne par cela seul l'assentiment des deux interlocuteurs. Du reste, les syllogismes hypothétiques sont par eux-mêmes assez importants pour mériter une théorie toute spéciale.

L'analyse, après avoir ainsi dégagé les propositions et les termes, et les avoir distingués au milieu de tous les éléments qui les lui cachent, peut chercher encore dans laquelle des figures elle placera la conclusion qui lui sera donnée. Il peut être avantageux, à plusieurs égards, d'obtenir une conclusion, tantôt dans une figure, tantôt dans une autre. Or, on a pu voir, dans les règles générales du syllogisme, que certaines conclusions étaient obtenues dans plusieurs figures; ou, pour mieux dire, il n'y a ici qu'une seule exception, et c'est pour l'universelle affirmative qui ne peut être obtenue que dans la première figure. C'est au moyen de la conversion qu'on fera passer ainsi une conclusion d'une figure à une autre. Par exemple, les deux modes négatifs de la première figure pourront passer dans la seconde, par conversion simple de la majeure. Les deux particuliers passeront à la troisième, par conversion simple de la mineure. Les deux universels de la seconde passeront à la première, l'un, par la conversion simple de la majeure, l'autre, par la conversion simple de la mineure et de la conclusion, et par la transposition de la mineure à la place de la majeure. Des deux particuliers négatifs de la seconde, l'un passera à la première par conversion simple de la majeure; l'autre n'y pourra passer que par réduction à l'ab-

s'agit de discuter, il faut s'attacher uniquement à la partie contestée de la définition ; car l'analyse est d'autant plus facile que les termes sont moins nombreux.

Dans les syllogismes hypothétiques, on peut distinguer toujours deux espèces de conclusions: l'une, qui se fait par un syllogisme, que l'analyse peut ramener à l'une quelconque des figures; l'autre, qui résulte de l'hypothèse, et qui n'est pas, à proprement parler, syllogistique. Aussi, cette dernière conclusion ne peut-elle être ramenée à aucune figure. Dans les syllogismes par réduction à l'absurde, il en est à peu près de même. Le syllogisme qui conduit à l'absurde peut bien être ramené à un mode de l'une des trois figures ; mais la conclusion principale ne le peut, puisqu'elle n'est point obtenue par syllogisme, et puisqu'elle ne l'est que par hypothèse. En outre, les syllogismes hypothétiques diffèrent des syllogismes par réduction à l'absurde, en ce que, pour les premiers, il est besoin d'une convention préalable, tandis que, pour les seconds, l'absurdité même de la conclusion est tellement évidente qu'elle entraîne par cela seul l'assentiment des deux interlocuteurs. Du reste, les syllogismes hypothétiques sont par eux-mêmes assez importants pour mériter une théorie toute spéciale.

à de graves erreurs, si elles les traitait les uns et les autres de la même manière. L'attribution indéterminée n'est point une négation, c'est une affirmation ; la preuve en est qu'elle ne forme point une contradiction avec l'affirmation primitive. Il y a quatre sortes d'attributions possibles : affirmation déterminée, négation déterminée, affirmation indéterminée et négation indéterminée. L'affirmation et la négation déterminées, ainsi que l'affirmation et la négation indéterminées, forment une contradiction, et ne peuvent, de part et d'autre, être vraies ou fausses toutes deux à la fois. La négation déterminée suit l'affirmation indéterminée ; la négation indéterminée suit l'affirmation déterminée ; mais non point réciproquement. L'affirmation déterminée ne peut exister en même temps que l'affirmation indéterminée ; mais la négation déterminée et l'indéterminée peuvent exister toutes les deux à la fois. Ainsi donc, les syllogismes à négation déterminée et les syllogismes dont l'attribut est indéterminé, ne se résoudront point du tout dans les mêmes modes. Les derniers se rapporteront aux conclusions affirmatives ; les premiers, aux conclusions négatives, quelle que soit d'ailleurs la figure à laquelle ils appartiennent. Du reste, ce qu'on doit observer ici, c'est que jamais une affirmative ou une néga-

tive ne peut avoir plus d'une contradictoire.

On a donc vu quelles étaient les formes que le syllogisme pouvait revêtir ; la méthode à employer pour découvrir le terme moyen ; et enfin l'analyse des discours ordinaires en syllogismes.

LIVRE SECOND.

SECTION PREMIÈRE.

PROPRIÉTÉS DU SYLLOGISME.

Un même syllogisme peut donner, sans changer en rien la forme des propositions, plusieurs conclusions différentes, soit par la conversion, soit par l'exposition des termes particuliers, renfermés dans la totalité du moyen ou dans celle du mineur. Ainsi, du moment qu'on a obtenu une conclusion universelle affirmative, on peut obtenir par la conversion de cette conclusion, une particulière affirmative qui sort des mêmes prémisses ; car, d'après les règles antérieurement exposées, la particulière

à de graves erreurs, si elles les traitait les uns et les autres de la même manière. L'attribution indéterminée n'est point une négation, c'est une affirmation ; la preuve en est qu'elle ne forme point une contradiction avec l'affirmation primitive. Il y a quatre sortes d'attributions possibles : affirmation déterminée, négation déterminée, affirmation indéterminée et négation indéterminée. L'affirmation et la négation déterminées, ainsi que l'affirmation et la négation indéterminées, forment une contradiction, et ne peuvent, de part et d'autre, être vraies ou fausses toutes deux à la fois. La négation déterminée suit l'affirmation indéterminée ; la négation indéterminée suit l'affirmation déterminée ; mais non point réciproquement. L'affirmation déterminée ne peut exister en même temps que l'affirmation indéterminée ; mais la négation déterminée et l'indéterminée peuvent exister toutes les deux à la fois. Ainsi donc, les syllogismes à négation déterminée et les syllogismes dont l'attribut est indéterminé, ne se résoudront point du tout dans les mêmes modes. Les derniers se rapporteront aux conclusions affirmatives ; les premiers, aux conclusions négatives, quelle que soit d'ailleurs la figure à laquelle ils appartiennent. Du reste, ce qu'on doit observer ici, c'est que jamais une affirmative ou une néga-

se représente dans toutes les figures, et dans tous les modes. — Il se peut d'ailleurs que les prémisses soient fausses en totalité, ou fausses seulement en partie. La conclusion varie selon cette variation même des prémisses. Ainsi dans la première figure, on peut toujours, de deux prémisses fausses, tirer une conclusion vraie dans les modes universels, soit que les prémisses soient fausses en totalité ou en partie ; et dans les modes particuliers, soit que toutes les deux soient fausses, soit que la majeure seule le soit en tout ou en partie. Quand l'une des propositions seulement est fausse, on peut obtenir la conclusion vraie, dans les modes universels, si la majeure seule est fausse en partie, ou si c'est la mineure qui est fausse, soit en partie, soit en totalité ; dans les modes particuliers, la conclusion est vraie avec une majeure fausse, soit en totalité, soit en partie. La mineure, étant particulière dans ces modes, ne peut jamais être fausse qu'en partie.

Dans la seconde figure, la conclusion vraie peut toujours être tirée de prémisses fausses, soit que d'ailleurs toutes les deux soit fausses, ou seulement l'une des deux ; soit que d'ailleurs elles soient fausses en totalité ou en partie, tant dans les modes universels que dans les modes particuliers. Dans la troisième figure, il en est absolument de même.

ıffirmative est une conséquence nécessaire de 'universelle affirmative convertie. Il n'y a d'ex- ;eption ici que pour la particulière négative, qui ıe se convertit pas. En second lieu, on peut obte- ıir une ou plusieurs conclusions différentes de la ›remière, par la subsumption des termes particu- iers, contenus sous un terme plus général. Ainsi, lans les conclusions universelles, l'attribut de la ;onclusion vaudra, non seulement pour le sujet auquel il est joint, mais encore pour tous les termes contenus sous le mineur et sous le moyen, dans la première figure, et sous le mineur seulement, dans la seconde. La conclusion particulière ne vaudra que pour les termes contenus sous le moyen. Ceci, lu reste, s'applique tant aux affirmations qu'aux ıégations. C'est qu'en effet dans l'universel se rouvent toujours implicitement exprimés tous les ;as particuliers.

Tous les syllogismes, sans exception, peuvent irer une conclusion vraie de prémisses fausses, ;e qui n'empêche pas que de prémisses fausses ›n ne puisse aussi tirer une conclusion fausse ;omme elles. Quand les deux prémisses sont vraies, ›n ne peut jamais en tirer qu'une conclusion vraie; nais il suffit que l'une d'elles soit fausse, pour que la conclusion puisse l'être aussi. Cette faculté l'obtenir une conclusion vraie de prémisses fausses

se représente dans toutes les figures, et dans tous les modes. — Il se peut d'ailleurs que les prémisses soient fausses en totalité, ou fausses seulement en partie. La conclusion varie selon cette variation même des prémisses. Ainsi dans la première figure, on peut toujours, de deux prémisses fausses, tirer une conclusion vraie dans les modes universels, soit que les prémisses soient fausses en totalité ou en partie ; et dans les modes particuliers, soit que toutes les deux soient fausses, soit que la majeure seule le soit en tout ou en partie. Quand l'une des propositions seulement est fausse, on peut obtenir la conclusion vraie, dans les modes universels, si la majeure seule est fausse en partie, ou si c'est la mineure qui est fausse, soit en partie, soit en totalité ; dans les modes particuliers, la conclusion est vraie avec une majeure fausse, soit en totalité, soit en partie. La mineure, étant particulière dans ces modes, ne peut jamais être fausse qu'en partie.

Dans la seconde figure, la conclusion vraie peut toujours être tirée de prémisses fausses, soit que d'ailleurs toutes les deux soit fausses, ou seulement l'une des deux ; soit que d'ailleurs elles soient fausses en totalité ou en partie, tant dans les modes universels que dans les modes particuliers. Dans la troisième figure, il en est absolument de même.

à cet égard les règles générales pour les trois
es. De la fausseté de la conclusion, on peut
re celle des prémisses; mais la vérité de la
usion n'implique pas du tout la vérité des
isses. C'est que l'existence du conséquent
l'existence de l'antécédent; et la destruction
antécédent suit toujours la destruction du
équent. A l'inverse, l'existence de l'antécé-
ne suit pas nécessairement l'existence du
équent; et la destruction du conséquent ne
pas non plus la destruction de l'antécédent.
propositions sont ici l'antécédent; et la con-
on forme le conséquent.

us les syllogismes, sans exception, peuvent
ntrer circulairement chacune des trois pro-
ions qui les forment, c'est-à-dire que, tour à
la conclusion peut remplacer la majeure ou
neure, qui prennent alors tour à tour sa place.
que le cercle soit parfait, il faut que les trois
es du syllogisme soient d'extension égale, et
ent alors être pris réciproquement les uns pour
utres. La démonstration circulaire ne peut
lieu autrement; car si on prend un moyen
ent de celui du premier syllogisme, on pourra
obtenir encore la même conclusion; mais on
ourra jamais obtenir pour conclusion l'une des
isses. Il faut en outre que l'une des prémisses

soit renversée en ses propres termes, dont la condition est d'être convertibles. Autrement, si les deux prémisses demeuraient telles qu'elles sont, on obtiendrait toujours le même syllogisme. Dans la première figure et dans le mode universel affirmatif, le cercle est complet, et il se compose de syllogismes au nombre de six ; car alors on peut conclure directement les trois propositions du premier syllogisme; et de plus, on peut les obtenir sous leur forme renversée. Pour le mode universel négatif, on peut conclure circulairement la majeure négative. La mineure, qui est universelle affirmative, ne peut être conclue directement, parce que les prémisses seraient toutes deux négatives; mais on l'obtient indirectement par hypothèse, c'est-à-dire, en lui donnant une forme qui de négative la rende affirmative. Pour les modes particuliers, on ne peut prouver la majeure, parce que deux prémisses particulières ne donnent pas de conclusion ; mais la mineure peut être conclue circulairement, pour le mode affirmatif; et hypothétiquement, pour le mode négatif. Dans la seconde figure, la prémisse universelle affirmative des modes universels ne peut être conclue circulairement, parce qu'il n'y a point de conclusion avec deux prémisses négatives; mais la prémisse négative universelle peut être conclue directement dans le second mode; et

pour le premier, on obtient la proposition convertie. Pour les modes particuliers, la prémisse universelle ne peut être conclue circulairement; la prémisse particulière peut être obtenue directement dans le quatrième mode; et hypothétiquement, dans le troisième.

Dans la troisième figure, la démonstration circulaire ne peut avoir lieu pour les modes, où la conclusion particulière jointe à l'une des prémisses, ne donne point de forme syllogistique. Elle a lieu pour les quatre autres modes, soit directement, soit indirectement.

Les démonstrations circulaires des trois figures ont ceci de commun, que les démonstrations affirmatives de la première figure s'obtiennent toujours dans cette figure, tandis que les négatives s'obtiennent dans la troisième; que les démonstrations universelles de la seconde ont lieu, partie dans cette figure, partie dans la première; tandis que les particulières ont lieu, partie dans cette même figure, partie dans la troisième; enfin que, pour les démonstrations circulaires de la troisième figure, la majeure particulière peut toujours être obtenue directement dans cette même figure. Les démonstrations circulaires de la seconde et de la troisième figures qui s'obtiennent par d'autres figures que celles-là mêmes, ne sont pas circulaires à proprement parler.

Tous les syllogismes sans exception peuvent, en convertissant leur conclusion en une proposition opposée, soit contraire, soit contradictoire, et joignant cette conclusion convertie à l'une des prémisses, former une conclusion nouvelle qui est opposée à l'autre prémisse, soit comme contraire, soit comme contradictoire. Ainsi dans la première figure, et pour les modes universels, avec la contraire de la conclusion, on détruit la majeure du premier syllogisme contradictoirement dans la troisième figure; et la mineure, contrairement dans la seconde. Avec la contradictoire de la conclusion, on détruit contradictoirement les deux prémisses dans les figures que l'on vient d'indiquer. Pour les modes particuliers, c'est toujours la contradictoire de la conclusion qu'on doit prendre, parce que, si l'on prenait la contraire, les deux prémisses étant particulières, toute conclusion deviendrait impossible; et que d'ailleurs, pour les propositions particulières, les contraires peuvent être vrais tous les deux à la fois.

Dans la seconde figure, la conversion a lieu d'après les mêmes règles à peu près pour les modes universels. La contraire de la conclusion ne détruit pas la majeure contrairement; mais elle la détruit contradictoirement dans la troisième figure, de même qu'elle détruit la mineure contrairement dans la première. La contradictoire de la conclu-

sion détruit contradictoirement l'une et l'autre prémisses. Pour les modes particuliers, la contraire de la conclusion ne détruit pas les propositions, pour les causes qu'on en a dites ; mais la contradictoire les détruit toujours toutes les deux.

Dans la troisième figure, la contraire de la conclusion ne peut non plus détruire aucune des deux propositions. Mais la contradictoire détruit la majeure dans la première figure, et la mineure, dans la seconde, contrairement pour les modes universels, contradictoirement pour les modes particuliers.

On voit donc en résumé que la conversion, pour les syllogismes de la première figure, détruit la mineure dans la seconde, et la majeure dans la troisième; que pour ceux de la seconde, elle détruit la mineure dans la première, la majeure dans la troisième; et qu'enfin pour les syllogismes de la troisième figure, elle détruit la mineure dans la seconde, et la majeure dans la première.

Tous les syllogismes, sans exception, peuvent prouver leur conclusion par réduction à l'absurde. Le syllogisme par l'absurde prend pour l'une de ses prémisses la contradictoire de la conclusion niée ; il garde comme vraie l'une des prémisses du premier syllogisme ; et il obtient une conclusion absurde qui, étant en contradiction manifeste avec

l'autre prémisse, implique, par cela même, la vérité de la conclusion initiale. Dans la conversion dont on vient de tracer les règles, on prenait l'opposé de la conclusion; et, la joignant à l'une des prémisses, on obtenait une conclusion nouvelle, opposée à l'autre prémisse. Dans la réduction à l'absurde, on prend la contradictoire de la conclusion; et, y joignant une proposition vraie, on obtient une conclusion évidemment erronée. La conversion exige donc que le syllogisme soit déjà tout fait; la réduction à l'absurde n'a besoin que d'une seule proposition, dont la vérité est prouvée par cela seul que sa contradictoire est absurde. Ainsi, la conversion emprunte, soit la contraire, soit la contradictoire de la conclusion; la réduction à l'absurde n'a jamais recours qu'à la contradictoire. Dans la première figure, la conclusion universelle affirmative ne peut être prouvée par réduction à l'absurde, parce que sa contradictoire, qui est la particulière négative, ne peut être ni majeure ni mineure, dans la première figure où les prémisses n'ont jamais cette forme. La conclusion particulière affirmative peut être prouvée par la réduction à l'absurde, si l'on prend sa contradictoire pour majeure. La conclusion universelle négative peut l'être également, si l'on prend sa contradictoire pour mineure. Enfin, la conclusion

particulière négative peut être conclue par réduction à l'absurde, en prenant sa contradictoire, soit pour majeure, soit pour mineure.

Dans la seconde figure, tous les modes peuvent être prouvés par réduction à l'absurde au moyen de la contradictoire de la conclusion, prise comme mineure, pour l'universel affirmatif; comme majeure ou comme mineure, pour le particulier affirmatif; comme mineure, pour l'universel négatif; comme majeure ou comme mineure, pour le particulier négatif.

Dans la troisième figure, on peut également prouver tous les modes par réduction à l'absurde, en prenant la contradictoire de la conclusion comme majeure dans tel mode, ou indifféremment comme majeure ou comme mineure dans tel autre.

On voit donc qu'en général, pour toutes les réductions à l'absurde dans les trois figures, c'est la contradictoire et non pas la contraire de la conclusion, qu'on doit prendre. Il faut ajouter, en outre, que l'on peut, de cette façon, prouver, dans la seconde figure, des conclusions affirmatives, de même qu'on peut prouver des conclusions universelles dans la troisième; ce qui serait impossible par la démonstration ostensive.

En comparant, du reste, ces deux espèces de démonstrations, on peut voir que l'une et l'autre

partent également de deux prémisses accordées. Seulement, pour l'ostensive, ces deux prémisses sont vraies; pour la démonstration par l'absurde, l'une des deux seulement est vraie, l'autre est hypothétique, comme contradictoire à la question. Dans la démonstration ostensive, la vérité ou la fausseté de la conclusion n'est connue qu'après les prémisses posées. Dans la démonstration par l'absurde, on connaît la fausseté évidente de la conclusion, avant même qu'elle soit obtenue syllogistiquement. Du reste, les mêmes termes peuvent être employés dans l'une et l'autre espèce de démonstration. Seulement, si la démonstration par l'absurde a lieu dans la première figure, l'ostensive qui affirme a lieu dans la troisième; et l'ostensive qui nie, dans la seconde. Si la démonstration par l'absurde a lieu dans la seconde figure, l'ostensive se forme dans la troisième ou la première, selon la fausseté de la majeure ou de la mineure. Enfin, quand la démonstration par l'absurde a lieu dans la troisième figure, l'ostensive qui nie se produit, soit dans la première, soit dans la seconde, selon la fausseté de la majeure ou de la mineure. Comme les termes des deux espèces de démonstrations sont identiques, on peut employer au choix, tantôt l'une, tantôt l'autre; et il suffit alors de prendre la contradictoire avec la conclu-

sion de l'une des prémisses. En général, toute conclusion peut être indifféremment prouvée de l'une ou l'autre manière.

Quelques syllogismes peuvent encore conclure, quand les deux propositions sont opposées l'une à l'autre, soit comme contraires, soit comme contradictoires. Ceci, du reste, ne peut avoir lieu dans la première figure; car on n'y peut obtenir, ni de conclusion affirmative, laquelle ne s'obtient que par deux prémisses affirmatives, puisque, de toute nécessité, l'une des propositions est négative; ni conclusion négative, puisque, dans les propositions opposées, c'est toujours un même attribut qui est nié ou affirmé d'un même sujet. Or, ce n'est point là la disposition des prémisses dans la première figure. Dans la seconde, on peut conclure avec des propositions contraires dans les modes universels; et avec des contradictoires, dans les modes particuliers. Dans la troisième figure, il n'y a point, avec des propositions opposées, de syllogisme affirmatif, pour les causes qu'on a dites plus haut; mais il y en a de négatifs, avec des propositions contraires, dans un des modes négatifs, et avec des contradictoires, dans les deux autres. On peut voir qu'avec des propositions opposées, on ne doit jamais conclure que le faux; car la conclusion, ainsi obtenue, nie toujours son propre

sujet. Quand les prémisses sont fausses, sans être opposées entre elles, on peut encore en conclure le vrai, ainsi qu'on l'a vu. Du reste, cette conclusion, tirée de prémisses opposées, n'est guères en usage que parmi les sophistes, qui s'en servent souvent pour embarrasser leurs adversaires.

SECTION SECONDE.

VICES DU SYLLOGISME.

La Pétition de principe consiste à prendre comme principe de démonstration la chose même qui est à démontrer. On pose alors, dans les prémisses, ce que l'on doit prouver dans la conclusion; et l'on ne démontre point. Il y a quatre manières diverses de ne point démontrer. D'abord, si l'on viole les règles essentielles des syllogismes, de manière à ne pas obtenir de conclusion légitime. En second lieu, si les prémisses sont moins connues que la conclusion elle-même. Ensuite, si l'on conclut l'antérieur par le postérieur. Enfin, et cette dernière manière est véritablement la Pétition de principe, si l'on admet comme prouvée par elle-même une chose qui ne peut être directement

connue par elle-même. Ainsi donc, dans la Pétition de principe, on pose tout d'abord comme principe ce qui précisément est à conclure. La forme ordinaire de la Pétition de principe est celle-ci : l'une des prémisses étant douteuse, l'autre, qu'on lui joint, est formée de termes identiques, ou seulement réciproques, ou dont l'un implique l'autre. La Pétition de principe peut avoir lieu dans les trois figures. Elle peut avoir lieu, soit dans la majeure, soit dans la mineure. Lorsque le moyen terme et le mineur sont identiques, le sujet et l'attribut de la mineure sont les mêmes ou sont réciproques; la Pétition de principe a lieu alors dans la majeure, qui, du reste, doit toujours être supposée moins connue que la conclusion; et, avec cette condition, on y fait encore Pétition de principe, quand le mineur n'est qu'une espèce du moyen. Pour que la Pétition de principe eût lieu dans la mineure, il faudrait que la mineure fût à la conclusion dans les mêmes rapports que l'était tout à l'heure la majeure, c'est-à-dire, qu'elle fût aussi inconnue que la conclusion ; et que, de plus, le majeur et le moyen fussent identiques ou réciproques, ou que le moyen ne fût qu'une espèce du majeur. Dans la seconde figure, la Pétition de principe a lieu lorsque deux mêmes attributs sont attribués à un même sujet; dans la

troisième figure, lorsque les deux termes de la mineure sont identiques ou réciproques, et qu'alors un seul terme est attribué aux deux. La Pétition de principe peut se produire dans les syllogismes affirmatifs comme dans les négatifs. Dans les affirmatifs, elle est toujours affirmative, parce que les deux prémisses le sont elles-mêmes. Dans les syllogismes négatifs, elle est toujours négative, parce qu'elle a toujours lieu dans la prémisse qui est elle-même négative. Ainsi la Pétition de principe affirmative ne pourra avoir lieu dans la seconde figure pui n'a qoint de conclusion affirmative; mais la Pétition négative peut avoir lieu dans les trois figures.

La Conclusion fausse, dans les syllogismes par réduction à l'absurde, est mal justifiée, lorsque l'absurdité n'en subsiste pas moins, soit qu'on enlève, soit qu'on garde l'hypothèse. Ce vice des syllogismes par l'absurde est tantôt évident, lorsque l'hypothèse n'a aucun rapport aux termes mêmes de la conclusion; et tantôt caché, lorsque l'hypothèse est bien d'accord avec la conclusion, sans que cependant ce soit d'elle que la conclusion sorte nécessairement. La conclusion vient alors d'une proposition qui tient à l'hypothèse; et, pour trouver cette nouvelle proposition, il faut, tantôt descendre des termes supérieurs aux termes infé-

rieurs, et tantôt remonter à l'inverse. Pour descendre des termes supérieurs, il faudra prendre le sujet même de l'hypothèse, et en faire l'attribut de la proposition nouvelle. Pour remonter au contraire des termes inférieurs aux termes supérieurs, il faudra prendre l'attribut de l'hypothèse, et en faire le sujet de la proposition. Pour que la conclusion absurde soit régulière et inattaquable, il faut que l'hypothèse s'accorde avec les termes de la conclusion, c'est-à-dire, que le sujet et l'attribut de l'une et de l'autre soient identiques. Rien n'empêche, du reste, qu'on puisse obtenir une seule et même conclusion absurde par plusieurs hypothèses fausses; mais alors il y a autant de syllogismes que d'hypothèses.

En général, la fausseté de la conclusion tient toujours à la fausseté, soit de l'une des prémisses, soit des deux prémisses. L'erreur admise dans les propositions descend à la conclusion même qu'elles forment; et, pour découvrir l'erreur primitive, il faut la chercher dans celle des prémisses, qui est le principe de toute la consécution syllogistique. Dans les syllogismes composés, c'est également l'erreur initiale qui est cause de toutes les erreurs suivantes; et c'est à elle aussi qu'il faut toujours remonter. Du moment que, dans le syllogisme principal, la conclusion est fausse, c'est que l'une

des prémisses du premier syllogisme est fausse aussi ; et la fausseté de cette prémisse tient à la fausseté même de l'une des propositions du prosyllogisme. Et, en remontant toujours ainsi, jusqu'à la fausseté initiale.

Le Catasyllogisme a lieu, lorsque, dans une discussion, on accorde par inadvertance une donnée que l'adversaire emploie à réfuter syllogistiquement l'interlocuteur qui la lui a accordée. Pour éviter le Catasyllogisme, il faut ne jamais répéter deux fois un même terme ; car alors il n'y aura pas de moyen terme ; et le syllogisme de la réfutation ne sera pas possible. Si l'on voit la conclusion que l'adversaire prépare, on s'y opposera en ne lui accordant, ni le rapport des termes, ni les propositions applicables à la figure où la conclusion qu'il cherche devrait se trouver. Si, au lieu d'éviter le Catasyllogisme de la part de son adversaire, il s'agit de l'obtenir contre lui, il faut alors poser seulement les prémisses des prosyllogismes sans en tirer les conclusions. Si l'on a besoin, pour arriver au but qu'on se propose, de plusieurs termes moyens qui se suivent et se tiennent, il ne faut pas les prendre dans l'ordre régulier ; il faut, au contraire, intervertir cet ordre, afin d'embarrasser les réponses de celui à qui l'on s'adresse. Si, au lieu de plusieurs termes moyens, un seul doit suffire.

il faut alors commencer le syllogisme par ce moyen lui-même ; et aller ensuite, soit au mineur, soit au majeur. Dans la déduction habituelle, on part du majeur pour passer au moyen et arriver au mineur.

La Réfutation consiste à donner à son adversaire des propositions contradictoires à la thèse que l'on soutient soi-même. Quand on attaque, on obtiendra la Réfutation, en forçant l'adversaire lui-même à donner des propositions syllogistiques coutraires ou opposées à sa thèse. On évitera la Réfutation en ne répondant que des propositions qui ne peuvent pas être mises en syllogisme, c'est-à-dire, en évitant toujours de donner des affirmatives et des universelles ; car, sans affirmatif et sans universel, il n'y a pas de syllogisme ; et par conséquent, il n'y a pas de Réfutation.

L'Erreur peut, en général, tenir à deux causes. D'abord, il est possible que, relativement à une même chose, on ignore et l'on sache tout à la fois quelque chose. Ainsi, il est possible que pour une conclusion qui peut être obtenue par plusieurs termes moyens, on connaisse l'un de ces termes, et qu'on en ignore un autre. On peut savoir en outre, d'une manière générale, quelque chose, sans le savoir d'une manière spéciale ; ou réciproquement. On peut savoir la chose en puissance dans les prémisses, et l'ignorer effectivement dans la conclu-

sion, tant que cette conclusion n'a pas été formulée syllogistiquement. Par exemple, on peut, dans les prémisses, savoir d'une manière universelle que la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits, et ignorer par conclusion que telle figure est un triangle. On sait donc en puissance que cette figure a ses trois angles égaux à deux droits; mais on ne sait pas actuellement que cette figure est triangulaire. En ce sens, la théorie du Ménon est insoutenable : la science humaine tout entière n'est point réminiscence; l'âme peut bien apporter avec elle la science de l'universel; mais il est impossible de soutenir qu'elle apporte la science du particulier. Aussi, quand on dit que, d'une même chose, on sait et l'on ignore à la fois quelque chose, on ne veut pas dire qu'on puisse avoir à la fois les deux contraires, l'erreur et la vérité; on veut dire uniquement que l'erreur seule est en acte et en réalité, tandis que la science demeure en simple puissance. Il est impossible que, sur une même chose, on ait à la fois les deux idées contraires, pas plus qu'il n'est possible de confondre l'essence du bien et l'essence du mal, quoiqu'une même chose, sous divers aspects, puisse sembler tantôt bonne et tantôt mauvaise.

SECTION TROISIÈME.

RÉDUCTION DE TOUTES LES FORMES DE RAISONNEMENT AU SYLLOGISME.

Tout raisonnement qui conclut est au fond un raisonnement syllogistique ; car c'est le syllogisme seul qui peut communiquer à un raisonnement quelconque la puissance nécessaire de conclusion. Il est possible que la forme soit défectueuse ; mais un examen plus attentif découvrira toujours le syllogisme sous les irrégularités qui le dissimulent. Ces diverses anomalies que le raisonnement peut présenter à l'apparence, tiennent à plusieurs causes ; et elles proviennent toutes du rapport des termes entre eux. Ainsi, dans la première figure, du moment que les extrêmes sont réciproques l'un à l'autre, il faut aussi que le moyen le soit aux deux ; et alors, comme la proposition, sous sa forme directe ou sous sa forme renversée, est toujours également vraie, on peut prendre indifféremment l'une ou l'autre forme, dans les applications syllogistiques. De plus, si quatre termes opposés entre eux, deux à deux, sont tels que le

premier soit réciproque au second comme le troisième l'est au quatrième, du moment que le premier et le troisième sont de toute nécessité l'un vrai et l'autre faux, il faut que le second et le quatrième soient dans le même rapport. Si c'est le premier et le second, le troisième et le quatrième qui sont ainsi entre eux, le premier sera réciproque au troisième, comme le second le sera au quatrième. Dans la seconde figure, lorsque le premier terme est au second et au troisième tout entiers exclusivement, du moment que le second est au troisième, il faut que le premier et le second soient réciproques entre eux. Il en résulte qu'avec une majeure réciproque, on peut même dans la seconde figure obtenir une conclusion régulière avec deux prémisses affirmatives. Dans la troisième figure, lorsque le premier et le second termes sont à tout le troisième, si le second et le troisième sont réciproques entre eux, il faudra que le premier soit aussi attribué au second. Alors on pourra, avec une mineure réciproque, obtenir dans la troisième figure une conclusion universelle tirée de prémisses universelles.

Cette dernière règle s'applique directement à l'Induction, qui est un syllogisme où le majeur est conclu du moyen par le mineur, tandis que, dans le syllogisme ordinaire, le majeur est conclu du

mineur par le moyen. La conclusion n'est ici possible qu'à cette seule condition qu'on prendra pour moyen la collection de tous les cas particuliers contenus sous le mineur. Le syllogisme fournit alors une conclusion universelle dans la troisième figure. L'Induction donne donc une proposition immédiate, c'est-à-dire, qui n'a pas besoin de moyen pour être conclue. Le syllogisme, au contraire, ne donne jamais qu'une proposition médiate. En soi et par nature, le syllogisme est plus clair que l'Induction, et il lui est supérieur. L'Induction est plus claire pour nous, et provient plus des sens que de l'intelligence.

L'Exemple est une sorte d'Induction. Seulement, au lieu de conclure le majeur du moyen par le mineur, il le conclut par un terme semblable au mineur. L'Exemple peut, du reste, employer un ou plusieurs de ces termes semblables. Il faut donc préalablement, pour se servir de l'Exemple, savoir que le moyen est au mineur, et le majeur, au terme semblable. On obtient ainsi un prosyllogisme, et un syllogisme. Dans le prosyllogisme, on connaît les deux prémisses; dans le syllogisme principal, on ne connaît que la mineure : la conclusion du prosyllogisme devient la majeure du syllogisme; et c'est ainsi qu'on peut obtenir la conclusion principale. L'Exemple diffère et du syllogisme et

de l'Induction. Le syllogisme descend de l'universel au particulier ; l'Exemple procède d'un cas particulier plus connu à un cas particulier moins connu, mais renfermé dans le même genre que le premier. L'Induction part de tous les cas particuliers pour conclure universellement le majeur du moyen, sans avoir besoin d'un autre syllogisme concluant le majeur du mineur. L'Exemple part d'un cas particulier, ou tout au plus de quelques cas particuliers, pour conclure d'abord le majeur du moyen, et ensuite, le majeur du mineur par le moyen. Ainsi, le syllogisme va du tout à la partie; l'Induction va de la partie au tout; l'Exemple va de la partie à la partie.

L'Abduction a lieu dans les syllogismes dont la majeure est évidente, mais dont la mineure, toute vraie qu'elle peut être, a cependant encore besoin d'être confirmée. Il faut alors, avant de tirer la conclusion, démontrer cette mineure; et l'on fait ainsi un pas de plus vers la science que la conclusion doit donner. Pour qu'il y ait quelque avantage à prouver ainsi la mineure, il faut qu'elle soit plus croyable, ou tout au moins, aussi croyable que la conclusion. En second lieu, il vaut mieux prouver la mineure que la conclusion, lorsque cette mineure peut être prouvée par un nombre moindre de termes moyens. Si la mineure est aussi

inconnue que la conclusion, ou si la majeure elle-même avait besoin de preuve, ces propositions ne pourraient conduire à la science. Si la mineure était une proposition immédiate, l'Abduction serait parfaitement inutile pour elle; car alors cette mineure serait un principe de démonstration.

L'Objection est la proposition, soit contraire, soit contradictoire, que l'on oppose à la proposition de l'adversaire. Dans le syllogisme à conclusion universelle, la proposition est toujours universelle; mais l'Objection peut être, soit universelle, soit particulière; car l'universel peut être détruit, soit par l'universel, soit par le particulier. L'Objection, étant opposée à la proposition, ne pourra jamais se produire que dans la première et dans la troisième figures, les seules qui renferment des conclusions opposées. Quand l'Objection est universelle négative, elle se produit dans la même figure; quand elle est particulière, elle se forme dans la troisième. En effet, dans le premier cas, le moyen est antécédent du majeur et conséquent du mineur; et, dans le second, le moyen est antécédent des deux extrêmes. C'est qu'il faut toujours que, dans l'Objection, l'attribut soit le même que dans la proposition qu'elle attaque; or, dans la seconde figure, le majeur est sujet du moyen. L'Objection universelle vient se placer entre le su-

jet et l'attribut de la proposition initiale ; elle prend un terme plus général que le sujet et qui le renferme, mais qui lui-même est renfermé dans l'attribut de la proposition. L'Objection particulière prend, au contraire, un terme qui est sujet à la fois, et du sujet, et de l'attribut de la proposition, contre laquelle elle est formée. Ainsi d'abord, c'est la première figure ; ensuite, c'est la troisième. Telle est la véritable Objection logique. L'on peut encore faire des objections que l'on tire, soit des contraires, soit des semblables, soit des opinions reçues; mais ce sont là des formes d'Objection qui appartiennent à la rhétorique.

Reste enfin l'Enthymème, dernière espèce de raisonnement, qui peut être ramenée au syllogisme, comme toutes celles qui précèdent. L'Enthymème est un syllogisme complet, comme tous les autres, qui se fonde pour conclure sur la vraisemblance ou sur le signe indicateur de la chose qui est conclue. La forme de l'Enthymème peut être tout à fait pareille à celle du syllogisme ; mais ordinairement, on n'y exprime qu'une seule des deux propositions. Il faudrait, du reste, se garder de croire que c'est là le caractère spécial de l'Enthymème. L'Induction, l'Exemple, etc., n'ont le plus souvent, comme l'Enthymème, qu'une seule des deux propositions exprimée. Le caractère vrai de l'Enthy-

même, c'est de fonder la nécessité de sa conclusion sur le vraisemblable ou sur le signe. Le signe est toujours ici le moyen ; et par conséquent, il peut recevoir autant de positions que le moyen lui-même, soit dans la première, soit dans la seconde, soit dans la troisième figures. Seulement, dans la première figure, le syllogisme, formé par le signe, est parfaitement régulier ; et la conclusion est universelle. Dans la troisième figure, la conclusion est vraie ; mais elle n'est pas obtenue régulièrement, et elle est toujours particulière. Enfin, l'Enthymème de la seconde figure est tout à fait irrégulier, parce que les deux prémisses y sont affirmatives ; et par conséquent la conclusion n'est pas prouvée. — La théorie des signes pourrait être utilement appliquée à l'étude de la nature, en admettant les trois hypothèses suivantes : 1° que les qualités naturelles affectent le corps en même temps qu'elles affectent l'âme ; 2° que chaque qualité se révèle par un signe extérieur unique ; 3° que l'on peut connaître dans les êtres animés, et la qualité spéciale à chaque espèce, et le signe de cette qualité. Ceci admis, du moment qu'un signe apparaîtra dans un être, il révélera en lui la qualité spéciale qui revêt ce signe. Par exemple, si les fortes extrémités du lion sont un signe de son courage, tous les animaux qui auront de fortes ex-

trémités seront courageux. Nulle difficulté pour les genres qui n'ont qu'une seule qualité et qu'un seul signe. Quand il y a plusieurs qualités et plusieurs signes dans le genre d'êtres qu'on étudie, il faut alors observer d'autres genres où l'une quelconque de ces qualités sera seule, et accompagnée, par conséquent, d'un seul signe. — Cette espèce de syllogisme, que l'on pourrait appeler syllogisme physiognomonique, se construit dans la première figure. La majeure est alors une proposition réciproque, c'est-à-dire que le signe peut être pris pour la qualité, comme la qualité pour le signe; le signe est d'ailleurs plus étendu que le mineur. Par exemple, tous les animaux qui ont de fortes extrémités sont courageux : or, le lion a de fortes extrémités; donc le lion est courageux.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

On a donc étudié, dans les Premiers Analytiques, le syllogisme sous toutes ses faces : 1° dans sa formation; 2° dans son élément essentiel, le moyen; 3° dans ses éléments dégagés de la confusion des raisonnements ordinaires; 4° dans ses propriétés;

5° dans ses vices; 6° dans ses rapports avec les autres formes de raisonnement, au fond desquelles il est toujours caché, et qui, sans lui, n'auraient pas la puissance de conclure.

Le Syllogisme ainsi connu, il faut passer à la Démonstration.



PREMIERS ANALYTIQUES.

LIVRE PREMIER.

SECTION PREMIÈRE [1].

FORMATION DU SYLLOGISME.

CHAPITRE PREMIER.

Sujet et but des Analytiques. — Définitions et espèces, de la Proposition, du Terme, du Syllogisme. — Définitions de quelques autres expressions importantes.

§ 1. D'abord, nous dirons le sujet et le but de cette ude: le sujet, c'est la démonstration; le but, c'est la ience de la démonstration. § 2. Puis, nous définirons les ots suivants : proposition, terme, syllogisme; et nous

§ 1. Au temps d'Alexandre d'Arodise, la leçon vulgaire des macrits était: la science de la dém. accusatif, au lieu du génitif qui dans nos textes; quelques manuits seulement donnaient cette nière leçon qu'Alexandre défend s l'adopter, et qui lui semble corder mieux avec le début même la phrase.

§ 2. Pour la définition de la proition, voir plus bas § 4, et pour ses diverses espèces §§ 5 et 6. La définition de la proposition affirmative et négative a été déjà donnée dans l'Herméneia, ch. 6, §§ 1 et 2; et celle de ses espèces, même traité, ch. 7, §§ 1 et suiv. La définition de la proposition dialectique, à quelques légères différences près, est aussi celle de l'Herméneia, ch. 11, § 2. — La définition du Terme est plus bas § 7, et celle du Syllogisme, §§ 8, 9, 10.

[1]. La division de ce livre en trois sections, admise par tous les commenurs, est indiquée plus bas par Aristote lui-même, ch. 32, § 1, et liv. 2 1, § 1.

montrerons ce que c'est qu'un syllogisme complet et un syllogisme incomplet. § 3. Et à la suite, nous expliquerons ce qu'il faut entendre quand nous disons que telle chose est ou n'est pas dans la totalité de telle autre chose, et qu'elle est attribuée à toute une autre ou qu'elle ne lui est aucunement attribuée.

§ 4. Ainsi, en premier lieu, la Proposition est une énonciation qui affirme ou qui nie une chose d'une autre chose. § 5. Elle est, ou universelle, ou particulière, ou indéterminée. Je l'appelle universelle quand l'attribut est à toute la chose ou n'est à aucune partie de la chose; particulière, quand l'attribut est affirmé ou nié d'une partie de la chose, ou bien qu'il n'appartient pas à toute la chose; indéterminée, quand l'attribut est affirmé ou nié du sujet, sans indication d'universalité ni de particularité; telles sont ces deux propositions : La notion des contraires est une seule et même notion : Le plaisir n'est pas un bien. § 6.

§ 3. L'explication de ces expressions se trouve plus bas, § 11.

§ 4. Voir l'Herméneia, chap. 6 et 7.

§ 5. Les logiciens postérieurs ont en outre distingué une quatrième espèce de proposition : c'est la proposition singulière, où le sujet est un nom d'individu. La proposition singulière rentre du reste dans l'universelle, par cela seul que le sujet y est pris dans toute son étendue. Voir la logique de Port-Royal, 2e partie, ch. 3. — *La notion... Le plaisir...* n'ont, en effet, aucun signe d'universalité ni de particularité.

§ 6. Ainsi, pour reprendre l'exemple même d'Aristote, voici une proposition syllogistique : La notion des contraires est une seule et même notion; voici une proposition dialectique : La notion des contraires est-elle une seule et même notion? en exprimant dans l'interrogation la contradiction tout entière : La notion des contraires est-elle ou n'est-elle pas une seule et même notion? Il est évident que, pour établir le syllogisme, il faut, après l'interrogation, poser celle des deux parties de la contradiction que l'interlocuteur admet dans sa réponse, et qu'on ne peut plus laisser la proposition sous forme interrogative. — *Dans les Topiques*, cette citation se rapporte au sujet tout entier des Topiques, et particulièrement au livre 1, ch. 1, § 1. Voir du reste, sur le nom des

Entre la proposition démonstrative et la proposition dialectique, il y a cette différence que la proposition démonstrative pose l'une des deux parties de la contradiction; car, pour démontrer, on ne fait pas une question, mais l'on pose un principe; au contraire, la proposition dialectique comprend dans une question la contradiction tout entière. Au reste cette différence ne fait rien à la formation du syllogisme de l'une et de l'autre proposition. En effet, qu'on démontre ou qu'on interroge, on fait toujours le syllogisme en posant qu'une chose est ou n'est pas à une autre. Ainsi donc, d'une manière toute générale, la proposition est syllogistique quand elle affirme ou qu'elle nie une chose d'une autre chose, sous l'une des formes qui viennent d'être indiquées. Elle est démonstrative, quand elle est vraie, et qu'elle dérive des conditions primitivement posées. Elle est dialectique, lorsque, sous forme de question, elle comprend les deux parties de la contradiction, ou que, sous forme de syllogisme, elle admet l'apparent et le probable, ainsi qu'il a été dit dans les Topiques. Les traités suivants feront comprendre exactement la nature de la proposition et ses différences, selon qu'elle est syllogistique, démonstrative ou dialectique; pour le moment, ce que nous venons d'en dire doit être suffisant.

§ 7. J'appelle Terme l'élément de la proposition, c'est-

Topiques, mon Mémoire sur la Logique d'Aristote, tom. 1, pag. 109. — *Les traités suivants*. . c'est, pour la proposition syllogistique les Premiers Analytiques eux-mêmes, pour la proposition démonstrative les Derniers Analytiques, et les Topiques pour la proposition dialectique.

§ 7. *J'appelle Terme*... Terme, limite, parce que le terme est en quelque sorte la fin, la limite de la proposition. C'est par une image analogue qu'Aristote appelle les propositions : intervalles. Voir plus loin Premiers Analytiques, liv. 2, ch. 2, § 3, et dans ce 1er liv. ch. 4, § 22 et

à-dire, l'attribut et le sujet auquel il est attribué, soit qu'on y joigne, soit qu'on en sépare l'idée d'être ou de n'être pas.

§ 8. Le Syllogisme est une énonciation, dans laquelle certaines propositions étant posées, on en conclut nécessairement quelque autre proposition différente de celles-là, par cela seul que celles-là sont posées. Quand je dis par cela seul que celles-là sont posées, j'entends que c'est à cause d'elles que l'autre proposition est conclue; et j'entends par cette dernière expression qu'il n'y a pas besoin de terme étranger pour obtenir la conclusion nécessaire. § 9. J'appelle donc syllogisme complet celui où il n'est besoin d'aucune autre donnée que les données préalablement admises pour que la proposition nécessaire apparaisse dans toute son évidence. § 10. J'appelle incomplet celui où il faut une ou plusieurs autres données, qui peuvent bien être nécessaires d'après les termes d'abord

passim.— Alexandre fait remarquer que le mot *terme*, pris en ce sens, était inconnu du temps d'Aristote et que voilà pourquoi l'auteur dit à la première personne : j'appelle, etc.; c'est une expression nouvelle qu'il crée à son usage. Voir ch. 4, § 3.

§ 8. *Le Syllogisme...* Le syllogisme signifie, comme on le voit ici, dans sa véritable acception, l'ensemble des deux propositions d'où sort la conclusion nécessaire. Mais souvent Aristote appelle syllogisme la conclusion même tirée des prémisses. Voir dans ce liv., ch. 5, § 29; ch. 6, § 24 *et passim.*

§ 9. *Syllogisme complet...* C'est celui où les propositions n'ont pas besoin d'être converties pour que l'évidence apparaisse; ce sont tous les syllogismes de la première figure.

§ 10. *Syllogisme incomplet...* C'est celui où il est besoin de convertir une ou deux propositions pour que la nécessité apparaisse dans toute son évidence : ce sont les syllogismes de la seconde et de la troisième figures.— Les propositions qu'on obtient par la conversion ne sont pas, à proprement parler, des propositions nouvelles, puisqu'elles sont toujours formées du même sujet et du même attribut. Mais la forme sous laquelle on les avait d'abord présentées est changée. On peut voir du reste, dans le chapitre suivant, les effets de la conversion sur les diverses espèces de propositions.

posés, mais qui n'ont pas été toutefois formulées précisément dans les propositions.

§ 11. Quand on dit qu'une chose est dans la totalité l'une autre, ou qu'une chose est attribuée à une autre tout entière, ces deux expressions ont le même sens. Dire qu'une chose est attribuée à une autre tout entière, c'est dire qu'on ne suppose aucune partie du sujet dont l'autre chose ne puisse être dite : et de même pour n'être attribué à aucun.

§ 11. J'ai conservé, autant que je l'ai pu, les formules aristotéliques; mais on reconnaît sans peine dans être attribué à tout, la proposition universelle affirmative; dans n'être attribué à aucun, l'universelle négative; dans être à quelque, la proposition particulière affirmative; dans n'être pas à tout ou à quelque, la particulière négative.

Pour bien comprendre tout le mécanisme du syllogisme, il faut donner la plus grande attention au sens de ces deux formules : être compris dans la totalité, être attribué à tout. Elles ont bien la même signification comme le dit Aristote; mais voici cependant la nuance fort grave qui les sépare : la première se dit du sujet qui est compris dans la totalité, dans l'extension de l'attribut. La seconde, au contraire, se dit de l'attribut qui fait partie de la compréhension totale du sujet. Ainsi avec la première formule on va du sujet à l'attribut, c'est-à-dire, de la partie au tout; avec la seconde, on va, au contraire, de l'attribut au sujet, c'est-à-dire, du tout à la partie; ou, en d'autres termes, du particulier à l'universel dans le premier cas, et de l'universel au particulier dans le second. L'universel se comprend toujours de l'extension du terme, et du nombre total des individus ou des espèces que cette extension renferme. On peut voir plus bas comment la formule de : être compris dans la totalité, s'applique à la définition de la première figure, ch. 4, § 2.

CHAPITRE II.

Conversion des proportions absolues, c'est-à-dire, exprimant l'existence sans caractère de nécessité ni de contingence. — Règles de la proposition universelle négative, de l'universelle affirmative, de la particulière affirmative, de la particulière négative. — Exemples à l'appui des quatre règles.

§ 1. Comme toute proposition exprime que la chose est simplement, ou qu'elle est nécessairement, ou qu'elle peut être; et que, dans toute espèce d'attribution, les propositions sont ou affirmatives ou négatives; comme, de plus, les propositions affirmatives et négatives sont tantôt universelles, tantôt particulières, tantôt indéterminées, § 2, il y a nécessité que la proposition simple universelle privative puisse se convertir en ses propres termes; par exemple, si aucun plaisir n'est un bien, il faut nécessairement aussi qu'aucun bien ne soit un plaisir. § 3. La proposition affirmative doit aussi se convertir, non pas en universelle, mais en particulière; si, par

§ 1. *Simplement*... Les propositions simples ou absolues, *propositiones puræ* des scholastiques, sont opposées aux modales. Les propositions absolues qui affirment ou qui nient l'existence, sans la modifier d'aucune manière, sont appelées *catégoriques* par Kant et beaucoup de logiciens modernes. Je n'ai pu conserver ce terme parce que, dans Aristote, il a le sens tout spécial qu'on lui verra plus bas dans ce chapitre, § 3. Dans son langage, la proposition catégorique est l'universelle affirmative, ou simplement la proposition affirmative. Je continuerai donc d'appeler proposition absolue, celle qu'il désigne par proposition d'être. Sur les propositions absolues et modales dans le système d'Aristote, voir l'Herméneia, ch. 11, 12 et 13. Il ne parle, du reste, ici, que du nécessaire sous lequel il comprend l'impossible, et du contingent sous lequel se range aussi le possible. La conversion des modales sera traitée dans le chapitre suivant.

exemple, tout plaisir est un bien, il faut aussi que quelque bien soit un plaisir. § 4. Parmi les propositions particulières, l'affirmative se convertit nécessairement en particulière; car si quelque plaisir est un bien, il faut aussi que quelque bien soit un plaisir. § 5. Mais il n'y a pas de conversion nécessaire pour la proposition privative; en effet, si homme n'est pas attribuable à quelque animal, il ne s'ensuit pas que animal ne soit pas attribuable à quelque homme.

§ 6. Soit donc d'abord la proposition universelle négative AB; si A n'est à aucun B, B ne sera non plus à aucun A; car, si B est à quelque A, par exemple à C, il ne sera plus vrai que A ne soit à aucun B, puisque C est supposé

§ 6. Voici le premier usage des lettres représentant des idées; c'est un procédé tout algébrique, c'est-à-dire, de généralisation. Déjà, dans l'Herméneia, ch. 13, § 1 et suiv., Aristote a fait usage de tableaux pour représenter sa pensée relativement à la consécution des modales. Il parle encore spécialement de figures explicatives, liv. 2 des Derniers Analytiques, ch. 17, § 7. Vingt passages de l'Histoire des Animaux attestent qu'il joignait des dessins à ses observations et à ses théories zoologiques. Les illustrations pittoresques datent donc de fort loin. L'emploi symbolique des lettres a été appliqué aussi par Aristote à la Physique. Il l'avait emprunté, sans doute, aux procédés des mathématiciens. Voir plus bas les figures du syllogisme, ch. 4, § 26; et ch. suiv.

Soit donc.... AB, A animal, B pierre. Si A n'est attribuable à aucun B, B non plus ne sera attribuable à aucun A; c'est-à-dire que si aucune pierre n'est animal, aucun animal, non plus, ne sera pierre. Supposons en effet que B soit attribuable à quelque A, c'est-à-dire, que pierre puisse être dit d'un animal quelconque, de l'homme, par exemple, représenté par C; on admet alors que l'homme est pierre; et comme l'homme est aussi animal, il s'ensuit donc que quelque pierre, homme, est animal; or, on a admis d'abord comme vrai qu'aucune pierre n'est animal. Donc la contradictoire de cette proposition est fausse, parce que les contradictoires ne peuvent être vraies à la fois; Herméneia, ch. 10, § 13; donc, on ne peut admettre que quelque animal soit pierre, parce que cette hypothèse conduit à l'absurde; donc aucun animal n'est pierre; ce qui était à prouver.

être l'un des B. § 7. Mais, si A est à tout B, B sera aussi à quelque A; car, s'il n'était à aucun, A ne serait non plus à aucun B; or, l'on a supposé qu'il était à tous. § 8. Même conversion pour la proposition particulière; en effet, si A est à quelque B, il faut nécessairement aussi que B soit à quelque A; car, s'il n'est à aucun, A ne sera non plus à aucun B. § 9. Enfin, si A n'est pas à quelque B, il n'est pas nécessaire non plus que B ne soit pas à quelque A: B, par exemple, est animal, et A homme; car homme n'appartient pas à tout animal, mais animal appartient à tout homme.

§ 7. *Si A est à tout B*... Démonstration pareille à la précédente, et qui s'appuie sur la règle qui vient d'être prouvée, que la proposition universelle négative se convertit en ses propres termes.

§ 8. *A ne sera non plus à aucun B*... Contradictoire de la première proposition admise que A est à quelque B, et fausse par conséquent.

§ 9. La méthode dont Aristote s'est servi dans la démonstration des règles précédentes, est une sorte de réduction à l'absurde au moyen d'un exemple sensible, dont l'impossibilité est attestée aussitôt qu'il nous est offert. C'est ce que les logiciens grecs appellent proprement *exposition*, et les scholastiques aussi. Elle consiste à tirer d'un terme général A, auquel on refuse certain attribut, un terme particulier C auquel on accorde le même attribut. Puis l'on montre le rapport évident du terme C au terme A, et l'on prouve qu'on ne peut accorder à l'individu l'attribut qu'on nie du genre entier qui le comprend : ce qui est évident.

Conversion est employée plus loin dans un sens un peu différent, et c'est une des propriétés du syllogisme et non plus de la proposition. Voir plus loin P. A., liv. 2, ch. 8.

Aristote n'a point ici appliqué les règles de la conversion aux propositions indéterminées, ainsi que le fait observer Alexandre, bien que ce soit la troisième espèce de proposition indiquée, ch. 1, § 5; c'est qu'elles ne sont pas d'usage dans le syllogisme, et que d'ailleurs elles sont de même valeur que les particulières.

CHAPITRE III.

Conversion des propositions modales, c'est à-dire, de celles où l'existence est modifiée par quelque caractère de nécessité ou de contingence. —Propositions nécessaires, universelles négatives et affirmatives, particulières affirmatives et négatives. — Propositions contingentes, affirmatives et négatives.

§ 1. La règle sera la même encore pour les propositions nécessaires, c'est-à-dire que l'universelle privative se convertit en universelle, et que chacune des deux affirmatives se convertit en particulière. § 2. En effet, s'il est nécessaire que A ne soit à aucun B, il est nécessaire aussi que B ne soit à aucun A, parce que, s'il était nécessairement à quelque A, A serait aussi à quelque B. § 3. Si A est nécessairement à tout B ou à quelque B, B sera aussi nécessairement à quelque A : car s'il n'y avait pas nécessité qu'il y fût, A ne serait pas non plus nécessairement à quelque B. § 4. Quant à la proposition particulière privative, elle ne peut ici non plus se convertir, par la même raison que nous avons dite plus haut.

§ 5. Pour les propositions contingentes, comme con-

§ 1. *La même*... que pour les propositions simples. — *L'universelle privative*..., Privative ou négative doit s'entendre ici du *dictum* et non du mode qui, au contraire, est affirmatif, comme on le voit dans l'exemple que l'auteur donne lui-même, § 2 : Il est nécessaire que A ne soit à aucun B. Aristote appelle habituellement ces propositions affirmatives et non pas négatives. Voir Herméneia, ch. 12, § 9, et plus bas, dans ce chapitre, § 7, où il dit expressément que ces propositions ont la forme affirmative. —*Chacune des deux affirmatives*..., l'universelle et la particulière.

§ 4. *Plus haut*..., ch. 2, § 5.

§ 5. J'ai substitué souvent le mot de possible, comme plus clair, à celui de contingent. Voir plus loin, ch. 13, § 1. — *La conversion de toutes*

tingent se prend dans bien des sens, puisque nous disons que le nécessaire et le non-nécessaire et le possible sont contingents, la conversion de toutes les propositions affirmatives se fera ici de la même manière. Si donc A peut être à tout B ou à quelque B, B pourra être aussi à quelque A : car s'il pouvait n'être à aucun, A pourrait aussi n'être à aucun B. C'est ce que nous avons déjà démontré. § 6. La règle change pour la conversion des négatives; mais elle est encore la même pour les propositions où les choses sont dites contingentes, soit parce que nécessairement elles ne sont pas, soit parce qu'elles ne sont pas nécessairement. Par exemple, si l'on dit que l'homme peut ne pas être cheval, et que la blancheur peut n'être à aucun vêtement, de ces deux choses l'une nécessairement n'est pas, l'autre n'est pas nécessairement. Ici donc la conversion a lieu de la même manière. En effet, si être cheval peut n'appartenir à aucun homme, être homme peut n'appartenir aussi à aucun cheval; et si blancheur peut n'être à aucun vêtement, vêtement aussi peut n'être à aucune blancheur. Autrement, s'il y a nécessité que vêtement soit à quelque blancheur, blancheur aussi sera nécessairement à quelque vêtement. C'est ce qu'on a démontré plus haut. Même raisonnement pour la proposition particulière négative. § 7. Au

les affirmatives,... quel que soit, du reste, le sens qu'on donne à contingent, et qu'on l'applique, soit à ce qui est nécessairement, soit à ce qui est sans être nécessairement, soit à ce qui peut être et ne pas être. Voir plus loin, ch. 13 de ce livre.

§ 6. *La règle... est encore la même*, pour les négatives quand le contingent est pris dans les deux premiers sens où on l'applique au nécessaire et au non nécessaire. — ***Démontré plus haut***, ch. 2, § 6.

§ 7. ***La définition... de contingent***, c'est la troisième des significations données plus haut à contingent: et c'est, selon Aristote, le sens vrai de contingent. Ici la règle, qui sub-

contraire, pour les choses que l'on dit contingentes, parce qu'elles sont le plus habituellement et naturellement de telle façon, ce qui est la définition que nous donnons de contingent, il n'en sera plus de même pour les conversions négatives. Ainsi la proposition universelle privative ne se convertit pas, et la proposition particulière se convertit. Ceci deviendra évident quand nous traiterons du contingent. Bornons-nous ici à constater, après tout ce qui précède, que pouvoir n'être à aucune chose ou pouvoir n'être pas à quelque chose, ont la forme d'affirmations. C'est que le verbe pouvoir est placé dans la proposition comme le verbe être; et que le verbe être, à quelques attributions qu'on l'ajoute, forme toujours et absolument une affirmation : par exemple, ceci est non

...ste pour les propositions contingentes affirmatives, change pour les contingentes négatives, c'est-à-dire qu'au lieu de se convertir en ses propres termes comme dans les propositions simples, la proposition contingente universelle négative se convertit en particulière, et que la particulière négative, qui ne se convertissait pas, se convertit en ses propres termes. La raison en est que les propositions de ce genre sont, comme Aristote le dit un peu plus bas, de véritables propositions affirmatives, et qu'alors elles suivent la règle des affirmatives et non celle des négatives, l'universelle se convertissant en particulière, la particulière en ses propres termes.—*Quand nous traiterons du contingent*, voir plus loin, dans ce livre, ch. 13 et 17. —*Forme toujours une affirmation*, voir l'Herméneia, ch. 12, § 2 et suiv., et plus loin, dans ce livre, ch. 13, § 4. — *Confirmée plus loin*, ch. 13 et 17 de ce livre. On peut se convaincre de la justesse de ces règles, en essayant de convertir successivement des propositions modales, où l'idée énoncée sous forme de contingence soit d'abord nécessaire, puis non nécessaire, puis enfin réellement contingente. Par exemple, contingent nécessaire : il se peut qu'aucun homme ne soit cheval; contingent non nécessaire : il se peut qu'aucun vêtement ne soit blanc; contingent simple : il se peut qu'aucun homme ne se lave; ce dernier contingent ne se convertit pas en ses propres termes; car si l'on dit : il se peut qu'aucun être qui se lave ne soit homme, non seulement cela se peut d'une manière contingente, mais cela est absolument, puisqu'en réalité il y a des animaux autres que l'homme qui se lavent.

bon, ceci est non blanc; ou d'une manière toute générale, ceci est non cela. Du reste, cette théorie sera reprise et confirmée plus loin. Mais, quant aux conversions, ces propositions contingentes seront comme les autres propositions.

CHAPITRE IV.

Du syllogisme. — Première figure du syllogisme : définition de la figure, du moyen, et des extrêmes. — Modes universels et particuliers, tant affirmatifs que négatifs : modes concluants et non concluants. — Modes concluants, réduits à quatre : douze non concluants éliminés. — Propriétés générales de la première figure.

§ 1. Ceci une fois posé, disons avec quels éléments, dans quels cas, et sous quelle forme se produit tout syllogisme. Ce n'est que plus tard qu'il faut parler de la démonstration; auparavant, on doit traiter du syllogisme parce que le syllogisme est plus général que la démonstration, qui n'est qu'une sorte de syllogisme, tandis que tout syllogisme n'est pas une démonstration.

§ 2. Lors donc que trois termes sont les uns à l'égard

§ 1. *Plus tard*..., Les Derniers Analytiques sont consacrés à la démonstration.

§ 2. *Lors donc*..., La définition ne convient ici qu'à la première figure et à ses deux modes universels, et non point au syllogisme en général, comme pourrait le faire croire ce qui précède. La définition du syllogisme est au ch. 1, § 8. — *Le dernier*..., c'est-à-dire, le petit extrême ou mineur, sujet de la conclusion, *soit dans la totalité du moyen*, ou sujet du moyen. Voir, ch. 1, § 11. — *Soit ou ne soit pas dans la totalité du premier*, c'est-à-dire, sujet du premier, ou attribut de la conclusion qu'on appelle aussi grand extrême ou majeur. Voir plus bas, § 10.

On peut remarquer qu'Aristote commence ici par la mineure, ne mettant la majeure qu'en second

des autres dans un tel rapport, que le dernier soit dans la totalité du moyen, et que le moyen soit ou ne soit pas dans la totalité du premier, il faut nécessairement qu'il y ait syllogisme complet des extrêmes. § 3. J'appelle moyen le terme qui, étant lui-même renfermé dans un autre, renferme aussi un autre terme, et devient alors moyen par sa position même. Les extrêmes sont, et le terme qui est contenu dans un autre terme, et le terme qui en contient aussi un autre. § 4. Par exemple, si A

lieu. C'est sa formule même qui exige cet ordre. Procédant du moins étendu au plus étendu, il doit nécessairement commencer par le mineur qui est dans le moyen, et suivre par le moyen qui est dans le majeur, pour conclure que le mineur est dans le majeur. C'est là le fondement même de l'évidence syllogistique, le principe auquel toutes les figures et tous les modes doivent être ramenés. Aristote pose ici, en termes fort clairs, si ce n'est spéciaux, les éléments de la fameuse formule *de continente et de contento*, donnée, d'après lui, par les scholastiques, et rappelée par Leibnitz. Voir plus loin, ch. 41, § 6.

Il faut ajouter que par les expressions : *soit dans la totalité du moyen... soit ou ne soit pas dans la totalité du premier*, Aristote indique l'une des conditions fondamentales de la première figure, à savoir que la mineure soit affirmative, la majeure pouvant être affirmative ou négative indifféremment, pourvu qu'elle soit universelle.

§ 3. *J'appelle...*, Cette expression indique, comme l'ont pensé tous les commentateurs, que c'est Aristote lui-même qui a créé toutes ces dénominations syllogistiques. Voir aussi plus bas, §§ 10 et 26. — Le moyen est renfermé dans le majeur et renferme le mineur. — *Les extrêmes... qui est contenu...*, c'est le petit extrême contenu dans le moyen :... *qui contient...*, c'est le grand extrême qui contient le moyen.

Toutes ces définitions ne s'appliquent encore qu'à la première figure. Dans les autres, le moyen n'est plus intermédiaire, et moyen par position réelle; il ne l'est que par ses fonctions logiques. Voir la seconde et la troisième figures, ch. 5 et 6.

§ 4. Pour qu'on puisse suivre plus aisément toute cette théorie, j'emploierai les notations si commodes que les scholastiques ont empruntées aux commentateurs grecs : A, proposition universelle affirmative; E, universelle négative; I, particulière affirmative; O, particulière négative. J'emploierai aussi les mots techniques pour les modes : BArbArA, CElArEnt, DArII, FErIO, etc.

Si A est attribué... syllogisme en *Barbara*, avec deux prémisses universelles affirmatives. Aristote reprend ici, pour l'énoncé des propo-

est attribué à tout B, et que B soit attribué à tout C, il est nécessaire que A soit attribué à tout C. Nous avons dit plus haut ce que nous entendons par être attribué à tout. § 5. De même, si A n'est attribué à aucun B, et que B soit attribué à tout C, A ne sera attribué à aucun C. § 6. Mais, si le premier terme est conséquent à tout le moyen, et que le moyen n'appartienne en rien au dernier terme, il n'y aura pas de syllogisme des extrêmes; car il ne résulte rien de nécessaire de la disposition de ces termes. Le premier terme, en effet, peut à la fois être à tout le dernier et n'être en rien au dernier; de sorte qu'il n'y a point de conclusion nécessaire, ni particulière, ni universelle : et, comme il n'y a aucune conclusion nécessaire, il n'y aura pas de syllogisme par ces termes.

sitions, l'ordre vulgaire, mettant la majeure AB d'abord, puis la mineure BC. L'évidence n'en est pas moindre parce qu'il place l'attribut le premier en disant : Animal est attribué à tout homme, et non pas le sujet avant l'attribut, comme quand on dit : Tout homme est animal. Aristote va, de cette façon, de l'attribut au sujet, c'est-à-dire, du plus étendu au moins étendu. Dans la première figure, A est toujours majeur, B moyen, C mineur : AB la majeure, BC la mineure, AC la conclusion. — *Plus haut*... ch. 1, § 11.

§ 5. *De même*... syllogisme en *Celarent*, majeure universelle négative, et mineure universelle affirmative.

§ 6... *Est conséquent*, c'est-à-dire, s'il est attribué. Ce mode AE, avec une majeure universelle affirmative et une mineure universelle négative, est inutile. Aristote le prouve en montrant qu'avec ces données il n'y a pas de conclusion nécessaire, c'est-à-dire que la conclusion peut aussi bien être affirmative que négative. Soit d'abord les termes de l'affirmation : A, animal, est attribué à tout homme; E, homme, n'est attribué à aucun cheval : A, animal, est attribué à tout cheval, conclusion universelle affirmative. Mais on peut avoir tout aussi bien une conclusion universelle négative; ainsi : A, animal, est attribué à tout homme; E, homme, n'est attribué à aucune pierre; E, animal, n'est attribué à aucune pierre. Ainsi, avec les prémisses AE, on peut, en faisant varier les termes, avoir également à la conclusion l'affirmative ou la négative. Il n'y a point ici de conclusion nécessaire, donc il n'y a point de syllogisme.

Que les termes pour l'affirmative universelle, soient : animal, homme, cheval; et pour la négative universelle : animal, homme, pierre. § 7. Il n'y aura pas non plus de syllogisme, lorsque le premier terme n'est à aucun moyen, ni le moyen à aucun dernier. Que les termes de l'affirmation soient : science, ligne, médecine; de la négation : science, ligne, unité. § 8. Lors donc que les termes sont universels, on voit clairement les cas où, dans cette figure, il y aura syllogisme, et ceux où il n'y en aura pas; on voit aussi que, dès qu'il y a syllogisme, les termes doivent être nécessairement disposés ainsi que nous l'avons dit; et, dès qu'ils le seront ainsi, il est évident que le syllogisme se produira.

§ 9. Mais si, des deux termes, celui-ci est universel et celui-là particulier relativement à l'autre, lorsque l'universel, soit affirmatif, soit privatif, est placé dans l'extrême majeur, et que le particulier affirmatif est à l'extrême mineur, nécessairement le syllogisme est complet. Le syllogisme est impossible si l'universel est au mineur, ou que les termes soient de toute autre façon. § 10. J'ap-

§ 7... *Le premier n'est à aucun moyen, ni le moyen à aucun dernier*, c'est-à-dire, quand les deux prémisses sont universelles négatives EE, on peut avoir une conclusion affirmative A, ou une négative E indifféremment, comme on peut s'en convaincre en mettant l'exemple en forme : E, science, n'est attribué à aucune ligne, E, ligne, n'est attribué à aucune médecine, A, science, est attribué à toute médecine : ou bien, E, science, n'est attribué à aucune ligne, E, ligne, n'est attribué à aucune unité, E, science, n'est attribué à aucune unité. Il n'y a donc point ici de conclusion nécessaire, il n'y a donc point de syllogisme.

§ 8. En résumé, parmi les modes universels, deux sont concluants, AA et EA : deux sont inutiles AE et EE.

§ 9. Aristote passe ici au cas où l'une des prémisses est universelle et l'autre particulière. La règle générale qui vaut pour tous les modes de la première figure, s'applique ici comme plus haut : la majeure doit être universelle, et la mineure affirmative.

§ 10. *J'appelle...*, Voir plus haut,

pelle majeur l'extrême dans lequel est le moyen, et mineur, l'extrême qui est sujet du moyen. § 11. Soit, en effet, A à tout B et B à quelque C; si donc être attribué à tout est bien ce que j'ai dit au début, il faut nécessairement que A soit à quelque C. § 12. Et si A n'est à aucun B, et que B soit à quelque C, il y a nécessité que A ne soit pas à quelque C; car nous avons expliqué aussi ce que nous entendons par n'être attribué à aucun. Ici donc le syllogisme sera complet. § 13. Il en serait ainsi encore si B C était indéterminée, pourvu qu'elle fût affirmative : car le syllogisme restera le même, soit qu'on fasse B C indéterminée, soit qu'on la fasse particulière.

§ 14. Mais si l'universel attributif ou privatif est placé à l'extrême mineur, il n'y aura pas de syllogisme, que d'ailleurs la proposition indéterminée ou particulière soit affirmative ou négative. § 15. Par exemple, si A est ou n'est pas à quelque B, et que B soit à tout C, les termes de l'affirmation sont : bien, disposition, prudence; de la négation : bien, disposition, ignorance. § 16. D'autre part, si B n'est à aucun C, et que A soit ou ne soit pas

§ 3, et ch 1, § 7. — *Sujet du moyen*, c'est-à-dire, qui est dans le moyen.

§ 11. Mode AI, DArII des scholastiques. — *Au début*, ch. 1, § 11.

§ 12. Mode EI, FErIO des scholastiques. — *Nous avons expliqué*, ch. 1, § 11.

§ 14. Il n'y a pas de syllogisme possible avec une mineure universelle, c'est-à-dire qu'on a indifféremment conclusion affirmative ou conclusion négative, comme on peut le voir en mettant les exemples en forme, ainsi qu'on l'a fait plus haut.

§ 15. Mode inutile avec les prémisses I ou O et A. On a d'une part pour conclusion : Bien est attribué à toute prudence; et d'autre part : Bien n'est attribué à aucune ignorance, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de conclusion nécessaire.

§ 16... *Si B*... Aristote débute ici par la mineure. C'est le mode inutile, I ou O et E, dans les prémisses. On a d'une part pour conclusion : Blanc est attribué à tout cygne, et d'autre part : Blanc n'est attribué à aucun corbeau, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de conclusion nécessaire.

à quelque B, ou qu'il ne soit pas à tout B, il n'y aura pas non plus de syllogisme dans ce cas. Les termes de l'affirmation universelle sont : blanc, cheval, cygne; et de la négation universelle : blanc, cheval, corbeau. § 17. On peut prendre les mêmes termes dans le cas où AB serait une proposition indéterminée.

§ 18. Quand l'universel, soit attributif soit négatif, est placé au majeur, et que le particulier privatif est placé au mineur, il n'y aura pas non plus de syllogisme, soit qu'on fasse le privatif indéterminé soit qu'on le fasse particulier. § 19. Par exemple, si A est à tout B, et que B ne soit pas à quelque C, ou à tout C; car le terme auquel le moyen n'est pas particulièrement aura le premier pour conséquent universel, soit affirmatif, soit négatif. Supposons que les termes soient : animal, homme, blanc; parmi les choses blanches auxquelles homme n'est pas attribué, prenons cygne et neige. D'une part, animal est attribué à tout, et, d'autre part, il n'est attribué à aucun; de sorte qu'il n'y aura pas de syllogisme. § 20. Supposons encore que A ne soit à aucun B, et que B ne soit pas à quelque C; admettons, en outre, que les termes soient : inanimé, homme, blanc; prenons ensuite, parmi les choses blanches auxquelles on ne peut attribuer homme, cygne et neige; inanimé est attribué, d'une part, à tout, d'autre

§ 17. Voir plus haut, § 13; seulement ici, il s'agit de la majeure AB; plus haut, il s'agissait de la mineure BC.

§ 18. Il n'y a pas de syllogisme possible quand la mineure est négative. Voir plus haut, § 9.

§ 19. Mode inutile AO. On a d'une part pour conclusion : A, Animal, est attribué à tout cygne, et d'autre part : E, Animal, n'est attribué à aucune neige : donc il n'y a pas de conclusion nécessaire.

§ 20. Mode inutile EO : A, Inanimé, est attribué à toute neige : E, Inanimé, n'est attribué à aucun cygne. Pas de conclusion nécessaire.

part, à aucun. § 21. De plus, comme cette proposition, B n'est pas à quelque C, est indéterminée; car du moment que le terme n'est à aucun ou qu'il n'est pas à tout, il est vrai de dire qu'il n'est pas à quelque; en prenant les termes de manière qu'il ne soit à aucun, il n'y a pas de syllogisme, comme on l'a déjà dit; donc il est évident qu'il n'y aura pas de syllogisme, en établissant les termes comme on vient de l'indiquer; car il y en aurait eu aussi pour les autres. La démonstration serait encore pareille si l'universel était supposé privatif. § 22. Il n'y aura pas davantage de syllogisme si les deux intervalles sont parti-

§ 21... *Comme on l'a déjà dit*, plus haut, § 6; les deux prémisses sont alors une universelle affirmative et une universelle négative, d'après la remarque faite ici par Aristote, que la particulière indéterminée équivaut à la négative universelle. On a alors AE, mode inutile. — *Comme on vient de l'indiquer*, § 19, c'est-à-dire, la majeure AB universelle affirmative, et BC particulière négative.—*Pour les autres*, c'est-à-dire, pour les termes qui forment les prémisses AE.—*Si l'universel était supposé privatif*, comme dans l'exemple du § 20, on aurait alors EE, mode inutile du § 7. — Alexandre a substitué *car* au lieu de *mais* au début de cette phrase. — Voici, à partir du § 18, tout le raisonnement d'Aristote qui est assez difficile a suivre : Avec une universelle affirmative ou négative à la majeure, et une particulière négative à la mineure, il n'y a pas de syllogisme possible. Il développe le premier cas, § 19, c'est-à-dire, le cas de l'affirmative; et le second, § 20. Puis il explique ceci en faisant observer que la particulière négative est indéterminée, et qu'elle peut être tout aussi bien considérée comme une universelle négative. Or, pour celle-ci, il a été prouvé, § 6, qu'il n'y avait pas de syllogisme : donc il n'y en a pas non plus pour celle-là; car autrement il y en aurait pour la supposition du § 6 qui est la même.

§ 22... *Intervalles*, ou propositions comprises entre les deux termes qui en sont comme les limites — Modes inutiles II, OO, IO, OI. — *Animal, blanc, homme*, termes de l'affirmation qui donnent pour conclusion: Animal est attribué à tout homme. — *Animal, blanc, pierre*, termes de la négation qui donnent pour conclusion : Animal n'est attribué à aucune pierre. Ainsi la conclusion peut indifféremment être affirmative et négative : donc il n'y a pas de conclusion nécessaire, et par suite il n'y a pas de syllogisme. Voir plus haut dans ce chapitre § 14.

ffirmatifs ou négatifs, ou si l'un est affirmatif et égatif, ou bien si l'un est indéterminé et l'autre ı enfin si tous deux sont indéterminés. Dans tous e syllogisme est impossible; les termes communs ces suppositions peuvent être : animal, blanc, animal, blanc, pierre. § 23. Il est donc évident, ɔut ceci, que, quand le syllogisme est particulier :e figure, il faut nécessairement que les termes ɪposés comme nous l'avons dit : s'ils le sont ainsi, logisme; s'ils le sont autrement, il n'y a pas de e possible.

Il est également évident que tous les syllogismes figure sont complets, puisque tous concluent lonnées primitives. § 25. On voit aussi que toutes

ıme nous l'avons dit, à la majeure soit univer- ineure affirmative.

. Propriétés générales de ı figure. Tous les syllo- ıt complets, c'est-à-dire, r eux-mêmes; toutes les s'y trouvent : univer- ıtive, universelle néga- ılière affirmative, parti- gative. Il faut ajouter à ɪpriétés celles qui ont été léjà § 8, et celles qui sont 23. — Il faut bien remar- ɪode qu'Aristote a suivie pitre pour découvrir les rales de la première fi- ɔelle qu'il emploiera dans '*Organon*. Il étudie d'a- ɪe des seize combinaisons ɪre formes de la majeure peuvent donner en s'u- quatre formes pareilles de la mineure. Puis, prenant des exemples où la conclusion est de toute évidence, il les applique successivement à chacune de ces combinaisons; celles qui donnent la conclusion fournie d'ailleurs par le bon sens, sont concluantes, ou syllogistiques, les autres sont asyllogistiques. Aristote en reconnaît quatre de la première espèce et douze de la seconde. Après avoir éliminé les asyllogistiques, il étudie les propriétés communes des quatre syllogistiques, et il en tire les lois de la première figure. Il est impossible que la synthèse se fonde avec plus de certitude et de vérité. Cette méthode doit paraître un modèle achevé d'analyse. — Alexandre remarque que Théophraste ajoutait aux quatre modes d'Aristote cinq modes indirects, dont le philosophe lui-même parlera plus bas, ch. 7 et liv. 2, ch. 1.

les espèces de conclusions sont prouvées par cette figure; car on y trouve : être à tout, n'être à aucun, être à quelque, n'être pas à quelque. § 26. Voilà ce que j'appelle la première figure.

CHAPITRE V.

Seconde figure du syllogisme. — Définitions de la figure, du moyen, des extrêmes. — Modes universels. — Modes particuliers. — Modes concluants réduits à quatre; douze non concluants éliminés. — Propriétés générales de la seconde figure.

§ 1. Lorsqu'un même terme est, d'une part, à tout le premier terme, et que, d'autre part, il n'est aucunement au second, ou bien lorsqu'à la fois il est aux deux tout entiers, ou n'est à aucun des deux, c'est là ce que j'appelle la seconde figure. § 2. Je nomme moyen, dans cette figure, le terme attribué aux deux autres. Je nomme extrêmes les termes auxquels celui-là est attribué, extrême majeur celui qui est placé près du moyen, extrême mineur celui qui est le plus éloigné du moyen. § 3. Le moyen est placé en dehors des extrêmes, et il est le premier en ordre. § 4. Il n'y aura donc pas dans cette figure

§ 1. Cette définition ne s'applique, comme on le voit, qu'aux modes universels soit affirmatifs, soit négatifs. Voir ch. 4, § 1.

§ 2. *Placé près du moyen*, MNO étant les trois lettres de cette figure, M moyen est le premier, N placé près de lui est le majeur, O plus éloigné de N est le mineur.

§ 3. *En dehors des extrêmes*, c'est-à-dire qu'il n'est point renfermé entre les deux comme dans la première figure : il est le premier, parce qu'Aristote énonce toujours l'attribut avant le sujet.

§ 4. C'est que, pour qu'il y ait syllogisme complet, il faut, comme pour la première figure, que le

de syllogisme complet. § 5. Mais le syllogisme ici sera possible, les termes d'ailleurs étant ou n'étant pas universels. § 6. Avec des termes universels, il y aura syllogisme quand le moyen sera d'une part à tout, et d'autre part à aucun, quel que soit d'ailleurs celui des deux termes qui soit privatif. Autrement, il n'y aura pas de syllogisme. § 7. Par exemple, que M ne soit attribué à aucun N, et qu'il soit attribué à tout O, comme la proposition privative se convertit, N ne sera à aucun M. Mais on supposait que M était à tout O; N ne sera donc à aucun O; c'est ce qu'on a déjà démontré. § 8. Ensuite,

moyen soit intermédiaire, ce qui n'a lieu, dans la seconde et la troisième, qu'à l'aide de la conversion.

§ 6. C'est-à-dire qu'avec des propositions universelles, il faut que l'une des deux indifféremment soit négative et l'autre affirmative, ou, en d'autres termes, qu'elles diffèrent en qualité.

§ 7. Mode EA, CEsArE.—*Se convertit... déjà démontré*, voir ch. 2, § 2, et ch. 4, § 5. *Cesare* de la seconde figure, se réduit à *Celarent* de la première comme l'indique la lettre C, par la conversion simple de la majeure universelle négative E, comme l'indique la lettre S. Soit, par exemple, ce syllogisme en *Cesare:* Animal n'est attribué à aucune pierre, Animal est attribué à tout homme : donc Pierre n'est attribué à aucun homme; on obtient le syllogisme en *Celarent* en convertissant la majeure en ses propres termes : Pierre n'est attribué à aucun animal, Animal est attribué à tout homme : donc Pierre n'est attribué à aucun homme, conclusion évidente.

§ 8. Mode AE, CAmEstrEs, réduit à *Celarent* de la première figure en convertissant la mineure et la conclusion universelles négatives en leurs propres termes, et en faisant varier les prémisses, c'est-à-dire, en prenant la majeure pour la mineure, et réciproquement, comme l'indique la lettre M. Soit le syllogisme en *Camestres :* MN, Animal est attribué à tout homme; MO, Animal n'est attribué à aucune pierre : NO, donc Homme n'est attribué à aucune pierre; on obtient un syllogisme en *Celarent* en convertissant la mineure et la conclusion, et changeant l'ordre des prémisses : Pierre n'est attribué à aucun animal, Animal est attribué à tout homme : donc Pierre n'est attribué à aucun homme. —*Le syllogisme sera le même*, que dans la première figure, syllogisme étant pris ici pour conclusion. En effet, si Pierre n'est attribué à aucun homme, Homme non plus n'est attribué à aucune pierre.

si M est à tout N, et n'est à aucun O, O ne sera non plus à aucun N; car si M n'est à aucun O, O non plus ne sera à aucun M; mais M était supposé à tout N, donc O ne sera à aucun N; ainsi on est revenu à la première figure. Mais, comme la proposition négative se convertit, N ne sera non plus à aucun O, et alors le syllogisme sera le même. § 9. On pourrait démontrer encore ceci par réduction à l'absurde. § 10. Il est donc évident que, les termes ainsi disposés, il y a syllogisme, mais non pas syllogisme complet; car la conclusion nécessaire ne se forme pas uniquement avec les données primitives; il faut, en outre, d'autres éléments. §. 11. Mais si M est attribué à tout N et à tout O, il n'y aura pas de syllogisme. Termes de l'affirmation : substance, animal, homme; de la négation:

§ 9... *Réduction à l'absurde*, ou à l'impossible, comme dit réellement le texte. Voici en quoi consiste cette méthode dont Aristote fera le plus grand usage, et qu'il a ici le tort de ne point definir. Pour établir la vérité de la conclusion obtenue, on prouve que sa contradictoire est une absurdité, et que, par conséquent, la première conclusion est vraie puisque jamais deux contradictoires ne peuvent être fausses à la fois. Du moment que l'une est absurde, il est démontré que l'autre est vraie. Supposons que, dans l'exemple cité plus haut, en *Cesare*, on nie la conclusion : Pierre n'est attribué à aucun homme, on admettra alors sa contradictoire : Pierre est attribué à quelque homme. Joignant donc cette nouvelle proposition, comme mineure, à la première majeure admise, on aura en *Ferio* : Animal n'est attribué à aucune pierre, Pierre est attribué à quelque homme, donc Animal n'est pas attribué à quelque homme : mais, dans la première mineure, on avait admis, au contraire, qu'animal est attribué à tout homme; donc sa contradictoire qu'animal n'est pas attribué à quelque homme, est fausse; donc la mineure: Pierre est attribué à quelque homme, est fausse, puisqu'elle conduit à une contradiction : donc Pierre n'est attribué à aucun homme. Même démontration pour *Camestres* réduit à *Darii*.

§ 10. *D'autres éléments*, c'est-à-dire, des conversions.

§ 11. Mode inutile AA, pouvant donner, selon les termes, une conclusion affirmative ou une négative, c'est-à-dire, qu'il n'y a pas de conclusion nécessaire. Voir ch. 4, § 22 et § 14.

ubstance, animal, pierre. Substance ici est le terme oyen. § 12. Il n'y a pas non plus de syllogisme quand : n'est attribué ni à aucun N, ni à aucun O; que les rmes pour l'affirmation soient : ligne, animal, homme; our la négation : ligne, animal, pierre. § 13. Il est donc vident que, pour qu'il y ait syllogisme avec des termes universels, il faut que ces termes soient disposés ainsi que nous l'avons dit en débutant; car on n'obtient pas de conclusion nécessaire s'ils le sont autrement.

§ 14. Si le moyen n'est universel que dans l'un des extrêmes, lorsqu'il l'est dans la majeure soit affirmativement soit privativement, et que, dans la mineure, il est particulier et en opposition avec l'universel : j'entends par en opposition le cas où l universel étant négatif, le particulier est affirmatif, ou bien celui où l'universel étant affirmatif, le particulier est négatif : alors il y a nécessité que le syllogisme soit particulier négatif. § 15. En effet, si M n'est à aucun N et s'il est à quelque O, il faut nécessairement que N ne soit pas à quelque O; car la proposition négative se convertissant, N non plus ne sera à aucun M; mais comme l'on supposait que M était à quelque O, N ne sera pas à quelque O; car le syllogisme alors est de la première figure. § 16. Ensuite, si M

§ 12. Mode inutile EE, donnant également, pour conclusion, ou l'affirmation ou la négation.

§ 13. *En débutant*, § 6.

§ 14. *Le syllogisme soit particulier négatif*, syllogisme pris encore ici pour conclusion. Voir § 8.

§ 15. Mode EI, FEstInO réduit à *Ferio* de la première figure, par la conversion simple de la majeure, comme l'indique la lettre S.

§ 16. Mode AO, BArOcO, réduit à *Barbara* de la première figure, comme l'indique B, par réduction à l'absurde comme l'indique C. Cette réduction se fait ici par le mode *Barbara* auquel *Baroco* ne peut se rapporter autrement, puisque la mineure et la conclusion étant particulières négatives n'ont pas de conversion possible, et que la majeure universelle affirmative ne pourrait

est à tout N et n'est pas à quelque O, il est nécessaire que N ne soit pas à quelque O; car s'il est à tout O, comme M est aussi attribué à tout N, il faut que M soit à tout O : mais on supposait qu'il n'était pas à quelque O. De plus, si M est à tout N, et s'il n'est pas à tout O, il y aura ce syllogisme, que N n'est pas à tout O. La démonstration ici est la même. § 17. Si M est attribué à tout O et ne l'est pas à tout N, il n'y aura pas de syllogisme. Termes pour l'affirmation : animal, substance, corbeau; et pour la négation : animal, blanc, corbeau. § 18. Il n'y en aura pas non plus si M n'est attribué à aucun O, et s'il l'est à quelque N. Termes de l'affirmation : animal, substance, pierre; et de la négation : animal, substance, science. § 19. Ainsi donc l'universel étant de forme opposée à celle du particulier, on a dit quand il y aura et quand il n'y aura pas de syllogisme.

§ 20. Mais si les deux propositions sont de même forme, toutes deux privatives ou toutes deux affirmatives, il n'y aura pas de syllogisme. § 21. Supposons-les

se convertir qu'en particulière affirmative; ce qui donnerait deux particulières pour les prémisses, et rendrait le syllogisme impossible. Voir plus haut, § 9. La contradictoire de la particulière négative est l'universelle affirmative. — *De plus*... C'est-à-dire que substituant dans la mineure cette forme : n'est pas à tout, à celle-ci : n'est pas à quelque, on obtiendra également dans la conclusion la forme substituée : n'est pas à tout.—*La démonstration serait la même*, c'est-à-dire, par réduction à l'absurde.

§ 17. Mode inutile OA, qui donne, selon les termes, une conclusion tantôt affirmative, tantôt négative, c'est-à-dire qu'il ne donne pas de conclusion nécessaire : Substance est attribué à tout corbeau; Blanc n'est attribué à aucun corbeau.

§ 18. Mode inutile IE, à conclusion variable : Substance est attribué à toute pierre; Substance n'est attribué à aucune science. — Dans cet exemple, l'édition de Berlin substitue dans le texte unité à pierre, sans indiquer aucune autorité. Cette leçon est empruntée à Isingrinius qui la donne aussi sans la justifier.

§ 21. Mode inutile EO, Neige n'est

d'abord privatives, et que l'universel soit joint à l'extrême majeur, par exemple que M ne soit à aucun N, et qu'il ne soit pas à quelque O. N peut également être à tout O, et n'être à aucun. Termes de la négation universelle : noir, neige, animal. On ne peut pas trouver de termes pour l'affirmation universelle, puisque M à la fois est à quelque O, et n'est pas à quelque autre O : car si N est à tout O, et que M ne soit à aucun N, M ne sera non plus à aucun O; mais l'on a supposé qu'il était à quelque O. Donc il n'est pas possible de trouver des termes de ce genre : mais il faut démontrer ceci en observant que la proposition est indéterminée ; en effet, puisqu'il est vrai aussi de dire que M n'est pas à quelque O, même quand il n'est à aucun, et comme, lorsqu'il n'est à aucun O, il n'y a pas de syllogisme, il est évident qu'il n'y en aura pas davantage dans le cas actuel. § 22. Supposons ensuite que les deux propositions soient attributives, et que l'universel ait toujours la même place, par exemple, que M soit à tout N, et à quelque O; N alors peut être à tout O

attribué à aucun animal. — ***Puisque M à la fois est***, c'est-à-dire, quand le moyen peut être affirmé d'une partie du mineur, et nié de l'autre. En effet, si l'on pouvait obtenir cette conclusion affirmative : N est à tout O, comme on a obtenu d'abord cette négative : N n'est à aucun O, on aurait en gardant la majeure : M n'est à aucun N, cette conclusion : M n'est à aucun O, contradictoire de la mineure admise : M est à quelque O. — ***Il n'y a pas de syllogisme...*** On a démontré, plus haut, § 12, qu'avec deux universelles négatives EE, le syllogisme est impossible. La négative O du mode EO, rentre dans l'universelle négative E : donc il n'y aura pas davantage de syllogisme ici.

§ 22. Mode inutile AI, à conclusion variable. Pas de conclusion universelle affirmative, si ce n'est en contredisant la mineure d'abord admise. — ***Dite plus haut***, § précédent. — ***L'indéterminé de la proposition***, I particulière affirmative, est indéterminée en ce sens qu'elle peut être vraie en même temps que son universelle affirmative A : or, on a démontré que ce mode AA était inutile, plus haut, § 11 : donc AI qui y rentre l'est également.

ou n'être à aucun. Les termes de la négation universelle sont : blanc, cygne, pierre. Il n'y en aura pas pour l'affirmative universelle, par la raison déjà dite plus haut; et il faut démontrer ceci par l'indéterminé de la proposition. § 23. Avec l'universel joint à l'extrême mineur, en supposant que M ne soit à aucun O, et qu'il ne soit pas à quelque N, N alors peut être à tout O ou n'être à aucun O. Termes de l'affirmation : blanc, animal, corbeau; de la négation : blanc, pierre, corbeau. § 24. Mais, si les propositions sont attributives, les termes de la négation seraient : blanc, animal, neige; et de l'affirmation : blanc, animal, cygne. § 25. Il est donc clair que, quand les propositions sont de même forme, et que l'une est universelle, l'autre particulière, il n'y a pas de syllogisme possible. § 26. Il n'y en a pas non plus, si le moyen est ou n'est pas particulièrement à l'un et à l'autre extrême, ou bien si particulièrement il est à l'un et n'est pas à l'autre, ou bien s'il n'est à aucun des deux en entier, ou s'il est d'une manière indéterminée. Termes communs de tous ces cas : blanc, animal, homme; blanc, animal, inanimé.

§ 27. En résumé, on voit que, quand les termes sont les uns envers les autres comme on l'a dit, il y a nécessairement syllogisme, et que, s'il y a syllogisme, il faut

§ 23. Mode inutile OE, à conclusion variable.

§ 24. Mode inutile IA, à conclusion variable. — *Propositions attributives*, c'est-à-dire, avec une majeure particulière affirmative, et une mineure universelle de même qualité, d'après la supposition du § 23.

§ 26. Modes inutiles II, OO, IO, OI; avec toutes les modifications nécessaires de qualité dans les prémisses, la quantité restant la même, on a d'une part : Animal est attribué à tout homme; d'autre part, Animal n'est attribué à aucun être inanimé.

§ 27. *Comme on l'a dit*, à savoir que la majeure est universelle, et les propositions de qualité différente, l'une étant affirmative, tandis que l'autre est négative.

nécessairement que les termes soient dans ces relations. § 28. Il est évident, en outre, que tous les syllogismes de cette figure sont incomplets, puisque tous ne concluent que par l'addition de quelques données, lesquelles sont ou nécessairement renfermées dans les termes, ou admises à titre d'hypothèses, comme dans le cas où nous démontrons par l'absurde. § 29. On voit enfin que, dans cette figure, il n'y a pas de syllogisme affirmatif, mais que tous y sont privatifs, les universels comme les particuliers.

CHAPITRE VI.

Troisième figure du syllogisme. — Définitions de la figure, du moyen, des extrêmes. — Modes universels. — Modes particuliers. — Modes concluants réduits à 6 : 10 asyllogistiques éliminés. — Propriétés générales de la troisième figure.

§ 1. Lorsqu'à l'égard d'un même terme les autres termes sont, l'un attribué universellement, et l'autre nié de même, ou bien lorsque tous deux sont ou ne sont pas universellement à ce même terme, j'appelle cette figure la troisième. § 2. Je nomme ici moyen le terme auquel nous attribuons les deux autres, extrêmes les termes at-

§§ 28, 29. Propriétés générales de la seconde figure : Tous les syllogismes y sont incomplets; ils sont tous négatifs, soit universels soit particuliers.— La méthode suivie pour l'exposition de cette seconde figure, est identique à celle de la première.

§ 1. Cette définition, comme celles des deux premières figures, ne s'applique qu'aux modes universels.

§ 2. Le moyen est sujet des deux autres termes. Les trois termes pour cette figure étant représentés par P R S, P le majeur est le plus éloigné de S le moyen, et R le mineur en est le plus proche.

tribués, extrême majeur celui qui est le plus éloigné du moyen, extrême mineur celui qui en est le plus rapproché. § 3. Le moyen est en dehors des extrêmes, et il est le dernier par sa place. § 4. Dans cette figure il n'y a pas non plus de syllogisme complet, § 5, mais le syllogisme est possible, que les termes soient joints au moyen universellement ou non universellement. § 6. Les termes

§ 3. Le moyen, dans la troisième figure, est comme, dans la seconde, placé en dehors des extrêmes, et non au milieu comme pour la première. Seulement ici, il est le dernier au lieu d'être au premier rang, parce que, dans le mode d'énonciation adopté par Aristote, le sujet ne vient jamais qu'après l'attribut.

§ 4... *Non plus*, que dans la seconde. Voir au ch. précédent, § 4.

§ 6. Mode AA, DArAptI, réduit à *Darii* de la première figure, comme l'indique D, par la conversion de la mineure universelle affirmative, comme l'indique P. — *Réduction à l'absurde... exposition.* La méthode de réduction à l'absurde a déjà été exposée plus haut, ch. 5, § 9. Elle consisterait ici à prendre la contradictoire de la conclusion dont on se servirait comme majeure dans un nouveau syllogisme, gardant pour mineure la mineure même du premier. On obtiendrait ainsi une conclusion contradictoire à la majeure du premier syllogisme qu'on avait d'abord admise. Il s'ensuit que la seconde conclusion est fausse, et que par conséquent sa contradictoire est vraie, c'est-à-dire, la première conclusion qu'on avait d'abord révoquée en doute, et qu'on ne peut repousser sans être conduit à une absurdité. On pourrait prendre la contradictoire de la conclusion pour mineure et non pour majeure; alors on obtiendrait une contradictoire à la première mineure admise, et le syllogisme serait de la seconde figure; tandis que dans l'autre cas, il serait de la première. — *L'exposition*, je transcris le mot grec, consiste, comme on l'a déjà vu plus haut, ch. 2, § 6, à prendre, dans un terme général, l'un des termes particuliers qu'il renferme, et à prouver que ce qui évidemment convient à la partie convient aussi en partie au tout. L'exposition repose toujours sur des exemples frappants, connus de tous, et où la conclusion est de toute évidence. Ici donc il faudrait choisir dans la totalité du moyen un individu pour lequel les attributs supposés au moyen seraient de toute évidence. Ainsi, pour prendre l'exemple des commentateurs, faisons ce syllogisme en *Darapti :* Raisonnable est attribué à tout homme; Animal est attribué à tout homme; donc Raisonnable est attribué à quelque animal. Pour prouver cette conclusion, on expose un des éléments du moyen, c'est-à-dire que de sa totalité, on tire un individu homme, Socrate, par

tant universels, par exemple, P et R étant à tout
ıura ce syllogisme, que P est nécessairement à quel-
; car, la proposition universelle affirmative se con-
ınt, S sera à quelque R; mais, puisque P est à tout
à quelque R, il y a nécessité que P soit à quelque
lors le syllogisme se forme dans la première figure.
ut encore faire cette démonstration par la réduc-
'absurde et par l'exposition; car, les deux termes
ı tout S, si l'on prend l'un des S, N par exemple,
seront à cet S, de sorte que P sera à quelque R.
R est à tout S, et que P ne soit à aucun S, il y aura
ɔgisme que nécessairement P ne sera pas à quel-
Le même mode de démonstration serait possible
vertissant la proposition R S; et l'on pourrait dé-
:r aussi par réduction à l'absurde, comme dans les
cédents. § 8. Si R n'est à aucun S, et que P soit à
il n'y aura pas de syllogisme. Termes de l'affirma-
nimal, cheval, homme; et de la négation : animal,
é, homme. § 9. Si les deux termes ne sont attri-
aucun S, il n'y aura pas non plus de syllogisme.

Or, évidemment, Socrate
de raison; de plus, évi-
, c'est un être animé; donc
ıttribue à Socrate peut être
ussi à quelque être animé:
i attribue d'être raisonna-
: raisonnable est attribué à
nimal; ce qui était à prou-

ıde EA, FElAptOn, ramené
e la première figure, par la
n de la mineure en particu-
ıme l'indique la lettre P.
ne mode... comme dans le
nt par réduction à la pre-
mière figure, en convertissant RS. — *Par réduction à l'absurde*, en prenant la contradictoire de la conclusion, en gardant la mineure du premier syllogisme, et en obtenant une nouvelle conclusion contradictoire à la majeure précédemment admise.

§ 8. Mode inutile AE, à conclusion variable : Animal est attribué à tout cheval; Animal n'est attribué à aucun être inanimé.

§ 9. Mode inutile EE, à conclusion variable : Animal est attribué à tout cheval; Homme n'est attribué à aucun cheval.

Termes de l'affirmation : animal, cheval, inanimé; de la négation : homme, cheval, inanimé : inanimé étant le moyen. § 10. Tels sont les cas où, dans cette figure, il y aura et il n'y aura pas de syllogisme, avec des termes universels. En effet, les deux termes étant attributifs, il y aura ce syllogisme, que l'un des extrêmes est particulièrement à l'autre extrême. Lorsqu'ils sont privatifs, il n'y a pas de syllogisme; mais, lorsque l'un est privatif et l'autre affirmatif, si c'est le majeur qui est privatif et l'autre affirmatif, il y aura ce syllogisme, que l'un des extrêmes n'est pas particulièrement à l'autre extrême; autrement il n'y aura pas de syllogisme.

§ 11. Lorsque, par rapport au moyen, l'un des termes est universel et l'autre particulier, si tous les deux sont attributifs, il y a nécessairement syllogisme, quel que soit d'ailleurs celui des termes qui est universel. § 12. Si donc R est à tout S, et P à quelque S, nécessairement P sera à quelque R. Par la conversion de l'affirmative, S sera à quelque P; et, puisque R est à tout S, et S à quelque P, R sera aussi à quelque P, d où P aussi sera à quelque R. § 13. Ensuite, si R est à quelque S et P à tout S, P sera nécessairement aussi à quelque R. Le mode de démonstration serait ici le même. § 14. Et l'on peut démontrer encore, par la réduction à l'absurde et par

§ 10. Pour qu'il y ait syllogisme avec des prémisses universelles, il faut que la mineure soit affirmative. Syllogisme est pris ici, comme plus haut, ch. 5, § 11, pour conclusion.

§ 12. Mode IA DIsAmIs, réduit à *Darii* de la première figure comme l'indique l'initiale D, par la conversion simple de la majeure et de la conclusion, comme l'indiquent les deux lettres SS, et par la transposition des prémisses comme l'indique la lettre M.

§ 13. Mode AI DAtIsI, réduit à *Darii* par la conversion simple de la mineure.

l'exposition, comme pour les cas précédents. § 15. Mais, si l'un des termes est attributif et l'autre privatif, et que l'attributif soit universel, avec le mineur affirmatif, il y aura syllogisme. En effet, si R est à tout S, et que P ne soit pas à quelque S, P nécessairement ne sera pas à quelque R; car, s'il était à tout R, et que R fût à tout S, P aussi serait à tout S; ce qui est contraire à la supposition. On peut démontrer ceci sans la réduction à l'absurde, en supposant un des S auquel P n'est pas. § 16. Avec le majeur attributif, il n'y aura pas de syllogisme : par exemple, si P est à tout S, et que R ne soit pas à quelque S. Termes de l'affirmation universelle : animé, homme, animal. Pour la négation universelle, on ne peut trouver de termes, puisque R est à tel S et n'est pas à tel autre; car, si P est à tout S et R à quelque S, P sera aussi à quelque R; mais l'on avait supposé que P n'était à aucun R. Il faut ici procéder comme dans les cas précédents; car, comme n'être pas à quelque est indéterminé, il est vrai de dire que ce qui n'est à aucun n'est pas non plus à quelque; or, quand on avait n'être à aucun, il n'y avait pas de syllogisme : donc il est évident qu'ici non plus il n'y en aura pas davantage. § 17. Si le privatif est

§ 14. *Réduction*, *exposition*, voir § 6. La réduction à l'absurde pour *Disamis* se fait par un syllogisme en *Celarent*; pour *Datisi*, par un syllogisme en *Ferio*.

§ 15. Mode OA, BrOcArdO, réduit à *Barbara* de la première figure, comme l'indique l'initiale B, par réduction à l'absurde, comme l'indique C; en prenant pour majeure dans un second syllogisme la contradictoire de la première conclusion, on obtient une contradictoire à la majeure précédemment admise. — *En supposant*..., c'est-à-dire par l'exposition d'un des termes.

§ 16. Mode inutile AO. — *L'on avait supposé*... pour obtenir l'universelle négative. — *Cas précédents*... § 8.

§ 17. Mode EI FErIsOn, réduit à *Ferio* de la première figure par la conversion simple de la mineure.

universel et que le particulier soit affirmatif, pourvu que le majeur soit privatif et le mineur attributif, il y aura syllogisme; car, si P n'est à aucun S, et que R soit à quelque S, P ne sera pas à quelque R; et, de nouveau, l'on aura la première figure, en convertissant la proposition R S. § 18. Avec le mineur privatif, il n'y aura pas de syllogisme. Termes de l'affirmation : animal, homme, sauvage, et de la négation : animal, science, sauvage; le moyen, de part et d'autre, est sauvage. § 19. Si les deux termes sont privatifs, et que l'un soit universel, l'autre particulier, il n'y aura pas non plus de syllogisme. Avec un mineur universellement joint au moyen, termes de la négation : animal, science, sauvage, et de l'affirmation : animal, homme, sauvage. § 20. Si c'est, au contraire, le majeur qui est universel et le mineur particulier, les termes de la négation seraient : corbeau, neige, blanc;

§ 18. Mode inutile IE, à conclusion variable : Animal est attribué à tout homme; Animal n'est attribué à aucune science

§ 19. Mode inutile OE, à conclusion variable : Animal n'est attribué à aucune science; Animal est attribué à tout homme.

§ 20. Mode inutile EO, à conclusion variable : Corbeau n'est attribué à aucune neige. — On ne peut obtenir de conclusion affirmative, parce qu'avec la mineure O, il peut se faire que le mineur ne soit pas à une partie du moyen, et soit à une autre partie en même temps, c'est-à-dire qu'on puisse tout aussi bien l'affirmer que le nier du moyen. Supposons en effet qu'on ait une conclusion affirmative universelle, P est à tout R; la prenant pour majeure d'un nouveau syllogisme, et y ajoutant la nouvelle mineure : R est à quelque S, on aura en *Darii*, la conclusion : P est à quelque S, contradictoire à la première majeure E; P n'est à aucun S; donc on ne peut avoir de conclusion affirmative universelle. De plus, O étant indéterminée, elle peut être vraie en même temps que son universelle de même forme E; ainsi il peut être vrai à la fois que quelque être blanc ne soit pas corbeau, et qu'aucun être blanc ne soit corbeau. Or, dans ce dernier cas, il n'y a pas de syllogisme possible avec deux prémisses EE, comme on l'a prouvé § 9; il n'y en aura donc pas non plus ici, puisque EO rentre dans EE. Voir ch. 4, § 21.

mais, pour ceux de l'affirmation, on ne saurait en trouver, si R est à tel S tandis qu'il n'est pas à tel autre; car, si P est à tout R, et R à quelque S, P sera aussi à quelque S; mais l'on supposait qu'il n'était à aucun. Il faut encore prouver ceci par le caractère indéterminé de la proposition.

§ 21. Le syllogisme n'est pas possible non plus, si l'un et l'autre extrême sont ou ne sont pas particulièrement au moyen; si l'un y est et que l'autre n'y soit pas; que l'un soit particulièrement au moyen et que l'autre ne soit pas à tout le moyen; ou bien si les propositions sont indéterminées. Termes communs de tous ces cas : animal, homme, blanc; animal, inanimé, blanc.

§ 22. Telles sont évidemment les conditions pour que, dans cette figure, le syllogisme soit ou ne soit pas possible. Si les termes sont disposés comme on l'a dit, il y aura nécessairement syllogisme; et, s'il y a syllogisme, les termes seront nécessairement ainsi. § 23. Il est, de plus, évident que, dans cette figure, tous les syllogismes sont incomplets; car tous ne concluent qu'en ajoutant quelque donnée nouvelle. § 24. On voit enfin qu'il n'est pas possible, dans cette figure, d'obtenir de syllogisme universel, ni affirmatif, ni privatif.

§ 21. Modes inutiles II, OO, IO, OI.
§ 22. *Comme on l'a dit*, à savoir que l'une des prémisses doit être universelle et la mineure affirmative.
§§ 23, 24. Propriétés générales de la troisième figure : Tous les syllogismes sont incomplets; pas de conclusion universelle. La méthode reste toujours semblable à celle des deux premières figures; ch. 4, § 25.

CHAPITRE VII.

Modes indirects dans les trois figures. — Réduction des deux dernières figures à la première. — Réduction de tous les modes aux deux seuls modes universels de la première figure.

§ 1. Il n'est pas moins évident que, dans toutes les figures, au cas où il n'y a pas syllogisme, si les deux termes sont affirmatifs ou privatifs, ou tous les deux particuliers, il n'y a pas de conséquence nécessaire. § 2. Mais, si l'un est attributif et l'autre privatif, et que le privatif soit pris universellement, il y a toujours syllogisme du petit extrême attribué au grand. § 3. Par exemple, que A soit à tout B, ou à quelque B, et que B ne soit à aucun C; les propositions, en effet, pouvant se convertir, il y a

§ 1. *Au cas où il n'y a pas syllogisme*, c'est-à-dire, que les modes inutiles, indiqués dans les chapitres précédents pour les trois figures, ne peuvent conclure quand les prémisses sont toutes deux affirmatives ou négatives, ou toutes deux particulières.

§ 2. Mais, quand les prémisses sont de qualité différente, et que la négative est universelle, il peut y avoir syllogisme; seulement ce n'est plus le grand extrême qui est conclu du petit, c'est au contraire le petit qui est attribué au grand. De là, le nom de modes indirects, parce que la conclusion est indirecte. Ce sont ces modes indirects, au nombre de cinq, deux pour la première figure, un pour la seconde, et deux pour la troisième, dont on a fait la quatrième figure; on l'attribue ordinairement à Galien; mais on doit évidemment la rapporter à Aristote. Voir pour cette question les Annexes à mon Mémoire sur la Logique, tom. 2.

§ 3. *Par exemple que A soit à tout B*... Mode indirect, FApEsmO, réduit à *Ferio*, par la conversion de la majeure universelle affirmative en particulière, de la mineure universelle négative en ses propres termes, et enfin la transposition des prémisses.—*Ou à quelque B*... Mode indirect FrIsEsmO, réduit aussi à *Ferio* par la conversion simple de la majeure et de la mineure, et la transposition des prémisses.

nécessité que C ne soit pas à quelque A. § 4. Et, de même, dans les autres figures, le syllogisme s'y obtient toujours par la conversion.

§ 5. Il est encore évident que la proposition indéterminée, prise à la place de la proposition particulière attributive, donnera toujours le même syllogisme qu'elle dans toutes les figures.

§ 6. Il est également clair que tous les syllogismes

§ 4. *De même dans les autres figures...* Aristote ne développe point sa pensée. Voici les modes indirects des autres figures : FIrEsmO, pour la seconde, réduit à *Ferio* par la conversion simple de la mineure, et la transposition des prémisses; pour la troisième, FApEmO, réduit à *Ferio* par la conversion particulière de la majeure et la transposition; et FrIsEmO réduit à *Ferio* par la conversion simple de la majeure et la transposition. Ces cinq modes indirects, se réduisant au même mode direct de la première figure, se forment tous avec une majeure affirmative de quantité quelconque, et une mineure universelle négative. Pour la première figure, il faut convertir les deux prémisses; pour la seconde, la mineure seulement; et pour la troisième, la majeure. Dans toutes, il faut en outre transposer les prémisses. Il faut remarquer de plus que les cinq modes indirects donnent tous une conclusion particulière négative, la seule qui ne puisse se convertir : autrement la conversion possible de la conclusion les rendrait des modes directs, comme *Ferio*, *Festino*, etc.

§ 5. *Attributive...* Les commentateurs ont remarqué, avec raison, que ceci pouvait tout aussi bien s'appliquer à la particulière affirmative qu'à la négative, et que le mot de *catégorique* devait s'entendre d'une manière générale. L'indéterminé, dans le syllogisme, équivaut au particulier.

§ 6. *Ostensivement*, c'est-à-dire, par démonstration directe. La conversion ramène toujours les syllogismes des deux dernières figures aux modes de la première; et quand on emploie la réduction à l'absurde, c'est encore dans la première que s'obtient le syllogisme de l'impossible. Aristote en donne un exemple nouveau à la fin du paragraphe : Si A n'est à aucun B, etc., syllogisme en *Celarent*, pour démontrer, par l'absurde, que A est à quelque B. La réduction à l'absurde ne donne pas toujours et nécessairement la première figure : mais si l'on réduit de la troisième à la seconde, par exemple, on n'obtient encore qu'un syllogisme incomplet, puisque ceux de la seconde figure ne se complètent eux-mêmes que par la première.

incomplets se complètent par la première figure; car tous concluent ou ostensivement ou par réduction à l'absurde; et, de l'une et l'autre façon, c'est la première figure qui est produite. S'ils se complètent ostensivement, c'est par la conversion qu'ils concluent, et l'on a vu que la conversion donnait toujours la première figure. S'ils sont démontrés par réduction à l'absurde, la supposition erronée que l'on fait donne le syllogisme dans la première figure. Soit, par exemple, un syllogisme de la dernière: si A et B sont à tout C, A est aussi à quelque B; car, si A n'est à aucun B, et que B soit à tout C, A ne sera à aucun C; mais on l'avait supposé à tout C. Et de même pour tous les autres cas.

§ 7. On peut même ramener tous les syllogismes aux syllogismes universels de la première figure. § 8. D'abord, ceux de la seconde se complètent évidemment par ceux-là, non pas tous de la même manière; mais les universels, par la conversion du privatif; et chacun des particuliers, par la réduction à l'absurde. § 9. Quant aux syllogismes particuliers de la première figure, ils sont complets par eux-mêmes; mais il serait encore possible de les démontrer, en les ramenant à l'absurde par la seconde figure. Par exemple, si A est à tout B, et B à quelque C, A sera aussi à quelque C; car, s'il n'est à

§§ 7, 8. *Les universels, par la conversion du privatif...* *Cesare* réduit à *Celarent* par la conversion simple de la majeure : *Camestres* réduit à *Celarent* par la conversion simple de la mineure et la transposition des prémisses : — *E chacun des particuliers... Festino* à *Celarent* par réduction à l'absurde, et de même *Baroco* à *Barbara*.

§ 9. *Quant aux syllogismes particuliers...* Pour prouver que *Darii* se réduit à *Celarent* ainsi que *Ferio*, il montre d'abord que *Darii* se réduit à *Camestres* et *Ferio* à *Cesare*: Or *Camestres* et *Cesare* se réduisent à *Celarent*, comme on vient de le voir.

aucun C, et qu'il soit à tout B, B ne sera non plus à aucun C; or, nous ne savons ceci que par la seconde figure. La démonstration serait encore la même pour le privatif; car, si A n'est à aucun B et que B soit à quelque C, A ne sera pas non plus à quelque C; car, s'il est à tout C, et qu'il ne soit à aucun B, B ne sera non plus à aucun C; et c'était là précisément la moyenne figure. Ainsi donc, comme tous les syllogismes de la moyenne figure sont ramenés aux syllogismes universels de la première, et que les syllogismes particuliers de la première sont ramenés à ceux de la moyenne figure, il est clair aussi que les syllogismes particuliers de la première seront ramenés aux syllogismes universels de cette même figure. § 10. Enfin, les syllogismes de la troisième, si les termes sont universels, se complètent immédiatement par ces mêmes syllogismes. § 11. Et, si les termes sont particuliers, c'est par les syllogismes particuliers de la première figure; et ceux-ci viennent d'être ramenés aux universels. Ainsi donc, c'est à eux aussi que les syllogismes particuliers de la troisième figure seront ramenés. § 12. Donc, en résumé, tous les syllogismes seront ramenés aux syllogismes universels de la première figure.

§ 13. On sait maintenant comment se forment les syllogismes qui affirment ou nient simplement l'existence.

§ 10. *Si les termes sont universels...* *Darapti* est ramené à *Celarent*, *Felapton* à *Barbara* par réduction à l'absurde. — *Si les termes sont particuliers...* *Disamis*, *Datisi*, ramenés à *Darii*, *Ferison* à *Ferio*. *Brocardo*, quoique particulier, se ramène directement à *Barbara* par réduction à l'absurde.

§ 13. *Simplement l'existence*, pour les opposer à ceux qui la nient ou l'affirment avec caractère de nécessité ou de contingence. Voir plus haut, ch. 2, § 1. Il va exposer, dans les chapitres suivants, les syllogismes formés de propositions modales.

On les a vus d'abord chacun dans une même figure, et l'on a vu ensuite leurs rapports, quand ils sont de figures différentes.

CHAPITRE VIII.

Syllogismes des modales. — Syllogismes avec les deux prémisses marquées du caractère de nécessité.

§ 1. Comme c'est une chose fort différente que d'être simplement, et d'être nécessairement, et d'être d'une manière contingente; car bien des choses sont sans être nécessairement, et d'autres ne sont ni nécessairement ni même pas du tout, mais peuvent être; on conçoit sans peine que le syllogisme, dans chacun de ces cas, sera différent aussi, et que les termes n'en seront pas semblables. Ainsi, tel syllogisme sera composé de termes nécessaires, tel autre de termes absolus, tel autre enfin de termes contingents.

§ 2. Pour les propositions nécessaires, il en est à peu

§ 1. *Être nécessairement*... Voir plus haut, ch. 2, § 1. — *De termes nécessaires,... contingents,... absolus,...* je suis obligé d'imiter ici la concision aristotélique; mais on comprend sans peine que les termes absolus sont ceux qui expriment la simple existence, l'existence pure et sans modification; les termes nécessaires, ceux qui expriment l'existence marquée d'un caractère de nécessité; les termes contingents, ceux qui expriment la contingence, l'existence contingente.

§ 2. En thèse générale, les règles du syllogisme composé de termes nécessaires sont les mêmes que pour le syllogisme composé de termes absolus, à la seule différence de ce caractère de nécessité. Il n'y a que deux exceptions à ceci, et elles sont exposées au § suivant.

près comme pour les propositions d'existence absolue; les termes, en effet, étant disposés de même, le syllogisme se produira, et ne se produira pas également, soit pour la simple existence, soit pour l'existence nécessaire affirmée ou niée. La seule différence, c'est qu'on ajoutera aux termes que la chose est ou qu'elle n'est pas, nécessairement. § 3. Le privatif, en effet, se convertit

§ 3. *Le privatif se convertit*... Voir plus haut, ch. 2, § 2. — *Être dans la totalité*, voir ch. 1, § 11. — *Dans les autres cas*... Dans les cas autres que les deux suivants, de la seconde et de la troisième figure. — *La conclusion du nécessaire*, c'est-à-dire la conclusion où la modale est marquée du caractère de nécessité. — *Mais, dans la figure moyenne*,... Voici la première exception : *Baroco*. — *Et dans la troisième*... Voici la seconde : *Brocardo*. Les syllogismes en *Baroco* et en *Brocardo*, quand les termes sont absolus, sont ramenés à la première figure par réduction à l'absurde, comme on l'a vu, ch. 5, § 16, et ch. 6, § 15 : mais quand les termes sont nécessaires, on ne se sert plus de cette méthode; on emploie l'exposition qui donne un syllogisme nouveau propre à confirmer le premier, soit dans la seconde, soit dans la troisième figure. — *Ne soient pas*, c'est-à-dire, auquel l'un des deux extrêmes seulement puisse être attribué. Soit, par exemple, un syllogisme de termes nécessaires en *Baroco* : nécessairement tout homme est doué de raison : nécessairement quelque être bipède n'est pas doué de raison : donc nécessairement quelque être bipède n'est pas homme. Pour confirmer ce syllogisme, on peut, en s'attachant à l'un des termes contenus sous le mineur, bipède, et exposant ce terme, prouver que la qualité d'homme ne lui convient pas; qu'on prenne, par exemple, parmi les bipèdes, oiseau; l'on obtient en *Camestres* une autre conclusion du nécessaire qui confirme la première : nécessairement, tout homme est doué de raison : nécessairement, aucun oiseau (bipède) n'est doué de raison : donc, nécessairement, aucun oiseau n'est homme : donc aussi, nécessairement, quelque être bipède (l'oiseau par exemple) n'est pas homme, première conclusion qui est ainsi confirmée. — Pour *Brocardo*, on exposerait un terme contenu dans l'extension du moyen; et on confirmerait en *Felapton*. Par cela même que la conclusion est modale nécessaire pour le terme exposé, il s'ensuit que le terme plus général, dont il n'est qu'une partie, a aussi le caractère de nécessité, au moins dans une partie de son extension : nécessairement, quelque être bipède n'est pas homme. Alexandre d'Aphrodise explique pourquoi Aristote ne se sert pas ici de la réduction à l'absurde. C'est que la contradictoire d'une conclusion du

absolument de même; et nous garderons ici, dans un sens tout à fait pareil, les expressions : être dans la totalité, être attribué à tout. Dans les autres cas, on démontrera donc de la même manière, c'est-à-dire par la conversion, la conclusion du nécessaire, précisément comme on l'a fait pour les conclusions d'existence absolue. Mais, dans la figure moyenne, lorsque l'universel est affirmatif et que le particulier est privatif; et, dans la troisième, lorsque l'universel est affirmatif et que le particulier est privatif, la démonstration ne se fera plus de même; mais alors il faudra exposer un terme auquel l'un et l'autre extrêmes ne soient pas, et construire le syllogisme relativement à lui; car il y aura conclusion du nécessaire pour ce terme; et, si la conclusion est du nécessaire pour le terme ainsi exposé, elle le sera également pour une partie du premier terme; car celui qu'on expose en est précisément une partie. Du reste, les deux syllogismes se forment chacun dans la figure qui lui est propre.

nécessaire étant une proposition contingente, il y aurait eu, dans le nouveau syllogisme, mélange du contingent et du nécessaire, forme qui n'a pas encore été exposée et qui ne le sera que plus loin, ch. 16 et 19. Pour éviter l'inconvénient de parler d'une chose encore inconnue, Aristote a préféré l'exposition qui donne des modales nécessaires, comme le premier syllogisme, à la réduction à l'absurde qui devait contenir une modale contingente. — ***Dans la figure qui lui est propre***, c'est-à-dire, dans celle même où est formé le premier syllogisme, que le second doit confirmer. ***Camestres*** est de la seconde comme ***Baroco***, et ***Felapton*** de la troisième comme ***Brocardo***. — Pour cette expression : ***Conclusion du nécessaire***, voir ch. 9, § 1.

CHAPITRE IX.

Mélange de l'absolu (1) et du nécessaire dans la première figure. — Règle générale : La majeure doit être modale nécessaire, pour que la conclusion le soit aussi. — Examen des modes universels et des modes particuliers.

§ 1. Il arrive aussi quelquefois que, l'une des propositions seulement étant nécessaire, le syllogisme le soit aussi; mais ce n'est pas indifféremment l'une des deux propositions : il faut que ce soit la majeure. § 2. Par exemple, si l'on suppose que A soit ou ne soit pas nécessairement à B, et que B soit simplement à C, avec des

(1) Absolu, signifie ici proposition simple, c'est-à-dire, non modale.

§ 1. *Le syllogisme en soit aussi*, syllogisme pris encore pour conclusion. Il faut dire ici et dans les chapitres suivants : la conclusion, le syllogisme, est *du* nécessaire, et non pas seulement, nécessaire, afin de distinguer le caractère de nécessité lont sont marquées ces modales, de ı simple nécessité de conséquence ui accompagne toute conclusion llogistique régulière, et dont il a é parlé dans la définition même du llogisme, ch. 1, § 8. — Théoıraste et Eudème, au rapport d'Aandre, ne partageaient pas l'avis leur maître, et ils soutenaient que ne des prémisses étant nécessaire l'autre absolue, la conclusion était ıjours absolue. Alexandre avait t du reste un ouvrage spécial sur les dissentiments logiques d'Aristote et de ses disciples. Il paraît se ranger ici à l'avis de Théophraste.

§ 2. *Que A soit...*, syllogisme formé d'une modale nécessaire universelle affirmative, d'une mineure simple de même qualité; — *et ne soit pas*, syllogisme formé d'une modale nécessaire universelle négative avec une mineure simple universelle affirmative. Le premier syllogisme est en *Barbara*, le second en *Celarent*. L'un et l'autre ont pour conclusion une modale nécessaire. — *C étant un des B*, c'est-à-dire que C le mineur est sujet de B le moyen, dans la première figure. — *De l'une ou de l'autre de ces formes*, c'est-à-dire que la conclusion du nécessaire sera tantôt affirmative, tantôt négative, selon la qualité même de la majeure.

propositions ainsi formées, A sera ou ne sera pas nécessairement à C; car, A étant ou n'étant pas nécessairement à tout B, et C étant un des B, il est évident que C aussi sera nécessairement de l'une ou de l'autre de ces formes. § 3. Mais, si A B n'est pas nécessaire, et que B C le soit, la conclusion ne sera pas du nécessaire; car, si elle en était, A serait nécessairement à quelque B, par la première et la troisième figure : ce qui est faux; car B peut être tel que A ne puisse lui être aucunement. On peut voir, en outre, par les termes seuls, que la conclusion ne sera pas du nécessaire; par exemple, soit A mouvement, B animal, et C homme; l'homme est nécessairement animal; mais l'animal ne se meut pas nécessairement non plus que l'homme. § 4. Et, de même, en supposant A B privatif; car la démonstration serait pareille. § 5. Quant aux syllogismes particuliers, si la proposition

§ 3. *AB n'est pas nécessaire*, c'est-à-dire, la majeure, et que sa mineure BC le soit, la conclusion ne sera plus du nécessaire; car il faudrait que la majeure AB fût du nécessaire aussi, et ceci se prouverait par réduction à l'absurde dans la première figure ou dans la troisième. On peut s'en assurer en prenant un syllogisme en *Barbara*, avec majeure simple et mineure nécessaire. La conclusion sera simple. Puis on prendrait cette conclusion pour en faire dans un syllogisme en *Darapti* ou en *Darii* une majeure, qu'on modifierait par le caractère de nécessité. On obtiendrait ainsi une conclusion du nécessaire contradictoire à la majeure simple admise dans le premier syllogisme. — *L'homme est nécessairement animal*, mineure; — *l'animal ne se meut pas nécessairement*, majeure; — *non plus que l'homme*, conclusion. Le syllogisme entier serait en *Barbara* : Tout animal se meut; il est nécessaire que tout homme soit animal : donc tout homme se meut, mais non nécessairement.

§ 4. AB *privatif*, c'est-à-dire, en faisant la majeure simple universelle privative, et le syllogisme en *Celarent* avec une mineure nécessaire; — *la démonstration serait la même*, c'est-à-dire qu'on réduirait à l'absurde, comme plus haut, par la troisième figure et la première, en *Felapton*, et en *Ferio*. La conclusion ne serait pas du nécessaire non plus que pour le syllogisme en *Barbara*.

§ 5. *Quant aux syllogismes particuliers*, *Darii*, *Ferio*, c'est qu'en

universelle est nécessaire, la conclusion sera du nécessaire aussi; quand, au contraire, c'est la particulière qui est nécessaire, la conclusion n'est plus du nécessaire, la proposition universelle étant d'ailleurs privative ou affirmative. § 6. Ainsi d'abord, supposons que l'universel soit nécessaire, et que A soit nécessairement à tout B, et que B soit simplement à quelque C, il faut alors que A soit nécessairement à quelque C; car C est sujet de B, et l'on supposait que A était nécessairement à tout B. § 7. Il en est de même si le syllogisme est privatif, et la démonstration sera toute pareille. § 8. Mais, si c'est le particulier qui est nécessaire, la conclusion ne sera pas du nécessaire; car ceci n'a rien d'absurde, non plus que pour les syllogismes universels. § 9. Même règle pour les

Et dans l'un et dans l'autre, la proposition universelle est la majeure, tandis que la proposition particulière est la mineure. Or il a été établi plus haut, § 1, qu'il fallait que la majeure fût du nécessaire pour que la conclusion en fût aussi. — *Privative ou affirmative*, A dans Darii, E dans *Ferio*.

§ 6. *Ainsi d'abord*..., syllogisme en *Darii* avec majeure modale nécessaire et mineure simple; la conclusion sera du nécessaire et particulière.

§ 7. *Si le syllogisme est privatif*, Ferio, syllogisme pour conclusion. La majeure serait une modale nécessaire universelle négative; la mineure simple et particulière affirmative : la conclusion serait alors une modale nécessaire particulière négative.

§ 8. *Si c'est le particulier qui est nécessaire*, la conclusion n'est plus du nécessaire, parce qu'alors c'est la mineure qui est nécessaire, tandis qu'il faut toujours que ce soit la majeure, d'après le § 1. — *Pour les syllogismes universels*, §§ 3 et 4.

§ 9. *Pour les syllogismes particuliers privatifs*, *Ferio* avec majeure simple et mineure nécessaire. La conclusion ne sera pas du nécessaire, d'après les règles antérieures et surtout celle du § 1. Eudème et Théophraste, comme on l'a vu au § 1, soutenaient que dans tous les cas le mélange du nécessaire et de l'absolu donnait une conclusion absolue; mais les propositions absolues prises pour exemples par les deux disciples sont plutôt contingentes; et les conclusions ainsi obtenues sont au fond des contingentes mises seulement sous forme d'absolues, ainsi que le remarque Alexandre.

syllogismes particuliers privatifs. Termes : mouvement, animal, blanc.

CHAPITRE X.

Mélange de l'absolu et du nécessaire dans la seconde figure. — Règle générale : Pour que la conclusion soit modale nécessaire, il faut que la proposition universelle négative le soit aussi. — Examen des modes universels et des modes particuliers.

§ 1. Dans la seconde figure, si la proposition privative est nécessaire, la conclusion aussi sera du nécessaire: si c'est l'affirmative qui est nécessaire, la conclusion n'en sera pas. § 2. Supposons d'abord que la privative est nécessaire, et que A ne puisse être à aucun B, et qu'il soit simplement à C, comme la proposition privative se convertit, B ne peut non plus être à aucun A ; mais A est à tout C : donc B ne peut être à aucun C ; car C est sujet de A. § 3. Il en est de même encore si l'on suppose

§ 1. Règle générale comme au début du chapitre précédent : Pour que dans la seconde figure la conclusion soit une modale nécessaire, quand l'une des prémisses est simple, et l'autre marquée du caractère de nécessité, il faut que ce soit l'universelle négative qui soit nécessaire, majeure ou mineure.

§ 2. Il faut remarquer que dans ce chapitre, bien qu'il s'agisse de la seconde figure, Aristote conserve néanmoins les lettres de la première. Le moyen est donc ici représenté par A, attribut des deux extrêmes. — *Que la privative est nécessaire*, syllogisme en *Cesare* avec majeure nécessaire, mineure simple, et conclusion modale nécessaire, réduit à *Celarent* par la conversion simple de la majeure ; — *sujet de* A, le texte dit *sous* A, c'est-à-dire, compris dans la totalité de A.

§ 3. C *privatif*, c'est-à-dire si c'est la mineure et non plus la majeure qui est privative. Le syllogisme est alors en *Camestres*, avec majeure simple, mineure nécessaire et con-

: privatif. En effet, si A ne peut être à aucun C, C non lus ne peut être à aucun A; mais A est à tout B, de orte que C ne peut être à aucun B; c'est donc encore la remière figure qui revient: donc B ne pourra être daantage à C; car ici la conversion est également posible. § 4. Si c'est la proposition attributive qui est néessaire, la conclusion ne sera pas du nécessaire. En ffet, supposons que A soit nécessairement à tout B, et qu'il ne soit simplement à aucun C, le privatif étant converti, on obtient la première figure: or, on a démontré que, quand la proposition privative dans la majeure n'est pas nécessaire, la conclusion n'est pas non plus du nécessaire; donc elle n'en sera pas davantage pour le cas supposé ici. § 5. De plus, si la conclusion est du nécessaire, elle a cette forme que C nécessairement n'est pas à quelque A; car si B nécessairement n'est à aucun C, C nécessairement non plus ne sera à aucun B; mais il est nécessaire que B soit à quelque A, puisque A était nécessairement à tout B: donc il est nécessaire que C ne

clusion du nécessaire. Il se réduit ussi à *Celarent*, par la conversion imple de la mineure, et la transpoition des prémisses; — *également ossible*, c'est-à-dire que B, propoition universelle négative, se conertit comme AC, qui est une propotion de même qualité.

§ 4. *On a démontré*, Voir ch. prédent, § 4: le syllogisme est en *Caestres*, réduit à *Celarent*. — *Étant nverti*, il faut ajouter: et les prélsses étant transposées.

§ 5. Démonstration par réduction l'absurde pour confirmer la déonstration précédente. La conclusion du syllogisme précédent était: B n'est à aucun C, sans caractère de nécessité. Supposons, contre la démonstration, qu'elle puisse avoir ce caractère, on a alors: nécessairement B n'est à aucun C, et par conversion simple: nécessairement C n'est à aucun B; mais d'après la majeure du syllogisme précédent: nécessairement A est à tout B, on a pour mineure convertie de celui-ci: nécessairement B est à quelque A; et enfin la conclusion: nécessairement C n'est pas à quelque A, proposition opposée à la mineure du premier syllogisme que C n'est à aucun A.

soit pas à quelque A ; mais rien n'empêche que A ne soit pris de telle sorte qu'il puisse être à tout C. § 6. Il est possible même, par la seule exposition des termes, de démontrer que la conclusion n'est pas absolument du nécessaire, mais qu'elle n'est du nécessaire qu'avec les conditions posées. Soit, par exemple, A animal, B homme, C blanc, et que les propositions soient de la même forme, il est possible que animal ne soit à aucun être blanc ; homme alors ne sera non plus à aucun être blanc, mais non pas du tout nécessairement ; car il se peut que l'homme devienne blanc, mais non pas cependant tant qu'animal ne conviendra à aucun être blanc : ces conditions une fois admises, la conclusion sera du nécessaire, mais elle n'en sera pas absolument parlant.

§ 7. Il en sera de même encore pour les syllogismes particuliers. Ici aussi, quand la proposition privative est universelle et nécessaire, la conclusion sera également du nécessaire. Si, au contraire, c'est la proposition attributive qui est universelle et nécessaire, et que la privative soit particulière et non nécessaire, la conclusion ne sera pas du nécessaire. § 8. Soit donc d'abord la proposition privative universelle et nécessaire : que A, par

§ 6. Démonstration nouvelle, par l'exposition des termes, que la conclusion ne peut être du nécessaire. — *De la même forme*, c'est-à-dire comme plus haut, § 4, que la majeure est une modale nécessaire universelle affirmative, et la mineure simple universelle négative. Le syllogisme est de nouveau en *Camestres* : nécessairement animal est attribué à tout homme : animal n'est attribué à aucun être blanc : donc homme n'est attribué à aucun être blanc.

§ 7. Même règle qu'au § 1.

§ 8. Syllogisme en *Festino*, avec majeure nécessaire universelle négative, mineure absolue particulière affirmative, et conclusion du nécessaire, particulière négative, réduit à *Ferio*, par la conversion simple de la majeure.

mple, ne puisse être à aucun B, mais qu'il soit à lque C, le privatif pouvant se convertir, B ne pourra : non plus à aucun A; mais A est à quelque C, donc écessairement n'est pas à quelque C.

§ 9. D'autre part, que la proposition attributive soit verselle et nécessaire, et que l'affirmation soit jointe . Si A est nécessairement à tout B, et qu'il ne soit à quelque C, il est évident que B ne sera pas à lque C, mais non pas nécessairement; car ici les nes utiles à la démonstration seront les mêmes que r les syllogismes universels. § 10. Mais dans le cas ne où la proposition privative nécessaire est particu- e, la conclusion ne sera pas du nécessaire; du reste, émonstration aurait lieu avec les mêmes termes.

). *Soit jointe à B*, c'est-à-dire la majeure. Syllogisme en *Ba-* , avec majeure nécessaire uni- lle affirmative, mineure simple culière négative, et conclusion le particulière négative. — *Pour yllogismes universels*, c'est-à-dire, pour les syllogismes à conclusion universelle : plus haut, § 2, 3, 4.

§ 10. Autre syllogisme en *Baroco*, avec majeure absolue universelle affirmative, mineure nécessaire particulière négative, et conclusion absolue particulière négative.

CHAPITRE XI.

Mélange de l'absolu et du nécessaire dans la troisième figure. — Règle générale : Avec deux affirmatives, la conclusion est modale nécessaire, si la prémisse universelle est nécessaire ; avec une seule affirmative, si l'universelle négative est nécessaire. — Examen de tous les modes.

§ 1. Dans la dernière figure, les termes étant universels relativement au moyen, et les deux propositions étant attributives, il suffit que l'une des deux indifféremment soit nécessaire, pour que la conclusion soit également du nécessaire. L'une étant privative et l'autre attributive, si c'est la privative qui est nécessaire, la conclusion sera aussi du nécessaire ; elle n'en sera pas, si c'est l'attributive qui est nécessaire. § 2. Supposons d'abord que les deux propositions soient attributives, et que A et B soient à tout C, et que A C soit nécessaire ; puis donc que B est à tout C, C aussi sera à quelque B, car la proposition universelle se convertit en particulière. Ainsi, A étant nécessairement à tout C, et C à quelque B, nécessaire-

§ 1. Règle générale, comme aux deux chapitres précédents, pour la troisième figure : Avec les prémisses affirmatives, la conclusion est modale nécessaire, si la prémisse universelle est nécessaire : avec l'une des prémisses négatives, il n'y a de conclusion du nécessaire que si l'universelle négative est nécessaire.

§ 2. Aristote se sert encore ici, comme pour la seconde figure, des lettres de la première ; C est donc moyen. — Syllogisme en *Darapti*, avec majeure universelle affirmative nécessaire, mineure simple universelle affirmative, et conclusion modale nécessaire particulière affirmative. Il se réduit à *Darii* de la première figure par conversion particulière de la mineure. — *On revient à la première figure*, voir plus haut, ch. 19, § 6.

ment aussi A sera à quelque B; car B est sujet de C. On revient donc à la première figure. § 3. On démontrera de la même façon, si c'est B C qui est nécessaire; car C peut se convertir en quelque A; de sorte que, si B est nécessairement à tout C, et que C soit à quelque A, B sera nécessairement aussi à quelque A. § 4. D'autre part, soit A C privatif, et B C affirmatif, et que le privatif soit nécessaire : l'affirmative étant convertie, C sera à quelque B; mais A nécessairement n'est à aucun C, A, nécessairement, non plus ne sera pas à quelque B; car B est sujet de C. § 5. Si c'est l'attributif qui est nécessaire, la conclusion ne sera pas du nécessaire. Soit, par exemple, B C attributif et nécessaire, et A C privatif et non nécessaire, l'affirmatif étant converti, C sera nécessairement à quelque B; de sorte que, si A n'est à aucun C, et que C soit à quelque B, A ne sera pas non plus à quelque B, mais non pas nécessairement; car il a été démontré, dans la première figure, que, si la proposition privative n'est pas nécessaire, la conclusion n'est pas non plus du nécessaire.

§ 3. *Si c'est BC qui est nécessaire*, c'est-à-dire, si c'est la mineure au lieu de la majeure. Le syllogisme est encore en *Darapti*, avec majeure simple universelle affirmative, mineure nécessaire universelle affirmative, et conclusion modale nécessaire particulière affirmative. On le réduit à *Darii*, par la conversion particulière de la majeure, la transposition des prémisses afin d'avoir une majeure nécessaire, et la conversion simple de la conclusion.

§ 4. Syllogisme en *Felapton*, avec majeure nécessaire universelle négative, mineure simple universelle affirmative, et conclusion modale nécessaire particulière affirmative, réduit à *Ferio* par la conversion particulière de la mineure.

§ 5. Autre syllogisme en *Felapton*; mais ici c'est la mineure qui est modale nécessaire, au lieu de la majeure. — BC mineure, AC majeure. — Majeure simple universelle négative, mineure nécessaire universelle affirmative, conclusion absolue particulière négative; réduction à *Ferio* par la conversion particulière de la mineure. — *Il a été démontré*, ch. 9, § 7.

§ 6. Ceci, du reste, peut devenir évident d'après les termes seuls. Par exemple, que A soit bon, B animal, et C cheval : il se peut que bon ne soit à aucun cheval ; mais animal est nécessairement à tout cheval ; pourtant il n'est pas nécessaire que quelque animal ne soit pas bon, puisqu'il est possible, au contraire, que tout animal soit bon ; ou bien, si cette dernière supposition n'est pas admissible, il faut prendre un autre terme, dormir ou veiller, attributs dont tout animal est susceptible. § 7. On voit donc, quand les termes sont universels relativement au moyen, dans quels cas la conclusion sera du nécessaire.

§ 8. Soit maintenant l'un des termes universels et l'autre particulier : les deux propositions étant attributives, lorsque l'universel est nécessaire, la conclusion est également du nécessaire. Même démonstration que précédemment ; car le particulier attributif peut aussi se convertir : si donc B est nécessairement à tout C, et que A soit sujet de C, il est nécessaire que B soit à quelque

§ 6. *D'après les termes seuls*, c'est-à-dire que l'évidence peut naître du simple examen de termes dont les rapports réels sont bien connus, et que l'on combinerait suivant les modes de la troisième figure. On sait d'abord qu'il est possible qu'aucun cheval ne soit bon, majeure universelle négative : en second lieu, l'on sait que nécessairement tout cheval est animal, mineure nécessaire universelle affirmative ; on en conclut simplement que quelqu'animal n'est pas bon.— *Un autre terme*, c'est-à-dire, substituer à : bon, un autre attribut qui appartienne plus évidemment encore à tout animal, par exemple, veiller ou dormir.

§ 8. Syllogisme en *Disamis*, avec majeure simple affirmative particulière, mineure nécessaire universelle affirmative, et conclusion modale nécessaire particulière affirmative. BC mineure, AC majeure. — *Que précédemment*, ch. 9, § 6. — Syllogisme en *Darii* avec majeure et conclusion modales nécessaires, et auquel a été ramené *Disamis* par conversion simple de la majeure et de la conclusion, et par transposition des prémisses. — *Car il y a conversion*, c'est-à-dire que par la conversion on peut retrouver le premier syllogisme en *Disamis*.

A; mais, si B est à quelque A, il est nécessaire aussi que A soit à quelque B; car il y a conversion. § 9. Il en serait de même si A C était nécessaire en même temps qu'il est universel; car B est sujet de C. § 10. Si c'est le particulier qui est nécessaire, la conclusion ne sera pas du nécessaire. § 11. Soit, par exemple, B C particulier et nécessaire, et que A soit à tout C, mais non toutefois nécessairement, en convertissant B C, on revient à la première figure; et la proposition universelle n'est pas nécessaire, mais c'est la particulière qui l'est. Avec des propositions de ce genre, la conclusion n'était pas du nécessaire : elle n'en est pas davantage ici. § 12. On peut voir ceci d'après les termes seuls : que A soit veille, B bipède, et C animal; il est nécessaire que B soit à quelque C, mais A peut être à tout C, et A n'est pas nécessairement à B; car il n'est pas nécessaire que quelque bipède soit endormi ou éveillé. § 13. On pourrait également démontrer ceci par les mêmes termes, quand bien même la proposition AC serait particulière et nécessaire.

§ 9. *Si AC était nécessaire*, syllogisme en *Datisi* avec majeure nécessaire, mineure simple, et conclusion modale nécessaire, ramené à *Darii* par la conversion simple de la mineure.

§ 10. Autre syllogisme en *Datisi*, où c'est la mineure et non plus la majeure qui est nécessaire.

§ 11. BC, mineure particulière affirmative nécessaire. — *A soit à tout C*, mineure simple universelle affirmative. — Syllogisme en *Datisi* ramené à *Darii* par la conversion simple de la mineure. — *N'était pas du nécessaire*, dans la première figure, lorsque le particulier était nécessaire et l'universel simple, la conclusion était simple et non pas modale nécessaire. Voir ch. 9, § 9.

§ 12. *D'après les termes seuls*, Voir plus haut, § 6. On a pour syllogisme en *Datisi* : Tout animal veille (mais non pas nécessairement); nécessairement quelque animal est bipède : donc quelque bipède veille (mais non pas nécessairement).

§ 13. Syllogisme en *Disamis*, avec majeure nécessaire, ramené à *Darii* par la conversion simple de la majeure et de la conclusion, et la transposition des prémisses.

§ 14. Soit maintenant l'un des termes attributif et l'autre privatif, si l'universel est privatif et nécessaire, la conclusion aussi sera du nécessaire. Par exemple, si A ne peut être à aucun C, et que B soit à quelque C, il est nécessaire que A ne soit pas à quelque B. § 15. Si c'est l'affirmatif qui est nécessaire, qu'il soit d'ailleurs universel ou particulier, ou bien si le privatif est particulier, la conclusion ne sera pas du nécessaire. Du reste, nous dirons ici ce que nous avons dit pour les cas antérieurs. Termes, quand l'universel attributif est nécessaire : veille, animal, homme, homme étant pris pour moyen terme; et quand c'est le particulier attributif qui est nécessaire : veille, animal, blanc. En effet, il est nécessaire que animal soit à quelque être blanc; mais veille peut n'être à aucun; et il n'est pas non plus nécessaire que

§ 14. Syllogisme en *Ferison*, avec majeure nécessaire et conclusion modale nécessaire, ramené à *Ferio* par conversion simple de la mineure.

§ 15. *Si c'est l'affirmatif qui est nécessaire*, c'est-à-dire, si c'est la mineure. — *Qu'il soit d'ailleurs universel ou particulier*, soit en *Brocardo*, soit en *Ferison*. — *Pour les cas antérieurs*. Voir §§ 5 et 10, où par la conversion on obtenait dans la première figure une mineure nécessaire avec une majeure simple, cas qui ne pouvait donner de conclusion modale nécessaire. Voir ch. 9, § 1. — *Quand l'universel attributif est nécessaire*, syllogisme en *Brocardo* : Quelque homme ne veille pas; il est nécessaire que tout homme soit animal; donc quelque animal ne veille pas (mais non pas nécessairement). — *Le particulier attributif qui est nécessaire*, syllogisme en *Ferison* : Aucun être blanc ne veille : il est nécessaire que quelque être blanc soit animal : donc quelque animal ne veille pas (mais non pas nécessairement). — *Où la proposition particulière privative*, syllogisme en *Brocardo* avec majeure nécessaire : Il est nécessaire que quelque animal ne soit pas bipède; tout animal se meut : donc quelque être qui se meut n'est pas bipède (mais non pas nécessairement). — Il paraît que dans les éditions antérieures à Alexandre, on lisait : *Bipède* étant le moyen, au lieu d'*animal*. C'est Alexandre qui a fait cette correction, indispensable, comme il l'atteste lui-même.

veille ne soit pas à quelque animal. Pour le cas où la proposition particulière privative est nécessaire, les termes seraient : bipède, mouvement, animal, animal étant le moyen.

CHAPITRE XII.

Comparaison de l'absolu et du nécessaire. — Règles générales des conclusions absolues et des conclusions modales nécessaires.

§ 1. Il est donc évident qu'il n'y a de syllogisme absolu qu'autant que les propositions sont absolues toutes deux; mais pour qu'il y ait syllogisme du nécessaire, il suffit que l'une des deux seulement soit nécessaire. § 2. De part et d'autre, il faut toujours, les syllogismes d'ailleurs étant privatifs ou affirmatifs, que l'une des propositions soit pareille à la conclusion; en disant pareille,

§ 1. *Syllogisme absolu*, syllogisme pris encore pour conclusion. *Absolu* veut dire ici que la conclusion n'est pas modale. Il faut sous-entendre : affirmatif, après *absolu ;* car il y a des conclusions absolues, même quand l'une des prémisses seulement est absolue : mais il n'y a de conclusions affirmatives que quand les prémisses sont affirmatives toutes les deux. Alexandre trouve donc, avec raison, que cette règle d'Aristote est trop générale, et qu'il faut la restreindre à la troisième figure pour laquelle elle est juste. L'expression d'Aristote, en grec, porte avec elle l'idée d'affirmation de simple existence, d'existence absolue et non modale. Alexandre propose d'entendre ici ces mots dans le sens d'affirmation simplement, et alors la règle d'Aristote sera vraie. — *Absolues toutes deux*, sous-entendu encore : affirmatives.

§ 2. *De part et d'autre*, c'est-à-dire, pour les conclusions absolues et les conclusions modales nécessaires. — *Les syllogismes d'ailleurs*, c'est-à-dire, les conclusions, comme au § 1, et ailleurs.

j'entends que si la conclusion est absolue, l'une des propositions aussi est absolue, et que si la conclusion est du nécessaire, l'une des propositions en est aussi. On voit également que la conclusion ne sera ni du nécessaire, ni absolue, à moins que l'une des propositions ne soit nécessaire ou absolue. § 3. Tel est à peu près tout ce qu'on avait à dire sur le nécessaire, et sur la différence qui le sépare de l'absolu.

CHAPITRE XIII.

Du contingent et des propositions modales contingentes.

§ 1. Après ceci, traitons du contingent, et disons quand, comment, et avec quels éléments il y aura syllogisme. § 2. Être contingent et contigent se disent d'une chose qui n'est pas nécessaire, mais dont la supposition n'implique aucune impossibilité ; car c'est par homonymie que nous disons que le nécessaire même est contingent. § 3. Que le contingent soit bien cela, c'est ce qu'on

§ 1. *Du contingent*, j'ai préféré souvent, dans ce chapitre et ailleurs, le mot : possible au mot : contingent, parce qu'il est plus clair, et surtout parce qu'il se prête mieux aux diverses locutions dont il est fait usage dans toute cette théorie. Aristote lui-même autorise ce changement en mettant en rapport non contingent et impossible, § 3.

§ 2. *Par homonymie*, c'est-à-dire, en comprenant sous le même mot deux idées différentes. Voir les Catégories, ch. 1, § 1, pour la définition d'homonyme, et plus haut, ch. 3, § 5.

§ 3. Toute cette théorie de la consécution des modales a été exposée dans l'Herméneia, ch. 13, §§ 1 et suiv. Aristote veut prouver ici que le possible et le non-nécessaire se confondent; et il établit d'abord

voir sans peine dans les négations et les affirma- opposées. Ainsi ces énonciations : Il n'est pas pos- que ce soit — il est impossible que ce soit — il est saire que ce ne soit pas, ou sont des propositions alentes, ou du moins elles se suivent les unes les s. Donc aussi les propositions opposées à celles-là : possible que ce soit — il n'est pas impossible que it — il n'est pas nécessaire que ce ne soit pas, ou t équivalentes, ou du moins elles s'enchaîneront ellement. Pour toute chose, en effet, il faut qu'il y oit affirmation, soit négation. Ainsi donc le contin- sera non nécessaire, et le non nécessaire sera con- nt. § 4. On doit remarquer que toutes les propo-

s trois premières énoncia- Il n'est pas possible, etc., etc., quivalentes entre elles ; donc s énonciations opposées à cel- e seront aussi. Or, dans ces es, le non nécessaire, le non ible, et le possible, sont mis ne rang : donc ils peuvent être n pour l'autre. — *Pour toute en effet.* Voir l'Herméneia, § 2.

Toutes les propositions du ent, c'est-à-dire, toutes les s qui indiquent une simple ence. — *Converties les unes es autres*, ce n'est plus la nuance de conversion que ui a été indiquée plus haut, § 5. Aristote, du reste, se sert même mot. *Conversion*, et j'ai rre son exemple. Il veut dire est que, sans faire varier le et tout en lui laissant sa for- qui est joint au mode, le sujet, peut varier de l'affirmation à la négation. C'est que du moment qu'une chose est possible, elle peut, à la fois, être ou n'être pas. — *Non pas que les affirmatives se convertissent dans les négatives*, ainsi : Il est possible que ce soit, ne se change pas en : Il n'est pas possible que ce soit, mais bien en : Il est possible que ce ne soit pas. — *Avec l'opposition*, c'est-à-dire que les *sujets* du mode sont opposés, comme affirmation et négation. — *Pour les autres cas*, c'est-à-dire, pour la négation du mode, en prenant : Il n'est pas possible, à la place de : Il est possible. — *Pour les affirmatives particulières*, telles que celle-ci : A peut être à quelque B, A peut ne pas être à quelque B. — *Précédemment*, ch. 3, § 7, et Herméneia, ch. 12, § 5. — Théophraste, au rapport d'Alexandre, n'admettait point cette théorie de son maître, sur la conversion des

sitions du contingent peuvent être converties les unes dans les autres. Par là je veux dire, non pas que les affirmatives se convertissent dans les négatives, mais que toutes celles qui ont la forme affirmative se convertissent avec l'opposition : par exemple, pouvoir être se convertit en pouvoir ne pas être, pouvoir être à tout en pouvoir n'être à rien, ou en pouvoir n'être pas à tout, et pouvoir être à quelque en pouvoir n'être pas à tout. Même méthode pour les autres cas. En effet, le contingent n'étant pas nécessaire, et le non nécessaire pouvant ne pas être, il est clair que si A peut être à B, il peut aussi ne pas y être; et que s'il peut être à tout B, il peut aussi ne pas être à tout B. Même raisonnement encore pour les affirmatives particulières, où la démonstration serait toute semblable. C'est que les propositions de ce genre sont affirmatives et non pas négatives, et que le verbe pouvoir y occupe tout à fait la place du verbe être, ainsi qu'il a été dit précédemment.

§ 5. Ceci posé, remarquons encore que contingent a deux significations. D'une part, c'est ce qui est le plus habituel, mais sans caractère de nécessité : par exemple, le grisonnement de l'homme, sa croissance, son dépérissement, et en général tout ce qui est dans l'ordre de la nature : car rien de tout cela n'est d'une nécessité constante, puisque l'homme n'existe pas toujours ; mais du moment que l'homme existe, ou cela est de nécessité, ou du moins cela est le plus ordinairement. D'autre part,

propositions contingentes. Elle est, du reste, parfaitement conforme à celle qui est exposée dans l'Herméneia ; et Alexandre tire de cette conformité un argument contre l'opinion d'Andronicus qui contestait l'authenticité de ce dernier traité.

le contingent est encore l'indéterminé qui peut être ainsi ou non ainsi. C'est, par exemple, que l'animal se meuve, ou qu'il survienne un tremblement de terre pendant qu'il se meut; et en général, c'est tout ce qui ne dépend que du hasard. En effet, rien de tout cela n'est par nature de telle façon plutôt que de la façon contraire. § 6. Chacun de ces deux contingents se convertit donc avec les propositions opposées, mais non pas de la même manière. Le contingent qui est naturel se convertit en contingent qui n'est pas nécessairement; c'est ainsi qu'il est possible que l'homme ne grisonne pas; le contingent indéterminé se convertit en contingent qui n'est pas plus d'une façon que de l'autre. § 7. Il n'y a pas de science ni de syllogisme démonstratif pour les contingents indéterminés, parce que le moyen terme alors n'est pas certain; mais il y en a pour les contingents naturels, et presque toutes nos recherches et nos pensées n'ont rapport qu'aux contingents de ce dernier genre. Les autres contingents peuvent bien aussi donner le syllogisme, mais ce n'est pas là qu'on le cherche habituellement.

§ 6. *Avec les propositions opposées*, c'est-à-dire, quand les propositions, jointes au mode, deviennent opposées sans que le mode change. Ainsi cette possibilité est toute naturelle : Il est possible que l'homme grisonne : car le plus ordinairement la tête de l'homme blanchit avec l'âge. Si l'on prend la proposition opposée : Il est possible que l'homme ne grisonne pas, ce possible n'a aucun caractère de nécessité : car il n'est pas du tout nécessaire que l'homme ne grisonne pas; et le plus souvent il grisonne. Le contingent indéterminé se convertit, dans la proposition opposée, en contingent tout aussi indéterminé que lui. Ainsi : Il est possible que l'homme marche : Il est possible que l'homme ne marche pas, sont deux possibles aussi indéterminés l'un que l'autre : voilà ce qu'Aristote veut dire par ceci : *Le contingent indéterminé se convertit en possible qui n'est pas plus d'une façon que de l'autre.* — Alexandre paraît avoir lu au début de ce paragraphe : se convertit *aussi* avec les propositions opposées. Il propose de retrancher cette conjonction que n'ont plus nos éditions. Voir ch. XI, § 15.

§ 8. Ceci, du reste, sera mieux expliqué encore dans la suite. Maintenant nous avons à dire dans quels cas, comment, et avec quels éléments se forme le syllogisme des propositions contingentes. § 9. D'abord, cette proposition : Il est possible que telle chose soit à telle autre, présente deux significations, exprimant à la fois ou bien que cette autre chose est, ou bien qu'elle peut être. Ainsi cette proposition : A peut être à ce à quoi est B, indique également ou la chose dont B est dit, ou la chose dont il peut être dit. Cette proposition, du reste, que A peut être à ce à quoi est B, revient absolument à celle-ci, que A convient à tout B. Donc évidemment, on trouve deux sens dans cette proposition : Il se peut que A soit à tout B. Voyons d'abord le cas où B peut être à la chose dont

§ 8. *Dans la suite*, dans ce liv., ch. 27, § 12, et Derniers Anal., liv. 1, ch. 6, § 10, ch. 8, § 3, ch. 30, et liv. 2, ch. 12, § 14 et suiv.

§ 9. La distinction que fait ici Aristote est subtile ; et l'on n'en voit pas très-nettement l'importance pour la théorie qui va suivre. La voici, en termes plus simples, si toutefois j'en ai bien saisi le sens que les commentateurs n'ont pas éclairci. Quand on dit qu'il est possible qu'une chose soit à une autre, deux cas se présentent : ou cette seconde chose existe réellement, ou elle peut exister. Le mode ne préjuge rien sur l'existence absolue ou modale du sujet de la proposition. Soit par exemple : A peut être à tout B; cela veut dire tout aussi bien que A est possible et que B est possible. On peut tour à tour attribuer la contingence au premier ou au second terme. Cela est vrai : mais il n'est pas facile de dire en quoi cette remarque importe à l'exposition du syllogisme formé de propositions contingentes. — *Voyons d'abord le cas*, etc., c'est-à-dire, le cas où les prémisses sont toutes deux des modales contingentes. — *Mais lorsque A peut être*, etc., c'est-à-dire, quand l'une des prémisses est modale contingente, et que l'autre est absolue. — *Comme ailleurs*, ch. 4, 5, 6, où il a exposé d'abord les syllogismes formés de deux prémisses absolues, ch. 8, où il a exposé les syllogismes formés de deux prémisses nécessaires, puis enfin, ch. 9 et suiv., où il a exposé les syllogismes formés de prémisses mixtes, absolues et nécessaires. La marche qu'il adopte pour les syllogismes à une ou deux prémisses contingentes sera tout à fait analogue à celle qu'il a déjà suivie.

C est dit, et A à la chose dont est dit B; et cherchons la nature et la forme du syllogisme; car, de cette façon, les propositions sont toutes deux contingentes; mais, lorsque A peut être à la chose dont B est dit simplement, l'une des propositions est absolue et l'autre contingente. Il nous faut donc ici, comme ailleurs, commencer par les propositions de forme semblable.

CHAPITRE XIV.

Syllogismes à prémisses contingentes dans la première figure.

§ 1. Lors donc que A peut être à tout B, et que B peut être à tout C, on aura ce syllogisme complet, que A peut être à tout C. Cela est clair, par la définition même du contingent; car c'est bien en ce sens que nous disions : Pouvoir être à tout. § 2. De même, si A peut n'être à aucun B, et que B puisse être à tout C, le syllogisme sera que A peut n'être à aucun C; car, dire que A pouvait ne pas être à la chose à laquelle pouvait être B, c'était n'omettre aucun des contingents sujets de B. § 3.

§ 1. Syllogisme en *Barbara*, à deux prémisses contingentes et à conclusion contingente. — *Nous disions*, ch. 13, § 2.

§ 2. Syllogisme en *Celarent*, dans les mêmes conditions. — *Aucun des possibles sujets de B*, et C est un de ces sujets.

§ 3. Mode inutile AE, c'est-à-dire que la majeure est universelle affirmative contingente, et la mineure universelle négative contingente. — *La proposition* BC, c'est-à-dire, la mineure. — *Selon la règle du contingent*, c'est-à-dire, si l'on change l'affirmation du sujet en négation, tout en laissant le mode tel qu'il est. C'est ce qu'on a vu, ch. 13,

Quand A peut être à tout B, et que B peut n'être à aucun C, il n'y a pas de syllogisme avec les propositions primitives; mais, si l'on convertit la proposition BC selon la règle du contingent, le syllogisme revient le même qu'auparavant. En effet, puisque B peut n'être à aucun C, il peut aussi être à tout C, et c'est ce qui a été dit plus haut. Ainsi, B pouvant être à tout C, et A pouvant être aussi à tout B, le syllogisme est pareil encore. § 4. Il en serait de même si la négation était jointe au contingent dans les deux propositions: je veux dire, par exemple, que A peut n'être à aucun B, et B à aucun C. Par les propositions primitives, il est vrai, on n'obtient pas de syllogisme; mais, en les convertissant, on retrouve encore le même syllogisme qu'auparavant.

§ 5. Il est donc évident qu'en supposant la négation jointe, soit à l'extrême mineur, soit aux deux propositions, ou bien il n'y a pas de syllogisme, ou du moins il n'est pas complet, puisque la conclusion nécessaire ne s'obtient que par conversion.

§ 6. Si l'une des propositions est universelle et l'autre particulière, l'universelle étant supposée à l'extrême majeur, le syllogisme sera complet. § 7. Car, si A peut être à tout B, et B à quelque C, A peut aussi être à quelque

§ 4. — *Le même qu'auparavant*, la mineure négative se convertissant en affirmative, on aura de nouveau un syllogisme en *Barbara*, § 1. — *Dit plus haut*, ch. 13, § 4. — *Pareil encore*, pareil à celui du § 1.

§ 4. *Jointe au contingent*, c'est-à-dire, si les deux prémisses étaient contingentes et négatives. On les convertira toutes deux en affirmatives, comme on vient de le dire, et l'on aura de nouveau le syllogisme du § 1 en *Barbara*.

§ 5. *Soit à l'extrême mineur*, comme au § 3. — *Soit aux deux propositions*, comme au § 4.

§ 7. Syllogisme en *Darii*, à deux prémisses contingentes et à conclusion contingente. — *Qu'on a donné*, ch. 13, § 4.

C. Cela est évident, par la définition même qu'on a donnée de : Pouvoir être à tout. § 8. De même, si A peut n'être à aucun B, et que B puisse être à quelque C, il est nécessaire que A puisse ne pas être à quelque C. La démonstration est ici la même. § 9. Si, au contraire, la proposition particulière est privative, et l'universelle affirmative, toutes deux conservant toujours la même position ; par exemple, si A peut être à tout B, et que B puisse ne pas être à quelque C, avec les propositions ainsi disposées, le syllogisme n'est pas évident ; mais, en convertissant la proposition particulière, et en supposant que B puisse être à quelque C, la conclusion sera la même qu'auparavant, comme on l'a dit au début. § 10. Si la proposition de l'extrême majeur est particulière, et

§ 8. Syllogisme en *Ferio*, à deux prémisses contingentes et à conclusion contingente. — *La même*, c'est-à-dire, en revenant à la définition donnée plus haut, ch. 13, § 4, de : Pouvoir n'être à aucun.

§ 9. *La même position*, c'est-à-dire, l'universelle étant toujours majeure, et la particulière, mineure. C'est le mode inutile AO, rendu concluant par la conversion de la particulière négative en affirmative, et ramené ainsi à *Darii*.—*Qu'auparavant*, § 7.—*Au début*, §§ 3 et 4, et pour la conversion, ch. 13, § 4.

§ 10. Modes inutiles IA, EO, IE, OA, etc.—*Que* B *ne dépasse* A, c'est-à-dire, n'ait plus d'extension que lui et qu'alors il puisse être attribué à un plus grand nombre de sujets. — *Se convertissent les unes dans les autres*, ch. 13, § 4.—*Et que B peut être à plus de choses que A*, alors A nécessairement n'est pas à certaines choses auxquelles est B ; et par suite il ne peut être d'aucune façon à C, qui est l'une de ces choses. La conclusion est toujours dans ce cas modale nécessaire, et voilà pourquoi le contingent n'y peut entrer sous aucune forme.—*Pour la conclusion affirmative du nécessaire*, voici ce faux syllogisme avec les diverses formes que les contingentes peuvent recevoir dans la majeure et dans la mineure : Il se peut que quelque être blanc soit (ou ne soit pas) animal : il se peut que tout homme soit blanc (ou par la conversion, qu'aucun homme ne soit blanc, que quelque homme soit blanc, que quelque homme ne soit pas blanc), donc, nécessairement, tout homme est animal. Cette conclusion doit être mo-

celle du mineur, universelle, soit qu'on les suppose toutes deux affirmatives, ou toutes deux privatives, ou de forme diverse, ou bien toutes deux indéterminées, ou toutes deux particulières, il n'y aura pas de syllogisme; car rien n'empêche que B ne dépasse A, et ne soit pas attribué au même nombre de sujets. Soit, par exemple, C, dont B dépasse A; alors A peut n'être contingent ni à tout C, ni l'être à aucun C, ni l'être à quelque C, ni ne l'être pas à quelque C, puisque les propositions du contingent se convertissent les unes dans les autres, et que B peut être à plus de choses que A. On peut se convaincre de ceci en prenant des termes précis. En effet, lorsque les propositions sont ainsi disposées, le premier terme à la fois n'est contingent à aucun dernier, et il est nécessairement à tout. Les termes communs de tous ces cas sont, pour la conclusion affirmative du nécessaire : animal, blanc, homme; et pour la conclusion négative du contingent :

dale nécessaire quelle que soit la forme des prémisses; mais l'on voit aussi qu'il n'y a pas là de syllogisme. — *Pour la conclusion négative du contingent :* Il se peut que quelque être blanc soit (ou ne soit pas) animal : Il se peut que tout vêtement soit blanc (ou qu'aucun vêtement ne soit blanc, ou que quelque vêtement soit blanc, ou que quelque vêtement ne soit pas blanc), donc, il n'est pas possible qu'aucun vêtement soit animal; c'est-à-dire : Il est nécessaire qu'aucun vêtement ne soit animal. Il n'y a pas là non plus de syllogisme. C'est qu'en effet, dans ces deux cas, B ayant plus d'extension que A, c'est-à-dire, blanc s'appliquant à plus de sujets qu'animal, puisqu'il s'applique aussi à des choses inanimées, il en résulte que A ne peut être contingent à C par B, puisque A n'a qu'un rapport de nécessité, et pas du tout de contingence, avec BC. Alexandre propose, comme termes plus clairs, pour le premier cas : blanc, marchant, cygne; et pour le second : blanc, marchant, corbeau. — *Le terme négatif,* c'est-à-dire que la conversion négative de la contingente dans la majeure détruit la conclusion affirmative du premier syllogisme; et que la conversion affirmative, dans la majeure contingente du second, en détruit aussi la conclusion négative. — *Il a été démontré*, dans l'exemple précédent.

animal, blanc, vêtement. On voit donc que, quand les termes sont dans cette position, il n'y a pas de syllogisme; car tout syllogisme conclut, ou que la chose est simplement, ou qu'elle est nécessairement, ou qu'elle peut être. Mais ici le syllogisme ne conclut ni l'existence simple, ni l'existence nécessaire, parce que le terme négatif empêche la conclusion affirmative, et que l'affirmatif empêche la négative. Reste donc seulement la possibilité d'existence; mais cela même ne peut être; car il a été démontré que, quand les termes sont ainsi disposés, le premier est nécessairement à tout le dernier, et n'est contingent à aucun. Il n'y a donc pas de syllogisme du contingent; car le nécessaire n'a jamais été le contingent.

§ 11. Il est donc évident que les termes étant universels avec les propositions contingentes, le syllogisme se forme toujours dans la première figure, que les termes soient d'ailleurs attributifs ou privatifs; seulement, s'ils sont attributifs, le syllogisme est complet; s'ils sont privatifs, il est incomplet. § 12. Il ne faut pas, du reste, prendre possible dans le sens où sont possibles les choses nécessaires; il faut l'entendre selon la définition qui en a été donnée, et c'est ce qu'on oublie quelquefois.

§ 11. Règle générale, avec deux prémisses contingentes, dans la première figure, la conclusion est contingente quand la majeure est universelle : si la mineure est affirmative, la conclusion est directe; si elle est négative, la conclusion s'obtient par la conversion. La formule d'Aristote n'est pas ici très-nette.

§ 12. *Qui en a été donnée*, ch. 13, § 2, et qui a été déjà plusieurs fois rappelée.

CHAPITRE XV.

Syllogismes à prémisses, absolue et contingente mêlées, dans la première figure.

§ 1. Lorsque l'une des propositions est absolue et l'autre contingente, si celle de l'extrême majeur exprime la contingence, tous les syllogismes seront complets; et ils seront du contingent dans le sens de la définition donnée. Si c'est la proposition de l'extrême mineur qui est contingente, tous les syllogismes seront incomplets; et les privatifs seront non pas du contingent, selon la définition, mais du nécessaire, soit à aucun, soit non à tout. En effet, si une chose n'est nécessairement à aucune autre, ou n'est pas nécessairement à toute une autre, nous disons qu'il se peut qu'elle ne soit aucunement ou qu'elle ne soit pas à toute cette chose. § 2. Que A, par exemple, puisse être à tout B, et que B soit simplement à tout C. C étant sujet de B, et A pouvant être à tout B, il est évident que A peut être aussi à tout C, et le

§ 1. *Et ils seront du contingent*, c'est-à-dire, les conclusions seront des modales contingentes. — *De la définition donnée*, ch. 13, § 2 et 3. —*Les privatifs seront non pas du contingent*, c'est-à-dire, les conclusions privatives ne seront pas des modales contingentes : elles seront des modales nécessaires, niant ou que l'attribut soit aucunement au sujet, ou qu'il soit à tout le sujet.— Théophraste et Eudème combattaient encore ici Aristote, et soutenaient que l'une des prémisses étant contingente, il fallait toujours que la conclusion fût contingente. Voir plus haut, ch. 9, § 1.

§ 2. Syllogisme en *Barbara*, avec majeure et conclusion contingentes.

yllogisme ici est complet. § 3. De même, si la proposition A B est privative, et B C affirmative, et que la première soit contingente et l'autre absolue, on aura ce yllogisme complet : A peut n'être à aucun C.

§ 4. Il est donc clair que, si l'absolu est à l'extrême mineur, les syllogismes seront complets. § 5. Quand il en est autrement, ce n'est que par la réduction à l'absurde qu'on peut démontrer la réalité de ces syllogismes ; et il sera évident, par cela même, qu'ils sont incomplets, puisque la démonstration n'a pas lieu par les seules propositions qu'on a primitivement admises. § 6. Il faut dire d'abord que, si A étant, il y a nécessité que B soit ; A étant possible, nécessairement aussi B sera possible. Soit, par exemple, ce cas : A possible et B impossible ; si le possible, parce qu'il est possible, a eu lieu, l'impossible, parce qu'il est impossible, n'aura pas lieu. Si donc A est possible en même temps que B est impossible, A pourra arriver sans B ; et, s'il peut arriver, il pourra aussi être ; car ce qui est arrivé, quand il est arrivé, existe. § 7. Il

§ 3. Syllogisme en *Celarent*, avec majeure et conclusion contingentes.

§§ 4, 5. Avec une mineure absolue, les syllogismes sont complets : si c'était la majeure qui fût absolue, il faudrait démontrer par réduction à l'absurde, c'est-à-dire que les syllogismes seraient incomplets. L'hypothèse se forme alors par la négation du mode. — *Quand il en est autrement*, c'est-à-dire, quand la majeure est absolue et la mineure contingente.

§ 6. Avant d'étudier en détail les modes indirects où c'est la mineure, et non plus la majeure, qui est contingente, Aristote explique les règles de la consécution entre l'antécédent et le conséquent ; et il établit qu'ils sont toujours liés entre eux par une parité constante, soit d'existence absolue, soit de nécessité, soit de contingence. — *Il pourra aussi être*, sans B, ce qui est contraire à la supposition, puisqu'on a par hypothèse que A étant, B est aussi. Voir plus bas, § 10.

§ 7. *Ce qui est dit avec vérité*, c'est-à-dire, ce dont l'existence peut être affirmée avec vérité. — *Autres sens de contingent*, Voir, ch. 13, § 2, 3 et 4.

faut entendre ici par possible et impossible, non seulement ce qui peut arriver, mais encore ce qui est dit avec vérité, ce qui est réellement; et tous les divers autres sens de possible; car la règle est la même pour tous. § 8. De plus, quand nous disons que A étant, B est aussi, il ne faut pas supposer que, par cela que tel objet A existe, B existera aussi, attendu qu'il est impossible de tirer rien de nécessaire de l'existence d'un seul objet, et qu'il en faut au moins deux; par exemple, quand les propositions sont telles qu'il a été dit pour le syllogisme. On a vu, en effet, que, si C est à D et D à F, C sera aussi de toute nécessité à F. En supposant que l'une et l'autre propositions sont possibles, la conclusion sera possible aussi. Si donc l'on suppose les propositions représentées par A, et la conclusion par B, il arrivera non seulement que A étant nécessaire, B le sera aussi; mais, de plus, A étant possible, l'autre le sera également. § 9. Ceci prouvé, il en résulte clairement que, prenant une hypothèse fausse, mais non impossible, la conclusion obtenue d'après l'hypothèse sera fausse, et non impossible; par exemple, que A soit faux, mais non pas cependant impossible, et que A étant, B soit aussi, B sera faux, mais non pourtant impossible; car il a été démontré que, si B est parce que A existe, A étant possible, B sera possible aussi; or, on suppose que A est possible, B le sera donc également;

§ 8. *Qu'il a été dit pour le syllogisme*, ch. 1, § 8, et ch. 4, § 2. — *On a vu en effet*, ch. 4, § 4, syllogisme en *Barbara*. Aristote change ici les lettres pour éviter la confusion avec les exemples spéciaux de la première figure.

§ 9. *Une hypothèse fausse*, c'est le cas du § 5, où il s'agit de démontrer, par réduction à l'absurde, les syllogismes dont la mineure est contingente. — *Il a été démontré*, Voir plus haut dans ce chapitre, § 6, et la restriction du § 8.

car, s'il était impossible, il s'ensuivrait que la même chose serait à la fois possible et impossible.

§ 10. Après ces explications, supposons que A soit à tout B, et que B puisse être à tout C; donc, nécessairement, A peut être à tout C. Supposons, en effet, qu'il ne le puisse pas, et que B soit à tout C; cela sera faux, mais non pas pourtant impossible. Si donc A ne peut pas être à C, et que B soit à tout C, A ne peut pas être à tout B; et c'est alors le syllogisme de la troisième figure. Mais l'on supposait qu'il pouvait être à tout B; il est donc nécessaire que A puisse être à tout C; car, avec une hypothèse fausse, mais non pas impossible, la conclusion serait impossible. On peut encore réduire à l'absurde par la première figure, en supposant que B est à C; car, si B est à tout C, et que A puisse être à tout B, A pourra être aussi à tout C; mais la supposition était qu'il ne

§ 10. Syllogisme où la majeure est absolue, et la mineure contingente. — *Supposons qu'il ne le puisse pas*, hypothèse fausse, mais non impossible, par la négation du mode. On a dans le nouveau syllogisme : A ne peut être à tout C, majeure donnée par l'hypothèse contradictoire à la première conclusion : B est à tout C, mineure absolue qui est fausse comparée à cette première : B peut être à tout C, mais qui cependant n'est pas impossible : Donc, A ne peut être à tout B, conclusion par la troisième figure, mode *Brocardo*. Aristote dit seulement pour la majeure : si A ne peut être à C; Alexandre fait remarquer qu'il faut nécessairement à *tout C*. — *Mais l'on supposait*, dans le premier syllogisme : ainsi la conclusion hypothétique est contradictoire à la première majeure : donc la première conclusion est vraie : donc A peut être à tout C. — *Par la première figure, en supposant que B est à C*, c'est-à-dire, en faisant la mineure absolue au lieu de contingente, et la majeure contingente au lieu d'absolue : A peut être à tout B, B est à tout C, donc A peut être à tout C, syllogisme de la première figure en *Barbara*, mais dont la conclusion est contradictoire à la majeure du syllogisme précédent de la troisième figure. Ainsi, d'un antécédent impossible, on tirerait un conséquent possible; ce qui a été démontré absurde, §§ 6 et suiv.

pouvait pas être à tout. § 11. Il faut prendre ces mots : être à tout, sans tenir compte du temps, le présent, par exemple, et sans les rapporter à tel moment précis; il faut les entendre d'une manière absolue; car nous faisons des syllogismes avec des propositions de ce genre, tandis que, si l'on rapporte la proposition au moment présent, on ne pourra faire de syllogisme. Ainsi, rien n'empêcherait que homme ne s'appliquât dans un moment donné à tout ce qui est mobile : par exemple, si aucun autre être que l'homme ne se remuait; mais mobile peut convenir aussi à tout cheval, tandis que homme ne peut convenir à aucun cheval. Supposons que le premier terme soit animal, le moyen, mobile, et le dernier, homme; les propositions seront disposées semblablement, mais la conclusion sera du nécessaire, et non pas du possible; car nécessairement l'homme est animal. On voit, d'après cela, qu'il faut prendre l'universel d'une manière absolue et sans aucune limitation de temps. § 12. Supposons

§ 11. *Nous faisons des syllogismes*. Syllogisme paraît pris ici dans le sens général de raisonnement. — *Disposées semblablement*, c'est-à-dire que la majeure sera absolue, et la mineure contingente : Tout ce qui se meut est animé, il se peut que tout homme se meuve : nécessairement tout homme est animé, conclusion modale nécessaire sans limitation de temps. Ou bien en limitant le temps dans la majeure : tout ce qui se meut (à un certain moment donné) est homme, il se peut que tout cheval se meuve, nécessairement aucun cheval n'est homme, conclusion vraie, mais qui ne suit pas du tout des prémisses, parce que la limitation du temps a faussé la majeure.

§ 12. Syllogisme en *Celarent*, à mineure et conclusion contingentes. *Comme auparavant*, § 10. — Voici les deux syllogismes, le premier en *Celarent* : A n'est à aucun B, B peut être à tout C : donc A peut n'être à aucun C : ou bien en prenant la contradictoire pour démontrer le syllogisme par l'impossible, on a, en prenant le nécessaire opposé au contingent : il est nécessaire que A soit à quelque C, B est à tout C : donc A est à quelque B, syllogisme en *Disamis* de la troisième figure. — *Mais*

encore A B proposition universelle privative, et que, A n'étant à aucun B, B puisse être à tout C; dans cette supposition, il y a nécessité que A puisse n'être à aucun C. Supposons, en effet, que cela ne se puisse pas, et que B soit à C comme auparavant; il est alors nécessaire que A soit à quelque B, et le syllogisme a lieu par la troisième figure; mais la conclusion est impossible; donc A peut n'être à aucun C, puisque, d'une supposition fausse, mais non impossible, on tirerait une conclusion impossible. § 13. Le syllogisme, dans ce cas, ne conclut donc pas le possible, suivant la définition, mais il conclut que le terme n'est nécessairement à aucun. En effet, c'est là la contradiction de l'hypothèse admise, puisqu'on avait supposé que A était nécessairement à quelque C; mais le syllogisme réduit à l'absurde donne la contradiction opposée.

§ 14. Il est évident encore, en prenant des termes précis, que la conclusion ne sera pas contingente. Que A, par exemple, soit corbeau, que B soit pensant, et que C soit homme. A n'est alors à aucun B, car aucun être

La conclusion est impossible. En effet cette conclusion : A est à quelque B, contredit la majeure admise du premier syllogisme : A n'est à aucun B ; donc en définitive, A ne peut être à aucun C. C'est qu'en effet d'un antécédent faux, mais possible, on ne peut tirer un conséquent impossible. Voir plus haut, §§ 6 et suiv.

§ 13. ***Suivant la définition***, donnée, ch. 13, § 2.—***Que le terme n'est nécessairement à aucun***, c'est-à-dire que la conclusion est modale nécessaire, et universelle négative. —***L'hypothèse admise***, A est nécessairement à quelque C.—***La contradiction opposée***, c'est-à-dire, A est à quelque B, contradictoire de la majeure, dans le premier syllogisme : A n'est à aucun B.

§ 14. Voici le syllogisme en ***Celarent*** avec ces trois termes : Aucun être pensant n'est corbeau, il est possible que tout homme soit un être pensant : nécessairement aucun homme n'est corbeau. Ainsi la conclusion est modale nécessaire et non pas contingente.

pensant n'est corbeau; mais B peut être à tout C, car penser peut appartenir à tout homme; mais A nécessairement n'est à aucun C; donc la conclusion n'est pas contingente. § 15. Mais elle n'est pas non plus toujours nécessaire. En effet, que A soit mobile, B la science, et C l'homme; A ne sera à aucun B, mais B peut être à tout C, et la conclusion ne sera pas du nécessaire, puisqu'il n'est pas nécessaire qu'aucun homme ne se meuve, et qu'il n'est pas nécessaire non plus que quelque homme soit en mouvement. Il est donc clair que la conclusion exprime que la chose n'est pas nécessairement. On pourrait, du reste, choisir les termes encore mieux.

§ 16. Mais, si l'on suppose le privatif à l'extrême mineur exprimant la contingence, il n'y aura pas de syllogisme avec les seules propositions données, mais il y en aura par la conversion de la proposition contingente, comme on l'a fait dans les cas précédents. Ainsi, supposons que A soit à tout B, mais que B puisse n'être à aucun

§ 15. La conclusion peut aussi, dans ce cas, ne pas affirmer la nécessité : elle peut la nier.—*Mais elle n'est pas non plus toujours nécessaire*, sous-entendu : et affirmative. — Voici le syllogisme en *Celarent* : Aucune science n'est mobile : il se peut que tout homme ait la science : donc il se peut qu'aucun homme ne se meuve : ou, en d'autres termes, il n'est pas nécessaire que quelque homme se meuve. Pour rendre dans cet exemple l'évidence plus complète, il faudrait au terme abstrait : science, substituer le terme concret : être savant, qui serait avec homme, dans une relation plus directe et qui rendrait la majeure plus claire. C'est ce qu'Aristote a voulu dire en remarquant, à la fin de ce §, que les termes pourraient être *mieux choisis*.

§ 16. La majeure est universelle affirmative absolue ; la mineure est universelle négative contingente : c'est donc le mode inutile AE, de la première figure : il n'y a pas de syllogisme possible, mais en convertissant la mineure, selon les règles indiquées, ch. 13, § 4, on obtient la proposition universelle affirmative contingente, que B peut être à tout C : et alors le syllogisme entier est en *Barbara*, avec mineure et conclusion contingentes. — *Comme plus haut*, §§ 2 et 10, où la majeure est absolue et la mineure contingente.

C; avec les termes ainsi disposés, il n'y aura pas de conclusion nécessaire; mais, en convertissant B C et en supposant que B puisse être à tout C, il y aura syllogisme comme plus haut; car les termes ont une position toute semblable. § 17. Il en serait encore de même si les deux intervalles étaient privatifs, et que A B, par exemple, exprimât: n'être pas, et que B C exprimât: pouvoir n'être à aucun. Avec les propositions données, il n'y a pas de conclusion nécessaire; mais il y aura syllogisme si l'on convertit la proposition contingente. En effet, que A ne soit à aucun B, et que B puisse n'être à aucun C, de ces données on ne peut tirer de conclusion nécessaire. Mais, si l'on suppose que B puisse être à tout C, ce qui est vrai, et que la proposition A B reste sans changer, on obtiendra encore le même syllogisme. § 18. Si l'on a supposé que B n'est pas à C, et non point qu'il puisse ne pas être à C, il n'y aura pas de syllogisme, que du reste la proposition A B soit, ou privative, ou affirmative. Les termes communs de l'affirmation du nécessaire sont :

§ 17. *Intervalles* pour propositions. — Mode inutile EE de la première figure : mais en convertissant la mineure en universelle affirmative, selon la règle du ch. 13, § 4, on aura un syllogisme en *Celarent*. — *Reste sans changer*, c'est-à-dire qu'on ne fasse aucun changement dans la majeure. — *Le même syllogisme*, celui du § 15.

§ 18. C'est-à-dire, si la mineure BC est absolue et négative au lieu d'être modale négative contingente, et que la majeure devienne contingente d'absolue qu'elle était : Il se peut que tout animal soit blanc (ou qu'aucun animal ne soit blanc); aucune neige n'est animal, il est nécessaire que toute neige soit blanche. — En second lieu, pour la négation du possible, ou l'affirmation du nécessaire : Il se peut que tout animal soit blanc (ou qu'aucun animal ne soit blanc), aucune poix n'est animal : il ne se peut pas que quelque poix soit blanche; ou, en d'autres termes, il est nécessaire qu'aucune poix ne soit blanche. Ni de part ni d'autre, il n'y a de syllogisme proprement dit.

blanc, animal, neige; et de la négation du possible: blanc, animal, poix.

§ 19. Il est donc évident qu'avec des termes universels, l'une des propositions étant absolue et l'autre contingente, si c'est la proposition de l'extrême mineur qui est contingente, il y a toujours syllogisme, tantôt avec les propositions mêmes, et tantôt par la conversion. Du reste, nous venons de dire plus haut quand se produit chacun de ces cas, et à quelles conditions il se produit.

§ 20. L'un des deux intervalles étant universel et l'autre particulier, lorsque l'universel de l'extrême majeur est supposé contingent, soit négatif, soit affirmatif, et que le particulier est affirmatif et absolu, le syllogisme est complet comme lorsque les termes sont universels; et la démonstration est la même que précédemment. § 21. Lorsque c'est le membre de l'extrême

§ 19. Règle générale. — *Avec les propositions mêmes*, quand la mineure est affirmative. — *Par la conversion*, quand elle est négative — *Nous venons de dire*, dans tous les §§ précédents.

§ 20. Syllogismes complets à majeure universelle, affirmative ou négative, contingente, et à mineure particulière affirmative, absolue. — *Que précédemment*, plus haut, § 2. Le premier syllogisme, avec majeure universelle affirmative, est en *Darii*; le second, avec majeure négative, est en *Ferio*

§ 21. Il y a ici quatre modes particuliers indirects: 1° majeure absolue universelle affirmative et mineure contingente particulière affirmative; 2° majeure absolue universelle négative, et mineure contingente particulière négative; 3° majeure absolue universelle affirmative et mineure contingente particulière négative; 4° majeure absolue universelle négative et mineure contingente particulière affirmative. — *Les uns*, le 1er et le 4e: *les autres*, le 2e et le 3e: c'est ce qu'Aristote veut dire par la fin de ce §: *Il y aura syllogisme par conversion*, etc. — *Par exemple, si A*, etc., avec la majeure affirmative, mode AO, converti en AI par la conversion de la mineure, c'est-à-dire, en *Darii*; avec la majeure négative, mode EO, converti en EI par la conversion de la mineure, c'est-à-dire, en *Ferio*. — *En tenant compte de la contingence*, d'après les règles du ch. 13, § 4.

majeur qui est universel, mais absolu et non contingent, et que l'autre est particulier et contingent, les deux propositions étant d'ailleurs, soit négatives, soit affirmatives, ou l'une négative et l'autre affirmative, il y a nécessairement syllogismes incomplets; seulement les uns ne seront démontrés que par réduction à l'absurde, et les autres le seront par la conversion de la proposition contingente, comme on l'a fait précédemment. Il y aura syllogisme par conversion quand la proposition universelle, jointe à l'extrême majeur, exprime : être ou n'être pas, et que la particulière contingente est privative contingente : par exemple, si A est ou n'est pas à tout B, et que B puisse ne pas être à quelque C; car, si l'on convertit B C en tenant compte de la contingence, le syllogisme a lieu. § 22. Mais, lorsque la proposition particulière est absolue privative, il n'y a pas de syllogisme. Termes de l'affirmation : blanc, animal, neige; et de la négation : blanc, animal, poix. Et il faut alors établir la démonstration par l'indéterminé. § 23. Mais, si l'universel est joint à l'ex-

§ 22. Syllogisme à majeure universelle, affirmative ou négative contingente, et à mineure particulière négative absolue : Il se peut que tout animal soit blanc (ou qu'aucun animal ne soit blanc), quelque neige n'est pas animal : Nécessairement la neige est blanche.—En second lieu : Il se peut que tout animal soit blanc (ou qu'aucun animal ne soit blanc), quelque poix n'est pas animal : Il est nécessaire que la poix ne soit pas blanche. — *Par l'indéterminé*, dans les exemples précédents, on a dit : la neige, la poix, sans détermination de quantité, soit universelle, soit particulière.

§ 23. Modes inutiles IA, OA, IE, OE. La majeure étant contingente ; En premier lieu : Il se peut que quelque être blanc soit animal, tout homme est blanc : Il est nécessaire que tout homme soit animal.—En second lieu : Il se peut que quelque être blanc soit animal : tout vêtement est blanc (ou aucun vêtement n'est blanc) : Il ne se peut que quelque vêtement soit animal; ou en d'autres termes, il est nécessaire qu'aucun vêtement ne soit animal. — La

ême mineur, et le particulier, au majeur, quel que soit lui des deux qui soit privatif ou affirmatif, contingent ou absolu, il n'y aura pas de syllogisme. Il n'y en aura pas davantage, si les propositions sont particulières ou indéterminées, soit qu'on les suppose contingentes ou absolues, ou l'une d'une façon et l'autre d'une autre. La démonstration serait la même que pour les cas précédents. Les termes communs d'être nécessaire sont : animal, blanc, homme; de n'être pas possible : animal, blanc, vêtement.

§ 24. Il est donc évident que, l'universel étant joint à l'extrême majeur, il y a toujours syllogisme, et qu'il n'y en a pas toutes les fois qu'il est joint au mineur.

CHAPITRE XVI.

Syllogismes à prémisses, nécessaire et contingente mêlées, dans la première figure.

§ 1. Lorsque l'une des propositions affirme ou nie le nécessaire, et que l'autre exprime le contingent, le syllo-

mineure étant contingente, on aurait les mêmes conclusions, c'est-à-dire qu'il n'y a point ici de syllogisme.

§ 24. Résumé général des règles précédentes.

§ 1. *De la même façon*, que dans le mélange de l'absolu et du contingent au chapitre précédent, c'est-à-dire que la proposition nécessaire se comporte ici, comme plus haut, la proposition absolue. — *Qu'ils soient*

aura lieu, si les termes sont de la même façon; et complet si le nécessaire est joint à l'extrême mi- Les termes étant affirmatifs, la conclusion sera du gent et non de l'absolu, qu'ils soient d'ailleurs uni- ou qu'ils ne le soient pas. Si l'un est affirmatif et négatif, l'affirmatif étant du nécessaire, la con- sera contingente et non pas de l'absolu négatif. Si privatif qui est du nécessaire, la conclusion sera ntingent négatif et de l'absolu négatif; les termes rs peuvent être ou ne pas être universels. Contin- oit avoir ici, dans la conclusion, le même sens que s cas précédents. Mais il n'y aura pas syllogisme ant que nécessairement la chose n'est pas; car c'est tre chose qu'être non nécessairement, et que néces- ent ne pas être. § 2. Il est donc clair qu'il n'y a pas

s universels ou qu'ils ne le as. Il faut se rappeler que deux propositions doit né- nent être universelle pour ait syllogisme. — *Pour les idents*, c'est-à-dire, dans le du contingent et de l'ab- mélange de deux contin- etc. Voir la définition de nt, ch. 13, §§ 2 et 3. Mais ngent a le sens de non-né- , comme on l'a vu plusieurs r les conclusions négatives tre 15, §§ 18, 23, etc. Voici né les règles tracées dans l'exposition est peut-être mbarrassée : Le mélange du re et du contingent ressem- coup à celui de l'absolu et ingent; avec majeure con- et mineure nécessaire, il y sme complet et conclusion contingente dans le sens vrai de la définition : avec majeure nécessaire et mineure contingente, le syllogisme est incomplet : si la proposition nécessaire est négative, la conclusion est négative, soit contingente dans le sens de non-nécessaire, soit même absolue.

§ 2. Syllogisme en *Barbara* : Il est nécessaire que A soit à tout B; il se peut que B soit à tout C : donc il se peut que A soit à tout C. Ce syllogisme est incomplet, en ce sens que la contingence de la conclusion n'est pas évidente. Il faut alors employer, pour la démontrer, les mêmes procédés que *précédemment*, c'est-à-dire la réduction à l'absurde, en ramenant *Barbara* à *Brocardo* de la troisième figure. Si l'on nie qu'il se puisse que A soit à tout C, on admet alors que nécessairement A n'est pas

de conclusion du nécessaire lorsque les termes sont affirmatifs. Soit, en effet, A nécessairement à tout B, et que B puisse être à tout C, il y aura syllogisme incomplet, concluant que A peut être à tout C; et la démonstration prouve qu'il est incomplet; car, pour le démontrer, il faudra prendre le même moyen que précédemment. § 3. Soit encore A peut être à tout B, B est nécessairement à tout C. Il y aura certainement syllogisme concluant, que A peut être à tout C, mais non pas qu'il y soit réellement; et ce syllogisme sera complet et non pas incomplet, car il conclut directement par les propositions initiales. § 4. Mais, si les propositions ne sont pas de forme semblable, et que d'abord la privative soit nécessaire, et que nécessairement A puisse n'être à aucun B, mais que B puisse être à tout C, il sera nécessaire que A ne soit à aucun C.

à quelque C : or, par la mineure convertie et absolue, tout B est à C : donc A n'est pas à quelque B, contradictoire de la majeure d'abord admise, que nécessairement A est à tout B. On pourrait encore, par réduction à l'absurde, ramener *Barbara* à *Baroco* de la seconde figure, en conservant la majeure et en prenant la conclusion convertie pour mineure. La conclusion nouvelle serait alors contradictoire à la première mineure

§ 3. Syllogisme en *Barbara*, avec majeure et conclusion contingente, et avec mineure nécessaire.

§ 4. *De forme semblable,* c'est-à-dire toutes deux de même qualité. Le syllogisme est en *Celarent*, avec majeure modale nécessaire, mineure contingente, et conclusion absolue. On démontre ceci par réduction à l'absurde, c'est-à-dire, en ramenant *Celarent* à *Ferio*. Voici le premier syllogisme : Nécessairement A n'est à aucun B; B peut être à tout C : donc A n'est à aucun C. Si l'on nie cette conclusion, on prend alors sa contradictoire, et on en fait la mineure d'un nouveau syllogisme, en convertissant la majeure : Nécessairement B n'est à aucun A : A est à quelque C; donc nécessairement B n'est pas à quelque C. Mais ceci contredit la mineure admise du premier syllogisme : B peut être à tout C : donc la première conclusion est vraie, et A n'est à aucun C. — *Il y a syllogisme de : pouvoir ne pas être*, syllogisme pris encore pour conclusion; c'est-à-dire que du moment qu'une chose n'est pas réelle-

Qu'on admette, en effet, qu'il soit à tout C ou à quelque C; mais l'on avait supposé d'abord qu'il pouvait n'être à aucun B. Puis donc que le privatif se convertit, B peut aussi n'être à aucun A; mais l'on suppose que A est à tout C, ou à quelque C; donc B ne saurait être à aucun C ou à tout C; or, on supposait d'abord qu'il était à tout C. Il est donc évident qu'il y a aussi syllogisme de: pouvoir ne pas être, quand il y en a de : ne pas être. § 5. Supposons, d'autre part, que la proposition affirmative soit nécessaire, que A puisse n'être à aucun B, et que B soit nécessairement à tout C, le syllogisme sera bien ici complet, non point de : ne pas être, mais de: pouvoir ne pas être; car la proposition de l'extrême majeur a reçu cette forme. L'on ne peut, du reste, réduire à l'absurde. Si l'on suppose, en effet, que A soit à quelque C, et qu'il puisse n'être à aucun B, il ne résultera de là aucune impossibilité. § 6. Si le privatif, joint à l'extrême mineur,

ment, c'est qu'elle peut ne pas être. Par conséquent, cette première conclusion entraîne nécessairement la seconde.

§ 5. Autre syllogisme en *Celarent*, où c'est la mineure, et non plus la majeure, qui est nécessaire : A peut n'être à aucun B; nécessairement B est à tout C : donc A peut n'être à aucun C. — *A reçu cette forme*, c'est-dire que la majeure est modale contingente comme la conclusion. — *Aucune impossibilité*, c'est-à-dire que la conclusion ne donne pas de proposition contradictoire à l'une de celles qui ont été précédemment admises. En effet, mettant le syllogisme en forme, avec cette nouvelle majeure donnée par l'hypothèse, on a : A est à quelque C; A peut n'être à aucun B, prémisses IE qui ne peuvent donner de conclusion dans la seconde figure; et par conséquent on n'a point de contradictoire à l'une des propositions précédentes; ou, comme dit le texte, point d'impossibilité. Alexandre lisait pour la proposition hypothétique : A n'est à aucun C, au lieu de : A est à quelque C, leçon aujourd'hui vulgaire, et que donnaient déjà de son temps quelques manuscrits. Il me semble que c'est la véritable, parce que pour tenter la réduction à l'absurde, il faut prendre la contradictoire de la première conclusion, et cette contradictoire est : A est à quelque C.

§ 6. Syllogisme à majeure néces-

exprime la contingence, il y aura syllogisme par la conversion, comme précédemment. § 7. Il n'y en aura pas s'il exprime la non contingence. Le syllogisme n'aura pas lieu non plus quand les deux propositions sont privatives, si ce n'est dans le cas où le contingent est joint à l'extrême mineur. Les termes, du reste, sont pareils ; pour l'affirmation : blanc, animal, neige ; et pour la négation : blanc, animal, poix.

§ 8. Il en sera de même des syllogismes particuliers ; lorsque le privatif est nécessaire, la conclusion sera négative absolue. Si, par exemple, A peut n'être à aucun

saire affirmative, et à mineure contingente négative. On le ramène à *Barbara* par la conversion de la mimineure en contingente affirmative, d'après les règles du ch. 13, § 4. — *Comme précédemment*, ch. 15, § 16.

§ 7. *Exprime la non contingence*, c'est-à-dire, si la mineure est nécessaire, la majeure devenant contingente, l'une et l'autre gardant la quantité du § précédent. — *Quand les deux propositions sont privatives*, c'est-à-dire, quand la majeure est contingente négative, et la mineure nécessaire négative, toutes deux étant universelles. — *Le contingent est joint à l'extrême mineur*, c'est-à-dire que la majeure est nécessaire négative, et la mineure contingente négative, toutes deux étant universelles. — *Les termes sont les mêmes*, que plus haut, ch. 15, § 22. En premier lieu : Il se peut que tout animal soit blanc ; nécessairement aucune neige n'est animal : nécessairement toute neige est blanche. — Il se peut que tout animal soit blanc : Nécessairement aucune poix n'est animal : nécessairement aucune poix n'est blanche. Pour rendre les exemples plus clairs, Alexandre propose de remplacer : animal par : cheval. Point de syllogisme, ni de part ni d'autre, soit pour l'affirmation, soit pour la négation. On pourrait en avoir en faisant la mineure contingente. Aristote ne donnant pas de termes, je prends ceux des commentateurs : Nécessairement aucun être blanc n'est noir ; il se peut que tout homme soit blanc : donc il se peut qu'aucun homme ne soit noir.

§ 8. Syllogisme en *Ferio*. — *Si par exemple A peut n'être à aucun B*, il faudrait plus régulièrement : A nécessairement n'est à aucun B. — *Car s'il est à tout*, hypothèse conduisant à l'absurde. On ramène ainsi *Ferio* à *Celarent* par la conversion simple de la majeure nécessaire universelle négative gardée pour majeure, et avec la contradictoire de la première conclusion prise pour mineure. On ob-

B, et que B puisse être à quelque C, il est nécessaire que A ne soit pas à quelque C; car, s'il est à tout, et qu'il puisse n'être à aucun B, B aussi peut n'être à aucun A; donc, si A est à tout C, B peut n'être à aucun C; mais la supposition était qu'il pouvait être à quelque C. § 9. Lorsque le particulier affirmatif est nécessaire dans le syllogisme privatif, par exemple, B C, ou quand c'est l'universel dans le syllogisme affirmatif, comme A B, il n'y aura pas de conclusion absolue. La démonstration serait ici la même que plus haut. § 10. Si l'on suppose l'universel joint à l'extrême mineur, soit affirmatif, soit privatif et contingent, et si, de plus, le particulier nécessaire est joint à l'extrême majeur, il n'y aura pas de syllogisme. Termes du nécessaire affirmatif : animal, blanc, homme; du non contingent : animal, blanc, vêtement.

tient alors une conclusion nécessaire qui contredit la mineure contingente qu'on avait d'abord admise.

§ 9. Deux syllogismes, le premier en *Ferio*, avec majeure contingente et mineure nécessaire; le second en *Darii*, à majeure nécessaire et à mineure contingente. — *Dans le syllogisme privatif comme BC.* — *Dans le syllogisme affirmatif comme AB*, Aristote veut indiquer ici les deux syllogismes qui doivent suivre, puisqu'il reprend la démonstration précédente, mais il ne les donne pas cependant en forme. Les voici : 1° *Ferio :* Il se peut qu'aucun homme ne soit blanc; nécessairement quelque animal est homme: donc il se peut que quelque animal ne soit pas blanc. — 2° *Darii :* Il est nécessaire que tout être blanc soit coloré; il se peut que quelque homme soit blanc: donc il se peut que quelque homme soit coloré. — De part et d'autre la conclusion est contingente et non point absolue; BC désigne la mineure du premier syllogisme, et AB, la majeure du second.

§ 10. Modes inutiles à majeure particulière nécessaire, et à mineure universelle contingente, soit affirmatives, soit négatives : Nécessairement quelque être blanc est (ou n'est pas) animal; il se peut que tout homme (ou qu'aucun homme ne) soit blanc : nécessairement tout homme est animal. — Nécessairement quelque être blanc est ou n'est pas animal; il se peut que tout vêtement (ou qu'aucun vêtement ne) soit blanc : il ne se peut pas, ou il est nécessaire, qu'aucun vêtement ne soit animal. Il n'y a point là, comme on le voit, de syllogismes.

§ 11. Lorsque l'universel est nécessaire et le particulier contingent, l'universel étant privatif, les termes de l'affirmation sont : animal, blanc, corbeau; et de la négation : animal, blanc, poix. § 12. Si l'universel est affirmatif, les termes de l'affirmation seront : animal, blanc, cygne; et du non contingent : animal, blanc, neige. § 13. Si les propositions sont indéterminées, ou toutes deux particulières, il n'y aura pas non plus de syllogisme. Termes communs de l'affirmation : animal, blanc, homme; de la négation : animal, blanc, inanimé. En effet, animal est à quelque être blanc; et blanc est à quelque être inanimé, nécessairement, et non d'une manière contingente. Il en est de même pour le contingent, et les termes

§ 11. Modes inutiles à majeure particulière contingente et à mineure universelle nécessaire négative; la majeure étant, soit affirmative, soit négative. — Il se peut que quelque être blanc soit (ou ne soit pas) animal : nécessairement aucun corbeau n'est blanc : nécessairement tout corbeau est animal. — Il se peut que quelque être blanc soit (ou ne soit pas) animal ; nécessairement aucune poix n'est blanche : nécessairement aucune poix n'est animal. Pas de syllogismes.

§ 12. Il se peut que quelque être blanc soit (ou ne soit pas) animal; nécessairement tout cygne est blanc; nécessairement tout cygne est animal. — Il se peut que quelque être blanc soit (ou ne soit pas) animal; nécessairement toute neige est blanche : nécessairement aucune neige n'est animal. Pas de syllogismes.

§ 13. Voici les deux premiers syllogismes faux, quand c'est la majeure qui est contingente : Il se peut que l'être blanc soit (ou ne soit pas) animal; nécessairement l'homme est (ou n'est pas) blanc : nécessairement tout homme est animal. — Il se peut que l'être blanc soit (ou ne soit pas) animal; nécessairement l'inanimé est ou n'est pas blanc; nécessairement aucun être inanimé n'est animal. Voici les deux autres faux syllogismes, quand c'est la mineure qui est contingente : Nécessairement l'être blanc est (ou n'est pas) animal; il se peut que l'homme soit (ou ne soit pas) blanc : nécessairement tout homme est animal. — Nécessairement l'être blanc est (ou n'est pas) animal; il se peut que tout être inanimé soit blanc : nécessairement aucun être inanimé n'est animal. — *Il en est de même pour le contingent*, c'est-à-dire quand la mineure est contingente, comme dans les deux derniers modes.

peuvent servir pour tous les cas divers. § 14. Il est évident, d'après ce qui précède, que, les termes étant disposés pareillement dans les propositions absolues et dans les propositions nécessaires, le syllogisme a lieu, et n'a pas lieu de la même manière. Seulement, si la proposition privative est contingente absolue, la conclusion est contingente; si la privative est nécessaire, la conclusion est à la fois contingente et absolue négative. § 15. Il est évident aussi que tous les syllogismes sont incomplets, et qu'ils se complètent par les figures indiquées plus haut.

CHAPITRE XVII.

Syllogismes à deux prémisses contingentes, dans la seconde figure. — Règle générale : Tous les modes de ce genre sont inutiles.

§ 17. Dans la seconde figure, lorsque les propositions sont toutes deux contingentes, il n'y a pas de syllogisme,

§ 14. C'est-à-dire, que les propositions soient absolues ou qu'elles soient modales nécessaires, elles se comportent tout à fait de même dans le mélange avec le contingent. L'expression du texte est ici un peu trop concise.

§ 15. Aristote dit à tort : *tous* les syllogismes, puisque lui-même il en a reconnu deux complets, § 3 et § 5. Les syllogismes incomplets sont ici ceux où la majeure est nécessaire et la mineure contingente. — *Indiquées plus haut*, dans tout le cours de ce chapitre.

§ 1. *Lorsque les propositions sont toutes deux contingentes.* Ce cas sera étudié dans le présent chapitre.

qu'on les fasse, soit affirmatives, soit privatives, universelles ou particulières. L'une des propositions étant absolue et l'autre contingente, si c'est l'affirmative qui est absolue, il n'y aura pas de syllogisme : mais si c'est l'universelle privative, il y en aura toujours. Il en sera aussi de même lorsque l'une des propositions est nécessaire et l'autre contingente; mais il faut comprendre encore ici le contingent placé dans les conclusions, avec le sens que nous lui avons donné précédemment.

§ 2. D'abord, il faut démontrer ici que le privatif contingent ne peut se convertir; si, par exemple, A peut n'être à aucun B, il ne faut pas nécessairement aussi que B puisse n'être à aucun A. Supposons-le, en effet, et que B puisse n'être à aucun A. Comme les affirmations contingentes se convertissent en négations, les contraires aussi bien que les opposées, et que B peut n'être à aucun A, il est évident qu'il pourrait se faire aussi que B fût à tout A. Mais ceci est faux. En effet, parce que telle chose peut être à telle autre chose, il n'en résulte pas que nécessairement celle-ci soit à celle-là; par conséquent le privatif

— *L'une des propositions étant absolue et l'autre contingente.* Voir le chapitre 18. — *L'une des propositions est nécessaire et l'autre contingente.* Voir le chapitre 19.—*Précédemment*, ch. 13, § 2 et suiv., et ch. 3, § 5 et suiv.

§ 2. La proposition contingente négative ne peut se convertir en ses propres termes. Ainsi cette proposition : A peut n'être à aucun B, ne se convertit pas en celle-ci : B peut n'être à aucun A. En effet, A pouvant n'être à aucun B, il peut aussi être à tout B, et B pouvant n'être à aucun A, il peut aussi être à tout A: ainsi la proposition universelle contingente : A peut être à tout B, se convertirait en ses propres termes: B peut être à tout A : ce qui a été démontré faux, ch. 3, § 5. Théophraste et Eudème soutenaient, au contraire, que la proposition contingente universelle négative, pouvait se convertir en ses propres termes. Alexandre prend parti contre eux pour Aristote. Voir plus haut, ch. 13, § 4, et ch. 15, § 1.

ne se convertit pas. § 3. D'autre part, rien n'empêche que A puisse n'être à aucun B, tandis que B nécessairement n'est pas à quelque A. Par exemple, la blancheur peut ne pas convenir à tous les hommes, parce qu'il est possible aussi qu'elle leur convienne; mais il n'est pas exact de dire qu'il se peut que homme ne convienne à aucun être blanc; parce que, de fait, il est beaucoup d'êtres blancs auxquels, nécessairement, il n'appartient pas; or, le nécessaire n'a pas été confondu par nous avec le contingent. § 4. On ne pourrait même pas démontrer par l'absurde que la conversion a lieu; par exemple, si parce qu'il est faux que B puisse n'être à aucun A, on prétendait qu'il est vrai qu'il ne peut pas n'être à aucun; car ce sont là l'affirmation et la négation. Mais si cela est, il est vrai alors que B est nécessairement à quelque A, et, par suite, A l'est aussi à quelque B: mais ceci est impossible; car, de ce que B ne peut pas

§ 3. Autre argument qui prouve que la conversion est impossible. C'est que, d'une part, A peut n'être à aucun B, tandis qu'il y a nécessité que B ne soit pas à quelque A. Si donc la proposition contingente négative pouvait se convertir en ses propres termes, on confondrait alors le contingent et le nécessaire, bien qu'ils soient fort distincts, comme on l'a dit, ch. 13, §§ 2 et 3. — *N'a pas été confondu*, ch. 2 et 13.

§ 4. Autre argument pour prouver que la conversion de la contingente universelle négative est impossible : on ne peut, en aucune manière, la réduire à l'absurde. Ainsi, à cette proposition : B peut n'être à aucun A, la contradictoire est : B ne peut pas n'être à aucun A. Or, cette proposition a deux sens possibles : d'abord que B est nécessairement à quelque A; ou bien que nécessairement il n'est pas à quelque A. Ainsi on ne peut réduire à l'absurde la négation de la proposition contingente universelle négative, convertie en ses propres termes, parce que alors on a également, soit l'affirmation, soit la négation.—*Ainsi donc, pouvoir être à tout*, etc. Cette proposition a deux opposées; sa contraire : pouvoir n'être à aucun, en aura aussi deux. — *Notre définition antérieure*, ch. 13, § 2 et suiv.—*Et par suite il n'y a plus de syllogisme*, c'est-à-dire qu'on ne peut réduire à l'absurde.

n'être à aucun A, il ne s'ensuit pas que, nécessairement, il soit à quelque A. C'est que : Ne pouvoir pas n'être à aucun, a deux significations, dont l'une exprime que la chose nécessairement est à quelqu'un, et la seconde, que nécessairement elle n'est pas à quelqu'un. En effet, parce que telle chose, nécessairement n'est pas à quelque A, il n'est pas vrai de dire qu'elle peut n'être pas à tout A, de même qu'il ne sera pas plus exact de dire que ce qui est à une chose nécessairement, peut aussi être à toute cette chose. Si donc l'on prétendait que C, ne pouvant être à tout D, nécessairement il n'est pas à quelque D, on se tromperait; car il est peut-être à tout D; mais comme il est nécessairement à quelque D, nous disons qu'il peut n'être pas à tout D. Ainsi donc à cette proposition : Pouvoir être à tout; il y en a deux opposées, qui sont : Être nécessairement à quelqu'un, et N'être pas nécessairement à quelqu'un; même opposition pour celle-ci : Pouvoir n'être à aucun. Donc, évidemment, en comprenant le contingent et le non contingent dans le sens de notre définition antérieure, il faut admettre pour opposé, non pas seulement : Être nécessairement à quelqu'un, mais encore : N'être pas nécessairement à quelqu'un. Ce sens une fois admis, on ne rencontre plus d'impossibilité : et par suite, il n'y a plus de syllogisme. § 5. Il est donc évident, par ce qui précède, qu'ici le privatif ne peut se convertir.

§ 6. Ceci prouvé, supposons que A puisse n'être à aucun B, mais qu'il puisse être à tout C. Il n'y aura pas

§ 6. Après avoir prouvé que la contingente universelle négative ne peut se convertir, il faut prouver, ainsi qu'il a été dit au § 1, que, dans la seconde figure, il n'y a pas de syllogisme possible avec deux contin-

de syllogisme au moyen de la conversion, car on a dit qu'une proposition de ce genre ne peut avoir de conversion. Mais il n'y en aura pas non plus par réduction à l'absurde; car en supposant que B puisse être à tout C, il n'y aura là rien de faux, puisque A pourrait être à tout C, et n'être à aucun. Donc, en général, quand il y a syllogisme, il est clair que c'est un syllogisme du contingent, puisque aucune des propositions n'est absolue, syllogisme qui serait, du reste, soit affirmatif, soit privatif : mais il n'est possible d'aucune des deux façons; car si on le suppose affirmatif, on démontrera par des termes que la conclusion est négative contingente ; et s'il est privatif, que la conclusion est non pas contingente, mais nécessaire. Soit A blanc, B homme, et C cheval. A, c'est-à-dire blanc, peut-être à l'un tout entier, et peut n'être pas du tout à l'autre; mais il n'est pas contingent non plus ni que B soit à C, ni qu'il n'y soit pas. D'abord, qu'il ne se puisse pas qu'il y soit, cela est de toute évidence, puisque aucun cheval n'est homme. Mais il n'est même pas contingent qu'il n'y soit pas, attendu qu'il est

gentes. — *De ce genre*, c'est-à-dire, contingente universelle négative qui est prise ici comme majeure. — *Ne peut avoir de conversion*, par conséquent, ne peut être ramené de la seconde figure à la première qui le complèterait. — *Car en supposant*. Voici le premier syllogisme : Il se peut que A ne soit à aucun B : il se peut que A soit à tout C : donc il se peut que B ne soit à aucun C. — En prenant la contradictoire de cette conclusion pour essayer de réduire à l'absurde, on a, la majeure ne pouvant se convertir : Il se peut que A ne soit à aucun B, nécessairement B est à tout C : donc il se peut que A ne soit pas à tout C, conclusion qui ne contredit pas du tout la première; car dès qu'une chose est contingente, elle peut à la fois être ou n'être pas. — *Par des termes*, c'est-à-dire, en prenant des exemples positifs. — Il se peut que nul homme ne soit blanc : il se peut que tout cheval soit blanc : Nécessairement aucun cheval n'est homme, conclusion modale nécessaire.

nécessaire qu'aucun cheval ne soit homme ; or, nous n'avons jamais confondu le nécessaire avec le contingent; donc, il n'y a pas ici de syllogisme. § 7. La démonstration serait toute pareille si l'on prenait la négation dans un ordre inverse, ou si l'on faisait les deux propositions, soit affirmatives, soit privatives. La démonstration a lieu avec les mêmes termes. § 8. Que l'une des propositions soit universelle, l'autre particulière, ou toutes deux particulières ou indéterminées, ou de telle autre façon qu'on voudra les combiner, la démonstration pourra toujours se faire par les mêmes termes. § 9. Il est donc évident qu'avec deux propositions contingentes, il n'y aura pas ici de syllogisme possible.

§ 7. *Dans un ordre inverse*, c'est-à-dire, si l'on rendait la majeure affirmative et la mineure négative : Il se peut que tout homme soit blanc : il se peut qu'aucun cheval ne soit blanc : Nécessairement aucun cheval n'est homme. — On pourrait encore faire les deux prémisses universelles affirmatives, ou universelles négatives, la conclusion ne changerait pas.

§ 8. *La démonstration pourra toujours avoir lieu par les mêmes termes*, c'est-à-dire, la conclusion restera toujours : Nécessairement aucun cheval n'est homme.

CHAPITRE XVIII.

Syllogismes à prémisses, l'une absolue et l'autre contingente, dans la seconde figure. — Règle générale : Il y a conclusion contingente, quand l'une des prémisses est absolue universelle négative.

§ 1. Quand l'une des propositions est absolue et l'autre contingente, si c'est l'affirmative qui est absolue et la privative qui est contingente, il n'y aura pas encore de syllogisme, les termes étant d'ailleurs universels ou particuliers ; la démonstration serait la même et par les mêmes termes. Mais si c'est l'affirmative qui est contingente, et la privative qui est absolue, il y aura syllogisme. § 2. Supposons, en effet, que A ne soit à aucun B, mais qu'il puisse être à tout C. En convertissant la proposition privative, B ne sera à aucun A ; mais l'on supposait que A pouvait être à tout C, il y aura donc syllogisme concluant que B ne peut être à aucun C, dans la première figure. § 3. De même encore, quand on mettrait le pri-

§ 1. *La démonstration serait la même*, avec les mêmes termes que dans les exemples précédents.

§ 2. Syllogisme en *Cesare* ramené à *Celarent*.

§ 3. *Quand on mettrait le privatif à C*, c'est-à-dire, si l'on faisait la majeure affirmative, et la mineure négative, toutes deux universelles. Le syllogisme est alors en *Camestres*, ramené à *Celarent* par conversion et transposition.

vatif à C. § 4. Si les propositions sont toutes deux privatives, et que l'une exprime : Ne pas être, et l'autre la possibilité de ne pas être, ces données seules ne fourniront pas de conclusion nécessaire; mais en convertissant la proposition contingente, il y a syllogisme concluant que B peut n'être à aucun C, comme dans les cas précédents : car ici encore on aura la première figure. § 5. Si les deux propositions sont affirmatives, il n'y aura pas de syllogisme. Termes pour l'affirmation : santé, animal, homme; et pour la négation : santé, cheval, homme.

§ 6. Il en sera de même pour les syllogismes particuliers. En effet, lorsque l'affirmatif est absolu, soit universel, soit particulier, il n'y a pas de syllogisme. Ceci se démontrerait de la même manière et par les mêmes termes que précédemment. § 7. Quand c'est le privatif qui est absolu, le syllogisme a lieu par la conversion, comme dans les cas antérieurs. § 8. Mais si les deux

§ 4. *Exprime : ne pas être*, c'est-à-dire, si la proposition est absolue négative. — *La possibilité de ne pas être*, c'est-à-dire, si l'autre proposition est contingente négative. — *Mais en convertissant la proposition contingente*, c'est-à-dire, en faisant de la contingente négative une contingente affirmative, d'après les règles des ch. 3 et 13. Le syllogisme est alors en *Cesare* ou en *Camestres*, selon qu'on fait contingente, soit la majeure, soit la mineure; et on ramène ces deux modes à *Celarent* de la première figure.

§ 5. Il se peut que tout animal soit sain; tout homme est sain : Nécessairement tout homme est animal. — Il se peut que tout cheval soit sain; tout homme est sain : Nécessairement aucun homme n'est cheval. Les conclusions seraient toujours les mêmes si l'on faisait passer la contingence de la majeure à la mineure, et l'absolu, de la mineure à la majeure.

§ 6. *Pour les syllogismes particuliers*, c'est-à-dire, où l'une des prémisses est particulière. — *Précédemment*, § 5.

§ 7. Syllogisme en *Festino*, avec majeure absolue négative, ramené à *Ferio* par conversion simple de la majeure.

§ 8. *Intervalles*, pour propositions. — Syllogisme à majeure absolue universelle, et à mineure contingente particulière, toutes deux

intervalles sont supposés privatifs, et que l'absolu privatif soit universel, il n'y aura pas de conclusion nécessaire avec les données toutes seules. Mais le contingent étant converti, comme dans les cas précédents, il y aura syllogisme. § 9. Si le privatif est absolu, et qu'il soit particulier, il n'y aura pas de syllogisme, que l'autre proposition soit du reste affirmative ou privative. § 10. Il n'y en aura pas non plus si elles sont toutes deux, ou indéterminées, soit affirmatives soit négatives, ou particulières. La démonstration est la même et par les mêmes termes.

CHAPITRE XIX.

Syllogismes à prémisses, l'une nécessaire, l'autre contingente, dans la seconde figure.

§ 1. Quand l'une des propositions est nécessaire et l'autre contingente, si c'est la privative qui est nécessaire, il y aura syllogisme, concluant non pas seulement

négatives. — *Le contingent étant converti*, c'est-à-dire, de négatif devenant affirmatif, ch. 3 et 13.

§ 9. Modes inutiles, où la mineure absolue étant particulière négative, la majeure serait contingente universelle, soit affirmative, soit négative.

§ 10. *Les mêmes termes*, par exemple, avec deux particulières affirmatives : Il se peut que quelque cheval soit sain ; quelque homme est sain : Nécessairement aucun homme n'est cheval.

§ 1. Règle générale, répétée aussi plus bas, § 15, et annoncée déjà plus haut, ch. 17, § 1.

que la chose peut ne pas être, mais aussi qu'elle n'est pas ; avec l'affirmative nécessaire, il n'y a pas de syllogisme. § 2. Supposons, en effet, que A nécessairement ne soit à aucun B, mais qu'il puisse être à tout C; en convertissant la proposition privative, B ne sera non plus à aucun A, mais A pouvait être à tout C. On a donc encore un syllogisme de la première figure, concluant que B peut n'être à aucun C. Il est clair en même temps que B n'est à aucun C ; car supposons qu'il y soit : si donc A peut n'être à aucun B, et que B soit à quelque C, A ne peut pas être à quelque C; mais la supposition était qu'il pouvait être à tout C. § 3. On démontrerait de la même façon, si le privatif s'appliquait à C.

§ 4. Que l'affirmatif maintenant soit nécessaire et

§ 2. Syllogisme en *Cesare* ramené à *Celarent* par la conversion simple de la majeure. — *Car, supposons qu'il y soit*, démonstration par l'absurde que non seulement il est possible que B ne soit à aucun C, mais encore qu'il n'y est pas d'une manière absolue. On obtiendrait ainsi une conclusion qui contredirait la mineure admise du premier syllogisme.

§ 3. *Si le privatif s'appliquait à C*, c'est-à-dire, si la mineure était négative à la place de la majeure; le syllogisme est alors en *Camestres* ramené à *Celarent* par la conversion simple de la mineure et de la conclusion, et par la transposition des prémisses.

§ 4. *Que l'affirmatif maintenant soit nécessaire*. C'est le second cas du § 1, c'est-à-dire que c'est la proposition affirmative, et non plus la négative, qui est modale nécessaire: Il se peut qu'aucun homme ne soit blanc : nécessairement tout cygne est blanc : Nécessairement aucun cygne n'est homme. — *Il n'y a pas de syllogisme du contingent*, c'est-à-dire, pas de conclusion modale contingente.—*Le nécessaire résultait*. Voir plus haut, ch. 8, 9, 10, 11. — *Si par exemple C est éveillé*. Alexandre d'Aphrodise propose de substituer : *marchant* à : *éveillé*, pour rendre la relation de l'idée de mouvement plus évidente. Voici le syllogisme d'après Aristote : Il se peut qu'aucun animal ne se meuve; il est nécessaire que tout être éveillé se meuve : Tout être éveillé est animal.—*Il n'y a pas non plus syllogisme des propositions opposées*, c'est-à-dire qu'on ne peut obtenir non plus les conclusions opposées à celles qu'on vient d'indiquer. Or, on a démontré qu'on ne

l'autre membre privatif et contingent; que A puisse n'être à aucun B, et qu'il soit nécessairement à tout C, les termes étant ainsi disposés, il n'y aura pas de syllogisme; car la conséquence est que B nécessairement n'est pas à C. Que, par exemple, A soit blanc, B homme, et C cygne. Blanc est nécessairement à cygne, et il peut n'être à aucun homme; et homme nécessairement ne convient à aucun cygne. Il est donc clair qu'il n'y a pas de syllogisme du contingent; car le nécessaire n'était pas le contingent. Il n'y en a pas non plus du nécessaire; car le nécessaire résultait, ou de deux propositions nécessaires, ou d'une privative nécessaire. Il peut se faire encore, avec ces données, que B soit à C; car rien n'empêche que C soit sujet de B, et que A puisse être à tout B, et soit nécessairement à C. Si, par exemple, C est éveillé, B animal, et A mouvement; car nécessairement tout animal éveillé a le mouvement, et cela peut convenir à tout animal; tout être éveillé est un animal. Il est donc clair qu'il n'y a pas non plus de conclusion négative absolue, puisqu'il y a nécessité de l'affirmation absolue avec les termes disposés ainsi. Il n'y a pas non plus de syllogisme des propositions opposées à celles-là; donc il n'y a ici aucun syllogisme possible. § 5. On ferait

pouvait obtenir ici de conclusion négative, ni contingente, ni nécessaire, ni absolue. Les conclusions opposées seraient des conclusions affirmatives, soit contingentes, soit nécessaires, soit absolues. Pour rendre les exemples du texte plus clairs, Alexandre propose de mettre : entrant, à la place de : éveillé, parce que le mouvement appartient plus évidemment à celui qui entre qu'à celui qui veille.—Il paraît aussi que de son temps les manuscrits portaient : affirmations opposées au lieu de : propositions opposées ; il accepte lui-même cette dernière leçon qui est devenue la leçon vulgaire.

§ 5. *L'affirmative placée à l'inverse.* Dans tous les syllogismes précédents, on a placé l'affirmation à la

la démonstration de la même manière, si l'on supposait l'affirmative placée à l'inverse. § 6. Mais, les propositions étant de même forme, si elles sont toutes deux privatives, il y a toujours syllogisme, en convertissant la proposition contingente comme dans les cas précédents. § 7. Car, supposons que A nécessairement ne soit pas à B, et qu'il puisse ne pas être à C; en convertissant les propositions, B n'est à aucun A, et A peut être à tout C. Voilà donc encore la première figure. § 8. De même, si l'on joint le privatif à C. § 9. Mais si les propositions sont affirmatives, il n'y aura pas de syllogisme. D'abord, évidemment, on n'aura pour conclusion ni : Ne pas être, ni : Nécessairement ne pas être, parce qu'il n'y a point ici de proposition privative, ni absolue, ni nécessaire. On n'en aura pas non plus davantage de : Pouvoir ne pas être; car, avec cette disposition des termes, B nécessairement ne sera pas à C : par exemple, que A soit blanc, B cygne, et C homme. Il n'y aura pas davantage de syllogisme des

majeure : ce serait alors la placer à la mineure, et dire, par exemple, en reprenant l'exemple du § 4 : Nécessairement tout cygne est blanc : il se peut qu'aucun homme ne soit blanc : Nécessairement aucun homme n'est cygne.

§ 6. *De même forme*, c'est-à-dire, de même qualité.—*Comme dans les cas précédents*, c'est-à-dire, de négative en affirmative, d'après les règles des chapitres 3 et 13.

§ 7. *En convertissant les propositions*. Le syllogisme se forme alors en *Celarent*.

§ 8. *Si l'on joint le privatif à C*, c'est-à-dire, si l'on fait la mineure négative nécessaire au lieu de la majeure.

§ 9. *Parce qu'il n'y a point ici de proposition privative ni absolue, ni nécessaire*. Or il faut une négative, soit absolue, soit nécessaire, dans les prémisses, pour avoir une conclusion négative, soit absolue, soit nécessaire.—*B nécessairement ne sera pas à C* : Nécessairement tout cygne est blanc; il se peut que tout homme soit blanc : Nécessairement aucun homme n'est cygne.—*Syllogisme des énonciations opposées*, c'est-à-dire, syllogisme où la conclusion serait opposée à la conclusion précédente.

énonciations opposées, puisqu'il a été démontré que nécessairement B n'est pas à C; donc il n'y aura pas du tout de syllogisme.

§ 10. Même règle pour les syllogismes particuliers. En effet, quand le privatif est universel et nécessaire, il y aura toujours syllogisme du contingent et de l'absolu négatif; on le démontrerait par la conversion. § 11. Quand c'est l'affirmative qui est nécessaire, il n'y aura jamais de syllogisme. Ceci se démontrerait de la même façon que pour les modes universels, et par les mêmes termes. § 12. Il n'y a pas non plus de syllogisme, si les propositions sont toutes deux affirmatives; et ici la démonstration se ferait encore comme ci-dessus. § 13. Si toutes deux sont privatives, et que l'absolue privative soit universelle et nécessaire, les données initiales ne suffiront pas à fournir une conclusion nécessaire; mais il y aura syllogisme comme dans les cas précédents, par la conversion de la proposition contingente. § 14. Si toutes deux sont indéterminées ou particulières, il n'y aura pas

§ 10. *Syllogismes particuliers*, c'est-à-dire, où la conclusion est particulière. La règle est la même que pour les conclusions universelles, en ce qu'il faut également ici que la privative soit nécessaire. Le syllogisme est, du reste, en *Festino* que l'on ramène *par la conversion* de la majeure à *Ferio*.—*Syllogisme du contingent*, c'est-à-dire, conclusion contingente négative.

§ 11. *Par les mêmes termes :* Il se peut qu'aucun homme ne soit blanc : nécessairement quelque cygne est blanc : Nécessairement aucun cygne n'est homme. — Il se peut qu'aucun animal ne se meuve : nécessairement quelque être éveillé se meut : Nécessairement tout être éveillé est animal. Voir plus haut, § 4.

§ 12. *Comme ci-dessus :* Nécessairement tout cygne est blanc : il se peut que quelque homme soit blanc : Nécessairement aucun homme n'est cygne. On pourrait encore faire la majeure contingente et la mineure nécessaire, et aussi la majeure particulière et la mineure universelle, dans les deux cas.

§ 13. Syllogisme en *Festino* ramené à *Ferio* par la conversion simple de la majeure nécessaire.

de syllogisme; la démonstration est ici la même, et se fait par les mêmes termes.

§ 15. On voit donc, d'après ceci, que, la privative étant universelle et nécessaire, il y a toujours syllogisme, concluant non seulement : Pouvoir ne pas être, mais aussi : N'être pas. Au contraire, avec l'affirmative, il n'y en a jamais. § 16. Il est évident encore que, les termes étant disposés de même dans les propositions nécessaires et dans les absolues, il peut y avoir et ne pas y avoir de syllogisme. § 17. Il est clair enfin que tous ces syllogismes sont incomplets, et qu'on les complète par les figures indiquées.

CHAPITRE XX.

Syllogismes à deux prémisses contingentes, dans la troisième figure.

§ 1. Dans la dernière figure, il y aura syllogisme, les deux propositions étant contingentes ou avec l'une des

§ 15. Confirmation nouvelle de la règle générale du § 1.—*Avec l'affirmative*. Sous-entendu : nécessaire universelle.

§ 16. C'est-à-dire que les propositions absolues se comportent tout à fait comme les nécessaires, dans le mélange avec le contingent.

§ 17. *Incomplets*, parce qu'ils sont tous de la seconde figure et que tous les syllogismes de la seconde se complètent par la première. Voir ch. 5.

§ 1. Dans ce paragraphe, Aristote expose, comme au chapitre 17, le sujet des deux chapitres suivants qui comprennent le mélange de l'absolu et du contingent, et le mélange du

ux seulement. Si donc les deux propositions expri- ent le contingent, la conclusion aussi sera contingente; de même encore quand l'une sera contingente et l'autre solue. Mais, si l'une des deux est nécessaire, et que, plus, elle soit affirmative, il n'y aura point de conclu- on possible, ni nécessaire, ni absolue; si elle est priva- e, la conclusion sera négative absolue, comme précé- mment. Mais, ici encore, il faut comprendre dans le ême sens le contingent des conclusions.

§ 2. Soient d'abord les deux propositions contingentes, que A et B puissent être à tout C. Comme l'affirmative convertit en particulière, et que B peut être à tout C, aussi peut être à quelque B; si donc A peut être à tout , et C à quelque B, A nécessairement peut être aussi à uelque B. C'est là la première figure. § 3. Si A peut être à aucun C, et que B puisse être à tout C, il y a écessité que A puisse ne pas être à quelque B. C'est ncore la première figure au moyen de la conversion. 4. Si les deux propositions sont privatives, il ne résul- ra pas de conclusion nécessaire avec les données ini- ales; mais il y aura syllogisme comme précédemment ar la conversion des propositions. En effet, si A et B

cessaire et du contingent, dans la isième figure.—*Comme précédem- nt.* ch. 19, § 3. — *Dans le même s.* Voir la définition du contin- nt, ch. 13, § 2. — *Le contingent conclusions*, les propositions ntingentes qui sont les conclu- ns.

§ 2. Syllogisme en *Darapti*, ra- né à *Darii* de la première figure, la conversion de la mineure uni- selle en particulière.

§ 3. Syllogisme en *Felapton* ré- duit à *Ferio* de la première figure par la conversion de la mineure uni- verselle en particulière.

§ 4. Les deux propositions sont d'abord contingentes universelles négatives. On les convertit en uni- verselles affirmatives d'après les rè- gles du ch. 3, § 4, et du ch. 13; et après cette conversion, le syllogisme est en *Darapti* ramené, comme plus haut, à *Darii* de la première figure.

peuvent ne pas être à C, en convertissant: Pouvoir ne pas être, on aura de nouveau la première figure par cette conversion. § 5. Si l'un des termes est universel et l'autre particulier, les termes étant disposés de la même façon que pour l'absolu, il y aura et il n'y aura pas de syllogisme. § 6. Ainsi, que A puisse être à tout C, et B à quelque C, on retrouvera la première figure, en convertissant la proposition particulière; car, si A peut être à tout C, et C à quelque B, A peut être aussi à quelque B. § 7. Il en est de même si l'on met l'universel à B C. § 8. De même encore si A C est privatif et B C affirmatif. En effet, par la conversion, on retrouvera toujours la première figure. § 9. Si les propositions sont toutes deux privatives, l'une universelle, l'autre particulière, avec ces données il n'y aura pas, il est vrai, de syllogisme; mais il y en aura comme précédemment, si on les convertit. § 10. Si toutes deux sont indéterminées ou particulières, il n'y aura pas de syllogisme, parce qu'il faut nécessairement alors que A soit à tout B, et qu'il ne soit

§ 5. *Il y aura et il n'y aura pas de syllogisme*, dans les mêmes cas où il y en a et n'y en a pas avec les propositions absolues.

§ 6. Syllogisme en *Datisi*, ramené à *Darii* par conversion simple de la mineure particulière.

§ 7. Syllogisme en *Disamis*, BC la mineure étant universelle, ramené à *Darii* de la première figure par conversion simple de la majeure et de la conclusion, et par transposition des prémisses.

§ 8. Syllogisme en *Ferison*, ramené à *Ferio* de la première figure par conversion simple de la mineure.

§ 9. Les deux propositions sont d'abord négatives : on les convertit en affirmatives, selon les règles du ch. 3, et le syllogisme devient possible comme au § 4.

§ 10. Il se peut que quelque être blanc soit animal; il se peut que quelque être blanc soit homme : Nécessairement tout homme est animal. — Il se peut que quelque être blanc soit cheval : il se peut que quelque être blanc soit homme : Nécessairement aucun homme n'est cheval.—Pas de syllogisme ni de part ni d'autre, parce que les deux propositions sont particulières.

à aucun B. Termes de l'affirmation : animal, homme, blanc; de la négation : cheval, homme, blanc; blanc étant le moyen.

CHAPITRE XXI.

Syllogismes, à prémisses, l'une absolue, l'autre contingente, dans la troisième figure.

§ 1. Si l'une des propositions est absolue et l'autre contingente, la conclusion sera contingente et non absolue; et le syllogisme aura lieu, si les termes sont disposés comme dans les exemples antérieurs. § 2. Supposons-les d'abord affirmatifs; que A soit à tout C, et que B puisse être à tout C; en convertissant B C, on aura la première figure; et la conclusion sera que A peut être à quelque B; car, lorsque dans la première figure, l'une des propositions exprime la contingence, on a vu que la conclusion l'exprime aussi. § 3. De même, si B C est absolue, et A C

§ 1. *Dans les exemples antérieurs*, ch. 20.

§ 2. Syllogisme en *Darapti*, ramené à *Darii* de la première figure, par la conversion de la majeure universelle en particulière. — *On a vu*, ch. 15 et 16.

§ 3. Syllogisme à majeure contingente et mineure absolue, à l'inverse du syllogisme précédent; du reste il est toujours en *Darapti*, ramené de même à *Darii*. — *Et encore A C étant privatif et B C affirmatif*, syllogisme en *Felapton*, ramené à *Ferio* par la conversion de la mineure universelle en particulière. Dans le premier cas,

contingente; et encore A C étant privative, et B C affirmative, quelle que soit d'ailleurs la proposition qui soit absolue, la conclusion, de l'une ou l'autre façon, sera toujours contingente. En effet, on revient encore ici à la première figure; et il a été démontré que, dans cette figure, il suffit qu'une proposition exprime le contingent pour que la conclusion soit aussi contingente. § 4. Si le contingent privatif est joint à l'extrême mineur, ou que les deux membres soient privatifs, il n'y aura pas de syllogisme avec les données initiales; mais il y en aura en les convertissant comme dans les cas précédents.

§ 5. Si l'une des propositions est universelle et l'autre particulière, toutes les deux étant affirmatives, ou bien si l'universelle est privative et la particulière affirmative, les syllogismes se formeront de la même manière; car tous concluront par la première figure. Donc évidemment le syllogisme conclura le contingent et non l'absolu. § 6. Si l'affirmative est universelle et la privative

la majeure est absolue, la mineure est contingente, ainsi que la conclusion; dans le second, c'est la majeure et la conclusion qui sont contingentes, et la mineure est absolue.—*Il a été démontré*, ch. 15 et 16.

§ 4. Les propositions sont d'abord: 1° la majeure absolue affirmative et la mineure contingente négative : on conserve la majeure et l'on convertit la mineure en affirmative, d'après les règles du ch. 3, § 4. Le syllogisme revient alors en *Darapti*. 2° La majeure absolue négative, et la mineure contingente négative : on conserve la majeure, et l'on convertit la mineure en affirmative d'après les règles du ch. 3 : le syllogisme revient alors en *Felapton*.

§ 5. Ce § renferme l'indication de six syllogismes; deux en *Disamis*, le premier avec majeure absolue et mineure contingente, et le second à l'inverse : deux en *Datisi*, avec les mêmes conditions : et enfin deux en *Ferison*, de même; ramenés tous les six par les procédés connus aux modes correspondants de la première figure.

§ 6. Syllogisme en *Brocardo*, ramené à *Barbara* de la première fiure par réduction à l'absurde : Il se peut que A ne soit pas à quelque C: B est à tout C; donc il se peut que A

particulière, la démonstration se fera par réduction à l'absurde. Que B, par exemple, soit à tout C, et que A puisse ne pas être à quelque C : par suite, il est nécessaire que A puisse ne pas être à quelque B ; car si A est nécessairement à tout B, et que B soit supposé être à tout C, A sera nécessairement aussi à tout C ; c'est ce qu'on a précédemment démontré ; mais la supposition était que A pouvait ne pas être à quelque C. § 7. Si les propositions sont toutes deux indéterminées ou particulières, il n'y aura pas de syllogisme. La démonstration est la même que dans les modes universels, et par les mêmes termes.

CHAPITRE XXII.

Syllogismes à prémisses, l'une nécessaire, l'autre contingente, dans la troisième figure.

§ 1. Si l'une des propositions est nécessaire et l'autre contingente, les termes étant affirmatifs, il y aura tou-

ne soit pas à quelque B. Supposons que nécessairement A soit à tout B : B est à tout C : Donc nécessairement A est à tout C, conclusion contradictoire à la majeure admise dans le premier syllogisme.

§ 7. *Les mêmes termes*, ch. 19, et 20. Animal, homme, blanc : cheval, homme, blanc.

§ 1. *Les termes étant affirmatifs*, c'est-à-dire, les deux propositions étant affirmatives.—*Il y aura syllogisme du contingent*, c'est-à-dire, conclusion contingente. — Le 1er §

jours syllogisme du contingent. Mais lorsque l'un est affirmatif et l'autre privatif, si c'est l'affirmatif qui est nécessaire, il y aura syllogisme de : Pouvoir ne pas être; si c'est le privatif, il y aura syllogisme, à la fois de : Pouvoir ne pas être, et de : Ne pas être. Mais il n'y aura pas de syllogisme de : Nécessairement ne pas être, non plus que dans les autres figures. § 2. Supposons d'abord les termes affirmatifs. Qu'ainsi, A soit nécessairement à tout C, et que B puisse être à tout C; puisque A est nécessairement à tout C, et que C peut être à quelque B, A pourra être aussi à quelque B; et il ne sera pas absolu, car c'est là ce qu'on obtenait par la première figure. § 3. La démonstration serait la même, si l'on prenait B C nécessaire, et A C contingente. § 4. D'autre part, supposons l'un affirmatif et l'autre privatif, et que l'affirmatif soit nécessaire. Qu'ainsi A puisse n'être à aucun C, mais que B soit nécessairement à tout C; c'est encore ici la pre-

contient le résumé des règles qui seront développées dans tout ce chapitre.—*Non plus que dans les autres figures*, On a déjà vu, plus haut, ch. 5, § 1, que Théophraste et Eudème différaient en ceci d'Aristote, et qu'en général ils attaquaient toute sa théorie sur les conclusions des syllogismes modaux. L'ouvrage spécial d'Alexandre sur ce point difficile, n'est pas parvenu jusqu'à nous : mais il atteste ici, qu'il s'était occupé de ces dissentiments avec beaucoup de soin, dans ce livre et dans ses *Commentaires logiques*, que nous ne possédons pas non plus, et qu'il ne faut pas confondre avec le seul que nous ayons de lui sur le premier livre des Premiers Analytiques.

§ 2. Syllogisme en *Darapti*, ramené à *Darii* par conversion de la mineure universelle en particulière —*Et que C peut être à quelque B*, par la conversion particulière de la première mineure.—*Car c'est là ce qu'on obtenait*, c'est-à-dire, une conclusion contingente, ch. 16, § 9.

§ 3. Autre syllogisme en *Darapti* où c'est la mineure et non plus la majeure qui est nécessaire, et où la majeure devient contingente à la place de la mineure.

§ 4. Syllogisme en *Felapton*, ramené à *Ferio* par conversion particulière de la mineure. La majeure est contingente, et la mineure nécessaire.—*Lorsque les propositions étaient ainsi*, ch. 16, §§ 8, 9.

mière figure; et la conclusion sera contingente et non absolue, parce que la proposition privative est contingente. Par conséquent, l'on voit que la conclusion sera contingente aussi: car lorsque dans la première figure les propositions étaient ainsi disposées, la conclusion était contingente. § 5. Si c'est la proposition privative qui est nécessaire, la conclusion sera et: Pouvoir ne pas être à quelqu'un, et: N'être pas. Supposons, par exemple, que A nécessairement ne soit pas à C, et que B puisse être à tout C; si l'on convertit l'affirmatif B C, on a la première figure, et la proposition privative devient nécessaire; or, quand les propositions étaient ainsi disposées, on avait dans la conclusion que A pouvait ne pas être, et aussi qu'il n'était pas à quelque C; donc, il y a nécessité aussi que A ne soit pas à quelque B. § 6. Si le privatif est joint à l'extrême mineur, pourvu qu'il soit contingent, il y aura syllogisme en convertissant la proposition comme auparavant. § 7. Si le privatif est nécessaire, il n'y en aura pas; car il est alors nécessaire qu'il soit à tout; et il peut n'être à aucun. Termes pour: Être à tout: sommeil, cheval dormant, homme; et de: N'être à aucun: sommeil, cheval éveillé, homme.

§ 5. *Si c'est la privative qui est nécessaire*, c'est-à-dire, la majeure de *Felapton*.— *L'affirmatif B*, c'est-à-dire, la mineure.—*Quand les propositions étaient ainsi*, ch. 16, § 8.

§ 6. Les propositions sont d'abord une majeure nécessaire et une mineure contingente négative que l'on convertit, *comme auparavant*, et d'après les règles des chapitres 3 et 13, en contingente affirmative. Le syllogisme revient alors en *Darapti*.

§ 7. Il se peut que tout homme dorme: nécessairement aucun homme n'est un cheval dormant: Nécessairement tout cheval dormant dort. —Il se peut que tout homme dorme: nécessairement aucun homme n'est un cheval éveillé; Nécessairement aucun cheval éveillé ne dort.— Il n'y a de syllogisme possible ni de part ni d'autre.

Il en sera de même, si l'un des termes est universel re particulier, par rapport au moyen; car si tous x sont affirmatifs, il y aura syllogisme de : Pouvoir être, et non pas de : Être. Et de même aussi, quand l'un des deux est privatif et l'autre affirmatif, et que l'affirmatif est nécessaire. Mais si c'est le privatif qui est nécessaire, la conclusion sera de : Ne pas être. Le mode de démonstration serait le même, les termes étant ou n'étant pas universels; car il faut toujours compléter ces syllogismes par la première figure, de sorte que, dans ceux-là, le ré it est le même qu ins les autres. § 9. Si le né pris universellemen se trouve joint à l'extrême mineur, il y aura syllogisme par la conversion quand le négatif est contingent. § 10. S'il est nécessaire, il n'y en aura pas; on démontrerait ceci de la même manière, et par les mêmes termes, que pour les cas universels. § 11. On voit donc quand et comment, dans cette figure, il y aura syllogisme, tantôt du contingent, tantôt de l'absolu. § 12. Il est évident aussi que tous ces syllogismes sont incomplets, et que tous sont complétés par la première figure.

§ 8. *Si les deux sont affirmatifs*, deux syllogismes en *Disamis*, en faisant varier de la majeure à la mineure la contingente et la nécessaire : deux syllogismes en *Datisi*, avec les mêmes conditions. — *Et de même aussi quand l'un des deux est privatif*, deux syllogismes en *Ferison*, avec les mêmes conditions. Les quatre premiers sont ramenés à *Darii*, les deux autres à *Ferio*.

§ 9. La mineure est d'abord une contingente négative que l'on convertit en affirmative, ch. 3, § 1; et le syllogisme revient alors en *Disamis*.

§ 10. *Par les mêmes termes*, § 7, plus haut.

CHAPITRE XXIII.

Réduction de tous les Syllogismes, tant hypothétiques qu'ostensifs, aux trois figures.

§ 1. Que les syllogismes conclus dans ces figures soient complétés par les syllogismes universels de la première et qu'ils y soient tous ramenés, c'est ce qui est évident d'après ce qui a été dit : maintenant nous allons prouver qu'il en est absolument de même de tout syllogisme quelconque, en démontrant que tout syllogisme se forme dans l'une de ces figures.

§ 2. D'abord, il faut nécessairement que toute démonstration et tout syllogisme, démontrent que l'objet existe ou qu'il n'existe pas; que cet objet est, soit universel, soit particulier; et qu'ils le démontrent, soit ostensivement, soit par hypothèse; car la démonstration

§ 1. *Ce qui a été dit*, ch. 7 où il a été démontré que tous les modes des diverses figures se réduisent aux deux universels de la première, *Barbara* et *Celarent*.—*Tout syllogisme quelconque*, y compris les hypothétiques.

§ 2. Les syllogismes ostensifs sont ceux qui concluent avec les données initiales, soit directement sans les changer, soit indirectement par la conversion : les syllogismes hypothétiques sont ceux où l'on prouve que la contradictoire d'une conclusion précédente mène à une absurdité, et qu'ainsi cette conclusion est vraie.

par l'absurde n'est qu'une partie de la démonstration hypothétique.

§ 3. Occupons-nous d'abord des syllogismes ostensifs; car ce point une fois prouvé pour ces syllogismes, on le comprendra clairement pour ceux qui concluent par l'absurde, et, en général, pour tous les syllogismes hypothétiques.

§ 4. Lors donc qu'on doit conclure A de B, c'est-à-dire que A est ou n'est pas à B, il faut nécessairement supposer une chose d'une autre. § 5. Si l'on attribue A à B, on revient précisément au point de départ. § 6. Mais si l'on veut conclure A de C, et que C ne soit attribué à aucun autre terme, ni qu'aucun autre terme ne lui soit attribué, non plus qu'aucun autre à A, il n'y aura pas de syllogisme, attendu qu'il ne résulte rien de nécessaire de ce qu'on suppose une seule chose à une seule autre. Donc, il faut ajouter encore une autre proposition. § 7. Si l'on attribue encore A à un autre objet, ou un autre objet à A, ou un autre objet à C, rien n'empêche.

§ 3. Voici les deux parties de ce chapitre : du § 4 au § 10, il sera prouvé que tous les syllogismes ostensifs se ramènent aux trois figures. Du § 11, à la fin, il sera prouvé qu'il en est de même des syllogismes hypothétiques.

§ 4. *Une chose d'une autre*, c'est-à-dire, un sujet, et un attribut relatif à ce sujet.

§ 5. *Au point de départ*, on fait une pétition de principe, la proposition étant, du reste, soit affirmative, soit négative.

§ 6. *Rien de nécessaire*. Voir la définition du syllogisme, ch. 1, § 8.

§ 7. *Si l'on attribue encore A à un autre objet*, A est alors attribut des deux termes, c'est la seconde figure, —*ou un autre objet à A*, A est alors attribut et sujet, c'est la première figure, — *ou un autre objet à C*, C est alors sujet de deux termes, c'est la troisième figure. — *Il n'y en aura pas relativement à B*, parce que B n'a pas été compris dans les attributions. —*Quelque terme moyen*, Voir la définition du syllogisme, ch. 1, § 8, et la définition des figures, ch. 4, 5, 6.

st vrai, qu'il y ait alors syllogisme; mais avec ces don-
es seules, il n'y en aura pas encore relativement à B.
and C est attribué à un autre objet, et cet autre à tel
re, et celui-ci à un autre encore, sans qu'aucun se
porte à B, il n'y aura pas davantage de syllogisme de
ı B. C'est que, avons-nous dit, il n'y a point absolu-
nt de syllogisme d'un terme à un autre, à moins qu'on
prenne quelque terme moyen qui, par attribution,
sse se rapporter aux deux premiers d'une façon quel-
que. Le syllogisme, en effet, d'une manière générale,
compose de propositions; et le syllogisme relatif à
e chose se compose de propositions relatives à telle
se; et le syllogisme de telle chose, attribuée à telle
tre chose, se compose de propositions de telle chose
ribuée à telle autre chose. Il est donc impossible qu'il
it une proposition relative à B, si l'on n'affirme ou si
n ne nie rien de lui. De même, point de proposition de
à B, si l'on ne pose rien qui leur soit commun, et si
n ne fait qu'affirmer ou nier de tous deux des choses
ui leur sont spéciales. Il faut donc, entre les deux, un
rme moyen qui enchaîne les attributions pour qu'il y
it syllogisme de telle chose relativement à telle autre.
8. Si donc il est nécessaire de prendre quelque terme
mmun aux deux; si, de plus, cela ne se peut faire que
 trois façons: en attribuant A à C et C à B, ou C aux
ux, ou les deux à C; et ce sont là les trois figures que
us avons dites, il est évident que tout syllogisme doit

§ 8. Aristote établit ici qu'il ne
ut y avoir que trois figures du syl-
gisme, parce qu'il n'y a que trois
sitions possibles du moyen: attri-
but et sujet, c'est la première figure;
deux fois attribut, c'est la seconde;
deux fois sujet, c'est la troisième.
Voir plus haut, ch. 7, § 2.

se former par l'une de ces figures. § 9. Le raisonnement est tout à fait le même, si A est joint à B par plusieurs moyens; car, quelque nombreux qu'ils soient, la figure reste la même.

§ 10. Il est donc incontestable que les syllogismes ostensifs se forment par les figures antérieurement indiquées. § 11. On va prouver que les syllogismes qui concluent par l'absurde se complètent aussi par elles. En effet, tous les syllogismes qui démontrent par l'absurde concluent le faux par syllogisme; mais ils démontrent la donnée initiale par hypothèse, en prouvant qu'il y a une absurdité dans la supposition de la contradictoire. En voici un exemple : on prouve que le diamètre est incommensurable, parce que, si on le suppose commensurable, il s'ensuit que le pair est égal à l'impair. On conclut donc par syllogisme que l'impair devrait être égal au pair; et

§ 9. Le syllogisme est alors composé et devient un sorite.

§ 11. La réduction à l'absurde se fait toujours par un syllogisme ostensif qui rentre dans l'une des trois figures.—*Le diamètre est incommensurable*, au côté ou à la circonférence. Voici cette démonstration par l'absurde, d'après Alexandre d'Aphrodise qui la tire du 10e livre d'Euclide. Supposons la diagonale et le côté commensurables. Le rapport sera exprimé par deux nombres qu'on peut toujours supposer premiers entre eux. Soit donc un carré dont la diagonale soit 4, et le côté 3, premiers entre eux; comme le carré fait sur l'hypoténuse est double du quarré fait sur le côté, on aura pour le premier 16, et pour le second 9; 16 et 9 carrés de 4 et de 3 sont premiers entre eux comme leurs racines : or les nombres qui représentent les carrés sont entre eux comme ces carrés eux-mêmes : donc 9 serait la moitié de 16, puisque le carré du côté est la moitié de celui de l'hypoténuse. 16 est un nombre carré qui se divise en deux parties égales, sa moitié doit donc se diviser en deux parties égales : donc 9 est pair comme 16 lui-même : absurdité évidente qui prouve que le côté et la diagonale sont incommensurables. Resterait à examiner le cas où les deux nombres premiers sont impairs : la démonstration serait, du reste, toute pareille. — *Nous avons dit*, du § 4 au § 10. Voir plus haut dans ce ch., § 3.

l'on ne démontre alors que par hypothèse que le diamètre est incommensurable, parce que la contradiction de ceci conduit à une erreur évidente. En effet, raisonner par l'absurde, c'est précisément montrer que quelque impossibilité résulte de l'hypothèse d'abord admise. Mais comme, dans les syllogismes conclus par l'absurde, on démontre l'erreur par un syllogisme ostensif, et que la donnée initiale elle-même se démontre hypothétiquement; comme, en outre, nous avons dit que les syllogismes ostensifs se forment par nos trois figures, il est évident aussi que les syllogismes par l'absurde se forment par ces figures également. § 12. De même encore pour tous les autres syllogismes hypothétiques, puisque, dans tous, le syllogisme se forme relativement à la proposition ajoutée; et la donnée initiale est prouvée, soit par assentiment, soit par quelque autre hypothèse. § 13. Mais, si ceci est exact, il faut nécessairement que toute démonstration, tout syllogisme ait lieu par les trois figures dont

§ 12. *Pour tous les autres syllogismes hypothétiques*, ceci prouve évidemment qu'Aristote a connu les syllogismes hypothétiques, et qu'il n'a pas borné ses recherches, comme on l'a trop souvent répété, aux syllogismes par réduction à l'absurde, qui ne sont, comme il le dit lui-même, § 2, qu'une partie des syllogismes hypothétiques. Il semble même annoncer, ch. 29, § 7, qu'il étudiera toutes les espèces du syllogisme hypothétique; mais cette partie de ses travaux n'est pas parvenue jusqu'à nous; ou le [temps ne lui a pas permis de l'accomplir. — *A la proposition ajoutée*, L'hypothèse ou la proposition ajoutée, sert à former un syllogisme ostensif. — *Soit par assentiment*, quand l'adversaire convient de la fausseté évidente de la contradictoire, et par conséquent de la vérité de la conclusion initiale qu'il niait d'abord, — *soit par une autre hypothèse*, c'est-à-dire qu'on ne prend plus, comme dans la réduction à l'absurde, la contradictoire; mais on fait une hypothèse différente qui sert à prouver également la première conclusion.

§ 13. *Aux syllogismes universels*, ch. 7, § 7 et suiv.

on a parlé; et, ceci démontré, il est clair que tout syllogisme se complète par la première figure, et peut se ramener aux syllogismes universels de cette figure.

CHAPITRE XXIV.

Règles générales des termes du Syllogisme. — Rapports de la conclusion aux prémisses.

§ 1. Il faut, de plus, dans tout syllogisme, que l'un des termes soit affirmatif, et qu'il y ait de l'universel. Sans

§ 1. *L'un des termes soit affirmatif*. C'est ce dont on peut se convaincre par l'examen de tous les modes indiqués dans les chapitres précédents. Il n'en est pas un seul, où l'une des propositions, au moins, ne soit affirmative. Dans les syllogismes à propositions contingentes, les deux peuvent être d'abord négatives; mais on a vu que pour mettre le syllogisme en forme, il fallait toujours en convertir une au moins en affirmative.—*Et qu'il y ait de l'universel*, La proposition ne peut avoir que trois formes possibles, sous le rapport de la quantité : universelle, indéterminée, particulière : *Tout plaisir*, *le plaisir*, *quelque plaisir*. Aristote prouve, par l'exemple qu'il développe, que l'indéterminée et la particulière ne fournissent pas de syllogisme : reste donc l'universelle qui seule peut en donner. — *Par les figures géométriques*, mot à mot : dans les *tracés*. Je crois qu'Aristote a voulu joindre ici, à l'exemple moral qui précède, un exemple sensible où les yeux pussent suivre son raisonnement. Je ne pense pas qu'il ait voulu dire seulement que dans les démonstrations de géométrie, il fallait toujours, comme dans les autres syllogismes, une proposition universelle.—Pour bien comprendre ceci, il faut tracer la figure réelle. Le sommet du triangle sera le centre de la circonférence qui passera par les sommets de chacun des deux angles de la base; AC, BD, désignent ici la somme de chacun des angles E et F du triangle, joints aux petits angles formés sous la base, par la base elle-

niversel, en effet, ou il n'y aura pas de syllogisme, ou u moins il n'y en aura pas relativement à la question, u bien il y aura pétition de principe. Ainsi, qu'on ait à émontrer que la musique est un plaisir honnête, si l'on tablit seulement que le plaisir est honnête, sans dire : Tout plaisir, il n'y aura pas de syllogisme. D'autre part, si l'on dit qu'un certain plaisir est honnête, et que ce soit un autre plaisir que celui de la musique, le raisonnement ne se rapporte plus à l'objet en question. Enfin, si l'on dit que c'est le plaisir même de la musique, on fait une pétition de principe. Ceci est encore plus évident par des figures géométriques. Par exemple, soit à démontrer que les côtés de l'isoscèle appuyés à la base sont égaux; soient les lignes A, B, conduites au centre; si l'on fait l'angle A C égal à B D, sans avoir posé que les angles des demi-circonférences sont égaux; si, de plus, on prend l'angle C égal à D, sans avoir ajouté que tous les angles d'une section sont égaux; et si enfin on admet que E, F, sont des angles égaux, parce qu'ils sont de part et d'autre les restes d'angles égaux diminués de quantités égales, on fera une pétition de principe, à moins qu'on ne pose d'abord que les restes sont égaux quand on ôte

même et la section du cercle qu'elle intercepte. Ces petits angles sont désignés par C et D. Ici, du reste, on peut trouver qu'Aristote et ses commentateurs ont pris une route trop longue et trop difficile. On pouvait, en se bornant aux angles adjacents à la base, prouver que, si d'abord l'on n'admet pas d'une manière générale que les angles sont égaux quand ils interceptent sur la circonférence une section égale, on ne peut conclure que les angles adjacents sont égaux. La démonstration eût été, dans ce cas, beaucoup moins compliquée : et l'on aurait évité l'inconvénient de prendre des angles formés d'une droite et d'une courbe, qui, scientifiquement parlant, ne sont pas des angles. — *A moins qu'on ne pose d'abord*. Proposition universelle, indispensable au syllogisme pour qu'il soit possible. Voir la règle établie au début du §.

une quantité égale à des quantités égales. Il est donc évident que, dans tout syllogisme, il faut de l'universel. § 2. On sait, en outre, que l'universel est conclu quand tous les termes sont universels; et le particulier, avec des termes de l'une et l'autre espèce. Si donc la conclusion est universelle, il faut aussi que les termes soient universels; mais, les termes étant universels, il peut se faire que la conclusion ne le soit pas. § 3. Il est clair encore que, dans tout syllogisme, il faut que les deux propositions, ou au moins l'une des deux, soit semblable à la conclusion. Je veux dire que, non seulement elle doit être pareille, en tant qu'affirmative ou privative, mais aussi en tant que nécessaire, ou absolue, ou contingente. Ici, du reste, il faudrait examiner encore les autres modes d'attribution.

§ 4. On voit donc, en général, quels sont les cas où il y aura, et il n'y aura pas de syllogisme: ceux où il est possible et ceux où il est complet; l'on voit enfin que, quand il y a syllogisme, il faut nécessairement que les termes aient l'une des dispositions que l'on a indiquées.

§ 2. La conclusion universelle n'est possible que quand les deux prémisses sont universelles, *Barbara*, *Celarent*, *Cesare*, *Camestres* : mais les deux prémisses peuvent être universelles sans que la conclusion le soit, *Darapti*, *Felapton*. La conclusion particulière est possible, quand l'une des prémisses est particulière, ou même les deux étant universelles.

§ 3. *Les autres modes d'attribution*, les modales autres que nécessaires, contingentes; c'est-à-dire, vraies, probables, etc., et telles autres modifications dont les propositions pourront être affectées. Voir l'Herméneia, ch. 12, § 9, et plus bas, ch. 29, § 11.

§ 4. *Il est possible*, c'est-à-dire, incomplet, dans la seconde et la troisième figures. — *Que l'on a indiquées*, dans les chapitres 4, 5, 6, etc. où il a été traité des modes utiles du syllogisme dans chaque figure, et des modes inutiles.

CHAPITRE XXV.

Du nombre des termes, des propositions, et des conclusions, dans les Syllogismes.

§ 1. Il est évident aussi que toute démonstration se fait par trois termes, et pas plus; § 2 ce qui n'empêche pas qu'une même conclusion ne puisse s'obtenir par des termes différents, et que E, par exemple, puisse être démontré par A B, et par C D, ou par A B, et A C, et B C; car il peut se faire qu'il y ait plusieurs moyens pour les mêmes conclusions; mais, dans ce cas, il y a, non plus un syllogisme unique, mais bien, plusieurs syllogismes. § 3. De même encore, si chacune des deux pro-

§ 1. Démonstration est pris ici pour syllogisme: Voir à la fin du § 5, dans ce chapitre.

§ 2. E étant la conclusion, il se présente plusieurs cas : ou elle est démontrée par des propositions toutes différentes, AB, et CD; ou elle est démontrée par des propositions qui se suivent en s'enchaînant, AB donnant sa majeure à AC, et sa mineure à BC qui prend pour majeure la mineure de AB. De toute manière, il y a plusieurs syllogismes, et chaque syllogisme n'a jamais que trois propositions.

§ 3. Il peut encore se faire que chacune des propositions du premier syllogisme ait besoin d'être ellemême démontrée par des prosyllogismes, ou bien que l'une soit démontrée par prosyllogisme et l'autre par induction. Voir liv. 2, ch. 23. — *Qui sont A, B et C*, A, conclusion du premier prosyllogisme, est la majeure du syllogisme principal; B, conclusion du second prosyllogisme, en est

positions A, B, est démontrée par syllogisme: par exem-
:, A par D E, et B par F H; ou encore que l'une soit
ontrée par induction, l'autre par syllogisme. Mais,
nême de cette façon, il y a plusieurs syllogismes; car il
y a aussi plusieurs conclusions, qui sont A, B et C. § 4.
l n'y a qu'un seul syllogisme et non plusieurs, il se
peut encore que la même conclusion s'obtienne par plus
trois termes. § 5. Mais, pour démontrer C par A B, il
st impossible qu'il y ai de trois termes. Soit E, par
exemple, conclu de A B . Il y a donc nécessité que
l'un de ces termes soit mis n rapport avec l'autre, l'un
étant pris comme tout, l'autre comme partie; car on a
émontré précédemment , quand il y a syllogisme, il
faut nécessairement que ce ins termes soient dans cette
relation. Que A soit donc ainsi par rapport à B; il y a
dès lors une conclusion tir le ces termes, et elle est soit
E, soit l'un des deux te s C ou D, soit tout autre
terme différent de ceux-là. i c'est E, le syllogisme sera
conclu des seuls termes A B. Si C D sont tels entre eux

la mineure : C en est la conclusion.

§ 4. Le syllogisme est alors composé; en d'autres termes, c'est un sorite qui peut se résoudre lui-même en plusieurs syllogismes n'ayant chacun que trois termes.

§ 5. *Pour démontrer C par AB*, Syllogisme simple à trois termes : si l'on nie qu'il ne faille que trois termes, on suppose alors qu'une conclusion quelconque, E par exemple, peut s'obtenir par quatre termes ABCD. — *Démontré précédemment*, ch. 23, § 4, et ch. 24, § 1. — *Si c'est E*, le syllogisme n'a alors que trois termes. — *Et cette conclusion*, le nombre des termes reste toujours le même. — *Comme on l'a supposé plus haut*, § 4, C'est le cas du sorite. — *Ces données seront inutiles*, car il n'y aura pas de lien syllogistique entre ces termes. — *Pour en tirer une induction*, Voir les Topiques, liv. 8, ch. 1, § 7 et 8. — *Qui ne se rapportent pas au sujet*, car le sujet est E qu'on doit nécessairement avoir dans la conclusion et qu'il s'agit de prouver. — Alexandre voudrait mettre: si l'on ne tire aucune conclusion de AB, au lieu de : CD, parce qu'on a déjà démontré ceci pour CD, et que AB reste seul à démontrer.

que l'un soit pris comme tout, et l'autre comme partie, on en tirera quelque conclusion; et cette conclusion sera alors ou E, ou l'un des deux termes A B, ou tel autre terme différent d'eux. Si la conclusion est, soit E, soit l'un des deux termes A B, ou il y aura plusieurs syllogismes; ou bien, comme on l'a supposé plus haut, la même conclusion se tirera de plus de trois termes; mais si c'est un terme différent de ceux-là, il y aura plusieurs syllogismes et sans liaison entre eux. Si C n'est pas à D dans une relation telle qu'ils puissent faire un syllogisme, ces données seront inutiles, à moins qu'on ne les ait prises pour en tirer une induction, ou pour dissimuler ses intentions, ou pour tel autre motif analogue. Mais si E n'est pas la conclusion tirée de A B, et qu'il y en ait une autre, et que de C D on conclue l'un de ces deux termes ou quelque autre terme différent, il y a plusieurs syllogismes qui ne se rapportent pas au sujet en question; car on avait supposé que la conclusion serait E. Si l'on ne tire aucune conclusion de C D, on les aura pris sans aucune utilité; et il n'y a point alors de syllogisme relatif à la proposition primitive. Donc, il est bien évident que toute démonstration et tout syllogisme se font par trois termes seulement.

§ 6. De cela il résulte clairement que le syllogisme a lieu par deux propositions et pas plus; car les trois termes forment deux propositions, à moins qu'on n'y en

§ 6. Ceci explique fort bien l'expression d'*intervalles*, pris pour *propositions*. Entre trois points donnés, entre trois termes, il n'y a que deux intervalles possibles. — *Antérieurement pour compléter les syllogismes*, c'est-à-dire, les propositions converties et les réductions à l'absurde. Voir dans les ch. 2, 5, 6, les règles de la conversion.



ajoute quelque autre, comme on l'a dit antérieurement, pour compléter les syllogismes. § 7. Il est donc évident que, pour un raisonnement syllogistique où les propositions qui produisent la conclusion principale ne sont pas paires, et il y a parfois nécessité que les propositions soient tirées de conclusions antécédentes, ce raisonnement, ou n'est pas syllogistique, ou bien l'on a demandé pour sa thèse plus qu'on n'avait besoin. § 8. Mais les syllogismes n'étant considérés que dans leurs propositions essentielles, tout syllogisme se forme de propositions paires et de termes impairs. Les termes sont toujours un de plus que les propositions; les conclusions sont toujours la moitié des propositions. § 9. Si l'on conclut, au moyen de prosyllogismes, ou par plusieurs moyens qui se tiennent; par exemple, A B par C et par D, le nombre des termes dépassera toujours de un celui des propositions. En effet, ou le terme ajouté est en dehors des extrêmes, ou il est intermédiaire; et, de toute façon, les intervalles seront un de moins que les termes. Les propositions seront toujours en même nombre que les intervalles; cependant elles ne seront

§ 7. *De conclusions antécédentes*, c'est-à-dire, de prosyllogismes.

§ 8. *Propositions essentielles*, c'est-à-dire, indispensables pour le former. Il s'agit donc ici de syllogismes simples, et au § suiv. de syllogismes composés.

§ 9. *Plusieurs moyens qui se tiennent*, c'est le sorite du § 4.— *En dehors des extrêmes*, soit avant, soit après. — *Intermédiaire*, placé entre les deux extrêmes, ou entre deux des extrêmes si l'on en suppose plus de deux.—*Les propositions seront toujours*, on ne doit donc pas confondre tout à fait intervalle et proposition, bien que l'un puisse être pris pour l'autre, comme on l'a déjà vu.—*La même quantité*, il est évident que deux nombres, l'un pair, l'autre impair, étant donnés, si on leur ajoute de part et d'autre l'unité, le premier de pair devient impair, et le second, à l'inverse.—*Les conclusions n'auront plus le même rapport*, ainsi, avec trois termes, dans le syllogisme

pas toujours paires, ni les termes toujours impairs; il y aura alternative: quand les propositions sont paires, les termes sont impairs; quand les termes sont pairs, les propositions sont impaires. En effet, avec chaque terme ajouté, on ajoute une proposition, à quelque place qu'on pose ce nouveau terme; et, puisque, les propositions étant paires, les termes sont impairs, il est évident qu'ils doivent changer de rôle, quand on leur ajoute la même quantité. Du reste, les conclusions n'auront plus le même rapport ni avec les termes, ni avec les propositions. En ajoutant un terme, on ajoute des conclusions qui sont une de moins que les termes antérieurs: car ce n'est que pour le dernier seulement qu'il n'y aura point de conclusion; mais il y en a pour tous les autres. Par exemple, si l'on ajoute D à A B C, l'on ajoute en même temps deux conclusions, l'une relative à A, l'autre relative à B; et de même pour tous les autres qu'on ajouterait. Si l'on ajoute le terme intermédiairement, c'est encore le même rapport : car ce n'est que relativement à un seul terme qu'il ne fera pas de syllogisme; et le nombre

simple, on a une seule conclusion. AB et BC propositions, AC conclusion : avec un quatrième terme D, on a trois propositions AB, BC, AD et trois conclusions AC, AD, BD; avec un cinquième terme E, quatre propositions AB, BC, CD, DE et six conclusions AC, AD, BD, AE, BE, CE; avec un sixième terme, on aurait cinq propositions et dix conclusions; avec un septième, six propositions et quinze conclusions; avec un huitième, sept propositions et vingt-une conclusions; avec un neuvième, huit propositions et vingt-huit conclusions : c'est-à-dire que la progression des termes étant la progression naturelle des nombres, les conclusions seraient toujours la somme de ces mêmes nombres. — *Si l'on ajoute D à ABC*, en dehors, soit avant, soit après. — *Qu'il ne fera pas de syllogisme*, c'est-à-dire, il n'y aura qu'un seul terme, C, avec lequel D ne formera pas de conclusion.

des conclusions sera beaucoup plus grand que celui des termes et des propositions.

CHAPITRE XXVI.

Des conclusions diverses dans chaque figure selon qu'elles sont faciles ou difficiles à établir ou à réfuter. — L'universelle affirmative est la plus difficile à établir, et la plus facile à réfuter.

§ 1. Puisque nous savons de quels éléments se forment les syllogismes, quelles sont les conclusions obtenues dans chaque figure, et de combien de manières on peut les obtenir, nous comprendrons clairement aussi quelle conclusion est facile et quelle conclusion est difficile à prouver. Celle qui s'obtient dans plus de figures et dans plus de cas, sera facile; celle, au contraire, qui s'obtient dans moins de figures et dans moins de cas, sera prouvée plus difficilement. § 2. L'affirmatif universel ne se dé-

§ 1. *Dans plus de cas*, c'est-à-dire, dans plus de modes. J'ai rendu fidèlement le mot grec, afin de conserver la langue même d'Aristote, que les scholastiques ont changée. Cas convient ici peut-être mieux encore que mode, qui du reste est l'expression ordinaire.

§ 2. *L'affirmatif universel*, c'est-à-dire, la conclusion universelle affirmative, A, *Barbara*. — *Le privatif*, sous-entendu : universel E, *Celarent* dans la première figure : *Cesare* et *Camestres* dans la seconde. — *L'affirmatif particulier*, I, *Darii* dans la première figure : *Disamis*, *Datisi* dans la troisième. — *Le privatif particulier*, O, *Ferio* dans la première : *Festino*, *Baroco* dans la seconde : *Felapton*, *Brocardo*, *Ferison* dans

montre que par la première figure, et d'une seule façon dans cette figure; le privatif se démontre par la première et par la moyenne figure : dans la première, d'une seule façon, et de deux, dans la seconde; l'affirmatif particulier, par la première et par la dernière: d'une seule façon dans la première, et de trois dans la dernière; le privatif particulier se démontre par toutes les figures, mais une seule fois dans la première, deux fois dans la seconde, et trois fois dans la dernière.

§ 3. Il est donc évident que l'universel affirmatif est le plus difficile à établir, le plus facile à réfuter; et, d'une

la troisième. — En résumé, la première figure a toutes les espèces de propositions possibles dans les conclusions qu'elle donne : la seconde, n'a que des propositions négatives; la troisième, n'a que des propositions particulières. On peut ajouter, d'après Pacius, que les propositions diverses données par la première figure n'y sont conclues qu'une fois : que celles de la seconde l'y sont deux fois: et enfin que celles de la troisième l'y sont trois fois.

§ 3. La conclusion universelle affirmative ne s'obtient que d'une seule manière dans une seule figure, *Barbara*; et on peut la réfuter de neuf manières, soit par l'universelle négative, c'est-à-dire, contrairement, en *Celarent*, *Cesare*, *Camestres*, soit par la particulière négative, c'est-à-dire, contradictoirement, *Ferio*, *Festino*, *Baroco*, *Felapton*, *Brocardo*, *Ferison*. En effet, soit la proposition universelle : Tout homme est juste; on la réfute soit en prouvant contrairement de trois façons qu'aucun homme n'est juste; soit contradictoirement de six façons, que quelque homme n'est pas juste. — *Même observation pour les universelles négatives*, ainsi cette proposition : Aucun homme n'est juste, est réfutée contrairement d'une façon, par la proposition universelle affirmative : Tout homme est juste; et contradictoirement de quatre façons, par la proposition particulière affirmative : Quelque homme est juste. — *Pour les particulières au contraire*, tant affirmatives que négatives, la réfutation ne peut être que contradictoire et non plus contraire; c'est ce qu'Aristote entend quand il dit ici : *d'une seule manière*. Ainsi la particulière affirmative se réfute par l'universelle négative de trois façons; et la particulière négative par l'universelle affirmative d'une seule façon. C'est que les propositions particulières contraires sont également vraies : Quelque homme est juste : Quelque homme n'est pas juste; et par conséquent l'une ne peut

manière générale, les propositions universelles sont bien plus aisées à détruire que les particulières. En effet, les propositions de ce genre sont réfutées par la négative universelle et par la négative particulière, dont l'une, la particulière négative, se démontre par toutes les figures, et dont l'autre, l'universelle négative, se démontre dans deux. Même observation pour les universelles négatives: la proposition initiale est réfutée à la fois, et par l'affirmative universelle, et par l'affirmative particulière, c'est-à-dire qu'elles le sont dans deux figures. Pour les particulières, au contraire, il n'y a qu'une seule manière de les réfuter, par l'universelle affirmative ou négative. Mais aussi les particulières sont bien plus aisées à établir, parce qu'elles sont obtenues dans bien plus de figures, et de bien plus de manières. § 4. Il ne faut pas non plus oublier que l'on peut réfuter l'un par l'autre, l'universel par le particulier, et le particulier par l'universel; mais l'on ne peut établir l'universel par le particulier, tandis que l'on peut établir celui-ci par le premier. § 5. Il n'est pas moins clair que renverser une proposition est toujours plus facile que l'établir.

§ 6. Tout ce qui précède a dû nous apprendre com-

servir à réfuter l'autre. — *Elles sont obtenues dans bien plus de figures et de bien plus de manières*, dans les trois figures et dans dix modes sur quatorze.

§ 4. *Réfuter l'un par l'autre*, sous-entendu : contradictoirement. — *Mais l'on ne peut établir*, en effet, de ce que quelque homme est juste, on n'en peut conclure que tout homme est juste, tandis que de cette dernière proposition on peut conclure la première.

§ 6. Résumé de toutes les théories antérieures sur les éléments du syllogisme, sur ses figures, tant avec les propositions absolues qu'avec les modales, et sur les conclusions de divers genres. Ici se termine la première partie de ce premier livre, d'après les commentateurs. Voir plus haut, ch. 1, § 1.

ment se produit tout syllogisme, par combien de termes et de propositions il se forme, dans quel rapport les propositions sont les unes avec les autres, quelles sont, de plus, les conclusions obtenues dans chaque figure, quelles sont celles qui se démontrent dans plus de figures, et enfin celles qui se démontrent dans moins de figures.



PREMIERS ANALYTIQUES.

LIVRE PREMIER.

SECTION SECONDE.

RECHERCHE DU MOYEN TERME.

CHAPITRE XXVII.

Règles générales pour la découverte du Moyen. — Des Conséquents et des Antécédents : de leurs rapports.

§ 1. Quels sont les moyens de toujours trouver au be-
in les syllogismes relatifs à la question posée ; quel est
chemin qui nous doit mener à la connaissance des
incipes spéciaux de chaque question : voilà ce qu'il nous
ıt dire maintenant. C'est qu'en effet il ne doit peut-
re pas nous suffire d'étudier la formation des syllo-
smes ; il faut encore posséder la faculté d'en faire.

§ 1. Dans toute question, on donne ɔessairement deux termes, le sujet 'attribut. Il s'agit de savoir quelles ıt leurs relations ; et c'est le moyen ıl qui, syllogistiquement, doit ırnir cette connaissance. Le terme moyen une fois trouvé, il est facile de construire le syllogisme d'après les règles précédentes, qui ont établi tous les rapports qu'il peut avoir avec les deux extrêmes. Voir les trois derniers chap., et les ch. 4, 5, 6.

§ 2. Parmi toutes les choses, il y en a qui ne peuvent jamais être attribuées à d'autres avec vérité, d'une manière universelle; par exemple, Cléon, Callias, et tout ce qui est individuel et perceptible aux sens. C'est à celles-là, au contraire, que les autres peuvent être attribuées: ainsi les deux êtres que nous venons de citer sont l'un et l'autre, homme et animal. Certaines choses sont elles-mêmes attribuées à d'autres, sans que d'autres puissent cependant leur être antérieurement attribuées. D'autres, enfin, peuvent servir d'attributs à d'autres et recevoir elles-mêmes des attributs: ainsi, homme peut être l'attribut de Callias; et il reçoit lui-même l'attribut: animal. § 3. Il est donc évident que certaines choses,

§ 2. Cette théorie de l'attribution est tout à fait la même que celle qui a été exposée dans les Catégories, ch. 2, § 2 et suiv. Certaines choses ne sont jamais que sujets: ce sont les individus; et tout ce qui tombe sous nos sens est individuel; d'autres ne sont jamais qu'attributs: ce sont les genres les plus étendus, les genres proprement dits; entre ces deux extrêmes, l'individu, le genre, viennent se placer, comme intermédiaires, les espèces et les genres subordonnés, qui peuvent être à la fois attributs et sujets, attributs par rapport aux sujets qui les précèdent, sujets par rapport aux attributs qui les suivent. Il ne faut jamais perdre de vue ces remarques, si l'on veut bien comprendre la théorie des antécédents et des conséquents. De ces trois termes, les seuls possibles, individu, espèce, genre, le premier est enveloppé par le second, le second par le troisième, c'est-à-dire que le premier qui n'enveloppe rien ne peut jamais être attribut, que le troisième qui n'est enveloppé par rien ne peut jamais être sujet, et que le second qui est à la fois enveloppant et enveloppé peut à la fois être sujet ou attribut.

§ 3. *C'est le cas de la plupart des choses*, en effet tous les êtres de la nature que nos sens peuvent atteindre, sont individuels, c'est-à-dire qu'ils forment chacun une unité distincte sans laquelle ils n'existeraient pas pour nous. Ce n'est donc que par accident, improprement, qu'on en peut faire des attributs, c'est-à-dire, les employer comme si réellement ils n'étaient pas individuels.—*Nous dirons plus loin*, Derniers Analytiques, liv. 1, ch. 19, § 8 et suiv.—*Dans les termes supérieurs*, en remontant de genre en genre, on arrive nécessairement à un

par leur nature même, ne peuvent être attribuées à aucune autre; et c'est le cas de la plupart des choses qui tombent sous nos sens, de ne pouvoir jamais être attributs; si ce n'est improprement: ainsi nous pouvons dire parfois que cette personne blanche est Socrate, et que ce qui approche est Callias. Nous montrerons plus loin que, même en remontant dans les termes supérieurs, il y a une limite où l'on doit s'arrêter: mais ici, contentons-nous d'avoir posé ce principe. § 4. On ne peut donc, pour ces choses supérieures, démontrer que quelque autre chose leur soit attribuée, si ce n'est par pure supposition; ce sont celles-là, au contraire, qui le sont aux autres. Les individus ne sont jamais attribués aux autres choses, mais les autres choses leur sont attribuées. Quant aux termes intermédiaires, il est clair qu'ils peuvent être employés de deux façons; car ils servent d'attributs aux autres choses, et reçoivent les autres choses comme attributs. Du reste, c'est presque uniquement sur les termes de ce genre que portent les discussions et les recherches.

§ 5. Ainsi donc il faut prendre les propositions rela-

genre suprême qui comprend tous les autres, et auquel on doit s'arrêter par impossibilité même d'aller plus haut.

§ 4. *Quant aux termes intermédiaires*, c'est-à-dire, les espèces.

§ 5. L'objet en question étant donné, il faut d'abord l'admettre lui-même avec ses définitions, et tout ce qui lui est propre et particulier. Ensuite il faut chercher ses attributs (*consequentia*), puis ses sujets (*antecedentia*), et enfin ce qui ne peut être pour lui ni sujet ni attribut (*repugnantia*).—*Il est inutile de distinguer*, ainsi quand on dit que telle chose n'est pas à telle autre, il est inutile d'ajouter que cette seconde n'est pas à la première; car on sait que la privative universelle se convertit en ses propres termes; et qu'ainsi du moment qu'aucun homme n'est parfait, il s'ensuit qu'aucun être parfait n'est homme. Voir plus haut, ch. 2, § 2, la conversion de l'universelle négative.

tives à chaque objet, en supposant d'abord cet objet lui-même, ainsi que ses définitions et tout ce qui lui est propre; ensuite tout ce qui est conséquent à cet objet; puis, tout ce dont il est lui-même le conséquent; et enfin tout ce qui ne peut pas lui appartenir. Quant aux choses auxquelles l'objet lui-même ne peut appartenir, il est inutile de distinguer, puisque le privatif se convertit. § 6. Il faut bien remarquer encore parmi les conséquents ceux qui se rapportent à l'essence même de la chose, et ceux qui sont attribués, soit comme propres, soit comme accidents; et, parmi ces attributs, quels sont ceux qui ne sont que supposés et ceux qui sont réels; car, plus on connaîtra d'attributs, plus on trouvera vite la conclusion; et, plus ils seront vrais, plus la démonstration sera parfaite. § 7. Il ne faut pas choisir, du reste, les conséquents d'une partie de la chose, mais les conséquents de la chose tout entière. Ainsi, il faut prendre, non pas le conséquent applicable en particulier à tel homme, mais le conséquent applicable à tout homme; car le syllogisme ne se forme que par les propositions universelles. Quand, donc, la proposition est indéterminée, on ne sait si elle est universelle; déterminée, au contraire, on le voit sans peine. § 8. On doit aussi dis-

§ 6. *A l'essence même de la chose*, mot à mot : Dans le qu'est-ce? Dans la question : qu'est-ce? *quidditas* des scholastiques. Ainsi il faut bien reconnaître si les attributs sont, ou essentiels, ou propres, ou seulement accidentels.

§ 7. Les attributs qu'on choisit appartenant à tout le sujet, il s'ensuit que la proposition est universelle, et l'on a vu, ch. 24, § 1, que l'universel était une des conditions indispensables du syllogisme. De plus les propositions universelles contiennent et supposent les particulières, tandis que celles-ci ne donnent pas du tout les premières.

§ 8. Par le même motif, il faut chercher les antécédents dont l'objet en question puisse être universelle-

tinguer les choses dont cette chose est universellement le conséquent, par les mêmes motifs que je viens de dire. § 9. Quant au conséquent lui-même, il ne doit pas être pris dans son universalité; par exemple : homme n'a pas pour conséquent tout animal; musique n'a pas pour conséquent toute science; il doit seulement être pris d'une manière absolue comme dans les propositions ordinaires; car cette addition est inutile, et de plus impossible; par exemple: tout homme est tout animal; ou, la justice est toute vertu. C'est la chose dont une autre est le conséquent qui peut recevoir la marque d'universalité. § 10. Lorsque le sujet est contenu dans un autre terme dont il faut prendre les conséquents, on ne doit pas chercher dans les conséquents de l'attribut ceux qui suivent ou ne suivent pas l'universel, parce qu'on les prend déjà dans les conséquents du sujet; en effet, tout

ment le conséquent. On obtient encore ainsi des propositions universelles.

§ 9. L'attribut n'a jamais la marque d'universalité: et l'on ne saurait dire : Tout homme est *tout* animal; on dit simplement et d'une manière absolue : Tout homme est animal. Voir cette même remarque, Herméneia, ch. 7, § 4. — *La marque d'universalité*, le signe de l'universalité n'est jamais qu'à l'antécédent, c'est-à-dire, au sujet.

§ 10. *Dans un autre terme*, c'est-à-dire, l'attribut. Cette règle a déjà été exposée en d'autres termes dans les Catégories, ch. 3, § 1. Les attributs de l'attribut sont en nombre égal ceux du sujet. Ainsi, pour connaître les conséquents d'un terme, il n'est pas besoin de rechercher les conséquents de son attribut qui lui appartiennent bien certainement, parce que les qualités du genre appartiennent à l'individu, et qu'ainsi tous les conséquents de l'animal qui est le genre, sont en nombre égal ceux de l'homme qui est l'espèce ou l'individu. — *Ce qui doit être nié*, *Repugnantia* des scholastiques, en d'autres termes, les attributs négatifs ou répugnants. — *Ce qui est propre à la chose*, c'est-à-dire qu'il ne faut pas s'éloigner du sujet, et qu'il faut se borner à ses attributs directs et spéciaux, sans aller jusqu'aux attributs de ses attributs; ce qui serait inutile.

ce qui est conséquent de animal l'est aussi de homme. La règle est la même pour tout ce qui doit être nié de l'attribut. Mais il faut prendre avec soin tout ce qui est propre à la chose; car il y a certaines propriétés qui appartiennent à l'espèce, à l'exclusion du genre; et, en effet, il y a nécessité que certaines propriétés soient spéciales aux différentes espèces. § 11. Il ne faut pas non plus prendre pour antécédents de l'universel les choses qui ont pour conséquent le terme renfermé dans l'universel; par exemple, il ne faut pas prendre comme antécédents de animal les choses dont homme est le conséquent; car, nécessairement si animal suit homme, il doit également suivre tout ce que suit homme; mais ceci fait plus spécialement partie de la recherche des antécédents de homme. § 12. Il faut choisir aussi les conséquents et les antécédents les plus habituels; car pour les conclusions qui expriment le plus habituel, le syllogisme se forme aussi de propositions exprimant le

§ 11. La règle du paragraphe précédent, qui concernait les conséquents, reste aussi la même pour les antécédents, c'est-à-dire qu'il ne faut pas rechercher les antécédents des antécédents, mais les antécédents directs de la chose. —*Qui ont pour conséquent le terme renfermé dans l'universel*, c'est-à-dire, les sujets du sujet renfermé dans l'attribut. — *Les choses dont homme est le conséquent*, c'est-à-dire, les sujets de homme qui est lui-même sujet de animal.—*Tout ce que suit homme*, parce que l'attribut de l'attribut est toujours celui du sujet.—*De la recherche des antécédents de homme*, et non pas de ceux de animal. Ainsi, quand on recherche les sujets de animal, il ne faut pas prendre ceux de homme qui sont trop éloignés.

§ 12. *Le plus habituel*, ainsi, pour prendre les exemples d'Alexandre d'Aphrodise, on a, d'ordinaire, une navigation heureuse quand on voyage après l'équinoxe d'hiver: on se porte bien ordinairement quand on prend une nourriture saine.—*Est pareille aux principes*, ou aux prémisses: ceci a été démontré, ch. 15, § 6, où il a été établi que du possible on ne pouvait conclure l'impossible.

plus habituel, soit que toutes, ou seulement quelques unes, soient de ce genre. La conclusion, dans chaque syllogisme, est pareille aux principes. § 13. Enfin, il ne faut pas prendre les conséquents de tous les termes; car ceux-là ne donneront pas de syllogisme : quelle en est la raison, c'est ce que la suite va faire voir clairement.

CHAPITRE XXVIII.

Règles de la conclusion universelle affirmative, de la particulière de même forme.— Règles de la conclusion universelle négative, de la particulière de même forme. — Exemples à l'appui.

§ 1. Quand on veut affirmer une chose d'une autre tout entière, il faut considérer les sujets de la chose af-

§ 13. *De tous les termes*, c'est-à-dire, des deux termes; car alors on a dans la seconde figure deux prémisses affirmatives, ce qui ne peut donner de syllogisme. — *La suite*, c'est ce qu'Aristote lui-même indique, ch. suivant, § 16.

§ 1. Pour établir la conclusion universelle affirmative en *Barbara*, il faut chercher d'abord les sujets de l'attribut, puis les attributs du sujet; ou comme dit Aristote, les antécédents de la chose affirmée et les conséquents de la chose dont on doit affirmer. Si l'on trouve un des antécédents identique à l'un des conséquents, ce terme identique sera le moyen, et le syllogisme alors sera possible. Voici un exemple d'Alexandre d'Aphrodise : soit à démontrer que tout plaisir est bon. Parmi les antécédents de l'attribut, je trouve le terme désirable : car tout ce qui est désirable est bon : parmi les conséquents du sujet, je trouve encore ce même terme désirable; alors je puis faire le syllogisme suivant, en prenant désirable pour moyen : Tout ce qui est désirable est bon : tout plaisir est désirable : Donc tout plaisir est bon. Le syllogisme, en effet, est régulier.

firmée dont cette chose est dite, et tous les conséquents de l'objet auquel elle doit être attribuée; car, si l'un d'eux est identique, il y aura nécessité que la première de ces choses soit à l'autre. § 2. Si l'on veut prouver, non une affirmation universelle, mais seulement une affirmation particulière, il faut regarder aux antécédents des deux choses; car, si l'un de ces antécédents est identique, il faut nécessairement que la chose soit à une partie de l'autre. § 3. Quand on veut établir une négation univer-

§ 2. Pour établir la conclusion particulière affirmative, il faut regarder aux antécédents du sujet et de l'attribut : et dès qu'on trouve un antécédent identique pour l'un et pour l'autre, le syllogisme est possible, et se forme en *Darapti* de la troisième figure, ramenée par conversion particulière de la mineure à *Darii* de la première figure. Ainsi, en prenant toujours les exemples d'Alexandre, soit à prouver que quelque plaisir est un bien. On trouve pour antécédent de plaisir, occupation vertueuse; et cet antécédent peut être aussi celui du bien ; on a donc en syllogisme : Toute occupation vertueuse est un plaisir ; toute occupation vertueuse est un bien; Donc quelque plaisir est un bien. Il suffirait de convertir la mineure en particulière pour obtenir la même conclusion dans la première figure.

§ 3. Pour établir la conclusion universelle négative, il faut regarder à la fois, et aux conséquents du sujet et aux répugnants de l'attribut ; ou bien réciproquement, aux répugnants du sujet et aux antécédents de l'attribut. Dès qu'on a trouvé un antécédent et un répugnant identiques, le syllogisme est possible; et il se forme, soit dans la première figure d'une seule manière, soit dans la seconde, de deux manières : c'est-à-dire, en *Celarent* dans le premier cas, en *Cesare* et *Camestres*, dans le second. Soient toujours les deux termes bien et plaisir avec lesquels il s'agit de démontrer que aucun plaisir n'est un bien. En cherchant d'abord les conséquents du sujet, on trouve que tout plaisir est imparfait ; et les répugnants de l'attribut, qu'aucun bien n'est imparfait. Le terme identique étant trouvé, on construit le syllogisme en *Cesare* de la seconde figure : Aucun bien n'est imparfait : tout plaisir est imparfait; Donc aucun plaisir n'est un bien ; ou en convertissant la majeure en ses propres termes, le syllogisme est en *Celarent* : Aucune chose imparfaite n'est un bien ; tout plaisir est imparfait ; Donc aucun plaisir n'est un bien. En cherchant, en second lieu, les répugnants du sujet et les conséquents de l'attribut, on forme le syllogisme en *Camestres* : Tout plaisir est imparfait; au-

selle, pour ce qui concerne le terme auquel la chose doit ne pas être, il faut regarder aux conséquents ; et, pour ce qui concerne le terme qui doit ne pas y être, il faut regarder aux choses qui ne peuvent lui être attribuées ; ou, à l'inverse, pour le terme auquel la chose doit ne pas appartenir, il faut regarder aux choses qui ne peuvent lui être attribuées ; et, pour le terme qui ne peut appartenir, il faut regarder aux conséquents. Et, en effet, quel que soit celui de ces termes qui soit identique, la chose doit universellement n'être pas à l'autre ; car le syllogisme se forme, tantôt par la première figure, tantôt par la moyenne. § 4. Enfin, pour établir une négation particulière, en ce qui concerne le terme auquel la chose doit ne pas être, il faut regarder aux antécédents qu'il suit ; et pour le terme qui doit ne pas être à la chose, il faut regarder à celles qui ne peuvent lui appartenir ; car, si l'un de ces termes est identique, il y a nécessité que la conclusion soit négative particulière. § 5. Voici, du reste, une exposition qui rendra, sans

cun bien n'est imparfait : Donc aucun plaisir n'est un bien. — Certains manuscrits, au rapport d'Alexandre d'Aphrodise, supprimaient toute cette partie de phrase : « pour ce qui concerne le terme auquel la chose doit « ne pas être, il faut regarder aux « conséquents ». Alexandre se prononce avec raison pour la leçon plus complète et plus claire qui est encore la nôtre.

§ 4. Pour établir la conclusion particulière négative, il faut chercher les antécédents du sujet, et les répugnants de l'attribut. Dès qu'on a trouvé un antécédent et un répugnant identiques, le syllogisme est possible, et donne la conclusion particulière négative en *Felapton*. Soit : facile, antécédent de plaisir, et répugnant de bien, on aura : Aucune chose facile n'est un bien ; toute chose facile est un plaisir ; Donc quelque plaisir n'est pas un bien. En convertissant en *Ferio*, on aurait le syllogisme de la première figure. Aucune chose facile n'est un bien : quelque plaisir est facile ; Donc quelque plaisir n'est pas un bien.

§ 5. Application des principes précédents : A représente l'attribut de la conclusion, ses conséquents

doute, plus clair ce qu'on vient de dire. Soit, par exemple, les conséquents de A représentés par B, et les choses dont il est lui-même le conséquent représentées par C, et celles qui ne peuvent lui appartenir par D. D'autre part, que les choses qui sont à E soient représentées par F; celles dont E est le conséquent représentées par G, et enfin celles qui ne peuvent lui appartenir, représentées par H. § 6. Si, donc, quelqu'un des C est identique à un des F, il est nécessaire que A soit à tout E, parce que F est à tout [illegible], et A à tout C; donc A est à tout E. § 7. Si C et G sont identiques, il est nécessaire que A soit à quelque E: A est, en effet, conséquent de tout C, et E de tout G. § 8. Si F et D sont identiques, A ne sera à aucun E, [illegible]s le prosyllogisme; en effet, le privatif pouvant se convertir, si F est identique à D, A ne sera à aucun F, et F sera à tout E. § 9. Si B et H

sont B, ses antécédents C, et ses répugnants D; E représente le sujet de la conclusion, ses conséquents sont F, ses antécédents G, et ses répugnants H. Ainsi B et F sont conséquents, C et G antécédents, D et H répugnants.

§ 6. *Si donc C et F*, c'est-à-dire, si un antécédent est identique à un conséquent, on aura la conclusion universelle affirmative: A est à tout E, *Barbara*.

§ 7. *Si C et G sont identiques*, c'est-à-dire, si les antécédents sont identiques, on aura la conclusion particulière affirmative, *Darapti*.

§ 8. *Si F et D sont identiques*, c'est-à-dire, si un conséquent du mineur est identique à un répugnant du majeur, on aura la conclusion universelle négative; mais ici il faut prouver la majeure par un prosyllogisme. D étant répugnant de A, on a, pour majeure du prosyllogisme: A n'est à aucun D; pour mineure: D est à tout F; Donc A n'est à aucun F, conclusion qui sert de majeure au syllogisme principal: A n'est à aucun F, F est à tout E; Donc A est à tout E. — *Le privatif pouvant se convertir*, c'est qu'on a d'abord: D n'est à aucun A, d'où, par la conversion, A n'est à aucun D, majeure du prosyllogisme.

§ 9. *Si B et H sont identiques*, c'est-à-dire, si un conséquent du majeur est identique à un répugnant du mineur, on aura encore la conclusion universelle négative, mais en *Camestres*, avec prosyllogisme:

sont identiques, A ne sera encore à aucun E: car B sera à tout A et ne sera à aucun E; or B était identique à H, et H n'était à aucun E. § 10. Si D et G sont identiques, A ne sera pas à quelque E; car A ne sera pas à G, puisqu'il n'est pas non plus à D; mais G est subordonné à E; donc A ne sera pas à quelque E. § 11. Si G et B sont identiques, le syllogisme sera retourné; car G sera à tout A, puisque B est à A; et E sera à B, car B est supposé identique à G. Mais il n'est pas nécessaire que A soit à tout E, il est seulement nécessaire qu'il soit à quelque E, parce que l'attribution universelle se convertit en attribution particulière. § 12. Il est donc clair qu'il faut, dans chaque question, regarder pour les deux termes aux circonstances qu'on vient de dire, puisque

H est à tout B, H n'est à aucun E: Donc B n'est à aucun E; et le syllogisme principal est: B est à tout A, B n'est à aucun E, Donc A n'est à aucun E.

§ 10. *Si D et G sont identiques*, c'est-à-dire, si un répugnant du majeur est identique à un antécédent du mineur, on aura une conclusion particulière négative en *Felapton*, avec prosyllogisme : A n'est à aucun D, D est à tout G; Donc A n'est à aucun G; et le syllogisme principal est: A n'est à aucun G, E est à tout G; donc A n'est pas à quelque E.

§ 11. *Si G et B sont identiques*, c'est-à-dire, si un antécédent du mineur est identique à un conséquent du majeur.—*Le syllogisme sera retourné*, c'est-à-dire que l'on aura : E est à tout A, au lieu de : A est à tout E, pour conclusion. E est à tout B, car il est à tout G identique à B, B est à tout A, Donc E est à tout A, et par la conversion de cette universelle en particulière : A est à quelque E.—Dans cet examen des différentes conclusions, Aristote n'a indiqué que les six modes où les prémisses sont universelles; il a laissé de côté les huit autres, où l'une des prémisses est particulière. Il serait facile de les obtenir tous en changeant la quantité des modes indiqués : ainsi *Darii* s'obtiendrait en changeant la mineure de *Barbara* en particulière, *Ferio* en changeant celle de *Celarent*, *Disamis* en changeant la majeure de *Darapti* en particulière, etc.

§ 12. *Aux circonstances qu'on vient de dire*, aux antécédents, aux conséquents et aux répugnants tant du sujet que l'attribut.

c'est par elles que se forment tous les syllogismes. § 13. On doit aussi, parmi les conséquents et les antécédents de chaque chose, considérer surtout les premiers et les plus universels. Ainsi, par exemple, pour E, il faut plutôt regarder à K F, qu'à F tout seul, et pour A, plus à K C qu'à C tout seul; car si A est à K F, il est aussi à F et à E; et s'il n'est pas le conséquent de K F, il peut l'être toutefois de F. On doit appliquer un examen analogue aux termes dont la chose en question est elle-même le conséquent; car si elle est le conséquent des premiers, elle l'est aussi des termes subordonnés à ceux-là; et, sans suivre les premiers termes, elle peut encore suivre ceux qui leur sont subordonnés. § 14. On voit donc clairement que tout l'examen se réduit à trois termes et à deux propositions. § 15. On voit aussi que tous les syllogismes se forment par les figures indiquées plus haut; car on démontre que A est tout à E quand on suppose un des C et un des F identiques; C F sera le moyen, et les extrêmes seront A et E; c'est donc la pre-

§ 13. *Ainsi, par exemple, pour E*, c'est-à-dire, pour le mineur, il vaut mieux regarder parmi ses conséquents au genre KF, qu'à son espèce F, parce que le genre est plus étendu que l'espèce. — *Et pour A*, le majeur, il vaut mieux regarder à KC, son genre, qu'à C, son espèce; car si A est au genre, il est aussi à l'espèce et à l'individu; et il peut sans être au genre, être encore aux deux autres, espèce et individu. — *Aux termes dont la chose en question est elle-même le conséquent*, c'est-à-dire, aux antécédents. — *Des termes subordonnés*, c'est-à-dire, moins étendus. — *Suivre les premiers termes*, c'est-à-dire, sans être aux termes les plus généraux.

§ 14. *A trois termes et deux propositions*, Eléments du syllogisme.

§ 15. *Tous les syllogismes*, dont il vient d'être question dans la théorie précédente. — *Que A est à tout E.* Voir plus haut, § 6. — *La particulière affirmative*, § 7. — *L'universelle négative*, § 8. — *La particulière négative*, § 10. — *Enoncées précédemment*, ch. 5, 6, 7. — Aristote a omis ici le mode indiqué au § 9 en *Camestres*. Il serait facile de le rétablir au besoin.

mière figure. L'on démontre la particulière affirmative en supposant C et G identiques, et c'est la dernière figure : car G est moyen. On démontre l'universelle négative, si D et F sont identiques, et c'est à la fois la première figure et la moyenne : la première, parce que A n'est à aucun F, la privative se convertissant ; et que E est à tout F : la moyenne, parce que D n'est à aucun A et est à tout E. On démontre la particulière négative quand D et G sont identiques ; mais c'est la dernière figure, car A n'est à aucun G, et E est à tout G. Il est donc évident que tous ces syllogismes ont lieu par les figures énoncées précédemment. § 16. On voit, en outre, qu'il ne faut pas prendre des conséquents applicables à tous les termes, parce qu'on n'obtient point ainsi de syllogisme ; car on a déjà démontré qu'on ne pourrait point conclure affirmativement avec des conséquents tout seuls. L'on ne peut, non plus, conclure négativement par les conséquents des deux termes ; car il faut que l'un soit affirmatif et l'autre négatif. § 17. Il est donc clair encore que toutes les recherches, autres que celles-là dans le choix des termes, sont inutiles pour

§ 16. *Applicables à tous les termes*, c'est-à-dire, aux deux termes : car le syllogisme se formerait alors dans la seconde figure, et l'on ne saurait conclure, ni affirmativement puisque la seconde figure n'a que des modes négatifs, ni négativement puisque le négatif ne peut être conclu de deux affirmatives, ch. 5, et ch. 24, § 3.

§ 17. *Autres que celles-là*, Celles qui ont été indiquées dans tout ce chapitre pour les antécédents, les conséquents, les répugnants. Point de syllogisme, si les conséquents sont identiques, car alors on a la seconde figure avec deux prémisses affirmatives ; si l'antécédent du majeur est identique à un répugnant du mineur, car alors on a la première figure avec mineure négative ; et enfin, s'il y a identité des répugnants, car alors on a deux prémisses négatives. Aristote développe du reste tout ceci dans ce §. C'est une suite des règles antérieures.

faire des syllogismes; par exemple : si les conséquents sont identiques pour l'un et l'autre terme; ou bien si les choses dont A est conséquent sont identiques à celles qui ne s'appliquent pas à E; ou bien, enfin, s'il y a identité pour les choses qui ne peuvent convenir à aucun des deux : car, dans tous ces cas, il ne se forme pas de syllogisme. En effet, si les conséquents, par exemple B et F sont identiques, on obtient la figure moyenne avec les deux propositions attributives. S'il y a identité entre celles dont A est le conséquent et celles qui ne peuvent être à E, par exemple G et H, c'est la première figure, avec la proposition de l'extrême mineure privative. S'il y a identité entre les choses qui ne conviennent ni à l'un ni à l'autre terme, comme D et H, les deux propositions seront privatives, soit dans la première figure, soit dans la figure moyenne : et, de cette façon, il n'y a pas non plus de syllogisme.

§ 18. On peut remarquer encore que, dans cette recherche, il faut prendre les termes identiques et non pas les termes différents ou contraires; d'abord, parce que cette recherche s'applique au moyen, et qu'on doit

§ 18. *Et non pas les termes différents*, Alexandre d'Aphrodise paraît n'avoir pas eu la négative, qui cependant se justifie fort bien. Le sens serait un peu changé, et l'on traduirait alors : « On voit claire« ment quels sont les termes iden« tiques, et quels sont les termes « différents ou contraires qu'il faut « prendre ». *Différents* s'appliquerait alors à la réunion d'un conséquent et d'un répugnant. Mais comme il s'agit ici de la recherche du moyen qui doit être identique, j'ai cru devoir m'en tenir à la leçon vulgaire qui est plus conforme à ce sens. L'édition de Berlin ne donne point de variante de manuscrits. Du reste, il faut dire aussi que le § suivant semblerait, à première vue, confirmer l'opinion d'Alexandre. Philopon adopte la négation, bien qu'il connaisse et discute les doutes de son prédécesseur.

prendre le moyen, non pas différent, mais identique. § 19. En second lieu, dans les cas où le syllogisme peut se former, en prenant, soit le contraire, soit les termes qui ne peuvent servir à la fois d'attribut au même terme, on les ramènera tous au cas précédent. § 20. Par exemple : si B et F sont contraires, ou s'ils ne peuvent être attribués à un même objet, avec des données de ce genre, il y aura syllogisme concluant que A ne peut être à aucun E. Mais cette conclusion se tire, non pas des données initiales, mais bien par le procédé antérieurement indiqué ; ainsi B étant à tout A et n'étant à aucun E, il est nécessaire que B soit identique à quelque H. § 21. De même encore, si B et G ne peuvent être attribués au même objet, on conclura que A n'est point à quelque E ; car, de cette façon encore, on aura la figure moyenne, parce que B étant à tout A et n'étant à aucun G, il faut nécessairement que B soit identique à quelque H ; et, de fait, il n'y a aucune différence à dire que B et G ne sont point au même objet, ou de dire que B est identique à quelque H, puisque, par H, on avait compris toutes les choses qui ne peuvent être à E.

§ 19. *Aux cas précédents*, c'est-à-dire, aux modes de réunion indiqués § 6 et suiv.

§ 20. *Concluant, que A n'est à aucun E*, Conclusion du § 3. Ainsi, B étant noir, A poix, E neige ; on aurait : Toute poix est noire : aucune neige n'est noire ; Donc aucune neige n'est poix ; et B, conséquent de A, est identique à H répugnant de E.— *Antérieurement indiqués*, c'est-à-dire qu'il faut convertir la mineure et la conclusion simplement, et transposer les prémisses ; et de plus B est identique à H.

§ 21. *On conclura que A n'est point à quelque E*, B est à tout A, B n'est à aucun G ; Donc A n'est à aucun G : par conséquent il n'est pas à quelque E ; car G est un antécédent ou une espèce de E. Voir § 5 et encore ici B est identique à H.

§ 22. Enfin, on peut voir que, de ces dernières recherches, on ne peut tirer aucun syllogisme; car si B et [illegible] sont contraires, il faut que B soit identique à quelque H, pour que ces deux termes puissent former un syllogisme; mais, en prenant ainsi les contraires, il arrive qu'on fait fausse route, parce qu'on omet parfois l'identité de B et de H.

CHAPITRE XXIX.

Recherche du Moyen dans les Syllogismes par réduction à l'absurde, dans les Syllogismes hypothétiques et dans les Syllogismes formés de propositions modales. — Règles des quatre espèces de propositions.

§ 1. Les règles des syllogismes ostensifs s'appliquent aussi aux syllogismes qui concluent par l'absurde: car ceux-ci se forment également par les conséquents et les

§ 22. Si donc, dans les deux cas, il y a syllogisme, ce n'est pas du tout parce que B et F, et B et G sont contraires: mais parce que B est identique à H; ce qui confirme la règle générale du § 18, et réfute la leçon d'Alexandre.

§ 1. Règle générale. Dans les syllogismes concluant par l'absurde, la méthode pour la recherche du moyen est la même que pour les syllogismes ostensifs. — *Les conséquents et les antécédents*, ajoutez : et les répugnants. — *De part et d'autre*, Peut-être cette règle est-elle ici exprimée d'une manière trop générale puisqu'il y a deux modes, *Baroco* de la seconde figure, et *Brocardo* de la troisième, qui ne se peuvent prouver que par réduction à l'absurde.

antécédents des deux termes. De part et d'autre, c'est la même recherche, puisque ce qui est démontré ostensivement peut aussi l'être par l'absurde et avec les mêmes termes; et réciproquement, ce qui est démontré par l'absurde, peut se démontrer ostensivement. § 2. Soit, par exemple : A n'est à aucun E; supposons alors qu'il soit à quelque E. Puisque B est à tout A et A à quelque E, B sera aussi à quelque E; mais on supposait qu'il n'était à aucun. On prouve encore ainsi que A est à quelque E : car si A n'est à aucun E, et que E soit à tout G, A ne sera à aucun G; mais on supposait qu'il était à tout G. Même observation pour les autres cas; car, dans tous, la démonstration par l'absurde se tire toujours des conséquents et des antécédents des deux termes.

§ 2. La conclusion universelle négative se prouve par l'absurde avec les mêmes procédés que l'affirmative. Il faut reprendre l'exemple donné plus haut, ch. 28, § 9. Voici le syllogisme ostensif en *Camestres* : B est à tout A, B n'est à aucun E; Donc A n'est à aucun E. Si l'on nie cette conclusion et qu'on affirme que A est à quelque E, on est conduit à l'absurde en *Darii* : B est à tout A, A est à quelque E, mineure nouvelle; Donc B est à quelque E. Or, on a supposé, ch. 20, § 9, que B et H étaient identiques, c'est-à-dire que B ne pouvait être à aucun E; donc la seconde conclusion est impossible; donc la première, qui est sa contradictoire, est vraie.—*On prouve encore ainsi que A est à quelque E*, c'est-à-dire qu'on prouve aussi dans la réduction à l'absurde la conclusion particulière affirmative, avec le même procédé de recherche des conséquents, antécédents, etc. On a démontré, ch. 28, § 7, que A est à quelque E parce que C et G sont identiques. Si l'on prend la contradictoire pour majeure, on a : A n'est à aucun E; or E est à tout G; Donc A n'est à aucun G; mais ceci est absurde, car on avait supposé que C et G étaient identiques, et que A était à tout G; donc la première conclusion est vraie, que A est à quelque E, puisque sa contradictoire est impossible.—*Pour les autres cas*, c'est-à-dire, pour la conclusion universelle affirmative, et pour la conclusion particulière négative. Pour les démontrer par l'absurde, il faudra toujours chercher le moyen dans les antécédents, les conséquents et les répugnants.

§ 3. On peut dire encore que, pour chaque espèce de conclusion, la recherche est la même, soit qu'on veuille démontrer ostensivement, soit qu'on veuille réduire à l'absurde, puisque les deux démonstrations se font avec les mêmes termes. Ainsi, par exemple, soit démontré que A n'est à aucun E, parce qu'il en résulte que B est à quelque E, ce qui est impossible. Si l'on suppose que B n'est à aucun E, et qu'il est à tout A, il est clair que A ne sera à aucun E. D'autre part, si l'on a conclu ostensivement que A n'est à aucun E, on démontrera, par l'absurde, qu'il n'est à aucun, après avoir supposé qu'il était à quelque E. Le raisonnement est le même pour tous les autres cas; dans tous, il faut toujours supposer un terme commun, différent des termes donnés, et auquel se rapporte le syllogisme qui conclut l'erreur, de telle sorte que, cette proposition étant convertie, et l'autre restant identique, le syllogisme devient ostensif avec les mêmes termes. § 4. C'est que, entre le syllogisme

§ 3. On peut ajouter que, si la recherche des conséquents et des antécédents est la même pour les syllogismes par l'absurde, les termes sont aussi les mêmes que dans les syllogismes ostensifs. Il suffit ici de reprendre les exemples cités au § précédent. Seulement on part maintenant du syllogisme par l'absurde pour arriver à l'ostensif; puis, de l'ostensif, on revient au syllogisme par l'absurde. — *Pour tous les autres cas*, c'est-à-dire, pour la conclusion universelle affirmative, et pour les deux particulières affirmative et négative. — *Cette proposition étant convertie*, c'est-à-dire, la conclusion du syllogisme par l'absurde étant changée en sa contradictoire. Voici un exemple du syllogisme par l'absurde : Tout homme est animal, quelque plante est homme; Donc quelque plante est animal. Changeant cette proposition en sa contradictoire qui devient mineure, on a le syllogisme ostensif : Tout homme est animal : aucune plante n'est animal; Donc aucune plante n'est homme.

§ 4. Cette différence étant la seule, le reste est identique, c'est-à-dire que les termes, les conséquents, les antécédents et les répugnants sont les mêmes.

ostensif et celui qui conclut par l'absurde, la seule différence consiste en ce que, dans l'ostensif, les deux propositions sont supposées vraies, et que, dans l'autre, l'une d'elles est fausse.

§ 5. Ceci, du reste, sera plus clair, par la suite, quand nous traiterons du syllogisme par l'absurde. Ici contentons-nous de savoir qu'il faut s'attacher également à ces considérations, soit qu'on veuille faire un syllogisme ostensif, soit qu'on veuille conclure par l'absurde. § 6. Dans les autres syllogismes hypothétiques, soit qu'ils se fassent par subsumption ou par assumption, il faudra regarder, non pas aux sujets primitifs, mais aux sujets assumés, et le mode de recherche sera encore le même. § 7. Il faut, de plus, considérer combien il y a d'espèces

§ 5. *Par la suite*, Voir liv. 2, ch. 11, 12, 13, la théorie de la réduction à l'absurde, et ch. 14, la comparaison des deux démonstrations ostensive et par l'absurde.—*Egalement à ces considérations*, Qui concernent les antécédents, les conséquents et répugnants. Ici le texte varie entre : *mêmes* et : *ces*. J'ai adopté la dernière leçon qui complète davantage la pensée, et qu'Alexandre d'Aphrodise paraît avoir préférée aussi.

§ 6. Ceci confirme ce qui a été dit plus haut, ch. 23, § 12, qu'Aristote a connu, si c'est théorisé, les syllogismes hypothétiques. — *Par subsumption ou par assumption*, La subsumption ou transsumption a lieu, quand la mineure catégorique du syllogisme hypothétique ne contient pas d'autre terme que la majeure : l'assumption au contraire a lieu quand un terme nouveau est introduit. Voici un syllogisme hypothétique par subsumption : S'il est homme, il est animal; or, il est homme ; Donc il est animal. En voici un par assumption : Platon est là où est Socrate; or, Socrate est à Athènes; Donc Platon est à Athènes; le terme ajouté est : Athènes. Il faut remarquer du reste qu'Aristote appelle cette dernière espèce de syllogisme : *par qualité* et non : *par assumption*, parce que l'assumption repose presque toujours sur une qualité du premier sujet, c'est-à-dire, du sujet hypothétique. — *Aux sujets assumés*, c'est-à-dire, aux sujets nouveaux introduits dans la mineure.

§ 7. Ceci ne suffit pas tout à fait pour établir qu'Aristote a fait lui-même la théorie des syllogismes hypothétiques. La pensée a quelque chose d'ambigu; et l'on peut tout

de syllogismes hypothétiques, et les distinguer entre eux.

§ 8. On peut donc démontrer chaque espèce de conclusion de la manière qu'on a dite; mais l'on peut encore en établir quelques-unes d'une autre façon. Ainsi, les

aussi bien croire qu'Aristote parle ici des recherches dont les syllogismes hypothétiques pourraient être l'objet pour les logiciens en général, que des recherches qu'il se propose de faire personnellement. Alexandre d'Aphrodise est tout à fait muet ici sur ces nouvelles recherches d'Aristote, que Théophraste, imité d'ailleurs en cela par Eudème et quelques autres, semble avoir suivi dans le premier livre de ses Premiers Analytiques. Il y avait distingué, autant qu'on en peut juger, les syllogismes hypothétiques en deux classes : les purement hypothétiques, c'est-à-dire, composés de deux prémisses et d'une conclusion hypothétiques, et les mixtes où l'une des prémisses et la conclusion étaient absolues. Il avait de plus exposé les trois figures pour ces syllogismes.— Au chapitre 44, § 4, Aristote revient sur ce sujet à propos de l'analyse appliquée aux syllogismes hypothétiques; et là il promet positivement de traiter lui-même des nuances et des modes du syllogisme hypothétique. Ce travail a péri, ou peut-être Aristote ne l'a-t-il point accompli, car, au temps d'Alexandre d'Aphrodise, il n'existait déjà plus. Philopon assure, d'après des commentateurs antérieurs, qu'Aristote n'a jamais composé cet ouvrage.

§ 8. *De la manière qu'on a dite*, ch. 28, §§ 1, 2, 3, 4, pour les quatre espèces de conclusion.—*D'une autre façon*, c'est-à-dire, hypothétiquement.—Quand C et G étaient identiques, Voir ch. 28, § 7, la conclusion était particulière affirmative : mais par hypothèse, on peut l'obtenir universelle, si l'on suppose que E n'est applicable qu'aux H seulement, c'est-à-dire, que le seul sujet de G soit E. En effet, A est à tout C, il est donc aussi à tout G qui est identique à C. Mais si E est le seul sujet de G, ils peuvent se convertir l'un dans l'autre, et G sera aussi le seul sujet de E. Ainsi : Tout ce qui peut rire est homme : tout homme peut rire. L'universel se convertit en universel et non plus en particulier, quand le sujet et l'attribut sont égaux : c'est là l'hypothèse qu'il faut faire, et alors le particulier peut donner l'universel.—Même démonstration pour l'universelle négative qui peut être donnée par la particulière négative, si l'on suppose que E et G sont de même étendue, et peuvent se convertir l'un dans l'autre. Voir plus haut, ch. 28, § 10.—*De cette façon*, c'est-à-dire, hypothétiquement. — Pacius a remarqué avec raison qu'Aristote ne parlait ici que des modes de la troisième figure, *Darapti*, *Felapton*, et qu'on pourrait obtenir l'universel affirmatif dans la seconde figure avec deux prémisses universelles affirmatives, en supposant que la majeure se convertit réciproquement, et le particulier affirmatif dans la seconde figure, à la même condition.

conclusions universelles peuvent s'obtenir, par la considération du particulier, hypothétiquement. Si, par exemple, C et G sont identiques, et que E ne soit supposé qu'aux G seulement, A serait alors à tout E. De même, si D et G sont identiques, et que E ne soit attribué qu'aux G, A ne sera à aucun E. On peut donc encore établir la recherche de cette façon.

§ 9. Il est évident qu'on peut appliquer aussi cette méthode aux syllogismes formés de propositions nécessaires et contingentes; car la recherche est la même, et le syllogisme se fait avec les termes disposés dans le même ordre, soit pour l'absolu, soit pour le contingent. § 10. Il faut comprendre aussi par contingentes les choses qui ne sont pas, mais qui pourraient être; car il a été prouvé que le syllogisme du contingent se forme aussi avec celles-là. § 11. Il en sera de même pour les autres modes d'attribution.

§ 12. Il est donc clair, d'après tout ce qui vient d'être dit, que non seulement tous les syllogismes peuvent se former par cette méthode, mais qu'il est impossible qu'ils se forment par une autre. En effet, on a prouvé que tout syllogisme se produisait dans l'une des figures exposées; or, ces figures ne peuvent s'établir que par les conséquents et les antécédents de chaque objet, puisque c'est d'eux seuls que viennent les propositions, ainsi que le

§ 9. La règle applicable d'abord aux syllogismes hypothétiques, l'est encore aux syllogismes modaux.

§ 10. *Il a été prouvé*, ch. 15, § 15, et *passim*, dans le mélange du contingent et de l'absolu.

§ 11. *Autres modes d'attribution*. Les espèces de modales autres que les deux principales : nécessaire et contingente. Voir Herméneia, ch. 12, § 9, et plus haut, ch. 24, § 3.

§ 12. *Cette méthode*, La recherche des antécédents, des conséquents et des répugnants.

moyen; donc le syllogisme n'est pas possible par d'autres procédés que ceux-là.

CHAPITRE XXX.

Application générale des règles relatives à la recherche du Moyen, soit dans les Sciences, soit dans les Arts. — Des principes spéciaux et des rapports de la démonstration à ces principes.

§ 1. La méthode reste toujours la même, qu'on l'applique, soit à la philosophie, soit à l'art, soit à la science. Toujours il faut réunir autour de chaque sujet proposé ce qui lui est attribué, et ce à quoi il peut être attribué; toujours il faut tâcher de réunir le plus grand nombre possible de ces rapports; toujours il faut les étudier sous trois termes, de tel point de vue pour réfuter la proposition, de tel autre pour l'établir, prenant les attributs vrais, pour raisonner avec toute vérité, et se bornant, dans les syllogismes dialectiques, à la simple probabilité.

§ 1. Partout où le raisonnement trouve sa place, il se réduit en syllogisme : et l'élément essentiel du syllogisme, c'est le moyen qui ne peut être trouvé que par les procédés indiqués plus haut. — *Ce qui lui est attribué*, Aristote omet en général les répugnants, et il les comprend sans doute dans les expressions de sujets et d'attributs, parce qu'ils ne sont en effet que des sujets et des attributs niés au lieu d'être affirmés. —*Les syllogismes dialectiques*, Voir la fin de ce chapitre.

§ 2. On a expliqué aussi les principes généraux des syllogismes, on a dit ce qu'ils sont, et l'on a indiqué le moyen de les découvrir, afin qu'on ne se donne pas la peine d'examiner tous les mots, ni de recourir aux mêmes éléments pour renverser ou établir un raisonnement, soit que d'ailleurs on l'établisse, ou on le réfute universellement, ou particulièrement; et afin qu'on limite la recherche à des objets moins nombreux et déterminés. § 3. Quel que soit l'objet en question, il y a toujours un choix à faire; par exemple, pour le bien et la science. Dans toutes les sciences les principes sont spéciaux pour la plupart; et c'est à l'expérience de fournir ces principes pour chacune d'elles. Par exemple, l'expérience astronomique fournit les principes de la science astronomique; et ce n'est qu'après avoir longtemps observé les phénomènes qu'on est arrivé aux démonstrations de l'astronomie. Tous les arts, toutes les sciences en sont là. Mais, du moment que les principes sont acquis pour chaque objet, nous pouvons nous charger d'en tirer des démon-

§ 2. *On a expliqué*, Dans tous les chapitres de la première section. — *Le moyen de les découvrir*, Dans les chapitres précédents de cette seconde section. — *Et déterminés*, Les antécédents, les conséquents et les répugnants.

§ 3. *Le bien et la science*, Ce sont les deux termes d'une proposition qu'il s'agirait de prouver. — *Pour la plupart*, C'est qu'à côté des principes spéciaux de chaque science, il y a les axiômes qui valent pour toutes les sciences; mais les axiômes sont en petit nombre, tandis que les principes spéciaux sont très-nombreux, et s'accroissent par les progrès même de la science. — *L'expérience*, Les modernes n'ont jamais fait une part plus belle ni plus large à l'observation. — *Si dans l'observation*, Aristote dit précisément : dans *l'histoire*, c'est-à-dire, la simple connaissance des faits, sans preuve ni démonstration. De là, comme l'ont fort bien remarqué les commentateurs, la parfaite exactitude de ce titre : Histoire des Animaux, parce que cet ouvrage n'est qu'une collection de faits, où l'observation seule joue un rôle.

strations régulières. Si, dans l'observation, l'on n'a rien omis de ce qui appartient réellement au sujet, nous pourrons, dans tout ce qui est susceptible d'être démontré, découvrir la démonstration, et l'exposer; et, si la démonstration est naturellement impossible, nous pourrons encore rendre cela même évident.

§ 4. Ici l'on a dit, d'une manière toute générale et sommaire, comment se fait le choix des propositions. Mais nous avons traité ce sujet avec toute l'exactitude désirable dans notre ouvrage sur la Dialectique.

CHAPITRE XXXI.

De la Méthode de division. — Son impuissance; elle fait toujours une pétition de principe, et prend l'universel pour moyen. — Sa conclusion est toujours hypothétique, et elle ne peut jamais être négative. — La méthode de division ne donne pas même de bonnes définitions. — Exemples divers à l'appui.

§ 1. On peut voir, sans peine, que la division en genres n'est qu'une bien faible partie de la méthode que

§ 4. *Le choix des propositions*, par la recherche du moyen. — *Notre ouvrage sur la Dialectique*, c'est-à-dire, les Topiques, comme Alexandre l'a remarqué. Voir pour cette variation de titre, mon Mémoire sur la Logique, tom. I, pag. 247.

§ 1. *La division en genres*, Il est évident que tout ce chapitre est une polémique contre la méthode platonicienne qui procédait par la division. Tous les commentateurs sont ici d'accord pour reconnaître que les attaques d'Aristote portent sur So-

nous venons d'indiquer; cette division n'est qu'un syllogisme impuissant : elle suppose ce qui est à démontrer; et elle conclut toujours un des termes supérieurs. § 2. D'abord, aucun de ceux qui ont employé cette méthode n'ont pris garde à ce défaut; et ils se sont efforcés de prouver qu'on pouvait démontrer la substance même et l'essence des choses : aussi n'ont-ils compris ni comment l'on peut faire des syllogismes par la division, ni que l'on pouvait en faire par la méthode que nous avons exposée.

§ 3. Dans les démonstrations, quand on veut prouver par syllogisme l'existence de quelque chose, il faut donc toujours que le moyen terme qui forme le syllogisme soit moins étendu que le premier des extrêmes, et qu'il ne lui soit point attribué universellement. La division, au contraire, vise à un résultat tout opposé, puisqu'elle prend l'universel pour moyen. Soit, par exemple, animal, représenté par A; mortel par B, immortel par C, et l'homme, dont il s'agit d'avoir la définition, représenté par D. La

crate, Platon et son école. — *La division en genres*, Il serait plus exact de dire : la divison des genres en leurs espèces : mais les espèces supérieures sont, il est vrai, des genres relativement aux inférieures. — La méthode de division a deux défauts principaux : elle fait une pétition de principe, et conclut toujours un terme supérieur, c'est-à-dire, un terme plus étendu que celui qui est en question. Les exemples qui suivent éclairciront ceci.

§ 2. *Qu'on pouvait démontrer la substance*, Cette doctrine est combattue tout au long, Derniers Analytiques, liv. 2, ch. 4, 5, 6, 7. — *Que nous avons exposée*, des conséquents, des antécédents et des répugnants.

§ 3. Le principe général de la démonstration, c'est-à-dire du syllogisme, c'est que le moyen soit moins étendu que le majeur, et qu'il ne puisse jamais lui servir d'attribut. Le moyen est alors enveloppé par le majeur, qui à plus forte raison enveloppe le mineur enveloppé lui-même par le moyen. La méthode de division, au contraire, prend un moyen plus étendu que le majeur; et voilà

division suppose que tout animal est mortel ou immortel; en d'autres termes, que ce qui est A est tout entier ou B ou C. De plus, par cette méthode de division, on pose toujours que l'homme est animal, c'est-à-dire que l'on suppose que A est dit de D. La conclusion est donc, que tout D est ou B ou C, c'est-à-dire qu'il faut admettre que l'homme est mortel ou immortel, puisqu'il est nécessaire que l'animal soit mortel ou immortel; mais il n'est pas du tout nécessaire que l'homme soit mortel, on le suppose simplement. Or, c'est là précisément ce qu'il fallait conclure. Soit encore, en faisant A animal mortel: B sympode, C apode et D l'homme; on suppose ici de même que A est ou B ou C : car tout animal mortel a des pieds ou n'en a pas : et l'on suppose que A s'applique à D, puisqu'on a supposé que l'homme est un animal mortel. Ainsi il y a nécessité que l'homme soit un animal à pieds ou sans pieds : mais il n'est pas nécessaire qu'il ait des pieds, c'est une supposition : or, c'est là encore ce qu'il fallait démontrer. Ainsi donc, les partisans de la méthode de division sont toujours conduits à prendre

pourquoi sa conclusion n'a point de caractère de nécessité, ou d'évidence. Ainsi, pour prouver que l'homme est mortel, elle pose d'abord que l'homme est animal ; or l'animal est mortel ou immortel ; Donc l'homme est mortel ou immortel. Mais ce terme : mortel ou immortel est plus étendu que celui qu'on cherche : mortel ; et le moyen, animal, est plus etendu encore que lui, puisque mortel et immortel sont les différences de l'animal. Or il reste toujours à savoir si l'homme est mortel, et l'on ne peut l'affirmer que par hypothèse : on le suppose, on ne le démontre pas, quoique ce soit précisément ce qui est à démontrer. — Même raisonnement, si au lieu d'animal pour moyen, on prenait animal mortel, c'est-à-dire, le genre affecté d'une différence, ou l'espèce. Le moyen terme serait toujours plus large que le majeur. — *Une conséquence nécessaire*, Il y a bien dans la conclusion par division une sorte de nécessité : mais cette conclusion ne résout pas du tout la question.

l'universel pour moyen terme; et, pour eux, les extrêmes sont, et ce dont il faut démontrer, et les différences. Enfin, ils ne disent pas nettement ce que c'est que l'homme, ou l'objet quelconque de la recherche, de manière qu'il y ait là une conséquence nécessaire. C'est qu'ils suivent une toute autre route que la véritable, et ils ne soupçonnent pas qu'il y a des ressources dont ils peuvent disposer. § 4. Il est évident que, par cette méthode, on ne peut jamais nier; et qu'on ne peut pas, non plus, établir de syllogismes relatifs au propre, à l'accident, au genre, et à tous ces cas où l'on ne sait si la chose est de telle ou telle manière : par exemple, si le diamètre est ou non commensurable. En effet, en supposant que toute étendue est commensurable ou incommensurable, et que le diamètre est une étendue, on a pour conclusion que le diamètre est, ou commensurable ou incommensurable. Si l'on admet qu'il est incommensurable, on prendra précisément ce qu'il s'agit de prouver; on ne peut donc pas du tout le démontrer ainsi; car

§ 4. *On ne peut jamais nier*, c'est-à-dire qu'on ne peut jamais avoir de conclusion négative, puisque les deux prémisses sont toujours affirmatives. — *Relatif au propre*, Voir les Topiques, liv. 1, ch. 5. C'est que pour le propre, l'accident et le genre, il n'y a plus de division possible, le genre étant pris ici pour le dernier terme qui enveloppe tous les termes secondaires. — *Est de telle ou telle manière*, Il est des cas où l'on ne connaît point les deux termes nécessaires à la division : Les étoiles sont-elles en nombre pair ou impair? Le diamètre est-il, ou non, commensurable? Or la démonstration peut résoudre ces questions, soit directement, soit en prouvant qu'elles sont insolubles. Quant à la division, elle ne peut rien pour aucune. — *Soit par exemple*, Voici le syllogisme entier qu'Aristote s'abstient de donner : Toute étendue est commensurable ou non commensurable; tout diamètre est une étendue : Donc tout diamètre est commensurable ou incommensurable, ce qui ne démontre rien. C'est un syllogisme impuissant.

c'est là une méthode, qui rend impossible toute démonstration. Soit, par exemple : commensurable ou incommensurable, représenté par A, étendue par B, le diamètre par C. § 5. Ainsi, il est évident que ce mode de recherche ne peut convenir à toute espèce d'investigation, et qu'il n'est pas même applicable là où, cependant, il semblerait convenir le mieux.

§ 6. On voit donc, d'après ce qui précède, quels sont les éléments des démonstrations, comment elles se forment et quels sont les points à considérer dans chaque question.

§ 5. *Là où il semblerait convenir le mieux*, c'est-à-dire, les définitions.

§ 6. *Éléments des démonstrations*, Démonstrations, pris encore ici pour syllogismes, comme au début du chapitre, § 3.— *Les points à considérer*; les antécédents, les conséquents et les répugnants.

PREMIERS ANALYTIQUES.

LIVRE PREMIER.

SECTION TROISIÈME.

ANALYSE DES SYLLOGISMES EN FIGURES ET EN MODES.

CHAPITRE XXXII.

Analyse générale en propositions, termes et figures — Dégagement des propositions; éléments superflus et à rejeter, éléments omis et à rétablir. — Dégagement des termes, et particulièrement du moyen. — Examen de la figure spéciale.

§ 1. Après tout ceci, il faut indiquer la manière de ramener tous les syllogismes aux figures énoncées plus

§ 1. Il faut remarquer ici cette indication très-nette, donnée par l'auteur lui-même, des trois parties de ce premier livre. La première renferme l'origine, la formation du syllogisme; la seconde, la découverte du syllogisme; et la troisième, l'analyse proprement dite. Ainsi, la théorie porte d'abord sur les transformations de toute espèce que le syllogisme peut recevoir suivant la quantité, la qualité et la modalité des proposi-

haut. C'est là, en effet, la seule partie de notre étude qu'il nous reste à considérer; car si, connaissant déjà la formation des syllogismes, et ayant la possibilité de les découvrir, nous apprenons, de plus, quand ils sont tout construits, à les résoudre dans les trois figures, l'objet que nous nous étions proposé, au début, sera tout à fait rempli. Ce sera en même temps confirmer et éclaircir tout ce qui précède par ce qui va suivre; car, tout ce qui est vrai doit être, de tout point, conséquent à soi-même.

§ 2. D'abord, donc, il faut s'attacher à dégager les deux propositions du syllogisme. La division, en effet, est plus facile en grandes parties qu'en petites, et les composés sont toujours plus grands que leurs éléments. § 3. Il faut rechercher ensuite quelle proposition est universelle, quelle autre est particulière. § 4. Et si l'on a négligé de les donner toutes deux, il faut rétablir celle qui manque. Souvent, en effet, soit en écrivant, soit en discutant, on oublie, après avoir posé la proposition universelle, d'exprimer la particulière qu'elle renferme;

tions: en second lieu, vient la méthode pour decouvrir, deux termes étant donnés, le moyen qui doit les unir syllogistiquement; puis enfin, le raisonnement étant présenté sous sa forme habituelle et vulgaire, il s'agit de le ramener aux formules régulières des figures et des modes. Formation du syllogisme, découverte du moyen syllogistique, analyse en syllogisme, tels sont, d'après Aristote même, les sujets des trois sections, distingués plus tard avec une parfaite raison par les commentateurs. — Théophraste, comme nous l'apprend Alexandre, avait composé un ouvrage spécial sur le sujet de cette troisième section: l'Analyse des syllogismes. Voir plus haut, ch. 1, § 1.

§ 2. *En grandes parties*, Les propositions sont des parties plus grandes que les termes, puisqu'elles sont des composés dont les termes ne sont que les éléments.

§ 4. *Négligé de les donner toutes deux*, Comme dans les enthymèmes, ou les raisonnements enthymématiques. Voir liv. 2, ch. 27.

ou bien, en donnant de telles propositions, on omet celles qui rendent les premières concluantes, et l'on fait, pour d'autres, d'inutiles demandes. Il faut donc examiner si l'on a pris quelque proposition inutile, et si l'on n'en a pas négligé de nécessaire; il faut alors ajouter l'une et retrancher l'autre, jusqu'à ce qu'on arrive enfin aux deux propositions; car il n'est pas possible, sans cette précaution, de résoudre les raisonnements ainsi présentés. § 5. Pour certains cas, il est facile de voir ce qui manque; mais, parfois, on a peine à le découvrir, et l'on croit qu'il y a syllogisme parce que, en effet, il résulte des données quelque chose de nécessaire. Par exemple, si l'on suppose que ce qui n'est pas substance étant détruit, la substance n'est pas détruite; mais que les éléments dont une chose se forme étant détruits, il faut que la chose même soit détruite aussi. Ceci posé, en

§ 5. *Et l'on croit qu'il y a syllogisme*, La forme n'est pas régulière; mais, au fond, il y a conséquence nécessaire. Il faut donc rétablir tous les termes et les propositions intermédiaires particulières, qui ont été omises.—*Par exemple*, Voici tout le raisonnement : il n'y a pas syllogisme dans les propositions suivantes, bien qu'il y ait conclusion nécessaire : Ce qui n'est pas substance étant détruit, la substance n'est pas détruite; or, les parties étant détruites, le tout qu'elles forment est détruit; Donc les parties de la substance sont elles-mêmes substance. On sait bien ici, d'une manière confuse, que la conclusion est nécessaire; mais, pour s'en rendre clairement compte, il faut rétablir les intermédiaires, et remettre les propositions sous leur vraie forme. Voici alors le syllogisme évident : Tout ce dont la destruction entraîne la destruction de la substance, est substance aussi; or, les parties de la substance étant détruites, la substance est détruite; Donc les parties de la substance sont substance comme elle.—*Qu'on suppose encore*, Voici ce faux syllogisme qui est hypothétique : S'il y a animal, il y a substance; or, s'il y a homme, il y a animal; Donc nécessairement l'homme étant, il y a substance. Le syllogisme régulier serait : Tout animal est substance, tout homme est animal; Donc tout homme est substance.

effet, il est nécessaire que la partie de la substance soit aussi substance. Mais les données ne suffisent pas pour fournir cette conclusion, et ici les propositions manquent. Qu'on suppose encore que l'homme existant, il faut nécessairement que l'animal existe aussi; et que l'animal étant, il y a nécessairement substance. Donc, alors, l'existence de l'homme entraîne aussi celle de la substance nécessairement. Pourtant, il n'y a pas là réellement de syllogisme, puisque les propositions ne sont pas telles que nous l'avons dit. Ce qui nous trompe, dans ce cas, c'est que, de ces données, il sort une conséquence nécessaire, et que le syllogisme aussi en donne une de ce genre. Mais le nécessaire est encore plus large que le syllogisme; car tout syllogisme est nécessaire, et tout nécessaire n'est pas syllogisme. Ce n'est donc pas seulement parce que, de certaines données, il ressort une conséquence, qu'il faut essayer immédiatement la résolution, il faut avant tout dégager les deux propositions.

§ 6. Voici comment, ensuite, on les divisera en termes. § 7. Parmi les termes, on prendra pour moyen celui qui se répète dans les deux propositions; car le moyen, et ceci a lieu dans toutes les figures, doit se retrouver dans les deux propositions. § 8. Si donc, le moyen est attribué à un autre terme, ou qu'un autre lui soit attribué, ou bien s'il est affirmé d'un terme, et

§ 6. Après l'analyse en propositions, vient l'analyse des propositions elles-mêmes en termes; du composé, il faut passer au simple.

§ 7. Ceci ressort de la définition même du moyen dans les trois figures. Voir plus haut, ch. 4, 5, 6.

§ 8. Le moyen est sujet du majeur et attribut du mineur, dans la première figure : attribut des deux, dans la seconde, et sujet des deux, dans la troisième.—*Que le moyen occupait.* Voir ch. 4, 5, 6, les règles applicables aux trois figures.

qu'un autre soit nié de lui, c'est la première figure. S'il est affirmé lui-même et nié de quelque terme, c'est la figure moyenne. Si les autres termes lui sont attribués, ou que l'un soit nié et l'autre affirmé de lui, c'est la dernière; car c'est là la position que le moyen occupait dans chaque figure. Peu importe, d'ailleurs, que les propositions ne soient pas universelles; la définition du moyen reste toujours la même. § 9. Il est donc évident que, dans un raisonnement où un même terme n'est pas répété plusieurs fois, il n'y a pas de syllogisme; car il n'y a pas de moyen.

§ 10. D'ailleurs, comme nous savons quelle conclusion se trouve dans chaque figure, et dans quelle figure est l'universelle, et dans quelle, est la particulière, il est clair qu'on doit examiner, non point toutes les figures, mais seulement la figure spéciale de la conclusion dont on s'occupe : et quand la conclusion s'obtient dans plusieurs figures à la fois, nous reconnaîtrons toujours la figure par la position du moyen.

§ 9. Sans moyen terme, pas de syllogisme possible.

§ 10. Voir chap. 26, §§ 2 et suiv. —*Dans plusieurs figures*, comme la conclusion particulière affirmative, et les deux négatives, universelle et particulière. L'universelle affirmative ne se trouve que dans une seule figure, la première, *Barbara;* et ne peut être donnée par les autres.

CHAPITRE XXXIII.

Quantité et ressemblance des termes; confusion de l'Universel et de l'Indéterminé. — Exemples divers.

§ 1. Souvent donc l'on est trompé dans les raisonnements par ce caractère même de nécessité que je viens de dire; mais c'est quelquefois aussi par la ressemblance dans la forme des termes, chose qu'il ne faut pas perdre de vue. § 2. Soit, par exemple, A attribué à B, et B à C; on pourrait croire qu'avec des termes ainsi disposés, il y a syllogisme; et cependant il n'y a là ni conséquence nécessaire, ni syllogisme. § 3. Soit, par exemple, A re-

§ 1. *La ressemblance dans la forme des termes*, La ressemblance dans la forme fait souvent confondre les termes universels et les termes indéfinis. Il en résulte que la proposition indéterminée est vraie, tandis que la même proposition, prise universellement, devient fausse.

§ 2. Il faut supposer ici, ce que ne dit pas expressément Aristote, que les propositions AB, BC sont indéterminées; car, autrement, le syllogisme serait régulier.

§ 3. L'exemple donné ici doit paraître assez bizarre. Il est à croire, comme le suppose Pacius, que cet exemple était vulgaire au temps d'Aristote, et que les sophistes en faisaient ordinairement usage dans leurs discussions. — *Imaginable*, c'est-à-dire, que l'intelligence peut concevoir quand elle veut. Voici le syllogisme entier : Aristomène imaginable est toujours; or, Aristomène est Aristomène imaginable; Donc Aristomène est toujours, conclusion fausse; car Aristomène est mortel. Pour qu'il y eût syllogisme régulier, il faudrait que la majeure fût universelle : Tout Aristomène imaginable est toujours, et alors elle serait fausse. — *Avec des termes de cette*

présentant : Être toujours, B : Aristomène imaginable, et C : Aristomène. Il est vrai que A est à B, car Aristomène est toujours imaginable ; mais, en outre, B est à C, car Aristomène est Aristomène imaginable ; mais A n'est pas à C, car Aristomène est mortel. En effet, on a vu qu'il n'y a pas de syllogisme avec des termes de cette forme ; et il fallait que la proposition A B fût universelle. Mais ce serait une erreur de croire que tout Aristomène imaginable est immortel, puisque Aristomène est mortel. § 4. Soit encore, C : Miccale, B : Miccale musicien, et A : Mourir demain. B peut être, avec vérité, attribué à C, car Miccale est Miccale musicien ; mais A peut aussi être attribué à B, car Miccale musicien mourra demain ; mais A attribué à C est une erreur. Cet exemple est identique au premier, parce qu'il n'est pas vrai universellement que Miccale musicien mourra demain ; et, sans cette universalité, il n'y avait pas de syllogisme. § 5. L'erreur ici vient d'une nuance à peine sensible, et de ce

forme, c'est-à-dire, indéterminés, ch. 24, § 1.

§ 4. Cet exemple est aussi bizarre que le précédent, et Aristote l'emploie sans doute pour les mêmes raisons. *Miccale, musicien, mourra*, c'est-à-dire, que Miccale mourra comme musicien, ou, en d'autres termes, qu'il cessera d'être musicien. Voici le syllogisme entier : Miccale ; musicien, mourra demain ; or, Miccale est Miccale musicien ; Donc Miccale mourra demain, conclusion fausse ; car on lui suppose une vie beaucoup plus longue. Pour que le syllogisme fût régulier, il faudrait que la majeure fût universelle ; et alors elle serait fausse. Alexandre propose, comme exemple plus clair, celui qui suit : A bon, B commode, C plaisir ; A est attribué à B, c'est-à-dire que le commode est bon ; B est dit de C, car le plaisir est commode ; mais on ne peut conclure A de C, c'est-à-dire que le plaisir est bon, parce que bon n'a pas été attribué à tout ce qui est commode universellement. L'attribution a été tout indéterminée.

§ 5. L'erreur vient uniquement de ce qu'on confond l'universel et l'indéterminé, séparés par une nuance très-faible d'expression, qu'on ne doit pas cependant négliger.

que nous accordons qu'il n'y a pas de différence à dire : Cette chose est à cette autre, ou à dire : Cette chose est à toute cette autre.

CHAPITRE XXXIV.

Forme vicieuse des termes, qui souvent doivent être des mots concrets, et non des mots abstraits. — Erreur possible dans les trois figures. — Moyen d'éviter cette erreur : substituer toujours l'expression concrète à l'expression abstraite. — Exemples divers.

§ 1. Souvent aussi l'on se trompera, parce que les termes, dans la proposition, n'auront pas été bien exprimés : par exemple, soit A la santé, B la maladie, et C l'homme. Il est vrai de dire que A ne peut être à aucun

§ 1. Voici le syllogisme entier dans la première figure, *Celarent :* Il est nécessaire que la santé ne soit à aucune maladie : la maladie est à tout homme ; Donc il est nécessaire que la santé ne soit à aucun homme, conclusion fausse. Elle est modale nécessaire d'après les règles posées au chap. 9, § 2.—*Qui expriment la disposition*, c'est-à-dire, les termes abstraits de : maladie, santé.—*Il n'y aura plus de syllogisme*, sous-entendu : apparent, c'est-à-dire qu'on verra sur-le-champ la fausseté du syllogisme. Le voici : Il est nécessaire qu'aucun malade ne soit bien portant : tout homme est malade ; Donc il est nécessaire qu'aucun homme ne soit bien portant, conclusion fausse qui résulte de la fausseté même de la majeure ; car le malade n'est pas nécessairement malade puisqu'il peut recouvrer la santé.—*Si l'on ne fait pas ce changement*, Si l'on garde les termes abstraits, la conclusion vraie est modale contingente : Il se peut que la santé ne soit à aucun homme, et non point absolue.

B, car la santé n'est jamais à la maladie; et que B est à tout C, car tout homme est susceptible de maladie; donc il semblerait résulter de ceci que la santé ne saurait être à aucun homme. Le motif de cette erreur c'est que, dans l'énonciation, les termes n'ont pas été bien posés; car, en changeant les termes qui expriment la disposition, il n'y aura plus de syllogisme. Par exemple, qu'au lieu de : santé, on mette : sain, et au lieu de maladie : malade; dès lors il n'est plus vrai de dire qu'il n'est pas possible que sain soit à malade. Mais, si l'on ne fait pas ce changement, il n'y a plus syllogisme que du contingent, c'est-à-dire, de ce qui n'est pas impossible : et, en effet, il est possible que la santé ne soit à aucun homme. § 2. Cette erreur pourra se produire tout aussi bien dans la moyenne figure. Ainsi la santé ne peut être à aucune maladie, mais elle peut être à tout homme : donc la maladie n'est à aucun homme. § 3. Dans la troisième figure, la conclu-

§ 2. Cette erreur est également possible dans la seconde figure en *Cesare :* Il est nécessaire que la santé ne soit à aucune maladie : il se peut que la santé soit à tout homme; Donc la maladie n'est à aucun homme. Ici encore on découvrira la fausseté de la majeure, en prenant les termes concrets : sain, malade, au lieu des termes abstraits: santé, maladie, car la majeure alors sera fausse, comme ci-dessus.

§ 3. Dans la troisième figure, il faut que le moyen soit sujet des deux termes. Les deux termes sont ici des contraires, le même sujet pourra bien les recevoir tour à tour : mais dans la conclusion ils ne pourront être l'un à l'autre, c'est-à-dire que la conclusion sera fausse avec les deux prémisses vraies; c'est qu'on aura pris les termes abstraits au lieu des concrets. Ainsi en *Darapti :* Il se peut que la santé soit à tout homme : il se peut que la maladie soit à tout homme; Donc il se peut que la santé soit à quelque maladie, conclusion fausse. En remettant les termes concrets, le syllogisme sera vrai de tout point : Il se peut que tout homme soit sain : il se peut que tout homme soit malade: Donc il se peut que quelque malade soit sain.—*Remarque précédente.* Plus haut, ch. 20, § 2, il a été établi que de deux prémisses contingentes dans la troisième figure, sor-

sion fausse est sous forme contingente; car la santé et la maladie, la science et l'ignorance, et en général les contraires, peuvent être à tout un même objet; mais il est impossible qu'ils soient jamais l'un à l'autre. Ceci, du reste, est contradictoire à une remarque précédente; car l'on a établi que, quand plusieurs choses pouvaient être à une seule et même, elles pouvaient aussi être les unes aux autres.

§ 4. Il est donc clair que, dans tous ces cas, l'erreur ne résulte que de l'énoncé des termes, et qu'en permutant ceux qui expriment la disposition, il n'y a plus de conclusion erronée. Ainsi, il est évident que, dans les propositions de ce genre, il faut toujours substituer le dérivé de la disposition à la disposition elle-même, et prendre ce dérivé pour terme.

tait toujours une conclusion contingente, vraie comme elles; et ici la conclusion est fausse; c'est que les termes sont mal énoncés.

§ 4. *En permutant ceux qui expriment la disposition*, c'est-à-dire, en prenant les adjectifs au lieu des substantifs abstraits. — *Le dérivé de la disposition*... sain à santé, malade à maladie. Voir § 3.

CHAPITRE XXXV.

Les termes ne sont pas toujours exprimés par un mot unique et spécial : les termes sont parfois des propositions tout entières. — Exemple.

§ 1. Il ne faut pas non plus prétendre trouver toujours pour les termes un mot spécial; car il est bien des notions qui n'ont pas de mots spéciaux; et alors il est fort difficile de résoudre de pareils syllogismes. On pourra donc se tromper parfois en recherchant ainsi un mot qui n'existe pas. Par exemple, on pensera qu'il y a syllogisme pour des propositions sans termes moyens. Soient deux angles droits représentés par A, B triangle, C isoscèle. A est à C par B, mais il est à B sans que ce soit par un autre terme; car le triangle vaut en soi deux angles

§ 1. Les termes ne peuvent pas toujours être représentés par des mots distincts et uniques; ce sera parfois une proposition tout entière, une définition, qu'il faudra prendre pour terme. Ainsi dans ce syllogisme : Tout triangle a ses angles équivalents à deux droits; l'isoscèle est un triangle; Donc l'isoscèle a ses angles équivalents à deux droits. Il serait impossible de prendre pour terme, dans la majeure un mot unique; il faut prendre la notion tout entière que les trois angles de tout triangle sont égaux à deux droits. Or, cette proposition elle-même, qui sert ici de terme, pourrait être démontrée; et en effet la géométrie la démontre. — *Le moyen soit rendu*, Le moyen ou les extrêmes, et en général les termes, soient exprimés complètement, en un seul mot.

droits : donc il n'y aura pas de moyen terme pour A B, qui est cependant démontrable. Ainsi, il est évident qu'il ne faut pas croire que le moyen soit toujours rendu par un mot distinct; parfois, c'est tout une proposition, comme dans l'exemple qu'on vient de citer.

CHAPITRE XXXVI.

Des cas que les termes doivent recevoir. — Règle générale : les termes pris isolément sont toujours au nominatif : dans les propositions, ils sont mis au cas que le sens de la pensée exige. — Syllogismes affirmatifs dans la première figure, avec divers cas dans les propositions. — Syllogismes négatifs dans les trois figures. — Remarques communes aux uns et aux autres.

§ 1. Quand on dit que le premier terme est attribué au moyen, et celui-ci au dernier terme, on ne veut pas dire que ces termes doivent toujours être attribués de la

§ 1. Quand on dit que le majeur est au moyen, et le moyen au mineur, il ne faut pas en conclure que de part et d'autre la forme de l'attribution soit la même. Ainsi l'attribut peut être au nominatif dans la majeure, et à tout autre cas dans la mineure; ou réciproquement. Ceci est vrai, que la proposition soit d'ailleurs affirmative ou négative; ainsi, Être ou n'être pas attribué, reçoit autant de sens que être ou n'être pas. En effet l'on dit aussi bien : Telle chose est telle autre chose, au nominatif, que telle chose est de telle autre chose, au génitif, ou enfin telle chose est à telle autre chose, au datif, selon les nuances de la pensée.

même manière : le premier au moyen, et celui-ci au dernier; observation qui s'applique également à la négation; mais autant de significations peut avoir le verbe : Être, et autant de significations vraies a cette expression : Telle chose est telle autre chose, autant en ont les expressions : Être et n'être pas attribué. § 2. Par exemple, lorsqu'on dit : La notion des contraires est unique. Soit A la notion unique, et B les contraires réciproques; A est alors à B; mais on ne prétend pas dire par là que les contraires sont une seule notion; on veut dire qu'on peut affirmer d'eux, avec vérité, que la notion qui les donne est unique. § 3. Tantôt il se peut que le premier soit attribué au moyen, et que le moyen ne puisse l'être au troisième. Par exemple, si : La sagesse est la science, et qu'il y ait : Sagesse du bien, la conclusion est qu'il y a : Science du bien. Mais le bien n'est pas du tout la science, c'est la sagesse. § 4. Tantôt le moyen

§ 2. Voici d'abord un exemple pour l'affirmation : Quand on dit que la notion des contraires est unique, c'est-à-dire que, par cela seul qu'on connaît l'un des contraires, on connaît l'autre au même instant, on représente, dans cette proposition, la notion unique par A, et les contraires par B, en mettant ces deux termes au nominatif. Mais dans la proposition mise en forme, ils ne peuvent être posés ainsi, car alors on aurait : Les contraires sont une notion unique, tandis qu'on doit avoir au génitif : La notion *des* contraires est unique.

§ 3. Après avoir appliqué la règle générale à une proposition isolée, il faut l'appliquer aux propositions dans le syllogisme.—*Soit attribué*, Il faut ne pas perdre de vue que dans tout ce chapitre, être *attribué* est pris elliptiquement pour : être attribué *au nominatif* et non point à un cas oblique. Dans ce syllogisme : La sagesse est science; or il y a sagesse du bien, Donc il y a science du bien, la majeure est formée d'un attribut direct au nominatif; la mineure et la conclusion sont formées d'attributs obliques au génitif. Ainsi la conclusion n'est pas du tout dans ce cas : La science est bien; mais la majeure seule a cette forme : La sagesse est science.

§ 4. Autre exemple d'un syllo-

terme est attribué au troisième, sans que le premier le soit au moyen. Par exemple, s'il y a : Science de tel objet quelconque ou de son contraire, et que le bien soit à la fois, et un contraire, et tel objet quelconque, la conclusion est : Il y a science du bien. Mais le bien n'est pas du tout la science, et pas plus tel bien que son contraire; mais c'est le bien seul qui est tout cela. § 5. Parfois aussi il se peut que le premier ne soit pas attribué au moyen, ni celui-ci au troisième; le premier, du reste, pouvant se dire et pouvant ne pas se dire du troisième. Par exemple, quand l'on dit : S'il y a science de telle chose, il y a aussi genre de cette chose; or, il y a science du bien, la conclusion est : Donc il y a genre du bien; mais ici aucun terme n'est attribué à un autre. Soit encore : La chose dont il y a science est aussi genre; or, il y a science du bien, la conclusion est : Donc le bien est aussi genre.

gisme qui diffère du précédent en ce que c'est la mineure, au lieu de la majeure qui a un attribut direct; la majeure, et la conclusion sont obliques. Voici les deux syllogismes, selon qu'on prend le bien, soit absolument, soit comme contraire d'un autre terme, qui serait le mal, par exemple : Il y a science d'un objet quelconque; or le bien est un objet quelconque : Donc il y a science du bien. — Il y a science d'un contraire; or le bien est un contraire : Donc il y a science du bien. — *La conclusion est : Il y a science du bien*, au génitif, et non pas au nominatif : Le bien est la science; car c'est le bien seul avec : *objet quelconque* et : *contraire*, qui peut se mettre au nominatif. — *Est tout cela*, c'est-à-dire : objet quelconque et contraire, au nominatif.

§ 5. Autre exemple où la majeure et la mineure sont obliques; la conclusion, dans ce cas, est alors tantôt directe, tantôt oblique. Dans ce syllogisme, elle est oblique : Il y a genre de la chose dont il y a science; or il y a science du bien : Donc il y a genre du bien. — Dans celui-ci elle est directe : La chose dont il y a science est aussi genre; il y a science du bien : Donc le bien est genre. — *Est attribué au dernier*, c'est-à-dire, le majeur est attribué au mineur, avec le nominatif, et non avec un cas oblique. Voir la remarque du § 3.

Ainsi, le premier terme est attribué au dernier; mais ils ne sont pas attribués l'un à l'autre. § 6. Il faut raisonner de la même manière pour la négation; et quand on dit que telle chose n'est pas attribuée à telle autre, on ne veut pas toujours dire que telle chose n'est pas telle autre chose, mais on veut dire, tantôt que telle chose n'est pas de telle chose, ou qu'elle n'est pas à telle chose. § 7. Par exemple : Il n'y a ni mouvement de mouvement, ni production de production; mais il y a mouvement et production du plaisir : donc le plaisir n'est ni production ni mouvement. Ou encore : Il peut y avoir signe du rire, mais il n'y a pas signe du signe : donc le rire n'est pas signe. § 8. Et de même pour tous les autres cas où l'on réfute la conclusion en montrant que le genre lui est attribué d'une façon quelconque. § 9. Soit encore, par

§ 6. Seconde partie de la règle, pour la négation, Voir § 1.

§ 7. Syllogismes où les deux prémisses sont obliques et la conclusion directe : Il n'y a pas mouvement de mouvement; il y a mouvement de plaisir : Donc le plaisir n'est pas mouvement. — Il n'y a pas production de production; il y a production de plaisir : Donc le plaisir n'est pas production. — Il y a signe du rire; il n'y a pas signe du signe : Donc le rire n'est pas signe.

§ 8. *Où l'on réfute la conclusion*, c'est-à-dire, où la conclusion est négative et l'attribut nié, dans la seconde figure. — *En montrant que le genre*, Le genre signifie ici le terme moyen, qui, dans la seconde figure, est attribué aux deux termes et joue en quelque sorte, par rapport à eux, le rôle du genre par rapport aux espèces. Alexandre va même jusqu'à croire qu'il y a ici une faute de la part des éditeurs, et il pense qu'il faudrait mettre : *le moyen* au lieu de : *le genre*. — *D'une façon quelconque*, c'est-à-dire, soit au nominatif, soit aux cas obliques.

§ 9. Voici un syllogisme de la troisième figure, où les propositions sont obliques et la conclusion directe : Il n'y a pas pour la Divinité de temps opportun; il y a occasion pour la Divinité : Donc l'occasion n'est pas le temps opportun. — *Les termes sont ici*, au nominatif, quand on les prend isolément; mais dans les propositions en forme, on les met aux cas divers que réclame la pensée, comme on peut le voir dans les exemples précédents.

exemple : L'occasion n'est pas le temps opportun; car l'occasion existe aussi pour Dieu, mais pour lui le temps ne peut être opportun, parce que la Divinité n'a jamais rien qui lui soit utile. Les termes sont ici : L'occasion, le temps opportun, et Dieu; mais la proposition doit être formée avec le cas convenable du nom.

§ 10. Nous disons donc, d'une manière générale et absolue, qu'il faut toujours mettre les termes à l'appellation directe des noms. Ainsi, l'homme, le bien, les contraires; et non pas : de l'homme, du bien, des contraires. Quant aux propositions, il faut y poser les divers cas qu'exige chaque mot. Ainsi, on dit : A cela, avec égal; de cela, avec double; cela, avec frappant ou voyant; ou même : Cet, avec homme, animal; ou enfin, l'on prend telle autre tournure que le mot demande dans la proposition.

§ 10. Règle générale présentée plus explicitement. — *Ou même : cet, avec homme, animal*. Le masculin au lieu du neutre, quand le mot est masculin au lieu d'être neutre. En résumé, quand l'une des prémisses est à un cas oblique, la conclusion est aussi à ce cas oblique; quand les deux sont obliques, la conclusion est tantôt directe, tantôt oblique. Les termes isolés sont toujours au nominatif.

CHAPITRE XXXVII.

Examen des divers genres d'attributions.

Quand on dit que telle chose est à telle chose, et que telle chose est dite avec vérité de telle autre, ces expressions ont autant de sens qu'il y a de genres d'attributions, que ces attributions d'ailleurs soient restreintes ou absolues, simples ou complexes. Et de même

Genres d'attributions, Les commentateurs grecs ont, en général, compris qu'il s'agissait ici des diverses attributions possibles, en suivant les dix catégories. D'abord, avec la catégorie de substance : L'homme est un être animé; avec celle de quantité : L'homme a trois coudées; avec celle de qualité : L'homme est blanc, etc. On peut aussi comprendre, comme l'ont fait quelques commentateurs latins, qu'il s'agit ici de la forme des attributions, soit absolues, soit modales, nécessaires, contingentes, etc. Les deux interprétations sont admissibles. — *Restreintes*, Comme lorsqu'on restreint l'attribution à une partie : Le nègre a les dents blanches; — *absolues*, comme lorsqu'on fait l'attribution sans la limiter : L'Européen est blanc; — *simples*, comme lorsqu'on dit : Le cygne est blanc. J'ai dû prendre ici le mot *simple* au lieu d'*absolu*, qui est répété dans le texte, afin d'éviter la confusion. — *Complexe*, comme lorsqu'on dit : Le cygne est un animal blanc. — *De même pour la négation*, c'est-à-dire qu'il faut considérer les divers genres d'attributions, dans les propositions négatives, aussi bien que dans les affirmatives. — *Ceci du reste mérite*, Il ne faut pas entendre par là qu'Aristote va se livrer lui-même à cet examen. Il le recommande seulement aux logiciens ; la suite le fait bien voir. Ce sujet d'ailleurs a été traité, comme le remarque Alexandre, dans l'*Herméneia*; et Théophraste l'avait exposé tout au long dans son livre : *de l'Affirmation*.

pour la négation. Ceci, du reste, mérite un examen et une détermination plus précises.

CHAPITRE XXXVIII.

Des termes redoublés : il faut toujours dans l'analyse les confondre dans le majeur et non dans le moyen. — Exemples divers. — Syllogismes avec ou sans termes redoublés. — Rapports du moyen au mineur, quand le moyen est redoublé ou qu'il ne l'est pas. — Exemples.

§ 1. Toute notion redoublée dans les propositions doit être jointe au premier extrême, et non point au moyen. § 2. Par exemple, si l'on concluait en syllogisme

§ 1. Lorsqu'en cherchant à dégager par l'analyse les termes du syllogisme, on trouve une notion redoublée, il faut la confondre dans le majeur, en l'y réunissant comme une de ses parties, et ne pas la joindre au moyen non plus qu'au mineur. Notion redoublée ne doit pas s'entendre ici du moyen qui est répété dans les deux propositions. L'exemple du § suivant l'indique assez.

§ 2. Soit par exemple ce syllogisme : Il y a cette science du bien qu'il est bien (c'est-à-dire, on sait du bien qu'il est bien) ; or la justice est un bien : Donc il y a cette science de la justice qu'elle est un bien. Quels sont ici les termes vrais du syllogisme ? quel est celui des trois auquel il faut rapporter cette notion : qu'il est bien, redoublée dans la majeure et dans la conclusion ? C'est au majeur; de sorte qu'on aura pour majeur : Science qu'il est bien ou science en tant que bien ; pour mineur : justice, et pour moyen : bien.— *C'est ainsi que se fait la résolution.* Elle n'aurait pas lieu si l'on joignait la notion redoublée soit au mineur, soit au moyen ; car alors on aurait ce syllogisme qui est un non-sens : Il y a cette science du bien qu'il est bien :

qu'il y a cette science de la justice qu'elle est un bien, il faudrait placer : Qu'elle est un bien ou en tant qu'elle est un bien, avec le premier extrême. Soit A, par exemple, la science que telle chose est un bien, B le bien, et C la justice. A peut être, avec vérité, attribué à B : car l'on sait du bien qu'il est le bien ; mais B peut être avec une égale vérité attribué à C : car la justice est ce qui est le bien : et c'est ainsi que se fait la résolution du syllogisme. Mais si c'est à B qu'on joint : Qu'elle est un bien, l'assertion n'est plus vraie. Il sera bien vrai que A est attribué à B ; mais il ne le sera pas du tout que B le soit à C ; car attribuer à la justice que le bien est le bien, c'est une erreur et un non sens. § 3. Même remarque si l'on prétendait démontrer qu'une chose salubre peut être connue en tant que bien ; que le bouc-cerf est intelligible en tant que n'étant pas ; ou enfin, que l'homme est mortel en tant que sensible. C'est que, en effet, dans tous les cas où l'on ajoute quelque chose à l'attribution, il faut joindre la notion complexe au majeur.

or la justice est un bien en tant que bien, mineure inintelligible qui empêche toute conclusion. L'erreur vient de ce qu'on aurait pris : bien en tant que bien, pour moyen, au lieu de prendre : bien, absolument.

§ 3. Voici les syllogismes entiers dont Aristote ne donne ici que les conclusions : Le bien peut être connu en tant que bien ; or le salubre est bien : Donc le salubre peut être connu en tant que bien. Ici le majeur doit être avec la notion redoublée : Connu en tant que bien ; le mineur, salubre ; le moyen, bien. Si l'on joignait la notion redoublée au mineur ou au moyen, la conclusion ne serait plus possible. — Le non-être est intelligible en tant que non-être : le bouc-cerf est un non-être : Donc le bouc-cerf est intelligible en tant que non-être : majeur, intelligible en tant que non-être : non-être, moyen : bouc-cerf, mineur. — Tout être sensible est mortel en tant que sensible : l'homme est un être sensible ; Donc il est mortel en tant que sensible : majeur, mortel en tant que sensible : moyen, sensible : mineur, homme.

§ 4. La position des termes ne reste pas la même, quand on met dans le syllogisme des notions absolues, et quand on limite la notion par une restriction quelconque, de nature ou d'étendue; par exemple, quand l'on conclut que le bien est connaissable, et que l'on conclut d'une chose qu'on peut connaître d'elle qu'elle est un bien. § 5. Si l'on démontre d'une manière absolue que le bien est connaissable, chose sera le terme moyen. § 6. Mais si l'on démontre que l'on peut connaître d'une chose qu'elle est un bien, il faut alors prendre pour moyen cette chose spéciale. Soit A la connaissance que cette chose est telle chose, B cette chose même, et C le bien. On peut attribuer, avec vérité, A à B, car on sait de telle chose qu'elle est telle chose; mais on peut attribuer aussi B à C, car C est cette chose même: de sorte que A sera aussi à C; et l'on saura donc du bien qu'il est bien; car la chose spéciale était le signe même de

§ 4. *Des notions absolues*, Comme dans l'exemple cité plus bas dans ce paragraphe: Le bien est connaissable. — *Restriction quelconque*, Comme dans l'autre exemple : Telle chose connaissable est un bien : connaissable est une limite de chose, qui n'est point alors pris absolument.

§ 5. Toute chose est connaissable; le bien est une chose : Donc le bien est connaissable.

§ 6. Voici le sens de ce § qui est fort obscur : Quand la conclusion est absolue, le moyen est absolu lui-même, et il suffit qu'il puisse servir de sujet au majeur; quand la con-conclusion est limitée, restreinte, le moyen doit avoir aussi une limite qui rende vraie l'attribution qu'on lui fait du majeur. Le syllogisme dont Aristote indique la conclusion, pourrait être construit ainsi : Il y a science du desirable qu'il est désirable; or le bien est désirable : Donc il y a science du bien qu'il est desirable; ou, en d'autres termes : Il y a science du bien qu'il est bien: car désirable est le signe substantiel de bien, c'est-à-dire que l'essence même du bien c'est d'être désirable. La chose spéciale est ici : désirable; B est désirable, C est le bien : A, la connaissance que la chose est desirable, B est moyen. Le moyen et le mineur se confondent essentiellement.

l'essence. § 7. Mais si l'on prenait chose pour moyen terme, et qu'on joignît au majeur, chose, pris absolument, et non pas la chose spéciale, on conclurait syllogistiquement, non pas qu'on sait du bien qu'il est bien, mais seulement qu'il est. Soit, par exemple : A la connaissance que la chose est, B la chose, et C, le bien. § 8. Il est donc évident que c'est ainsi qu'il faut disposer les termes dans les syllogismes limités.

CHAPITRE XXXIX.

Changements de mots utiles à l'analyse. — Exemple.

§ 1. Parfois aussi, il faut faire permuter les termes de même valeur, soit les mots avec les mots, les propositions avec les propositions, soit un mot avec une proposition; et prendre toujours un mot à la place d'une proposition entière; car on peut alors plus facilement dégager les termes. § 2. Ainsi donc, s'il n'y a aucune diffé-

§. 7. Voici le syllogisme entier : Il y a science d'une chose qu'elle est une chose; le bien est une chose : Donc il y a science du bien qu'il est une chose, ou qu'il est.

§ 8. *Limités*, c'est-à-dire, où l'attribut n'est pas pris d'une manière absolue.

§ 1. Pour découvrir plus aisément les termes vrais du syllogisme, il peut être utile de substituer parfois un mot à un autre, une proposition à une proposition, et plus ordinairement encore un mot unique à une proposition entière.

§ 2. *Essentiellement supposable*,

rence à dire, ou que le supposable n'est pas le genre du probable, ou bien que le probable n'est pas essentiellement supposable, attendu que le sens est le même; au lieu du jugement entier, d'abord énoncé, il faudra prendre comme termes : supposable et probable.

CHAPITRE XL.

Règle des articles dans l'analyse.

§ 1. Mais comme ce n'est pas du tout la même chose de dire : Le plaisir est un bien, et de dire : Le plaisir est le bien, il faut soigneusement faire cette distinction pour les termes : et si le syllogisme est : Le plaisir est le bien, il faut prendre pour terme : le bien. Si l'on dit au

mot à mot : n'est pas ce qu'est supposable. Au temps d'Alexandre d'Aphrodise, cette règle de logique était contestée; et en effet il est des cas où la réduction, à une proposition plus simple, à une expression plus concise, peut causer de l'obscurité. C'est au discernement du logicien de décider, selon les divers cas, s'il faut préférer la proposition explicite à la proposition réduite. La règle donnée dans ce § n'en est pas moins en général utile et de facile application.

§ 1. Il faut, dans la décomposition des termes, faire attention aux articles qui modifient complètement le sens. Cette règle s'applique fort bien à la langue française, et à toutes celles qui, comme elle et la langue grecque, ont des articles. En latin, cette règle, qui ne serait pas moins utile, devrait être exprimée d'une autre manière; car il faudrait toujours examiner avec soin si le terme est pris dans toute son étendue, ou avec une limitation.

contraire qu'il est un bien, il faut prendre : un bien. Et de même pour tous les cas analogues.

CHAPITRE XLI.

Importance du signe de l'universalité pour l'analyse : positions diverses que ce signe peut prendre dans les propositions. — De l'utilité des lettres dans les explications logiques : imitation de la méthode des géomètres : la substitution des termes réels aux formules littérales ne peut mener à l'erreur.

§ 1. Il n'y a point d'identité, ni pour le fond ni pour la forme, entre ces deux expressions : A est à toute la chose à laquelle est B, et A est à toute la chose à laquelle, tout entière, est B; car il se peut fort bien que B soit à C, sans qu'il soit cependant à tout C. Soit, par exemple B, quelque chose de beau : C, blanc. Si quelque chose de beau est à quelque chose de blanc, il est vrai de dire que beau est à blanc; mais, peut-être, ne l'est-il pas de dire qu'il est à tout ce qui est blanc. § 2. Si donc, A est à B,

§ 1. *A laquelle est B.—A laquelle tout entière est B*, Dans le premier cas on obtient deux propositions, avec majeure universelle affirmative, et mineure indéterminée, ce qui donne un syllogisme de la première figure en *Darii*. Dans le second, la majeure et la mineure sont toutes les deux universelles affirmatives, et le syllogisme est alors en *Barbara*.— *Il se peut fort bien*, Dans le premier cas la proposition est indéterminée ; dans le second, elle est universelle.

§ 2. *Si donc A est à B*, c'est-à-dire, si la majeure est indéterminée et non pas universelle.—*Soit que B*

mais non pas à tout ce dont B est dit, soit que B soit à tout C, ou spécialement à quelque C, non seulement il n'est pas nécessaire que A soit à tout C, mais encore il n'est pas du tout à C. § 3. Si A est à toute la chose de laquelle tout entière B est dit avec vérité, il en résultera que A est attribué à toute la chose à laquelle tout entière B est attribué. § 4. Si, pourtant, A est dit de la chose dont tout entière B est dit, rien n'empêche que B ne soit à C, auquel tout entier A n'est pas, ou auquel même il n'est pas du tout. § 5. On voit donc, avec trois termes, que cette expression : A est attribué à toute la chose à laquelle est attribué B, veut dire que A est attribué à toutes les choses auxquelles B est attribué. Si B est attribué à toute la chose, A le sera aussi ; et si B n'est pas attribué à toute la chose, il n'est pas nécessaire que A l'y soit non plus.

§ 6. Il ne faut pas croire, du reste, que jamais cette

soit à tout C ou seulement à quelque C, c'est-à-dire, soit que la mineure soit universelle ou particulière ; c'est alors le mode inutile IA ou le mode inutile II. Voir plus haut, ch. 4, §§ 15 et 22. De l'une ou l'autre façon, le syllogisme est impossible.

§ 3. Le syllogisme alors a la majeure universelle affirmative, la mineure de même : et il est en *Barbara*.

§ 4. Le syllogisme alors a la majeure indéterminée, la mineure universelle, toutes deux affirmatives. C'est le mode inutile IA, indiqué ch. 4, § 15, c'est-à-dire, que le syllogisme n'est pas possible.

§ 5. *Avec trois termes*, littéraux ABC.

§ 6. *Exposition des termes*, c'est-à-dire, la représentation sensible des termes par des lettres. On a vu un peu plus haut, ch. 6, § 14, et ch. 8, que l'exposition des termes se prenait dans un sens plus général, et qu'exposer un terme, c'était d'un terme universel en tirer un particulier, d'un plus étendu en tirer un moins étendu. Ici exposer les termes, c'est les mettre sous forme visible, c'est-à-dire, sous forme littérale. La pensée est du reste fort claire.—*Nous n'appliquons pas ensuite ce que nous trouvons ainsi*, c'est-à-dire, nous n'appliquons pas

exposition des termes puisse nous conduire à l'erreur; car nous n'appliquons pas ensuite ce que nous trouvons ainsi; mais nous imitons le géomètre qui suppose que telle ligne a un pied de long, qu'elle est droite et qu'elle est sans largeur, bien qu'il n'en soit rien, sans se servir du tout de ces suppositions pour en tirer des raisonnements. En général, toutes les fois qu'on ne rapporte pas un terme à un autre, comme le tout à sa partie, ou comme la partie à son tout, on ne peut arriver, quoi qu'on fasse, à rien démontrer; car alors il n'y a pas de syllogisme. Nous avons donc ici recours à l'exposition des termes en parlant à l'élève, comme nous en appellerions au témoignage de ses sens; mais nous ne disons pas qu'il soit impossible de faire une démonstration sans ce secours, comme il serait impossible de faire un syllogisme sans les propositions dont on le tire.

les formules elles-mêmes qui nous sont ainsi données; mais nous appliquons les règles dont ces formules ne sont que l'expression. Le géomètre, non plus, ne démontre rien en partant de la forme réelle et visible des figures, qu'il trace sur le tableau : il démontre uniquement d'après les axiômes ou les théorèmes dont ces figures sont l'expression.— ***Comme le tout à la partie***, Voilà, sous une autre forme, le principe suprême du syllogisme : ***De Continente et de Contento.*** C'est déjà presque la formule scholastique dont on a eu tort de faire honneur à Leibnitz, mais dont il a du moins reconnu la justesse et la profondeur. Voir ch. 4, § 2. — ***A l'élève***, Ceci semblerait prouver que c'est Aristote lui-même qui a institué dans l'école l'enseignement de la syllogistique.

CHAPITRE XLII.

Analyse des Syllogismes composés : les conclusions peuvent appartenir à diverses figures.

§ 1. N'oublions pas que, dans un même syllogisme, toutes les conclusions n'appartiennent pas à la même figure ; mais que l'une a lieu par celle-ci, et l'autre par celle-là. Il en résulte que c'est aussi de cette manière qu'il faut faire les résolutions. § 2. Toutes les conclusions ne se trouvent pas dans toutes les figures ; mais chaque figure ayant des conclusions qui lui sont propres, la na-

§ 1. *Dans un même syllogisme*, sous-entendu : composé ; car si le syllogisme était simple, il n'aurait qu'une conclusion.—*Toutes les conclusions*, le sorite qui est le plus ordinaire des syllogismes composés, a toutes ses conclusions dans la première figure, en *Barbara*. Mais ceci n'est pas une règle générale pour les syllogismes composés : et dans un syllogisme qui présente trois ou quatre conclusions successives, l'une peut être dans la première figure, l'autre dans la seconde, etc., ou bien toutes étant dans la même figure, l'une peut être obtenue par tel mode, l'autre par un mode différent. — *De cette manière*, c'est-à-dire, en cherchant dans diverses figures.

§ 2. *Chaque figure ayant des conclusions qui lui sont propres*, Voir plus haut, ch. 26. La première figure seule présente les quatre espèces possibles de conclusions : la seconde n'a pas de conclusion affirmative : la troisième n'en a pas d'universelle. — *Dans quelle figure il faut la chercher*, Il faut joindre à la nature de la conclusion, la position du moyen, ch. 32, § 10 ; et l'on reconnaîtra sans peine la figure.

ture de la conclusion indiquera toujours dans quelle figure il faut la chercher.

CHAPITRE XLIII.

Dans la réfutation des définitions, l'analyse ne doit s'attacher qu'au terme contesté. — Exemple.

Quand il s'agit d'argumenter contre une définition, et que les arguments ont porté sur un des éléments de la définition, il faut prendre comme terme cet élément unique, et non pas la définition tout entière ; car alors on sera beaucoup moins embarrassé de la prolixité des détails. Par exemple, si l'on a démontré que l'eau est un liquide potable, il faut prendre uniquement pour termes : potable et eau.

— *D'argumenter contre une définition,* Quand on réfute une définition, il faut, pour faire l'analyse, négliger la partie de la définition qu'on admet, et s'attacher uniquement à la partie que l'on conteste. Cette dernière devient alors le terme sur lequel l'analyse et la réfutation doivent porter. Ainsi, dans l'exemple cité, si l'on admet que l'eau soit un liquide, mais que l'on conteste qu'elle soit potable, il faut laisser de côté la qualité de liquide, et ne s'attacher qu'à celle de potable.

CHAPITRE XLIV.

L'Analyse est inapplicable aux Syllogismes par réduction à l'absurde et à tous les Syllogismes hypothétiques.

§ 1. Il ne faut pas non plus essayer d'analyser les syllogismes hypothétiques; car on ne le pourrait avec les données initiales, puisqu'ils concluent, non point par syllogisme, mais seulement par suite d'une convention

§ 1. La conclusion d'un syllogisme hypothétique ne s'obtient pas ostensivement; elle s'appuie uniquement sur une convention préliminaire, par laquelle on suppose que si telle chose est démontrée, telle autre le sera également. Par exemple, voici une convention préliminaire : Si les contraires ont une seule et même qualité, la notion des contraires sera unique (c'est-à-dire, qu'on en acquierra la connaissance en une seule et même fois). Ceci posé, on prouve, par syllogisme ostensif, que certains contraires n'ont pas une seule et même qualité, et prenant pour moyen terme les contraires salubre et insalubre, on démontre qu'ils ont des qualités toutes différentes. Le syllogisme est alors en *Darapti* : Le salubre et l'insalubre n'ont pas les mêmes qualités; or, salubre et insalubre sont des contraires : Donc quelques contraires n'ont pas les mêmes qualités. La supposition a été demontrée; et, par cela seul d'après la convention, la conclusion principale l'est aussi : La notion des contraires n'est pas unique. Mais cette démonstration ne résulte pas d'un syllogisme; elle résulte uniquement de l'hypothèse, et elle ne peut être ramenée à aucune figure par l'analyse.—On prouverait du reste la majeure : Le salubre et l'insalubre n'ont pas les mêmes qualités, par réduction à l'absurde; car la contradictoire mènerait à cette conclusion, évidemment inadmissible, que le salubre et l'insalubre sont identiques. La proposition initiale serait alors vraie.

admise des deux côtés. Par exemple, si après avoir supposé que, la puissance des contraires n'étant pas unique, la notion qu'on en acquiert n'est pas unique non plus, l'on démontre qu'il y a plus d'une puissance des contraires, du salubre et de l'insalubre par exemple, parce que, autrement, une seule et même chose pourrait être à la fois salubre et insalubre; on a bien démontré que la puissance des contraires n'est pas unique; mais on n'a pas encore démontré que leur notion ne l'est pas; et, cependant, il y a nécessité d'en convenir: mais ce n'est pas par syllogisme; c'est seulement par hypothèse. On ne peut donc résoudre ce dernier syllogisme: mais on peut résoudre l'autre syllogisme, concluant qu'il n'y a pas une puissance unique des contraires; car c'est bien là un syllogisme réel, tandis que l'autre n'est qu'une hypothèse. § 2. Même raisonnement pour les syllogismes qui concluent par réduction à l'absurde; on ne peut davantage les résoudre. Seulement on peut résoudre la conclusion elle-même qui est absurde, parce qu'elle est démontrée par un syllogisme: mais on ne peut le faire pour l'autre conclusion, qui n'est obtenue qu'hypothétiquement. § 3. Ces syllogismes diffèrent des précédents en

§ 2. La règle précédente s'applique aux syllogismes concluant par réduction à l'absurde, qui ne sont, comme on l'a vu, ch. 23, § 2, qu'une partie des syllogismes hypothétiques. La conclusion absurde s'obtient par syllogisme, et ce syllogisme peut alors être soumis à l'analyse : mais la contradictoire vraie, c'est-à-dire, la conclusion première ne peut être analysée, puisqu'elle n'est obtenue que par hypothèse.

§ 3. La différence des syllogismes par réduction à l'absurde et des syllogismes hypothétiques, c'est que dans ceux-ci il y a une condition préliminaire, une convention, placée ordinairement dans la majeure, tandis que pour les premiers, il n'est pas besoin de convention antérieure.

ce que, dans ceux-ci, il faut faire une convention à l'avance pour tomber ensuite d'accord; on convient, par exemple, que si l'on démontre qu'il n'y a qu'une puissance des contraires, on aura démontré qu'il n'y a non plus, pour eux, qu'une notion. Mais, dans les autres syllogismes, on s'accorde sans même avoir rien convenu préalablement, parce que l'erreur est de toute évidence; et que, si, par exemple, l'on suppose le diamètre commensurable, il en résulte que l'impair est égal au pair. § 4. Il est encore beaucoup d'autres syllogismes qui concluent par hypothèse, et qu'il faut examiner et expliquer nettement. Nous dirons plus loin quelles en sont les différences et quelles sont toutes les manières dont les syllogismes hypothétiques peuvent se former. Pour le moment, bornons-nous à savoir qu'il n'est pas

La conclusion qu'on obtient en prenant, soit pour majeure, soit pour mineure, la contradictoire de celle qu'on nie, est si évidemment impossible qu'on doit en reconnaître l'absurdité, et admettre par cela seul la vérité de la contradictoire.—*Il en résulte que l'impair est égal au pair.* Voir cette démonstration, ch. 24, § 1.

§ 4. *Plus loin*, Cette partie du travail d'Aristote a sans doute péri, elle n'existait déjà plus au temps d'Alexandre; mais peut-être aussi n'a-t-elle jamais été composée. Voir plus haut, ch. 29, § 7. Ce chapitre suffit à prouver qu'Aristote a distingué très-nettement les syllogismes par l'absurde, des syllogismes hypothétiques. Cette dernière dénomination est tout à fait pour lui ce qu'elle est pour nous. Quelques logiciens modernes ont cru à tort que les syllogismes par hypothèse, *d'hypothèse*, étaient uniquement, dans Aristote, les syllogismes concluant par réduction à l'absurde; il n'en est rien. Pour ce chapitre, comme pour les précédents, j'ai cru devoir suivre la division généralement admise par les éditeurs; mais une simple lecture suffit évidemment pour convaincre que cette division n'est pas à l'abri de toute critique. Il est plusieurs de ces petits chapitres, bien que le sujet en soit distinct, qui auraient pu sans aucun inconvénient être réunis. Mais ce chapitre XLIV doit être distingué des précédents; il forme un tout à part, ainsi que les deux derniers.

possible de résoudre cette espèce de syllogisme; nous en avons dit le motif.

CHAPITRE XLV.

Analyse d'une figure dans l'autre. — Analyse des Syllogismes de la première figure dans la seconde et réciproquement — Analyse des Syllogismes de la première figure dans la troisième et réciproquement — Analyse des Syllogismes de la seconde figure dans la troisième et réciproquement. — Exceptions diverses.

§ 1. Toutes les conclusions qui se démontrent dans plusieurs figures, du moment qu'elles sont prouvées syllogistiquement dans l'une, peuvent aussi être ramenées

§ 1. On peut, par l'analyse, ramener une conclusion, soit à l'une soit à l'autre des trois figures, quand cette conclusion peut être obtenue dans plusieurs figures. Ainsi la conclusion universelle négative s'obtient dans la première et dans la seconde; la particulière affirmative dans la première et la troisième : la particulière négative dans les trois. Voir plus haut, ch. 26, § 2 et suiv. L'analyse ramènera donc ces trois conclusions, à celle des figures qu'elle voudra. Il n'y a que la conclusion universelle affirmative qui fasse exception. On ne l'obtient que dans la première figure. Cette théorie se rattache donc à la théorie de la conversion exposée plus haut, ch. 2, et à celle des syllogismes complets et incomplets; mais il ne faut pas du tout la confondre avec ces deux autres théories. Du reste tout ce qui va suivre dans ce chapitre est très-facile à comprendre, quand on connaît bien le mécanisme des mots techniques *Barbara*, *Celarent*, et le sens spécial de toutes les lettres qui les composent. Voir plus haut, ch. 4, § 4, et ch. 5 et 6.

syllogistiquement à l'autre. Par exemple : la conclusion privative, dans la première, peut être ramenée à la seconde; et la privative, dans la figure moyenne, à la première. Ceci, cependant, s'applique, non pas à tous les syllogismes, mais seulement à quelques-uns; c'est ce que la suite montrera clairement. § 2. Si A, en effet, n'est à aucun B, et que B soit à tout C, A n'est à aucun C. C'est la première figure; et, si l'on convertit le privatif, on aura la figure moyenne; car B n'est à aucun A, mais il est à tout C. § 3. Et, de même, si la conclusion, au lieu d'être universelle, est particulière; si, par exemple, A n'est à aucun B, et que B soit à quelque C; car, en convertissant la proposition privative, on obtiendra la figure moyenne.

§ 4. Parmi les syllogismes de la seconde figure, les

— ***La conclusion privative*** universelle E est dans ***Celarent*** de la première figure, qui se ramène à ***Cesare*** de la seconde, comme ***Cesare*** et ***Camestres*** de la seconde se ramènent à ***Celarent*** de la première. — ***Non pas à tous les syllogismes***, On verra par le détail qui suit que les deux modes ***Baroco*** et ***Brocardo*** ne peuvent être ramenés à une figure autre que la leur : ***Barbara*** ne peut non plus se trouver que dans la première. Cette condition de ces trois modes est indiquée par l'identité de l'initiale B. — Il ne faut pas perdre de vue dans tout ce chapitre que, en général, la seconde figure vient de la première par la conversion de la majeure; et la troisième, par la conversion de la mineure : la seconde se change en la troisième par la conversion des deux propositions. Il faut ajouter aussi, dans certains cas, la transposition des prémisses, comme pour ***Camestres*** ramené à ***Celarent***.

§ 2. Syllogisme en ***Celarent*** de la première figure, ramené à ***Cesare*** de la seconde, par conversion simple de la majeure.

§ 3. Syllogisme en ***Ferio***, de la première, ramené à ***Festino*** de la seconde, par conversion simple de la majeure. — ***Celarent*** et ***Ferio*** sont les deux seuls modes de la première figure qui puissent passer dans la seconde. ***Barbara*** ne passe dans aucune, et ***Darii*** ne peut passer que dans la troisième, puisque la seconde n'a que des conclusions négatives.

§ 4. Dans les modes de la seconde figure, ***Cesare*** et ***Camestres***, c'est-à-dire, les universels, passent tous deux à la première : des deux parti-

universels peuvent être ramenés à la première, et l'un des deux seulement, parmi les syllogismes particuliers. § 5. Soit A à aucun B, mais à tout C. Le privatif étant converti, on a, par la première figure, que B n'est à aucun A, et que A sera à tout C. § 6. Si l'affirmatif est joint à B, et le privatif à C, il faut prendre C comme premier terme; car il n'est à aucun A, et A est à tout B; donc C ne sera à aucun B : et B ne sera non plus à aucun C, puisque le privatif se convertit. § 7. Si le syllogisme est particulier, et que le privatif soit joint à l'extrême majeur, on le ramènera à la première figure. Par exemple : si A n'est à aucun B, mais qu'il soit à quelque C; le privatif étant converti, on aura la première figure : car B n'est à aucun A, mais A est à quelque C. § 8. Quand c'est l'affirmatif qui est joint à l'extrême majeur, il n'y a pas de résolution possible. Par exemple, si A est à tout B, mais non à tout C; car A B n'admet pas de con-

culiers, *Festino* y passe : *Baroco* n'y passe pas, parce que la mineure O n'a pas de conversion possible.

§ 5. Syllogisme en *Cesare* de la seconde figure, ramené à *Celarent* de la première, par conversion simple de la majeure. Voir dans ce ch., § 2, et ch. 5, § 7.

§ 6. Syllogisme en *Camestres* de la seconde figure, ramené à *Celarent* de la première, par conversion simple de la mineure et transposition des prémisses; ce qu'Aristote indique en disant : *il faut prendre C pour premier terme*, c'est-à-dire, pour majeur. La conclusion doit alors aussi être convertie simplement. Voir ch. 5, § 8.

§ 7. *Si le syllogisme est particulier*, et négatif, puisqu'il n'y a que des conclusions négatives dans la seconde figure.—Syllogisme en *Festino*, de la seconde figure, ramené à *Ferio* de la première, par conversion simple de la majeure, comme plus haut dans ce ch., § 3, et ch. 5, § 15, où sont indiquées les règles de la seconde figure.

§ 8. Syllogisme en *Baroco*, qui ne peut se ramener à aucune autre figure; car la majeure universelle affirmative ne pouvant se convertir qu'en particulière, et la mineure étant déjà particulière, on aurait deux particulières, ce qui rend tout syllogisme impossible : et la

version; et il n'y a pas de syllogisme, même quand on fait la conversion.

§ 9. De même, les syllogismes de la troisième figure ne peuvent pas tous être résolus dans la première, mais tous ceux de la première le seront dans la troisième. § 10. Soit, en effet, A à tout B, et B à quelque C. Puisque l'affirmatif particulier se convertit, C sera à quelque B, mais A était à tout B; et c'est la troisième figure. § 11. De même, quand le syllogisme est privatif; car la proposition particulière affirmative se convertit; et A n'est à aucun B, mais C sera à quelque B.

§ 12. Quant aux syllogismes de la dernière figure, un seul ne se résout pas dans la première; c'est quand le privatif n'est pas universel; mais tous les autres peuvent s'y résoudre. § 13. Ainsi, que A et B soient attribués à

mineure particulière négative ne peut pas non plus se convertir. Voir ch. 2, § 5, et ch. 5, § 16. — *AB n'admet pas de conversion*, Sous-entendu, simple; car elle admet une conversion particulière qui ne peut être ici d'aucune utilité; ce qu'Aristote exprime en disant : *même quand on fait la conversion*.

§ 9. *Ne peuvent pas tous*, En effet *Brocardo* est excepté par la même raison que *Baroco*, § 1 et § 8. — *Tous ceux de la première*, L'expression de *tous* est peut-être trop générale, puisque *Barbara* ne passant dans aucune figure, ne passe pas dans la troisième, et que *Celarent* ne passe que dans la seconde. Ainsi, sur quatre modes, deux seulement passent à la troisième figure.

§ 10. Syllogisme en *Darii* de la première figure, ramené à *Datisi* de la troisième, par conversion simple de la mineure.

§ 11. Syllogisme en *Ferio* de la première, ramené à *Ferison* de la troisième, par conversion simple de la mineure.

§ 12. *Brocardo* est le seul mode de la troisième figure qui ne passe pas à la première, §§ 1, 8, 9.—*Quand le privatif n'est pas universel*, c'est-à-dire, quand la mineure est particulière négative.

§ 13. Syllogisme en *Darapti* de la troisième figure, ramené à *Darii* de la première, par conversion particulière de la majeure. — *Avec l'un et l'autre extrême*, c'est-à-dire, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, *Darapti*, *Disamis*, mais non pas avec tous les deux à la fois. Voir ch. 6, § 6.

tout C, C sera converti particulièrement avec l'un et l'autre extrême; donc, il sera à quelque B. Alors on aura la première figure; car A est à tout C, et C à quelque B. § 14. Et si A est à tout C, et B à quelque C, le raisonnement sera le même; car B se convertit relativement à C. § 15. Mais si B est à tout C, et A à quelque C, B doit être pris comme premier terme; car B est à tout C, et C est à quelque A; de sorte que B est à quelque A; et, comme le particulier se convertit, A sera aussi à quelque B. § 16. Si le syllogisme est privatif, les termes étant universels, il faut le traiter de même. Ainsi, soit B à tout C, et A à aucun C, C sera donc à quelque B, et A ne sera à aucun C; et alors C sera le moyen terme. § 17. Et, de même, si le privatif est universel, et que l'affirmatif soit particulier; car A ne sera à aucun C, mais C sera à quelque B. § 18. Si le privatif est pris particulièrement, il n'y aura pas de résolution possible. Par

§ 14. Syllogisme en *Datisi* de la troisième figure, ramené à *Darii* de la première, par conversion simple de la mineure. Voir ch. 6, § 13.

§ 15. *B est à tout C*, c'est la mineure. — Syllogisme en *Disamis* de la troisième figure, ramené à *Darii* de la première, par conversion simple de la majeure et de la conclusion, et par transposition des prémisses; ce qu'Aristote exprime en disant: *B doit être pris pour premier terme*, ou majeur. Voir chap. 6, § 12.

§ 16. *Les termes étant universels*, c'est-à-dire, les deux propositions étant universelles négatives. — Syllogisme en *Felapton* de la troisième figure, ramené à *Ferio* de la première, par conversion simple de la mineure. Voir ch. 6, § 7.

§ 17. *Si le privatif est universel*, c'est-à-dire, si la majeure est universelle négative. — Syllogisme en *Ferison* de la troisième figure, ramené à *Ferio* de la première, par conversion simple de la mineure. Voir ch. 6, § 17.

§ 18. *Si le privatif est pris particulièrement*, c'est-à-dire, si la majeure est particulière négative. — Syllogisme en *Brocardo* qui ne se résout dans aucune autre figure. Voir plus haut, §§ 1, 8, 9, 12.

exemple : si B est à tout C, et que A ne soit pas à quelque C; car B C étant converti, les deux propositions seront particulières. § 19. Il est évident aussi que, pour résoudre ces deux figures l'une dans l'autre, il faut convertir dans chacune d'elles la proposition qui est jointe à l'extrême mineur. Cette proposition, une fois changée de place, le passage d'une figure à l'autre peut se faire.

§ 20. Des syllogismes de la figure moyenne, l'un se résout dans la troisième, l'autre ne s'y résout point. § 21. Quand l'universel est priv f, il s'y résout; car, soit, par exemple : A à aucun B, mais à quelque C; les deux extrêmes se convertissent de même, relativement à A, de sorte que B n'est à aucun A, et C est à quelque A; A est alors pris pour moyen. § 22. Mais quand A est à tout B, et qu'il n'est pas à quelque C, il n'y a pas de résolution possible; car aucune des deux propositions ne devient universelle par la conversion. § 23. Les syllogismes de la troisième figure seront aussi résolus dans la moyenne, quand le privatif est universel. Par exemple : Si A n'est

§ 19. *Ces deux figures*, la première et la troisième. — *La proposition jointe à l'extrême mineur*, c'est-à-dire, la mineure. — *Une fois changée de place*, Il faut parfois recourir à la transposition des prémisses, comme pour *Disamis*. § 15.

§ 20. *Des syllogismes de la figure moyenne*, Il n'est question ici que des deux particuliers, puisque la troisième figure n'admet pas de conclusion universelle. — *L'un se résout*, c'est *Festino*, l'autre ne se résout pas, c'est *Baroco*. §§ 1, 8.

§ 21. *Quand l'universel est privatif*, c'est-à-dire, quand la majeure est universelle privative. — Syllogisme en *Festino* de la seconde figure, ramené à *Ferison* de la troisième, par conversion simple de la majeure. — *! e même relativement à A*, c'est-à-dire, simplement tous les deux.

§ 22. Syllogisme en *Baroco*, qui ne se ramène à aucune figure. Voir plus haut, §§ 1, 8, 9. — *Ne devient universelle*; et sans universelle, pas de syllogisme.

§ 23. *Quand le privatif est universel*, c'est-à-dire, quand la majeure est universelle négative. *Felapton* de la troisième figure, ramené à *Fes-*

à aucun C, et que B soit à quelque C, ou à tout C, alors C ne sera à aucun A, mais il sera à quelque B. § 24. Mais si le privatif est particulier, le syllogisme ne se résoudra pas; car le négatif particulier n'a pas de conversion possible. § 25. Il est évident que les mêmes syllogismes qui ne se résoudraient pas dans la première figure ne se résoudront pas davantage dans les deux autres; et que les autres syllogismes, se ramenant à la première figure, ceux-là sont les seuls qui concluent par l'absurde.

§ 26. On voit donc, d'après ce qui précède, quels sont les moyens de résoudre les syllogismes et de ramener les figures les unes aux autres.

tino de la seconde, par conversion de la majeure universelle en ses propres termes.

§ 24. *Si le privatif est particulier*, c'est-à-dire, si la majeure est particulière négative. — Syllogisme en *Brocardo* qui ne passe à aucune figure. Voir plus haut, § 12.

§ 25. *Baroco* et *Brocardo*, qui ne se résolvent pas dans la première figure, ne se résolvent pas non plus, le premier dans la troisième, ni le dernier, dans la seconde. — *Ceux-là sont les seuls*, *Baroco* et *Brocardo* sont en effet les seuls syllogismes incomplets qu'on ne peut démontrer que par réduction à l'absurde. Voir ch. 5, § 16, et ch. 6, § 15.

CHAPITRE XLVI.

Analyse appliquée aux attributs indéterminés, affirmatifs et négatifs; et aux oppositions. — Comparaison de l'attribut négatif et de l'attribut indéterminé : différence de ces deux formes d'attribution. — Affirmation et négation de l'attribut indéterminé. — Comparaison des quatre espèces d'attributions affirmatives et négatives, déterminées et indéterminées. — Exemples divers.

§ 1. Il importe beaucoup, soit qu'on établisse une proposition, soit qu'on la réfute, de savoir si ces expressions : Ne pas être telle chose, et : Être non telle chose,

§ 1. Aristote, non plus que ses commentateurs, n'a point nettement indiqué quel était le lien de ce chapitre aux précédents; et à première vue, il est difficile de saisir ce rapport; je crois que le voici : Dans l'analyse des syllogismes, il importe de bien distinguer la nature des propositions, et de ne pas confondre les négatives avec les affirmatives. Or, c'est ce qui peut arriver aisément dans certains cas, quand, sous forme de négative, la proposition est réellement affirmative. Ainsi quand on dit : Cette chose est non blanche, ou, en général : Ceci est non cela; ces propositions sont de vraies affirmatives, quoique d'abord on pût les croire négatives. Or, cette erreur pourrait tromper le logicien dans l'analyse, et sur le mode, et sur la figure du syllogisme. Prévenir l'erreur, en la signalant, est donc un complément nécessaire de la théorie générale de l'analyse. Ces questions, du reste, ont été traitées déjà dans l'Herméneia. Au § 5, ch. 10, de ce traité, l'auteur renvoie à la théorie, exposée ici, dans les Analytiques qu'il désigne nommément. Voir un peu plus bas dans ce chapitre §, 7. — *N'être pas blanc*, est la négation d'un attribut déterminé; *être non blanc*, est l'affirmation d'un attribut indéterminé. Telle est la différence de ces deux expressions.

ont une signification identique ou différente : par exemple, s'il y a identité ou différence entre : N'être pas blanc, et : Être non blanc. § 2. En effet, ces expressions n'ont pas un sens absolument pareil; et la négation d'être blanc n'est pas : Être non blanc; mais c'est : N'être pas blanc. § 3. En voici la raison : cette proposition : Il peut marcher, est à celle-ci : Il peut ne pas marcher, dans le même rapport que : Il est blanc, est à : Il est non blanc; et cette proposition : Il sait le bien, à celle-ci : Il sait le non bien. Enfin, cette locution : Il sait le bien, et celle-ci : Il est sachant le bien, ne diffèrent en rien, non plus que : Il peut marcher, ne diffère de : Il est pouvant marcher. Et de même pour les oppositions : Il ne peut pas marcher, il n'est pas pouvant marcher. Si donc cette proposition : Il n'est pas pouvant marcher, exprime la même chose que : Il est pouvant ne pas marcher, ou : Ne marcher pas, ces deux choses seront à la fois au même objet; car le même individu peut, et marcher, et ne

§ 2. Voir l'Herméneia, chap. 10, § 5.

§ 3. Pour prouver que ces deux propositions : Ceci n'est pas blanc, et ceci est non blanc, ne sont pas identiques, Aristote substitue à blanc et non blanc, des exemples plus clairs : marcher, ne pas marcher; bien, non bien. Ces propositions nouvelles reçoivent d'ailleurs une forme tout à fait analogue, c'est-à-dire que, comme dans les premières, la négation est mise devant l'attribut. Or, il est évident que : Il peut ne pas marcher, peut se dire d'un homme en même temps que : Il peut marcher : donc ces deux propositions ne sont pas contradictoires; car les contradictoires ne sont jamais vraies à la fois d'un seul et même objet. Herméneia, ch. 7, § 9. — *Parmi des choses en proportion*, mot à mot : analogues. Par exemple : si marcher est à ne pas marcher, et bien à non bien, comme blanc est à non blanc, et que marcher et ne pas marcher diffèrent entre eux, il est bien clair que la même différence se reproduira entre blanc et non blanc : donc ces deux propositions ne sont pas du tout identiques : Ceci n'est pas blanc et ceci est non blanc, pas plus que : Il peut marcher, il peut ne pas marcher, ne sont identiques entre elles.

marcher pas ; et il sait le bien et le non bien. Mais l'affirmation et la négation opposées ne peuvent être à la fois vraies de la même chose. Donc, tout comme ce n'est pas une seule et même chose de ne pas savoir le bien, et de savoir le non bien ; de même, ce n'est pas chose identique non plus d'être non bon, et de ne pas être bon ; car si, parmi des choses en proportion, les unes sont différentes, les autres doivent l'être aussi. § 4. Ce n'est pas non plus la même chose d'être non égal, et de n'être pas égal ; car, d'une part, on subordonne quelque chose à ce qui est non égal, et ce quelque chose c'est l'inégal ; mais, de l'autre part, on ne subordonne rien. C'est qu'en effet tout n'est pas égal ou inégal ; mais tout est, ou égal, ou non égal. § 5. Ainsi encore : Il y a du bois non blanc, et : Il n'y a pas de bois blanc, sont deux assertions qui ne peuvent exister à la fois ; car, s'il

§ 4. Voici la nuance de la pensée que la langue française ne peut pas ici très-bien rendre, et qui d'ailleurs est fort délicate : quand on dit d'une chose qu'elle est non égale, on sous-entend par là même qu'elle existe, et qu'elle est inégale à une autre ; mais quand on dit qu'elle n'est pas égale, on ne sous-entend ni son existence ni son inégalité ; car, si la chose n'existe pas, on peut tout aussi bien lui appliquer l'attribut d'égale que tout autre attribut. *C'est qu'en effet tout n'est pas égal ou inégal.* Il n'y a que les quantités qui aient cette propriété ; voir les Catégories, ch. 6, § 26 : *mais tout est égal ou non égal,* c'est-à-dire que du moment qu'une chose est, on peut la qualifier d'égal, si elle est une quantité, ou de non égal, si elle n'est pas une quantité. La distinction, du reste, que fait ici Aristote, peut paraître subtile, bien qu'elle soit vraie.

§ 5. Troisième argument pour prouver que les deux assertions du § 1 : Ceci n'est pas blanc, ceci est non blanc, ne sont pas identiques. Pour sentir la force de ce nouvel argument, il suffit de joindre un sujet aux deux propositions nouvelles, par exemple : La pierre est du bois non-blanc, la pierre n'est pas du bois blanc. La seconde assertion est vraie, la première est évidemment fausse ; donc évidemment aussi elles ne sont pas identiques.

y a du bois non blanc, il y a donc du bois; mais, quand il n'y a pas de bois blanc, il n'est pas du tout nécessaire qu'il y ait du bois. § 6. Donc, évidemment, de cette proposition : Il est bon, la négation n'est pas : Il est non bon. Et comme, de toute nécessité, il faut que, sur un objet quelconque, l'affirmation ou la négation soit vraie, si ce n'est pas la négation qui est vraie, il est clair que l'affirmation le sera en quelque manière. De plus, il y a négation à toute affirmation; et ici, par exemple, la négation est : Il n'est pas non bon.

§ 7. Voici l'ordre de ces oppositions entre elles. Soit :

§ 6. Conclusion. des raisonnements antérieurs : Donc, il est non bon, n'est pas la négation de : Il est bon.—*L'affirmation ou la négation soit vraie*, Herméneia, ch. 7, § 12. —*En quelque manière*, c'est-à-dire, indéterminée. — *Il y a négation à toute affirmation*, Herméneia, ch. 6, § 3.

§ 7. Pour mieux faire comprendre ceci, les commentateurs grecs et les autres, à leur suite, dressent un tableau dont on peut faire remonter l'idée jusqu'à Aristote lui-même. Voir plus haut, ch. 2, § 6. Ce tableau consiste en un carré aux angles duquel on a mis les quatre propositions : A à l'angle supérieur à gauche, B à l'angle supérieur à droite, C à l'angle inférieur à gauche, D à l'angle inférieur à droite, les angles étant joints d'ailleurs par des diagonales. Il en résulte six combinaisons AB, CD, BC, AD, AC, BD, qu'Aristote étudie successivement; AB représente les contradictoires à attribut déterminé; CD les contradictoires à attribut indéterminé; BC le conséquent et l'antécédent, la négation déterminée et l'affirmation indéterminée; AD l'antécédent et le conséquent, c'est-à-dire, l'affirmation déterminée et la négation indéterminée; AC les diagonales qui ne peuvent être vraies à la fois, affirmation déterminée et affirmation indéterminée; enfin BD diagonales aussi, qui peuvent être vraies à la fois, négation déterminée et négation indéterminée.—*A ou B sera à tout*, c'est-à-dire, pour toute chose il y a affirmation ou négation : mais jamais l'affirmation et la négation ne sont ensemble à la même chose, parce que les contradictoires ne sont jamais toutes deux vraies à la fois.—*C ou D sera également à tout*, par la même raison.—*Tout ce qui a C doit avoir aussi B*, c'est-à-dire, tout ce qui a l'antécédent doit avoir aussi le conséquent.—*C ne suit pas toujours B*, c'est-à-dire que le conséquent peut exister sans antécédent. —*Tout ce qui a A doit avoir aussi*

Être bon, représenté par A; n'être pas bon par B; être non bon par C, subordonné à B; et n'être pas non bon par D, subordonné à A. A ou B sera à tout, et ils ne seront tous deux à aucun même terme; C ou D sera également à tout, et les deux ensemble ne seront à aucun même terme; et tout ce qui a C doit avoir aussi B; car, s'il est vrai de dire que l'objet est non blanc, il est vrai aussi de dire qu'il n'est pas blanc. Il est impossible, en effet, qu'il soit à la fois blanc et non blanc; ou bien que le bois soit à la fois non blanc et blanc. Si donc il n'y a pas affirmation, il y a négation. Mais C ne suit pas toujours B; car ce qui n'est pas du tout du bois n'est pas non plus du bois non blanc. Mais, au contraire, tout ce qui a A doit avoir aussi D; car il a, ou C, ou D; mais, comme l'objet ne peut être à la fois blanc et non blanc, il aura D; en effet, de ce qui est blanc, il est vrai de dire qu'il n'est pas non blanc. Cependant A ne peut se dire de tout D; car, de ce qui n'est pas du tout bois, il n'est pas vrai de dire A, c'est-à-dire qu'il est du bois blanc. Ainsi, D est vrai; mais A ne l'est pas, à savoir que c'est du bois blanc. Il est clair aussi que A C ne peuvent être ensemble à aucun même terme, quoique B et D puissent être parfois tous deux à un terme identique.

§ 8. Il en serait de même pour la série des privations

D, c'est-à-dire, encore que ce qui a l'antécédent doit avoir aussi le conséquent.—*Car il y a C ou D*, c'est-à-dire, l'affirmation indéterminée ou la négation indéterminée.—*Ainsi D est vrai*, c'est-à-dire que le conséquent peut être vrai sans que l'antécédent le soit.—*AC ne peuvent être ensemble*, c'est-à-dire, l'affirmation déterminée et l'affirmation indéterminée.—*Quoique BD puissent être ensemble*, c'est-à-dire, la négation déterminée et la négation indéterminée; car ce qui n'existe pas n'est ni bon, ni non bon.

§ 8. ***Des privations relativement***

ment aux attributions opposées. Soit égal, re-
é par A; non égal par B; inégal par C; non
par D. § 9. En outre, dans beaucoup de cas où
me chose est à un terme et n'est pas à l'autre, la
n peut être également vraie : ou que tout n'est pas
ou que chaque chose n'est pas blanche, tandis
firmation est fausse : ou que chaque chose est non
, ou que toutes choses sont non blanches. De
pour cette affirmation : Tout animal est blanc, la
n n'est pas : Tout animal est non blanc; car ces
sertions sont fausses; mais bien : Tout animal
s blanc.

Maintenant qu'il est bien évident que ces deux

utions, on voit par l'exem-
ce qu'Aristote entend ici
ions. Ainsi : égal est l'at-
inégal, la privation. L'at-
opposée à égal est non égal
ore la forme affirmative :
on opposée à inégal est non
es rapports sont ici tout
mêmes que plus haut : Est
st pas blanc; est non blanc,
non blanc; et les lettres
les mêmes. La forme seule
t différente.

la négation déterminée et
on indeterminée étaient
les, il n'y aurait pas des
ie est vraie et l'autre fausse;
ent vraies ou fausses tou-
à la fois; or le contraire
r cette négation détermi-
aie : Tout n'est pas blanc,
firmation indeterminee est
out est non blanc.

'une est une affirmation, la première; *l'autre une négation*, la seconde. — *La manière de prouver*, dans l'analyse qu'on y applique, puisque l'affirmation indéterminée se rapporte aux conclusions affirmatives, et la négation determinée aux conclusions négatives.— *Tout ce qui est animal n'est pas blanc*, proposition universelle négative, absolue, avec un attribut déterminé.—*Ou bien, peut n'être pas blanc*, en rétablissant toute la proposition : Il est contingent que tout ce qui est animal ne soit pas blanc, proposition universelle affirmative contingente. — *L'on peut en dire avec vérité*, retablissant toute la proposition : L'on peut dire avec vérité que tout ce qui est animal est non blanc, proposition universelle affirmative modale, avec un attribut indéterminé. — *Mais pour ces assertions*, toutes deux affirmatives, la première avec un attribut déterminé, la seconde

propositions : Il est non blanc et : Il n'est pas blanc, ont
gnification différente, et que l'une est une affirm
a et l'autre une négation, il est clair aussi que la
manière de prouver l'une, et la manière de prouver l'autre,
ent différer. Par exemple, on ne prouvera pas de
ne ces deux propositions : Tout ce qui est animal n'est
s blanc, ou bien, peut n'être pas blanc : L'on peut en dire
avec vérité, non blanc; c'est-à-dire qu'il est non blanc.
is, pour ces assertion : Il est vrai de dire qu'il est
blanc, ou bien : Qu'il est n blanc, le mode de démon-
on est le même ; car ces deux propositions sont dé-
montrées affirmativement par la première figure. Cette
addition : Il est vrai, est ée ici tout comme le verbe :
Est; car la négation d e proposition : Il est vrai de
dire blanc, n'est pas : n est vrai de dire non blanc, mais
bien : Il n'est pas vrai de dire blanc. Si l'on veut démontrer qu'il est vrai de dire que tout ce qui est homme est, ou musicien, ou non musicien, il faut supposer que tout ce qui est animal est musicien ou non musicien; et la démonstration sera complète. Mais, si l'on veut prouver que tout ce qui est homme n'est pas musicien, on le

avec un attribut indéterminé. — *Démontrées affirmativement par la première figure*, c'est-à-dire, en *Barbara*. — *Cette addition*, c'est-à-dire, cette forme modale : Il est vrai — *Est ou musicien ou non musicien.* attribut déterminé dans le premier cas, indéterminé dans le second. Voici les deux syllogismes, tous deux en *Barbara :* Tout animal est musicien; tout homme est animal; Donc tout homme est musicien.—Tout animal est non musicien ; tout homme est animal; Donc tout homme est non musicien.—*Que tout ce qui est homme n'est pas musicien*, ou aucun homme n'est musicien, proposition universelle négative qui se démontre dans les trois modes : *Celarent*, *Cesare*, *Camestres*. — *Qu'on a dites*, ce sont ces trois modes de la première et de la seconde figure.

démontrera par la négative des trois manières qu'on a dites.

§ 11. En général, lorsque A et B sont de telle sorte entre eux qu'ils ne peuvent être à la fois au même objet, mais que l'un des deux doit être nécessairement à tout; et, de plus, quand C et D sont dans le même rapport; si A est conséquent de C sans lui être réciproque, D aussi sera conséquent de B sans lui être réciproque non plus; et alors A et D pourront être au même objet; mais B et C ne le pourront pas. D'abord, que D soit conséquent de B, en voici la preuve : l'un des deux termes, C, D, étant nécessairement à tout, et C ne pouvant être à ce à quoi est B, attendu qu'il amène avec lui A, et que A et B ne peuvent être au même objet, il est évident que D

§ 11. Pour suivre plus facilement le raisonnement, il faut substituer des termes aux lettres : Voici ceux des commentateurs : A non égal, B égal, C inégal, D non inégal. —A et B, non égal et égal, ne peuvent être au même objet; mais l'un d'eux est nécessairement à tout : car tout est ou non égal ou égal. C et D sont dans le même rapport : car inégal et non inégal ne peuvent être au même objet; et l'un d'eux nécessairement est à tout. — *Si A est conséquent de C sans en être réciproque*, c'est-à-dire, si A suit C sans que C suive A; en effet, du moment qu'une chose est inégale, elle est non égale: mais, du moment qu'elle est non égale, il ne s'ensuit pas qu'elle soit inégale. Et de même, du moment qu'une chose est non inégale, elle est égale; mais il ne s'ensuit pas que du moment qu'elle est égale, elle soit non inégale.—*A et D pourront être au même objet*, c'est-à-dire, quand l'objet n'est pas, il est non égal et non inégal; mais égal et inégal ne peuvent être au même objet, que cet objet d'ailleurs soit ou ne soit pas. — *D est conséquent de B,* car des deux termes C et D, l'un doit être nécessairement à tout, et à B par exemple : or C ne peut être conséquent; donc c'est D qui l'est. — *A et D peuvent être au même objet*, Non égal, non inégal, peuvent être tous deux au non être; en effet A est conséquent de C, c'est-à-dire que le non égal suit l'inégal; mais B et C ne peuvent être au même objet, parce qu'un même objet ne peut être égal et inégal à la fois. — *B n'est pas réciproque à D,* c'est-à-dire que, D étant admis, B ne suit pas nécessairement, bien que D suive B.

sera conséquent. En outre, puisque C n'est pas réciproque à A, et que C ou D est à tout, il est possible alors que A et D soient au même objet; mais B et C ne peuvent être au même objet, parce que A est conséquent de C; et qu'ainsi il y a là quelque chose d'impossible. Il est donc évident que B n'est pas réciproque à D, puisque A D peuvent être en même temps à l'objet. § 12. Il arrive aussi quelquefois qu'on se trompe dans cette disposition des termes, parce qu'on n'a pas bien pris les termes opposés, dont l'un doit être nécessairement à tout objet. Par exemple, soient A et B ne pouvant être ensemble au même objet, mais l'un étant nécessairement à ce à quoi l'autre n'est pas; de plus, C et D étant dans le même rapport; et A étant conséquent de tout C; si l'on en conclut que B est nécessairement à ce à quoi est D, c'est une erreur. Soit, en effet, la négation de A D, représentée par F; et de C D, par H. Il y a nécessité que A ou F soit à tout objet; car il faut qu'il y ait ou affirmation, ou négation. Et de même pour C ou H, car ce sont

§ 12. On peut croire parfois que B suit D, ce qui est une erreur, parce qu'on n'aura pas bien su distinguer les propositions vraiment opposées. Soit : A n'est pas bon; B, il est bon; C, il est non bon; D, il n'est pas non bon. F sera la négation de A et de D, c'est-à-dire : ni il n'est pas bon, ni il n'est pas non bon; H la négation de C et de D : ni il n'est non bon, ni il n'est pas non bon. — *A ou F est à tout objet*, F étant la négation supposée d'une négation devient une sorte d'affirmation, et alors tout objet quelconque doit être A ou F, nié ou affirmé; et de même pour C et H, qui sont aussi affirmation ou négation. Mais c'est en ceci que consiste l'erreur : car F n'est pas la négation de A, mais de A et de D; H n'est pas la négation de C, mais bien la négation de C et de D. —*Car la conséction était à l'inverse,* en effet, les quatre termes supposés étant A, B, C, D, on avait conséquence de C à A, mais non pas de A à C; et de même, conséquence de B à D, mais non pas de D à B. Or, on suppose dans la démonstration précédente qu'il y a conséquence de D à B : donc cette démonstration est fausse; car elle s'éloigne de l'hypothèse admise.

affirmation et la négation ; or, l'on a supposé que A à tout ce à quoi est C; et H sera aussi à tout ce à quoi F. De plus, puisque l'un des termes F, B, est à tout et, et que l'un des termes H, D, y est de même, H étant séquent de F, B le sera aussi de D; et c'est ce que s savons déjà. Si donc A est conséquent de C, B le de D, ce qui est faux; car la consécution était à verse pour les termes qui sont dans ce rapport. § 13. it qu'il n'est peut-être pas nécessaire que A ou F soit out objet, non plus que F ou B, attendu que F n'est la négation de A; car la négation de : Il est bon, est : 'est pas bon. Mais cette proposition : Il n'est pas bon, t pas de même valeur que celle-ci : Il n'est ni bon ni bon. La démonstration serait pareille pour C D; car négations prises plus haut seraient alors deux, pour seule affirmation.

3. C'est que F n'est pas la né- n de A tout seul, non plus que de B tout seul; car la négation Il est bon, est : Il n'est pas bon. exprime ceci : Il n'est ni bon, n bon. F est donc en réalité la ion de A et B pris ensemble, pas du tout la négation de les deux pris à part.—*Car alors gations prises plus haut*, c'est- e, B et F seraient deux contre eule affirmation, A : ce qui est sible; Herméneia, ch. 6, § 2; , § 12, et passim.

s parler de toutes les difficultés théorie qui précède, on peut er qu'Aristote lui a donné ici d'importance et trop de déve- ment, surtout pour la dernière partie qui traite du rapport des opposées dans les conséquents et les antécédents. Voici les deux règles générales que la scholastique a tirées de celles d'Aristote : Quatre termes opposés et subordonnés les uns aux autres, étant mis deux à deux dans un même rapport : 1° l'opposé de l'antécédent de l'un suit toujours l'opposé du conséquent de l'autre, sans que réciproquement l'opposé du conséquent suive l'opposé de l'antécédent; 2° l'opposé de l'antécédent peut être vrai en même temps que le conséquent de cet antécédent; mais l'opposé du conséquent ne peut jamais réciproquement être vrai en même temps que l'antécédent de ce conséquent.



PREMIERS ANALYTIQUES.

LIVRE SECOND.

PREMIERS ANALYTIQUES.

LIVRE SECOND.

SECTION PREMIERE.

PROPRIÉTÉS DU SYLLOGISME.

CHAPITRE PREMIER.

Un même Syllogisme peut avoir plusieurs conclusions différentes: d'abord par la conversion de la conclusion, puis par l'exposition des termes contenus sous le moyen et le mineur. — Conclusions universelles de la première et de la seconde figures. — Conclusions particulières des trois figures.

§ 1. Nous venons d'expliquer les figures du syllogisme, la nature et le nombre de propositions qui le composent,

§ 1. Récapitulation de toutes les théories du premier livre. — *Nous venons d'expliquer*, section première du livre. — *De plus nous avons dit*, section seconde du premier livre. — *Enfin nous avons dit*, section troisième du premier livre. Ceci confirme la division du premier livre adoptée par les commentateurs, et que l'auteur a déjà indiquée lui-même, liv. 1, ch. 1, § 1, et ch. 32, § 1. Voir plus haut.

les cas et les formes dans lesquels il se produit. De plus, nous avons dit les points auxquels il faut s'attacher, soit qu'on établisse, soit qu'on réfute une proposition, et indiqué les méthodes à employer dans l'examen du sujet, quel qu'il soit. Enfin, nous avons montré par quelle voie on peut arriver aux principes pour chaque question. § 2. Puis donc que, parmi les syllogismes, les uns sont universels et les autres particuliers, tous les universels peuvent avoir plusieurs conclusions; et, parmi les particuliers, les affirmatifs en ont plusieurs; les négatifs n'en ont jamais qu'une seule. C'est que les propositions, autres que ces dernières, peuvent se convertir, mais la privative particulière ne se convertit pas; et la conclusion est une proposition qui exprime une chose d'une autre chose. Aussi tous les autres syllogismes peuvent avoir plusieurs conclusions. Par exemple : si l'on a démontré que A est à tout B, ou à quelque B, il est nécessaire

§ 2. La propriété, qu'ont certains syllogismes de présenter plusieurs conclusions, a deux causes : la première, c'est la conversion même des propositions dont les règles ont été exposées, liv. 1, ch. 3; la seconde, c'est l'exposition des termes contenus sous le mineur et sous le moyen. Aristote s'occupe d'abord de la conversion. Ainsi, il est clair que, quand on a obtenu pour conclusion une universelle affirmative, on peut par la conversion obtenir une particulière affirmative; car c'est ainsi que se convertit l'universelle affirmative. Quand on a obtenu une conclusion particulière affirmative, on peut, en la convertissant en ses propres termes, en obtenir une autre; et de même pour l'universelle négative. La particulière négative est la seule qui reste simple, parce qu'elle n'a pas de conversion possible. — *Puis donc que parmi les syllogismes*, Syllogismes est encore pris ici, comme il l'a déjà souvent été, pour conclusions. — *Tous les universels*, soit affirmatifs, soit négatifs. — *Et la conclusion est une proposition*, c'est-à-dire, déterminée et spéciale, de telle sorte que la conversion, tout en gardant les deux mêmes termes pour sujet et pour attribut, fait cependant une proposition et une conclusion nouvelles. — *C'est donc là une cause commune*, La conversion.

aussi que B soit à quelque A. Et si A n'est à aucun B, B n'est à aucun A; et cette conclusion est autre que la précédente. Mais si A n'est pas à quelque B, il n'est pas du tout nécessaire que B ne soit pas à quelque A; car il est possible qu'il soit à tout A. C'est donc une cause commune qui fait que tous les syllogismes peuvent avoir plusieurs conclusions, soit les universels, soit les particuliers. § 3. On peut encore démontrer ceci autrement pour les syllogismes universels; car il y aura un même syllogisme pour tous les termes qui sont sous le moyen ou sous la conclusion, si l'on place ceux-ci dans le moyen ou ceux-là dans la conclusion. § 4. Par exemple, si A B est conclu par C, il y a nécessité que A soit attribué à tous les termes subordonnés à B ou à C; car,

§ 3. La seconde cause est l'exposition des termes, ou, dans le langage scholastique, la *subsumption*. Ainsi, quand on a démontré que tous les hommes sont des substances, on a démontré par cela même que tous les termes particuliers, contenus sous le terme universel d'hommes, c'est-à-dire, les individus, Socrate, Platon, etc., sont aussi des substances. — *Un même syllogisme*, c'est-à-dire, un syllogisme de même forme, une conclusion universelle. — *Qui sont sous le moyen*, c'est-à-dire, tous les termes qui peuvent être sujets du moyen. — *Ou sous la conclusion*, tous ceux qui peuvent être sujets du mineur, sujet lui-même du majeur dans la conclusion. — *Si l'on place ceux-ci dans le moyen*, c'est-à-dire, si l'on en fait les sujets du moyen dans d'autres syllogismes. — *Ou ceux-là dans la conclusion*, si l'on en fait les sujets du mineur.

§ 4. Il faut remarquer qu'ici A est le majeur, B le mineur, et C le moyen; le syllogisme est en *Barbara*. En résumé l'attribut de la conclusion, attribut du mineur, sera attribut de tous les termes dont le mineur est attribut : il sera également attribut de tous les termes dont le moyen est attribut. Il suffit de se rappeler ici ce que c'est que l'extension d'un terme pour voir que la règle d'Aristote est de toute évidence. Voir, liv. 1, ch. 1, § 11, et Catégories, ch. 3, § 1. Le moins étendu est renfermé dans le plus étendu; le genre renferme l'espèce; et l'espèce, l'individu; le genre renferme toutes les espèces; l'espèce, tous les individus. Voir plus haut, liv. 1, ch. 4, § 2.

si D est dans la totalité de B, et B dans celle de A, D sera aussi dans celle de A ; en outre, si E est dans la totalité de C, et C dans A, E sera aussi dans la totalité de A. § 5. De même, si le syllogisme était privatif. § 6. Dans la seconde figure, on ne pourra conclure que ce qui est subordonné à la conclusion. Par exemple, si A n'est à aucun B, mais s'il est à tout C, la conclusion sera que B n'est à aucun C. Si, donc, D est subordonné à C, il est évident que B ne lui est pas attribué. Mais il n'est pas évident, par syllogisme, qu'il n'est pas aux termes subordonnés à A ; cependant il ne sera pas à E, s'il est subordonné à A. Mais on a démontré, par syllogisme, que B ne pouvait être à aucun C; et l'on a admis, sans démonstration, qu'il n'était pas à A ; donc, il ne résulte pas de ce syllogisme que B ne soit pas à E. § 7. Dans les syllogismes

§ 5. *Si le syllogisme était privatif*, Syllogisme en *Celarent*.

§ 6. Cette règle se comprend sans peine d'après le § 4. Dans la seconde figure, le majeur n'étant pas attribut du moyen ne le renferme pas ; il ne renferme pas le mineur dans la conclusion. — Ici A est pris pour moyen, B est le majeur, et C le mineur. — *Si A n'est à aucun B*, Syllogisme en *Cesare*. — *Il est évident que D ne lui est pas attribué*, c'est-à-dire, n'est pas attribué aux termes subordonnés au mineur; mais il n'est pas évident, par syllogisme, que le majeur n'est pas aux termes subordonnés au moyen. — *Mais il n'est pas évident par syllogisme*, c'est-à-dire que ce n'est pas par conclusion démonstrative qu'on sait que B n'est à aucun des termes subordonnés à A : on a seulement supposé dans la majeure que A n'est à aucun B : on a donc supposé aussi implicitement par la conversion que B n'est à aucun A, ni, par conséquent, à aucun des termes subordonnés à A. Cependant il est certain que B n'est point attribué à ces termes; mais ce n'est pas par une déduction syllogitisque qu'on le sait.

§ 7. Après avoir étudié les conclusions universelles dans les deux figures qui en offrent, il faut passer aux conclusions particulières : or, ici on ne peut conclure les sujets du mineur parce qu'il est lui-même particulier. On ne peut conclure que ce qui est sujet du moyen, et c'est alors par un syllogisme différent du premier. — *Car il n'y a pas de syllogisme*, C'est qu'en effet si l'on prend la

particuliers, il n'y aura pas nécessité de conclure ce qui est sous la conclusion; car il n'y a pas de syllogisme, puisque cette proposition est elle-même particulière. Mais il y aura nécessité de conclure tout ce qui est sous le moyen; seulement ce ne sera pas par ce syllogisme. § 8. Par exemple, si A est à tout B, et B à quelque C; car il n'y aura pas de conclusion de ce qui est sous C; mais il y en aura de ce qui est sous B, sans que ce soit par le syllogisme précédent. § 9. De même encore pour les autres figures; il n'y aura pas conclusion nécessaire pour ce qui est sous la conclusion; mais il y en aura pour ce qui est sous le moyen, sans que ce soit par ce syllogisme,

conclusion particulière pour en faire la majeure d'un nouveau syllogisme, on ne peut construire de syllogisme dans la première figure où il faut toujours que la majeure soit universelle.

§ 8. Syllogisme en *Darii :* A est à tout B; B à quelque C; Donc A est à quelque C. Par ce syllogisme on ne démontrera aucun des sujets de C, et il n'y aura pas pour eux de conclusion possible : mais il y aura, si ce n'est démontration directe, du moins conclusion tacite pour les sujets de B. Soit, par exemple : A bipède, B homme, et C animal. On aura : Tout homme est bipède : quelque animal est homme; Donc quelque animal est bipède. Si l'on prend un des sujets de C, c'est-à-dire, un des termes renfermés sous le terme générique d'animal: cheval, par exemple, la conclusion ne vaudra pas pour lui : car, de ce que quelque animal est bipède, il ne s'ensuit pas du tout que cheval soit bipède : mais, comme l'on a admis dans la majeure que tout homme est bipède, si l'on prend l'un des sujets de B, homme, qui est moyen, il y aura conclusion pour ce sujet. Soit Ethiopien, un des termes renfermés dans la totalité du terme générique, homme : du moment que tout homme est bipède, implicitement Ethiopien, sujet d'homme, est aussi bipède.

§ 9. La règle du § précédent, appliquée à la première figure, vaut encore pour les deux autres, c'est-à-dire qu'on pourra conclure indirectement les termes subordonnés au moyen, et non les termes subordonnés au mineur. — *Mais il y en aura pour ce qui est sous le moyen,* Pacius a remarqué ici avec raison que l'analyse n'était pas poussée assez loin. Cette règle ne vaut pas pour tous les modes, comme le texte le ferait croire. Parmi les syllogismes particuliers de la seconde figure,

de même qu'on a prouvé, dans les syllogismes universels, ce qui était sous le moyen par la proposition qui n'avait pas été démontrée. Ainsi, il n'y aura pas de conclusion nécessaire pour les syllogismes universels; ou bien il y en aura aussi pour les particuliers.

il en est un, *Baroco*, et parmi ceux de la troisième, il en est deux, *Disamis* et *Brocardo*, qui repoussent cette règle. En effet, si l'on prend un des termes subordonnés au moyen dans *Baroco*, et qu'on en fasse la mineure d'un nouveau syllogisme, on aura le mode inutile AA dans la seconde figure. De même pour *Disamis*, en prenant un des sujets du moyen, on a dans la première figure le mode inutile IA; et pour *Brocardo* OA, mode inutile de la première figure. Ainsi voilà trois modes, *Baroco*, *Disamis* et *Brocardo*, qui doivent être exceptés de la règle d'Aristote. Il ne paraît pas que cette omission ait frappé les commentateurs grecs, du moins ceux dont les ouvrages nous restent, et entre autres, Philopon; mais Averroës et Albert-le-Grand, qui discute ceci tout au long, et qui rapporte l'opinion d'Alpharabius, avaient remarqué cette lacune.

Cette théorie des conclusions diverses, soit patentes, soit cachées, d'un même syllogisme, est surtout utile en dialectique, dans la discussion, où il faut faire la plus grande attention à ce qu'on accorde à l'adversaire, soit explicitement, soit implicitement.

CHAPITRE II.

La conclusion n'est jamais fausse avec des prémisses vraies; elle peut être vraie avec des prémisses fausses. — Première figure. — Syllogismes universels avec deux prémisses fausses en tout ou en partie: avec une prémisse fausse entièrement et l'autre vraie: avec une prémisse fausse en partie et l'autre vraie. — Syllogismes particuliers avec une prémisse fausse entièrement et l'autre vraie: avec une prémisse fausse en partie et l'autre vraie: avec deux prémisses fausses.

§ 1. Il se peut que les propositions dont se forme le syllogisme soient toutes deux vraies, comme il se peut qu'elles soient toutes deux fausses, ou bien que l'une soit fausse et l'autre vraie. La conclusion, nécessairement, est ou vraie ou fausse. § 2. Il n'est pas possible de tirer

§ 1. Dans les syllogismes concluant par réduction à l'absurde, dont il a été fait un grand usage dans tout le premier livre, on suppose toujours ce principe, exposé ici : que, quand la conclusion est fausse, il faut que l'une des prémisses soit fausse : et cette prémisse fausse est précisément l'hypothèse. — Les propositions étant tantôt vraies, tantôt fausses, soit toutes deux, soit l'une d'elles, que sera la conclusion dans ces divers cas?

§ 2. La conclusion n'est jamais fausse quand les prémisses sont vraies : mais elle peut être vraie avec des prémisses fausses. Seulement, dans ce dernier cas, la conclusion est vraie en ce sens qu'elle ressort bien des prémisses pour celui qui les a accordées : mais au fond, et quand on remonte à la cause réelle, on trouve qu'elle est fausse. — *On dira plus loin*, Derniers Analytiques, ch. 13. L'une des propositions étant fausse, ou toutes deux l'étant, le moyen est nécessairement dans un rapport faux avec l'un des

une conclusion fausse de propositions vraies; mais on peut tirer une conclusion vraie de propositions fausses, si ce n'est relativement à la cause, au moins relativement au fait lui-même. Il n'y a pas, en effet, de syllogisme de la cause qui soit tiré de propositions fausses ; on dira plus loin par quel motif.

§ 3. D'abord, voici la preuve que, de propositions vraies, on ne peut pas tirer une conclusion fausse. En effet, si A étant, il y a nécessité que B soit, B n'étant pas, il y a nécessité, non moins évidente, que A ne soit pas. Si donc, A est vrai, B le sera nécessairement aussi, ou bien il en résulterait cette contradiction absurde: qu'une même chose, dans un même temps, serait et ne serait pas. Mais, de ce que A est ici un terme unique,

extrêmes ou avec les deux extrêmes : or, c'est par le moyen que le mineur est joint au majeur. Il se peut que dans la conclusion cette union ait lieu en fait et avec vérité : mais la cause n'a point été donnée, puisque le moyen seul qui la peut donner a été mal pris.

§ 3. Confirmation de la première règle, que de propositions vraies on ne peut pas tirer une conclusion fausse. Représentant les propositions ou prémisses par A et la conclusion par B, A étant vrai, il faut que B le soit aussi de toute nécessité. En effet B est à A dans ce rapport que son existence résulte de celle de A : ainsi A étant, B est aussi; et par suite B n'étant pas, A n'est pas non plus; car si A était, comme dès lors B serait aussi, on aurait à la fois que B est et que B n'est pas, ce qui est absurde. Si au lieu de l'existence absolue, on suppose l'existence modifiée ; au lieu de : A est, A est vrai, ce principe n'en vaudra pas moins. Donc A, les prémisses, étant vrai, il faut nécessairement que B, la conclusion, le soit aussi : autrement B serait vrai, et à la fois ne serait pas vrai, ce qui est contradictoire et absurde. — *A est un terme unique*, A à lui seul représente les deux prémisses vraies : car il faut toujours au moins trois termes pour obtenir une conclusion, comme on l'a vu, liv. I, ch. 25, § 1 et suiv. — *Deux propositions réunies*, et par conséquent, trois termes. — *De même pour les propositions privatives*, c'est-à-dire, au lieu de supposer l'existence de A et celle de B à la suite, on pourrait tout aussi bien à l'inverse nier l'une d'abord et l'autre ensuite.

l'on ne doit pas du tout supposer qu'une seule chose étant, une autre chose en résulte nécessairement; car ceci n'est pas possible. Le résultat nécessaire qu'on obtient est une conclusion; et, le moins qu'il faille, pour en former une, c'est trois termes composant deux intervalles ou propositions. Si donc, il est vrai que A soit à tout ce à quoi est B, et B à ce à quoi est C, il est nécessaire que A soit à tout ce à quoi est C; et ceci ne peut être faux; car alors la même chose, à la fois, serait et ne serait pas. Ainsi donc, A, pris comme terme unique, renferme deux propositions réunies. Il en serait de même pour les propositions privatives, c'est-à-dire que, pour elles non plus, on ne peut, en partant de propositions vraies, arriver à une conclusion fausse.

§ 4. Mais on peut tirer le vrai de propositions fausses, les propositions étant toutes deux fausses, ou l'une des deux seulement. Du reste, celle-ci ne peut pas être prise au hasard; et ce doit être la seconde, si on la suppose fausse tout entière. Ce peut être indifféremment l'une ou

§ 4. Continuation de la seconde règle du § 2. — *Ce doit être la seconde*, c'est-à-dire, la mineure. — *Fausse tout entière..., si on ne la suppose pas fausse dans toute son étendue*, Fausse en totalité, fausse en partie, s'appliquent tous deux à des propositions universelles : seulement la proposition universelle est fausse en totalité quand elle est contraire à la vraie; et en partie, quand elle lui est contradictoire. Ainsi cette proposition universelle est fausse en totalité : Aucun homme n'est animal, car elle est contraire, c'est-à-dire opposée seulement en quantité à la vraie : Tout homme est animal. Au contraire, cette proposition universelle est fausse en partie : Aucun homme n'est juste; car elle est contradictoire à la vraie : Quelque homme est juste, c'est-à-dire qu'elle lui est opposée en quantité comme en qualité. Les propositions particulières ne peuvent admettre cette distinction, parce qu'elles sont ou tout à fait vraies, ou tout à fait fausses. Voir du reste plus bas, § 8, l'explication qu'Aristote donne lui-même de ces expressions.

l'autre, si on ne la suppose pas fausse dans toute son étendue. § 5. Soit, en effet, A à C tout entier, mais à aucun B, et que B ne soit pas non plus à C. Et en appliquant à des exemples, on a : Animal n'est à aucune pierre, ni pierre à aucun homme. Si, donc, l'on suppose A à tout B, et B à tout C, A sera aussi à tout C; et de deux propositions fausses on tirera une conclusion vraie; car tout homme est animal. § 6. De même pour la conclusion privative. Supposons que ni A ni B ne puissent être à aucun C; que, cependant, A soit à tout B, et, par exemple, que, gardant les mêmes termes, on prenne homme pour terme moyen. Animal, non plus que homme, ne convient à aucune pierre : mais animal convient à tout homme. Si, donc, l'on suppose que animal ne convient à rien de ce à quoi il convient; et, au contraire, qu'il convient à tout ce à quoi il ne convient pas, la conclusion sera vraie; et elle sera tirée encore de deux propositions fausses. § 7. On démontrera ceci de la même façon, si les deux propositions sont supposées fausses en

§ 5. Syllogisme à conclusion vraie avec deux prémisses fausses, en *Barbara :* Toute pierre est animal : tout homme est pierre : Donc tout homme est animal.

§ 6. Syllogisme en *Celarent* à conclusion vraie avec deux prémisses fausses. — A représente animal, B homme, C pierre : ni A ni B ne peuvent par conséquent être réellement à C; en prenant le contraire, on aura deux prémisses fausses, et cependant la conclusion sera vraie : Aucun homme n'est animal : toute pierre est homme : Donc aucune pierre n'est animal. — *Animal ne convient à rien*, animal à homme. — *Qu'il convient à tout*, animal à pierre.

§ 7. Les propositions ci-dessus sont fausses en totalité ; la règle reste la même si elles sont fausses en partie. Voici les exemples ; Aristote omet de les donner comme faciles à suppléer; en *Barbara :* Tout être blanc est animal ; tout oiseau est blanc : Donc tout oiseau est animal. — En *Celarent :* Nul être blanc n'est animal; toute pierre est blanche : Donc nulle pierre n'est animal. Les prémisses sont fausses en partie.

partie seulement. § 8. En ne supposant fausse que l'une des deux, si c'est la première qui, tout entière, soit fausse, par exemple A B, la conclusion ne sera pas vraie; mais elle le sera, si c'est la proposition B C qu'on suppose fausse tout entière. J'entends par proposition tout entière fausse, celle qui est contraire à la proposition vraie : par exemple, c'est quand une chose qui ne convient à aucun est supposée convenir à tout, ou quand ce qui convient à tout est supposé ne convenir à aucun. § 9. Soit, en effet, A ne convenant à aucun B, et B convenant à tout C. Si nous supposons vraie la proposition B C, et A B fausse tout entière, c'est-à-dire que A est à tout B, il est impossible que la conclusion soit vraie; car on avait supposé que A n'est à aucun C, puisque A n'était à rien de ce à quoi est B, et que B était à tout C. § 10. De même, si A est à tout B, et B à tout C, et que la proposition B C soit supposée vraie, A B supposée fausse tout entière, et que A ne soit à rien

§ 8. Seconde partie de la règle du § 4. Après avoir étudié le cas où les deux prémisses sont fausses, reste à étudier le cas où l'une des deux seulement est fausse. — *La première*, c'est-à-dire, la majeure. — *La proposition BC*, c'est-à-dire la mineure. Il suffit que la majeure seule soit fausse en totalité pour que la conclusion soit fausse aussi; si c'est la mineure qui est fausse en totalité, la conclusion peut encore être vraie. — *Par exemple*, universelle affirmative dans le premier cas; universelle négative dans le second. Voir §§ 9 et 10.

§ 9. *A ne convenant à aucun B*, sous-entendu : avec vérité. — Syllogisme en *Barbara*. La majeure étant fausse tout entière, c'est-à-dire, contraire à la proposition vraie, la conclusion sera fausse, bien que la mineure soit vraie : Tout animal est pierre : tout homme est animal : Donc tout homme est pierre.

§ 10. *AB supposée fausse tout entière*, c'est-à-dire, la majeure fausse en totalité, universelle négative, contraire à la proposition vraie qui est universelle affirmative. — Syllogisme en *Celarent* : Aucun animal n'est vivant : tout homme est animal : Donc aucun homme n'est vivant.

de ce à quoi est B, cette conclusion sera fausse; car A sera à tout C, puisqu'on a supposé que A est à tout ce à quoi est B, et B à tout C. § 11. Il est donc clair que, quand la première proposition tout entière est supposée fausse, soit affirmative, soit privative, et que l'autre est vraie, la conclusion ne peut être vraie. § 12. Elle sera vraie, si la proposition n'est pas fausse tout entière. En effet, si A est à tout C et à quelque B, et B à tout C; par exemple, animal à tout cygne et à quelque être blanc, et blanc à tout cygne; si l'on suppose que A soit à tout B, et B à tout C, A sera aussi véritablement à tout C; car tout cygne est animal. § 13. De même encore, si A B est privative; car il se peut que A soit à quelque B, et qu'il ne soit à aucun C, tandis que B est à tout C; par exemple, animal est à quelque être blanc et n'est à aucune neige; mais blanc est à toute neige. Si donc l'on suppose que A n'est à aucun B, et que B est à tout C, A ne sera à aucun C. § 14. Si la proposition A B tout

§ 11. Résumé des règles précédentes. Quand la *première proposition*, c'est-à-dire, la majeure, est fausse en totalité, et que l'*autre*, c'est-à-dire, la mineure, est vraie, la conclusion est fausse, soit que d'ailleurs la majeure universelle soit affirmative ou négative.

§ 12. Si la majeure n'est fausse qu'en partie, la conclusion pourrait être vraie.—Syllogisme en *Barbara:* Tout être blanc est animal : tout cygne est blanc : Donc tout cygne est animal.

§ 13. *Si AB est privatif*, c'est-à-dire, si la majeure est négative, et fausse en partie : Aucun être blanc n'est animal : toute neige est blanche : Donc aucune neige n'est animal; syllogisme en *Celarent*.

§ 14. Après avoir étudié les cas où la majeure est fausse et la mineure vraie, il faut étudier ceux où au contraire la majeure est vraie et la mineure fausse : on examinera d'abord le cas où cette mineure est fausse en totalité. — *Le syllogisme sera vrai*, Syllogisme pris encore ici pour conclusion. — *Subordonnées*, les unes aux autres. — Syllogisme en *Barbara*, avec majeure vraie et mineure fausse en totalité : Tout cheval est animal : tout homme est cheval : Donc tout homme est animal.

entière est vraie, et B C tout entière fausse, le syllogisme sera vrai; car rien n'empêche que A soit à la fois à tout B et à tout C: et, cependant, que B ne soit à aucun C; par exemple, toutes les espèces qui sont du même genre, mais qui ne sont pas subordonnées; car animal est à homme et à cheval, et cheval n'est à aucun homme. Si, donc, l'on suppose que A est à tout B, et B à tout C, la conclusion sera vraie, bien que la proposition B C soit tout entière fausse. § 15. De même aussi, la proposition A B étant privative; car il peut se faire que A ne soit à aucun B ni à aucun C, et que B ne soit à aucun C; par exemple, le genre est tout autre pour les espèces d'un genre différent; car l'animal n'est ni à la musique ni à la médecine. Supposant donc que A n'est à aucun B, et que B est à tout C, la conclusion sera vraie. § 16. Si la proposition B C n'est pas tout entière fausse, et qu'elle le soit seulement en quelque point, la conclusion sera encore vraie de cette façon. En effet, rien n'empêche que A soit à B et à C tout entiers, et que B, pourtant, soit encore à quelque C; par exemple, le genre est à l'espèce et à la différence; car animal convient à tout homme et à tout être muni de pieds, tandis que homme convient à quelques êtres munis de pieds, mais non à tous. Si donc on suppose que A convient à tout B, et B à tout C, A conviendra aussi à tout C; ce

§ 15. *AB étant privative*, c'est-à-dire, avec une majeure universelle négative : syllogisme en *Celarent* : Nulle musique n'est animal : toute médecine est musique ; Donc nulle médecine n'est animal.

§ 16. La mineure, au lieu d'être fausse en totalité, peut ne l'être qu'en partie, syllogisme en *Barbara* : Tout homme est animal : tout être qui a des pieds est homme ; Donc tout être qui a des pieds est animal.

qui était vrai. § 17. De même, la proposition A B étant privative; car il se peut que A ne soit ni à aucun B, ni à aucun C, et que B, cependant, soit à quelque C: comme, par exemple, le genre n'est pas à l'espèce et à la différence qui sont d'un genre différent. Ainsi, animal ne convient à aucune sagesse, ni à aucune sagesse théorique, mais sagesse convient à quelque sagesse théorique. Si donc l'on a supposé que A ne convient à aucun B, et que B convient à tout C, A ne sera à aucun C: mais cela était vrai.

§ 18. Pour les syllogismes particuliers, quand la première proposition est tout entière fausse, et que l'autre est vraie, il se peut que la conclusion soit vraie. Et elle l'est encore, et avec la proposition A B, fausse en partie, et avec la proposition B C, tout entière vraie, et avec la particulière fausse, et enfin avec les deux propositions fausses. § 19. Car rien n'empêche que A ne soit à aucun B et soit à quelque C, et que B soit à quelque C; par exemple, animal n'est à aucune neige, mais il est à

§ 17. *AB étant privative*, c'est-à-dire, la majeure universelle étant négative, syllogisme en *Celarent :* Nulle sagesse n'est animal : toute sagesse théorique est sagesse ; Donc nulle sagesse théorique n'est animal.

§ 18. Après avoir épuisé les modes universels : *Barbara*, *Celarent*, il faut passer aux modes particuliers : *Darii*, *Ferio*. Seulement ici les nuances seront en moindre nombre parce que la mineure, étant particulière, ne pourra point être fausse en partie seulement; elle ne peut l'être qu'en totalité. Voir plus haut, §§ 4 et 8.— *Les syllogismes particuliers*, syllogismes pour conclusions. — *La première proposition*, la majeure. — *L'autre*, la mineure. — Règle générale : La conclusion particulière peut être vraie, soit que la majeure soit fausse en totalité ou en partie, la mineure étant vraie, soit que la mineure soit fausse, la majeure étant vraie, soit enfin que toutes les deux soient fausses.

§ 19. Premier cas : majeure fausse en totalité, mineure vraie : syllogisme en *Darii :* Toute neige est animal : quelque être blanc est neige; Donc quelque être blanc est animal.

quelque être blanc, et la neige est à quelque être blanc. Si donc l'on prend la neige pour moyen, que le premier terme soit : animal, et qu'on suppose que A est à B tout entier, et B à quelque C, la proposition A B sera tout entière fausse, et B C sera vraie, ainsi que la conclusion. § 20. De même, si la proposition A B est privative; car il se peut faire que A soit à B tout entier et ne soit pas à quelque C; et, cependant, que B soit à quelque C; par exemple, animal est à tout homme, et il n'est pas le conséquent de quelque être blanc; mais homme convient à quelque être blanc. Si donc, en prenant homme pour moyen, l'on suppose que A n'est à aucun B, et que B est à quelque C, la conclusion sera vraie, bien que la proposition A B soit tout entière fausse. § 21. Si A B n'est fausse qu'en partie, la conclusion sera vraie, si B C est vraie aussi; car rien n'empêche que A soit à quelque B et à quelque C, et que B soit à quelque C : que animal, par exemple, soit à quelque être beau et à quelque être grand, et que beau soit à quelque être grand. Si, donc, l'on suppose que A est à tout B et B à quelque C, la proposition A B sera fausse en partie, et la proposition B C, vraie, ainsi que la conclusion. § 22. De même, si la proposition A B est privative; car

§ 20. Second cas : la majeure, fausse en totalité, étant négative au lieu d'être affirmative, la mineure restant vraie, syllogisme en *Ferio* : Nul homme n'est animal : quelque être blanc est homme; Donc quelque être blanc n'est pas animal.

§ 21. Troisième cas : majeure fausse en partie, mineure vraie, syllogisme en *Darii* : Tout être beau est animal : quelque être grand est beau; Donc quelque être grand est animal.

§ 22. Quatrième cas : la majeure fausse, en partie, étant négative au lieu d'être affirmative, la mineure restant vraie, syllogisme en *Ferio* : Aucun être beau n'est animal : quelque être grand est beau ; Donc quelque être grand n'est pas animal.

qui était vrai. § 17. De même, la proposition A B étant privative; car il se peut que A ne soit ni à aucun B, ni à aucun C, et que B, cependant, soit à quelque C: comme, par exemple, le genre n'est pas à l'espèce et à la différence qui sont d'un genre différent. Ainsi, animal ne convient à aucune sagesse, ni à aucune sagesse théorique, mais sagesse convient à quelque sagesse théorique. Si donc l'on a supposé que A ne convient à aucun B, et que B convient à tout C, A ne sera à aucun C: mais cela était vrai.

§ 18. Pour les syllogismes particuliers, quand la première proposition est tout entière fausse, et que l'autre est vraie, il se peut que la conclusion soit vraie. Et elle l'est encore, et avec la proposition A B, fausse en partie, et avec la proposition B C, tout entière vraie, et avec la particulière fausse, et enfin avec les deux propositions fausses. § 19. Car rien n'empêche que A ne soit à aucun B et soit à quelque C, et que B soit à quelque C; par exemple, animal n'est à aucune neige, mais il est à

§ 17. *AB étant privative*, c'est-à-dire, la majeure universelle étant négative, syllogisme en *Celarent :* Nulle sagesse n'est animal : toute sagesse théorique est sagesse; Donc nulle sagesse théorique n'est animal.

§ 18. Après avoir épuisé les modes universels : *Barbara*, *Celarent*, il faut passer aux modes particuliers : *Darii*, *Ferio*. Seulement ici les nuances seront en moindre nombre parce que la mineure, étant particulière, ne pourra point être fausse en partie seulement; elle ne peut l'être qu'en totalité. Voir plus haut, §§ 4 et 8.— *Les syllogismes particuliers*, syllogismes pour conclusions. — *La première proposition*, la majeure. — *L'autre*, la mineure. — Règle générale : La conclusion particulière peut être vraie, soit que la majeure soit fausse en totalité ou en partie, la mineure étant vraie, soit que la mineure soit fausse, la majeure étant vraie, soit enfin que toutes les deux soient fausses.

§ 19. Premier cas : majeure fausse en totalité, mineure vraie : syllogisme en *Darii :* Toute neige est animal : quelque être blanc est neige; Donc quelque être blanc est animal.

quelque être blanc, et la neige est à quelque être blanc. Si donc l'on prend la neige pour moyen, que le premier terme soit : animal, et qu'on suppose que A est à B tout entier, et B à quelque C, la proposition A B sera tout entière fausse, et B C sera vraie, ainsi que la conclusion. § 20. De même, si la proposition A B est privative; car il se peut faire que A soit à B tout entier et ne soit pas à quelque C; et, cependant, que B soit à quelque C; par exemple, animal est à tout homme, et il n'est pas le conséquent de quelque être blanc; mais homme convient à quelque être blanc. Si donc, en prenant homme pour moyen, l'on suppose que A n'est à aucun B, et que B est à quelque C, la conclusion sera vraie, bien que la proposition A B soit tout entière fausse. § 21. Si A B n'est fausse qu'en partie, la conclusion sera vraie, si B C est vraie aussi; car rien n'empêche que A soit à quelque B et à quelque C, et que B soit à quelque C : que animal, par exemple, soit à quelque être beau et à quelque être grand, et que beau soit à quelque être grand. Si, donc, l'on suppose que A est à tout B et B à quelque C, la proposition A B sera fausse en partie, et la proposition B C, vraie, ainsi que la conclusion. § 22. De même, si la proposition A B est privative; car

§ 20. Second cas : la majeure, fausse en totalité, étant négative au lieu d'être affirmative, la mineure restant vraie, syllogisme en *Ferio* : Nul homme n'est animal : quelque être blanc est homme; Donc quelque être blanc n'est pas animal.

§ 21. Troisième cas : majeure fausse en partie, mineure vraie, syllogisme en *Darii* : Tout être beau est animal : quelque être grand est beau; Donc quelque être grand est animal.

§ 22. Quatrième cas : la majeure fausse, en partie, étant négative au lieu d'être affirmative, la mineure restant vraie, syllogisme en *Ferio* : Aucun être beau n'est animal : quelque être grand est beau; Donc quelque être grand n'est pas animal.

les termes seront les mêmes et disposés de la même manière pour la démonstration. § 23. En outre, si A B est vraie et B C fausse, la conclusion sera vraie; car rien n'empêche que A ne soit à B tout entier et à quelque C, et que B ne soit à aucun C. Animal, par exemple, est à tout cygne et à quelque être noir; mais cygne n'est à aucun être noir. Si donc l'on suppose que A est à tout B et B à quelque C, la conclusion sera vraie, quoique B C soit faux. § 24. De même, si l'on fait la proposition A B privative; ainsi il se peut que A ne soit à aucun B et qu'il ne soit pas à quelque C, et cependant que B ne soit à aucun C; par exemple, le genre à l'espèce qui est d'un autre genre et à l'accident de ses propres espèces. Ainsi, animal n'est à aucun nombre, mais il est à quelque être blanc; et nombre n'est à aucun être blanc. Si donc l'on prend : nombre pour moyen, et que A soit supposé n'être à aucun B, mais que B soit supposé à quelque C, A ne sera pas à quelque C; ce qui était vrai. Ainsi la proposition A B est vraie, et la proposition B C est fausse. § 25. Si A B est fausse en partie et que B C soit fausse aussi, la conclusion sera vraie; car rien n'empêche que A soit à quelque B et à quelque C aussi, et

§ 23. Cinquième cas : la majeure étant vraie, et la mineure fausse; syllogisme en *Darii :* Tout cygne est animal : quelque être noir est cygne, Donc quelque être noir est animal.

§ 24. Sixième cas : la majeure vraie étant négative au lieu d'être affirmative, la mineure restant fausse; syllogisme en *Ferio :* Aucun nombre n'est animal : quelque être blanc est nombre; Donc quelque être blanc n'est pas animal.

§ 25. Septième cas : les prémisses étant toutes deux fausses, la majeure peut l'être en partie ou en totalité, la mineure l'étant toujours ici en totalité. Avec majeure fausse en partie, et mineure fausse, la conclusion peut être vraie; syllogisme en *Darii:* Tout être blanc est animal : quelque

que B ne soit à aucun C; par exemple, si B est le contraire de C, et que tous deux soient des accidents d'un même genre; car animal est à quelque être blanc et à quelque être noir, mais blanc n'est à aucun être noir. Si donc l'on a supposé que A est à tout B et B à quelque C, la conclusion sera vraie. § 26. De même, en faisant la proposition A B privative. Les termes resteront les mêmes et seront placés pareillement pour la démonstration. § 27. Les propositions étant toutes deux fausses, la conclusion pourra encore être vraie; car il se peut que A ne soit à aucun B et qu'il soit à quelque C; et, cependant, que B ne soit à aucun C; par exemple, le genre à l'espèce qui est d'un autre genre, et à l'accident de ses propres espèces. Animal, en effet, n'est à aucun nombre, mais il est à quelque être blanc, et le nombre n'est à aucun être blanc. Si, donc, l'on suppose que A est à tout B et B à quelque C, la conclusion sera vraie, bien que les propositions soient toutes deux fausses. § 28. De même, A B étant privative; car rien n'empêche que A soit à B tout entier, et qu'il ne soit pas à quelque C, ni que B ne soit à aucun C; par exemple, animal convient à tout cygne et ne convient

être noir est blanc; Donc quelque être noir est animal.

§ 26. Huitième cas : *AB privative*, c'est-à-dire, la majeure fausse en partie étant négative au lieu d'être affirmative, la mineure restant fausse, syllogisme en *Ferio :* Nul être blanc n'est animal : quelque être noir est blanc; Donc quelque être noir n'est pas animal.

§ 27. Neuvième cas : *toutes deux fausses*, sous-entendu en totalité : syllogisme en *Darii :* Tout nombre est animal : quelque être blanc est nombre; Donc quelque être blanc est animal.

§ 28. Dixième cas : *AB étant privative*, c'est-à-dire, la majeure fausse en totalité étant négative au lieu d'être affirmative : Nul cygne n'est animal : quelque être noir est cygne; Donc quelque être noir est animal.

pas à quelque être noir, et cygne ne convient à aucun être noir. Si donc l'on a supposé que A n'est à aucun B, et que B est à quelque C, A ne sera pas à quelque C. La conclusion est donc vraie; mais les propositions sont fausses.

CHAPITRE III.

La conclusion peut être vraie avec des prémisses fausses. — Seconde figure. — Syllogismes universels avec deux prémisses fausses entièrement : avec une prémisse entièrement fausse et l'autre vraie : avec deux prémisses fausses en partie. — Syllogismes particuliers avec une prémisse fausse et l'autre vraie: avec deux prémisses fausses.

§ 1. Dans la figure moyenne, on peut toujours faire des syllogismes vrais par des propositions fausses, soit les deux étant tout entières fausses; soit l'une ou l'autre l'étant en partie; soit l'une tout entière étant vraie, l'autre tout entière étant fausse, quelle que soit d'ailleurs la proposition fausse; soit toutes les deux étant fausses en partie; soit l'une étant complètement vraie et l'autre fausse en partie; soit enfin, l'une étant tout à fait fausse,

§ 1. Règle générale : on peut toujours dans la seconde figure tirer une conclusion vraie de prémisses fausses, les deux ou l'une des deux seulement étant fausses, soit en totalité, soit en partie.—*Syllogismes vrais... Syllogismes universels... Syllogismes particuliers*, syllogisme pris encore pour conclusion, comme il l'a été déjà fort souvent.

et l'autre vraie en partie : tout ceci, d'ailleurs, étant applicable aux syllogismes universels, aussi bien qu'aux syllogismes particuliers. § 2. En effet, A n'étant à aucun B, mais étant à tout C ; par exemple, animal à aucune pierre, mais à tout cheval ; si l'on établit les propositions sous forme contraire, et qu'on suppose A à tout B et à aucun C, la conclusion sera vraie, bien que tirée de deux propositions tout entières fausses. § 3. De même encore, si A est à tout B, et qu'il ne soit à aucun C ; car le syllogisme sera le même. § 4. De même aussi, l'une étant entièrement fausse, l'autre entièrement vraie ; car rien n'empêche que A soit à tout B et à tout C, et que B ne soit cependant à aucun C ; par exemple, le genre qui est aux espèces non subordonnées. Ainsi, animal est à tout cheval et à tout homme, et aucun homme n'est cheval. Si donc l'on a supposé que animal est à l'un tout entier, et qu'il n'est aucunement à l'autre, l'une des propositions sera tout entière fausse, l'autre tout entière vraie ; la négation étant indifféremment dans l'une ou

§ 2. *Sous forme contraire*, afin de les rendre fausses en totalité. Voir ch. précédent, §§ 4 et 8.—Syllogisme en *Camestres :* Toute pierre est animal : aucun cheval n'est animal : Donc aucun cheval n'est pierre ; majeure et mineure fausses en totalité, conclusion vraie.

§ 3. Syllogisme en *Cesare :* Aucun cheval n'est animal : toute pierre est animal : Donc aucune pierre n'est cheval.—*Le syllogisme sera le même*, On voit, au contraire, qu'il n'est pas tout à fait le même, puisque, d'une part, les prémisses sont renversées, et que de l'autre, la conclusion est convertie. L'expression d'Aristote est trop générale.

§ 4. Après avoir supposé les deux prémisses fausses en totalité, dans les modes universels, il faut supposer l'une seulement fausse et l'autre vraie : la mineure fausse, la majeure vraie : syllogisme en *Camestres :* Tout cheval est animal : aucun homme n'est animal : Donc aucun homme n'est cheval.—Majeure fausse, mineure vraie, syllogisme en *Cesare :* Aucun cheval n'est animal : tout homme est animal : Donc aucun homme n'est cheval. Les deux conclusions sont vraies.

n'est à aucun être inanimé, et il n'est pas à quelque être blanc; mais inanimé n'est pas à quelque être blanc. Si donc l'on a supposé que A est à tout B, et qu'il n'est pas à quelque C, la proposition universelle A B sera tout entière fausse; la proposition A C sera vraie, ainsi que la conclusion. § 12. De même encore, si la proposition universelle est supposée vraie, et la particulière, fausse. En effet, rien n'empêche que A ne soit conséquent ni d'aucun B, ni d'aucun C, et que B ne soit pas à quelque C; par exemple, animal n'est conséquent d'aucun nombre ni d'aucun être inanimé; et nombre n'est pas conséquent de quelque être inanimé. Si donc l'on a supposé que A n'est à aucun B, et qu'il est à quelque C, la conclusion sera vraie, ainsi que la proposition universelle; mais la particulière sera fausse. § 13. De même, en supposant l'universelle affirmative; car il peut se faire que A soit à B et à C tout entiers, et que cependant B ne soit pas conséquent de quelque C; par exemple, le genre relativement à l'espèce et à la différence. En effet, animal est conséquent de tout homme et de tout être muni de pieds; mais homme n'est pas le conséquent de tout être muni de pieds. Si donc l'on a supposé que A est à B tout entier, et qu'il n'est pas à quelque C, l'universelle sera vraie, la particulière, fausse, et la conclusion, vraie. § 14. Il est

§ 12. On a supposé jusqu'ici la majeure fausse et la mineure vraie, il faut maintenant supposer, à l'inverse, la majeure vraie et la mineure fausse; la conclusion n'en sera pas moins vraie; syllogisme en *Festino:* Aucun nombre n'est animal : quelque être inanimé est animal : Donc quelque être inanimé n'est pas nombre.

§ 13. *L'universelle affirmative*, syllogisme en *Baroco*, avec majeure universelle affirmative et vraie : Tout homme est animal : quelque être muni de pieds n'est pas animal : Donc quelque être muni de pieds n'est pas homme.

§ 14. Après avoir vu pour les modes particuliers le cas où l'une des

évident que, même de deux propositions fausses, on pourra tirer une conclusion vraie; par exemple, si A peut être à B tout entier, et qu'il ne soit à aucun C, et cependant que B ne soit pas le conséquent de quelque C; car, si l'on a supposé que A n'est à aucun B, et qu'il est à quelque C, les deux propositions seront fausses, et la conclusion sera vraie. § 15. De même aussi, la proposition universelle étant affirmative, et la particulière, privative; car il se peut que A ne soit à aucun B, et qu'il soit le conséquent de tout C, et que B ne soit pas à quelque C; par exemple, animal n'est à aucune science; mais il est conséquent de tout homme, bien que science ne soit pas le conséquent de tout homme. Si donc l'on a supposé que A est à B tout entier, et qu'il n'est pas conséquent de quelque C, les propositions seront fausses; et cependant la conclusion sera vraie.

deux propositions est fausse, reste le cas où toutes les deux le sont; syllogisme en *Festino :* Aucun homme n'est animal : quelque être inanimé est animal : Donc quelque être inanimé n'est pas homme.—Les éditions portent ordinairement : si A est à B tout entier et à C tout entier; or, il faut nécessairement : si A n'est à aucun C; car autrement la proposition : A est à quelque C, ne serait pas fausse, et il faut qu'elle le soit. Boëce seul, comme l'indique sa traduction, a eu ici la leçon véritable. Il faut la rétablir d'après son autorité, comme le propose Pacius. Averroës et Albert-le-Grand ont suivi Boëce, sans avoir connu, à ce qu'il paraît, d'autre leçon que la bonne.

§ 15. *La proposition universelle,* c'est-à-dire, la majeure; syllogisme en *Baroco :* Toute science est animal : quelque homme n'est pas animal : Donc quelque homme n'est pas science. Les prémisses sont toutes les deux fausses.

CHAPITRE IV.

La conclusion peut être vraie avec des prémisses fausses. — Troisième figure. — Syllogismes à prémisses universelles toutes deux entièrement fausses, toutes deux fausses en partie. — Syllogismes avec une prémisse particulière.

Remarques applicables aux trois figures : la fausseté de la conclusion implique celle des prémisses ou de l'une des prémisses ; la fausseté des prémisses n'implique ni la fausseté ni la vérité de la conclusion.

§ 1. Dans la dernière figure, on conclura également le vrai de propositions fausses, les deux étant fausses tout entières, ou l'une et l'autre l'étant en partie, ou l'une tout entière, vraie, et l'autre, fausse, ou l'une fausse en partie, et l'autre, vraie tout entière, ou à l'inverse; et enfin, de quelque autre façon qu'il soit possible de modifier les propositions. § 2. En effet, rien n'empêche que,

§ 1. Ce chapitre est divisé en deux parties bien distinctes. Du § 1 au § 14, il s'agit de la troisième figure, dans laquelle on peut tirer une conclusion vraie de prémisses fausses, quelle que soit d'ailleurs la nuance des propositions vraies ou fausses, toutes deux, ou l'une des deux, en totalité ou en partie : du § 15 à la fin, sont résumées les règles générales relatives à cette seconde propriété du syllogisme dans les trois figures.

§ 2. Examen des modes où les deux prémisses sont universelles; syllogisme en *Darapti*, avec des propositions fausses en totalité et conclusion vraie : Tout être inanimé

ni A ni B, ne soient à aucun C, et que, cependant, A soit à quelque B; par exemple, ni homme, ni muni de pieds, n'est le conséquent d'aucun être inanimé; mais homme, cependant, est à quelque être muni de pieds. Si donc l'on a supposé que A et B soient à tout C, les propositions seront fausses tout entières; mais la conclusion sera vraie. § 3. De même, l'une étant privative et l'autre, affirmative; car il peut se faire que B ne soit à aucun C et A à tout C, et que A ne soit pas à quelque B; ainsi, noir n'est à aucun cygne; mais animal est à tout cygne, et animal n'est pas à tout être noir; de sorte que, si l'on a supposé que B est à tout C, et que A n'est à aucun C, A ne sera pas à quelque B; et la conclusion sera vraie, bien que les deux propositions soient fausses. § 4. Si toutes les deux sont fausses en partie, la conclusion sera encore vraie; car rien n'empêche que A et B soient à quelque C, et que A soit à quelque B; que, par exemple, blanc et beau soient à quelque animal, et blanc à quelque être beau. Si donc l'on a supposé que A et B soient à tout C, les propositions seront fausses en partie; mais la conclusion sera vraie. § 5. De même, si l'on suppose A C privative; car rien n'empêche que A ne soit pas

est homme : tout être inanimé a des pieds : Donc quelque être qui a des pieds est homme.

§ 3. Syllogisme en *Felapton*, avec des propositions fausses en totalité et conclusion vraie : Nul cygne n'est animal : tout cygne est noir : Donc quelque être noir n'est pas animal.

§ 4. Les deux prémisses étant fausses en partie, au lieu de l'être en totalité, la conclusion est encore vraie; syllogisme en *Darapti* : Tout animal est blanc : tout animal est beau : Donc quelque être beau est blanc.

§ 5. *AC privative*, c'est-à-dire, la majeure; syllogisme en *Felapton* : Aucun animal n'est blanc : tout animal est beau : Donc quelque être beau n'est pas blanc.

à quelque C, que B soit à quelque C, et que A ne soit pas à tout B; par exemple, blanc n'est pas à quelque animal, mais beau est à quelque animal; et blanc n'est pas à tout être beau. Si donc l'on a supposé que A n'est à aucun C, et que B est à tout C, les deux propositions seront fausses en partie; mais la conclusion sera vraie. § 6. Même résultat, en prenant l'une tout entière vraie, l'autre tout entière fausse; car il se peut que A et B soient conséquents de tout C, et cependant que A ne soit pas à quelque B; par exemple, animal et blanc sont conséquents de tout cygne; et cependant animal n'est pas à tout être blanc. En prenant donc ces termes, si l'on a supposé que B est à C tout entier, et que A n'est pas à C tout entier, la proposition B C tout entière sera vraie; la proposition A C, tout entière fausse; et la conclusion, vraie. § 7. De même encore, si B C est faux, et A C, vrai. Les termes, pour la démonstration, seront les mêmes : Noir, cygne, inanimé. § 8. Le résultat ne change pas, même si l'on fait les deux propositions affirmatives; car rien n'empêche que B soit conséquent de tout C, mais que A ne soit pas à C tout entier, et qu'il soit à

§ 6. L'une des propositions seulement étant fausse en totalité, et l'autre étant vraie, la conclusion sera vraie aussi.— *N'est pas à C tout entier,* c'est-à-dire, n'est à aucun C; syllogisme en *Felapton* : Nul cygne n'est animal : tout cygne est blanc : Donc quelque être blanc n'est pas animal. La majeure est fausse en totalité, et la mineure est vraie.

§ 7. Si la mineure, au contraire, est fausse en totalité, et la majeure, vraie, la conclusion sera encore vraie; autre syllogisme en *Felapton* : Nul cygne n'est noir : tout cygne est inanimé : Donc quelque être inanimé n'est pas noir.

§ 8. *Les deux propositions affirmatives*, la majeure étant fausse en totalité et la mineure vraie, comme au § 6; syllogisme en *Darapti* : Tout cygne est noir : tout cygne est animal : Donc quelque animal est noir, conclusion vraie avec majeure fausse.

quelque B. Par exemple, animal est à tout cygne, noir n'est à aucun cygne, et noir est à quelque animal. Si donc l'on a supposé que A et B soient à tout C, la proposition B C sera vraie tout entière; mais A C sera tout entière fausse, et la conclusion sera vraie. § 9. De même, si l'on suppose que A C soit vraie; et la démonstration se fera par les mêmes termes. § 10. Même résultat, si l'une est tout entière vraie, et l'autre, fausse en partie; car il se peut que B soit à tout C, et A à quelque C, et A à quelque B. Par exemple, bipède est à tout homme, mais beau n'est pas à tout homme, et beau est à quelque bipède. Si donc l'on a supposé que A et B soient à tout C, la proposition B C sera vraie tout entière, et la proposition A C sera fausse en partie; mais la conclusion sera vraie. § 11. De même, si A C est vraie, et que B C soit fausse en partie, on fera la démonstration avec les mêmes termes, qu'on changera de place. § 12. Même résultat, l'une étant privative et l'autre affirmative; car, puisque

§ 9. Ou à l'inverse, si l'on fait AC la majeure vraie, et la mineure fausse en totalité, comme au § 7; autre syllogisme en *Darapti :* Tout cygne est animal : tout cygne est noir : Donc quelque être noir est animal, conclusion convertie du syllogisme précédent.

§ 10. L'une des prémisses étant fausse en partie au lieu de l'être en totalité, la conclusion est encore vraie. Soit d'abord la majeure qui est fausse en partie ; syllogisme en *Darapti :* Tout homme est beau : tout homme est bipède : Donc quelque bipède est beau.

§ 11. Ou à l'inverse, la majeure AC étant vraie et la mineure fausse en partie ; autre syllogisme en *Darapti :* Tout homme est bipède : tout homme est beau : Donc quelque être beau est bipède. — *Qu'on changera de place,* On voit en effet qu'il a suffi de transposer les prémisses du syllogisme précédent, c'est-à-dire, de prendre le majeur pour mineur; et réciproquement.

§ 12. Syllogisme en *Felapton.* — *L'une étant privative,* c'est-à-dire, la majeure : Aucun homme n'est blanc : tout homme est animal : Donc quelque animal n'est pas blanc; la majeure est fausse en partie, et la mineure est vraie.

B peut être à C tout entier, et A à quelque C, les termes étant ainsi disposés, A n'est pas à tout B. Si donc l'on a supposé que B est à tout C, et que A n'est à aucun C, la privative sera fausse en partie; et l'autre sera tout entière vraie, ainsi que la conclusion. § 13. De plus, comme il a été prouvé que, A n'étant à aucun C, et B étant à quelque C, A peut ne pas être à quelque B, il est évident que, même A C étant tout entière vraie, et B C fausse en partie, la conclusion peut encore être vraie; car, si l'on a supposé que A n'est à aucun C, mais que B est à tout C, A C tout entière est vraie, et B C est fausse en partie.

§ 14. Il n'est pas moins évident que, pour les syllogismes particuliers aussi, l'on conclura le vrai par des propositions fausses. Il faudra prendre les mêmes termes qu'avec les propositions universelles, affirmatifs pour les

§ 13. On peut, à l'inverse, supposer la majeure vraie et la mineure fausse en partie; autre syllogisme en *Felapton* : Nul homme n'est pierre : tout homme est blanc : Donc quelque être blanc n'est pas pierre.

§ 14. *Syllogismes particuliers*, c'est-à-dire, ceux où l'une des prémisses est particulière, l'autre étant nécessairement universelle, comme *Disamis, Datisi, Brocardo, Ferison*: il ne peut être question ici que de conclusions particulières, puisque toutes, sans exception, le sont dans la troisième figure. — *Pour les propositions universelles*, *Darapti*, *Felapton*, où les deux prémisses sont universelles : ainsi pour obtenir le syllogisme en *Disamis*, il faudra prendre les mêmes termes qu'en *Darapti* : la majeure seule sera changée d'universelle en particulière, et au lieu de dire : Tout homme est bipède, on aurait : Quelque homme est bipède. — *A supposer qu'elle est universelle affirmative*, c'est-à-dire, à la faire totalement fausse.— *A supposer qu'elle est universelle*, c'est-à-dire, à la faire fausse en partie. Voir plus haut, ch. 2, §§ 3 et 8. — *L'exposition des termes*, c'est-à-dire, la substitution de termes réels aux lettres, et les relations dans lesquelles on les met les uns avec les autres. — *Pour les syllogismes privatifs*, c'est-à-dire, à conclusion privative, *Brocardo*, *Ferison*, parce qu'il était question antérieurement des deux particuliers affirmatifs, *Datisi*, *Disamis*.

conclusions affirmatives, privatifs pour les privatives; car il n'y a ici aucune différence, quand la proposition est universelle négative, à supposer qu'elle est universelle affirmative; ou, quand elle est affirmative particulière, à supposer qu'elle est universelle, en ce qui concerne l'exposition des termes. Du reste, la méthode est la même pour les syllogismes privatifs.

§ 15. Il est donc clair que, si la conclusion est fausse, il faut que les éléments dont on la tire soient faux, ou tous, ou du moins quelques-uns; et que, lorsqu'elle est vraie, il n'est pas nécessaire qu'ils soient vrais, ni quelques-uns, ni tous. Mais il se peut qu'aucun élément n'étant vrai dans le syllogisme, la conclusion le soit, sans que toutefois elle le soit nécessairement. § 16. Le motif de ceci, c'est que, lorsque deux choses sont l'une par rapport à l'autre, de telle sorte que, l'une étant, il faut nécessairement que l'autre soit, la seconde n'étant pas, l'autre ne sera pas non plus; mais, la seconde étant, il n'est pas nécessaire que l'autre soit. § 17. Mais il est im-

§ 15. Résumé général des règles sur le rapport des prémisses et de la conclusion en tant que vraies ou fausses. De la fausseté de la conclusion, on peut affirmer celle des prémisses; mais de la vérité de la conclusion, on ne peut pas affirmer celle des prémisses : car la conclusion peut être vraie sans qu'aucune des prémisses le soit, comme on l'a vu dans les chapitres 2, 3 et dans celui-ci.

§ 16. *Deux choses*, Ce sont ici d'une part les prémisses, et de l'autre la conclusion : ainsi la conclusion *étant* vraie, il n'est pas nécessaire que les prémisses *soient* vraies; la conclusion *n'étant pas* vraie, il est nécessaire que les prémisses *ne soient pas* vraies non plus. En d'autres termes, considérant la conclusion comme conséquent, et les prémisses comme antécédent, on tire cette règle générale : L'existence du conséquent n'implique pas celle de l'antécédent; mais la destruction du conséquent implique celle de l'antécédent.

§ 17. En appliquant ceci au syllogisme, on peut dire en d'autres termes, qu'il n'est pas possible que la même conclusion demeure, si l'on suppose tour à tour que les prémisses

possible qu'une même chose soit nécessairement, selon qu'une même autre chose est ou n'est pas. Par exemple : je veux dire qu'il est impossible que, si A étant blanc, B doit être grand de toute nécessité, A n'étant pas blanc, B soit encore grand nécessairement. En effet, puisque, cette chose A étant blanche, il y a nécessité que cette autre chose B soit grande, et que, B étant grand, C ne soit pas blanc, il faut nécessairement, si A est blanc, que C ne le soit pas. Et, si l'on suppose deux choses dont il faut nécessairement que l'une soit par l'existence de l'autre, la seconde n'étant pas, il y a nécessité que la première

soient et ne soient pas vraies. — *Une même chose*, le conséquent. — *Une même autre*, l'antécédent. — *C ne soit pas blanc*, Aristote pose ici un troisième terme pour rendre la déduction plus évidente. Voici tout le syllogisme hypothétique : si A est blanc, B est grand : or si B est grand, C n'est pas blanc : Donc si A est blanc, C n'est pas blanc. — *La seconde n'étant pas*, c'est-à-dire, quand le conséquent *n'est pas* vrai, l'antécédent *n'est pas* non plus vrai ; mais si l'antécédent est vrai, le conséquent doit l'être ; c'est ce qu'Aristote entend quand il dit : deux choses dont il faut nécessairement que l'une soit par l'existence de l'autre. L'une c'est le conséquent vrai, l'autre c'est l'antécédent vrai. — *Mais si A n'étant pas blanc*, supposition qui doit conduire à une absurdité. On avait dans le premier syllogisme : Si A est blanc, B est grand : or A est blanc : Donc B est grand ; en prenant la contradictoire de la majeure, que l'adversaire nie, on a : Si A n'est pas blanc, B est grand : or si B n'est pas grand, A n'est pas blanc : Donc si B n'est pas grand, B est grand, conclusion absurde ; c'est donc la majeure elle-même qui est absurde, car la mineure a été admise et prouvée : « la seconde n'étant pas, il y a nécessité que la première ne soit pas. » — *Comme avec les trois termes*, A, B, C, posés au début de ce paragraphe. C'est que, dans ce dernier exemple, B est pris deux fois, au lieu de C.

En résumé, on ne peut de la fausseté des prémisses induire la fausseté nécessaire de la conclusion, puisqu'on peut aussi bien de prémisses fausses tirer une conclusion vraie qu'une conclusion fausse comme elles : mais de la vérité des prémisses on peut toujours induire celle de la conclusion. De la fausseté des prémisses, on ne peut induire la vérité de la conclusion : car cette vérité de la conclusion ne peut être induite nécessairement que de la vérité des prémisses. Voir les exemples cités dans ce chapitre, et dont ces règles sont tirées.

ne soit pas. Donc, B n'étant pas grand, il n'est pas possible que A soit blanc; mais, si, A n'étant pas blanc, il est nécessaire que B soit grand, il résulte, de toute nécessité, que, B n'étant pas grand, ce même B est grand : ce qui est absurde. Car, si B n'est pas grand, A nécessairement ne sera pas blanc. Si donc, A n'étant pas blanc, B est grand, il en résulte, comme avec les trois termes, que, si B n'est pas grand, ce même B est cependant grand.

CHAPITRE V.

Démonstration circulaire. — Première figure. — Définition de la démonstration circulaire ; exemple ; cas où elle a lieu. — Exposition de la démonstration circulaire pour les modes de la première figure, tant les universels que les particuliers.

§ 1. Démontrer circulairement et réciproquement, c'est au moyen de la conclusion et de l'une des proposi-

§ 1. Définition de la démonstration circulaire. Il faut que tour à tour chaque prémisse devienne conclusion ; et la conclusion, tantôt majeure, tantôt mineure.—*Dont l'attribution est renversée*, Ce n'est pas la conversion proprement dite, comme dans les propositions absolues ; et il ne faut pas non plus la confondre avec la conversion toute différente des modales. Voir liv. 1, ch. 2 et 3. Il s'agit ici d'un renversement plutôt que d'une conversion. La démonstration circulaire peut être plus ou moins complète, comme on le verra dans ce chapitre. Elle n'est parfaite qu'en *Barbara*; et encore faut-il que tous les termes soient réciproques, c'est-à-dire qu'étant d'extension parfaitement égale, ils puissent toujours

tions, dont l'attribution est renversée, conclure l'autre proposition que l'on avait prise dans le syllogisme antérieur. § 2. Par exemple, si, devant démontrer que A est à tout C, on l'a démontré par B; et que l'on démontre ensuite que A est à B en supposant que A est à C et C à B, on conclura ainsi que A est à B. Mais, d'abord, on avait supposé, au contraire, que B est à C. Ou bien encore, si, pour démontrer que B est à C, l'on suppose que A est à C, ce qui était la conclusion antérieure, et que B est à A; mais, d'abord, on supposait, tout au contraire, que A était à B. § 3. Il n'y a pas d'autre manière de faire une démonstration réciproque. Si l'on introduit un autre moyen, la preuve n'est plus circulaire; car alors on ne garde plus les mêmes propositions. Et si c'est elles qu'on emploie, il n'en faut prendre qu'une seule; car si l'on prenait les deux, la conclusion serait la même,

être pris indifféremment les uns pour les autres. Ainsi les deux termes de cette proposition : Tout être qui peut rire est homme : tout homme est un être qui peut rire.

§ 2. Voici ces trois syllogismes dont le second prouve la majeure du premier, laquelle devient conclusion, la conclusion du premier devenant majeure du second ; et dont le troisième prouve la mineure du premier, laquelle devient conclusion, la conclusion du premier devenant mineure du troisième; ainsi : 1° A est à tout B, B est à tout C, donc A est à tout C; 2° A est à tout C, C est à tout B, donc A est à tout B; 3° B est à tout A, A est à tout C, donc B est à tout C.—On verra plus bas, § 5, que le cercle parfait comprend encore trois syllogismes démontrant les trois propositions renversées du premier syllogisme, c'est-à-dire, la mineure du second, la majeure du troisième, et la conclusion renversée du premier.

§ 3. Il ne peut y avoir d'autre méthode que celle qu'on vient d'indiquer; car si l'on prend un moyen différent du premier, c'est un nouveau syllogisme; ce n'est plus le premier sur lequel on revient circulairement. Si l'on prend plus d'une des deux propositions, c'est-à-dire si l'on prend les deux dans les nouveaux syllogismes, on obtient la même conclusion : il n'y a pas de mouvement, et par conséquent pas de cercle; car la démonstration circulaire est une sorte de mouvement.

tandis qu'il faut qu'elle soit autre. § 4. Dans les termes qui ne se convertissent pas, le syllogisme a lieu, l'une des propositions restant indémontrée, parce qu'il n'est pas possible de prouver, avec des termes de ce genre, que le troisième terme est au moyen, ou le moyen au premier. Avec des termes réciproques, on peut au contraire les prouver tous les uns par les autres; c'est, par exemple, quand A, B, C, se convertissent les uns dans les autres. § 5. Car soit démontré A C par l'intermédiaire de B, et, en outre, A B, par la conclusion et la proposition B C renversée; et de même, B C, par la conclusion et par la proposition A B renversée; il faut démontrer la proposition C B et B A; car ce sont les seules dont nous nous sommes servis sans les avoir démontrées. Si donc l'on suppose que B est à tout C, et que C est à tout A,

§ 4. *Qui ne se convertissent pas*, c'est-à-dire, qui n'ont pas une extension parfaitement égale. — *Restant indémontrée*, c'est-à-dire que celle des propositions où les termes ne sont pas réciproques ne peut être démontrée circulairement. — *Que le troisième terme est au moyen*, c'est-à-dire, la mineure du second syllogisme du § 2. — *Ou le moyen au premier*, c'est-à-dire, la majeure du troisième syllogisme du § 2. — *Avec des termes réciproques*, c'est-à-dire, d'extension égale. C'est là la condition essentielle de la démonstration circulaire parfaite.

§ 5. Voici tous les syllogismes du cercle parfait, ils sont au nombre de six : 1° ABC, A est à tout B, B à tout C, donc A à tout C; 2° A est à tout C, C est à tout B, donc A est à tout B; 3° B est à tout A, A est à tout C, donc B est à tout C; 4° B est à tout C, C est à tout A, donc B est à tout A; 5° C est à tout A, A est à tout B, donc C est à tout B; 6° enfin, C est à tout B, B est à tout A, donc C est à tout A. Ainsi le premier syllogisme est le point de départ; le second prouve la majeure du premier, le troisième, sa mineure; le quatrième prouve la majeure du troisième; le cinquième prouve la mineure du second, et enfin le sixième prouve la mineure du quatrième, laquelle est aussi majeure du cinquième. — *Les deux propositions sont démontrées*, la majeure dans le cinquième, et la mineure dans le quatrième. — On pourrait prendre pour termes réels : A pouvant rire, B raisonnable, C homme.

il y aura syllogisme de B relativement à A. De même, si l'on suppose que C est à tout A, et A à tout B, il est nécessaire que C soit à tout B. Ainsi donc, dans ces deux syllogismes, la proposition C A est prise sans qu'on la démontre, mais toutes les autres sont démontrées; et si nous démontrons aussi celle-là, toutes seront démontrées les unes par les autres. Si donc l'on suppose que C est à tout B et B à tout A, les deux propositions sont démontrées; et C est nécessairement à A. § 6. Il est donc clair que c'est seulement avec des termes qui se convertissent que l'on peut faire des démonstrations circulaires et mutuelles; dans les autres cas, il en est ainsi que nous l'avons dit. § 7. Il arrive aussi dans ces derniers syllogismes que, pour démontrer, on se sert du démontré même; car C est démontré de B, et B de A, en supposant que C est dit de A; et C a été démontré de A par ces mêmes propositions. Ainsi nous nous servons de la conclusion pour faire la démonstration.

§ 8. Dans les syllogismes privatifs, voici comment l'on démontre les termes les uns par les autres. Soit B à tout

§ 6. *Que nous l'avons dit*, Voir plus haut, § 4.

§ 7. *Ces derniers syllogismes*, Les trois derniers. — *On se sert du démontré même*, c'est-à-dire que, comme pour les trois premiers, on se sert de la conclusion démontrée pour démontrer les prémisses.— *C est démontré de B*, le cinquième syllogisme, *et B de A*, le quatrième, par *C démontré de A*, c'est-à-dire, par le sixième; et la conclusion même du sixième a été démontrée par les conclusions du cinquième et du quatrième servant de majeure et de mineure.

§ 8. *Privatifs*, c'est-à-dire, à conclusion universelle négative, *Celarent*.—*B à tout C*, Aristote débute par la mineure. Premier syllogisme: A n'est à aucun B, B est à tout C; donc A n'est à aucun C.—*S'il faut conclure que A n'est à aucun B*, c'est-à-dire, pour démontrer la majeure déjà prise, on peut faire ce second syllogisme : A n'est à aucun C, C est à tout B, donc A n'est à aucun B.

C, et A à aucun B. La conclusion est que A n'est à aucun C. Si donc il faut conclure que A n'est à aucun B, proposition qu'on a déjà prise, A ne sera à aucun C, mais C sera à tout B; car, de cette façon, la proposition est renversée. § 9. Mais s'il faut conclure que B est à C, il ne faut plus convertir A B de la même manière; car c'est une même proposition, que B n'est à aucun A, et que A n'est à aucun B. § 10. Mais il faut supposer que B est à tout ce à quoi A n'est pas. Soit A n'être à aucun C, ce qui était la conclusion; mais que B soit à tout ce à quoi A n'est pas; il est donc nécessaire que B soit à tout C. § 11. Ainsi, de ces propositions, chacune est devenue conclusion; et c'est là démontrer circulairement, c'est-à-dire, en prenant la conclusion et l'une des propositions renversée, conclure l'autre proposition.

§ 12. Dans les syllogismes particuliers, il n'est pas possible de démontrer la proposition universelle par les

§ 9. *S'il faut conclure que A est à C*, c'est-à-dire, pour démontrer la mineure de *Celarent* : on ne le peut par la conversion ordinaire; car la proposition universelle négative, se convertissant en ses propres termes, reste la *même*, c'est-à-dire, pour parler plus exactement, qu'elle ne change ni de qualité, ni de quantité; alors les deux prémisses sont négatives, et le syllogisme n'est pas possible.

§ 10. Pour démontrer la mineure de *Celarent*, il faut faire une sorte d'assumption qui rend la majeure affirmative hypothétique de négative absolue qu'elle était d'abord; et le syllogisme se construit ainsi : B est à tout ce à quoi A n'est aucunement: or, A n'est à aucun C; donc B est à tout C, mineure du premier syllogisme, qui est alors démontrée.

§ 11. Les trois propositions de *Celarent* se trouvent ainsi prouvées : d'abord la conclusion dans le premier syllogisme : la majeure, dans le second, § 8 ; la mineure dans le troisième, § 10, par assumption hypothétique.

§ 12. Après les modes universels, il faut étudier les modes particuliers, *Darii* et *Ferio*. En voici la règle générale; pour *Darii* : la majeure est indémontrable par les deux autres, qui peuvent être démontrées par la majeure.

autres, mais on peut démontrer la particulière. § 13. Et l'on voit bien pourquoi cela n'est pas possible pour l'universelle; c'est que l'universelle se démontre par des termes universels; mais la conclusion ici n'est pas universelle; et il faut faire la démonstration au moyen de la conclusion et de l'une des propositions. Il n'y a même pas encore de syllogisme en convertissant la proposition, parce que les deux propositions deviennent alors particulières. § 14. Mais on peut démontrer la particulière. Soit démontré que A est à quelque C par B. Si l'on suppose que B est à tout A, et que l'on garde la conclusion, B sera aussi à quelque C; c'est la première figure, et A est le moyen. § 15. Si le syllogisme est privatif, on ne peut démontrer la proposition universelle par le motif qu'on a dit précédemment. § 16. On ne peut pas plus dé-

§ 13. Le motif en est évident, c'est que la majeure étant universelle, lorsqu'elle devient conclusion, les deux prémisses sont particulières, ce qui ne donne pas de syllogisme : et même la conversion de la mineure ne remédie ici à rien, puisque la particulière affirmative, en se convertissant, reste toujours particulière affirmative.

§ 14. *On peut démontrer la particulière*, c'est-à-dire, la mineure. Voici le premier syllogisme : A est à tout B; B est à quelque C: donc A est à quelque C. Voici le second qui prouve la mineure remplacée alors par la conclusion qu'elle-même remplace ; mais de plus, il faut renverser la majeure : B est à tout A ; A est à quelque C : donc B est à quelque C.

§ 15. *Si le syllogisme est privatif, Ferio.—La proposition universelle*, c'est-à-dire, la majeure.—*Précédemment*, § 13.

§ 16. *On ne peut pas plus démontrer la particulière*, c'est-à-dire, la mineure. —*Si AB est renversé*, comme au § 14. —*Par assumption*, comme pour la mineure de *Celarent*, § 10. Il faut faire en sorte que la particulière négative de la conclusion O devienne affirmative ; alors le syllogisme reste en *Ferio*. Voici le premier syllogisme : A n'est à aucun B, B est à quelque C, donc A n'est pas à quelque C. Voici le second qui prouve la mineure : B est à quelqu'une des choses à aucune desquelles n'est A, A est non à tout C, donc B est à quelque C. On voit du reste que ces sortes de conclusions sont peu naturelles, et qu'il faut, en quelque façon, torturer les propositions, pour les obtenir.

montrer la particulière, si A B est renversé comme dans les syllogismes universels; mais on le peut par assumption. Ainsi B est à quelqu'une des choses, à quelqu'une desquelles A n'est pas. Si les termes ont une autre disposition, il n'y a plus de syllogisme, parce que la particulière devient négative.

CHAPITRE VI.

Démonstration circulaire. — Seconde figure. — Dans les Syllogismes universels, la prémisse affirmative ne peut être démontrée circulairement; mais la négative peut l'être. — Dans les Syllogismes particuliers, la prémisse universelle ne peut être démontrée circulairement, et la particulière soit affirmative, soit négative, peut l'être, quand l'universelle est affirmative.

§ 1. Dans la seconde figure, on ne peut démontrer de cette manière l'affirmatif; mais on peut démontrer le privatif. § 2. L'affirmatif ne se prouve pas, parce que les

§ 1. Règle générale des syllogismes universels : La proposition affirmative, c'est-à-dire, la mineure de *Cesare* et la majeure de *Camestres*, ne peut être démontrée circulairement. La proposition négative, c'est-à-dire, la majeure de *Cesare* et la mineure de *Camestres*, peut être démontrée. —*De cette manière*, c'est-à-dire, circulairement. — *L'affirmatif*, c'est-à-dire, la proposition universelle affirmative; *le privatif*, la proposition universelle négative.

§ 2. Ceci est évident pour l'universelle affirmative; car les propositions sont alors toutes deux négatives; et il n'y a pas de syllogisme possible. — *Puisque la conclusion*

deux propositions ne sont pas affirmatives, puisque la conclusion est privative, et que l'affirmative ne s'obtient que par deux affirmatives. § 3. Quant au privatif, il peut être démontré circulairement. Soit A à tout B et à aucun C, la conclusion est que B n'est à aucun C. Si donc l'on a supposé que B est à tout A et n'est à aucun C, il est nécessaire que A ne soit à aucun C; car c'est la seconde figure; et B est moyen. § 4. Si A B est privatif et l'autre proposition affirmative, ce sera la première figure; car C est à tout A, et B à aucun C : de sorte que B n'est à aucun A. De là, A non plus n'est à aucun B, et le moyen est C. Ainsi, la conclusion et une seule proposition ne suffisent pas pour faire le syllogisme; et il faut, pour le faire, ajouter une autre proposition. § 5. Mais, si le syllogisme n'est pas universel, la proposition universelle n'est pas

est privative, La conclusion du premier syllogisme qui devient majeure pour *Camestres* et mineure pour *Cesare*, dans les seconds syllogismes.

§ 3. ***Quant au privatif***, c'est-à-dire, la mineure de *Camestres* et la majeure de *Cesare*. Voici d'abord pour *Camestres*. Premier syllogisme : A est à tout B : A n'est à aucun C : Donc B n'est à aucun C; second syllogisme prouvant la mineure : B est à tout A : B n'est à aucun C : Donc A n'est à aucun C; la majeure a été renversée en ses propres termes.

§ 4. ***Si AB est privatif***, voici pour *Cesare*, AB étant la majeure. — ***Ce sera la première figure***, c'est-à-dire qu'on démontrera circulairement en ramenant *Cesare* à *Celarent*. Premier syllogisme : A n'est à aucun B : A est à tout C : Donc B n'est à aucun C; second syllogisme pour prouver la majeure, E, universelle négative : B n'est à aucun C : C est à tout A : Donc B n'est à aucun A; ou en convertissant selon les règles ordinaires, A n'est à aucun B; mineure qu'il s'agissait de prouver, mais qu'on ne prouve ici que par l'intermédiaire d'une autre proposition équivalente, et dans une autre figure, c'est-à-dire, de la seconde dans la première.

§ 5. ***Si le syllogisme n'est pas universel***, syllogisme pour conclusion : il s'agit des deux modes *Festino, Baroco*. — ***La proposition universelle***, La majeure de *Baroco* n'est pas démontrée par la raison dite ***plus haut***, § 2, non plus que celle de *Festino*, c'est-à-dire, à cause des deux particulières.

démontrée, par la même raison que nous avons dite plus haut. § 6. Mais la particulière est démontrée, lorsque la proposition universelle est affirmative. Soit, en effet, A à tout B, et non à tout C, la conclusion est : B n'est pas à quelque C. Si donc l'on suppose que B soit à tout A, et non à tout C, A ne sera pas à quelque C, et le moyen est B. § 7. Si l'universelle est privative, la proposition A C ne sera pas démontrée en renversant A B; car il arrive que les deux, ou l'une des deux propositions, devient négative; et alors il n'y a pas de syllogisme possible. Mais on démontrera ici de même que pour les universelles, en supposant que A est à quelqu'une des choses à toutes lesquelles B n'est pas.

§ 6. *La particulière est démontrée*, c'est-à-dire, la mineure non des deux modes, mais de *Baroco* seulement. Premier syllogisme : A est à tout B : A n'est pas à quelque C : Donc B n'est pas à quelque C; second syllogisme pour prouver la mineure : B est à tout A : B n'est pas à quelque C : Donc A n'est pas à quelque C; la majeure a été renversée en ses propres termes.

§ 7. Cette règle ne peut s'appliquer à *Festino*, où la majeure universelle est négative; la mineure du second syllogisme, qui est la conclusion du premier, étant négative, de deux négatives on ne peut tirer de syllogisme. — *Ou l'une des deux*, Il ne semble pas qu'ici il puisse y avoir lieu à l'alternative. Les deux propositions sont négatives, puisque d'une part la majeure E demeure, et que la conclusion O devient mineure. Le texte paraît ici altéré, bien que les manuscrits ne donnent pas de variante. — *De même que pour les universelles*, c'est-à-dire, par l'assumption. Premier syllogisme en *Festino* : A n'est à aucun B : A est à quelque C : Donc B n'est pas à quelque C; second syllogisme prouvant la mineure : A est à quelqu'une des choses à toutes lesquelles B n'est pas : B est non à tout C : Donc A est à quelque C. Voir au ch. précédent, dernier paragraphe.

CHAPITRE VII.

Démonstration circulaire. — Troisième figure. — Syllogismes à deux prémisses universelles. — Syllogismes à prémisses, l'une universelle et l'autre particulière.

Remarques applicables aux trois figures : la démonstration circulaire peut avoir lieu dans une même figure ou dans des figures différentes.

§ 1. Dans la troisième figure, si les deux propositions sont universelles, il n'est pas possible de faire une démonstration des termes les uns par les autres ; car l'universel n'est démontré que par des propositions universelles ; et la conclusion, dans cette figure, est toujours particulière. Ainsi, il est évident que, dans cette figure, on ne peut conclure la proposition universelle. § 2. Si l'une des propositions est universelle et l'autre particulière, tantôt on pourra démontrer circulairement, tantôt

§ 1. Ce chapitre se compose de deux parties distinctes ; du § 1 au § 8, il traite de la démonstration circulaire dans la troisième figure ; dans les §§ 8 et 9, il présente quelques remarques générales sur la démontration circulaire dans les trois figures. — *Si les deux propositions sont universelles*, modes *Darapti*, *Felapton* : le motif est évident d'après ce qui a été dit dans le chapitre précédent pour *Celarent* et *Camestres*. Pour *Darapti*, pas de syllogisme à conclusion universelle, puisque l'une des propositions est particulière ; pour *Felapton*, pas de syllogisme possible, puisque les deux sont négatives.

§ 2. *Si l'une des propositions..... Datisi, Disamis. — L'universel à l'extrême mineur : Disamis—à l'autre extrême : Datisi.*

on ne le pourra pas. Quand toutes deux sont affirmatives, et que l'universel est à l'extrême mineur, on le pourra; s'il est à l'autre extrême, on ne le pourra pas. § 3. Soit A à tout C, et B à quelque C, la conclusion est A B. Si donc l'on suppose que C soit à tout A, en renversant la proposition universelle, et que A est à quelque B, ce qui était la conclusion, il est bien démontré que C est à quelque B; mais il n'est pas démontré que B soit à quelque C. Il est cependant nécessaire, si C est à quelque B, que B soit aussi à quelque C; mais ce n'est pas la même chose que telle chose soit à telle autre, et que cette autre soit à la première. Il faut encore ajouter que, si la première est à la seconde partiellement, la seconde aussi est partiellement à la première; mais, même en admettant ceci, il n'y a pas de syllogisme au moyen de la conclusion et de l'une des propositions. § 4. Mais si B est à tout C, et A à quelque C, on pourra démontrer A C, en supposant que C est à tout B, et A à quelque B; car si C est à tout B et A à quelque B, il faut nécessairement que

§ 3. Premier syllogisme en *Datisi :* A est à tout C : B est à quelque C : Donc A est à quelque B ; second syllogisme en *Darii* pour prouver la mineure : C est à tout A : A est à quelque B : Donc C est à quelque B ; la majeure universelle a été renversée en ses propres termes, et l'on a obtenu la conclusion convertie ; car de : C est à quelque B, on tire, par les règles ordinaires de la conversion : B est à quelque C. Mais cependant on n'a pas obtenu directement la conclusion cherchée par l'une des propositions, et la conclusion du premier syllogisme : ce cercle n'est donc pas complet, puisqu'il a fallu pour le former avoir recours à une nouvelle proposition.

§ 4. *Si B est à tout C*, syllogisme en *Disamis*. Aristote débute ici par la mineure. Premier syllogisme en *Disamis :* A est à quelque C : B est à tout C : Donc A est à quelque B ; second syllogisme de même mode, pour démontrer la majeure : A est à quelque B : C est à tout B : Donc A est à quelque C ; la mineure universelle affirmative est renversée en ses propres termes.

A soit à quelque C, et le moyen est B. § 5. Si l'une des propositions est affirmative et l'autre privative, et que l'affirmative soit universelle, l'autre proposition pourra être démontrée. Que B soit à tout C, et que A ne soit pas à quelque C, la conclusion est que A n'est pas à quelque B. Si donc l'on ajoute que C est à tout B, tandis que A, au contraire, n'était pas à tout B, il est nécessaire que A ne soit pas à quelque C, et le moyen est B. § 6. Lorsque la privative est universelle, l'autre proposition n'est pas démontrée, à moins qu'on ne suppose, comme pour les cas précédents, que l'autre terme est à quelques-unes des choses à toutes lesquelles le premier n'est pas. Par exemple : si A n'est à aucun C, et que B soit à quelque C. La conclusion est que A n'est pas à quelque B. Si donc l'on suppose que C est à quelqu'une des choses à toutes lesquelles A n'est pas, il est nécessaire que C soit à quelque B. § 7. Il n'est pas possible de dé-

§ 5. *Si l'une des propositions*, *Brocardo*, *Ferison*. — *Que l'affirmative soit universelle*, d'abord *Brocardo* ; *l'autre proposition*, c'est-à-dire, la mineure. Premier syllogisme en *Brocardo :* A n'est pas à quelque C : B est à tout C : Donc A n'est pas à quelque B ; second syllogisme de même mode pour prouver la majeure, en renversant la mineure en ses propres termes : A n'est pas à quelque B : C est à tout B : Donc A n'est pas à quelque C. — *Que B soit à tout C*, Aristote débute par la mineure. — *Si donc l'on ajoute*, CB peut être considérée comme ajoutée; car c'est une nouvelle proposition venue de la conversion de BC, mineure du premier syllogisme.

§ 6. *Lorsque la privative est universelle, Ferison.* — *Comme dans les cas précédents*, Voir ch. 6, § 7, et ch. 5, §§ 10, 16. Premier syllogisme en *Ferison :* A n'est à aucun C : B est à quelque C : Donc A n'est pas à quelque B ; second syllogisme de même mode pour prouver la mineure : C est à quelqu'une des choses à toutes lesquelles A n'est pas : B est non à tout A : Donc C est à quelque B, conclusion convertie de la première mineure : B est à quelque C.

§ 7. *Car il n'y aura pas du tout de syllogisme*. En effet, avec la ma-

montrer d'une façon différente l'autre proposition en renversant l'universelle; car il n'y aura pas du tout de syllogisme.

§ 8. Il est donc évident que, dans la première figure, la démonstration circulaire se fait par la troisième et la première; car la conclusion étant affirmative, c'est par la première; privative, par la dernière. En effet, on a supposé que l'un des termes était à tout ce à quoi l'autre n'est aucunement. Dans la figure moyenne, quand le syllogisme est universel, il se démontre par cette figure

jeure négative universelle, et la conclusion négative particulière du premier syllogisme, on obtient pour prémisses deux négatives, qui ne peuvent donner de syllogisme. Ainsi on ne peut prouver directement la mineure de *Ferison* ; il faut adopter l'assumption indiquée au § précédent.

§ 8. Seconde partie de ce chapitre, résumant les règles générales de la démonstration circulaire dans les trois figures : on peut voir les règles particulières dans les ch. 5 et 6, et le début de celui-ci. — *Privative par la dernière*, c'est-à-dire que le syllogisme par assumption qui prouve la mineure de *Ferio*, a lieu dans la troisième figure, puisque le moyen est sujet des deux extrêmes. Voici ces règles pour tous les modes, d'après Pacius : *Barbara* prouve sa majeure et sa mineure en *Barbara*, et le cercle est parfait; *Celarent* prouve sa majeure en *Celarent*, sa mineure par assumption ; *Darii* ne prouve que sa mineure et c'est en *Darii*; *Ferio* ne prouve qu'elle non plus et par assumption. Dans la seconde figure : *Cesare* ne prouve que sa majeure en *Celarent*, et la conclusion est convertie ; *Camestres* ne prouve que sa mineure, et c'est en *Camestres*; *Festino* ne prouve que sa mineure, et c'est par assumption ; *Baroco* ne prouve que sa mineure, et c'est en *Baroco*. Dans la troisième figure : *Darapti* et *Felapton* ne prouvent ni leur majeure ni leur mineure; *Disamis* ne prouve que sa majeure, et c'est en *Disamis*; *Datisi* ne prouve que sa mineure en *Darii*, et la conclusion est convertie; *Brocardo* ne prouve que sa majeure, et c'est en *Brocardo*; enfin *Ferison* ne prouve que sa mineure, et c'est par assumption. — *Toutes les démonstrations*, Aristote a tort de dire : *toutes*, puisqu'il reconnaît lui-même au § suivant, que quelques-unes se font dans une figure autre que la troisième : il faut ici sous-entendre : *complètes* après : toutes les démonstrations ; et alors la remarque est juste. L'expression a le tort ici d'être trop générale.

même, et par la première; lorsqu'il est particulier, c'est encore par la seconde et par la dernière. Dans la troisième figure, toutes les démonstrations se font par cette même figure. § 9. De plus, on voit que, dans la troisième et la moyenne figures, les syllogismes qui ne se forment pas par ces figures mêmes, ou ne sont pas susceptibles de démonstration circulaire, ou sont incomplets.

CHAPITRE VIII.

Conversion des Syllogismes. — Première figure. — Définition de la conversion. — Syllogismes universels : conversion par contraire, conversion par contradictoire. — Syllogismes particuliers : conversion par contraire, conversion par contradictoire.

§ 1. Convertir un syllogisme consiste, en déplaçant la conclusion, à faire un nouveau syllogisme, dans lequel

§ 9. *Les syllogismes qui ne se feraient pas par ces figures mêmes*, C'est la majeure de *Cesare*, qui se conclut en *Celarent*, et la mineure de *Datisi*, qui se conclut en *Darii*. — *Sont incomplets*, en ce qu'on obtient non la proposition sous sa forme première, mais sous sa forme convertie : l'universelle négative en universelle négative, la particulière affirmative en particulière affirmative.

§ 1. *Convertir un syllogisme*, Aristote se sert ici du même mot qu'il a employé pour la conversion des propositions, liv. 1, ch. 2 et 3. Les scholastiques au contraire ont créé une expression nouvelle, et ils ont appelé *obversion* la conversion appliquée, non plus aux propositions,

on conclut que l'extrême majeur n'est pas au moyen, ou que celui-ci n'est pas au dernier. Alors il faut nécessairement qu'avec la conclusion convertie, et l'une des propositions qu'on garde, on détruise l'autre proposition; car, si elle subsiste, la conclusion subsistera aussi. § 2. Mais il y a une différence à convertir la conclusion en sa contradictoire, ou en sa contraire; car le syllogisme n'est pas le même, selon qu'on la convertit de l'une ou l'autre

mais aux syllogismes; ils ont eu raison. L'idée est différente, l'expression doit l'être aussi. Je me suis attaché cependant à suivre le texte; le devoir du traducteur est de reproduire fidèlement même les fautes de son auteur, sauf à les signaler. Qu'il soit donc bien entendu que *conversion* doit avoir ici le sens nouveau que lui donne Aristote, et non plus le sens qu'il lui avait donné, quand il l'appliquait aux propositions absolues ou modales. Du reste Pacius a été ici de mon avis; car il a conservé, dans sa traduction latine, les mots *convertere, conversio*. Seulement il aurait dû faire une remarque analogue à celle que je fais ici moi-même.— *En déplaçant la conclusion*, La conclusion en effet devient l'une des prémisses du nouveau syllogisme, soit majeure, soit mineure; il faut de plus qu'elle soit *convertie*, comme il est dit un peu plus bas dans ce §, soit en sa contradictoire, soit en sa contraire; il en résulte que la conclusion nouvelle qu'on obtient doit être la contradictoire ou la contraire de celle des deux prémisses qu'on a remplacée par la première conclusion. En effet, si la proposition remplacée n'était pas détruite par la seconde conclusion, c'est qu'elle serait vraie. Les deux prémisses étant vraies, la première conclusion l'était aussi : or on a supposé qu'elle était fausse, puisqu'on lui a substitué sa contradictoire ou sa contraire.—*L'extrême mojeur n'est pas au moyen, et celui-ci au dernier*, Cette définition ne s'applique, comme on le voit, qu'aux syllogismes en *Barbara* et en *Darii*. On a déjà remarqué plus haut, liv. 1, ch. 4, § 3, qu'Aristote limitait souvent ses définitions à l'espèce, sans les étendre jusqu'au genre; c'est ce qu'il fait encore ici.

§ 2. Les contradictoires diffèrent en quantité et en qualité : les contraires ne diffèrent qu'en qualité. Voir l'Herméneia, ch. 7, 10 et 11. Ainsi, la proposition universelle affirmative, et la proposition particulière négative (tout, non tout), sont contradictoires, comme l'universelle négative et la particulière affirmative (aucun, quelque); la proposition universelle affirmative et l'universelle négative (tout, aucun) ne sont que contraires; la particulière affirmative et la particulière négative (quelque, non quelque) ne sont pas

façon. Ceci deviendra clair par ce qui va suivre. J'appelle contradictoire : Tout, non tout ; ou bien : Quelque, aucun ; j'appelle contraire : Tout, aucun ; ou bien : Quelque, non quelque. § 3. Soit démontré A de C par B, moyen. Si l'on suppose que A n'est à aucun C, et qu'il est à tout B, B ne sera à aucun C ; et, si l'on suppose que A n'est à aucun C, et que B est à tout C, on conclut que A n'est pas à tout B, ce qui ne veut pas dire qu'il ne sera absolument à aucun ; car l'universel, comme on l'a vu, ne se démontre pas dans la troisième figure. Ainsi, l'on ne peut du tout, par la conversion, détruire universellement la proposition jointe à l'extrême majeur, puisqu'elle est toujours détruite par la troisième figure ; car il faut

précisément contraires, puisqu'elles peuvent être vraies toutes deux à la fois ; elles sont ce que les scholastiques appellent *subcontraires*. Aristote a encore eu tort, ici comme dans l'Herméneia, de confondre sous un même mot deux idées différentes. Il fallait les distinguer.

§ 3. *Soit démontré A de C*, syllogisme en *Barbara*, dont la majeure est détruite par la conversion en *Felapton*, et la mineure en *Camestres* ; la première contradictoirement, la seconde contrairement. Premier syllogisme : A est à tout B, B est à tout C ; Donc A est à tout C. — *Si l'on suppose que A n'est à aucun C*, second syllogisme qui détruit la mineure en *Camestres :* A est à tout B, A n'est à aucun C ; Donc B n'est à aucun C ; la conclusion est ici contraire à la première mineure. — *Et si l'on suppose que A n'est à aucun C, et que B soit à tout C*, troisième syllogisme en *Felapton* qui détruit la majeure par sa contradictoire : A n'est à aucun C, B est à tout C ; Donc A n'est pas à tout B, contradictoire de la majeure du premier syllogisme : A est à tout B. — *L'universel ne se démontre pas*. La troisième figure, dont le mode *Felapton* fait partie, n'a que des conclusions particulières. Il s'ensuit qu'on ne peut obtenir qu'une contradictoire de l'universelle, puisqu'il faut alors que la nouvelle conclusion diffère en qualité, comme elle diffère déjà en quantité. — *Détruire universellement*, c'est-à-dire, par la contraire. — *Relativement à l'extrême mineur*, c'est-à-dire que le mineur devient moyen, comme on peut le voir dans les exemples ci-dessus, et qu'il est alors sujet des deux extrêmes ; c'est la troisième figure.

prendre les deux propositions relativement à l'extrême mineur. § 4. De même, si le syllogisme est privatif. Soit démontré que A n'est à aucun C par B. Si donc l'on suppose que A est à tout C, et qu'il n'est à aucun B, B ne sera à aucun C; et, si A et B sont à tout C, A sera à quelque B; mais on a supposé qu'il n'était à aucun.

§ 5. Si la conclusion est convertie en sa contradictoire, les nouveaux syllogismes seront contradictoires, mais non universels; car l'une des propositions devient particulière; et, par suite, la conclusion est aussi particulière. § 6. Soit, en effet, un syllogisme affirmatif, et que la conversion se fasse comme on vient de dire. Si donc A n'est pas à tout C, et s'il est à tout B, B n'est pas à tout C; et, si A n'est pas à tout C, et que B soit à tout C, A n'est pas à tout B. §. 7. De même, si le syllogisme est

§ 4. *Celarent*; premier syllogisme : A n'est à aucun B, B est à tout C; Donc A n'est à aucun C; second syllogisme en *Cesare* qui détruit la mineure par sa contraire : A n'est à aucun B, A est à tout C; Donc B n'est à aucun C; troisième syllogisme en *Darapti* qui détruit la majeure par sa contradictoire : A est à tout C, B est à tout C; Donc A est à quelque B. —*Mais on a supposé qu'il n'était à aucun*, dans le premier syllogisme.

§ 5. Après avoir converti la conclusion en sa contraire, on peut la convertir en sa contradictoire. Toutes les nouvelles conclusions seront alors contradictoires à la proposition qu'on détruit. C'est ce qu'Aristote veut dire par ces mots : Tous les syllogismes sont contradictoires; mais ces conclusions ne peuvent être universelles, puisque les contradictoires de *Barbara* et *Celarent* universelles, doivent être particulières.

§ 6. *Un syllogisme affirmatif*, en *Barbara*.—*Comme on vient de dire*, contradictoirement. Premier syllogisme : A est à tout B, B est à tout C; Donc A est à tout C.—Second syllogisme en *Baroco*, détruisant la mineure par sa contradictoire: A est à tout B, A n'est pas à quelque C; Donc B n'est pas à quelque C.—Troisième syllogisme en *Brocardo*, détruisant la majeure par sa contradictoire : A n'est pas à quelque C, B est à tout C; Donc A n'est pas à quelque B.

§ 7. *Si le syllogisme est privatif*, *Celarent*, après *Barbara*. Premier syllogisme : A n'est à aucun B, B est à tout C; Donc A n'est à aucun C. Second syllogisme détruisant la mi-

privatif; car, si A est à quelque C et n'est à aucun B, B ne sera pas à quelque C; mais non pas absolument à aucun C; et, si A est à quelque C et B à tout C, comme on le supposait d'abord, A sera à quelque B.

§ 8. Dans les syllogismes particuliers, quand la conclusion est convertie en sa contradictoire, les deux propositions peuvent être détruites. Mais, si elle l'est en sa contraire, aucune ne l'est; car il ne se peut plus ici, comme pour les syllogismes universels, qu'on les détruise toutes deux par la conversion, parce que la conclusion est restreinte. On ne peut en détruire même une seule. § 9. En effet, soit prouvé que A est à quelque C; donc, si l'on suppose que A n'est à aucun C, et que B est à quelque C, A ne sera pas à quelque B. Et, si A n'est à aucun C et qu'il soit à tout B, B ne sera à aucun C; ainsi on détruit les deux propositions. § 10. Mais, si la conversion a lieu

neure en *Festino* par sa contradictoire : A n'est à aucun B, A est à quelque C; Donc B n'est pas à quelque C.—Troisième syllogisme en *Disamis*, détruisant la majeure par sa contradictoire : A est à quelque C, B est à tout C; Donc A est à quelque B.

§ 8. *Dans les syllogismes particuliers*, *Darii*, *Ferio*, après les deux modes universels, *Barbara*, *Celarent*.—*La conclusion est restreinte*, mot à mot, *manque*, c'est-à-dire que d'universelle elle devient particulière.

§ 9. Exemples à l'appui de la règle générale qui précède : en convertissant la conclusion en sa contradictoire, on détruit les deux prémisses. Premier syllogisme en *Darii :* A est à tout B, B est à quelque C; Donc A est à quelque C. Second syllogisme en *Camestres*, détruisant la mineure: A est à tout B, A n'est à aucun C; Donc B n'est à aucun C. Troisième syllogisme en *Ferison*, détruisant la majeure : A n'est à aucun C, B est à quelque C; Donc A n'est pas à quelque B.

§ 10. Autre exemple; en convertissant par contraire, aucune des prémisses n'est détruite. Premier syllogisme en *Darii :* A est à tout B, B est à quelque C; Donc A est à quelque C. Second syllogisme en *Baroco* avec contraire de la conclusion et où la mineure n'est pas détruite : A est à tout B, A n'est pas à quelque

par contraire, ni l'une ni l'autre proposition ne sera détruite; car, si A n'est pas à quelque C, et qu'il soit à tout B, B ne sera pas à quelque C. Mais la donnée première ne sera pas même encore détruite; car il se peut que B soit à quelque C, et qu'il ne soit pas à quelque autre. Mais, pour A B, proposition universelle, il n'y aura pas de syllogisme du tout; car, en supposant que A n'est pas à quelque C, et que B est à quelque C, aucune des propositions ne sera universelle. § 11. De même encore, si le syllogisme est privatif; car, si l'on suppose que A est à tout C, les deux propositions sont détruites; si on le suppose seulement à quelque C, ni l'une ni l'autre ne le sera; et ici la démonstration serait la même.

C; Donc B n'est pas à quelque C, ce qui ne détruit pas du tout *la donnée première :* B est à quelque C.—*Pour la proposition universelle*, la majeure, le syllogisme n'est pas possible, parce que les deux prémisses sont particulières; et qu'on ne peut obtenir ainsi de conclusion dans aucune figure.

§ 11. *Si le syllogisme est privatif*, même règle pour *Ferio* que pour *Darii* : par la contradictoire de la conclusion, on détruit les deux prémisses; par la contraire, on n'en détruit aucune : *A est à tout C*, contradictoire; *à quelque C*, contraire. —*La démonstration est la même*, par contradictoire; premier syllogisme en *Ferio :* A n'est à aucun B, B est à quelque C; Donc A n'est pas à quelque C. Second syllogisme en *Cesare*, détruisant la mineure : A n'est à aucun B, A est à tout C; Donc B n'est à aucun C. Troisième syllogisme en *Datisi*, détruisant la majeure: A est à tout C, B est à quelque C; Donc A est à quelque B.—Par contraire; premier syllogisme en *Ferio :* A n'est à aucun B, B est à quelque C; Donc A n'est pas à quelque C. Second syllogisme en *Festino*, qui ne détruit pas la mineure en prenant la contraire de la conclusion : A n'est à aucun B, A est à quelque C; Donc B n'est pas à quelque C. Le troisième syllogisme pour la majeure : A est à quelque C, B est à quelque C, n'est pas possible parce que les deux prémisses sont particulières; ce qui est contre toutes les règles.

CHAPITRE IX.

Conversion des Syllogismes. — Seconde figure. — Syllogismes universels : conversion par contraire, conversion par contradictoire. — Syllogismes particuliers : conversion par contraire, conversion par contradictoire.

§ 1. Dans la seconde figure, il n'est pas possible de détruire, par contraire, la proposition jointe à l'extrême majeur, de quelque façon que la conclusion soit convertie; car la conclusion sera toujours dans la troisième, qui ne renferme pas, comme on l'a vu, de syllogismes universels. Mais nous pourrons détruire l'autre proposition de la manière même qu'aura été faite la conversion; je veux dire que, s'il y a conversion par contraire, ce sera par contraire; s'il y a conversion contradictoire, ce

§ 1. Règle générale : Dans la seconde figure on ne peut jamais détruire la majeure par sa contraire ; on ne le peut que par sa contradictoire : la mineure, au contraire, peut toujours être détruite, de la même manière que la conclusion elle-même, contrairement ou contradictoirement comme elle. — *De quelque façon que la conclusion soit convertie*, soit en sa contraire, soit en sa contradictoire. — *Car la conclusion sera dans la troisième figure*, c'est que la majeure dans la seconde figure est toujours une universelle ; et sa contraire est une universelle aussi, qui ne peut par conséquent trouver place dans la troisième figure, où il n'y a que des conclusions particulières. — *Syllogismes universels*, syllogismes pour conclusions. — *Comme on l'a vu*, liv. 1, ch. 5.

sera contradictoirement. § 2. Soit A à tout B et à aucun C, la conclusion est B C. Si donc l'on suppose que B est à tout C, et qu'on garde la proposition A B, A sera à tout C; car c'est la première figure. Mais si B est à tout C, et si A n'est à aucun C, A ne sera pas à tout B; et c'est la dernière figure. § 3. Si B C est convertie contradictoirement, A B sera démontré comme plus haut; et A C le sera par contradictoire; car si B est à quelque C, et si A n'est à aucun C, A ne sera pas à quelque B. De plus, si B est à quelque C, et A à tout B, A sera à quelque C; donc, le syllogisme se forme par la contradictoire. § 4. On démontrerait de même, si les proposi-

§ 2. Syllogisme en *Camestres*. Premier syllogisme : A est à tout B : A n'est à aucun C ; Donc B n'est à aucun C. Second syllogisme détruisant la mineure en *Barbara* par contraire : A est à tout B : B est à tout C; Donc A est à tout C. Troisième syllogisme détruisant la majeure en *Felapton* par contradictoire : A n'est à aucun C : B est à tout C ; Donc A n'est pas à quelque B, contradictoire de la première majeure.

§ 3. *Mais si BC est convertie contradictoirement*, c'est-à-dire, si la conclusion est convertie en sa contradictoire. — AB sera *démontré comme plus haut*, c'est-à-dire que la majeure sera détruite contradictoirement, comme au § précédent; et la mineure AC le sera contradictoirement aussi, tandis que plus haut elle l'était par contraire. Premier syllogisme en *Camestres* : A est à tout B : A n'est à aucun C; Donc B n'est à aucun C. Second syllogisme en *Ferison*, détruisant la majeure par contradictoire : A n'est à aucun C : B est à quelque C ; Donc A n'est pas à quelque B. Troisième syllogisme détruisant la mineure en *Darii* par contradictoire : A est à tout B : B est à quelque C; Donc A est à quelque C.

§ 4. *Réciproquement de forme différente*, c'est-à-dire, si la majeure était négative au lieu d'être affirmative; et la mineure affirmative, au lieu d'être négative : *Cesare* au lieu de *Camestres*. Par contraire. Premier syllogisme en *Cesare* : A n'est à aucun B : A est à tout C; Donc B n'est à aucun C. Second syllogisme détruisant la mineure en *Celarent* par sa contraire : A n'est à aucun B : B est à tout C ; Donc A n'est à aucun C. Troisième syllogisme, détruisant la majeure en *Darapti* par sa contradictoire : A est à tout C : B est à tout C; Donc A est à quelque B. — Par contradic-

tions étaient réciproquement de forme différente. § 5. Si le syllogisme est particulier, la conclusion étant convertie par contraire, aucune des propositions ne sera détruite, non plus qu'elle ne l'était dans la première figure. Mais toutes les deux le sont, si la conversion est contradictoire. § 6. Supposons que A n'est à aucun B, et qu'il soit à quelque C, la conclusion est B C. Si donc l'on suppose que B est à quelque C, et que l'on garde A B, la conclusion sera que A n'est pas à quelque C. Mais la donnée primitive n'est pas détruite, parce qu'on peut avoir également : Être et n'être pas à quelque A. De même si B est à quelque C et A à quelque C, il n'y aura pas de syllogisme; car aucune des données n'est universelle; et ainsi la proposition A B ne peut être détruite. § 7. Mais

toire. Premier syllogisme en *Cesare :* A n'est à aucun B : A est à tout C; Donc B n'est à aucun C. Second syllogisme détruisant la mineure en *Ferio* par sa contradictoire : A n'est à aucun B : B est à quelque C ; Donc A n'est pas à quelque C. Troisième syllogisme détruisant la majeure en *Datisi* par sa contradictoire : A est à tout C : B est à quelque C ; Donc A est à quelque B.

§ 5. *Si le syllogisme est particulier*, modes *Festino*, *Baroco*, après *Cesare*, *Camestres*. — *Dans la première figure*, ch. 8, § 10.

§ 6. Syllogisme en *Festino :* A n'est à aucun B : A est à quelque C; Donc B n'est pas à quelque C. Second syllogisme en *Ferio*, qui ne détruit pas la mineure : A n'est à aucun B : B est à quelque C ; Donc A n'est pas à quelque C, ce qui n'est pas en opposition complète avec la mineure, puisqu'il peut être vrai à la fois que A soit et ne soit pas à quelque C. Troisième syllogisme pour détruire la majeure : A est à quelque C : B est à quelque C ; le syllogisme n'est pas possible, parce que de deux particulières on ne peut tirer de conclusion. Ainsi, en convertissant la conclusion en sa contraire, on ne peut détruire aucune des deux propositions de *Festino*.

§ 7. On les détruit toutes les deux, si l'on convertit la conclusion en sa contradictoire. Premier syllogisme en *Festino :* A n'est à aucun B, A est à quelque C; Donc B n'est pas à quelque C. Second syllogisme détruisant la mineure en *Celarent* par sa contradictoire : A n'est à aucun B, B est à tout C ; Donc A n'est à aucun C. Troisième syllogisme en *Di-*

si la conversion est contradictoire, les deux propositions seront détruites. En effet, si B est à tout C, et que A ne soit à aucun B, A ne sera à aucun C; mais on supposait qu'il était à quelque C. Et encore si B est à tout C, et A à quelque C, A sera à quelque B. § 8. La démonstration est la même, si la proposition universelle est affirmative.

samis, détruisant la majeure par sa contradictoire : A est à quelque C, B est à tout C; Donc A est à quelque B.

§ 8. *Si la proposition universelle est affirmative, Baroco* au lieu de *Festino*. Par contraire, aucune des prémisses n'est détruite; par contradictoire, elles le sont toutes deux. Premier syllogisme en *Baroco :* A est à tout B, A n'est pas à quelque C; Donc B n'est pas à quelque C. Second syllogisme en *Darii* qui ne détruit pas la mineure : A est à tout B, B est à quelque C; Donc A est à quelque C, conclusion qui peut être vraie en même temps que la première. Troisième syllogisme pour détruire la majeure : A n'est pas à quelque B, B est à quelque C, la conclusion est impossible avec deux prémisses particulières. — Par contradictoire; premier syllogisme en *Baroco :* A est à tout B, A n'est pas à quelque C; Donc B n'est pas à quelque C. Second syllogisme détruisant la mineure par sa contradictoire en *Barbara :* A est à tout B, B est à tout C; Donc A est à tout C. Troisième syllogisme détruisant la majeure par sa contradictoire en *Brocardo :* A n'est pas à quelque C, B est à tout C; Donc A n'est pas à quelque B, contradictoire de la majeure.

CHAPITRE X.

Conversion des Syllogismes. — Troisième figure. — Syllogismes affirmatifs : conversion par contraire, conversion par contradictoire. — Syllogismes négatifs : conversion par contraire, conversion par contradictoire.

Remarques applicables aux trois figures. — Examen des figures où se forment les Syllogismes opposés aux premiers.

§ 1. Dans la troisième figure, quand la conclusion est convertie par contraire, ni l'une ni l'autre des propositions n'est détruite dans aucun des syllogismes : mais, quand elle l'est par contradictoire, toutes les deux sont toujours détruites. § 2. Soit prouvé que A est à quelque

Ce chapitre se compose comme le chapitre 7 de deux parties distinctes. La première, jusqu'au § 11 exclusivement, présente les effets de la conversion sur les modes de la troisième figure; La seconde en résume les règles pour les trois figures.

§ 1. Règle générale de la troisième figure : la conclusion convertie en sa contraire, ne détruit aucune des prémisses; convertie en sa contradictoire, elle les détruit toutes les deux.

§ 2. Syllogisme en *Darapti*, dont les prémisses ne peuvent être détruites par la conversion de la conclusion en sa contraire. Premier syllogisme : A est à tout C, B est à tout C ; Donc A est à quelque B. Second syllogisme qui ne détruit pas la majeure : A n'est pas à quelque B, B est à tout C ; pas de conclusion. Troisième syllogisme qui ne détruit pas la mineure : A est à tout C, A n'est pas à quelque B; pas de conclusion. Le second et le troisième syllogismes n'ont pas de conclusion, parce que le mode OA est inutile dans la première figure, et AO dans la troisième. Voir plus haut, ch. 4, § 15, et ch. 6, § 16.

B, et que C soit pris pour moyen, les propositions étant universelles. Si donc on suppose que A n'est pas à quelque B, mais que B est à tout C, il n'y a pas de syllogisme de A à C. De même, si A n'est pas à quelque B, mais est à tout C, il n'y aura pas de syllogisme de B à C. § 3. On démontrera de la même façon, lorsque les propositions ne seront pas universelles. En effet, il faut par la conversion, ou que toutes deux deviennent particulières, ou que l'universelle se trouve jointe à l'extrême mineur; et l'on sait que, de cette façon, il n'y a pas de syllogisme, ni dans la première figure, ni dans la moyenne. § 4. Si les propositions sont converties par contradictoire, elles sont toutes deux détruites. § 5. Car si

§ 3. *Lorsque les propositions ne seront pas universelles*, quand l'une des deux sera particulière, *Disamis*, *Datisi*. En effet, par la *conversion* de la conclusion en sa contraire, les deux propositions sont particulières, quand il s'agit de détruire la mineure de *Disamis*, et la majeure de *Datisi;* et de plus, la mineure devient universelle, quand on veut détruire la mineure de *Datisi*; et elle reste universelle, quand on veut détruire la majeure de *Disamis*. Comme la conclusion doit être particulière négative, soit dans la première, soit dans la seconde figure, on ne peut avec ces conditions obtenir de conclusions, puisque, dans les modes applicables de l'une et de l'autre, la mineure est toujours particulière; et que d'un autre côté, avec deux prémisses particulières, on n'obtient de conclusion dans aucune figure. Il est inutile de donner ici les deux syllogismes en *Disamis* et en *Datisi*, et les quatre syllogismes incomplets destinés à détruire de part et d'autre la majeure et la mineure. On peut facilement les suppléer d'après les exemples qui précèdent.

§ 4. *Les propositions*, ce terme n'est pas très-exact, puisqu'il s'agit ici de la conversion de la conclusion en sa contradictoire, et non point de la conversion des propositions; mais Aristote entend parler ici des propositions qui forment les conclusions dans les divers modes de cette figure.—Voir le § 1. — Après avoir prouvé que la conversion par contraire ne détruit point les prémisses, il reste à montrer que la conversion par contradictoire les détruit.

§ 5. Il faut sous-entendre ici le syllogisme primitif en *Darapti* donné plus haut au § 1 : A est à tout C, B est à tout C; Donc A est à quelque B. Second syllogisme en *Celarent*,

A n'est à aucun B, et que B soit à tout C, A ne sera à aucun C. Et, de même, si A n'est à aucun B, et qu'il soit à tout C, B ne sera à aucun C. § 6. De même encore, si l'une des propositions n'est pas universelle; car si A n'est à aucun B, et que B soit à quelque C, A ne sera pas à quelque C. Mais si A n'est à aucun B et qu'il soit à tout C, B ne sera à aucun C. § 7. Même résultat, si le syllogisme est privatif. Soit prouvé que A n'est pas à quelque B, et que B C soit affirmatif et A C négatif; c'est ainsi, en effet, que se formait ce syllogisme. Lors donc que l'on prend la proposition contraire de la conclusion, il n'y a pas de syllogisme; car si A est à quelque B et B à tout C, il n'y avait pas de syllogisme de A à C. Et, de même, si A est à quelque B et n'est à aucun C, il n'y en avait pas

qui détruit la majeure : A n'est à aucun B, B est à tout C; Donc A n'est à aucun C, par contradictoire de la première conclusion. Troisième syllogisme en *Cesare*, détruisant de même la mineure : A n'est à aucun B, A est à tout C; Donc B n'est à aucun C.

§ 6. *Si l'une des prémisses n'est pas universelle*, modes *Datisi*, *Disamis*. Premier syllogisme en *Datisi* : A est à tout C, B est à quelque C; Donc A est à quelque B. Second syllogisme en *Ferio*, détruisant par contradictoire la majeure : A n'est à aucun B, B est à quelque C; Donc A n'est pas à quelque C. Troisième syllogisme en *Cesare*, détruisant de même la mineure : A n'est à aucun B, A est à tout C; Donc B n'est à aucun C. — On peut appliquer la même démonstration au syllogisme en *Disamis* qu'Aristote n'indique pas ici.

§ 7. *Si le syllogisme est privatif*, mode *Felapton* : la règle est la même, c'est-à-dire qu'en convertissant la conclusion par contraire, on ne détruit pas les prémisses; et qu'on les détruit, en convertissant par contradictoire. Premier syllogisme : A n'est à aucun C : B est à tout C; Donc A n'est pas à quelque B. — *Se formait ce syllogisme*, Voir liv. 1, ch. 6, § 7. Second syllogisme pour détruire la majeure avec conclusion convertie en sa contraire : A est à quelque B : B est à tout C; pas de conclusion, parce que dans la première figure la majeure ne peut être particulière. Liv. 1, ch. 4, § 15. Troisième syllogisme pour détruire la mineure : A est à quelque B : A n'est à aucun C; pas de conclusion, parce que dans la seconde figure la majeure ne peut être non plus particulière. Liv. 1, ch. 5, § 18.

de B à C; donc, les propositions ne sont pas détruites. § 8. Mais, lorsqu'on prend la contradictoire, elles le sont; car si A est à tout B et B à tout C, A sera à tout C; mais on supposait qu'il n'était à aucun. Et encore si A est à tout B et n'est à aucun C, B ne sera à aucun C; mais on le supposait à tout C. § 9. On démontre de même, lorsque les propositions ne sont pas universelles; car la proposition A C devient universelle et privative; et l'autre proposition, particulière et affirmative. Si donc A est à tout B, et B à quelque C, A, par suite, est à quelque C: mais on supposait qu'il n'était à aucun C. Soit encore A à tout B et à aucun C, B, alors, n'est à aucun C: mais on le supposait à quelque C. § 10. Si A est à quelque B, et B à quelque C, il n'y a

§ 8. Avec une conclusion convertie en sa contradictoire, les prémisses sont détruites. Premier syllogisme en *Felapton :* A n'est à aucun C : B est à tout C ; Donc A n'est pas à quelque B. Second syllogisme en *Barbara*, détruisant par contradictoire la majeure : A est à tout B : B est à tout A ; Donc A est à tout C. Troisième syllogisme en *Camestres* détruisant de même la mineure : A est à tout B : A n'est à aucun C ; Donc B n'est à aucun C. — *On le supposait à tout C*, dans la mineure du premier syllogisme, comme on supposait A à aucun C dans la majeure.

§ 9. *Quoique les propositions ne soient pas universelles*, *Ferison* au lieu de *Felapton*. Premier syllogisme en *Ferison :* A n'est à aucun C : B est à quelque C ; Donc A n'est pas à quelque B. Second syllogisme par contradictoire de la conclusion détruisant la majeure en *Darii :* A est à tout B : B est à quelque C ; Donc A est à quelque C. Troisième syllogisme en *Camestres*, détruisant de même la mineure : A est à tout B : A n'est à aucun C ; Donc A n'est à aucun C.

§ 10. *Si A est à quelque B*, c'est-à-dire, si on convertit la conclusion en sa contraire au lieu de sa contradictoire. Dans le premier cas, il n'y a pas de syllogisme parce que les deux propositions sont particulières pour détruire la majeure ; dans le second, pour détruire la mineure, il n'y en a pas davantage, parce que le mode IE est inutile dans la seconde figure, la majeure étant particulière. Voir plus haut § 7. Il faut remarquer qu'Aristote omet le mode *Brocardo* pour lequel les règles subsistent ce-

pas de syllogisme; il n'y en a pas non plus, si A est à quelque B et n'est à aucun C. Ainsi, d'une façon, les propositions sont détruites; et elles ne le sont pas, de l'autre.

§ 11. On voit donc, d'après ce qui vient d'être dit, comment il faut que la conclusion se convertisse pour que le syllogisme ait lieu dans chaque figure. § 12. On voit de plus quand est prouvée la contraire, et quand est prouvée la contradictoire de la proposition. § 13. On peut remarquer aussi que, dans la première figure, les syllogismes se forment par la figure moyenne et la dernière; et que la proposition, jointe à l'extrême mineur, est toujours détruite par la moyenne, et celle du majeur, toujours par la dernière. Dans la seconde, les propositions sont détruites par la première et la dernière : celle de l'extrême mineur, toujours par la dernière figure; et celle de l'extrême majeur, toujours par la troisième. Enfin, dans la dernière figure, elles sont détruites par la première et par la moyenne : celle de l'extrême majeur, toujours par la première; celle du mineur, toujours par la moyenne. § 14. On voit donc clairement ce que c'est

pendant. — *D'une façon*, c'est-à-dire par conversion de la conclusion en sa contradictoire. — *De l'autre*, par conversion de la conclusion en sa contraire.

§ 11. Seconde partie de ce chapitre : Observations générales sur les effets de la conversion dans les trois figures. — *Le syllogisme*, sous-entendu : qui détruit l'une ou l'autre proposition.

§ 12. En effet, les nouvelles conclusions obtenues dans le second et le troisième syllogismes, sont tantôt contraires, tantôt contradictoires, soit à la majeure, soit à la mineure du premier syllogisme.

§ 13. Synthèse des règles analytiques des deux derniers chapitres et de celui-ci.

§ 14. *Le syllogisme*, la conclusion nouvelle, qui détruit ou la majeure ou la mineure du premier syllogisme.

que la conversion, les cas où elle donne le syllogisme dans chaque figure, et la nature de ceux qu'elle y produit.

CHAPITRE XI.

Réduction à l'absurde. — Première figure. — Définition de la démonstration par réduction à l'absurde. — Toutes les espèces de conclusions sont ainsi démontrées dans toutes les figures, excepté la conclusion universelle affirmative qui ne l'est pas dans la première. — De la conclusion particulière affirmative. — De la conclusion universelle négative. — De la conclusion particulière négative. — Remarques applicables à tous les modes de la première figure.

§ 1. Le syllogisme par réduction à l'absurde a lieu lorsqu'on prend la contradictoire de la conclusion, et

§ 1. On a vu plus haut, liv. 1, ch. 5, 6 et passim, qu'Aristote avait fait un très-fréquent usage de la démonstration par réduction à l'absurde. En voici la théorie complète qui se rapproche beaucoup, ainsi qu'il le remarque, de la conversion exposée dans les chapitres qui précèdent. — *Une autre proposition*, l'une des deux prémisses que l'adversaire accorde. — *Tandis qu'on réduit à l'absurde*, Dans la réduction à l'absurde, on ne prend que l'une des prémisses, et par hypothèse, la contradictoire ou la contraire, de la conclusion qu'on nie. — *Sous la même forme*, c'est-à-dire, avec les mêmes modifications de quantité et de qualité. — *Par exemple*, syllogisme en *Barbara* sous-entendu : A est à tout C, C est à tout B; Donc A est à tout B. Second syllogisme avec la contraire de la conclusion, en *Camestres :* A est à tout C, A n'est à aucun B; Donc C n'est à aucun B, conclusion absurde puisqu'elle est contraire à la mineure admise : C est à tout B. Troisième syllogisme avec la contradictoire de

que l'on y ajoute une autre proposition. Il se forme dans toutes les figures, et ressemble à la conversion. La seule différence, c'est que l'on convertit, quand le syllogisme est déjà fait et que l'on a admis les deux propositions, tandis qu'on réduit à l'absurde, quand la contradictoire, bien qu'on ne l'ait pas d'abord accordée, est vraie de toute évidence. Du reste, les termes sont les mêmes dans les deux cas, et on les prend de part et d'autre sous la même forme. Par exemple, soit A à tout B, et que C soit moyen, si l'on suppose que A n'est pas à tout B, ou n'est à aucun B, et qu'il est à tout C, proposition prise pour vraie, il faut nécessairement que C ne soit à aucun B, ou ne soit pas à tout B. Mais ceci est impossible : par conséquent la supposition qu'on fait est fausse : donc la contradictoire est vraie. Et de même pour les autres figures; car tous les cas où l'on peut employer la conversion se prêtent aussi au syllogisme par l'absurde.

§ 2. Toutes les autres conclusions sont donc démontrées par l'absurde dans toutes les figures; mais l'universelle affirmative, qui est prouvée dans la moyenne et la troisième, ne l'est pas dans la première. § 3. Supposons,

la conclusion en *Baroco* : A est à tout C, A n'est pas à quelque B; Donc C n'est pas à quelque B, conclusion absurde par la même raison que la précédente.— *La supposition qu'on fait*, soit : A n'est à aucun B, soit : A n'est pas à quelque B.

§ 2. *Mais l'universelle affirmative, Barbara*, c'est que la contradictoire de la conclusion serait une particulière négative, et qu'elle produirait, soit qu'on la prît pour majeure, soit qu'on la prît pour mineure, les modes inutiles OA et AO. *Barbara* ne peut donc être prouvé par réduction à l'absurde qu'en *Baroco* dans la seconde figure, et en *Brocardo* dans la troisième.

§ 3. *Supposons, en effet, Barbara* ne peut être démontré par réduction à l'absurde qu'en prenant, soit la contradictoire, soit la contraire de la conclusion, c'est-à-dire, dans le premier cas, A n'est pas à tout B; et dans

en effet, que A ne soit pas à tout B, ou ne soit à aucun B ; et ajoutons une autre proposition quelconque, c'est-à-dire, que C est à tout A, ou B à tout D ; car on obtient ainsi la première figure. Si donc l'on suppose que A n'est pas à tout B, il n'y a pas de syllogisme, de quelque façon que l'on prenne la proposition. § 4. Si A n'est supposé à aucun B, et que l'on ajoute B D, il y aura bien syllogisme du faux ; mais l'objet en question n'est pas démontré ; car, si A n'est à aucun B, et que B soit à tout D, A ne sera à aucun D. Mais supposons que cela soit impossible : donc il est faux que A ne soit à aucun B. Mais, s'il est faux qu'il ne soit à aucun, il ne s'ensuit pas qu'il soit vrai qu'il soit à tout. § 5. Si l'on ajoute la proposition C, il n'y a pas de syllogisme, non plus que quand

le second, A n'est à aucun B. — *Quelconque*, c'est-à-dire, soit la majeure, soit la mineure, selon que l'hypothèse devient mineure ou majeure. — Première hypothèse : A n'est pas à tout B ; prenant cette contradictoire pour majeure, on a : C est à tout A, A n'est pas à tout B ; pas de conclusion possible. Ou la prenant pour majeure, on a : A n'est pas à tout B, B est à tout D ; pas de conclusion non plus, par le motif expliqué au § 2.

§ 4. Seconde hypothèse, avec la contraire de la conclusion ; A n'est à aucun B, étant la contraire de A est à tout B. On arrivera bien ainsi à une erreur ; mais comme elle ne sera pas contradictoire à la première conclusion, celle-ci ne sera pas démontrée par réduction à l'absurde. — Prenant cette hypothèse pour majeure, le syllogisme se forme en *Celarent* : A n'est à aucun B, B est à tout D ; Donc A n'est à aucun D. Si cette conclusion est fausse, il s'ensuit bien que la majeure est fausse, la mineure étant évidemment vraie ; mais il ne s'ensuit pas du tout que la première conclusion soit vraie, parce que les contraires peuvent être toutes les deux fausses à la fois, et qu'on ne peut pas, comme pour les contradictoires, induire de la fausseté de l'une, la vérité de l'autre : Donc la conclusion à démontrer n'est pas démontrée, bien qu'on soit arrivé à une conclusion fausse.

§ 5. *La proposition* CA, c'est-à-dire, la majeure de la première hypothèse, § 3 ; et si l'on prend alors la contraire de la conclusion pour mineure, on a le mode AE, inutile dans la première figure, où la mineure doit toujours être affirmative. — *Quand on supposait*, Voir plus haut les exemples cités au § 3.

on supposait que A n'était pas à tout B. § 6. Il est donc clair que l'affirmative universelle n'est pas démontrée par l'absurde dans la première figure.

§ 7. Mais la particulière affirmative, l'universelle négative, et la particulière négative, peuvent l'être.

§ 8. Supposons, en effet, que A ne soit à aucun B, et que B soit supposé à tout C, ou à quelque C. Alors il est nécessaire que A ne soit à aucun C, ou ne soit pas à tout C; mais cela est impossible. En supposant vrai et de toute évidence que A soit à tout C, si la dernière conclusion est fausse, il est nécessaire que A soit à quelque B. § 9. Si l'autre proposition est jointe à A, il n'y aura pas de syllogisme. § 10. Il n'y en aura pas non plus, lorsque la supposition est la contraire de la conclusion : par

§ 6. Résumé des observations précédentes, et confirmation de celle du § 2.

§ 7. Énoncé général des règles qui vont suivre.

§ 8. Examen du mode *Darii*, qui, dans la réduction, doit prouver sa conclusion particulière affirmative par des syllogismes en *Celarent* et en *Ferio*. — Par un premier syllogisme en *Darii*, on a obtenu pour conclusion : Donc A est à quelque B. Prenant la contradictoire pour majeure, on a en *Celarent :* A n'est à aucun B, B est à tout C; Donc A n'est à aucun C; et en *Ferio :* A n'est à aucun B, B est à quelque C; Donc A n'est pas à tout C. — *Mais cela est impossible*, c'est-à-dire que les deux conclusions, ainsi obtenues, sont absurdes, parce qu'on suppose que, de toute évidence, A est à tout C. — *Si la dernière conclusion*, c'est-à-dire, celle du syllogisme en *Celarent*, et celle du syllogisme en *Ferio*.

§ 9. *Si l'autre proposition est jointe à A*, c'est-à-dire, si la proposition vraie, que l'on garde, est la majeure, et que la contradictoire hypothétique soit prise pour mineure. Comme elle est négative, puisqu'elle est contradictoire d'une affirmative, la mineure est alors négative, et ne peut donner de syllogisme dans la première figure.

§ 10. *Lorsque la supposition est la contraire*, c'est-à-dire, lorsque par hypothèse on prend la contraire et non plus la contradictoire de la conclusion. Aristote dit ici : contraire, mais plus exactement, c'est subcontraire qu'il faudrait dire; car la particulière négative n'est que la subcontraire de la particulière affirmative, puisque toutes deux peuvent être vraies à la fois.

exemple, la particulière négative. C'est donc évidemment la contradictoire qu'il faut supposer. § 11. Soit supposé encore que A est à quelque B, et supposé aussi que C est à tout A : il est alors nécessaire que C soit à quelque B. Mais supposons cela impossible : donc la supposition qu'on a faite était fausse ; et, puisqu'il en est ainsi, il est vrai que C n'est à aucun B. § 12. De même, si C A est supposé privatif. § 13. Mais, si la proposition est jointe à B, il n'y aura pas de syllogisme. § 14. Si l'on suppose la contraire, le syllogisme aura bien lieu, et l'on arrivera à l'absurde ; mais alors on ne démontre pas l'objet en question. § 15. En effet, soit supposé que A est à tout B,

§ 11. Démonstration de la proposition universelle négative, dont la contradictoire est une particulière affirmative. Elle est démontrée par réduction à l'absurde en *Darii* : C est à tout A : A est à quelque B ; Donc C est à quelque B. Si l'on suppose cette conclusion absurde, la mineure, contradictoire de la première conclusion, est fausse : donc cette première conclusion est vraie ; donc C n'est à aucun B.

§ 12. *CA est supposé privatif*, c'est-à-dire, si la majeure du syllogisme conduisant à l'absurde est universelle négative au lieu d'être universelle affirmative, *Ferio* au lieu de *Darii*. La conclusion absurde est particulière négative, c'est-à-dire, contraire ; et non plus contradictoire à la première conclusion universelle négative.

§ 13. *Si la proposition est jointe à B*, c'est-à-dire, si la proposition vraie qu'on garde est la mineure au lieu d'être la majeure. Voir plus haut, § 9. — *Il n'y aura pas de syllogisme*, car la contradictoire de l'universelle négative étant une particulière affirmative, elle ne peut servir de majeure dans la première figure, qui doit toujours avoir une majeure universelle.

§ 14. *Si l'on suppose la contraire*, c'est-à-dire, si, dans l'hypothèse, on prend la proposition contraire à la première conclusion universelle négative, au lieu de prendre sa contradictoire. — *On ne démontre pas l'objet en question*, parce que les deux contraires peuvent être fausses à la fois, et qu'on ne peut de la fausseté de l'une induire la vérité de l'autre comme pour les contradictoires. Voir plus haut, § 4.

§ 15. *Soit supposé que A est à tout B*, c'est-à-dire, si l'on prend la contraire de l'universelle négative, en gardant la première majeure admise : ce syllogisme se forme en

et que C soit à tout A, il y aura nécessité que C soit à tout B. Mais cela est impossible : de sorte qu'il est faux que A soit à tout B. Mais, de ce qu'il n'est pas à tout, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il n'est à aucun. § 16. De même encore, si l'on joint l'autre proposition à B; car il y aura syllogisme, et l'on prouve l'impossibilité. Mais l'hypothèse n'est pas détruite; et c'est, par conséquent, la contradictoire qu'il faut supposer.

§ 17. Pour démontrer que A n'est pas à tout B, il faut supposer qu'il est à tout; car, si A est à tout B, et C à tout A, C sera à tout B; donc, si cela est impossible, la supposition qu'on a faite est fausse. § 18. Même résultat, si l'on joint l'autre proposition à B. § 19. Si A C était négatif, il en serait encore de même; car le syllogisme

Barbara : C est à tout A : A est à tout B; Donc C est à tout B, conclusion absurde : donc C n'est pas à tout B; mais il ne s'ensuit pas qu'il ne soit à aucun B; ce qui était à démontrer.

§ 16. *Si l'on joint l'autre proposition à B*, c'est-à-dire, si l'on garde pour mineure la proposition vraie. — *L'hypothèse n'est pas détruite*, sous-entendu, de manière que la première conclusion soit établie pour vraie : c'est qu'ici encore les deux contraires peuvent être fausses à la fois. Voir plus haut, § 14. — En résumé donc l'universelle négative n'est jamais prouvée par réduction à l'absurde, si l'on prend hypothétiquement sa contraire : c'est toujours sa contradictoire qu'il faut employer.

§ 17. *Que A n'est pas à tout B*, c'est-à-dire, pour démontrer, par réduction à l'absurde, la particulière négative, il faut prendre la contradictoire universelle affirmative. Le syllogisme par l'absurde se forme en *Barbara :* C est à tout A, A est à tout B; Donc C est à tout B, conclusion absurde parce que la mineure est contradictoire à la première conclusion qui alors est vraie.

§ 18. *Si l'on joint l'autre proposition à B*, c'est-à-dire, si la proposition vraie qu'on garde est prise pour mineure, le syllogisme se forme toujours en *Barbara ;* et la majeure est fausse.

§ 19. *Si AC était négatif*, *Celarent* au lieu de *Barbara*, la majeure universelle étant négative au lieu d'être affirmative; et la mineure est fausse. La conclusion est fausse comme elle, et négative comme la majeure.

a lieu également. § 20. Si l'on joint à B le privatif, il n'y aura rien de démontré. § 21. Mais, si l'on suppose, non qu'il est à tout, mais qu'il est à quelque, il est alors démontré, non qu'il n'est pas à tout, mais bien qu'il n'est à aucun. Car, soit A à quelque B, et C à tout A, C sera aussi à quelque B. Si donc cela est impossible, il est faux que A soit à quelque B; de sorte qu'il est vrai qu'il n'est à aucun. Mais, ceci démontré, la proposition vraie est détruite aussi; car A était à quelque B, et n'était pas à quelque autre B. De plus, l'absurde ne se produit pas ici par l'hypothèse; car alors elle serait fausse, puisque, de données vraies, on ne peut conclure le faux. Mais elle est vraie ici, puisque A est à quelque B. Donc il faut supposer, non qu'il est à quelque B, mais qu'il est à tout B. § 22. De même, si nous démontrions que A n'est pas à

§ 20. *Le privatif à B*, c'est-à-dire, si la mineure est universelle privative; il n'y a pas alors de conclusion possible, parce que, dans la première figure, la mineure doit toujours être affirmative.

§ 21. Au lieu de la contradictoire, § 17, on peut prendre la contraire de la particulière négative. — *Non qu'il n'est pas à tout*, c'est-à-dire qu'on ne démontre pas la contradictoire; *mais bien qu'il n'est à aucun*, c'est-à-dire, la contraire. — Syllogisme en *Darii* par réduction à l'absurde: C est à tout A, A est à quelque B; Donc C est à quelque B, conclusion absurde; or, la majeure est vraie, donc la mineure est fausse : A est à quelque B; donc la contradictoire : A n'est à aucun B, est vraie.—*La proposition vraie est détruite*, c'est-à-dire, A n'est pas à quelque B. — *Car alors elle serait fausse*, en effet la majeure étant vraie, et la conclusion fausse, il faut que la mineure qui est l'hypothèse soit fausse; car si elle était vraie, la conclusion serait vraie aussi, puisque de prémisses toutes deux vraies, on ne peut tirer que le vrai. — *Non qu'il est à quelque B*, c'est-à-dire qu'il faut toujours, dans l'hypothèse, prendre la contradictoire et non la contraire; or, la contradictoire de la particulière négative est l'universelle affirmative.

§ 22. C'est que, dans la langue logique d'Aristote, N'être pas à quelque, n'être pas à tout, sont des expressions identiques, représentant toutes deux la particulière négative. La démonstration doit alors être la même de part et d'autre. Voir plus haut, ch. 8, § 2.

quelque B; car, si c'est la même chose de n'être pas à quelque et de n'être pas à tout, la démonstration doit être pareille pour les deux cas.

§ 23. Il est donc évident qu'il faut supposer dans tous les syllogismes, non pas la contraire, mais la contradictoire. De cette façon, l'on aura une conclusion nécessaire; et l'on obtiendra une proposition probable, parce que, si, pour toute chose, il faut que l'affirmation ou la négation soit vraie, une fois démontré que ce n'est pas la négation qui est vraie, il est nécessaire que ce soit l'affirmation; et réciproquement, quand l'on ne suppose pas que l'affirmation est vraie, il y a lieu de croire que c'est la négation. Mais on ne peut admettre la proposition contraire d'aucune des deux façons. En effet, s'il est faux qu'il ne soit à aucun, il n'est pas nécessairement vrai pour cela qu'il soit à tout; ni probable que, si l'un des deux est faux, l'autre soit vrai.

§ 24. Il est clair que, dans la première figure, toutes les autres conclusions sont obtenues par réduction à l'absurde, mais que l'affirmative universelle ne l'est pas.

§ 23. *Dans tous les syllogismes*, de la première figure, conduisant à l'absurde. — *D'aucune des deux façons*, c'est-à-dire, ni comme nécessaire, ni comme probable. On ne peut l'admettre comme nécessaire; car la fausseté de l'hypothèse n'entraîne pas nécessairement la vérité de la proposition contraire; ni comme probable; car, pour les contraires, il n'est pas non plus probable que l'une étant fausse, l'autre soit vraie, puisqu'elles peuvent être aussi toutes deux fausses à la fois.

§ 24. Voir l'exception du § 2, qui est ici confirmée.

CHAPITRE XII.

Réduction à l'absurde. — Seconde figure. — De la conclusion universelle affirmative. — De la conclusion particulière affirmative. — De la conclusion universelle négative. — De la conclusion particulière négative. — Remarques applicables à toutes les conclusions dans la seconde figure.

§ 1. Dans la figure moyenne et dans la dernière, on peut démontrer même l'universelle affirmative. Supposons, en effet, que A n'est pas à tout B, et qu'il est à tout C. Si donc il n'est pas à tout B et qu'il soit à tout C, C ne sera pas à tout B. Mais cela est impossible, en supposant qu'il est évident que C est à tout B; donc, la supposition était fausse; donc, il est vrai qu'il est à tout. § 2. Si l'on suppose la proposition contraire, il y aura

§ 1. Dans la seconde figure, on peut démontrer, par réduction à l'absurde, toutes les espèces de propositions. Et d'abord l'universelle affirmative. Soit en effet prouvé par un syllogisme en *Barbara*, que A est à tout B. En prenant sa contradictoire pour majeure, on a en *Baroco* de la seconde figure : A est à tout C, A n'est pas à tout B; Donc C n'est pas à tout B, conclusion absurde, parce qu'on a admis, comme évidente, cette proposition : C est à tout B; donc la conclusion étant absurde, il faut que la mineure le soit, puisque la majeure est prise pour vraie; donc A est à tout B; et la proposition universelle affirmative est prouvée par réduction à l'absurde, dans la seconde figure, *Barbara* par *Baroco*.

§ 2. Si l'on prend la proposition contraire au lieu de la contradictoire, on réduira bien à l'absurde; mais la première conclusion ne sera pas démontrée, parce qu'on obtiendra une universelle négative pour conclusion

bien syllogisme, et l'impossibilité sera démontrée; mais la chose en question ne l'est pas; car si A n'est à aucun B, et s'il est à tout C, C ne sera à aucun B. Mais cela est impossible; donc, il est faux qu'il ne soit à aucun. Mais si cela est faux, il n'est pas vrai pour cela qu'il soit à tout. § 3. Lorsque A est à quelque B, supposons qu'il ne soit à aucun B et qu'il soit à tout C; alors il y a nécessité que C ne soit à aucun B. Si donc cela est impossible, il faut nécessairement que A soit à quelque B. § 4. Si l'on suppose qu'il n'est pas à quelque B, ce sera le même résultat que dans la première figure. § 5. Supposons encore que A soit à quelque B, et qu'il ne soit à aucun C, alors il y a nécessité que C ne soit pas à quelque B. Mais on le supposait à tout C; donc la supposition est fausse; et A ne sera à aucun B. § 6. A n'étant pas à tout B, sup-

nouvelle, et que les deux contraires peuvent être fausses à la fois. Le syllogisme se forme en *Camestres :* A est à tout C, A n'est à aucun B; Donc C n'est à aucun B, conclusion absurde. Mais, de ce qu'il est faux que C ne soit à aucun B, il ne s'ensuit pas du tout qu'il soit à tout B; et c'est ce qui était à démontrer.

§ 3. Démonstration de la particulière affirmative; syllogisme en *Camestres :* A est à tout C, A n'est à aucun B; Donc C n'est à aucun B, conclusion absurde; donc la contradictoire de la mineure particulière affirmative est vraie; donc A est à quelque B.

§ 4. La démonstration de la particulière affirmative n'a pas lieu, si l'on prend sa contraire particulière négative pour mineure en *Baroco :* A est à tout C: A n'est pas à tout B; Donc C n'est pas à quelque B, conclusion absurde, mais qui n'établit pas du tout la vérité de sa contraire, parce que les contraires peuvent être fausses toutes deux à la fois. — *Même résultat*, ch. 11, § 21.

§ 5. Démonstration de l'universelle négative, syllogisme en *Festino*: A n'est à aucun C: A est à quelque B; Donc C n'est pas à quelque B, conclusion absurde, parce qu'on avait admis d'abord : C est à tout B; donc la mineure hypothétique est fausse; Donc A n'est à aucun B; et l'universelle négative est démontrée par réduction à l'absurde dans la seconde figure.

§ 6. Démonstration de la particulière négative : syllogisme en *Cesare:* A n'est à aucun C : A est à tout B;

posons qu'il soit à tout, et qu'il ne soit à aucun C, il y a nécessité alors que C ne soit à aucun B. Mais cela est impossible; donc, il est vrai qu'il n'est pas à tout B. § 7. En résumé, l'on voit que tous les syllogismes s'obtiennent dans la figure moyenne.

CHAPITRE XIII.

Réduction à l'absurde. — Troisième figure. — De la conclusion universelle affirmative. — De la conclusion particulière affirmative. — De la conclusion universelle négative. — De la conclusion particulière négative.

Règles générales applicables aux trois figures : Il faut toujours prendre la contradictoire et non la contraire.

§ 1. Et de même aussi par la dernière. Soit, en effet, supposé que A n'est pas à quelque B, et que C est à tout

Donc C n'est à aucun B, conclusion absurde; donc la contradictoire de la mineure hypothétique est vraie : donc A n'est pas à tout B, ou n'est pas à quelque B.

§ 7. *Tous les syllogismes*, syllogismes pour conclusions.

Ce chapitre se compose de deux parties, du § 1 au § 8 exclusivement, ce sont les règles de la preuve par réduction à l'absurde dans la troisième figure. Les § 8 et 9 présentent des remarques générales.

§ 1. *De même aussi*, sous-entendu : toutes les espèces de conclusions sont démontrées. — *Soit en effet supposé*, démonstration de l'universelle affirmative par sa contradictoire prise pour majeure en *Brocardo* : A n'est pas à quelque B : C est à tout B; Donc A n'est pas à quelque C, conclusion absurde; donc la majeure est fausse; donc A est à tout B.

B; donc, A ne sera pas à quelque C. Mais si cela est impossible, il sera faux qu'il n'est pas à quelque C; donc il est vrai qu'il est à tout. § 2. Si l'on suppose que A n'est à aucun B, il y aura syllogisme, et l'impossibilité sera prouvée. Mais l'objet en question ne l'est pas; car si l'on suppose la proposition contraire, ce sera le même résultat que dans les cas qui précèdent. § 3. Il faut prendre cette dernière supposition elle-même, si l'on veut conclure l'affirmative particulière; car si A n'est à aucun B, et que C soit à quelque B, A n'est pas à tout C. Si donc cela est faux, il est vrai que A est à quelque B. § 4. Lorsque A n'est à aucun B, si l'on suppose qu'il est à quelque B, et qu'on ajoute que C est à tout B, il y a nécessité que A soit à quelque C. Mais il n'était à aucun C; donc, il est faux que A soit à quelque B. § 5. Si l'on suppose que A est à tout B, la question n'est

§ 2. Si l'on prend la contraire au lieu de la contradictoire, on arrivera bien à l'absurde en *Felapton*, mais la première conclusion ne sera pas prouvée, parce que les contraires peuvent être fausses à la fois : A n'est à aucun B : C est à tout B ; Donc A n'est pas à quelque C, conclusion absurde qui indique que la majeure hypothétique est fausse : mais de ce qu'il est faux que A n'est à aucun B, il ne s'ensuit pas qu'il soit à tout; or c'est ce qu'il fallait démontrer. — *Les cas qui précèdent*, ch. 12, § 2 et 4.

§ 3. Démonstration de la particulière affirmative. — *Cette dernière supposition*, celle du § 2, que A n'est à aucun B.—Syllogisme en *Ferison :* A n'est à aucun B: C est à quelque B; Donc A n'est pas à quelque C, conclusion absurde; donc la majeure est fausse ; donc sa contradictoire est vraie ; donc A est à quelque C.

§ 4. Démonstration de l'universelle négative par sa contradictoire en *Disamis :* A est à quelque B : C est à tout B ; Donc A est à quelque C ; conclusion absurde ; donc la majeure hypothétique est fausse, et sa contradictoire est vraie ; donc A n'est à aucun B.

§ 5. Par la contraire, au lieu de la contradictoire, on ne démontre pas l'universelle négative, on obtient seulement une contraire qui peut être fausse comme elle en *Darapti :* A est à tout B : C est à tout B ; Donc A est à quelque C, conclusion fausse : donc la majeure est fausse. Mais de

pas démontrée. § 6. Pour conclure que l'objet n'est pas à tout, il faut prendre cette supposition même qu'il est à tout. Ainsi A étant à tout B, et C à quelque B, A est à quelque C. Mais il n'en était pas ainsi; donc, il est faux qu'il soit à tout; et, par suite, il est vrai qu'il n'est pas à tout. § 7. Si l'on suppose qu'il est à quelque, ce sera la même démonstration que dans les cas précédents.

§ 8. Il est donc évident que, dans tous les syllogismes par l'absurde, c'est la contradictoire qu'il faut supposer. § 9. Il est clair aussi que, dans la figure moyenne, l'affirmatif est prouvé d'une certaine manière; et que l'universel l'est dans la dernière.

ce qu'il est faux que A soit à tout B, il ne s'ensuit pas qu'il ne soit à aucun.

§ 6. Démonstration de la particulière négative par sa contradictoire, majeure en *Datisi :* A est à tout B : C est à quelque B; Donc A est à quelque C, conclusion absurde; donc la majeure hypothétique est fausse et sa contradictoire est vraie; donc A n'est pas à quelque B.

§ 7. Cette démonstration peut avoir lieu par la contraire, majeure en *Disamis :* A est à quelque B : C est à tout B; Donc A est à quelque C, conclusion absurde; donc la majeure hypothétique est fausse. Mais de ce qu'il est faux que A soit à quelque B, il n'est pas démontré qu'il ne soit pas à quelque autre B.

§ 8. Résumé général pour les trois figures. C'est toujours la contradictoire, et non la contraire, qu'il faut prendre dans l'hypothèse qu'on fait pour réduire à l'absurde.

§ 9. L'affirmatif, soit universel, soit particulier, est prouvé par la seconde figure, bien que cette figure n'ait que des conclusions négatives : l'universel, soit affirmatif, soit négatif, est prouvé par la troisième, bien qu'elle n'ait que des conclusions particulières. — *D'une certaine manière*, c'est-à-dire, par réduction à l'absurde. — Les commentateurs ont remarqué avec raison qu'Aristote n'avait indiqué que les principaux modes pour la réduction à l'absurde, et qu'il avait omis les autres comme moins importants. Voici la règle générale : on peut réduire à l'absurde par le mode où se trouve, soit dans la majeure, soit dans la mineure, la contradictoire de la proposition qu'on veut ainsi démontrer. Soit par exemple à démontrer la particulière négative O; on le pourra dans tous les modes où l'on trouvera la proposition contradictoire, c'est-à-dire, l'universelle affirmative A. Ainsi O sera démontré par réduction à l'absurde dans *Bar-*

CHAPITRE XIV.

Comparaison de la démonstration par l'absurde et de la démonstration ostensive. — Différences et rapports des deux démonstrations, dans les propositions, les termes, la figure. — Résolution des Syllogismes par l'absurde en Syllogismes ostensifs. — Première figure; seconde figure; troisième figure. — Résolution des Syllogismes ostensifs en Syllogismes par l'absurde. — Remarques générales sur la liaison des deux espèces de démonstrations.

§ 1. La démonstration par l'absurde diffère de l'ostensive en ce qu'elle pose la proposition qu'elle veut détruire, en conduisant à une absurdité reconnue. La démonstration ostensive, au contraire, prend son point de départ dans des propositions accordées pour vraies. Ainsi l'une et l'autre prennent les deux propositions accordées. Mais l'une prend les propositions mêmes qui doivent donner le syllogisme; l'autre n'en prend qu'une,

bara, majeure et mineure : dans *Celarent* mineure, *Darii* majeure, etc. : en somme dans onze modes; I dans sept; E dans six; enfin A dans deux seulement.

§ 1. *En ce qu'elle pose la proposition*, c'est-à-dire qu'elle l'admet dans les prémisses, soit comme majeure, soit comme mineure; et elle détrui cette proposition en menant à une conclusion absurde; car, la conclusion étant absurde, il faut que l'une des prémisses le soit : or ce ne peut être que l'hypothèse, puisque l'autre proposition est admise comme vraie; alors cette hypothèse même qu'on a posée est détruite, et sa contradictoire, qui est la première conclusion, est prouvée par cela même. — *Qui doivent donner le syllogisme*, Syllogisme pour conclusion.

avec la contradictoire de la conclusion. § 2. Dans l'une, il n'est pas nécessaire que la conclusion soit connue, ni que l'on suppose à l'avance qu'elle est ou qu'elle n'est pas. Dans l'autre, au contraire, il faut nécessairement supposer d'abord qu'elle n'est pas. Peu importe, du reste, que la conclusion soit affirmative ou négative; car le procédé est le même pour les deux cas.

§ 3. Toute conclusion ostensive peut être aussi démontrée par l'absurde; et toute conclusion par l'absurde peut être démontrée ostensivement, et par les mêmes termes, mais non dans les mêmes figures. § 4. Lorsque le syllogisme par l'absurde a lieu dans la première figure, la conclusion vraie sera ou dans la moyenne, ou dans la dernière; privative, dans la moyenne; affirmative, dans la dernière. Lorsque le syllogisme par l'absurde a lieu dans la figure moyenne, la conclusion vraie est dans la première, pour toutes les espèces de conclusions. Lorsque le syllogisme est dans la dernière, la conclusion vraie est dans la première et la moyenne; les affirmatives, dans la première; les privatives, dans la

§ 2. ***Dans l'une***, dans la démonstration ostensive. — ***Dans l'autre***, dans la démonstration par l'absurde. — ***Qu'elle n'est pas***, c'est-à-dire qu'elle est fausse. — ***Le procédé est le même***, En effet, que la conclusion soit négative ou affirmative, pour la démontrer par réduction à l'absurde, il faut d'abord supposer qu'elle est fausse.

§ 3. Règle générale. Toute démonstration ostensive peut être faite par réduction à l'absurde, et réciproquement, les termes restant les mêmes ; mais les figures changeant.

§ 4. Règles générales pour le changement des figures, quand on veut passer du syllogisme par l'absurde, au syllogisme ostensif.— ***Pour toutes les espèces de conclusions***, c'est-à-dire, pour tous les modes qui ont été indiqués dans les ch. 11, 12 et 13; mais cette règle n'est plus applicable aux modes omis par Aristote dont la résolution se fait de la seconde figure dans la troisième, ***Cesare*** en ***Datisi***, ***Camestres*** en ***Ferison***. Voir ch. 13, § 9.

moyenne. § 5. En effet, soit démontré que A n'est à aucun B ou n'est pas à tout B, par la première figure; l'hypothèse était donc que A était à quelque B. Mais l'on a admis que C était à tout A, et qu'il n'était à aucun B; car c'est ainsi que se formait le syllogisme et l'absurdité. Mais c'est là la figure moyenne, quand C est à tout A, et n'est à aucun B: et il est clair alors que A n'est à aucun B. § 6. De même, si l'on a démontré qu'il n'était pas à tout; car alors l'hypothèse est qu'il est à tout; mais on admettait que C était à tout A, et qu'il n'était pas à tout B. § 7. Et de même, si l'on fait C A privatif; car, dans ce cas, c'est de nouveau la figure moyenne. § 8. Qu'il ait encore été démontré que A est à quelque B,

§ 5. Syllogismes par l'absurde, formés dans la première figure, et venant de la seconde. Syllogisme par l'absurde en *Darii* : C est à tout A, A est à quelque B, mineure hypothétique ; Donc C est à quelque B.— *Mais l'on a admis que C était à tout A*, dans la majeure du syllogisme ostensif, *et qu'il n'était à aucun B*, dans la conclusion de ce syllogisme ; syllogisme ostensif en *Camestres* : C est à tout A, C n'est à aucun B; Donc A n'est à aucun B, contradictoire vraie de la mineure du syllogisme par l'absurde.

§ 6. Syllogisme par l'absurde dans la première figure en *Barbara*, et venant de la seconde en *Baroco*. Syllogisme par l'absurde : C est à tout A, A est à tout B ; Donc C est à tout B. Syllogisme ostensif : C est à tout A, C n'est pas à quelque B; Donc A n'est pas à quelque B, contradictoire de la mineure hypothétique.

§ 7. *Si l'on fait CA privatif*, c'est-à-dire, la majeure, *Ferio*, *Celarent* : syllogisme par l'absurde en *Ferio* : C n'est à aucun A, A est à quelque B; Donc C n'est pas à quelque B; venant de l'ostensif en *Cesare* : C n'est à aucun A, C est à tout B; Donc A n'est à aucun B, contradictoire de la mineure hypothétique. Par l'absurde, en *Celarent* : C n'est à aucun A, A est à tout B; Donc C n'est à aucun B, venant de l'ostensif en *Festino* : C n'est à aucun A, C est à quelque B; Donc A n'est pas à quelque B, contradictoire de la mineure hypothétique.

§ 8. *Que A est à quelque B*, c'est-à-dire, la proposition particulière affirmative. Il n'est point question de l'universelle affirmative qui ne peut être prouvée par réduction à l'absurde dans la première figure, comme on l'a vu précédemment, ch. 11, § 2.

l'hypothèse est alors qu'il n'est à aucun B. Mais on admettait que B était à tout C, et que A était ou à tout C, ou à quelque C ; car c'est ainsi qu'on aura une impossibilité. Or c'est là la dernière figure, quand A et B sont à tout C; et il est clair alors qu'il y a nécessité que A soit à quelque B. § 9. De même, si l'on a admis que B ou A soit à quelque C.

§ 10. Soit démontré encore, dans la figure moyenne, que A est à tout B; l'hypothèse était donc que A n'est pas à tout B. Mais l'on a admis que A est à tout C et C à tout B : car c'est ainsi qu'on obtiendra l'absurdité ; or, c'est la première figure quand A est à tout C et C à tout B. § 11. Même résultat, si l'on a démontré que A est à quelque B; car l'hypothèse était que A n'était à aucun

§ 9. *Si l'on a admis que B ou A est à quelque C*, B étant à quelque C, c'est la mineure en *Datisi* : A étant à quelque C, c'est la majeure en *Disamis*; les autres éléments sont empruntés au syllogisme précédent. Il y a donc ici deux syllogismes par l'absurde, dans la seconde figure, destinés l'un et l'autre à prouver la particulière affirmative dans la troisième. Premier syllogisme en *Ferio:* A n'est à aucun B, B est à quelque C; Donc A n'est à aucun C, venant de l'ostensif en *Datisi:* A est à tout C, B est à quelque C; Donc A est à quelque B, contradictoire de la majeure hypothétique. Second syllogisme par l'absurde en *Celarent* : A n'est à aucun B, B est à tout C; Donc A n'est à aucun C, venant de l'ostensif en *Disamis :* A est à quelque C, B est à tout C; Donc A est à quelque B, contradictoire de la majeure hypothétique.

§ 10. Examen des syllogismes par l'absurde de la seconde figure. — Syllogisme en *Baroco*, prouvant par l'absurde l'universelle affirmative : A est à tout C, A n'est pas à quelque B; Donc C n'est pas à quelque B, venant de l'ostensif : A est à tout C, C est à tout B; Donc A est à tout B, contradictoire de la mineure hypothétique.

§ 11. *Que A est à quelque B*, C'est-à-dire, la particulière affirmative. Syllogisme par l'absurde en *Camestres :* A est à tout C, A n'est à aucun B; Donc C n'est à aucun B, venant de l'ostensif en *Darii :* A est à tout C, C est à quelque B; Donc A est à quelque B, contradictoire de la mineure hypothétique et fausse par conséquent.

B, et l'on a admis que A est à tout C et C à quelque B. § 12. Si le syllogisme est privatif, l'hypothèse est que A est à quelque B. Mais l'on a admis, et que A n'est à aucun C, et que C est à tout B; et alors on a la première figure. § 13. La preuve est la même, si le syllogisme n'est pas universel et que l'on ait prouvé que A n'est pas à quelque B; car l'hypothèse était que A est à tout B. Mais l'on a admis que A n'est à aucun C et que C est à quelque B: car, de cette façon, l'on a la première figure.

§ 14. Dans la troisième figure, soit encore démontré que A est à tout B: l'hypothèse était donc que A n'était pas à tout B. Mais l'on a admis que C était à tout B et A à tout C; car c'est ainsi qu'on aura conclu l'absurde; or, c'est là la première figure. § 15. De même, si la conclusion

§ 12. Examen des modes négatifs, *Celarent*, *Ferio*. — Syllogisme par l'absurde en *Festino* prouvant, par sa mineure fausse, la conclusion universelle négative : A n'est à aucun C, A est à quelque B; Donc C n'est pas à quelque B; et venant de l'ostensif en *Celarent :* A n'est à aucun C, C est à tout B; Donc A n'est à aucun B, contradictoire de la mineure hypothétique, qui est fausse alors de toute évidence.

§ 13. *Si le syllogisme n'est pas universel*, c'est-à-dire, si la conclusion de l'ostensif est particulière négative, *Ferio;* syllogisme par l'absurde en *Cesare*, prouvant par sa mineure fausse la particulière négative : A n'est à aucun C, A est à tout B; Donc C n'est à aucun B; et venant de l'ostensif en *Ferio :* A n'est à aucun C, C est à quelque B; Donc A n'est pas à quelque B, contradictoire de la mineure hypothétique.

§ 14. Examen des modes de la troisième figure. — Syllogisme par l'absurde en *Brocardo*, prouvant la conclusion universelle affirmative, par sa majeure fausse : A n'est pas à quelque B, C est à tout B; Donc A n'est pas à quelque C; et venant de l'ostensif en *Barbara :* A est à tout C, C est à tout B; Donc A est à tout B, contradictoire de la majeure hypothétique.

§ 15. Syllogisme par l'absurde en *Ferison*, prouvant la particulière affirmative par sa majeure fausse: A n'est à aucun B, C est à quelque B; Donc A n'est pas à quelque C; et venant de l'ostensif en *Darii :* A est à tout C, C est à quelque B; Donc A est quelque B, contradictoire de la majeure hypothétique.

est particulière affirmative; car l'hypothèse sera que A n'est à aucun B; mais l'on a admis que C est à quelque B, et A à tout C. § 16. Quand le syllogisme est privatif, l'hypothèse est que A est à quelque B. Mais l'on a admis que C n'est à aucun A et qu'il est à tout B: or, c'est là la figure moyenne. § 17. De même, si la conclusion n'est pas universelle; car l'hypothèse sera que A est à tout B. Mais l'on a admis que C n'est à aucun A et qu'il est à quelque B; or c'est là encore la figure moyenne.

§ 18. Il est donc clair qu'avec les mêmes termes, on peut à la fois démontrer chaque conclusion, et ostensiblement et par l'absurde. § 19. On pourra, de même encore, quand les syllogismes seront ostensifs, les ramener à l'absurde dans les termes donnés, si l'on prend la contradictoire de la conclusion; car les syllogismes qui se forment ainsi sont pareils à ceux que donne la conversion; et alors nous avons aussi sur-le-champ les figures

§ 16. ***Quand le syllogisme est privatif***, sous-entendu : et universel, c'est-à-dire, la conclusion universelle négative ; syllogisme en ***Disamis***, prouvant cette conclusion par sa majeure fausse : A est à quelque B, C est à tout B; Donc A est à quelque C; et venant de l'ostensif en ***Cesare***: C n'est à aucun A, C est à tout B; Donc A n'est à aucun B, contradictoire de la majeure hypothétique. On pourrait prendre aussi ***Celarent*** au lieu de ***Cesare***.

§ 17. ***Si la conclusion n'est pas universelle***, c'est-à-dire, la particulière négative; syllogisme par l'absurde en ***Datisi***, prouvant cette conclusion par sa majeure fausse : A est à tout B, C est à quelque B; Donc A est à quelque C; et venant de l'ostensif en ***Festino*** : C n'est à aucun A, C est à quelque B; Donc A n'est pas à quelque B, contradictoire de la majeure hypothétique. On pourrait prendre aussi ***Ferio*** au lieu de ***Festino***.

§ 18. Les termes restent les mêmes dans les deux espèces de syllogisme, quand on passe, des syllogismes par l'absurde, aux syllogismes ostensifs qui leur répondent.

§ 19. On peut de même passer, des syllogismes ostensifs, aux syllogismes par l'absurde, en prenant la contradictoire de la conclusion. — ***Que donne la conversion***, des syllogismes exposés dans ce livre, ch. 8, 9 et 10.

où se forment chacune des conclusions. § 20. Il est donc clair que toute conclusion est démontrable des deux manières, et par l'impossible et ostensivement; et que l'on ne saurait isoler l'un de l'autre ces deux procédés.

CHAPITRE XV.

La conclusion peut être tirée de prémisses opposées, soit contraires, soit contradictoires. — Oppositions diverses des propositions. Première figure. — Seconde figure. — Troisième figure. — Opposition évidente ou cachée. — Fausseté de la conclusion. — Syllogismes hypothétiques. — Conclusion affirmative ou négative.

§ 1. Maintenant nous allons montrer dans quelle figure on peut faire un syllogisme avec des propositions opposées, et dans quelle figure on ne le peut pas. § 2. J'en-

§ 20. Rapport général de la démonstration syllogistique par l'absurde, et de la démonstration ostensive.

La sixième et dernière propriété du syllogisme, c'est de pouvoir conclure avec des prémisses opposées entre elles. Dans ce cas, la conclusion est toujours fausse puisqu'elle nie ce qui a été admis dans les propositions, et se nie elle-même.

§ 1. *Propositions opposées,* soit contraires, soit contradictoires. Du reste, Aristote se sert du même mot pour exprimer l'idée générale d'opposé, et l'idée spéciale de contradictoire. J'ai mis ce dernier toutes les fois qu'il m'a paru nécessaire de préciser la pensée.

§ 2. *Quelque n'est opposé que dans la forme à : non quelque,* parce que ces deux propositions peuvent être toutes les deux vraies à la fois, et fausses à la fois. — Pour rendre ceci plus clair, il faut se rappeler que les propositions contraires sont celles

tends par : propositions opposées dans la forme, les quatre suivantes : Tout aucun, tout non tout, quelque aucun, et enfin, quelque non quelque. En réalité, il n'y en a vraiment que trois qui soient opposées; car : Quelque n'est opposé que dans la forme à : Non quelque. De ces oppositions, j'appelle contraires celles qui sont universelles, c'est-à-dire : Tout aucun. Par exemple : Toute science est louable, est contraire à : Aucune science n'est louable. Quant aux autres, je les nomme opposées.

§ 3. Dans la première figure, il n'y a pas de syllogisme par des propositions opposées, ni affirmatif, ni négatif; affirmatif, parce qu'il faut que les deux propositions soient affirmatives, et que les opposées sont, l'une affirmative, et l'autre négative; privatif, parce que les opposées affirment ou nient une même chose d'une même

qui ne diffèrent qu'en qualité; et les propositions contradictoires, celles qui diffèrent en quantité, comme en qualité; Voir plus haut dans ce livre ch. 8, § 2. — *Je les nomme opposées*, Tout aucun, sont, contraires; quelque non quelque, sont sub-contraires; aucun quelque, sont contradictoires; tout non quelque, le sont aussi; enfin, tout quelque, sont subalternes.

§ 3. Le syllogisme par contradictoires ou contraires ne peut avoir lieu dans la première figure, par les deux motifs qu'en donne Aristote : d'abord, pour la conclusion affirmative, parce que les prémisses y sont toutes deux affirmatives, et qu'avec des propositions opposées, l'une est nécessairement négative; et, en second lieu, pour la conclusion négative, parce que les deux propositions ont le même attribut, ce qui n'est pas dans la première figure. La première remarque est plus générale que ne la fait Aristote. Elle s'applique non pas seulement aux syllogismes affirmatifs de la première figure, mais aussi aux affirmatifs de la troisième. Quand à la seconde remarque, elle pourrait s'appliquer aux syllogismes affirmatifs de la première figure, aussi bien qu'aux négatifs. Ainsi la propriété dont il est traité dans ce chapitre, n'appartient qu'aux modes négatifs, seconde et troisième figures, c'est-à-dire que des trois figures, la première n'en jouit pas du tout, que la seconde n'en jouit que dans deux modes, et la troisième, dans trois. Les commentateurs ont pensé, sans doute avec raison, que ces lacunes avaient engagé Aristote à placer cette propriété du syllogisme la dernière des six. Voir les chap. précédents de ce livre.

chose; et que le moyen, dans la première figure, n'est pas attribué aux deux termes, mais que l'un des termes lui est attribué, tandis que lui-même est attribué à l'autre terme; or les propositions sous cette forme ne sont pas opposées.

§ 4. Dans la figure moyenne, on peut faire un syllogisme, et avec des contradictoires et avec des contraires. § 5. Soit, en effet, Bon, représenté par A, la Science par B et par C. Si l'on suppose que toute science est bonne, ou que aucune science n'est bonne, A est à tout B et à aucun C; donc B n'est à aucun C, c'est-à-dire : Aucune science n'est science. § 6. De même, si après avoir supposé que toute science est louable, on supposait que la médecine ne l'est pas; car A est à tout B et n'est à aucun C; donc, Quelque science ne sera pas science. § 7. De même, si A est à tout C et n'est à aucun B, B est science, C médecine, et A conjecture; car en admettant que aucune science n'est conjecturale, on a admis cepen-

§ 4. Dans la seconde figure, on peut faire le syllogisme avec des opposées, soit contradictoires, soit contraires.

§ 5. Syllogisme avec des contraires en *Camestres* : Toute science est bonne, aucune science n'est bonne; Donc aucune science n'est science, conclusion qui se nie elle-même.

§ 6. Autre syllogisme en *Camestres*, où l'on prend dans la proposition contraire une espèce du genre au lieu du genre lui-même, et où l'on cache ainsi l'opposition. Toute science est bonne, aucune médecine (qui est science aussi, qui est une espèce de science) n'est bonne; Donc aucune médecine (qui est science) n'est science.

§ 7. Syllogisme en *Cesare*, où le sujet de la mineure est, comme dans le précédent, compris sous le sujet de la majeure : Aucune science n'est conjecturale; toute médecine est conjecturale; Donc aucune médecine n'est science, conclusion absurde qui revient à dire qu'une science n'est pas science, puisque la médecine est une science. — *A cause de la conversion*, c'est-à-dire que dans le premier cas, la majeure était affirmative et la mineure négative; et qu'il en est ici tout le contraire.

dant que quelque science l'était. On voit que ce cas diffère du précédent, à cause de la conversion qui a lieu dans les termes; car d'abord l'affirmation était jointe à B, maintenant elle l'est à C. § 8. De même, si l'autre proposition n'est pas universelle; car le moyen est toujours le terme qui est dit négativement de l'un, et affirmativement de l'autre. § 9. Ainsi donc, il se peut qu'avec des propositions opposées on obtienne une conclusion. Mais ce n'est ni toujours, ni d'une manière absolue; c'est seulement quand les termes, pris pour sujets du moyen, sont identiques, ou qu'ils sont entre eux comme le tout relativement à la partie. Autrement la conclusion est impossible; car alors les propositions ne sont ni contraires ni contradictoires.

§ 10. Dans la troisième figure, le syllogisme affirmatif ne pourra jamais se former de propositions opposées, par la même raison qui a été dite pour la première figure. Mais le négatif aura lieu, les termes, d'ailleurs, étant universels, ou ne l'étant pas. § 11. Soit, la science repré-

§ 8. *Si l'autre proposition*, la mineure particulière dans *Festino* et dans *Baroco*. Syllogisme en *Festino* : Nulle science n'est bonne; quelque science est bonne; Donc quelque science n'est pas science. Syllogisme en *Baroco* : Toute science est bonne; quelque science n'est pas bonne; Donc quelque science n'est pas science. — *Le moyen est toujours*, ici *bonne*, qui est affirmé de l'un des termes et nié de l'autre; ce qui forme des propositions contradictoires.

§ 9. *On obtienne une conclusion*, dans la seconde figure.—*Sont identiques*, comme dans l'exemple du § 9 où science est deux fois sujet du moyen. — *Ou sont entre eux*, etc., comme dans les exemples des §§ 6 et 7, où médecine est une partie du tout, qui est science.

§ 10. Il n'y a pas de conclusion affirmative dans la troisième figure, avec des propositions opposées. — *Qui a été dite*, plus haut, § 3.—*Etant universels ou ne l'étant pas*, *Felapton*, *Ferison*, *Brocardo*.

§ 11. Syllogisme en *Felapton* : Aucune médecine n'est science :

sent par B et C, et la médecine par A. Si l'on suppose que toute médecine est de la science, et que aucune médecine n'est de la science, B a été pris comme étant à tout A et C à aucun A; donc, il y aura quelque science qui ne sera pas science. § 12. De même, si A B n'est pas une proposition universelle; car si quelque médecine est une science, et que aucune médecine ne soit une science, il en résulte que quelque science n'est pas science. § 13. Les termes étant universels, les propositions sont contraires; et contradictoires, si l'un des deux est particulier.

§ 14. Il faut bien savoir que l'on peut prendre les propositions opposées, comme nous le faisons, en disant que toute science est bonne et que aucune science n'est bonne, ou que quelque science n'est pas bonne. C'est là ce qu'on sait fort bien d'ordinaire; mais on peut en-

toute médecine est science; Donc quelque science n'est pas science. Ici les propositions sont contraires, et non pas contradictoires.

§ 12. *Si AB*, c'est-à-dire, la mineure; syllogisme en *Ferison* avec des contradictoires : Aucune médecine n'est science : quelque médecine est science; Donc quelque science n'est pas science.

§ 13. *Les termes étant universels*, *Felapton*. Voir au § 11.—*Si l'un des deux est particulier*, *Ferison*. Voir au § 12.

§ 14. *En disant que*, etc., c'est-à-dire, en prenant les propositions contraires ou contradictoires, comme dans les exemples qui précèdent. —*L'autre partie de la contradiction*, c'est-à-dire, soit la proposition contraire, soit la contradictoire de la proposition que soutient l'adversaire.—*Dans les Topiques*, la citation des Topiques est exacte et se rapporte au liv. 8, ch. 1, où sont indiqués divers moyens d'embarrasser et de réfuter l'interlocuteur. Plus haut, liv. 1, ch. 30, § 4, les Topiques ont été nommés : Traité de dialectique. — En résumé, il faut prendre garde, dans la discussion, d'accorder des propositions contraires ou contradictoires, de peur d'arriver à une conclusion fausse, soit que ces propositions soient présentées tout d'abord comme dans les exemples cités, soit qu'elles se cachent sous des argumentations longues et embarrassantes qui les dissimulent. C'est à l'interlocuteur de les discerner.

core établir l'autre partie de la contradiction par d'autres moyens de discussion; ou même l'obtenir, ainsi qu'on l'a dit dans les Topiques. § 15. Puisque les affirmations ont toujours trois contradictions possibles, il s'ensuit qu'on pourra prendre les opposées au nombre de six : Tout et aucun, tout et non tout, quelque et aucun; et de plus faire la conversion de chacune dans les termes. Par exemple : A à tout B et à aucun C, ou bien à tout C et à aucun B, ou bien à tout l'un et non à tout l'autre; et l'on peut, encore une fois, faire la conversion dans les termes. Et de même pour la troisième figure. En résumé, on voit le nombre des manières et l'espèce des figures où peut se former le syllogisme, au moyen de propositions opposées.

§ 16. Il n'est pas moins évident qu'on peut tirer une conclusion vraie de propositions fausses, ainsi qu'on l'a déjà dit, mais qu'on ne peut la tirer de propositions opposées; car le syllogisme est toujours contraire à la chose en question. Par exemple si elle est bonne, on obtient qu'elle n'est pas bonne; ou bien si, animal, que elle n'est pas animal; parce que le syllogisme vient de la contradictoire, et que les termes pris pour sujets sont identiques, ou bien que l'un est comme tout et l'autre

§ 15. *Trois contradictions possibles*, Contradiction s'entend ici des contraires et des contradictoires prises deux à deux, de manière à présenter les deux parties de l'opposition : Tout et aucun, etc. — *Faire la conversion*. Voir plus haut, § 7. — *Encore une fois*, c'est-à-dire, de la conversion revenir à la première forme, de manière, par exemple, à passer de *Camestres* à *Cesare* ou à *Felapton*, et de *Baroco* à *Brocardo*; ou réciproquement de *Cesare* à *Camestres*, de *Brocardo* à *Baroco*.

§ 16. *Ainsi qu'on l'a déjà dit*, dans ce livre, ch. 2, 3 et 4. — *Car le syllogisme est toujours contraire*, syllogisme pour conclusion. — *Les termes pris pour sujets*. Voir plus haut, § 9.

comme partie. § 17. Il est évident aussi que, dans les paralogismes, rien n'empêche d'obtenir la contradiction de l'hypothèse; par exemple, s'il y a impair, d'obtenir non impair; car la conclusion était contraire avec des propositions opposées. Si donc on les suppose telles, on aura la contradiction de l'hypothèse. § 18. Il faut remarquer aussi que l'on ne peut conclure les contraires par un seul syllogisme, de façon que la conclusion, soit que ce qui n'est pas bon est bon, ou telle autre conclusion pareille, à moins que la proposition qui est prise la première n'ait la forme de la proposition suivante:

§ 17. *Dans les paralogismes*, c'est-à-dire, dans les raisonnements faux, on peut obtenir, dans la conclusion, la contradictoire de l'hypothèse elle-même, si le syllogisme est hypothétique, en faisant, comme pour les syllogismes catégoriques, les prémisses opposées l'une à l'autre. Par exemple : si le nombre est impair, il ne se divise pas en parties égales : si le nombre est pair, il se divise en parties égales ; Donc si le nombre est impair, il n'est pas impair, contradictoire hypothétique.

§ 18. On ne peut, par un seul syllogisme, conclure affirmativement les contraires, à moins que la majeure ne renferme la contradiction tout entière avec ses deux parties; ainsi : Tout animal est blanc et non blanc : or tout homme est animal; Donc tout homme est blanc et non blanc, conclusion où les contraires sont tous deux exprimés affirmativement, parce qu'ils le sont déjà dans la majeure. — *Ou il faut*, Seconde manière de prouver les contraires, c'est de prendre la majeure en contradictoire à la conclusion ; ainsi : Toute science est conjecturale : or la médecine (qui n'est pas conjecturale) est science; Donc toute science n'est pas conjecturale. On prouverait la conclusion par un syllogisme en *Felapton*, en développant la mineure : Nulle médecine n'est conjecturale, toute médecine est science; Donc quelque science n'est pas conjecturale.—*Les réfutations*, *elenchi*. Voir plus bas, ch. 20, § 2, et Réfutations des sophistes, ch. 1, § 4, la définition de l'*elenchus*. — *Ou bien enfin*, troisième manière de conclure les contraires, chacun dans un syllogisme séparé.—*Les propositions admises*, dans un seul syllogisme.—*Plus haut*. Dans ce chapitre, §§ 3 et 10, c'est-à-dire qu'avec les prémisses opposées, il n'y a jamais que des conclusions négatives; et que pour obtenir des conclusions affirmatives, il faut avoir recours aux trois moyens indiqués dans ce paragraphe, et qu'on peut employer indifféremment.

Tout animal est blanc et non blanc; or, l'homme est animal. Ou bien il faut prendre d'abord la contradictoire, comme, par exemple, que : Toute science est conjecturale; et prouver ensuite qu'elle n'est pas conjecturale, parce que la médecine est une science et que aucune médecine n'est conjecturale; et c'est ainsi que les réfutations s'établissent. Ou bien enfin, il faut tirer les conclusions de deux syllogismes. Ainsi, pour que les propositions admises soient bien réellement contraires, il n'y a pas d'autre manière que celle qui a été indiquée plus haut.



PREMIERS ANALYTIQUES.

LIVRE SECOND.

SECTION SECONDE.

VICES DU SYLLOGISME.

CHAPITRE XVI.

Pétition de principe. — Définition de la pétition de principe : ses espèces diverses. — Syllogismes affirmatifs de la première figure où la pétition de principe a lieu, dans la majeure ; dans la mineure. — Des autres Syllogismes de la seconde et de la troisième figures.

§ 1. Faire une pétition de principe, employer son principe, consiste, pour indiquer seulement ici le genre de ce défaut, à ne pas démontrer l'objet en question.

§ 1. La définition spéciale de ce premier vice du syllogisme n'est donnée qu'un peu plus bas, § 2. Ici la définition porte uniquement sur le genre dont la pétition de principe n'est qu'une espèce : Ne pas démontrer ce qui est en question. La pétition de principe est plus restreinte.

§ 2. Ceci, du reste, peut avoir lieu de plusieurs manières, soit quand on ne fait pas du tout de conclusion régulière, soit quand on conclut par des termes plus inconnus ou également inconnus, soit enfin quand on conclut l'antérieur par le postérieur ; car la démonstration ne peut se former que par termes plus notoires et plus élevés. Rien de tout cela n'est encore une pétition de principe. Mais, comme certaines choses se font naturellement connaître d'elles-mêmes, et d'autres au moyen de choses étrangères ; les principes, par exemple, étant connus par eux seuls, et les propositions subordonnées à ces principes l'étant par des données autres qu'elles-mêmes, lorsqu'on essaie de démontrer par elle-même une chose qui n'est pas notoire par elle-même, on fait une pétition de principe. § 3. Ceci, d'ailleurs, peut avoir lieu de telle sorte que l'objet même en question soit

§ 2. Il y a quatre façons de ne pas démontrer ce qui est en question. D'abord, quand on ne fait pas de conclusion régulière, c'est-à-dire, quand on viole les règles formelles du syllogisme ; en second lieu, quand les principes ne sont point connus ou sont aussi peu connus que la conclusion ; ensuite, quand on conclut ce qui précède par ce qui suit, la cause par l'effet, par exemple ; car alors la conclusion n'est pas une démonstration véritable : quatrièmement enfin, quand on veut prouver par elle-même une chose qui ne peut être ainsi prouvée ; et c'est alors la pétition de principe, parce qu'on prend dans la conclusion ce qu'on a posé dans les prémisses.

§ 3. Il ne faut pas conclure de l'observation d'Aristote qu'on ne peut pas démontrer les lignes parallèles sans faire une pétition de principe. Il veut seulement dire que la démonstration donnée de son temps par quelques mathématiciens était entachée de ce défaut. On peut imaginer qu'ils procédaient ainsi : Les lignes AA' et BB' sont parallèles parce que les angles qu'elles forment avec une sécante CD sont égaux : Or ces angles ne sont égaux que parce que les lignes sont parallèles : Donc en définitive, ces lignes sont parallèles parce qu'elles sont parallèles ; ce qui est une pétition de principe. — *Ce qui est impossible*, puisque tout n'est pas principe.

immédiatement employé; ou bien l'on peut aussi, en ayant recours à quelques autres termes qui ne sont naturellement connus que par cet objet, démontrer le principe par ces termes. Ainsi, par exemple, si l'on démontre A par B, et B par C, et que C ne puisse être naturellement démontré que par A, il en résulte que, dans un tel syllogisme, on démontre A par A lui-même. C'est, au reste, l'erreur que commettent ceux qui croient démontrer les lignes parallèles; car ils ne s'aperçoivent pas qu'ils admettent des données qu'on ne saurait démontrer, sans que ces lignes mêmes soient parallèles. Aussi, faire des syllogismes de ce genre, c'est dire simplement de chaque chose qu'elle est si elle est; et, de cette façon-là, toute chose pourrait être connue directement par elle-même; ce qui est impossible. § 4. Si donc, ignorant également que A est à C, et qu'il est à B, quelqu'un suppose que A est à B, on ne peut pas dire encore qu'il fasse une pétition de principe. Mais il est

§ 4. *Que A est à C*, conclusion d'un syllogisme en *Barbara*, *et qu'il est à B*, majeure du syllogisme également peu connue. Si donc l'on suppose une majeure, sans qu'elle soit notoire, et qu'on cherche à en tirer une conclusion, qui ne l'est pas plus qu'elle, on n'a pas fait encore une pétition de principe : mais on n'a pas démontré. — *Si B est à C dans un rapport d'identité*, c'est-à-dire, si le moyen B et le mineur C sont identiques, ou s'ils peuvent être pris l'un pour l'autre, étant de même extension, et se convertissant; ou enfin *si l'un est à l'autre*, c'est-à-dire, si le moyen comme genre est attribué au mineur comme à son espèce, on fait dans ces trois cas une pétition de principe. — *Que A est à B*, c'est-à-dire qu'on démontrerait le majeur du moyen par le mineur, en prenant C à la place de B, puisqu'ils sont identiques; alors B est prouvé par C, comme C l'était par B, ce qui est précisément la pétition de principe. — *C'est là le véritable obstacle*, c'est-à-dire, quand le mineur est une espèce du moyen qui est son genre. — *Comme s'il y avait trois termes*, Au fond il n'y en a que deux, puisque sur trois, deux sont identiques ou représentent la même idée. —Pour éclaircir cette théorie, voici

évident qu'il ne démontre pas; car une chose également inconnue ne peut être un principe de démonstration. Mais, si B est à C dans un rapport d'identité, ou s'il est clair qu'ils peuvent se convertir l'un dans l'autre, ou que l'un est à l'autre, alors on fait une pétition de principe; car on démontrerait aussi, par ces termes, que A est à B, en les convertissant. C'est là le véritable obstacle à la démonstration, et non pas du tout le mode du syllogisme. Si l'on démontre ainsi, on commet le défaut que je viens d'indiquer; et la conversion a lieu comme s'il y avait trois termes. § 5. De même, si l'on suppose que B

des exemples réels tirés des commentateurs. Premier cas, où le mineur et le moyen sont identiques sous forme différente : il y a pétition de principe, bien qu'elle soit dissimulée : Tout vêtement est blanc : tout manteau est vêtement : Donc tout manteau est blanc. — Second cas, où le mineur et le moyen sont de même extension : Tout être doué de raison est grammairien; tout homme est doué de raison : Donc tout homme est grammairien. Il y a ici pétition de principe; car la conclusion est la majeure sous une autre forme, puisque dans la mineure, homme et doué de raison, le mineur et le moyen, sont tout à fait de même extension, et qu'ils pourraient se convertir l'un dans l'autre : Tout être doué de raison étant homme, tout homme étant doué de raison. — Troisième cas, où le mineur n'est qu'une espèce du moyen : Toute âme est immortelle; toute âme humaine est âme : Donc toute âme humaine est immortelle.

§ 5. Dans le § précédent, la pétition de principe s'appliquait à la majeure AB, elle peut s'appliquer également à la mineure BC. D'abord si la mineure est aussi peu connue que la conclusion, on ne démontre pas : mais on ne fait pas une pétition de principe. On en fait une, si le majeur et le moyen sont dans les trois espèces de rapports qu'on vient d'indiquer pour le moyen et le mineur. Premier cas, identité du majeur et du moyen sous forme différente: Tout ce qui est désirable est souhaitable : tout plaisir est désirable : Donc tout plaisir est souhaitable. — Second cas, extension pareille du majeur et du moyen : Tout bien est désirable; tout plaisir est bien : Donc tout plaisir est désirable. — Troisième cas, le moyen est une espèce du majeur : Tout ce qui est honnête est bon : tout plaisir est honnête; Donc tout plaisir est bon. Dans ces trois derniers cas, le principe qu'on répète dans la conclusion, est emprunté à la mineure.

est à C, quand on ignore également si A est à C, ce n'est pas encore là faire une pétition de principe; mais l'on ne démontre pas. Au contraire, si A et B sont identiques, ou si l'on peut les convertir, ou que A soit le conséquent de B, il y a encore ici, et par la même cause, pétition de principe; car nous avons dit plus haut que, faire une pétition de principe, c'est démontrer par elle-même une chose qui ne peut être connue par elle-même.

§ 6. Si donc, faire une pétition de principe, c'est uniquement démontrer par elle-même une chose qui n'est pas évidente par elle-même; et, si l'on ne démontre pas, soit parce que l'objet à démontrer et les objets par lesquels on veut le démontrer sont également inconnus, soit parce que des choses identiques sont attribuées à un même terme, ou que le même terme est attribué à des choses identiques, il en résulte que, dans la figure moyenne et dans la troisième, on peut également, de ces deux dernières façons, faire une pétition de principe. § 7. Mais, avec un

§ 6 Dans la seconde figure, on peut faire une pétition de principe, quand on donne deux attributs identiques à un même terme, c'est-à-dire, quand le majeur et le moyen identiques sont attributs du mineur : dans la troisième, quand le moyen est sujet d'un mineur qui lui est identique. Ainsi seconde figure, syllogisme en *Camestres :* Tout vêtement est manteau : aucun objet blanc n'est manteau; Donc aucun objet blanc n'est vêtement. — Troisième figure, syllogisme en *Darapti* : Tout vêtement est blanc : tout vêtement est manteau; Donc quelque manteau est blanc. Dans le premier cas, le principe est emprunté à la mineure, où les termes sont identiques à ceux de la conclusion, et dans le second, à la majeure.

§ 7. *Que dans la troisième et la première figures*, parce que ce sont les seules où il y ait des conclusions affirmatives; la seconde n'a que des conclusions négatives. La pétition de principe dans la conclusion est toujours semblable à la proposition qui la donne; et il faut que les deux prémisses soient affirmatives pour que la conclusion le soit aussi. — *Sont niés d'un même terme*, La pétition de principe est alors tirée de la majeure;

syllogisme affirmatif, elle n'a lieu que dans la troisième et dans la première figures. On peut faire une pétition de principe négative, lorsque des termes identiques sont niés d'un même terme; et les deux propositions ne sont pas à employer indifféremment, non plus que dans la figure moyenne, parce que les termes ne peuvent pas être convertis dans les syllogismes négatifs. § 8. Dans les démonstrations, la pétition de principe s'adresse à des termes qui sont vrais; et, en dialectique, à des termes qui ne sont que probables.

exemple en *Celarent*, la pétition de principe dans la conclusion étant négative : Aucun vêtement n'est blanc: tout manteau est vêtement; Donc aucun manteau n'est blanc, blanc nié de vêtement et de manteau; et par la conversion, vêtement et manteau niés de blanc. — *A employer indifféremment*, c'est-à-dire que dans les pétitions de principe négatives, soit de la première et de la troisième figures, soit de la seconde; on ne peut pas tirer indifféremment la pétition de principe de la majeure ou de la mineure comme pour les affirmatifs; il faut toujours la tirer de la proposition négative à laquelle elle doit être semblable, cette proposition pouvant être soit majeure, soit mineure. —*Ne peuvent se convertir*, de la manière qu'on a dite plus haut; car les termes ne sont pas identiques et ils n'ont pas une extension égale. Aristote n'entend pas parler ici de la conversion des négatives dont il a été question liv. 1, ch. 2, § 2.

§ 8. *En dialectique*, voir Topiques, liv. 8, ch. 13, où est exposée la théorie de la pétition de principe dialectique.

CHAPITRE XVII.

Conclusion fausse non justifiée.—Syllogismes où a lieu ce défaut. — Espèces diverses avec les termes supérieurs ou avec les termes inférieurs. — Conclusion résultant de l'hypothèse. — Conclusion fausse dans les Syllogismes négatifs.

§ 1. Nier la conclusion fausse comme non justifiée par ce qui précède, argument fort en usage dans les discus-

§ 1. Je ne sais si j'ai bien rendu ici le sens vrai du texte : j'ai dû employer une sorte de périphrase pour exprimer la formule très-concise d'Aristote. Mot à mot, elle veut dire : Le faux se produira non à cause de cela ; et les scholastiques l'ont reproduite littéralement, mais d'une façon fort obscure, en traduisant : *non propter hoc* ou *non penès hoc accidere falsum*. Je me suis efforcé de rendre la pensée plutôt que les mots.—*La chose même qui*....., c'est-à-dire, la conclusion absurde à laquelle conduit le second syllogisme. — *Quand on ne la contredit pas*, c'est-à-dire, quand on accepte l'absurdité comme régulièrement conclue de l'hypothèse, on ne contredit point le syllogisme qui la donne ; mais l'on passe au premier syllogisme ; et c'est dans ses éléments que l'on cherche la cause de l'erreur démontrée par l'adversaire. — *Dans la démonstration ostensive*, le vice qu'Aristote étudie ici ne peut se trouver dans les démonstrations ostensives, parce qu'en effet on n'y pose jamais la contradiction de sa propre thèse. La conclusion fausse, si l'on en obtient une, résulte directement des données, et l'on ne peut pas dire qu'elle n'en vienne pas. Comme on n'a que trois termes, soit A B C, la conclusion ne peut sortir que d'eux seuls ; et si l'on en retranchait un, le syllogisme lui-même deviendrait impossible. Ainsi, un syllogisme, dans ce cas, ne peut se former *en dehors des données qu'on a prises* ; car ces données lui sont tout à fait indispensables. Pour que la conclusion fausse pût être ici attaquée comme mal justifiée d'après les prémisses, il faudrait pouvoir enlever indifféremment l'une de ces prémisses ; or, c'est ce

sions, a lieu surtout dans les syllogismes conclus pa l'absurde, lorsque l'on contredit la chose même qui étai démontrée par réduction à l'absurde. En effet, quan on ne la contredit pas, on ne dit point que le faux concl ne résulte pas de la donnée; mais l'on objecte que quelque erreur est contenue dans les prémisses. On ne pourra pas non plus le dire dans la démonstration ostensive; car on n'y pose pas la contradiction. De plus, quand on a réfuté ostensivement quelque proposition par A B C, i n'est pas possible de dire que le syllogisme se forme en dehors des données mêmes qu'on a prises; car on ne peut dire qu'une chose est hors de la question que quand, cette chose étant retranchée, le syllogisme ne s'en forme pas moins; or, c'est ce qui n'a pas lieu dans les syllogismes ostensifs; car, en retranchant la thèse elle-même, il n'y a plus de syllogisme qui s'y rapporte. Il est donc évident que c'est dans les syllogismes par l'absurde, que l'on peut dire que la conclusion fausse n'est pas justifiée, lorsque l'hypothèse primitive est dans ce rapport avec l'absurde, que, soit qu'elle existe, soit qu'elle n'existe pas, l'impossibilité n'en est pas moins conclue.

§ 2. La façon la plus claire de montrer que la conclu-

qui est impossible, et le vice de la conclusion fausse mal justifiée, ne peut se trouver que dans les syllogismes concluant par réduction à l'absurde. Si donc, dans un syllogisme de ce genre, il est possible de retrancher la thèse primitive, et que la conclusion fausse ne s'en produise pas moins, on pourra dire que l'absurdité n'est pas justifiée par ce qui précède, puisque ce ne sont pas les prémisses admises qui la feront naître. Elle est indépendante de ces prémisses qu'on peut accepter ou retrancher, sans qu'elle en soit elle-même changée.

§ 2. Quand la conclusion absurde n'a aucun rapport à la question même qu'elle prétend réfuter, il est de toute évidence qu'elle n'est pas justifiée par ce qui précède. En effet, si, pour démontrer que le diamètre est in-

sion fausse ne résulte pas de l'hypothèse, c'est le cas où le syllogisme, formé de moyens qui concluent par l'absurde, est absolument sans rapport à l'hypothèse elle-même, ainsi qu'on l'a dit dans les Topiques. C'est alors prendre pour cause ce qui n'est pas réellement cause. Par exemple, c'est comme si, pour prouver que le diamètre est incommensurable, on cherchait à démontrer la proposition de Zénon : qu'il n'y a pas de mouvement; et qu'on appliquât la démonstration par l'absurde à cette proposition même. Ici, la conclusion fausse ne se rapporterait aucunement à la proposition primitive. § 3. Une autre manière, c'est quand l'absurde tient bien à l'hypothèse, sans cependant avoir lieu par elle : et ce cas peut se présenter en faisant accorder les syllogismes, soit dans

commensurable, on allait démontrer que, suivant l'opinion de Zénon, il n'y a pas de mouvement, cette conclusion fausse, absolument étrangère à la question, ne serait d'aucune valeur. C'est qu'alors on aurait pris pour cause ce qui n'est point cause; car, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de mouvement dans le monde, fort peu importe pour connaître le rapport du diamètre à la circonférence, ou de la diagonale au côté. Ici donc le vice du syllogisme serait de toute évidence. — *Ainsi qu'on l'a dit dans les Topiques*, ce n'est pas précisément dans les Topiques qu'Aristote a traité ce sujet : c'est dans les Réfutations des Sophistes, ch. V, § 9. On peut conclure de ce passage qu'Aristote renfermait dans le titre général de Topiques, et l'ouvrage qui porte aujourd'hui ce nom, et celui qui le suit et le complète. Albert avait déjà fait une remarque analogue. C'est encore ainsi qu'Aristote comprend sous le titre commun d'Analytiques les Premiers et les Derniers.

§ 3. *Une autre manière*, Ici le vice du syllogisme est moins évident que dans le mode qui précède. — *Tient bien à l'hypothèse*, c'est-à-dire, quand la conclusion absurde conserve une des parties de l'hypothèse, soit son sujet, soit son attribut. Le syllogisme par l'absurde fait suite alors à la thèse primitive, soit qu'on prenne le terme supérieur de cette thèse, c'est-à-dire l'attribut, soit qu'on en prenne le terme inférieur, c'est-à-dire le sujet, pour en faire le sujet, ou l'attribut de la conclusion fausse. Les deux exemples des §§ 4 et 5, qu'on peut voir plus loin, rendront ceci plus clair.

les termes supérieurs, soit dans les termes inférieurs. § 4. Par exemple, si l'on suppose A à B, B à C, C à D, et que ce soit une erreur que B est à D. En effet, si, en retranchant A, B n'en demeure pas moins à C, et C à D, la conclusion fausse ne vient pas de l'hypothèse primitive. § 5. Ou bien, si l'on prend le terme supérieur. Par exemple, si A est à B, et E à A, et F à E, et qu'il soit faux que F est à A. En effet, l'absurde n'en subsistera

§ 4. Soit d'abord la thèse A est à B, A étant attribut et supérieur, comme plus étendu, et B étant sujet et inférieur, comme renfermé dans l'attribut. Si l'on prend le sujet B pour en faire l'attribut de C dans le syllogisme qui doit conclure l'absurde, et C pour en faire l'attribut de D, on aura pour conclusion en *Barbara*, B est à D, conclusion supposée absurde. Mais on peut retrancher la thèse : A est à B, sans que la conclusion absurde disparaisse : donc cette conclusion ne tient pas à la thèse primitive. Ici l'on est parti du terme inférieur, qui était le sujet, et qui a servi de lien entre la thèse primitive et le syllogisme par l'absurde. On pourrait à l'inverse lier la thèse et le syllogisme par le terme supérieur, c'est-à-dire, par l'attribut, comme au § suivant. Soit la thèse primitive, A est à B, représentée par ces termes réels, empruntés aux commentateurs : Tout animal est vivant. Le syllogisme à conclusion absurde sera, dans le premier cas : Tout être blanc est animal : toute neige est blanche ; Donc toute neige est animal ; conclusion absurde, qui tient bien à la thèse primitive, mais qui n'en résulte pas, quoique son attribut soit le sujet même de cette thèse. C'est que, si on enlève cette thèse, l'absurdité n'en demeure pas moins par les prémisses mêmes du syllogisme qui la contient.

§ 5. Voici le second cas où l'absurdité tient à la thèse primitive par le terme supérieur ou l'attribut. Thèse primitive : A est à B ; A devient sujet dans le syllogisme par l'absurde : F est à E : E est à A ; donc F est à A, conclusion supposée absurde, mais qui n'en subsiste pas moins, si l'on retranche la thèse primitive, bien qu'elle y tienne par un de ses éléments. Soit toujours la thèse primitive : Tout animal est vivant. Syllogisme à conclusion absurde : Toute plante est insensible : tout être vivant est plante ; Donc tout être vivant est insensible ; conclusion absurde qui emprunte l'attribut de la thèse primitive pour en faire son sujet, mais qui cependant ne résulte pas de cette thèse : car cette thèse enlevée, l'absurdité n'en subsiste pas moins, attendu qu'elle résulte des prémisses mêmes qui la donnent. Donc la thèse est inutile à l'absurdité conclue.

pas moins, en retranchant l'hypothèse primitive. § 6. C'est que toujours il faut joindre l'absurde aux termes primitifs; et alors l'absurde résultera de l'hypothèse. § 7. Ainsi, en prenant le rapport des termes en descendant, il faut joindre l'absurde à celui des termes qui sert d'attribut; car, s'il est impossible que A soit à D, en retranchant A, il n'y a plus d'absurdité. § 8. Et, en le prenant en montant, il faut joindre l'absurde au terme qui reçoit l'attribut; car, si F ne peut être à B, en retran-

§ 6. *Joindre l'absurde aux termes primitifs*, c'est-à-dire qu'il faut conserver les termes de la thèse primitive avec leurs fonctions propres, l'attribut de cette thèse passant au syllogisme par l'absurde en fonction d'attribut et non pas de sujet; le sujet y passant en fonction de sujet et non pas d'attribut. Les exemples suivent dans les §§ 7 et 8. L'absurdité liée ainsi à la thèse primitive, en paraît évidemment le résultat et la conséquence.

§ 7. *Le rapport des termes en descendant*, c'est-à-dire, de manière que l'attribut de la thèse primitive reste attribut, et que tous les autres termes soient au-dessous de lui, et en descendent, en quelque sorte. Soit toujours la thèse primitive : Tout animal est vivant. Syllogisme à conclusion absurde : Tout être blanc est animal : toute neige est blanche; Donc toute neige est vivante. C'est, comme on le voit, un sorite, où le sujet de la première proposition devient attribut de la suivante, mais où l'attribut de la dernière est encore l'attribut de la première, de telle façon que cet attribut enveloppe tous les autres termes. Ici, pour que l'absurdité : A est à D, soit conclue, il faut de toute nécessité conserver A; car, si on le retranche, il n'y a plus de conclusion absurde. Ainsi la conclusion absurde tient à la thèse primitive, et ne serait pas obtenue sans elle.

§ 8. *En montant*, c'est-à-dire, de manière que le sujet de la thèse primitive soit encore le sujet de la conclusion absurde. Le sujet de la thèse est alors inférieur à l'attribut de la conclusion absurde, et il semble remonter vers lui. Soit toujours la thèse primitive : Tout animal est vivant. Syllogisme à conclusion absurde : Toute plante est insensible : toute plante est vivante; Donc tout animal est insensible, conclusion absurde dont le sujet est le sujet même de la thèse. Pour voir mieux la consécution de ce dernier sorite, il faut replacer la thèse entre la mineure et la conclusion absurde du syllogisme. — *Si F ne peut être à B*, conclusion absurde, où B est sujet, F attribut; sans l'attribut, plus d'absurdité.

chant B, il n'y a plus d'absurdité. § 9. Et, de même, si les syllogismes étaient privatifs. § 10. Il est donc évident que, si l'absurde n'est pas joint aux termes primitifs, il n'y a pas de conclusion fausse par la thèse posée.

§ 11. Mais ne peut-on pas dire que, même de cette façon, la conclusion fausse ne résultera pas toujours de l'hypothèse? car, si l'on suppose que A est non pas à B, mais à K, et K à C, et celui-ci à D, même, sous cette forme, l'absurde subsiste encore. De même aussi, quand l'on prend les termes en remontant. Et, comme l'absurdité se produit, que l'hypothèse soit ou ne soit pas, il est

§ 9. Les règles qu'on vient d'appliquer à des conclusions affirmatives, seraient tout aussi bien applicables à des conclusions négatives.

§ 10. Résumé des règles qui précèdent. — *Joint aux termes primitifs*, de manière que ces termes conservent leurs véritables fonctions.

§ 11. Objection contre la théorie qui précède : Il peut se faire, même en observant les règles indiquées, c'est-à-dire, en conservant le sujet de la première hypothèse, comme sujet dans la conclusion absurde, et l'attribut comme attribut, que la conclusion absurde soit indépendante de l'hypothèse. Dans ce cas, l'hypothèse peut être retranchée, et l'absurde ne s'en produit pas moins, parce qu'il ne tient pas à elle. — *Si l'on suppose que A...* premier cas où l'attribut de l'hypothèse reste attribut de la conclusion absurde. Soit l'exemple des commentateurs : A vivant, K plante, C blanc, D neige; on aura : Première hypothèse : Toute plante est vivante. Syllogisme à conclusion absurde : AC tout être blanc est plante : CD toute neige est blanche; AD Donc toute neige est animée, conclusion absurde qui n'en subsiste pas moins si l'on retranche l'hypothèse. — *Les termes en remontant*, c'est-à-dire, si l'on prend le sujet au lieu de l'attribut de l'hypothèse pour en faire le sujet de la conclusion absurde. Voir plus haut §§ 7 et 8. Soit l'hypothèse primitive : Tout animal est corporel. Syllogisme à conclusion absurde : Toute plante est insensible : tout être corporel est plante; Donc tout animal est insensible. Pour mieux suivre le sorite, il faudrait, comme plus haut, replacer l'hypothèse entre la mineure et la conclusion absurde du syllogisme. Ici le sujet de l'hypothèse est encore le sujet de la conclusion absurde ; mais cette conclusion ne tient pas à l'hypothèse; car, l'hypothèse ôtée, cette conclusion ne s'en produit pas moins. Le motif en est expliqué au § suivant.

clair que cette absurdité ne résulte pas réellement de l'hypothèse. § 12. Mais, quand on dit que, l'hypothèse étant ôtée, la conclusion fausse ne s'en produit pas moins, il ne faut pas comprendre que l'absurdité ne peut se conclure qu'à l'aide d'un terme étranger. On doit entendre seulement que, cette hypothèse étant retranchée, la même absurdité se produit par les propositions qui demeurent. On ne voit, en effet, rien de faux à dire que la même absurdité puisse se produire par plusieurs hypothèses :

§ 12. C'est que, dans ces deux cas, l'absurdité résulte non pas seulement de l'hypothèse, mais aussi des autres propositions qui forment le syllogisme, et qui renferment implicitement l'hypothèse. Ainsi, dans le premier syllogisme du § 11, l'absurdité de la conclusion résulte, indépendamment de l'hypothèse, de l'absurdité même de la majeure : Tout être blanc est plante ; et dans le second syllogisme, de l'absurdité de la mineure : Tout être corporel est plante. Il n'y a rien, du reste, ici qui doive surprendre ; il peut fort bien se faire qu'une même absurdité soit la conséquence de deux hypothèses différentes. La géométrie en offre bien des exemples. Par exemple, on pourrait soutenir que les lignes parallèles se rencontrent, et chercher à prouver cette absurdité évidente, soit parce que les angles d'un même côté de la sécante, interne et externe, ne seraient pas égaux, soit parce que la somme des angles d'un triangle vaudrait plus de deux angles droits. Pour bien comprendre ces deux exemples, il faudrait tracer une figure géométrique où deux lignes parallèles seraient coupées à angles droits par une perpendiculaire. Si les deux angles, faits d'un même côté de cette ligne, interne et externe, n'étaient pas égaux, les lignes se rencontreraient, et ne seraient pas parallèles ; mais ils sont égaux ; Donc elles ne se rencontrent pas. On démontrerait de même que, si les lignes se rencontraient, il faudrait que les deux angles adjacents à l'hypoténuse du triangle rectangle fussent plus grands qu'un angle droit, et que, par conséquent, la somme des trois angles du triangle valût plus de deux angles droits : ce qui ne se peut ; Donc les lignes ne se rencontrent pas ; Donc elles sont parallèles. Le triangle rectangle nécessaire à cette démonstration est formé dans l'intérieur des parallèles par la sécante perpendiculaire, une portion de la parallèle inférieure servant de base, et une hypoténuse quelconque menée de cette base à l'angle interne que la perpendiculaire forme avec la parallèle supérieure. Cette construction est, du reste, fort simple.

par exemple, à soutenir que les parallèles se rencontrent, soit parce que l'angle interne serait plus grand que l'angle externe, soit parce que le triangle vaudrait plus de deux angles droits.

CHAPITRE XVIII.

Du raisonnement faux. — La fausseté de la conclusion dépend toujours d'une première fausseté dans les prémisses. — Syllogismes simples : Syllogismes composés.

Le raisonnement faux provient toujours d'une première erreur, soit que le syllogisme résulte de deux pro-

§ 1. Les commentateurs, si j'en excepte Albert, n'ont point cherché à faire voir comment ce chapitre se rattachait au précédent. Philopon, Averroës, Pacius, ne se sont pas même posé cette question. Elle n'est point cependant facile à résoudre. Cette courte observation sur le *raisonnement faux* est-elle, comme il me semble, un simple complément de ce qui précède ? ou bien est-ce, comme l'ont cru les commentateurs de la Renaissance, la théorie d'un troisième vice du syllogisme ? Cette dernière hypothèse me paraît la moins probable. Il est vrai qu'Aristote introduit ici un mot qu'il n'a point encore employé, et qu'on peut en inférer qu'il prétend signaler un vice distinct des deux vices qu'il a déjà indiqués dans les chapitres 16 et 17. D'autre part, l'explication d'Albert ne paraît pas non plus très-satisfaisante. « Comme on vient de « voir, dit-il, que de l'hypothèse pou- « vait sortir une conclusion fausse, « et qu'on pourrait croire que du « vrai on peut conclure le faux, il « faut savoir que la fausseté de la « conclusion tient toujours à quelque « erreur antérieure, soit dans les pré- « misses pour les syllogismes sim- « ples, soit dans les prosyllogismes « pour les syllogismes composés. »

positions, soit qu'il résulte de plusieurs. Si c'est de deux, il faut nécessairement que l'une d'elles, ou même toutes les deux soient fausses; car, de propositions vraies, ainsi qu'on l'a vu, il ne sort pas de syllogisme faux. S'il résulte de plusieurs propositions, comme C conclu par A B, et celles-ci par D E F G, alors il y a quelque erreur dans les termes supérieurs, et c'est à cause de cette erreur que le raisonnement est faux : car A et B sont conclus par ces termes supérieurs; et, par conséquent, c'est d'eux que viennent la conclusion et l'erreur.

La pensée d'Aristote est sans doute ici plus générale que ne le croit Albert. Le philosophe ne veut pas seulement prévenir une erreur qu'il a déjà plusieurs fois réfutée, et notamment dans ce livre, ch. 2, 3, 4. Il complète ce qu'il vient de dire sur les rapports de la conclusion fausse à l'hypothèse, en ajoutant que la fausseté de la conclusion implique toujours et sans exception la fausseté des éléments qui la donnent. Je proposerais donc de réunir ce chapitre, sur le *raisonnement faux*, au chapitre précédent, et de ne point faire de cette simple remarque un vice nouveau du syllogisme. Je n'ai pas cru du reste devoir me permettre ce changement; et je me suis conformé à la série ordinaire des chapitres, bien que je ne l'approuve pas. — *Le raisonnement faux*, en d'autres termes, la conclusion fausse; j'ai pris ici un mot nouveau afin de suivre le texte de plus près. — *Résulte de deux propositions*, Le syllogisme simple n'a jamais que deux propositions; le syllogisme composé peut en avoir un nombre illimité. — *Ainsi qu'on l'a vu*, chapitres 2, 3, 4 de ce livre. — *Comme C conclu par AB*, syllogisme principal; sa majeure serait prouvée par un prosyllogisme dont elle serait la conclusion, DE y étant majeure et mineure; et sa mineure serait prouvée par un autre prosyllogisme dont elle serait la conclusion, FG étant majeure et mineure — *Les termes supérieurs*, les prosyllogismes. — *Le raisonnement est faux*, c'est-à-dire, la conclusion du syllogisme principal. — *AB sont conclus*, c'est-à-dire que la majeure et la mineure du syllogisme principal sont elles-mêmes des conclusions de prosyllogismes.

CHAPITRE XIX.

Du Catasyllogisme. — Conseils divers aux interlocuteurs : conseils à celui qui répond : conseils à celui qui interroge, soit pour les Syllogismes composés, soit pour les Syllogismes simples.

§ 1. Pour éviter d'être réfuté syllogistiquement, il faut avoir bien soin, lorsque l'adversaire demande une donnée

§ 1. Je peux faire ici des remarques analogues à celles que j'ai faites sur le chapitre précédent. Les commentateurs de la Renaissance ont voulu voir, dans celui-ci, l'exposition d'un quatrième vice du syllogisme qu'ils ont appelé Catasyllogisme. Rien n'indique formellement que ce soit bien là l'objet de ce chapitre. Il semble bien plutôt que ce sont des conseils donnés par Aristote aux interlocuteurs, à l'un pour qu'il évite, en répondant, de donner des armes contre lui-même ; à l'autre, pour qu'il force son adversaire à lui concéder, sans le savoir, les propositions nécessaires à la réfutation. Ce sont là des ruses et des habiletés de dialectique fort semblables à celles qui sont indiquées au 8e livre des Topiques, et au ch. 15 des Réfutations des Sophistes. Mais il ne semble pas qu'on puisse en faire un défaut spécial du syllogisme, comme la pétition de principe, par exemple. Reste toujours, il est vrai, à savoir comment la théorie de ce chapitre 19 se rattache à celles qui précèdent; et pourquoi elle n'a pas été rejetée dans la dialectique proprement dite. C'est cette difficulté, sans doute, qui a porté les commentateurs à reconnaître ici un quatrième vice du syllogisme, faisant suite aux trois premiers; je ne puis partager entièrement leur avis. Du reste, le détail de la pensée d'Aristote n'en est pas moins clair, si le lien général nous échappe. — *Demande une donnée sans les conclusions*, par exemple, quand l'adversaire prend des propositions de prosyllogismes, sans en indiquer la conclusion, qui doit être une prémisse du syllogisme principal. — *Nous savons*, Voir liv. 1, ch. 4, § 2 et *passim*.—*Plusieurs fois*, c'est-à-dire, deux fois : une fois dans la majeure, et une fois dans la mineure.

sans les conclusions qu'elle fournit, de ne pas lui accorder deux fois le même terme dans les propositions; car nous savons qu'il n'y a pas de syllogisme possible sans terme moyen, et que le moyen terme est celui qui est répété plusieurs fois. § 2. Nous savons aussi ce que nous avons à observer dans le moyen, relativement à chaque espèce de conclusion; car nous savons la nature de celles que renferme chaque figure. La forme de la conclusion ne doit pas nous échapper non plus, puisque nous savons bien comment nous devons suivre la discussion. § 3. Mais il faut, quand on argumente soi-même, dissimuler soi-

§ 2. *Ce que nous avons à observer dans le moyen*, il faut se rappeler ici les fonctions et la place du moyen dans les trois figures. Il est clair que si l'on accorde deux fois, pour attribut, un même terme, on fournit à l'adversaire un moyen qu'il peut employer pour faire un syllogisme de la seconde figure, où le moyen est attribut des deux extrêmes. Si l'on accorde deux fois un même terme pour sujet des deux autres, l'adversaire pourra faire un syllogisme dans la troisième figure. Si l'on accorde deux fois un même terme pour sujet d'un autre terme, et pour attribut d'un autre second terme, l'adversaire pourra conclure dans la première figure. Or, on sait quelle espèce de conclusion donne chaque figure; on sait de plus, par la thèse qu'on soutient soi-même, celle qu'attaque l'adversaire et celle qu'il désire établir; il faut alors n'accorder que les figures dont il ne peut faire aucun usage. Si l'on soutient une thèse négative, on peut accorder sans difficulté la seconde figure, parce qu'elle ne renferme que des conclusions négatives; et que, par conséquent, l'adversaire n'y trouvera pas la conclusion affirmative dont il aurait besoin pour réfuter. Si l'on soutient une thèse particulière affirmative, on peut accorder la troisième figure où il ne se trouve pas de conclusion universelle, etc.—*Comment nous devons conduire la discussion*, parce que nous savons bien l'opinion que nous défendons nous-mêmes, et celle que défend l'adversaire.

Les conseils renfermés dans les deux §§ précédents s'adressent à l'interlocuteur qui répond : les suivants s'adressent à l'interlocuteur qui interroge, et qui doit s'efforcer d'obtenir ce que, dans une position contraire, il devrait s'efforcer de refuser.

§ 3. *Quand on argumente soi-même*, c'est-à-dire, quand on interroge, il faut cacher le but où l'on tend, afin que l'adversaire ne le dé-

gneusement ce que nous avons recommandé d'éviter quand on répond. § 4. Un premier moyen d'y parvenir, c'est de ne pas donner les conclusions des prosyllogismes, mais de les laisser dans l'ombre, en ne prenant que les propositions nécessaires. § 5. C'est, en second lieu, de ne pas demander les termes voisins, mais de multiplier les intermédiaires de ces termes. Par exemple, supposons qu'il faille conclure A de F, et que les moyens soient B C D E, il faut alors demander si A est à B, et ensuite, non pas si B est à C, mais si D est à E, et ensuite si B est à C; et ainsi du reste. § 6. Si le syllogisme a

couvre pas, et ne se mette point en garde contre les piéges qu'on lui dresse. Ici, il faut gagner ce que, précisément, il fallait tout à l'heure éviter. Les rôles sont changés.

§ 4. De même qu'en répondant, il ne fallait pas accorder de moyen en répétant un même terme deux fois, § 1, de même ici, pour dissimuler sa marche, il faut ne jamais formuler les conclusions des prosyllogismes; il faut seulement en demander et en prendre les prémisses pour en faire l'usage convenable. Mais si l'on demandait nettement la conclusion, ce serait révéler à l'adversaire où on le conduit; et alors, il refuserait les éléments mêmes dont on a besoin, et qui serviraient à le réfuter. — *Les propositions nécessaires*, c'est-à-dire, les prémisses des prosyllogismes.

§ 5. Second conseil à l'interlocuteur qui interroge : Qu'il bouleverse la série des prosyllogismes, afin que l'adversaire la suive avec plus de peine et qu'il s'y embarrasse. Ainsi, voulant conclure A de F, qu'il ne dise pas : A est à B, B est à C, C est à D, D est à E, E est à F, donc A est à F; mais qu'il saute de l'une de ces propositions à l'autre, sans observer l'ordre régulier, et qu'il dise: A est à B, D est à E, B est à C, etc., dissimulant sa marche en la rendant tortueuse et obscure.

§ 6. Troisième conseil : *Si le syllogisme n'a qu'un seul moyen*, c'est-à-dire, si le syllogisme est simple au lieu d'être composé; alors il faut commencer par ce moyen même. Pour bien comprendre ceci, il faut se rappeler le genre spécial d'énonciation qu'Aristote a adopté dans la forme du syllogisme. On sait qu'il débute par le majeur, qu'il passe de là au moyen, et qu'il finit par le mineur, disant toujours : A est à B, B est à C; donc A est à C, c'est-à-dire, qu'il va toujours du plus étendu au moins étendu, du contenant au contenu. Voir liv. 1, ch. 4, § 3. C'est la marche la plus simple, la plus claire, la plus évidente : mais on pourrait

lieu par un seul moyen, il faut commencer par ce moyen même; car c'est ainsi qu'on échappera le mieux à l'attention de celui qui répond.

CHAPITRE XX.

De la Réfutation. — Définition de la Réfutation : cas divers où elle peut avoir lieu.

§ 1. Comme nous savons dans quels cas et avec quels termes se forme le syllogisme, nous voyons aussi, sans

aussi commencer par la mineure, et dire : B est à C, A est à B; donc A est à C. Déjà le raisonnement est moins évident. Enfin on le rendrait plus obscur encore, en commençant par le moyen lui-même, et en disant : B est A, C est B; donc C est A. — On peut voir qu'ici Aristote fait la critique de notre manière habituelle d'énoncer les syllogismes. En effet, nous prenons toujours le verbe : être d'une manière absolue, et nous disons : B est A, et non point comme Aristote : A est à B, d'où il suit que nous débutons toujours par le moyen, que nous continuons par le majeur, et que nous revenons au mineur pour conclure enfin le majeur du mineur. C'est précisément la marche embarrassée qu'Aristote conseille à l'interlocuteur qui interroge, mais qu'il proscrit pour la science, et que, pour sa part, il n'a jamais employée.

§ 1. Voici le cinquième vice du syllogisme, d'après les commentateurs latins. Je ferais à peu près les mêmes observations que plus haut; ici cependant je serais moins éloigné de partager l'avis des commentateurs. Les conseils que donne Aristote s'appliquent bien toujours à la discussion, ce sont bien toujours des conseils de dialectique; mais ils sont moins généraux que les précédents, et le défaut qu'ils ont pour objet de signaler est plus spécialement relatif au syllogisme. — Entre le Catasyllogisme et la Réfutation, il y a cette différence que le premier est la réfutation que l'adversaire

peine, quand a lieu et quand n'a pas lieu la Réfutation. § 2. Elle peut avoir lieu, soit quand toutes les réponses sont accordées, soit quand elles sont de forme dissemblable : l'une étant, par exemple, affirmative, et l'autre négative; car il y avait syllogisme avec des termes de l'une et de l'autre façon. Si donc la thèse est contraire à la conclusion, il faut nécessairement qu'il y ait Réfutation; car la Réfutation est le syllogisme de la contradiction. § 3. Mais si l'on n'accorde aucune proposition, il est im-

adresse à son adversaire, tandis que la réfutation proprement dite est celle que l'on se fait à soi-même quand on affirme ce qu'on avait d'abord nié, ou que l'on nie ce qu'on avait d'abord affirmé, ainsi que le remarque saint Thomas. J'aurais voulu trouver ici un autre mot que celui de Réfutation qui est trop général; mais la langue française ne m'en a pas offert; et j'ai craint d'employer le mot latin *Elenchus*, à cause même de son obscurité. — *Quand a lieu, et n'a pas lieu la Réfutation*, C'est que la Réfutation n'est qu'une espèce de syllogisme, et qu'en tant que syllogisme elle est soumise aux mêmes règles, exposées du reste dans tout ce qui précède.

§ 2. *Quand toutes les réponses sont accordées*, c'est-à-dire, quand toutes les réponses données par l'interlocuteur aux questions de l'autre sont affirmatives. — *Sont de forme dissemblable*, Aristote explique lui-même ce qu'il entend par là; les réponses au lieu d'être toutes affirmatives, peuvent être, les unes négatives, les autres affirmatives. — *Il y avait syllogisme*, On a vu en effet dans la théorie des trois figures, liv. 1, ch. 4, 5, 6, que la conclusion pouvait être tirée soit de deux affirmatives, soit d'une affirmative et d'une négative. — *Si donc la thèse est contraire à la conclusion*, peut-être aurait-il mieux valu renverser ici les termes, et dire : si donc la conclusion est contraire à la thèse; c'est ce que semble exiger la série directe de la pensée. *Contraire* est pris ici dans un sens général pour contraire et contradictoire tout à la fois, comme le prouve ce qui suit. — *Le syllogisme de la contradiction*, c'est la définition donnée plusieurs fois dans l'Organon, et particulièrement, Réfutations des Sophistes, ch. 1, § 4.

§ 3. *Si l'on n'accorde aucune proposition*, c'est-à-dire, si au lieu de répondre affirmativement, comme au § 1, on répond négativement à toutes les interrogations de l'adversaire, il ne se peut pas qu'on se réfute soi-même; car alors le syllogisme n'est pas possible, puisqu'avec deux prémisses négatives, il n'y a jamais lieu à conclusion. Dans ce cas non plus, il n'y a pas de conclusion con-

possible qu'il y ait Réfutation; car on a vu qu'il n'y a pas de syllogisme quand tous les termes sont négatifs; donc, il n'y a pas non plus de Réfutation; car, s'il y avait Réfutation, il faudrait qu'il y eût syllogisme; mais il peut y avoir syllogisme sans que, nécessairement, il y ait Réfutation. § 4. Même observation, si la réponse ne fournit aucune proposition universelle; car ici encore la Réfutation et le syllogisme sont tout à fait sur la même ligne.

tradictoire à la thèse qu'on a soi-même posée. — *Car on a vu*, Voir liv. 1, ch. 4, 5, 6, ch. 7, § 1, et ch. 24, § 1. — *Car s'il y avait Réfutation*, c'est qu'en effet l'espèce ne peut exister sans le genre, mais le genre peut fort bien exister sans l'espèce

§ 4. *Même observation*, c'est-à-dire que la Réfutation n'est pas possible, si en répondant on n'accorde aucune proposition universelle; car alors non plus le syllogisme ne peut se former, puisque dans tout syllogisme, il faut que l'une des prémisses soit universelle. Voir liv. 1, ch. 24, § 1. Or, il n'y a pas de Réfutation sans syllogisme : donc si l'on empêche le syllogisme, on empêche aussi la Réfutation qui ne peut exister sans lui.

CHAPITRE XXI.

De l'erreur et de ses diverses espèces. — Erreur causée par la fausseté de la majeure, quand les moyens ne sont pas subordonnés ; quand ils le sont. — Erreur causée par l'ignorance de la mineure particulière. — Critique de la théorie du Ménon sur la nature de la science. — On n'a jamais à la fois la science et l'erreur contraires. — De la connaissance en acte et simultanée des deux prémisses.

§ 1. Il peut se faire que, de même qu'on se trompe dans la position des termes, on se trompe quelquefois

§ 1. Voici, d'après les commentateurs latins, le cinquième et dernier vice du syllogisme. Je crois qu'ici comme plus haut, Aristote n'a pour but que de donner des conseils généraux propres à guider le raisonnement. Les dangers qu'il signale concernent la pensée tout entière ; et le défaut nouveau qu'il indique n'est pas, à proprement parler, spécial au syllogisme. En effet, l'erreur porte dans les exemples mêmes qu'il cite, non sur un seul syllogisme, mais sur deux syllogismes, dont l'un a une conclusion opposée contrairement à celle de l'autre. Les deux syllogismes sont parfaitement réguliers : seulement le majeur est joint au mineur dans le second par un moyen différent de celui qui les unit dans le premier. Il se peut que l'on connaisse l'un de ces moyens et qu'on ignore l'autre. L'erreur, dans ce cas, ne vient pas de la forme qui est selon toutes les règles : elle résulte uniquement de la pensée qui est incomplète. On sait d'une chose ce qu'elle est, et en même temps on l'ignore. C'est que les deux moyens ne sont pas ici dans ce rapport que l'un soit subordonné à l'autre ; ils sont d'une série différente. Il se pourrait aussi que les deux moyens fussent d'une même série, comme dans l'exemple du § 2. — *Dans la position des termes*, Pacius limite peut-être un peu trop le sens de ces mots ; il pense qu'Aristote veut désigner ici l'erreur ré-

aussi dans la pensée. Par exemple, quand une même chose est essentiellement à plusieurs autres, il se peut que, ignorant l'une de ces choses, on pense que la première n'y est pas du tout, tandis que l'on en connaît une autre à laquelle elle est. Ainsi, supposons que A est en soi à B et à C, et que ces termes soient également à tout D. Si l'on pense que A est à tout B et B à tout D, mais que A n'est à aucun C, et que C est à tout D; alors on aura d'une même chose relativement à une même chose la science et l'ignorance. § 2. Même résultat, si l'on se trompe sur des termes d'une seule série; par exemple,

sultant de la confusion qu'on fait souvent de la proposition indeterminee avec l'universelle. La pensée d'Aristote paraît plus générale; et la *position des termes* peut s'appliquer à toutes les fautes commises contre les règles du syllogisme. Ces erreurs ne concerneraient donc que la forme, tandis que l'erreur dont Aristote traite dans ce chapitre concerne le fond même de la pensee et du raisonnement. — *Essentiellement*, le texte dit: primitivement, c'est-a-dire, sans intermédiaire, immédiatement. — *Supposons A*... Il faut distinguer ici deux syllogismes, l'un en *Barbara*, l'autre en *Celarent*. — *Si l'on pense que A est à tout B*, premier syllogisme. A est à tout B: B est à tout D; Donc A est à tout D. — *Mais que A n'est à aucun C*, second syllogisme: A n'est à aucun C. C est à tout D; Donc A n'est a aucun D, conclusion contraire à la première. On sait donc d'une part que A est a tout D; et de l'autre, on sait le contraire, c'est-à-dire, que A n'est à aucun D. D'où vient cette erreur? de la pensée seule, car la forme est régulière. C'est que l'on a su que A était à B, mais l'on n'a pas su qu'il était aussi à C, quoique C soit subordonné à B; ou, pour mieux dire, l'on a admis que A n'était pas à C, tandis que A était à C. C'est donc la majeure qui est fausse; et c'est de là qu'est venue la fausseté même de la conclusion. Voici les exemples des commentateurs. Premier syllogisme: Tout bipède est animal; tout homme est bipède: Donc tout homme est animal. — Second syllogisme: Aucun être doué de raison n'est animal: tout homme est doué de raison; Donc aucun homme n'est animal. On voit que les moyens: bipède, et doué de raison, sont de série différente et ne sont pas subordonnés.

§ 2. Mais ils pourraient être de même serie; et l'erreur ne s'en produirait pas moins, si l'on ignorait l'un et qu'on connût l'autre. — *Par exemple*, deux nouveaux syllogismes en *Barbara* et en *Celarent*. Premier

si A est à B et B à C, et C à D, et que l'on croie que A est à tout B, et qu'il n'est à aucun C, on saura tout à la fois que la chose est, et l'on pensera qu'elle n'est pas. § 3. Mais ici que peut-on croire, si ce n'est qu'on ne pense pas de ces choses tout ce que l'on en sait? En effet, on sait, en quelque façon, que A est à C par B, c'est-à-dire, comme on sait le particulier par l'universel. Mais ce que l'on sait de cette façon incomplète, on croit n'en avoir absolument aucune idée, bien que ce soit là une chose impossible. § 4. Quant à la première espèce d'erreur, lorsque le moyen n'est pas de la même série, il

syllogisme : A est à tout B : B est à tout D ; Donc A est à tout D. Second syllogisme : A n'est à aucun C : C est à tout D ; donc A n'est à aucun D, conclusion contraire à la première. Ou bien en prenant des termes réels : Tout être vivant est substance : tout homme est vivant : Donc tout homme est substance.— Aucun animal n'est substance ; tout homme est animal ; Donc aucun homme n'est substance, conclusion dont la fausseté tient à la fausseté même de la majeure, bien que les moyens . vivant et animal, soient de même série, le second étant subordonné au premier. Ainsi, d'une part, on sait que la chose est telle chose, et d'autre part on sait qu'elle n'est pas telle chose ; ou, comme dit Aristote, on a d'une même chose relativement à une même chose la science et l'ignorance.

§ 3. L'erreur vient uniquement de ce qu'on n'examine point avec assez d'attention, tout ce que l'on sait de la chose même à l'égard de laquelle on se contredit. Du moment qu'on sait que A est à B, on sait aussi, quoiqu'on le sache moins clairement, que A est à C, parce que C est une partie de B. Mais comme cette seconde notion est plus obscure, on croit ne pas la posséder, bien qu'au fond on la possède ; et l'on admet alors dans le second syllogisme une majeure, dont la fausseté serait évidente si l'on y regardait de plus près. On aurait vu nettement la contradiction.

§ 4. *Quant à la première espèce d'erreur*, Voir § 2. — *Les deux propositions en rapport avec chacun des moyens*, c'est-à-dire qu'on admette à la fois dans sa pensée la majeure du syllogisme en *Barbara*, et celle du syllogisme en *Celarent*, parce qu'elles ont quelque chose de contradictoire.— *Par exemple, si A est à tout B*, majeure de *Baroco*, *et qu'il ne soit à aucun C*, majeure de *Celarent*, *et que ces deux termes soient à la fois à D*, B est à tout D, mineure de *Barbara*, C est à tout D, mineure de *Celarent*. — *La pro-*

n'est pas possible qu'on mette, par la pensée, les deux propositions à la fois en rapport avec chacun des moyens. Par exemple, si A est à tout B, et qu'il ne soit à aucun C, et que ces deux termes soient à la fois à tout D; car alors il faut que la première proposition soit contraire, ou absolument, ou du moins en partie. En effet, si l'on pense que A est à tout ce à quoi est B, et si l'on sait que B est à D, on sait aussi que A est à D. D'autre part, si l'on pense que A n'est à rien de ce à quoi est C, on pense alors certainement que A n'est pas à quelque objet à quoi est B. Mais après avoir pensé que A est à tout ce à quoi est B, penser ensuite qu'il n'est pas à quelqu'une des choses auxquelles est B, c'est contredire sa propre pensée, ou absolument, ou du moins en partie; donc, il n'est pas possible d'avoir cette pensée. § 5. Mais rien n'empêche de penser l'une des propositions relati-

mière proposition soit contraire, c'est-à-dire que la première majeure est contraire, du moins en partie, à la seconde; car D est une partie de C, comme il est une partie de B : il doit être aussi une partie de A, puisque B en est une partie. Lors donc qu'on dit d'une part que A est à tout B, et d'autre part que A n'est à aucun C, on se contredit; car d'abord on implique que D est une partie de A, et en second lieu, on implique aussi que D n'est pas une partie de A. Or cette pensée est contradictoire; donc il n'est pas possible qu'on l'ait. — ***En effet si l'on pense...*** Majeure du premier syllogisme en ***Barbara***, § 2. — ***On sait aussi que A est à D***, du moment qu'on sait que A est à B, on sait par cela même que A est à D, partie de B. — ***D'autre part si l'on pense...*** Majeure du second syllogisme en ***Celarent***, § 2. — ***On pense alors certainement...***, c'est-à-dire que du moment qu'on pense que A n'est à aucun C, on pense aussi qu'il n'est pas à D, puisque D est une partie de C : or il était une partie de B; donc on pense aussi que A n'est pas à une partie de B; et c'est se contredire, puisqu'on admettait d'abord que A est à tout B.

§ 5. Mais la contradiction n'est pas apparente, si l'on joint les deux majeures du premier et du second syllogisme, ou comme dit le texte l'***une des propositions***, de part et d'autre, ***relativement aux deux moyens***; ou bien encore, si l'on

vement aux deux moyens, ou les deux propositions relativement à un seul : par exemple, que A est à tout B, et B à D, et ensuite que A n'est à aucun C.

§ 6. Cette erreur est tout à fait analogue à celle que nous commettons à l'égard des choses particulières; ainsi A étant à tout B et B à tout C, A sera à tout C. Si donc l'on sait que A est à tout ce à quoi est B, on sait aussi qu'il est à C; mais il se peut faire qu'on ignore que C existe. Soit, par exemple, A deux angles droits, B triangle, et C un triangle réel. On peut croire, en effet, que C n'existe pas, quoique sachant fort bien que tout triangle vaut deux angles droits; on saura donc et on ignorera en même temps une même chose; car savoir que tout triangle vaut deux angles droits n'est

joint les deux propositions de l'un des syllogismes à la majeure de l'autre, ce que veut dire le texte par ces mots : *Ou les deux propositions relativement à un seul.* Ainsi, il n'y avait point de contradiction palpable à dire : A est à tout B, A n'est à aucun C; non plus qu'il n'y en aurait point à dire : A est à tout B, B est à tout D, A n'est à aucun C, en unissant d'abord les majeures des deux syllogismes, c'est-à-dire, en attribuant un même terme A aux deux moyens, et en second lieu en unissant les deux prémisses du premier syllogisme à la majeure du second. Si l'on s'en tient à ces termes, et qu'on ne poursuive pas les syllogismes jusqu'à la conclusion, la contradiction échappe à la pensée, bien qu'au fond elle subsiste. En mettant au contraire les syllogismes en forme, la contradiction devient évidente, et on ne peut l'admettre.

§ 6. *A l'égard des choses particulières*, La proposition que cite Aristote, comme exemple, est universelle et non particulière. Il faut s'attacher ici seulement au rapport de C à B : C est particulier relativement à B, dont il est une partie, puisqu'il en est sujet, comme B est lui-même sujet de A. — *La science et l'erreur contraires*, En effet, l'erreur contraire à la science serait ici de ne pas savoir que dans tout triangle la somme des angles est égale à deux angles droits, puisque la science est de le savoir. Ainsi donc l'erreur et l'ignorance portent réellement sur des choses différentes; d'une part, la somme des angles d'un triangle, et d'autre part, l'existence d'un triangle particulier.

pas une expression qui ait une signification simple; d'une part, on peut entendre ici la science générale, et de l'autre, la science particulière. L'on sait donc, de science générale, que C vaut deux droits; mais on ne le sait pas de science particulière; et ainsi l'on ne possèdera pas la science et l'erreur contraires l'une à l'autre. § 7. C'est là, du reste, précisément le sens de la théorie soutenue dans le Ménon, que la science humaine n'est que réminiscence. Il n'est pas du tout possible qu'on sache à l'avance les cas particuliers; mais en même temps qu'a lieu l'induction, on acquiert la notion des choses particulières comme si l'on ne faisait que les reconnaître. C'est qu'il y a certaines choses que nous savons instantanément; par exemple, que cette figure vaut deux angles droits, du moment que nous savons qu'elle est un triangle. Et de même pour tous les autres cas.

§ 8. Nous connaissons donc les cas particuliers de science générale, mais nous ne les savons pas de la science qui leur est propre; et c'est là ce qui fait que nous nous trompons sur eux, sans que ce soit, cependant,

§ 7. *Soutenue dans le Ménon*, Voir la traduction de Platon de M. Cousin, tom. VI, pag. 190. — *Qu'a lieu l'induction*, Voir plus loin, ch. 23, la théorie de l'induction. L'induction est la connaissance de l'universel par le particulier. Ainsi, en voyant un triangle, on sait à l'instant que la figure ainsi faite a la somme de ses angles égale à deux angles droits. De plus, on a cette notion générale indépendamment de ce triangle particulier, de sorte que la notion particulière qui rentre dans la notion générale ne semble être qu'un souvenir, parce que celle qui la contient lui est antérieure. L'esprit distingue les deux idées, et la seconde ne lui paraît être qu'une répétition de la première, bien qu'elles soient toutes deux simultanées. Voir aussi, Derniers Analytiques, liv. 1, ch. 1, §§ 4 et suiv.

§. 8. *D'une façon contraire à la science même*, Voir plus haut, à la fin du § 6.—*Indiqués plus haut*, §§ 1, 2, quand les moyens sont subordonnés ou ne le sont pas.

d'une façon contraire à la science même. Nous nous trompons en ce sens seulement, que nous possédons la science générale, et que nous errons dans la notion particulière. C'est précisément ce qui se passe dans les cas que nous avons indiqués plus haut; car l'erreur commise relativement au moyen n'est pas contraire à la science acquise par le syllogisme, non plus que la pensée qui s'adresse à l'un et à l'autre des deux moyens. § 9. Mais rien n'empêche que, sachant que A est à tout B et B à C, on pense que A n'est pas à C. Par exemple, on peut fort bien savoir que toute mule est stérile, savoir aussi que tel animal est une mule, et croire cependant que cette mule est pleine; car on ne sait pas que A est à C, si l'on ne considère point à la fois les deux propositions. § 10. Ainsi il est évident que, si l'on sait l'un et qu'on ne sache pas

§ 9. Troisième espèce d'erreur : On a toutes les notions nécessaires à la vérité : mais on les a disjointes les unes des autres; et on ne les réunit pas, au moment même où il faudrait les unir pour acquérir la notion vraie et complète. De là l'erreur, bien qu'on possède tout ce qu'il faut pour l'éviter. — Le syllogisme est ici en *Darii :* Toute mule B est stérile A : cet animal C est une mule B; Donc cet animal C est stérile A : or, on croit au contraire que cette mule est pleine, et voilà en quoi on se trompe. C'est qu'on n'a pas réuni, dans une seule notion, les deux prémisses dont on aurait tiré par le rapprochement même, une conclusion toute différente. — *Que cette mule est pleine*, L'expression d'Aristote n'est peut-être pas ici aussi régulière que possible : et la pensée aurait été plus clairement rendue s'il eût dit : que cette mule *n'est pas stérile*, l'opposition aurait été plus évidente; d'une part la vérité, de l'autre l'erreur contraire. Pour être pleine, la mule doit d'abord n'être pas stérile, et c'est bien cette dernière proposition qui est la proposition contraire : l'autre est la proposition du contraire, ainsi qu'Aristote lui-même l'a établi dans l'Herméneia, ch. 14, § 12.

§ 10. Si, connaissant les deux propositions, on peut encore se tromper par cela seul qu'on ne les considère pas toutes les deux à la fois, à plus forte raison peut-on se tromper quand on ne connaît que l'une des deux, soit la majeure comme dans le cas du § 1, soit la mineure comme

l'autre, on pourra se tromper. Et c'est précisément là le rapport des notions générales aux notions particulières; en effet, nous ne pouvons connaître aucune des choses sensibles, en dehors même de notre sensation, les eussions-nous, d'ailleurs, antérieurement perçues, si ce n'est en ce sens que nous en avons bien une connaissance générale et propre, mais sans en avoir une connaissance actuelle. Savoir, en effet, a trois significations distinctes: on peut savoir de science générale, ou de science propre et spéciale, ou de science actuelle; et, par conséquent, l'on peut se tromper d'autant de façons. § 11. Rien n'empêche donc que l'on puisse savoir et se tromper relativement à un même objet; mais non pas, pourtant,

dans le cas du § 2.—*Si l'on sait l'un et qu'on ne sache pas l'autre*, §§ 1 et 2. On peut connaître le genre, sans connaître l'espèce; et réciproquement, connaître l'espèce sans connaître le genre. Enfin on peut les connaître tous les deux, sans appliquer ces notions à l'individu qui frappe actuellement nos sens.

§ 11. *Mais non pas pourtant par contraire*, c'est-à-dire, comme plus haut, § 6, que l'erreur qu'on commet, n'est pas absolument contraire à la science que l'on possède; car on aurait alors les deux contraires sur une seule et même chose; ce qui n'est pas possible. Seulement on a la science générale, et même la science spéciale, sans avoir la science actuelle, c'est-à-dire, celle de l'individu. Ici, par exemple, on sait de science générale, que toute mule est stérile, on sait de plus, de science spéciale, que l'animal qu'on a sous les yeux, est une mule; et cependant on peut la croire pleine, c'est-à-dire, non stérile, parce qu'on ne réunit pas actuellement les notions fournies *par les deux propositions*, par les prémisses, de manière à en tirer la conclusion juste, relativement à l'individu donné.—*Car l'erreur contraire à la proposition universelle*, l'erreur contraire à cette proposition universelle: Toute mule est stérile, serait un syllogisme ou conclusion également universelle et négative: Aucune mule n'est stérile. Or, l'erreur ne se produit pas du tout ici sous cette forme, et, par conséquent, elle n'est pas contraire à la science.—*C'est un syllogisme*, l'expression d'Aristote est ici trop concise; il aurait dû dire: c'est un syllogisme universel et de forme contraire; ou, en d'autres termes, une proposition de même quantité et de qualité différente.

par contraire. Or, c'est ce qui arrive à celui qui sait par les deux propositions, mais qui n'en a pas antérieurement vu le rapport. Ainsi, en supposant que cette mule est pleine, il n'a pas la science actuelle; mais, pourtant, par cette pensée même, il n'a pas non plus l'erreur contraire à la science; car l'erreur contraire à la la proposition universelle, c'est un syllogisme.

§ 12. Mais quand on pense que ce qui est bien est mal, on pense alors qu'une même chose est bien et mal à la fois. En effet, soit le bien A, le mal B, et le bien encore C; si donc l'on pense que B et C soient la même chose, l'on pensera aussi que C est B; et, de même encore, que A est B; de sorte que C aussi est A. En effet, quand il était vrai que B est dit de ce à quoi est C, et que A est dit de ce à quoi est B, il était vrai aussi que A est dit de C; donc, il en doit être absolument de même pour le

§ 12. Le raisonnement dans ce § est difficile à suivre; le voici en termes plus clairs : A la théorie qui précède, on peut faire cette objection, que c'est dans les prémisses qu'on peut avoir les deux pensées contraires, et non plus dans la conclusion comparée aux deux propositions dont on la tire. Ainsi, l'on pense que le mal B est le bien A; or, l'on pense aussi que le bien C est le mal B; donc l'on pense que le bien est le bien. Or, la forme de ce syllogisme est régulière; car, si au verbe penser, on substitue la locution : Il est vrai, ou si on laisse le verbe : Être, sous sa forme absolue, on obtiendra des conclusions comme our le verbe : Penser : donc on peut fort bien admettre, pour ce verbe, la forme de conclusion qu'on a admise et pour : Être, et pour : Être vrai. La conclusion est, sans doute, régulièrement obtenue; mais l'erreur est dans les prémisses, et elles sont à peine supposables; car le bien n'est mal, et le mal n'est bien que par accident, comme Aristote le remarque au § suivant. Le bien en soi est toujours bien : le mal en soi est toujours mal, sans que jamais l'un puisse devenir l'autre. Ainsi, quoique parfois le bien puisse être mal, et le mal être bien, on ne peut pas du tout en conclure qu'on puisse penser les contraires d'une seule et même chose; en d'autres termes, détruire le principe de contradiction.

verbe : Penser. Ainsi encore pour le verbe : Être; car C et B étant la même chose, et B et A étant identiques aussi, C est identique à A. Donc, aussi, il en est tout à fait de même avec le verbe : Penser. § 13. Mais doit-on comme conséquence nécessaire accorder qu'il est possible d'avoir les pensées contraires, si l'on accorde ce premier point, qu'on puisse croire que le bien est le mal? Mais on a peut-être tort de supposer que l'on puisse jamais croire que le bien soit le mal, si ce n'est accidentellement, parce que, en effet, on peut penser ceci de plusieurs façons; mais c'est ce que nous examinerons ailleurs avec plus de soin.

§ 13. J'ai dû ici paraphraser et non traduire, parce que la pensée eût été obscure et presque inintelligible, si j'eusse laissé à la phrase toute sa concision. Voici la traduction littérale du texte : Mais ceci est-il donc nécessaire, si l'on accorde le premier point? *Le premier point*, c'est d'accorder qu'il soit possible que l'on croie jamais que le bien et le mal sont une seule et même chose : *Ceci*, c'est d'accorder, comme conséquence de ce premier point, qu'il soit possible de penser les contraires sur une seule et même chose.—*De plusieurs façons*, en effet les circonstances variant, ce qui était bien dans des circonstances différentes, devient mal; et réciproquement. —*Nous examinerons ailleurs*. Le texte dit simplement : nous examinerons; Aristote veut, sans doute, désigner la Morale ou la Metaphysique.



PREMIERS ANALYTIQUES.

LIVRE SECOND.

SECTION TROISIÈME.

RÉDUCTION DE TOUTES LES FORMES DE RAISONNEMENT AU SYLLOGISME.

CHAPITRE XXII.

Réciprocité des termes. — Conversion réciproque des propositions par la conversion de la conclusion. — Conversion de la conclusion par la conversion de la majeure. — Conversion de la conclusion par conversion de la mineure, dans divers modes. — Règles diverses. — Exemples à l'appui.

§ 1. Quand les extrêmes sont réciproques l'un à l'autre, il faut nécessairement que le moyen aussi le soit à

Il est difficile de dire précisement quel est le lien des théories de ce chapitre aux théories qui précèdent, et à celles qui suivent. Rien dans le texte ne l'indique ; et les commentateurs, eu général, ont tout à fait négligé de le chercher. Philopon, Averroës, Pacius, ne s'en sont pas occupés.

tous deux. En effet, A étant à C par B, si la conclusion est réciproque, C est aussi à tout ce à quoi est A. Mais B

Albert a pensé, et c'est avec raison, que les règles, ici tracées par Aristote, sur la réciprocité des termes dans les diverses figures, étaient essentielles à l'intelligence des chapitres suivants. Les unes, en effet, s'appliquent à l'Induction; les autres à l'Exemple, à l'Enthymème, etc. Voir plus bas § 7 et § 8. Rien, du reste, n'indique ici, non plus que pour les deux sections antérieures, que la division généralement adoptée soit d'Aristote lui-même. Dans le premier livre, au contraire, elle lui appartenait bien certainement. Voir liv. 1, au début. J'ai cru devoir encore, comme plus haut, respecter une division, admise depuis le treizième siècle tout au moins, et qui s'appuie sur des distinctions réelles dans le sujet et la pensée.

§ 1. *Quand les extrêmes sont réciproques*, le texte dit littéralement : Quand les extrêmes se *convertissent*. Je n'ai pas conservé le mot même du texte, de peur de causer quelque confusion nouvelle. Les mots *convertir* et *conversion* ont été déjà employés dans des sens divers, pour signifier la conversion des propositions absolues, liv. 1, ch. 2, et celle des modales, liv. 1, ch. 3. De plus, ils ont servi, liv. 1, ch. 13, § 4, à désigner encore la conversion spéciale des propositions contingentes; enfin ils ont été détournés de ces deux premiers sens, qui ont du moins quelque analogie, pour exprimer une propriété générale du syllogisme, applicable aux trois figures avec diverses modifications, liv. 2, ch. 8, 9, 10. Les employer encore ici pour exprimer une idée nouvelle, est un tort de la part d'Aristote; et j'ai pensé que mon devoir de traducteur n'était pas si étroit que je ne pusse modifier une expression de ce genre. J'ai dit plus haut pourquoi j'avais gardé le mot de : conversion, quand il s'est agi de la conversion du syllogisme, et non plus de la proposition. Ici, comme il s'agit d'un changement dans les propositions mêmes, la confusion était à craindre davantage; et j'ai dû l'éviter. En effet, il n'est pas question ici de propositions universelles affirmatives, qui se convertissent en particulières, ou de particulières affirmatives, qui se convertissent en leurs propres termes, comme au chapitre 2 du livre 1. Ce sont des propositions universelles affirmatives, qui se convertissent en universelles, c'est-à-dire, dont les termes ont la même extension, le sujet pouvant devenir attribut; et réciproquement. C'est le cas des universelles négatives généralisé, et transporté aux universelles affirmatives Je crois que le mot de réciprocité rend mieux cette idée nouvelle que le mot de conversion. Il a le double avantage d'être clair et spécial. — *En effet, A étant à C par B*, syllogisme en *Barbara :* AC conclusion, B moyen : A est à tout B, B est à tout C; Donc A est à tout C. Si l'on suppose A et C d'extension égale, on peut dire que réciproquement C est à tout A. Si l'on prend cette conclusion réciproque pour mineure, avec la mineure du premier syllogisme, prise pour majeure, on

est aussi réciproque à A; et B est par C à tout ce à quoi est A; enfin, C est également réciproque à B par A, pris pour moyen. § 2. De même encore pour la négation; par exemple, si B est à C, et que A ne soit pas à B, A ne sera pas non plus à C. Si donc B est réciproque à A, C le sera aussi à A; car, supposons que B ne soit pas à A, C n'y sera pas non plus; car B était supposé à tout C. § 3. Si C est réciproque à B, B l'est aussi à A; car C est à tout

obtient la réciproque de la première majeure : B est à tout C, C est à tout A; Donc B est à tout A. De même, si l'on prend cette même conclusion réciproque pour majeure d'un nouveau syllogisme, et qu'on prenne pour mineure la majeure du premier, on obtient pour conclusion nouvelle la réciproque de la première mineure : C est à tout A, A est à tout B; Donc C est à tout B. On voit que ces trois syllogismes sont de même mode, *Barbara*. On verra plus bas que ce mode doit changer quelquefois, pour que la conversion réciproque ait lieu.

§ 2. *De même encore pour la négation*, il faut bien remarquer qu'ici, comme au § 1, Aristote emploie des propositions indéterminées, c'est-à-dire, sans caractère d'universalité ni de particularité. Autrement la règle serait inutile, ainsi que le fait observer Pacius; car, s'il s'agissait d'universelles négatives, on sait déjà qu'elles se convertissent en leurs propres termes, par la règle du ch. 2, liv. 1. La réciprocité pour elles est de toute évidence, et il n'y aurait aucun besoin de la rappeler. Le cas supposé ici est plus général que le premier, et il le comprend. Du reste, pour rendre la règle plus claire, on peut dire, sous la réserve qui précède, que, dans le mode *Celarent*, la majeure étant réciproque, la conclusion l'est aussi. — *Si B est à C*, mineure, *et que A ne soit pas à B*, majeure, *A ne sera pas non plus à C*, conclusion. Syllogisme en *Celarent* : A n'est à aucun B, B est à tout C; Donc A n'est à aucun C. — *Si B est réciproque à A*, c'est-à-dire, si les termes de la majeure sont de même extension, *C le sera aussi à A*, c'est-à-dire, les deux termes de la conclusion seront dans le même rapport. — *Car, supposons que B ne soit pas à A*, c'est-à-dire, prenons la réciproque de la majeure pour mineure, nous en aurons en *Camestres :* B est à tout C, B n'est à aucun A; Donc C n'est à aucun A. On a donc pour conclusion du second syllogisme, la conclusion réciproque et convertie du premier.

§ 3. *Si C est réciproque à B*, c'est-à-dire, si c'est la mineure du premier syllogisme en *Celarent*, et non plus la majeure, qui est réciproque, la majeure le sera aussi. Aristote ne prouve pas ceci, et il faut, pour le démontrer, réduire à l'absurde. Supposons que la majeure de *Celarent*, E, ne soit pas réciproque, il faudra, par hypothèse, admettre sa contra-

ce à quoi est B. § 4. Si C est réciproque à A, B est aussi réciproque à A; car C est à tout ce à quoi est B. Mais C n'est pas à ce à quoi est A; et, dans ce cas seulement, la conversion réciproque commence par la conclusion, tout comme pour le syllogisme affirmatif; ce qui n'avait pas lieu dans les autres cas.

§ 5. Quand A et B sont réciproques, et que C et D le

dictoire I; cette affirmative particulière, jointe à la mineure réciproque A, devenue majeure, donnera un syllogisme en *Darii*, à conclusion particulière affirmative, et cette conclusion sera contradictoire à la première conclusion admise E, de *Celarent*. Premier syllogisme en *Celarent:* A n'est à aucun B, B est à tout C; Donc A n'est à aucun C. Si la mineure est réciproque, et que C soit à tout B, il faut que la majeure soit réciproque aussi, et que B ne soit à aucun A. Car supposons qu'il soit à quelque A, on aura ce syllogisme : C est à tout B, B est à quelque A; Donc C est à quelque A; mais on avait au contraire admis que C n'était à aucun A, que réciproquement A n'était à aucun C; donc cette conclusion : C est à quelque A, est fausse; donc la majeure, B est à quelque A, est fausse; donc sa contradictoire : B n'est à aucun A, est vraie; donc enfin la majeure est réciproque; ce qui était à prouver.

§ 4. *Si C est réciproque à A*, c'est-à-dire, si la conclusion de *Celarent* est réciproque, outre la mineure qui est réciproque aussi comme plus haut, la majeure sera encore réciproque; et le nouveau syllogisme aura lieu en *Camestres*. — Premier syllogisme en *Celarent:* A n'est à aucun B, B est à tout C; Donc A n'est à aucun C. C étant réciproque à A, on obtient pour nouveau syllogisme en *Camestres :* C est à tout B, C n'est à aucun A; Donc B n'est à aucun A. — *La conversion réciproque commence par la conclusion*, c'est-à-dire, que c'est de la réciprocité dans la conclusion que dépend la réciprocité dans les prémisses. — *Tout comme pour le syllogisme affirmatif*, Voir plus haut, § 1, le syllogisme en *Barbara*. — *Dans les autres cas*, c'est-à-dire, dans les syllogismes des §§ 2 et 3, où l'on commençait la conversion réciproque, soit par la majeure, soit par la mineure.

§ 5. Après avoir tracé les règles de la réciprocité entre les trois termes du syllogisme, Aristote les trace pour quatre termes. Lorsque quatre termes sont dans un tel rapport que les deux premiers soient réciproques entre eux, et les deux derniers aussi; si le premier et le troisième sont de toute nécessité, l'un vrai et l'autre faux, il faudra que le second et le quatrième soient aussi dans ce même rapport. — *Que A ou C soit à tout objet*, c'est-à-dire que tout objet soit l'un des deux, soit A,

sont également, s'il est nécessaire que, ou A, ou C soit à tout objet, il faut alors aussi que B et D soient de telle sorte que l'un des deux soit à tout objet. En effet, puisque B est à ce à quoi est A, et D à ce à quoi est C, et que A et C sont à tout objet, mais non tous deux à la fois, il est clair que B et D sont à tout objet, mais sans y être non plus tous les deux à la fois; car il y a ici deux syllogismes qui se tiennent. § 6. De plus, quand A ou B,

soit C, sans pouvoir être les deux à la fois.—*Car il y a ici deux syllogismes qui se tiennent*, ces deux syllogismes qu'Aristote ne donne pas en forme, peuvent être dégagés du contexte. Voici le premier : Rien de ce qui est A ou C, n'est à la fois B et D; or, tout est A ou C; Donc rien n'est à la fois B et D.—Second syllogisme : Tout ce qui est A ou C, est B ou D, et ne peut pas n'être ni l'un ni l'autre : or tout est A ou C; Donc tout est B ou D, et ne peut n'être ni l'un ni l'autre. Par le premier syllogisme, on prouve que rien ne peut être à la fois B et D; et par le second, que rien ne peut être ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire, que tout doit être soit B, soit D; comme tout est A ou B; comme tout est C ou D. On pourrait prendre ici l'exemple que le texte donne plus bas, et les quatre termes qu'il contient : A incréé, B impérissable, C créé, et D périssable.—Premier syllogisme : Rien de ce qui est incréé ou créé n'est à la fois périssable et impérissable; or, tout est incréé ou créé; Donc rien n'est à la fois périssable et impérissable.—Second syllogisme : Tout ce qui est incréé ou créé est impérissable ou périssable, et ne peut pas n'être ni l'un ni l'autre; or, tout est incréé ou créé; Donc tout est impérissable ou périssable, et rien ne peut n'être ni l'un ni l'autre.

§ 6. Si c'est le premier et le second qui sont de telle sorte que l'un des deux soit toujours vrai et l'autre faux, ou, comme dit le texte, que l'un des deux soit à tout objet, sans que les deux puissent y être à la fois; et que le troisième et le quatrième soient dans le même rapport, si le premier et le troisième sont réciproques entre eux, le second et le quatrième le seront également. Aristote démontre ceci par réduction à l'absurde : car, si l'on suppose que le second et le quatrième ne sont pas réciproques, il s'ensuivra que le troisième et le quatrième seront à la fois à tout objet, ce qui est contradictoire à la thèse admise, et faux par conséquent. Soit A l'incréé, B le créé, C l'impérissable, et D le périssable : Tout est ou incréé ou créé, impérissable ou périssable : or, tout ce qui est incréé est impérissable, et tout ce qui est impérissable est incréé; Donc, tout ce qui est créé est périssable, et tout ce qui est périssable est

et C ou D sont à tout objet, mais n'y sont pas à la fois, si A et C sont réciproques, B et D le sont aussi; car, si B n'est pas à une certaine chose à laquelle est D, il est clair qu'alors A est à cette chose. Mais, si A y est, C y est aussi, puisqu'ils sont réciproques; donc C et D y sont à la fois. Mais cela est absurde. Par exemple, si l'incréé est impérissable, et l'impérissable, incréé, il faut nécessairement que le créé soit périssable, et que le périssable soit créé.

§ 7. Mais, lorsque A est à B tout entier et à C tout entier, et qu'il n'est attribué à aucune autre chose, si B

créé. Car, supposons qu'il ne le soit pas, on aura alors : quelque chose de périssable est incréé ; et avec la mineure : tout ce qui est incréé est impérissable, prise ici pour majeure, on aura cette conclusion : quelque chose de périssable est impérissable : ce qui est absurde ; donc, il est vrai que tout ce qui est périssable est créé.

§ 7. Lorsque trois termes sont dans ce rapport, que le premier est attribué à la fois à tout le second et à tout le troisième et qu'il n'est attribué qu'à ces deux seuls termes, si le second est attribué aussi à tout le troisième, il faut que le premier et le second soient réciproques, c'est-à-dire de même extension. Soit A attribué à tout B et à tout C, on a ce syllogisme universel dans la seconde figure : A est à tout B : A est à tout C : Donc B est à tout C. Or, ceci ne peut avoir lieu que si la majeure est réciproque, et si l'on peut construire ce syllogisme en *Barbara* par la première figure : B est à tout A : A est à tout C : donc B est à tout C. Cela est possible : car A n'est attribué qu'à B et à C tout seuls : or, B est attribué à tout ce à quoi A est attribué, puisque d'abord B est attribué à lui-même évidemment, et que de plus il l'est à C : donc B et A sont réciproques, puisqu'ils sont attribués exclusivement aux mêmes objets, c'est-à-dire qu'ils ont la même extension. A est attribué à B et à C, B l'est également à ces deux mêmes termes, et il ne l'est à aucun autre. — ***B est attribué à lui-même***, c'est une attribution évidente ; mais ce n'est pas, à vrai dire, une attribution. Pour prendre l'exemple des commentateurs, soit A capable de rire, B doué de raison, et C homme : si A est à tout B et à tout C, mais à B et à C tout seuls, et si B est à tout C, il faut que A et B soient réciproques. En effet, tout être capable de rire est doué de raison, attendu que tout être doué de raison est homme. — La règle de ce § s'applique à l'Enthymème. Voir plus loin, ch. 27.

est aussi à tout C, il est nécessaire que A et B soient réciproques. En effet, puisque A est dit des seuls termes B, C, et que B est attribué à lui-même et à C, il est évident que B peut être dit de toutes les choses dont A est dit; et que, de plus, il sera dit de A lui-même. § 8. En outre, quand A et B sont à C tout entier, et que C est réciproque à B, il faut que A soit à tout B; car, A étant à tout C, et C à tout B, à cause de la réciprocité, il faut aussi que A soit à tout B.

§ 9. Lorsque, de deux choses opposées, A et B, A est préférable à B, et que D l'est également à C, si A C sont préférables à B D, A sera aussi préférable à D. En effet, A est tout autant à rechercher que B est à fuir, puisqu'ils sont opposés. Même rapport de C à D, puisqu'ils sont opposés également. Si donc A est aussi désirable que D,

§ 8. Règle inverse de la précédente : lorsque trois termes sont dans ce rapport, que le premier et le second soient attribués à tout le troisième, et que le second et le troisième soient réciproques, il faut que le premier puisse être attribué à tout le second. C'est le fondement de l'induction. Voir ch. suivant, § 4. Le syllogisme universel se forme alors dans la troisième figure, parce que la mineure est réciproque : A est à tout C : B est à tout C ; Donc A est à tout B ; car B et C étant réciproques, on peut convertir la mineure, et l'on obtient dans la première figure : A est à tout C : C est à tout B; Donc A est à tout B.

§ 9. Lorsque quatre termes sont dans ce rapport qu'opposés deux à deux, le premier soit préférable au second, et le quatrième le soit au troisième, si le premier joint au troisième est préférable au second joint au quatrième, il faut que le premier soit préférable aussi au quatrième. Le premier est d'ailleurs supposé autant à rechercher que le second à fuir, le troisième autant à fuir que le quatrième à rechercher; car le premier est opposé au second, comme le quatrième l'est au troisième. — *Si donc A est aussi désirable que D*, Si l'on suppose d'abord que A n'étant pas préférable à D, il est aussi désirable que lui, ni plus ni moins, on arrive à cette conséquence que AC est aussi désirable que BD : mais par l'hypothèse AC est préférable à BD; donc la conséquence est absurde; donc A ne peut être aussi désirable que D; *car alors BD*

B doit être autant à fuir que C ; car l'un et l'autre so
pareillement opposés à l'un et à l'autre : ce qui doit êt
fui à ce qui doit être désiré. Ainsi le rapport sera tout
fait identique entre A C et B D. Mais, puisque les pr
miers sont plus désirables que les autres, il n'est pa
possible qu'ils le soient également ; car alors B D seraie
également désirables. Mais, si D est préférable à A,
est aussi moins à fuir que C; car le moindre est oppo
au moindre. Mais le bien plus grand avec le mal moindr
est préférable au bien plus petit avec le mal plus grand
donc B D, en somme, est préférable à A ; mais ce n'e
pas ici le cas. A est donc préférable à D, et C, par suit
sera moins à fuir que B. Si donc tout amant, selon l
véritable amour, préfère A, c'est-à-dire, être digne d
bonheur, et n'avoir pas le bonheur, représenté par C
plutôt que d'avoir le bonheur, représenté par D, e

seraient aussi désirables que AC. — ***Mais si D est préférable à A***, Secondement, si au lieu de supposer A égal à D, on le suppose inférieur, c'est-à-dire, si l'on fait D préférable à A, au lieu de faire A préférable à D, on arrive à une autre absurdité. En effet, si D est préférable à A, B qui est opposé à A est moins à fuir que C qui est opposé à D ; ***car le moindre est opposé au moindre,*** et B opposé à A qui est moindre, est moindre aussi que C opposé à D plus grand que A ; ***donc BD en somme est préférable à AC,*** contradictoire inadmissible de l'hypothèse primitive ; donc A est préférable à D. Ainsi A ne pouvant être égal à D, ne pouvant davantage lui être inférieur, il s'ensuit qu'il lui est supérieur, et en d'autres termes qu'il lui est préfé
rable ; l'hypothèse a été prouvé
vraie par deux réductions à l'ab
surde. Il est en effet de toute évi
dence que le bien plus grand joint a
mal moindre est préférable au bie
plus petit joint au mal plus grand
— ***Mais ce n'est pas ici le cas***, c'es
à-dire, l'hypothèse est contraire. E
résumé, ***A est donc préférable***
D; ce qui était à prouver. — L'exem
ple que cite le texte à l'appui est for
clair et n'a pas besoin d'explication
il est d'ailleurs plein de délicates
et de grâce. Cette théorie sur l'a-
mour appartient à Platon, qui l'a
développée dans le Banquet. Voir la
traduction de M. V. Cousin, tom. 6,
pag. 262 et suiv. C'est la théorie de
l'amour platonique.

n'être pas digne de bonheur, représenté par B, il est clair que A, être digne de bonheur, est préférable au bonheur même. Ainsi donc, être aimé est préférable, en amour, au plaisir des sens; ainsi l'amour vise bien plus à l'affection qu'au plaisir; et, l'affection étant son objet principal, c'est là sa véritable fin. Ainsi le plaisir, ou n'est pour rien en amour, ou il n'y est que pour l'affection. On pourrait, du reste, appliquer cette théorie à toutes nos autres passions, à tous nos autres efforts.

§ 10. On voit donc clairement les rapports des termes dans les conversions, et le résultat de la comparaison des choses à préférer ou à fuir.

CHAPITRE XXIII.

De l'Induction. — Son importance égale à celle du Syllogisme. — Exemples d'inductions. — L'Induction s'applique aux propositions immédiates, c'est-à-dire, qui n'ont pas de moyen terme.—Comparaison de l'Induction et du Syllogisme : le Syllogisme prouve le majeur du mineur par le moyen : l'Induction prouve le majeur du moyen par le mineur. — L'Induction est plus évidente que le Syllogisme.

§ 1. Maintenant nous devons dire que c'est par les figures antérieurement exposées que se forment, non

§ 10. *Dans les conversions*, sous-entendu : réciproques.

§ 1. La théorie de l'induction est présentée ici d'une manière très-

seulement les syllogismes dialectiques et démonstratifs, mais encore les syllogismes de rhétorique; et, d'une ma-

concise; et cependant Aristote y attache la plus grande importance, puisqu'il reconnait que l'induction est, avec le syllogisme, la seule base sur laquelle se fonde la certitude. L'induction n'est au fond qu'un syllogisme dont le mineur et le moyen sont d'extension égale. Ils peuvent alors être pris l'un pour l'autre; et l'on peut conclure le majeur du moyen par le mineur, comme on conclut, dans les syllogismes ordinaires, le majeur du mineur par l'intermédiaire du moyen. Voilà comment l'induction est le syllogisme de la proposition immédiate, c'est-à-dire, de celle qui ne peut être le résultat d'une conclusion ordinaire. C'est qu'elle est alors une majeure indémontrable. Toutes les majeures qui ne sont pas la conséquence de prosyllogisme sont dans ce cas. On les admet avec autant de certitude que les conclusions elles-mêmes; elles méritent la même foi, bien qu'on ne les obtienne pas par la même méthode. Dans le syllogisme, on prend ces majeures pour en tirer ensuite les mineures, et les conclusions nécessaires. Or ces majeures elles-mêmes reposent sur des syllogismes d'une espèce différente, il est vrai, mais dont il faut que la science puisse rendre compte. C'est par l'induction seule qu'on acquiert ces majeures, ou en d'autres termes, par le syllogisme inductif. S'il fallait recourir encore ici au syllogisme ordinaire, la recherche serait sans fin et l'on n'arriverait jamais à la science. Il faudrait remonter à l'infini de prosyllogisme en prosyllogisme sans jamais trouver de limite. L'induction au contraire en donne une. Toutes les fois que le mineur et le moyen sont d'égale extension, la conclusion qu'ils fournissent est en quelque sorte immédiate. L'intelligence fait aussitôt équation entre les deux termes égaux; et elle conclut le majeur du moyen avec autant d'assurance qu'elle concluait auparavant le majeur du mineur. L'induction est donc en réalité un syllogisme, mais un syllogisme spécial qui ne doit être confondu avec aucun autre. Il ne faut pas cependant s'y tromper: l'induction rentre elle-même dans le syllogisme qui comprend et explique toutes les formes possibles de raisonnement. L'induction, ainsi que l'exemple, l'enthymème, etc., sont surtout d'usage en rhétorique. La science, proprement dite, procède par syllogisme exclusivement. Ainsi, sans l'induction pas de syllogisme, puisque sans elle on n'aurait point les majeures qui sont la source et la cause de la conclusion: mais sans le syllogisme, l'induction ne se comprend pas. Du reste, il n'est qu'une seule manière dont le moyen et le mineur puissent être d'égale extension: c'est que le mineur se compose de toutes les parties dont le moyen lui-même représente la totalité. D'une part, tous les individus: de l'autre, l'espèce totale qu'ils forment. Pour que l'équation fût rigoureusement exacte, il faudrait que l'énumération

nière générale, que c'est toujours par ces figures que se fonde la certitude, quelle que soit d'ailleurs la voie qu'on suive pour y parvenir. C'est que, en effet, toutes nos convictions ne s'acquièrent que par syllogisme ou par induction.

§ 2. L'induction, et le syllogisme par induction, ont lieu lorsque l'on conclut l'un des extrêmes du moyen par l'autre extrême. § 3. C'est, par exemple, si B est moyen

du mineur fût complète et qu'elle comprît tous les individus sans exception : mais ceci est impossible. Et de plus, ce serait inutile. D'un certain nombre de particularités connues, en plus ou moins grand nombre, on conclut toutes les autres sans les connaître ; et cette conclusion s'appuie sur l'ordre même des choses et la régularité constante des lois naturelles. L'induction se réduit donc au fond à un syllogisme dont la mineure est réciproque. Elle se forme dans la troisième figure qu'on ramène à la première par la conversion réciproque de la mineure. Les exemples qui suivent éclairciront ceci.

§ 1. *Par les figures antérieurement exposées*, liv. I, ch. 4, 5, 6, etc. — Les *syllogismes dialectiques*, c'est-à-dire, ceux où l'on ne recherche que le probable au lieu de s'attacher exclusivement à la vérité. Voir les Topiques, liv. I, ch. 1, § 5. —*Syllogisme de rhétorique*, l'exemple, l'enthymème, etc., dont il sera parlé plus loin, ch. 24 et 27.

§ 2. La définition de l'induction pourrait être ici plus précise : au lieu de dire : *l'un des extrêmes*, il faudrait dire : *l'extrême majeur* ; au lieu de : *l'autre extrême*, il faudrait dire : *l'extrême mineur* : ce n'est pas indifféremment l'un ou l'autre extrême, comme le montre l'exemple du § suivant. Il est possible du reste qu'Aristote ait employé à dessein une expression aussi vague. En effet dans l'induction le moyen devient mineur, et le mineur devient moyen, l'un pour entrer dans la conclusion, le second pour unir le majeur et le moyen. Ainsi, quand on dit que l'on conclut le majeur du moyen, il faut entendre non pas le moyen de l'induction elle-même, mais le moyen du syllogisme ordinaire : quand on dit que l'on conclut par le mineur, il faut entendre non pas le mineur de l'induction, mais le mineur de ce même syllogisme.

§ 3. Soit, par exemple, dans un syllogisme ordinaire, A le majeur, B le moyen, et C le mineur : la conclusion est AC conclue par l'intermédiaire de B ; on fera une induction, au lieu d'un syllogisme, si l'on conclut A de B par l'intermédiaire de C, c'est-à-dire, si l'on conclut le majeur du moyen par le mineur, toujours du premier syllogisme.

de A C, démontrer par C que A est à B; car voilà comment nous faisons des inductions. § 4. Soit A longève, B qui n'a pas de fiel, et C tous les animaux quelconques longèves, comme l'homme, le cheval, le mulet, etc. Donc A est à C tout entier; car tout C est longève; mais B aussi, c'est-à-dire, qui n'a pas de bile, est à tout

§ 4. Soit A doué d'une longue vie, longève; B sans fiel, et C la totalité des animaux longèves, tels que homme, cheval, mulet, etc. : A est à tout C, majeure de l'induction, car tous les animaux tels que l'homme, le cheval, le mulet, etc., sont longèves; mais B est aussi à tout C, mineure de l'induction, c'est-à-dire que tous les animaux tels que l'homme, le cheval, le mulet, etc., sont sans fiel; mais on suppose que C est réciproque à B, c'est-à-dire, que le mineur est d'une étendue égale à celle du moyen; on en conclut alors : donc A est B, c'est-à-dire que tous les animaux sans fiel sont longèves. En conservant les prémisses telles qu'elles sont ici posées, le syllogisme à conclusion universelle se forme dans la troisième figure, ce qui est contre les règles; mais en convertissant la mineure, on retrouve la première figure, c'est-à-dire, le mode *Barbara*. Premier syllogisme: A est à tout C, B est tout C; Donc A est à tout B, c'est l'induction ordinaire. Ou en convertissant la mineure réciproquement, second syllogisme : A est à tout C, C est à tout B; Donc A est à tout B.—*Car l'on a démontré plus haut*, c'est la règle du chapitre précédent, § 8. Elle sert en effet de fondement à l'induction; quand deux termes sont attribués à tout un troisième, et que ce troisième terme est réciproque au second des deux termes, il faut que le premier de ces termes soit aussi attribuable au second. C'est ce que justifie complètement l'exemple d'induction qui vient d'être donné.—*C est composé de tous les cas particuliers*, c'est-à-dire que C contient exactement le nombre total des animaux sans fiel, de sorte qu'il est parfaitement égal à B, qui est cette totalité même. D'une part ce sont les parties, de l'autre le tout. Si l'on n'a point omis de parties, il est évident que le premier membre de l'équation doit valoir le second, c'est-à-dire, avoir autant d'étendue que lui.—*Car l'induction les comprend tous*, Pour être complète et parfaitement exacte; mais ce n'est que logiquement. En réalité, dans la science, on se contente d'approximations qui sont, en effet, très-suffisantes. Parfois même l'induction se contente d'un seul cas particulier, et alors elle est poussée à son extrême limite. Elle est d'autant plus certaine qu'elle se rapproche davantage du général, de l'universel, et d'autant moins, qu'elle se rapproche davantage du particulier, de l'individuel. C'est à la science d'éviter les erreurs.

C; si donc C est réciproque à B, et qu'il ne dépasse pas le moyen, il est nécessaire alors que A soit à B; car l'on a démontré plus haut que deux choses quelconques étant les attributs d'un même objet, si l'extrême est réciproque à l'une d'elles, il faut que l'autre attribut soit aussi à l'attribut réciproque. Du reste, on doit supposer que C est composé de tous les cas particuliers; car l'induction les comprend tous. § 5. Tel est le syllogisme de la proposition primitive et immédiate.

§ 6. Dans les propositions qui ont un moyen terme, le syllogisme a lieu par ce moyen; dans celles qui n'en ont pas, il a lieu par l'induction. § 7. On pourrait donc dire que l'induction est en quelque sorte opposée au syllogisme: car celui-ci démontre l'extrême du troisième terme par le moyen: celle-là démontre l'extrême du moyen par le troisième terme. § 8. Ainsi donc le syllogisme qui se produit par un terme moyen est, de nature, antérieur et plus

§ 5. *De la proposition primitive*, c'est-à-dire, qui n'a point au-dessus d'elle d'autre proposition dont elle soit la conséquence et la conclusion. — *Et immédiate*, c'est-à-dire, qui n'a pas de terme moyen qui puisse servir à la démontrer, et à en faire une conclusion. Du moment que le mineur et le moyen terme sont identifiés, comme étant d'extension égale, il n'y a plus de moyen terme à proprement parler. La proposition est immédiate: et c'est une induction.

§ 6. Comparaison de l'induction et du syllogisme ordinaire. — *Démontre l'extrême du troisième terme*, c'est-à-dire, le majeur du mineur. — *Démontre l'extrême du moyen*, c'est-à-dire, le majeur du moyen. Voir le § 2.

§ 8. Le syllogisme est en soi supérieur à l'induction et plus évident qu'elle, logiquement parlant. L'induction est plus évidente que lui par rapport à notre sensibilité; car ce sont nos sens qui nous fournissent les éléments de l'induction. Voir sur cette différence entre le syllogisme et l'induction, Derniers Analytiques, liv. 1, ch. 2, § 11; il y a toute la distance de l'universel au particulier. Le syllogisme part du général pour arriver à l'individuel; l'induction, au contraire, procède de l'individuel au général. L'un va des principes aux conséquences, l'autre remonte des conséquences aux prin-

notoire : mais celui qui se forme par induction est plus évident pour nous.

CHAPITRE XXIV.

De l'Exemple. — Définition de l'Exemple qui est une espèce d'induction. — Condition de cette forme de raisonnement. — Caractère spécial qui la distingue. — Différences qui séparent l'Exemple de l'Induction.

§ 1. L'exemple a lieu quand l'extrême est démontré du

cipes. En soi les principes sont plus évidents, plus clairs que les conséquences ; ils leur sont supérieurs ; mais pour nous, et pour l'observation de nos sens, ce sont au contraire, les conséquences qui sont antérieures et plus distinctes. Ce sont elles d'abord que nos sens atteignent ; ce sont-elles que d'abord ils transmettent à l'intelligence. C'est avec peine que l'intelligence passe de ces premières notions individuelles aux notions supérieures dont elles ne sont que de faibles parties ; mais en définitive, ces notions supérieures sont les seules où l'intelligence trouve la véritable clarté, la véritable lumière. L'induction va de l'effet à la cause, le syllogisme, au contraire, de la cause à l'effet.

§ 1. L'exemple est une espèce d'induction, car il prouve, comme l'induction, que le majeur est au moyen : mais ce n'est pas par le mineur ; c'est par un quatrième terme qui est semblable au mineur, et qui peut à ce titre en tenir lieu. Ainsi la règle du ch. 22, § 8, s'applique à l'exemple comme elle s'appliquait à l'induction. Voici la seule modification que cette règle reçoit dans ce cas. Lorsque trois termes sont dans ce rapport que le second et le troisième soient réciproques, si le premier et le second sont attribués au troisième, il faut que le premier soit aussi attribué au second ; ajoutez : on peut substituer au troisième terme tel autre terme qui lui soit semblable. — *Quand l'extrême est démontré du moyen*, sous-entendu : majeur, après l'*extrême*. — *Par un*

moyen par un terme semblable au troisième. § 2. Mais il faut que l'on sache que le moyen est au troisième terme, et que le premier extrême est au terme semblable. § 3. Par exemple, soit : A mauvais, et B faire la guerre contre ses voisins. C représente la guerre des Athéniens contre les Thébains, et D celle des Thébains contre les Phocéens. Si donc nous voulons prouver qu'il est mauvais de

terme semblable au troisième, c'est-à-dire, au mineur. — Du reste, l'induction qui conclut A de B est incomplète, parce qu'on n'a pas réuni la totalité des cas particuliers. Le syllogisme se forme, comme pour l'induction, dans la troisième figure; mais la mineure ne pouvant pas se convertir réciproquement, ce syllogisme ne peut être ramené à la première figure, comme on le faisait au chapitre précédent, § 4. La conclusion universelle formulée ainsi dans la troisième figure n'est point régulièrement obtenue : c'est que l'exemple n'a pas par lui-même une nécessité de conclusion, et il ne l'acquiert que par le syllogisme complet qu'on sous-entend, mais qui, tout caché qu'il est, donne à l'exemple la puissance de conclusion dont il manque. Voir le § 3, plus bas.

§ 2. C'est qu'en effet il faut, pour conclure, savoir préalablement que le moyen est au mineur, et de plus que le majeur est au quatrième terme, qui est le semblable du troisième, et qui en tient lieu. Aristote ajoute dans le § 3 une dernière condition, c'est qu'on sache que B est à D, c'est-à-dire, que le moyen est aussi au quatrième terme. Ainsi l'exemple, qu'on exprime le plus ordinairement par deux propositions seulement, suppose un prosyllogisme et un syllogisme. On sait préalablement que le moyen est au mineur, c'est-à-dire qu'on sait la mineure du syllogisme; on sait de plus que le majeur est au quatrième terme, c'est la majeure du prosyllogisme; on sait enfin que le moyen est au quatrième terme, c'est la mineure du prosyllogisme. Reste donc à savoir que le majeur est au moyen, c'est la conclusion du prosyllogisme; et enfin que le majeur est au mineur, c'est la conclusion définitive du syllogisme principal.

§ 3. Soit A majeur, représentant mauvais, B moyen, faire la guerre contre ses voisins, et C mineur la guerre des Athéniens contre les Thébains. L'exemple aura ici cette forme enthymématique : D, La guerre contre les Phocéens a été fatale aux Thébains; Donc la guerre contre les Thébains sera fatale aux Athéniens. — *Si nous voulons prouver qu'il est mauvais de faire la guerre aux Thébains*, conclusion définitive du syllogisme principal. Pour la démontrer, on suppose *qu'il est mauvais de faire la guerre contre ses voisins*, majeure du syllogisme principal où le majeur est attribué au moyen, A à

faire la guerre aux Thébains, il faut supposer qu'il est mauvais de faire la guerre contre ses voisins. Or, on tire cette assertion de la connaissance des cas analogues; par exemple, de ce que la guerre contre les Phocéens a été fatale pour les Thébains. Puis donc qu'il est mauvais de faire la guerre à ses voisins, et que la guerre contre les Thébains est une guerre contre des voisins, il est clair qu'il est mauvais de faire la guerre aux Thébains. Ainsi,

B. Mais cette proposition n'est pas évidente par elle-même, et alors on l'appuie sur l'exemple des cas analogues à celui dont on s'occupe : La guerre contre les Phocéens a été fatale aux Thébains leurs voisins qui les avaient attaqués. — ***De ce que la guerre contre les Phocéens a été fatale pour les Thébains***, c'est la mineure du prosyllogisme destiné à prouver la majeure douteuse du syllogisme. Voici ce prosyllogisme entier : La guerre contre les Phocéens a été fatale aux Thébains : or la guerre contre les Phocéens était une guerre contre des voisins ; Donc il est fatal de faire la guerre à ses voisins. Ce prosyllogisme à conclusion universelle dans la troisième figure est irrégulier, parce que la conversion réciproque dans la mineure est impossible, attendu que l'énumération des cas particuliers est incomplète.— ***Puis donc... et que la guerre contre les Thébains est une guerre contre des voisins***, mineure du syllogisme principal. — ***Il est clair qu'il est mauvais de faire la guerre aux Thébains,*** conclusion définitive à laquelle on n'est arrivé que par le prosyllogisme et l'exemple qu'il renferme. Voici pour plus de clarté le prosyllogisme et le syllogisme à la suite l'un de l'autre. Prosyllogisme : AD, la guerre contre les Phocéens a été fatale aux Thébains : AD, or la guerre contre les Phocéens est une guerre contre des voisins ; AB, Donc la guerre contre des voisins est fatale. — Syllogisme : AB, la guerre contre des voisins est fatale : BC, la guerre des Athéniens contre les Thébains est une guerre contre des voisins ; AC, Donc la guerre des Athéniens contre les Thébains sera fatale. — ***Ainsi il est clair que B est à C et à D***, c'est-à-dire qu'on connaît la mineure du prosyllogisme, et la mineure du syllogisme. — ***Et il est clair aussi que A est à D***, c'est-à-dire qu'on connaît la majeure du prosyllogisme. — ***Et l'on démontrera par D que A est à B***, voilà l'exemple proprement dit, c'est-à-dire, le prosyllogisme cité plus haut, donnant pour conclusion le majeur A attribué au moyen B. — ***On prouverait encore ainsi... sur plusieurs cas analogues***, on peut au lieu d'un seul fait particulier : la guerre des Thébains contre les Phocéens, en prendre plusieurs, c'est-à-dire, citer plusieurs guerres de voisins à voisins ; le raisonnement serait le même.

il est clair que B est à C et à D; car tous deux sont: Faire la guerre contre des voisins. Et il est clair aussi que A est à D; car la guerre contre les Phocéens n'a pas été avantageuse pour les Thébains. Et l'on démontrera par D que A est à B. On prouverait encore ainsi le rapport du moyen à l'extrême, lors même qu'on appuyerait l'assertion sur plusieurs cas analogues au lieu d'un seul.

§ 4. Il est donc évident que l'exemple n'est point un rapport du tout à la partie, ni de la partie au tout; c'est le rapport d'une partie à une partie, puisque les deux termes sont les sujets d'un même terme, et que, seulement, l'un est plus connu que l'autre.

§ 5. L'exemple diffère de l'induction en ce que l'une

§ 4. *Un rapport du tout à la partie*, c'est le rapport vrai qui constitue le syllogisme. Voir liv. 1, ch. 4, § 2, et ch. 41, § 6. — *Ni de la partie au tout*, c'est le rapport qui constitue l'Induction. Voir le chapitre précédent. — *C'est le rapport d'une partie à une partie*; en effet, on met en rapport la guerre des Thébains contre les Phocéens, et la guerre des Athéniens contre les Thébains, parties l'une et l'autre d'une totalité qui est la guerre contre des voisins. — *Seulement l'un est plus connu que l'autre*, c'est-à-dire, on connaît mieux le fait qu'on cite, que ce qu'on veut prouver. Ainsi, on sait que la guerre contre les Phocéens a été fatale aux Thébains, mieux qu'on ne sait que la guerre contre les Thébains sera fatale aux Athéniens.

§ 5. *Que l'extrême est au moyen*, c'est-à-dire, le majeur au moyen. Voir le chapitre précédent, § 2. — *Et n'enchaîne pas le syllogisme à l'autre extrême*, c'est-à-dire, ne joint point dans la conclusion le majeur au mineur, *ibid*, § 4. — *Tandis que l'Exemple le fait*, c'est-à-dire, que, dans la conclusion définitive, donnée par l'Exemple, le majeur est attribué au mineur. Voir dans ce chapitre § 3. — *Et ne démontre point par tous les cas particuliers*, l'Exemple ne prend qu'un fait semblable, ou quelques faits semblables : l'Induction, pour être parfaite, prend tous les faits particuliers. Voir chapitre précédent, § 4.

Pacius, pour bien faire comprendre la différence du Syllogisme, de l'Induction et de l'Exemple, donne le tableau suivant, que je lui emprunte, et qui est formé des éléments même qu'Ariste emploie dans ce chapitre. Syllogisme : La guerre contre les voisins est fatale : Or, la guerre des Athéniens contre les Thébains est

montre, par tous les cas particuliers, que l'extrême est
t moyen et n'enchaîne pas le syllogisme à l'autre extrême, tandis que l'exemple le fait, et ne démontre point par tous les cas particuliers.

CHAPITRE XXV.

De l'Abduction. — Définition de l'Abduction. — Elle est de deux espèces, selon que la mineure est aussi probable ou plus probable que la conclusion ; et selon que les intermédiaires de la mineure sont plus ou moins nombreux que ceux de la conclusion — Exemples de ces deux espèces d'Abduction. — Rapport de l'Abduction et de la science.

§ 1. L'abduction a lieu lorsqu'il est certain que le premier terme est au moyen, et qu'il est incertain que le

une guerre contre des voisins ; Donc la guerre des Athéniens contre les Thébains sera fatale. — Induction : La guerre des Thébains contre les Phocéens, la guerre des Athéniens contre les Thébains, et toutes les guerres analogues, sont fatales ; Donc toute guerre contre des voisins est fatale. — Exemple : La guerre des Thébains contre les Phocéens a été fatale ; Donc la guerre des Athéniens contre les Thébains sera fatale.

L'Abduction est un syllogisme dont la majeure est certaine, mais dont la mineure offre autant de probabilité, et même plus de probabilité, que la conclusion elle-même, sans offrir de certitude comme dans le syllogisme ordinaire. Ce qui fait habituellement la nécessité de la conclusion, et par cela même son évidence, c'est que, la majeure et la mineure étant certaines, la conclusion qui en ressort ne l'est pas moins qu'elles. Ici, au contraire, la vérité de la mineure est inconnue, et on ne peut lui accorder qu'une sorte de probabilité qui égale ou surpasse

moyen est au dernier, bien que cette mineure soit aussi croyable ou même plus croyable que la conclusion. En outre, l'abduction a lieu quand les intermédiaires du dernier extrême et du moyen sont en plus petit nombre; car, alors, de ces deux façons, on est plus près de savoir. § 2. Par exemple, soit A qui peut être enseigné, B la science, C la justice. Il est évident que la science peut être enseignée; mais que la justice soit une science, c'est ce qu'on ignore. Si donc B C est aussi croyable ou plus

celle de la conclusion. Ainsi la conclusion fournie par le syllogisme abductif ne produit pas la science, à parler rigoureusement; mais il approche de la science qui, sans lui, serait encore plus incomplète. Il reste toujours à prouver la conclusion elle-même, qui n'est pas certaine; mais si la mineure est aussi probable que la conclusion, autant vaut prouver cette mineure; et si elle est plus probable, il est plus facile de la prouver. Il y a encore Abduction lorsque la mineure a moins d'intermédiaires entre les deux termes qui la forment, que la conclusion n'en a entre les siens. De cette façon, comme de la première, on est plus près de savoir par la mineure que par la conclusion.

§ 1. *Que le premier terme est au moyen*, c'est-à-dire, que le majeur est au moyen, ou en d'autres termes: quand la majeure est certaine. — *Que le moyen est au dernier*, en d'autres termes, que la mineure est incertaine. — *Les intermédiaires du dernier extrême, et du moyen*, c'est-à-dire, les intermédiaires entre les deux termes de la mineure. — *sont en plus petit nombre;* le texte dit mot à mot : En petit nombre. J'ai cru devoir, ici comme plus bas, adopter, avec quelques traductions latines, le comparatif, qui rend la pensée plus claire.

§ 2. Exemple d'Abduction. L'idée principale paraît empruntée au Ménon de Platon, comme l'ont remarqué les commentateurs. Voir la traduction de M. V. Cousin, tome VI, p. 137, 193, etc. Voici le syllogisme abductif : AB majeure certaine et évidente : La science peut être enseignée; BC, mineure incertaine : la justice est une science : AC, conclusion qui est aussi incertaine ou plus incertaine même que la mineure : La justice peut être enseignée. — *Si donc BC*, la mineure, *est aussi croyable ou plus croyable que AC*, la conclusion. — *En ajoutant BC à AC*, c'est-à-dire, en prenant la mineure, on est plus près de savoir ce qu'on cherche que si l'on prenait la conclusion toute seule ; mais cependant on ne sait pas encore d'une manière positive. Il faudrait prouver la mineure, précisément parce qu'elle est incertaine.

croyable que A C, c'est une abduction; car on est plus près de savoir en ajoutant B C à A C, tandis que, auparavant, on n'avait pas du tout la science. § 3. Il y a encore abduction si les intermédiaires sont moins nombreux entre B et C; car, de cette façon encore, on est plus près de savoir. Par exemple, soit D, le cercle être carré, E figure rectiligne, et F un cercle. S'il n'y a qu'un seul moyen pour E F, c'est-à-dire, si le cercle devient égal à une figure rectiligne au moyen de lunules, on touche presque à la science. § 4. Mais, lorsque B C n'est pas plus

§ 3. Autre exemple de la seconde espèce d'Abduction où les intermédiaires de la mineure sont en moindre nombre que ceux de la conclusion. Alors encore, avec une mineure de ce genre, on est plus près de savoir ce qu'on cherche que par la conclusion elle-même. Voici le syllogisme abductif : DE majeure certaine : Toute figure rectiligne est carrable ; EF mineure incertaine, mais qui a moins d'intermédiaires que la conclusion : Tout cercle peut devenir rectiligne : DF, conclusion incertaine qui a plus d'intermédiaires que la mineure : Donc tout cercle est carrable. Quel que soit le nombre des moyens par lesquels on prouverait que le cercle peut être réduit en figure rectiligne, ce nombre serait toujours moindre que pour la conclusion, puisque le carré est une espèce de figure rectiligne, et qu'avant d'arriver à l'espèce il faudrait nécessairement passer par le genre. Il n'y aurait, du reste, ici qu'un seul intermédiaire entre les deux termes de la mineure, si l'on admettait la solution des lunules d'Hippocrate de Chios. Aristote rappelle encore cet exemple, Réfutations des Sophistes, ch. 12, § 3. Voir aussi le commentaire de Simplicius sur la Physique, liv. I, ch. 2. — *On touche presque à la science*, en effet, on n'en est séparé que par un seul intermédiaire. La science même, serait le cas où BC serait une proposition immédiate, comme au § suivant.

§ 4. Lorsque les deux conditions, posées au § 1, n'ont pas lieu, c'est-à-dire, quand la mineure est moins certaine que la conclusion, et quand les intermédiaires sont plus nombreux, il n'y a point d'Abduction. Dans le premier cas, il n'y a pas de syllogisme véritable, puisqu'on n'arrive pas à la vérité ; dans le second, il n'y en a pas davantage. Il n'y a pas davantage Abduction, *quand BC est sans moyen*, c'est-à-dire, quand la mineure est une proposition immédiate. Il n'est pas besoin alors de pousser plus loin ; on est arrivé à la science qu'on cherche. En résumé, l'Abduction est une sorte de faux syllogisme où le raisonnement dévie, et, pour ainsi dire, est

croyable que A C, et que les moyens ne sont pas en plus petit nombre, il n'y a plus ce que je nomme abduction; comme il n'y en a pas non plus quand B C est sans moyen; car alors c'est à la science même qu'on est arrivé.

CHAPITRE XXVI.

De l'Objection. — Définition de l'Objection. — Différence de l'Objection et de la proposition. — L'Objection est de deux espèces, et se forme dans deux figures. — Objection à la proposition affirmative; à la proposition négative. — L'Objection ne peut avoir lieu dans la seconde figure : motifs divers de cette exception. — Autres espèces d'Objections.

§ 1. L'objection est une proposition contraire à une

éconduit, parce que la mineure est plus facile à comprendre que la conclusion.

L'Objection a quelque analogie avec l'Exemple. Il n'y a point pour l'Objection quatre termes; mais il y a quatre propositions. D'abord, la proposition initiale à laquelle l'Objection s'adresse : puis, les trois propositions du syllogisme dans lequel se forme l'Objection et dont la conclusion doit être opposée à la proposition initiale. L'Objection ne paraît point former une espèce particulière de raisonnement. Elle n'apporte point de nuance nouvelle dans la composition du syllogisme; mais il est important toutefois de savoir quels sont les rapports syllogistiques de la proposition qui nie à celle qui affirme, de la thèse à l'Objection. Une proposition absolue étant donnée avec son sujet et son attribut, pour nier l'attribut du sujet, s'il a été affirmé, pour l'affirmer s'il a été nié, quels termes emploiera-t-on? Les termes auxquels on a recours peuvent être de deux espèces : ou ils sont supérieurs au sujet, ou ils lui sont inférieurs; supérieurs, ils le

autre proposition. § 2. Elle diffère de la proposition en ce qu'elle peut être même particulière, tandis que la proposition ne le peut pas, ou du moins ne le peut dans les syllogismes universels. § 3. L'objection est de deux espèces, et se forme dans deux figures. Elle est de deux espèces; car toute objection est, ou universelle, ou particulière. Elle se forme dans deux figures; car les objec-

comprennent; inférieurs, ils sont npris en lui. Dans le premier cas, bjection est universelle, dans le second elle est particulière. La proposition initiale et l'Objection doient se trouver dans la même figure; r pour l'une comme pour l'autre, forme des propositions qui composent le syllogisme ne change pas; il n'y a que leur qualité qui passe de l'affirmation à la négation, ou réciproquement. Ainsi, la figure du syllogisme reste la même; et comme la première figure et la troisième sont les seules qui offrent des conclusions opposées, il s'ensuit que l'Objection ne peut avoir lieu que dans ces figures, et qu'elle ne saurait se produire dans la seconde.

§ 1. *L'objection est une proposition contraire*, la définition peut paraître un peu vague; mais la suite la fait bien comprendre. *Contraire*, doit s'entendre ici, et de la proposition réellement contraire, et de la proposition contradictoire.

§ 2. *Elle diffère de la proposition*, à laquelle elle est opposée. — *Elle peut être même particulière*, en effet l'Objection, quand elle est universelle négative, est contraire à la proposition initiale qui est universelle affirmative; quand elle est particulière négative, elle est contradictoire à la proposition initiale: dans les deux cas, elle lui est opposée et la détruit. — *Ou du moins ne le peut pas dans les syllogismes universels*, en effet, pour obtenir une conclusion universelle, il faut que les deux prémisses soient elles-mêmes universelles. — Aristote semble, Derniers Analytiques, liv. 1, ch. 12, § 11, contredire la règle qu'il pose ici; il y affirme que l'Objection est toujours universelle. Mais c'est qu'il s'agit, en cet endroit, de l'Objection propre à la démonstration où toutes les propositions doivent être universelles; et l'Objection doit l'être aussi pour être démonstrative.

§ 3. *Toute objection est ou universelle*, Voir plus bas, le premier exemple du § 4. — *Ou particulière*, Voir le second exemple du même §. — *Et les conclusions opposées ne se trouvent que dans la première et la troisième figures*, En effet la seconde n'a que des conclusions négatives; la première et la troisième sont les seules qui aient, à la fois, des conclusions affirmatives et des conclusions négatives; et ce sont l'affirmation et la négation mêmes qui forment l'opposition, toujours nécessaire pour l'Objection.

tions sont toujours opposées à la proposition ; et les conclusions opposées ne se trouvent que dans la première et la troisième figures. § 4. En effet, quand quelqu'un demande une proposition affirmative universelle, on lui fait l'objection par une négative universelle ou par une négative particulière. Et, de ces deux formes de proposition, l'une, la négative universelle, est de la première figure; et l'autre, la négative particulière, de la troisième. Par exemple, soit, A, que la notion est unique, et B, les contraires. Si quelqu'un a soutenu qu'il n'y a qu'une notion unique pour les deux contraires, on lui fait une objection en disant qu'il n'y a pas du tout une notion unique pour les opposés; or, les contraires sont des opposés. Et, dans ce cas, on a la première figure. Ou bien, on lui objecte qu'il n'y a pas une notion unique pour le connu et l'inconnu ; et alors on a la troisième figure. En effet, de C, c'est-à-dire, le connu et l'inconnu, il est vrai de

§ 4. Voici les deux espèces d'Objection. — Objection universelle, en prenant un terme supérieur à l'attribut, c'est-à-dire, plus étendu que lui. Soit la proposition initiale : AB, la notion des contraires est unique. Pour faire l'Objection on prendra le terme de : opposé, qui est plus large que celui de : contraire, et l'on aura le syllogisme de l'Objection en *Celarent* de la première figure, comme on aurait en *Barbara* celui de la proposition initiale : La notion des opposés n'est pas unique ; or, les contraires sont des opposés : Donc la notion des contraires n'est pas unique. — Objection particulière, en prenant un terme contenu dans l'extension du sujet, au lieu de prendre un terme qui le contienne. Soit le connu et l'inconnu qui sont des contraires, et forment par conséquent un terme moins large, puisqu'ils ne sont qu'une espèce par rapport à un genre. Le syllogisme de l'Objection se forme alors en *Felapton* de la troisième figure : La notion du connu et de l'inconnu n'est pas unique : or, le connu et l'inconnu sont des contraires : Donc la notion de tous les contraires n'est pas unique. *Et dans ce cas on a la première figure, Celarent. — Et alors, on a la troisième figure, Felapton*, Conclusions universelle et particulière négatives.

dire que ce sont là des contraires; mais il est faux qu'on les connaisse par une notion unique.

§ 5. De même pour la proposition privative; si quelqu'un demande qu'on lui accorde qu'il n'y a pas une notion unique des contraires, nous soutenons qu'il y a notion unique pour tous les opposés; ou du moins pou certains contraires, comme, par exemple, pour le sain e le morbide. Quand on dit qu'il y a notion unique pou tous, c'est la première figure; et, pour quelques-uns, c'es la troisième.

§ 6. En général, dans tous les cas où l'on fait une ob jection universelle, il faut nécessairement joindre la co

§ 5. ***De même pour la proposition privative,*** la méthode reste tout à fait pareille, si la proposition primitive nie au lieu d'affirmer. Si, par exemple, on pose d'abord que la notion des contraires n'est pas unique, l'Objection universelle doit prouver que la notion de tous les contraires est unique; l'Objection particulière, que la notion de quelques contraires est unique. Dans le premier cas, le syllogisme est en ***Barbara*** de la première figure; et dans le second, en ***Darapti*** de la troisième. — Syllogisme de l'Objection universelle : La notion des opposés est unique : les contraires sont des opposés; Donc la notion des contraires est unique. — Syllogisme de l'objection particulière : La notion du sain et du morbide est unique : le sain et le morbide sont des contraires; Donc la notion de quelques contraires est unique.

§ 6. L'Objection ne peut jamais avoir lieu dans la seconde figure; car, pour l'Objection universelle, faut joindre la contradiction qu'o faite par le nouveau terme ***à celui d termes donnés qui est universel*** c'est-à-dire qu'il faut conserver l'at tribut de la proposition initiale. P exemple, si la thèse est que la no tion des contraires n'est pas uniqu notion unique étant l'attribut, contraires le sujet, l'Objection con serve l'attribut et dit : La notion de opposés est unique; ***et il faut néces sairement alors que ce soit la pre mière figure***, parce que le term universel, par rapport au sujet, de vient son attribut dans la mineure Les contraires sont des opposés. Ain l'universel : opposés, est sujet da la majeure, et attribut dans la mi neure : il est moyen, et c'est la pre mière figure. — Pour la contradic tion particulière, on doit prendr un terme renfermé dans l'extensio du sujet; et le sujet de la propositio initiale devient alors attribut dan la majeure : le nouveau terme y est

tradiction à celui des termes donnés qui est universel. Par exemple, si quelqu'un demande qu'on lui accorde qu'il n'y a pas une notion unique pour tous les contraires, il faut objecter qu'il n'y en a qu'une pour les opposés; il faut alors, nécessairement, que ce soit la première figure; car le moyen est ici l'universel relatif à la donnée primitive. Si l'objection est particulière, la contradiction doit se joindre à l'universel qui est sujet de la proposition. Par exemple, quand l'on dit qu'il n'y a pas une seule notion du connu et de l'inconnu, les contraires sont universels relativement à ces deux termes, et c'est alors la troisième figure; car le moyen est, dans ce cas, le terme pris particulièrement, c'est-à-dire, connu et inconnu. § 7. En effet, c'est des figures par lesquelles on peut conclure le contraire, que nous cherchons aussi à tirer les objections. C'est donc uniquement dans ces deux figures que nous les faisons, parce que ce sont ces figures seules qui offrent des conclusions opposées; et que, dans la figure moyenne, il n'y avait pas de conclusion affirmative. § 8. Si l'objection se faisait dans la

sujet, comme il l'est aussi dans la mineure. Par conséquent, c'est la troisième figure où le moyen est deux fois sujet. Voir, du reste, plusieurs des exemples du § 4. — *Les contraires sont universels relativement à ces deux termes*, c'est-à-dire, attribut. — *Le terme pris particulièrement*, c'est-à-dire, contenu sous le sujet.

§ 7. Second motif pour que l'Objection ne se forme pas dans la seconde figure. Cette figure n'a pas de conclusions opposées, puisqu'elle n'a que des négatives. Or, l'Objection exige l'opposition; ce n'est donc que dans la première et la troisième figures qu'elle pourra se former. — *Il n'y avait pas de conclusion affirmative*, Voir dans ce chapitre, § 3, et liv. I, ch. 5, § 29.

§ 8. Si l'on faisait l'Objection dans la seconde figure, il faudrait trouver un moyen qui serait au sujet de la proposition initiale, dans des rapports tout différents de ceux qu'on a indiqués plus haut. Le moyen sortant du genre du sujet, l'Objection se-

figure moyenne, on serait forcé de rendre le raisonne ment beaucoup plus long. Par exemple, si l'on niait qu A est à B parce que C n'est pas conséquent de B. E effet, ceci ne devient évident qu'au moyen de proposi tions différentes; mais il ne faut pas que l'objection ai recours à des termes différents; l'autre propositio qu'elle prend doit être sur-le-champ parfaitement clair

§ 9. C'est là aussi ce qui fait que cette figure est l seule dont le Signe ne puisse être tiré.

§ 10. Il faut étudier encore les autres espèces d'objec

rait beaucoup moins évidente. Par exemple, si l'on niait la proposition initiale AB, en objectant qu'un nouveau terme C n'est pas *conséquent*, c'est-à-dire, est nié comme attribut du mineur. Soit la proposition initiale affirmative AB, on fait une Objection pour prouver que A n'est pas à B. Le syllogisme de la seconde figure se fait alors en *Camestres* : A est à C : B n'est pas à C; Donc A n'est pas à B. Il faut remarquer ici que dans la majeure, on a dû admettre un attribut différent de celui de la thèse ; et par conséquent cette majeure est obscure ; ou du moins elle est plus obscure que si son attribut était l'attribut déjà connu de la proposition initiale. — *Au moyen de propositions différentes....., à des termes différents*, le texte dit littéralement : autres, c'est-à-dire, d'un genre autre que le sujet de la proposition initiale. — L'autre proposition qu'elle prend, c'est-à-dire, la majeure qui doit être claire par son opposition même à la proposition initiale. Dans l'exemple cité plus haut, la majeure de l'Objection : A est à C, n'est pas évidemment oppo sée à la proposition initiale : A e à B.

§ 9. L'obscurité de la seconde f gure fait qu'on ne peut en tirer Signe, comme on le tire des autr figures. Voir au chapitre suiva §§ 7 et 9.

§ 10. L'Objection, dont il s'ag dans tout ce chapitre, est, à propre ment parler, l'Objection logique. y a encore des Objections d'un autr genre, mais elles appartiennent plu tôt à la Rhétorique. Voir la Rhéto rique liv. 2, ch. 25. Ainsi, à une thès quelconque, on peut opposer un Objection tirée du contraire. Pa exemple, si l'on dit que toute joie e bonne, on peut le nier en prouvan que par suite, il faudrait aussi que l contraire fût vrai, à savoir que tout tristesse est mauvaise : ce qui est ma nifestement faux. On peut faire un Objection tirée du semblable. Pa exemple, si l'on dit que le point es une partie de la ligne, on peut fair une Objection en démontrant, par le semblable, que, s'il en était ainsi, il faudrait que la ligne fût à la surface.

tion; par exemple, celle que l'on tire du contraire ou du semblable, ou des opinions reçues. On doit voir enfin, s'il est possible de former l'objection particulière dans la première figure, ou l'objection négative dans la figure moyenne.

CHAPITRE XXVII.

De l'Enthymème. — Définitions et différences du Vraisemblable et du Signe. — Définition de l'Enthymème. — Première, troisième, seconde figures. — Différence du Signe et du Syllogisme. — Différences des Enthymèmes selon les figures. — Du Signe et de la Preuve.

Application de cette théorie à l'étude des qualités naturelles des êtres. — Du Syllogisme physiognomonique.

§ 1. Il ne faut pas confondre le Vraisemblable et le

comme le point est à la ligne, c'est-à-dire, une partie de la surface; ce qui est manifestement faux. Enfin, l'on peut faire une Objection tirée des opinions reçues, ou accréditées par quelque grand personnage. Si l'on dit, par exemple, que l'âme est mortelle, on pourra faire une Objection, en montrant que Socrate et Platon ont dit qu'elle était immortelle. J'emprunte ces trois exemples d'Objections à Albert-le-Grand. — *Former l'Objection particulière dans la première figure*, on a vu plus haut, § 4, que l'Objection particulière se formait dans la troisième figure. Elle peut se former aussi dans la seconde; et, par exemple, il suffirait alors de convertir la mineure universelle de *Felapton*, ou de *Darapti*, en particulière. — *Ou l'Objection négative dans la figure moyenne*, Voir le § 6 et suivant.

Aristote ne donne point au mot Enthymème le sens qu'on lui a donné plus tard en rhétorique, et que nous

Signe; le Vraisemblable n'est qu'une proposition probable; et l'on entend par probable ce qui, dans la plupart des cas, arrive ou n'arrive point, est ou n'est point; par exemple : Les hommes haïssent ceux qui les envient; ils aiment ceux qui les aiment. § 2. Le Signe, au con-

lui donnons habituellement encore. Dans le langage ordinaire, Enthymême signifie un syllogisme qui n'a qu'une prémisse, la mineure le plus souvent, avec la conclusion ; la majeure étant sous-entendue comme parfaitement évidente. Pour Aristote, ce n'est pas là le caractère distinctif de l'Enthymème; car ce caractère est plus général, et il appartient aussi bien à l'Induction, à l'Exemple. Pour lui, l'Enthymème est un syllogisme qui a, soit ses deux propositions, soit une seule, mais dont les prémisses, ou la seule prémisse exprimée, sont des propositions tirées du vraisemblable, et non pas du vrai. Ainsi, Aristote s'attache ici, comme pour les autres espèces de raisonnement, au fond, et non point à la forme. Que les prémisses soient ou ne soient pas expressément posées, peu importe. La conclusion n'en est pas moins nécessaire ; et la nécessité de la conclusion ne peut jamais venir que de trois termes et de deux propositions, énoncées ou sous-entendues. Dans le syllogisme proprement dit, dans le syllogisme démonstratif, les propositions sont vraies; dans le syllogisme enthymématique elles sont vraisemblables seulement. La conclusion est syllogistiquement nécessaire ; mais elle n'est pas vraie nécessairement, parce que les prémisses dont on la tire ne reposent elles-mêmes que sur le probable. Telle chose est le signe habituel de telle autre ; on conclut, dès que la première apparaît, que la seconde existe; cette conclusion peut être probable; mais elle n'est pas certaine. Ainsi, dans tous les syllogismes où l'une des propositions énoncera le signe qui, d'ordinaire, indique la chose même mise en conclusion, on fera un Enthymème. Les exemples qui suivent un peu plus bas rendront ceci plus clair.

§ 1. L'Enthymème étant formé de propositions qui expriment le vraisemblable et le signe, il faut définir le vraisemblable et le signe avant de définir l'Enthymème. Voir plus bas, §§ 2 et 3. — *Par exemple, les hommes détestent...*, ce sont là deux propositions probables; car ordinairement on rend haine pour haine, affection pour affection. La phrase grecque peut prêter ici à une amphibologie. J'ai choisi le sens qui m'a paru le plus naturel. L'autre sens serait : Les envieux haïssent ceux qu'ils envient : les amants chérissent l'objet de leur passion. Peu importe du reste celui des deux sens qu'on choisit ; de part et d'autre, on obtient des propositions probables.

§ 2. Le Signe peut être nécessaire, et la proposition qu'il forme est alors nécessaire; ce qui ne peut arriver avec le vraisemblable. Parfois le

traire, tend à être précisément la proposition démonstrative, soit nécessaire, soit probable. La chose dont l'existence ou la production entraîne l'existence d'une autre chose, soit antérieure, soit postérieure, c'est là ce qu'on appelle le Signe, indiquant que l'autre chose est arrivée ou qu'elle existe.

§ 3. L'Enthymème est donc un syllogisme formé de propositions vraisemblables ou de Signes.

§ 4. Le Signe, d'ailleurs, peut avoir trois fonctions

signe ne donne aussi qu'une simple probabilité. Le vraisemblable peut être posé d'une manière absolue : le signe a toujours rapport à la chose même dont il est le signe. Le signe du reste peut être antérieur ou postérieur. Une chose est arrivée : un signe qui reste après elle, annonce qu'elle a été. Quand elle n'est pas encore arrivée, un signe qui la précède peut annoncer qu'elle arrivera ; et le signe est alors antérieur à la chose qu'il indique. Le signe et la chose peuvent être contemporains. La chose est : elle se révèle par un signe qui existe en même temps qu'elle, et qui peut d'ailleurs disparaître avec elle ou lui survivre.

§ 3. Définition de l'Enthymème, qui, pour être bien comprise, avait besoin des définitions antérieures du vraisemblable et du signe. — ***Est un syllogisme***, Après ce mot de ***syllogisme***, la plupart des éditions ajoutent : incomplet. Pacius repousse avec toute raison cette variante. L'Enthymème n'est pas du tout un syllogisme incomplet ; car dans les exemples mêmes que cite Aristote, §§ 4, 5, 6, les Enthymèmes ont leurs deux prémisses. De plus, cette épithète d'***incomplet*** a été réservée par Aristote pour les syllogismes de la seconde et de la troisième figures qui ont besoin de la conversion pour que la conclusion soit de toute évidence. Voir liv. I, ch. 1, §§ 2 et 9. Albert-le-Grand paraît n'avoir point eu cette leçon d'***incomplet***, qui est fautive, et que d'ailleurs plusieurs manuscrits ne donnent pas. L'édition de Berlin ne l'a pas conservée.

§ 4. Aristote, en admettant ici que le signe peut former un syllogisme de la seconde figure, semble contredire ce qu'il a établi dans le chapitre précédent, § 9. Il y a dit que le signe ne pouvait jamais donner un syllogisme de la seconde figure : c'est qu'en effet le signe, quand il est ainsi obtenu, n'est pas régulier. Voir plus bas, § 7 et § 9. Le signe peut donc avoir les trois positions du moyen : sujet et attribut, comme le moyen dans la première figure : attribut des deux extrêmes, comme dans la seconde : sujet des deux extrêmes, comme dans la troisième.

diverses, autant que le moyen peut avoir de positions dans les figures, soit comme dans la première, soit comme dans la moyenne, soit comme dans la troisième. § 5. Par exemple, c'est la première figure, quand on démontre qu'une femme est grosse parce qu'elle a du lait; car le moyen, c'est avoir du lait. A représente être grosse, B, avoir du lait, et C, la femme. § 6. Mais, quand on prouve que les sages sont vertueux, parce que Pittacus est vertueux, c'est la dernière figure qu'on emploie; A représente vertueux, B, les sages, et C, Pittacus. Il est certainement vrai d'attribuer A et B à C; seulement l'on supprime l'une des propositions, parce qu'on la connaît; et l'on ne conserve que l'autre. § 7. Si l'on prouve qu'une

§ 5. Première position du signe : sujet du majeur, attribut du mineur, comme le moyen dans la première figure : Toute femme qui a du lait est grosse : or, cette femme a du lait ; Donc cette femme est grosse ; avoir du lait étant le signe de la grossesse, et servant de moyen terme. Le syllogisme est en *Darii*.

§ 6. Seconde position du signe : sujet des deux extrêmes, comme le moyen dans la troisième figure : Pittacus est vertueux : Pittacus est sage ; Donc les sages sont vertueux. Pittacus et sa conduite vertueuse sont pris ici comme le signe de la vertu des sages. Le syllogisme n'est pas régulier, et ne peut se ramener à aucun des modes de la troisième figure. La conclusion est même tirée de deux particulières ; ce qui contredit la règle générale de tous les syllogismes, exigeant de l'universel dans les prémisses. Liv. I, ch. 24, § 1. Voir plus bas, § 9. — Aristote a placé l'Enthymème de la troisième figure avant celui de la seconde, parce qu'il est encore moins imparfait. — *Mais quand on prouve que les sages sont vertueux*, voilà l'Enthymème sous la forme vulgaire, c'est-à-dire, avec une seule proposition et la conclusion. Pittacus est vertueux ; Donc les sages sont vertueux, parce qu'on connaît évidemment que Pittacus est sage, mineure que l'on supprime. — *L'une des propositions*, la mineure. — *On ne conserve que l'autre*, la majeure.

§ 7. Troisième position du signe, attribut des deux extrêmes, comme le moyen dans la seconde figure : Toute femme grosse est pâle : cette femme est pâle ; Donc elle est grosse. On sait que la forme de ce syllogisme est irrégulière, puisqu'il conclut par le mode AI, qui est inutile dans la seconde figure. Voir liv. I, ch. 5,

femme est grosse parce qu'elle est pâle, on emploie la figure moyenne. En effet, c'est parce que la pâleur vient à toutes les femmes grosses, et qu'elle vient aussi à cette femme, que l'on croit avoir démontré que cette femme est grosse; la pâleur représentée par A, être grosse, par B, et femme, par C.

§ 8. Si donc l'on n'exprime qu'une seule proposition, c'est seulement le Signe; et, si l'on ajoute la seconde, c'est un syllogisme. Par exemple, Pittacus est généreux; car les ambitieux sont généreux; et Pittacus est ambitieux. Ou bien encore : Les sages sont bons; car Pittacus est bon; et, de plus, il est sage. C'est donc ainsi que l'on forme tous ces syllogismes. § 9. Seulement celui qui se

§ 22. — *Si l'on prouve qu'une femme est grosse parce qu'elle est pâle*, forme vulgaire de l'Enthymème où la mineure seule est exprimée. Cette femme est pâle; Donc elle est grosse.

§ 8. Quand on n'exprime qu'une seule des prémisses, on garde celle où est le signe; quand on les exprime toutes les deux, c'est un syllogisme complet, et enthymématique puisqu'il procède encore par le signe. L'ambition est le signe de la générosité; et voici avec ce signe un syllogisme entier : Les ambitieux sont généreux : or, Pittacus est ambitieux; Donc Pittacus est généreux. Si l'on disait sous forme vulgaire : Pittacus est ambitieux; donc Pittacus est généreux, on ne conserverait que le signe dans la mineure où il est attribut. — *C'est un syllogisme*, entier et enthymématique.

§ 9. De ces trois formes de l'Enthymème, celle qui a lieu dans la première figure est parfaitement régulière. — *Parce qu'il est universel*, c'est-à-dire, parce que la majeure est universelle, et que le moyen comme le mineur sont contenus dans sa totalité. — Celui de la troisième figure n'est pas regulier, car il a une conclusion universelle; mais cette conclusion ne se rapporte pas directement à la question : car de ce que Pittacus est vertueux et sage, on ne peut conclure que tous les sages sont vertueux : la conclusion régulière serait que quelque sage est vertueux; et ce sage en particulier ne serait autre que Pittacus lui-même. — *Ce syllogisme n'est pas universel*, c'est-à-dire qu'aucune des prémisses n'est universelle; ce qui est contre les règles générales du syllogisme. — Enfin celui de la seconde figure est contre toutes les règles de cette figure, puisque les deux prémisses en sont affirmatives,

produit par la première figure est irréprochable, s'il est vrai, parce qu'il est universel. Celui qui se forme par la dernière peut être attaqué, bien que la conclusion soit vraie; car ce syllogisme n'est pas universel, et il n'est pas directement relatif à la question. En effet, de ce que Pittacus est vertueux, il ne s'ensuit pas nécessairement que les autres sages soient vertueux comme lui. Quant au syllogisme qui se forme par la figure moyenne, il est toujours parfaitement attaquable; car il n'y a jamais de syllogisme possible quand les termes sont ainsi disposés. Par exemple, de ce que la femme grosse est pâle, et de ce que telle femme est pâle, il ne s'ensuit pas nécessairement que cette femme soit grosse.

§ 10. Ainsi donc on pourra conclure le vrai dans toutes les figures; mais ce sera avec les différences que je viens de dire.

§ 11. Peut-être pourrait-on aussi établir la division suivante entre les Signes. Parmi eux, on appellerait Preuve celui qui est moyen; car on dit que la Preuve est ce qui fait savoir; et c'est surtout le moyen qui a cette propriété. L'on réserverait alors le nom de Signe pour ceux qui occuperaient les positions extrêmes, tandis que la preuve serait le Signe même tiré de la position moyenne; car le plus probable et le plus vrai est celui qui prouve par la première figure.

tandis qu'il faudrait que l'une des deux fût negative.

§ 10. *On pourra conclure le vrai*, quand les propositions sont vraies.

§ 11. *Celui qui est moyen*, c'est-à-dire, qui est intermédiaire entre les deux termes, sujet du majeur, attribut du mineur; c'est le signe de la première figure. On appellerait ce signe preuve ou indice. Les signes qui occupent les positions extrêmes, soit attributs des deux termes, soit sujets des deux termes, conserveraient le nom spécial de signes.

§ 12. Il serait donc possible de connaître la nature intime des êtres, si l'on accorde que les qualités naturelles modifient le corps et l'âme à la fois. On peut bien dire que celui qui apprend la musique a l'âme modifiée d'une certaine manière ; mais cette modification ne peut compter au nombre de nos qualités naturelles. Au contraire, les passions, les désirs, sont des mouvements tout à fait de nature. Si donc l'on accordait ce premier point ; si, de plus, on accordait qu'il n'y a qu'un seul Signe pour une seule qualité ; et si, enfin, nous pouvions arriver à connaître la qualité et son Signe propre dans tous les genres d'êtres, nous serions alors capables de connaître la nature de ces êtres. En effet, si telle qualité est particulière à une certaine classe d'êtres, comme le courage au lion, il faut nécessairement que cette qualité se révèle par quelque Signe ; car on a supposé que l'âme et le corps sont affectés l'un avec l'autre. Admettons que le Signe, ici, soit d'avoir de fortes extrémités, qualité qui ne peut pas appartenir à d'autres genres tout entiers, puisque l'on dit que le Signe est propre, en ce sens qu'il appartient à tout le genre, mais non pas en ce sens qu'il n'appartient qu'à ce genre seulement, comme nous le disons habituellement. Ainsi donc, ce même Signe se représentera dans un autre genre ; et l'homme ou tel autre animal sera courageux ; par conséquent, il aura ce Signe spécial, puisque nous avons admis qu'il n'y en avait qu'un seul pour une seule qualité. § 13. Si donc cela est vrai,

§ 12. *Comme nous le disons habituellement*, Voir la définition ordinaire du Propre, Topiques, liv. 1, ch. 5, § 5 où cette définition est développée.

§ 13. Cette étude des signes serait facile sur des êtres qui n'auraient qu'une seule qualité, laquelle se manifesterait à l'observation par un signe unique.

et que nous puissions réunir des Signes analogues par l'étude des êtres qui n'ont qu'une seule qualité spéciale, en admettant toujours que chacune de ces qualités a son Signe, et que nécessairement elle n'en a qu'un seul, nous pourrons fort bien, à ces conditions, deviner la nature des êtres. § 14. Mais, quand le genre tout entier a deux qualités qui lui sont propres, le lion, par exemple, qui a le courage à la fois et la générosité, comment reconnaîtrons-nous, parmi ces signes propres au genre, quel est le signe spécial de l'une ou l'autre qualité? Est-ce, en regardant si ces deux qualités sont à un autre genre, sans être toutes deux à ce genre entier; tel individu, dans la totalité de ce genre, ayant l'une de ces qualités sans avoir la seconde? En voyant, par exemple, que tel individu est courageux sans être généreux, s'il a l'un des deux signes, il est évident que, dans le lion, c'est bien toujours le signe du courage.

§ 14. Mais quand le genre a plusieurs qualités, et par suite plusieurs signes, à laquelle des qualités faudra-t-il attribuer tel signe? Pour le savoir, il faudra recourir à un genre différent qui aura les deux qualités; mais sans que cependant ce genre tout entier les possède, c'est-à-dire, sans qu'elles appartiennent à tous les individus que ce genre renferme. Il arrivera que dans ce nouveau genre, tel individu aura l'une des qualités et le signe qui l'accompagne, tel aura l'autre des qualités avec son signe; alors on reconnaîtra la qualité spéciale qu'on cherche avec le signe qui lui appartient, et on pourra transporter cette observation au genre dont on désire connaître la nature. Ainsi, le lion est à la fois courageux et généreux, il a de fortes extrémités et un front large; Est-ce le front large ou les fortes extrémités qui indiquent chez lui le courage? On observe, pour résoudre cette question, une autre espèce d'animaux où ces qualités peuvent être aussi réunies, sans que cependant tous les individus de ce genre sans exception les possèdent. On y trouve un individu qui est courageux et qui en même temps a de fortes extrémités; donc les fortes extrémités seront en lui le signe du courage; donc elles le seront également dans le lion. Or c'est précisément ce qu'on veut savoir.

§ 15. Deviner ainsi la nature des êtres est possible par la première figure, quand le moyen est réciproque au premier extrême, et qu'il dépasse le troisième, auquel il n'est pas réciproque. Ainsi, soit le courage A, les fortes extrémités B, C le lion. B est à tout ce à quoi est C; mais il est aussi à d'autres êtres; A est aussi à tout ce à quoi est B; mais, comme il n'est pas à d'autres choses, il lui est parfaitement réciproque. Autrement, il n'y aurait pas un signe unique pour une qualité unique.

§ 15. Quand le signe est spécial à la qualité, la qualité et le signe sont de même étendue, et sont par conséquent réciproques l'un à l'autre. Quand de plus le signe est plus étendu que le troisième terme, on peut construire un syllogisme où le signe joue le rôle du moyen dans la première figure. Soit A le courage, B les fortes extrémités, C le lion; on a pour majeure AB, tous les animaux qui ont de fortes extrémités, et pour conclusion AC : Donc le lion est courageux. — *Autrement il n'y aurait pas un signe unique*, ce qui serait contre la dernière des trois hypothèses du § 12.

Il n'est pas besoin de faire remarquer tout ce que cette théorie a d'ingénieux et de profond. Aristote en a fait lui-même une superbe application dans son traité de Physiognomonie, science que d'ailleurs il a fondée.

FIN DES PREMIERS ANALYTIQUES.



PREMIERS ANALYTIQUES.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

PREMIÈRE SECTION.

FORMATION DU SYLLOGISME.

SECTION SECONDE.

RECHERCHE DU TERME MOYEN.

SECTION TROISIÈME.

ANALYSE DES SYLLOGISMES.

LIVRE SECOND.

SECTION PREMIÈRE.

PROPRIÉTÉS DU SYLLOGISME.

SECTION SECONDE.

VICES DU SYLLOGISME.

SECTION TROISIÈME.

RÉDUCTION DE TOUTES LES FORMES DE RAISONNEMENT AU SYLLOGISME.

FIN DE LA TABLE
DES CHAPITRES DES PREMIERS ANALYTIQUES

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

FIN DU SECOND VOLUME.



PLAN

DES

PREMIERS ANALYTIQUES.

LIVRE PREMIER.

PREMIÈRE SECTION. — Formation du Syllogisme.
DEUXIÈME SECTION. — Recherche du terme moyen
TROISIÈME SECTION. — Analyse des Syllogismes.

LIVRE SECOND.

PREMIÈRE SECTION. — Propriétés du Syllogisme.
DEUXIÈME SECTION. — Vices du Syllogisme.
TROISIÈME SECTION. — Réduction de toutes les formes de raisonnement au Syllogisme.



